

LI

· BIBLIOTECA ·
· LVCCHESI · PALLI ·



Grande Sala 25

~~20 77 10~~
20 III 19

**ESCLUSO
DAL PRESTITO**

III 20 III 1(3)



HISTOIRE GÉNÉRALE
DES
PERSECUTIONS
DE L'ÉGLISE

IX

22367

HISTOIRE GÉNÉRALE

DES

PERSÉCUTIONS

DE L'ÉGLISE

PAR P. BELOUINO

NEUVIÈME VOLUME.



PERISSE FRÈRES, IMPRIMEURS-LIBRAIRES.

LYON

ancienne maison
RUE MERCIÈRE, 49,
ET RUE CENTRALE, 60.

PARIS

nouvelle maison
RUE SAINT-SULPICE, 38
ANGLE DE LA PLACE.

1856.

ss 307



CINQUIÈME ÉPOQUE.

SUITE.



CHAPITRE XV.

Persecutions en Chine, depuis l'an 1666, jusqu'en 1722.

Pendant que la religion chrétienne, tantôt persécutée, tantôt protégée par les souverains et par les gouverneurs de la Chine, faisait dans ce vaste empire des progrès incessants, l'esprit de désunion se mettait malheureusement entre les missionnaires. Pourquoi donc faut-il qu'une époque si remplie d'événements heureux pour le christianisme, le soit aussi des querelles de ceux à qui Jésus-Christ avait donné mission de cultiver son champ et de l'ensemencer pour la moisson? C'est à ces disputes touchant les cérémonies chinoises, qu'on doit attribuer

BELOUIN, *hist. des perséc.* IX.

la plupart des persécutions qui sont venues assaillir cette Église naissante, et les afflictions sans nombre qui ont, pendant environ un siècle, porté le deuil et le scandale dans le cœur des chrétiens. Pour qu'on puisse juger complètement cette question importante d'histoire, nous l'étudierons dans ses détails et dans son principe. Nous laisserons ici parler le docte auteur du *Tableau historique du christianisme à la Chine*, (*Choix des lettres édif.*, vol. 11, p. xxxiv.) Le Père Ricci, arrivé à la Chine en 1580, s'imagina que le moyen le plus sûr d'attaquer les préjugés et d'amener les Chinois à la vérité était de se joindre en partie aux éloges que la nation et le gouvernement ne cessent de donner à Confucius, qu'ils regardent comme le sage par excellence, le maître de la grande science et le législateur de l'empire. Il crut avoir découvert que la doctrine de ce philosophe sur la nature de Dieu se rapprochait beaucoup et ne différait pas essentiellement de celle du christianisme; que ce n'était point le ciel matériel et visible, mais le vrai Dieu, le Seigneur du ciel, l'être suprême, invisible et spirituel dans son essence, infini dans ses perfections, créateur et conservateur de toutes choses, le seul Dieu enfin dont Confucius prescrivait l'adoration et le culte de ses disciples. Quant aux honneurs rendus aux ancêtres, les prosternations, les sacrifices mêmes qu'on offrait pour honorer leur mémoire, le Père Ricci se persuada et s'efforça de persuader aux autres que, dans la doctrine de Confucius bien entendue, ces hommages étaient des cérémonies purement civiles où ce philosophe enseignait qu'on ne devait voir rien de religieux et de sacré; que le motif en était uniquement fondé sur les sentiments de vénération, de piété filiale, de reconnaissance et

d'amour, que les Chinois ont eus dans tous les siècles, à remonter jusqu'au berceau de leur empire, pour les auteurs de leurs jours, et pour les sages qui les ont éclairés des rayons de la vraie science ; qu'ainsi ces fêtes nationales et ces cérémonies, ramenées à leur source et aux vrais principes du philosophe chinois, n'étaient pas un culte de superstition et d'idolâtrie, mais un culte civil et politique qui pouvait être permis à l'égard de Confucius et des ancêtres, à des Chinois convertis au christianisme.

Telle a été jusqu'à sa mort, arrivée en 1610, l'opinion du P. Ricci, et du plus grand nombre des missionnaires.

Le Père Longobardi qui lui succéda vit ces usages sous un aspect bien différent. L'estime qu'il portait aux talents et aux vertus du Père Ricci, avait suspendu son jugement et ses scrupules sur le système et la pratique de cet homme apostolique, mais se voyant à la tête de la mission, et responsable de tous les abus qui pourraient s'y commettre, il crut de son devoir d'examiner de plus près ces questions importantes. Il y fut encore excité par l'avis que lui donna le P. Pascio, visiteur général, que les missionnaires du Japon n'approuvaient pas le système de son prédécesseur. Il se mit à lire les ouvrages de Confucius et de ses plus célèbres commentateurs, et il consulta les lettrés qui pouvaient lui fournir des lumières et lui inspirer le plus de confiance. Plusieurs autres missionnaires jésuites agiterent entre eux ce sujet de controverse : les sentimens furent partagés. Le Père Longobardi composa à cette occasion un ouvrage où la matière fut traitée à fond ; et les conclusions en étaient, que la doctrine de Confucius et celle

de ses disciples étaient plus que suspectes de matérialisme et d'athéisme ; que les Chinois ne reconnaissaient à le bien considérer, d'autre divinité que le ciel et sa vertu matérielle répandue dans tous les êtres de l'univers ; que l'âme n'était dans leur système qu'une substance subtile et aérienne ; et qu'enfin leur opinion sur l'immortalité de l'âme ressemblait beaucoup au système absurde de la métempsycose qui leur était venu des philosophes indiens.

Considérés sous ce point de vue, les usages de Chine parurent à Longobardi et à ceux qui se déclarèrent pour lui une idolâtrie des plus caractérisée, et par conséquent une superstition abominable, qui ne pouvait s'allier avec la sainteté du christianisme, une pratique criminelle, dont il fallait faire sentir l'impiété aux Chinois que la grâce de Dieu appelait à la lumière de l'Évangile, et qu'il fallait interdire rigoureusement à tous les chrétiens, quelles que fussent leurs conditions et les places qu'ils occupaient dans l'empire,

Les partisans de cette opinion n'en restaient pas là ; ils défendaient aux nouveaux chrétiens de se servir des termes *King-Tien*, prétendant qu'ils ne signifiaient pas le Seigneur du ciel dans l'esprit des Chinois qui prononçaient ces paroles, mais seulement le ciel empereur, entendant par là le ciel matériel, la seule divinité, que reconnussent les lettrés eux-mêmes et l'unique objet de leur culte.

A la lecture de cet ouvrage, les Jésuites qui demeuraient à Macao se déclarèrent ouvertement pour l'opinion de Longobardi. Le Père Palinciro, nouveau visiteur, adressa aux missionnaires la défense formelle d'employer à l'avenir le nom de *King-Tien*, ou de *Xam-*

Ti pour signifier le vrai Dieu, et de tolérer l'usage des cérémonies chinoises pour les chrétiens. Cet ordre ne put commander à la conscience des missionnaires attachés au système du Père Ricci. Ils protestèrent de leur disposition sincère à se soumettre aux décisions qui émaneraient du Saint-Siège; mais d'après les connaissances qu'ils avaient des mouvements qu'il résulterait pour les progrès de l'Évangile, de cette révolution qu'on leur proposait de faire dans les opinions chinoises, sur ces usages qui remontaient si haut dans l'histoire de l'empire, et que jusqu'à présent les chrétiens avaient pratiqués sans scrupule, en les restreignant à un culte purement civil, ils refusèrent de rien changer à leur enseignement et à leur conduite.

La dispute qui s'agitait avec beaucoup de vivacité au fond de l'Asie, fut portée à Rome, où les sentiments n'étaient pas moins partagés qu'à la Chine. On pense bien que la question y était présentée sous un jour tout à fait différent par les deux partis sur l'exposé des Dominicains et de leurs adhérens. Il émana de la propagande en 1645, avec l'approbation du pape Innocent X, un décret provisoire qui défendit les cérémonies chinoises jusqu'à ce que le Saint-Siège eut prononcé définitivement. Les Jésuites se plaignirent de n'avoir pas été entendus, ils furent admis à justifier leur opinion, et, d'après leur exposé, parut un nouveau décret, en 1656, portant permission aux Chinois et aux lettrés convertis, de persister dans leurs anciens usages, en déclarant, pour sauver tout scandale, que par les honneurs qu'ils rendaient, soit aux ancêtres, soit à Confucius, ils n'entendaient pas un culte religieux, mais seulement un culte civil et purement politique.

Les Jésuites s'appuyant sur le second décret approuvé par Alexandre VII, prétendirent qu'il était censé anéantir les dispositions du premier. Les Dominicains en portèrent leurs plaintes à Rome et en obtinrent un troisième décret, par lequel les deux précédents portés dans la même cause étaient maintenus, c'est-à-dire que les cérémonies chinoises étaient défendues pour ceux qui les croiraient idolâtriques, et permises à ceux qui ne les regarderaient que comme des actes d'une vénération purement civile. Le Saint-Siège se réservait toujours de prononcer définitivement sur le fond de la dispute, lorsque les raisons produites de part et d'autre, paraîtraient suffisamment discutées.

Ce n'était pas là le moyen de rétablir la paix. La liberté à chacun de produire ses mémoires, ne fit qu'allumer de plus en plus l'esprit de dispute et de contention ; on devait s'y attendre. Innocent XI qui s'en aperçut tenta de remédier à un mal qui devenait de plus en plus funeste au succès des missions. Il fallait prendre sur les lieux des informations assez sûres et assez étendues, pour mettre Rome en état de rendre un décret définitif et absolu. Le Pape s'arrêta à l'exécution de ce projet, que lui dictait sa sagesse et que nécessitaient les circonstances.

Il s'était formé à Paris une société d'ecclésiastiques, dont la destination et l'objet étaient de porter la connaissance de Jésus-Christ aux nations infidèles de l'Afrique et de l'Asie. Louis XIV, dont la magnificence ne laissait aucune occasion d'éclater, avait concouru à cet établissement. Cette société dont le séminaire est situé rue du Bac, sous le nom de *Maison des missions étrangères*, procura à la religion, dès les premiers temps de son

institution, des hommes d'un mérite rare, d'une vertu sublime et d'un zèle vraiment apostolique. Les sujets de cette compagnie après s'être préparés à la sainteté de leur vocation pendant quelque temps, dans la maison de Paris, sont envoyés à Ispahan, capitale de la Perse, pour s'y perfectionner dans l'étude des langues orientales. L'esprit primitif se soutient dans toute sa ferveur. Brûlant du feu de l'amour des souffrances et de l'esprit de martyre, sacrifiant tous les avantages que la naissance, la fortune et des talens distingués pourraient promettre à plusieurs de ces pieux ecclésiastiques; se dévouant sans réserve et sans partage au grand œuvre des missions, on les a vus, dans tous les temps, porter avec un courage héroïque la lumière de l'Évangile aux nations idolâtres, et ceux qui survirent aux malheurs que notre révolution a fait éprouver à leur compagnie, cultivent, avec des fatigues incroyables, les portions éloignées du champ de l'Église, que leurs prédécesseurs avaient défrichées. Le royaume de Siam, Tonking, la Cochinchine, et les autres pays voisins, continuent d'être le théâtre de leur zèle. Uniquement occupés d'avancer l'œuvre de Dieu dans les pays qui leur sont échus en partage, ils ne pensent pas même à publier en Europe les bénédictions abondantes que Dieu verse sur leurs travaux. On oserait presque se plaindre de leur modestie. En nous dérobant la connaissance de leurs succès, elle semble enlever à la religion même un des moyens les plus propres à exciter dans les âmes généreuses, la gloire de venir au secours de leur établissement, et dans plusieurs, la noble émulation de les imiter. Combien peu de personnes savent que les missions étaient en 1787 dans l'état le plus florissant à la Cochinchine; que cette année, le nombre des com-

munions dans la quinzaine de Pâques, s'est élevé à près de deux cent mille; et que chaque jour la religion chrétienne y fait de nouvelles conquêtes.

Vers l'époque où la dispute sur les cérémonies chinoises était dans sa plus grande chaleur, quelques-uns de ces respectables missionnaires avaient pénétré dans la Chine, et s'étaient joints aux ouvriers évangéliques de ce grand empire : ils se rangèrent du côté de ceux qui jugeaient le culte chinois incompatible avec les principes du christianisme. La réputation de sagesse dont ils jouissaient à Rome et en France, donnait un grand poids à leur sentiment. M. Maigrot, l'un d'eux, docteur de la maison de Sorbonne, honoré du titre de visiteur apostolique, et nommé ensuite à l'évêché de Conon, s'était rendu à la Chine. Les papes Innocent XI et Innocent XII le chargèrent d'examiner sur les lieux le véritable état de la controverse et d'en informer le Saint-Siège. Après avoir employé un temps qu'il crut suffisant à cet important examen, il condamna ces cérémonies et les défendit sous peines canoniques comme opposées à la sainteté du christianisme. Cette ordonnance ne servit qu'à alimenter et attiser davantage le feu de la dispute. Les missionnaires dissidents opposèrent le décret d'Alexandre VII et celui d'Innocent XI, à la décision du visiteur; ils prétendirent que ce mandement avait été témérairement rendu sur un faux exposé; et ils s'en plaignirent dans les mémoires qu'ils firent passer à Rome. De son côté, le prélat y fit présenter au Pape, en 1696, une requête par laquelle il suppliait le Saint-Siège d'ordonner ce qu'il jugerait convenable sur les dispositions que contenait son mandement.

Les directeurs du séminaire des missions étrangères

de Paris se firent un devoir de défendre leurs confrères. Pour attaquer la question au fond, ils dénoncèrent à la Sorbonne les mémoires du Père Lecomte. Les docteurs de la Faculté s'assemblent, examinent et portent leur censure sur cinq propositions extraites de ses mémoires. Dans le même temps, Messieurs des missions écrivent au Pape et rendent leur lettre publique. Le ton d'aigreur et de vivacité qui s'y fait sentir donna lieu de soupçonner qu'ils agissaient de concert avec les solitaires du Port-Royal; on sait depuis longtemps que ces messieurs étaient en guerre ouverte contre les Jésuites. Tout leur était bon pour la soutenir avec avantage, et ils saisirent avec vivacité l'occasion de soulever de plus en plus les préventions qu'ils excitaient contre cette Compagnie.

Pascal s'étant montré à front découvert (peut-on n'avoir pas raison quand on écrit si bien ?) les grâces de son style changèrent en démonstration ce qui jusque-là n'avait encore été que problème. Sans autre examen, on se persuada qu'un écrivain qui savait si bien sa langue, n'ignorait pas l'histoire, et la cause fut jugée; l'opinion seule l'emporta, et en France on est demeuré convaincu que les Jésuites étaient les corrupteurs de la morale, parce que M. Pascal l'avait dit. Il ne s'agissait plus que de les montrer à la Chine les apôtres, ou tout au moins les flatteurs de l'idolâtrie, et c'est l'objet de l'ouvrage volumineux des solitaires du Port-Royal sur la morale pratique des Jésuites. Cependant l'affaire des cérémonies chinoises était instruite à Rome avec plus d'activité que jamais. La congrégation nommée à cet effet, expose les questions qui étaient à juger. Les docteur de Paris sont consultés; cent quarante donnent leur avis et condamnent le culte chinois. Les consultants de

Rome se trouvent d'accord avec la faculté de théologie de Paris et Clément XI porte un décret conforme. Des raisons de prudence empêchent le Pape de le rendre public. M. de Tournon, patriarche d'Antioche, et revêtu quelque temps après de la pourpre romaine, arrive à la Chine avec la qualité de légat près l'empereur. Les missionnaires favorables aux cérémonies des Chinois, lui demandent la publication des décrets du Pape; fidèle à ses instructions, le légat se refuse à leurs instances, et se contente de publier un mandement qui bientôt eut le même sort que celui de M. Maigrot.

Ici nous rendrons compte de la mission de Monsieur de Tournon, en citant le travail intitulé *Mémorial sur ce qui s'est passé à Pékin, dans le séjour de M. Tournon, patriarche d'Antioche, légat du Saint-Siège à la Chine*, par le Père Thomas, vice-provincial des Jésuites dans cet empire.

ARTICLE PREMIER.

« Quand M. le légat fut arrivé à Canton, le 8 avril 1703, il prit conseil des plus anciens missionnaires du pays, et il résolut de cacher sa dignité jusqu'au temps où il serait à propos de la découvrir; il fit cependant écrire aux missionnaires de Pékin, qu'il allait se mettre en route: il leur écrivait ensuite, contre l'avis commun, d'annoncer à l'empereur son arrivée, et son dessein de visiter toutes les missions avec un plein pouvoir de sa Sainteté. Depuis ce temps M. de Tournon n'a demandé conseil à aucun missionnaire de Pékin.

» Pour obéir à l'ordre de M. le Patriarche, nous écrivî-

mes quatre fois en Tartarie où l'empereur était alors, pour qu'il permit à M. de Tournon d'user de ses pouvoirs. A la troisième lettre on nous refusa son entrée à la cour, on le permit à la quatrième. L'empereur ordonna de faire prendre au légat un vêtement tartare, et le fit défrayer jusqu'à Pékin. Par là on ferma la bouche à ceux qui répandaient le bruit dans Rome et ailleurs, que les missionnaires établis à la cour de Pékin, empêcheraient le légat de parvenir jusqu'au prince.

» M. de Tournon partit de Canton le 9 septembre, et fut reçu partout avec de grands honneurs. Nous avons donné à l'empereur une très haute idée de la dignité de légat, aussi fit-il partir un de ses fils au-devant de lui. Il arriva à Pékin le 4 décembre et fut logé dans la maison des missionnaires, dans l'enceinte du palais. On lui assigna des provisions de bouche, aux frais de l'empereur, pour tout le temps de son séjour à Pékin. Un de ses domestiques étant mort, Sa Majesté lui donna un champ pour sa sépulture. De là, la grande espérance qu'il conçut d'établir une maison de missionnaires italiens dans cette capitale. Il ne voulut point un terrain destiné aux anciens Européens et montra par là une espèce de séparation de nous, à un prince très pénétrant.

» M. de Tournon fut admis, le 31, en la présence de l'empereur, il était suivi de toute sa maison. Les cohortes au milieu desquelles il lui fallut passer, avaient ordre de le dispenser des cérémonies chinoises. Il salua Sa Majesté par ces sortes de génuflexions que l'on traite en Europe d'adoration. L'empereur fit asseoir le légat sur un monceau de coussins, il lui demanda des nouvelles de la santé du Pape, avec un air de bonté et de cordialité. Une réception de la sorte est regardée à la Chine comme une

faveur extraordinaire. L'empereur lui fit ensuite présenter du thé par les plus grands seigneurs, et lui-même lui mit en main une coupe pleine de vin. Ensuite on lui servit une table couverte de trente-six plats d'or, l'empereur n'y avait presque pas touché; cette table fut envoyée au légat dans son logis. On s'entretint de choses agréables, après dîner; ensuite l'empereur invita le patriarche à s'expliquer au sujet de sa légation.

» On peut assurer que jamais à la Chine, il n'y a eu un seul exemple d'une réception d'ambassadeur qui égale celle de M. de Tournon. Les bontés de l'empereur se soutinrent toujours; il fit délivrer des présents pour le Pape, et se réserva d'en envoyer de plus précieux par le retour de M. de Tournon. Enfin Sa Majesté ordonna, le premier jour de l'année chinoise (il est d'usage qu'au renouvellement de l'année l'empereur fasse des présents) qu'on portât au légat un esturgeon d'une grandeur prodigieuse, et d'autres poissons, des sangliers, des faisans et une table plus riche encore par une belle garniture d'argent, que par les mets dont on la couvrit. Rien de plus magnifique que l'appareil avec lequel on conduisit au prélat les présents de la cour. Le 26 février, l'empereur invita M. le Patriarche à un beau feu d'artifice qui devait être tiré dans une de ses maisons de campagne. Comme M. de Tournon était indisposé, on le porta à travers les jardins de l'empereur. On lui fit entendre un concert d'eunuques qui ne chantent que dans l'appartement des femmes. Enfin on le fit coucher la nuit dans la maison impériale, et deux mandarins furent toute la nuit de garde à sa porte.

» Au commencement du printemps, l'empereur partit pour la chasse de certains oiseaux aquatiques dans la province de Petché-li : c'est un amusement qu'il prend

avant d'aller en Tartarie , passer les grandes chaleurs. Le légat reçut du prince héritier , pendant l'absence de son père , les mêmes distinctions. Vers la mi-juin l'empereur étant de retour , fit inviter M. de Tournon à venir prendre son audience de congé ; mais sa maladie étant augmentée , il ne put s'y rendre. Deux mandarins inférieurs eurent ordre de ne point le quitter , afin de donner de ses nouvelles à la cour. Aussitôt que l'empereur eut appris sa convalescence , il lui envoya quinze pièces de brocard et une livre de la précieuse racine de ginsem , car c'est la coutume de la Chine de faire des présents aux convalescents.

» Sur la nouvelle qu'eut M. de Tournon du prochain départ de Sa Majesté , pour la Tartarie , il voulut avoir encore une audience. On l'admit dans une maison impériale hors la ville , il fut invité à voir le lendemain , la maison de campagne de l'empereur et les jardins du prince héritier ; ce fut le prince lui-même qui la lui fit parcourir , il avait préparé deux barques sur le canal , il le régala de liqueurs délicieuses. La cour fut surprise de la réception que les missionnaires du palais avaient procurée à un étranger ; plusieurs même murmuraient de la familiarité à laquelle , disaient-ils , l'héritier d'un grand empire s'était abaissé.

» On peut le dire que les Pères de Pékin n'ont pas peu contribué à lui attirer tant de marques de distinction. Plût à Dieu que l'empereur eût continué à traiter le légat avec le même honneur ; mais malgré les sujets de plaintes qu'il crut avoir contre lui pendant deux mois , on lui a toujours fourni gratuitement des provisions , et c'est aux frais de ce prince qu'il a été conduit à Canton.

ARTICLE 2.

» Nous nous contenterons pour cet article , de dire , que lorsque M. de Tournon arriva à Pékin , et qu'il fit entendre aux missionnaires , que Rome avait prononcé sur les contestations fâcheuses qui les divisaient , concernant les cérémonies chinoises, ils le supplièrent de leur faire connaître le décret , en protestant qu'alors ils sacrifieraient à l'obéissance due à l'Eglise l'intérêt de la mission , et qu'ils abandonneraient même la Chine , si le souverain pontife l'ordonnait.

ARTICLE 3.

» *Conduite de M. le Patriarche à la cour de Pékin.*

» Le 25 décembre de l'année 1705 , l'empereur fit demander au Patriarche la cause de sa légation , ce prince n'ignorait pas le sujet de nos divisions ; aussi , quand il vit arriver un commissaire apostolique , il connut qu'il ne venait que pour rétablir la paix entre les missionnaires ; il fit donc dire au légat , qu'une navigation de six mille lieues n'avait certainement pu être entreprise que pour un grand dessein , et qu'il lui importait d'en être informé. Le patriarche répondit qu'il n'était venu que pour rendre grâce à Sa Majesté de la protection qu'elle accordait à la religion chrétienne ; mais bientôt après , il résolut de faire savoir à l'empereur les véritables motifs , en employant pour cela les mandarins ; il déclara qu'il était venu pour soumettre les Pères de Pékin à sa visite pastorale. Nous sûmes que ce prince avait répondu à Son Excellence , de la bonne conduite et de la régularité des Pères de sa cour ; tout

cela se fit avant qu'on eût traduit en chinois le mémoire du légat. Pour ce mémoire, l'on disait à l'empereur, que Sa Sainteté désirait de nommer quelqu'un de sage et prudent, en qualité de supérieur général de tous les Européens, et qui serait chargé d'établir une correspondance entre les deux cours. Lorsque Sa Majesté en eut fait lecture ; ce ne sont là que des demandes frivoles, dit-elle, le Patriarche n'a-t-il point d'autres affaires à négocier ici.

Les mandarins rapportèrent au légat, que l'empereur jugeait que ce supérieur général fût un homme connu à la cour ; qu'il y eût demeuré au moins dix ans, et qu'il fût instruit de ses maximes. Cette réponse fut un coup de foudre pour le Patriarche, il s'écria avec émotion, qu'il fallait que l'empereur eût été prévenu par des inspirations particulières et fort suspectes. Ce prince qu'on instruit de ces propos, dit le lendemain à ses courtisans : « Notre nouveau venu d'Europe s'est imaginé que les anciens Européens ont brigué la nouvelle dignité dont il parle dans ses mémoires, il se trompe certainement. Car, outre qu'une commission de la sorte n'a parmi nous ni rang, ni prérogative, ce ne pourrait être qu'une charge bien pesante pour eux : la cour de Rome voudrait les rendre responsables des mauvais succès de leur négociation ; ainsi je suis sûr qu'aucun d'eux ne voudrait s'en charger ! » En conséquence, l'empereur nous ordonna de présenter au Patriarche une protestation où nous dimes, que nous n'avions nullement empêché ce prince d'accorder au légat ce qu'il souhaitait, et certainement nous refuserions cette place, si l'on nous la proposait. Le Patriarche n'en crut pas moins que c'était nous qui avions détruit sa négociation ; il se borna alors à proposer un simple agent pour être l'entremetteur entre les deux cours, L'empereur répondit qu'on

pouvait donner cette commission à quelque ancien Européen de son palais. Le Légat répliqua qu'il était plus à propos que ce fût un homme de confiance, connu en cour de Rome, et qui en sût le style et les manières. « Que voulez dire par cet homme de confiance ? Nous ne parlons point ainsi, à la Chine, tout sujet est pour moi un homme de confiance, et je compte sur la fidélité d'eux tous ; qui d'entre eux oserait y manquer ? Si je vous accordais l'agent que vous souhaitez, ce nouveau-venu pourrait-il m'entendre et se faire entendre ? Il faudrait un interprète, et de là des soupçons et des défiances comme on en a aujourd'hui ; ainsi qu'il n'en soit plus question ! ».

» Le troisième projet du légat n'eut pas un plus heureux succès. Il voulait obtenir de l'empereur, la permission d'acheter à ses frais une maison à Pékin ; il en parla à un mandarin qui le conseilla d'agir de concert avec nous pour cette affaire. Ils sont les seuls, lui dit-il, qui disent du bien de vous, sans eux, nul ne vous reconnaîtrait ici pour un homme considérable en Europe : faites paraître un esprit de paix et d'union. Le légat suivit ce conseil, il envoya prendre les Pères du palais, mais sur la demande qu'ils firent à Sa Majesté de cette maison, elle leur défendit d'insister jamais là-dessus. Le Patriarche en eut du chagrin, il conçut de violents soupçons contre les Jésuites.

» La quatrième entreprise du légat fut au sujet des présents que l'empereur envoyait au Pape. Sa Majesté lui avait permis de choisir quelqu'un pour les conduire, et pour les présenter à Sa Sainteté. M. de Tournon jeta les yeux sur M. Sabini, son auditeur. L'empereur réfléchit ensuite qu'il était plus décent de joindre à ses présents un envoyé de sa part ; il nomma le Père Bouvet. Les présents ayant été portés au légat, on en recommanda le soin

à ce Père. Dans l'audience du monarque qu'eurent M. de Sabini et le Père Bouvet. Sa Majesté ne recommanda qu'à ce dernier seul de saluer le Pape de sa part, et les présents ayant été emballés, on ne remit les clefs qu'à lui seul. Le légat les lui demanda, il obéit, et à son départ le Patriarche les remit à M. Sabini avec défense de les donner au Père Bouvet.

Avant ce départ, M. de Tournon demanda une audience particulière à l'empereur, ce prince la fixa au premier, mais les grandes incommodités du Patriarche l'empêchèrent d'y aller : il refusa jusqu'à deux fois de confier à un mandarin que l'empereur lui envoyait, ce qu'il avait à dire, protestant qu'il s'agissait de l'intérêt de ce prince et même de la famille impériale. Ces refus réitérés choquèrent le monarque ; il fut étonné qu'un homme vint de si loin lui communiquer des affaires qui regardaient sa famille, et lui personnellement. Un peu ému, il prit le pinceau et lui écrivit de s'expliquer sans détour. Le Patriarche se trouvant pressé par cet ordre, déclara que les affaires qui regardaient personnellement l'empereur étaient, que le Père Bouvet se donnait pour son député à Rome, et que les Portugais empêchaient les autres nations de venir en Chine. On envoya cette déclaration à l'empereur qui était à la campagne ; son fils aîné la reçut, et s'écria dès qu'il l'eut lue : « De quoi se mêle cet étranger ? Le Père Bouvet est rellement notre envoyé ; le domestique du légat peut-il lui en disputer la qualité ? l'aurions-nous choisi pour faire notre ambassadeur ? » Ce prince porta ensuite la déclaration à ce prince, qui en parut très peu satisfait. Il demanda aux missionnaires, si en Europe le légat et son auditeur ne seraient pas punis, il écrivit de sa main à M. de Tournon, justifia le Père Bouvet, et lui dit, qu'en

qualité de légat, il ne devait se mêler que des affaires de la religion; qu'il ne semait que des racines de discorde; que les Européens s'étaient jusque-là bien conduits dans ses Etats, et qu'ils n'étaient brouillés que depuis son arrivée. Il le menaça de ne plus recevoir des missionnaires dans son empire, sans les avoir fait examiner dans ses ports. Le légat eut peur et témoigna qu'il aquiescerait aux volontés de l'empereur; mais il eut encore une sixième affaire, à l'occasion d'un mécontentement qu'il avait donné à ce prince, et pour lequel on exigea qu'il fit quelques excuses, ce qu'il ne voulut point. Par là, M. de Tournon s'attira la colère de Sa Majesté, il reçut coup sur coup des ordres très durs et bien peu convenables à sa dignité, aussi se plaignit-il qu'on violait son caractère de légat apostolique. On lui fit défense de prolonger le temps fixé pour son départ, et l'on fit revenir les présents que l'on envoyait au Pape. M. de Tournon fut cependant reconduit avec les mêmes honneurs qu'on lui avait rendus en venant.» (*Choix des lettres édifiantes*, vol. 2, p. 119.)

Les missionnaires dissidents qui avaient pour chefs trois évêques et vingt-quatre religieux de la compagnie de Jésus, se refusèrent à recevoir le mandement qu'avait publié Monsieur de Tournon, et interjetèrent appel. Ils exposaient que ce mandement était nul en ce qu'il présentait les faits sous un faux jour; en ce qu'il était opposé au décret provisoire du pape Alexandre VII. Ce décret, disaient-ils, n'avait pas été abrogé et devait l'emporter comme autorité, sur une ordonnance émanée d'un légat.

Après le départ du légat, les affaires de la chrétienté chinoise allèrent rapidement en déclinant. L'empereur regrettait amèrement d'avoir prodigué ses faveurs au

patriarche (c'est le P. Thomas qui parle, *Choix des lett. édif.*, t. II, p. 128) et reprochait tous les jours aux missionnaires les instances qu'ils avaient faites pour obtenir l'entrée de ce prélat à la Chine. Le prince héritier en montant sur le trône n'oublia pas ces malheureuses dissensions, et c'est à cela vraisemblablement que l'on doit le renvoi des missionnaires de la Chine, et la persécution contre les chrétiens. On s'est imaginé à la cour que les dissensions des missionnaires ne pouvaient naître que de quelques desseins ambitieux. Dans cette idée, le prince héritier a fait prendre des informations secrètes dans les provinces, il a même engagé un de ses domestiques à se faire chrétien, afin d'être informé par son moyen du mystère de nos assemblées.

On commence à invectiver contre le christianisme devant l'empereur, ce que personne n'avait osé faire jusqu'alors; le prince héritier est un des plus animés.

Les bonzes triomphent et annoncent certains oracles de leurs dieux sur notre ruine prochaine. Notre religion commence à devenir suspecte; l'autorité du souverain pontife que nous avions si fort exaltée, n'a plus le même poids dans les églises de la Chine.

Bientôt après, en 1706, un édit émané de l'empereur fut publié dans tout l'empire chinois. Il portait défense aux missionnaires d'Europe de rester en Chine, sans une permission formelle et écrite. La cour ne devait l'accorder que sur l'engagement formel de ne rien enseigner de contraire aux usages reçus dans l'empire et particulièrement au culte rendu à Confucius et à la mémoire des ancêtres. Cet édit fut enregistré par tous les tribunaux. On traita de la manière la plus tyrannique et la

plus dure les missionnaires qui ne prirent pas cette permission impériale. Ceux qui ne réussirent pas à se cacher, furent pris et conduits chargés de chaînes soit à Macao, soit à Canton.

Quant au légat, Monsieur de Tournon, il était toujours à Macao où il était aux mains des Portugais. Une garde qu'on lui avait donnée, lui faisait une prison véritable de la petite maison qu'on lui avait assignée comme habitation sur les bords de la mer. Les Portugais employaient cette rigueur à son égard, prétextant qu'il les avait desservis dans l'esprit de l'empereur de la Chine. En présence des mauvais traitements qu'on faisait subir à son légat, le Pape lui conféra la dignité de Cardinal. Six missionnaires chargés d'annoncer cette nouvelle à Monsieur de Tournon et de lui remettre les insignes de sa nouvelle dignité, furent arrêtés et mis en prison. Pour lui, il mourut excessivement malheureux en 1710, n'ayant d'autre nourriture que ce qu'une vieille femme lui apportait chaque jour par charité.

Clément XI avait envoyé en même temps un bref au roi de Portugal et un autre à l'empereur de la Chine. Il remerciait ce dernier prince de la bienveillance persistante qu'il avait montrée à l'égard des chrétiens; témoignait son regret de ce que le légat eût attiré la disgrâce de l'empereur, tout en disant qu'il était étonné que cet envoyé eût pu lui manquer en rien, puisque ses lettres étaient toujours remplies des expressions les plus vives d'admiration et de remerciements pour sa majesté impériale. Il termine ainsi : « Nous pouvons encore moins nous persuader que vous vous soyez choqué et offensé de ce qu'il ait déclaré solennellement aux ministres de l'Évangile nos sentiments et ceux du Saint-Siège, qui

lui sont parfaitement connus et que nous avons expliqués nous-mêmes, il y a quelques années, sur certains cultes et certaines cérémonies qui se font par les Chinois; car comme votre majesté, par un rare exemple de bienveillance dont le souvenir ne sera jamais effacé dans les annales de l'Eglise, a déjà depuis longtemps publié dans un édit qu'il était permis à l'avenir dans tous ses états de professer la religion chrétienne, ce cardinal a dû croire que, par une suite nécessaire, votre clémence ne pourrait refuser à ceux, qui dans votre empire, auraient embrassé notre sainte loi, la permission de s'abstenir des usages du pays, qui sont opposés à la sainteté du christianisme, de même qu'elle leur a permis de pratiquer ce qui est prescrit par cette religion. C'est ce que nous espérons pouvoir expliquer plus distinctement et plus au long, après que nous aurons examiné avec soin les pièces que nous apportent ceux qui ayant été envoyés de la Chine à Rome, y sont arrivés tout récemment. Nous les avons déjà reçus avec joie et avec bonté, et nous sommes disposés à les écouter encore à l'avenir d'autant plus volontiers, que c'est par eux que nous avons appris les agréables nouvelles de votre parfaite santé.

» En attendant il importe beaucoup que votre majesté soit bien informée que nous n'improuvons nullement la reconnaissance que votre illustre nation témoigne avoir pour les parents et pour les maîtres auxquels elle se sent très redevable. Mais la seule chose que nous demandons et que votre sagesse trouvera conforme à l'équité, c'est qu'il soit permis aux chrétiens de rendre ces sortes de devoirs d'humanité par des manières qui ne blessent pas la pureté et la sainteté de notre religion, où l'on

défend expressément de rendre à aucune créature, quelque excellente qu'elle puisse être, le culte qui est dû au seul vrai Dieu créateur et Seigneur du ciel et de la terre. (*Rohrbacher*, vol. 26, p. 600.)

Cette missive ne changea pas les dispositions de l'empereur, et les mandarins et les grands dignitaires qui avaient vu avec chagrin la religion chrétienne s'introduire en Chine; cherchèrent à les exploiter contre le christianisme. Ceux qui gouvernaient dans les provinces, saisissaient avec empressement toutes les occasions possibles de la persécuter. Le P. d'Entrecolles, dans une lettre au P. de Brossia, parle ainsi de la situation. « Il y a près de quatre ans que notre mission est près de sa ruine; le 23 décembre 1711, Fan-Tchao-Tso, mandarin et l'un des censeurs de l'empire, attaqua ouvertement le christianisme et forma le projet de le faire proscrire dans tout l'empire. Le devoir des censeurs publics est d'avertir des désordres qui se glissent dans l'Etat, de relever les fautes des magistrats, et d'user de leur droit de représentation même à l'égard de la personne du souverain, lorsqu'ils croient qu'il a enfreint quelques lois de l'empire. Ils se font extrêmement redouter par leur hardiesse et leur fermeté: on en a vu attaquer des vicerois tartares, quoiqu'ils fussent sous la protection de l'empereur. Ils mettent leur gloire à braver sa disgrâce, la mort même, quand ils pensent que leurs poursuites sont conformes à l'équité.

Le censeur Fan-Tchao-Tso avait de l'aversion pour le christianisme, et l'événement que voici fut la cause des violences auxquelles il se porta.

Les Jésuites français ont une chrétienté nouvelle dans Quin-Gnan, ville qui est à vingt-quatre lieues de Pékin; c'est la patrie du censeur. Il avait un petit-fils assez affec-

tionné à notre foi, qui épousa une jeune néophyte; on était convenu qu'elle aurait la liberté de pratiquer les exercices de sa religion; cependant, le jour même que se fit le mariage, on la conduisit, selon la coutume chinoise, dans une chambre où il y avait des idoles. Elle refusa constamment de les honorer; sa belle-mère et d'autres parentes voulurent la forcer de baisser la tête pour les adorer; après des efforts inutiles, voyant qu'elles ne gagnaient rien, ni par caresses, ni par menaces, elles la maltraitèrent pendant quelques jours; mais la néophyte demeura ferme, c'est ce qui offensa le censeur, aïeul du nouveau marié. Il dressa sur-le-champ une requête contre la religion chrétienne, et il la présenta à l'empereur. Ce prince la reçut, et mit au bas, selon la coutume, que le tribunal des rites délibérerait sur cette affaire: le rapport fut tel que nous pouvions le désirer. On avait de la peine à concevoir que ce tribunal, qui nous avait toujours été si opposé, nous fut si favorable en cette occasion: l'on s'attendait bien que l'édit accordé par l'empereur, la trente et unième année de son règne empêcherait le tribunal de proscrire la religion, mais on ne croyait pas que les mandarins qui le composent portassent d'eux-mêmes un jugement conforme aux inclinations du prince. Je crois qu'ils ont regardé ce jugement comme une espèce de récompense des services que l'empereur tire journellement des missionnaires, dont plusieurs sont occupés depuis quelques années, à tracer la carte géographique de son vaste empire. Les Pères Jartoux y travaillent encore avec des fatigues incroyables; cela applanit de plus en plus le chemin à la prédication de l'Evangile; aussi la chrétienté de la Chine est-elle très nombreuse, et tout porte à espérer que le christianisme se répandra

de plus en plus dans ce vaste empire. (*Lettres édifiantes*, t. 2, p. 165.)

Quant au bref adressé par le Pape au roi de Portugal il était pressant et demandait vivement qu'on cessât la persécution à l'égard du légat. Le Saint Père, après avoir demandé la cessation de la persécution et la punition des coupables, continuait en ces termes (*Hist. gén. des Missions*. Henrion, vol. 2, p. 444.) : « Quoique nous soyons persuadé que, depuis nos précédentes lettres, vous n'avez pu recevoir des Indes, aucune réponse sur cette affaire; et que nous ne doutions nullement que votre vice-roi de Goa n'exécute promptement vos ordres, néanmoins la violence de la douleur extrême que nous causent toutes les nouvelles qui nous viennent de ce pays; nous oblige à représenter aux yeux de Votre Majesté l'excès des anciennes et des récentes injures que vos officiers ont faites avec autant de témérité que d'impiété, à la dignité de notre légat apostolique, et qu'ils continuent encore de lui faire depuis qu'ils ont appris sa nomination au cardinalat. Les dernières lettres qu'on nous a apportées d'Orient, nous apprennent, que, dans le mois de décembre 1708, et dans celui de septembre 1709, on a publié à Macao un édit du vice-roi de Goa pour défendre, sous les peines les plus rigoureuses, à tous les fidèles, de rendre aucun respect, ni aucune obéissance au légat apostolique. D'après cet édit, si injurieux à votre autorité royale, tout ecclésiastique ou laïque qui oserait obéir au ministre du Saint-Siège, devait être aussitôt transportés dans les prisons de Goa. Après cette explication, quatre religieux de l'ordre des Pères Prêcheurs, dont trois étaient prêtres, continuant à préférer leur devoir à une telle défense, ont été enlevés, tandis qu'ils priaient dans l'église, où le

Saint-Sacrement était exposé à l'adoration des fidèles et on les a emmenés dans les prisons. L'un d'eux, qui se trouvait revêtu de ses ornements sacerdotaux, a été conduit en cet état à la citadelle, en présence de tout un peuple scandalisé, les gentils eux-mêmes frémissant d'horreur à la vue de ce sacrilège attentat, etc. »

Lorsque le Pontife romain portait ces plaintes au roi du Portugal, il ignorait que dès le 8 juin 1710, le cardinal de Tournon était mort à Macao. En apprenant cet événement, le Vicaire de Jésus-Christ s'expliqua en présence du sacré collège, et dans le consistoire secret du 14 octobre 1711, il fit en ces termes l'éloge du légat : « Vénérables Frères, nous avons souvent déploré, dans ce même lieu, les maux publics; et aujourd'hui nous sommes obligé de verser de larmes à raison d'une perte qui nous est particulière, à vous et à nous, quoique, d'ailleurs, elle puisse bien être considérée comme une perte publique et une calamité pour l'Eglise universelle. Vous comprenez déjà que c'est de l'affligeante nouvelle de la mort du cardinal Charles Thomas de Tournon, que nous voulons parler. Nous avons perdu, Vénérables Frères, nous avons perdu un très grand zéléteur de la religion chrétienne, un intrépide défenseur de l'autorité pontificale; un puissant appui de la discipline ecclésiastique, une grande lumière de votre Ordre, et son ornement. Nous avons perdu notre fils et votre frère, épuisé par les longs travaux qu'il a entrepris pour Jésus-Christ; les peines infinies, les opprobres et les affronts qu'il a soufferts avec une patience et un courage invincibles, l'ont éprouvé comme le feu éprouve l'or dans le creuset. Tout cela, cependant, si nous le considérons avec les lumières de la foi, bien loin de mettre le comble à notre douleur, doit au contraire en adoucir.

l'amertume et nous consoler chrétiennement ; car l'Apôtre nous avertit qu'il ne nous est pas permis de nous attrister touchant ceux qui dorment , comme font les hommes qui n'ont point d'espérance. Quels justes motifs n'avons-nous pas de croire que la mort du très pieux cardinal a été précieuse devant le Seigneur ? Souvenons-nous quelle a été l'ardeur de son zèle pour la propagation de la foi , et avec quelle prompte obéissance , dès que le Seigneur l'a appelé par nous au ministère apostolique , il a quitté la cour , la ville , ses proches , ses amis et tout ce que la nature nous rend le plus cher , pour aller s'exposer aux périls et aux inconvénients d'un très long et très pénible voyage. La même charité de Jésus-Christ qui le pressait et qui l'a toujours soutenu dans les parages si reculés qu'il lui a fallu parcourir sur terre et sur mer , lui a fait préférer son devoir à sa propre conservation ; elle l'a mis au-dessus des terreurs et de la crainte humaine. Il a annoncé aux princes et aux rois la loi du Seigneur et il n'a pas été confondu. Plein d'une sainte joie au milieu des tribulations , il a donné à toute l'Eglise un spectacle infiniment agréable à Dieu et à ses anges ; n'oublions pas cette fermeté d'âme et ce généreux mépris des grandeurs humaines dont nous avons pour garants ses actions et ses lettres. Lorsque pour reconnaître ses importants services , nous l'eûmes élevé au cardinalat , il nous écrivit qu'il n'acceptait cette éminente dignité que comme un avertissement et une nouvelle obligation de combattre jusqu'à l'effusion de son sang , pour Jésus-Christ et pour son Eglise , ajoutant qu'il renoncerait volontiers à l'honneur de la pourpre , plutôt que d'abandonner la mission de la Chine pour retourner en Europe. Mais qui ne pourrait point admirer la rare piété que ce cardinal a fait paraître

dans son testament ? Il suffit de savoir qu'il a donné son argent aux pauvres , sa seule croix à ses parents , et tous ses biens pour l'entretien des ministres chargés de travailler à la propagation de la foi parmi les infidèles. Par ce seul trait , il a montré quels doivent être les testaments de ceux qui , consacrés au service de l'Eglise , ont vécu de l'autel. Enfin , ce qui nous remplit de l'espérance que Dieu aura agréé son sacrifice , c'est cette constance si digne de la vertu sacerdotale et du zèle apostolique qui a éclaté dans toute sa conduite et dans toutes les épreuves du saint cardinal. La faim , la soif , la prison , une cruelle persécution , les plus mauvais traitements , n'ont pu l'engager à abandonner l'œuvre de Dieu. Toujours lui-même , jusqu'au dernier soupir , il a agi avec force et souffert avec patience. Il a bien combattu , il a achevé sa course , il a gardé la foi. Ne devons-nous pas espérer que le juste Juge lui aura donné la couronne qui lui était réservée ? Oui , sans doute , il faut le penser ainsi. Mais parce que la fragilité humaine ne permet pas que la vie la plus pure soit sans quelque mélange d'imperfection , la charité chrétienne nous oblige d'offrir des prières , des sacrifices pour l'âme du cardinal défunt. Nous l'avons déjà fait en notre particulier ; et , afin d'honorer la mémoire d'une vertu extraordinaire , nous ferons encore célébrer publiquement les obsèques solennelles dans notre chapelle pontificale au jour que nous vous marquerons. Nous avons cependant la confiance , que le cardinal de Tournon qui a si tendrement aimé la mission de la Chine pendant sa vie , la favorisera dans le ciel , et qu'il obtiendra de la miséricorde du Seigneur que l'ivraie , semée dans ce champ par l'homme ennemi , en soit enfin arrachée , et que la mission devienne tous les jours plus abondante

pour la gloire de Dieu et l'exaltation de la foi catholique. »

Rome s'aperçut enfin que toutes ces résolutions conditionnelles et provisoires n'auraient jamais une autorité suffisante pour captiver les esprits et commander efficacement à la conscience ; qu'en laissant toujours le fond de la question indécis, plus elles se multiplieraient, plus elles fourniraient d'aliment à la dispute et de prétextes pour se soustraire à l'obéissance.

Pendant cette longue discussion qui avait duré plus d'un siècle, on avait pu se procurer assez de mémoires et d'éclaircissements, pour être en état de rendre un jugement absolu et définitif, c'est ce que fit Clément XI en 1710 ; la nullité de l'appel des missionnaires dissidents fut prononcée, l'ordonnance de M. de Tournon pleinement confirmée, et pour qu'il ne restât aucun doute sur les intentions du Saint-Siège, le Pape fit écrire par l'assesseur de la congrégation, aux Généraux des Jésuites, des Dominicains, des Augustins et des Franciscains que son décret n'était point conditionnel, mais absolu, et qu'étant dans l'inébranlable résolution de n'y rien changer, il leur en adressait une expédition, afin qu'ils donnassent à leurs missionnaires l'ordre de le faire exécuter de point en point sur les lieux.

Qu'il est difficile d'éteindre l'esprit de dispute et de contention, surtout lorsqu'il est porté au point d'aigrir et de diviser les cœurs ! Tant de précautions de la part du Pape n'empêchèrent pas qu'on ne trouvât des moyens d'éluder les dispositions du décret par des interprétations qui tendaient à l'assimiler aux décrets précédents, et à ne le faire envisager que sous le point de vue d'une ordonnance provisoire et conditionnelle. Clément XI ne se rebuta pas, et il réussit enfin à terminer cette grande

affaire, par une bulle solennelle revêtue de toutes les formes les plus importantes. Les usages chinois y sont proscrits, comme présentant tous un caractère d'un culte religieux, par conséquent idolâtrique. Cette constitution apostolique renferme un formulaire de serment que doivent prêter tous les missionnaires présents et à venir de se soumettre à ces dispositions. Clément XI, sur les instances que lui en firent le visiteur général, les évêques et les vicaires apostoliques de la Chine, se résolut à envoyer un nouveau légat, avec des instructions particulières pour faire recevoir et exécuter la constitution. Le Pape fit choix de M. Mazza-Barba, qu'il créa patriarche d'Alexandrie. Viani, confesseur du légat, a écrit l'histoire de la légation et on en trouve un extrait très circonstancié dans le XX^e volume de *l'Histoire générale des voyages*, publiée en 1749. Mazza-Barba développa un grand caractère, et sa conduite, au jugement même du P. du Halde, fut en tout prudente et modérée. Cependant, les suites malheureuses que produisit sa légation, n'ont que trop vérifié le funeste pressentiment des Jésuites missionnaires contre tout changement que l'on tenterait d'apporter aux anciens usages, qui sont pour les Chinois plus sacrés et plus respectés que leur religion même.

Depuis longtemps l'empereur était instruit des dissensions qui régnaient parmi les missionnaires; toute la question se réduisait à se former une idée exacte de la nature des cérémonies chinoises. Les missionnaires qui étaient à sa cour crurent que le seul moyen de rétablir la paix avec l'uniformité de sentiment, était de faire décider qu'elles étaient purement civiles. Ils s'en ouvrirent à l'empereur, et ils en obtinrent une déclaration authen-

tique et si précise, qu'elle leur parut un argument irrésistible en faveur de leur opinion. L'empereur rassembla les grands de la nation, les premiers mandarins, les principaux lettrés et le président de l'Académie impériale : tous parurent surpris qu'il y eût des savants en Europe qui semblaient croire que les lettrés de la Chine honoraient un être inanimé et sans vie, tel que le ciel visible et matériel, et tous déclarèrent solennellement qu'en invoquant le *Tien*, ils invoquaient l'être suprême, le Seigneur du ciel, le dispensateur de tous les biens, qui voit tout, qui connaît tout et dont la providence gouverne cet univers. Le prince confirma cette déclaration, et pour y donner encore plus de force, y joignit son opinion particulière. « C'est par respect, y est-il dit, que les Chinois n'osent pas appeler Dieu de son propre nom et qu'on a coutume de l'invoquer sous le nom de *ciel suprême*, de *ciel bienfaisant*, de *ciel universel*, de la même manière qu'en parlant de l'empereur, on ne l'appelle pas de son nom, mais que l'on dit les *degrés de son trône*, la *cour suprême de son palais*, ces noms, quoique différents quant aux sons, ont le même sens. Enfin, ajouta l'empereur, le principe de toute chose s'appelle *Tien*, ciel en terme noble et figuré, de même que l'empereur est appelé *chaoling*, du nom de son palais, où brille davantage sa majesté impériale. »

Kang-hi ne s'explique pas moins nettement sur les honneurs et le culte rendus aux ancêtres ; selon lui, la doctrine des Tablettes n'est conforme ni à celle de Confucius ni aux lois de l'empire. Ces Tablettes ont été, dans la suite des temps, substituées aux portraits imaginés depuis cent ans au plus, pour conserver le souvenir des ancêtres, et dont on s'était dégoûté à cause de leur

peu de ressemblance. Il ajouta que malgré l'inscription, *siège de l'esprit*, qu'elles portaient, aucun Chinois n'était assez crédule pour s'imaginer que l'âme de leurs ancêtres vint s'y rendre; qu'ils les regardaient comme des représentations purement symboliques auxquelles on ne demandait rien et dont on n'espérait rien.

Cette déclaration sur laquelle les missionnaires jésuites avaient fondé les plus grandes espérances, ne servit qu'à augmenter le feu de la discorde : bientôt elle devint la ruine des missions, dans les provinces de l'empire, et de la persécution contre le christianisme. L'Empereur s'en prévalut pour vouloir se rendre juge du fond de la contestation; *Kang-hi*, passionné pour les sciences, protégeait avec éclat tous les Européens qu'il croyait propres à les étendre et à les perfectionner dans son empire. Ses entretiens avec les missionnaires lui avaient inspiré une profonde estime pour une religion qui n'est pas moins admirable par les vertus qu'elle produit que par la morale qu'elle enseigne; il voyait avec satisfaction les heureux progrès de la mission. Les mœurs des bonzes, leur charlatanisme et leur ignorance lui étaient parfaitement connus, ainsi que toutes les absurdités de la doctrine des sectes chinoises. Tout le portait à désirer que les missionnaires vinssent à bout, par l'ascendant de leur mérite et de leurs vertus, d'étendre à la morale et à la religion les mêmes lumières qu'ils avaient portés dans les sciences et les arts; mais il envisageait les choses plus en politique qu'en ami sincère de la vérité.

Les Chinois sont, de toutes les nations de l'univers, le peuple le plus superstitieux et le plus porté à la révolte, quand on entreprend de toucher à ses usages et à ses

pratiques générales. Ils sont aussi anciens que l'empire, et ils les croient autant de lois descendues du ciel; chaque particulier est élevé dans l'opinion que sa destinée en bien ou en mal est attachée à sa fidélité ou à sa négligence à les défendre et à les observer. La piété filiale est la vertu des Chinois, et dans tous les siècles, les honneurs rendus aux ancêtres ont été regardés comme le premier devoir. Aussi voit-on dans toutes les requêtes présentées aux empereurs contre la religion chrétienne, que le premier crime dont on l'accuse, est de pervertir le peuple en lui inspirant du mépris ou de l'indifférence pour un culte national, consacré par les lois fondamentales de l'empire. Il fallait donc commencer par détruire ces préjugés que fomentaient l'intérêt personnel des bonzes contre le christianisme et la jalousie des mandarins et des lettrés contre les missionnaires de la cour; il ne s'agissait pour en bannir les idées de superstition et d'idolâtrie, que d'éclairer la raison du peuple. C'était sans doute un grand pas de fait pour arriver à cet important résultat, qu'une déclaration si importante par la qualité des personnes qui l'ont souscrite, et qui, publiée par le chef même de l'empire, réduisait les cérémonies chinoises, à un culte de vénération purement civile. Cet acte authentique fut regardé par les évêques de la Chine et par la plus grande partie des missionnaires, comme un bienfait marqué de la Providence. On s'empressa de le faire passer à Rome, et en attendant ses réponses on crut que pour mettre en sûreté la conscience des nouveaux chrétiens, il suffisait de leur expliquer dans quel esprit ils pouvaient se permettre d'assister aux cérémonies des ancêtres et de Confucius.

Le calme dont jouit l'Eglise de la Chine fut de courte

durée. Un mandement de M. Maigrot ralluma la dispute et changea les dispositions favorables de l'empereur pour la religion chrétienne. Son ressentiment tomba d'abord sur M. Maigrot, Mezza-Falié, vicaire apostolique de Tché-Kiang et Guéli, missionnaire apostolique, qu'il fit bannir à perpétuité de ses états, et reléguer en Tartarie comme chef de discorde entre les missionnaires, et violateur des lois sacrées de l'empire. (*Lettres édifiantes, tom 2, p. XL III.*)

Voici les huit articles accordés par le mandement dont il est question plus haut. 1° A la fin de ses huit articles, le légat conjure les missionnaires de travailler avec un nouveau zèle à la conversion des âmes. Il leur déclare expressément que son mandement, écrit en latin, n'est que pour eux seuls; il leur défend sous peine d'excommunication de le communiquer à quiconque ne serait pas missionnaire, et même de le traduire en chinois ou en tartare.

Le légat défendait aux missionnaires de rendre publiques ces huit articles, sous peine d'excommunication. Ils devaient leur servir de règles, mais ne devaient pas arriver à la connaissance du public. Malgré cela, les huit articles furent publiés. L'évêque de Pékin donna même plus tard, en 1733, deux mandements, dans lesquels il ordonne d'observer à la fois la bulle du Pape et les permissions du patriarche. Il commande aux missionnaires, sous peine d'interdiction, d'instruire à cet égard les fidèles quatre fois l'an. Il semble que l'évêque de Pékin, en suivant cette marche, obéissait aux exigences les plus simples du bon sens. Pour que les Chinois sussent ce qui était permis ou défendu, il fallait bien le leur dire, le leur expliquer. La cour de Rome en pensa autrement sans doute sur de

bonnes raisons, c'est notre devoir de le croire. Clément XII cassa les deux mandements, et déclara que le Saint-Siège se réservait l'explication de ses propres décrets. Intervint une bulle solennelle du 11 juillet 1742, de Benoît XIV, portant que les permissions données dans les huit articles, n'avaient jamais été approuvées par le Saint-Siège, et que le patriarche d'Alexandrie, en les accordant, avait outre-passé ses pouvoirs. Cette bulle confirma pleinement celle de Clément XI. Elle servit de règle depuis à tous les missionnaires. (Note A.)

Nous avons suivi les événements en empiétant sur la chronologie. Nous devons terminer l'histoire de ces différends. Revenons un peu en arrière et reportons-nous à l'époque à laquelle le Père d'Entrecolles écrivait la lettre que nous avons citée. L'expulsion des missionnaires suivit de près le départ du Mezza-Barba et bientôt il ne fut plus possible d'être chrétien sans se voir exposé, chaque jour, à souffrir la perte de sa liberté, de ses biens, de sa vie même pour sa religion.

Les deux légats du Saint-Siège, avaient été chargés d'une commission infiniment délicate. Il fallait un miracle du ciel pour la faire réussir. Suivant les règles de la prudence humaine, le succès en était impossible. L'Europe et surtout la France ont été inondées d'écrits pour ou contre, sur les cérémonies chinoises. La liste qu'on en trouve dans Fabricius qui n'en a cité qu'une partie, est déjà effrayante pour ceux qui voudraient approfondir ce point de controverse. Ces ouvrages, enfantés la plupart dans des intentions hostiles contre les Jésuites, ne doivent être lus qu'avec l'impartialité d'une critique attentive et sévère. A en croire les écrivains de ce temps, qui se piquent de se montrer les plus modérés dans leur opinion, si l'Evan-

gile , qui avait fait d'abord des progrès assez rapides à la Chine , n'y a pas fructifié davantage , il ne faut s'en prendre qu'à la rivalité des missionnaires , et à l'esprit de contention et de dispute , maladie de l'Europe , qu'ils ont portée avec eux dans ces climats éloignés , où il ne doivent aller que pour éclairer les hommes et les rendre plus heureux.

Ce jugement est-il bien réfléchi ? il ne faut connaître ni le cœur de l'homme , ni l'histoire , et surtout , il faut ignorer le caractère national chinois et le gouvernement politique , pour rejeter sur une cause purement secondaire , les persécutions auxquelles l'Eglise de la Chine a été exposée pendant le cours de plus d'un siècle.

S'il se présentait dans quelque empire de l'Europe que ce soit , un légat du Pape pour y faire abroger une loi constitutionnelle , imaginerait-on sérieusement que les intrigues ou le crédit d'un certain nombre de religieux suffiront pour faire réussir ou échouer une négociation de ce genre ?

L'application est aisée à faire. A la Chine , les honneurs décernés à Confucius et aux ancêtres sont regardés comme loi constitutionnelle de l'empire ; et les Chinois tiennent à leur usage plus encore qu'aucune nation de l'Europe à sa constitution politique. Ce que les souverains catholiques refuseraient à la tiare , qu'ils respectent et qu'ils honorent , faut-il s'étonner qu'un empereur infidèle ne l'ait pas accordée à des légats du Saint-Siège ?

Avant les décrets de Clément XI , les missionnaires Jésuites permettaient , il est vrai , et ils se croyaient fondés à permettre les cérémonies chinoises , telles qu'Alexandre VII les avait permises , parce qu'ils les regardaient comme un culte civil et politique. Peut-on douter que les Jésuites ,

unis dans cette doctrine et cette pratique, avec un grand nombre de missionnaires des différents Ordres de religieux, aient trahi leur conscience, et se soit montrés rebelles à des décisions positives du Saint-Siège? Clément XI lui-même, dans le décret de 1704, rend justice à la droiture de leurs intentions; il redresse leur erreur, mais il défend de les nommer coupables. Voici comme s'en expliquait le Pape avec la Congrégation de la Propagande.

« Il ne faut pas blâmer les missionnaires qui ont cru devoir suivre, jusque-là, une autre pratique. Il ne doit pas paraître étonnant, que dans une matière disputée pendant tant d'années, où le Saint-Siège a donné ci-devant différentes réponses, selon les différents exposés qu'on lui avait faits des circonstances et des choses, tous les esprits ne se soient pas trouvés réunis dans le même sentiment. C'est pourquoi nous chargeons M. le Patriarche d'Alexandrie et tous autres qui auront le soin de faire exécuter nos réponses... de mettre à couvert l'honneur et la réputation des ouvriers évangéliques... et d'empêcher qu'on ne les fasse passer pour des fauteurs de la superstition et de l'idolâtrie, étant hors de doute qu'après que la cause est finie, ils se soumettent, avec l'humilité et l'obéissance convenables, aux décisions du Saint-Siège. »

Ajoutons ici les protestations envoyées à Rome par les missionnaires Jésuites : « Nous déclarons à la face de toute l'Eglise, comme nous l'avons déjà fait plusieurs fois, que, quelque chose qu'il plaise au Saint Père de déterminer sur l'affaire de la Chine, nous obéirons. Il nous condamnerait mille fois, que nous n'oublierons jamais ce qu'il est, et ce que nous sommes. Si le Pape condamne la pratique que nous avons suivie, quoique appuyée de l'autorité

d'un autre Pape, quelque chose qu'il nous en doive coûter, l'honneur, la liberté et la vie même, nous nous soumettrons sans restriction et sans délai. » (*Lettres édifiantes*, v. 2, p. LIII.)

Dans cette grave affaire des cérémonies chinoises, le chef de l'Eglise a prononcé, par conséquent nous devons accepter le jugement rendu et incliner devant lui jusqu'aux raisons les plus graves qui pourraient servir à le combattre. Qu'on nous permette seulement quelques réflexions. Depuis longtemps déjà les Jésuites étaient dans la Chine, les mœurs, les usages, les croyances, la langue de ce peuple, vieux patriarche du monde, tout cela leur était parfaitement connu. Nuls mieux qu'eux ne pouvaient avoir une idée juste, précise de ce qui concernait les Chinois. Or, il nous semble exorbitant que les Jésuites aient pu prendre pour des coutumes innocentes et parfaitement indifférentes au fond, des coutumes idolâtriques. Il nous semble surtout exorbitant que l'on ait persisté à taxer d'idolâtriques ces coutumes ainsi que certaines dénominations qu'on a condamnées, quand les hommes les plus compétents, les lettrés chinois eux-mêmes, quand un souverain déclaraient qu'ils avaient en profonde horreur l'idolâtrie, et que rien dans leurs coutumes, dans les mots dont ils se servaient, n'était passible de cette accusation. Pour juger de telles questions, il fallait être dans l'intimité du génie de la langue, il fallait, nous le répétons, connaître à fond la nation, ses usages, ses croyances. Aurait-on bonne grâce à venir nous accuser d'idolâtrie, nous autres Français, parce que dans certains cas nous disons à une personne aimée que nous l'adorons? Prétendra-t-on que nous sommes des adorateurs des dieux mythologiques, parce que nous avons encore nos jours de semaines

appelés de leurs noms ; parce que nous les invoquons dans des chansons, dans des poèmes ? Prendra-t-on à la lettre les figures de réthorique , les tournures de phrases qui déifient Pluton, Jupiter, Vénus ! Alors nous sommes des idolâtres. Qu'un Chinois entendant à peine notre langue , comprenant à peine nos usages viennois, dans notre capitale. Evidemment il pourra dire : « Chez ce peuple qui passe pour si sage et qu'on dit si civilisé, j'ai vu l'abomination païenne tout entière. Les théâtres, les palais, les jardins publics sont remplis des images des dieux de l'Olympe. Les poètes chantent Mars et Vénus. Ce peuple est idolâtre. » Le Chinois ignorant aura-t-il autant raison qu'il se croira sûr de l'avoir ?

Ainsi que nous l'avons vu plus haut, dès que l'empereur de la Chine sut l'obéissance des missionnaires aux décrets rendus par le Saint-Siège et par ses légats, il cessa de se montrer favorable au christianisme. En admettant qu'il fût, au fond de sa conscience, convaincu que rien dans les cérémonies chinoises n'était idolâtrique, il devait trouver souverainement injustes les décisions rendues, et cela devait affaiblir étrangement à ses yeux le caractère d'infailibilité, qu'il entendait les missionnaires attribuer à la cour de Rome. Or, nous croyons qu'il en était ainsi : l'empereur était convaincu, à tort sans doute, puisque Rome a prononcé, que le culte rendu aux ancêtres n'était pas idolâtrique.

Dès qu'on sut dans l'empire les dispositions hostiles du chef de l'état, la persécution se ralluma de tous les côtés. Les missionnaires traqués de toutes parts, n'eurent que la ressource de se cacher dans les forêts, où ils manquaient absolument de tout, pour n'être pas conduits au supplice. En 1718, l'empereur étant tombé malade, fut guéri par

les prières des missionnaires. Il leur témoigna sa gratitude , en leur donnant un écrit authentique , dans lequel il leur disait : « Vous, Européens , que j'emploie dans l'intérieur de mon palais , vous m'avez toujours servi avec zèle et attention , sans qu'on ait le moindre reproche à vous faire. Bien des Chinois se défient de vous ; mais moi , qui ai fait observer soigneusement toutes vos démarches , et qui n'y ai jamais rien trouvé qui ne fût dans l'ordre , je suis si convaincu de votre droiture et de votre bonne foi , que je dis hautement qu'il faut vous croire et se fier à vous. » Atteint d'une nouvelle maladie , il mourut le 20 décembre 1722.

CHAPITRE XVI.

Persécutions dans les différentes missions, depuis 1700.

L'an 1700, le 1^{er} décembre, le P. Bouchet, missionnaire au Maduré, écrivait au P. Le Gobien : « Dans mon particulier, ces dernières années, j'ai baptisé plus de onze mille personnes, et près de vingt mille depuis que je suis dans cette mission. J'ai soin de trente petites églises, et d'environ trente mille chrétiens. Je ne saurais vous dire le nombre de confession : je crois en avoir ouï plus de cent mille. » Il ajouta dans la même lettre : « Notre mission de Maduré est plus florissante que jamais. Nous avons eu quatre grandes persécutions cette année. On a fait sauter les dents à coups de bâton à un de nos mission-

naires (le Père Bernard Saa) et actuellement, je suis à la cour du prince de ces terres pour faire délivrer le Père Borghèse, qui a déjà demeuré quarante jours dans les prisons de Tritchirapalli, avec quatre de ses catéchistes qu'on a mis aux fers. Mais ces persécutions sont cause de l'augmentation de la religion. Plus l'enfer s'efforce de nous traverser, plus le ciel fait de nouvelles conquêtes. Le sang de nos chrétiens, répandu pour Jésus-Christ, est, comme autrefois, la semence d'une infinité de prosélytes. »

La chrétienté de Tanjaour était administrée à l'orient du royaume de Maduré par le P. Carvalho. « Ce Père, dit le jésuite Martin (*Lettre du 11 décembre au P. Le Gobien*), l'un des plus illustres et des plus zélés ouvriers, est de la province de Goa, où il passait, sans contredit, pour le plus bel esprit qu'il y eût. Il y enseignait la théologie avec le plus grand applaudissement, n'ayant encore que trente ans, et il était alors dans une si haute réputation de vertu, qu'on ne l'appelait communément que le *saint Père*. Quoiqu'il s'occupât très utilement au service du prochain, dans la ville et aux environs de Goa et de Malabar, il se sentit vivement pressé de se consacrer à la religion de Maduré. Il communiqua son dessein aux provinciaux des provinces de Goa et de Malabar, et prit des mesures si justes avec eux, qu'il fut incorporé à la mission de Maduré, avant même qu'on soupçonnât qu'il eût envie de s'y consacrer, et que personne ne pût s'y opposer. Il est un grand exemple de zèle, de mortification, de charité, et de toutes les autres vertus qui sont le propre de l'homme apostolique. Pour moi, je regarde comme un prodige que, étant presque toujours malade, il puisse soutenir les travaux de sa mission. C'est une chose extraordinaire de voir la douceur dont ce saint homme

paraît saisi, quand il arrive des disgrâces à quelqu'une de nos églises; il en a le cœur si serré, qu'il ne peut prendre nourriture; il est deux ou trois jours sans manger, et il dépérit à vue d'œil. Ainsi on lui cache tout ce qu'on peut des traverses dont le démon ne manque pas de nous affliger. Mais Dieu paraît prendre plaisir à l'éprouver. Nul missionnaire ne souffre plus de persécutions que lui dans le lieu où il travaille. En 1698, il eut la douleur de voir renverser une belle église, qu'il venait de bâtir entre la ville de Tanjaour et un fameux temple d'idolâtres. Les prêtres de ce temple l'avaient vue s'élever avec un chagrin mortel; ils résolurent de la détruire, et voici l'artifice dont ils se servirent. Ils répandirent parmi le peuple que les dieux de leur temple voulaient qu'on détruisît l'église des brahmes du nord; autrement qu'ils abandonnaient leur demeure, « parce que, quand il fallait aller au travers de l'air, de ce temple à la ville de Tanjaour, ils trouvaient en chemin l'église de ces étrangers, et que, leur étant impossible de passer par dessus, ils étaient contraints, par une force invisible, de prendre un fort long détour, ce qui leur était très incommode, et les fatiguaient beaucoup. » Quelque grossières que fussent les plaintes de ces dieux imaginaires, les idolâtres y furent sensibles; ils s'assemblèrent, et conclurent d'abattre l'église sous les auspices d'un ministre d'Etat qu'ils avaient gagné, et qui était d'ailleurs grand ennemi de notre religion. » Le Père Carvalho, auquel Mauduit donne le prénom de Joseph, à la différence de Martin et de Petit, qui le nomment Simon, fut arrêté, ainsi que le P. Michel Bartholdo, dans une persécution sanglante qui s'éleva contre les chrétiens. Il mourut, le 14 novembre 1701, de misère et d'épuisement dans la prison de Tanjaour.

Quant au P. Bartholdo, le P. Tachard, dans sa lettre au P. de la Chaise (*Let. éd.*, t. XVII, p. 275), nous apprend qu'il fut cruellement tourmenté pendant plusieurs jours et ensuite relâché.

L'ordre des événements nous amène à parler de la mort de Cyprien Baraze, martyr dans la mission des Moxes. Disons d'abord quelques mots de ce qu'on entend par cette dénomination. La mission des Moxes comprend dans le haut Pérou d'abord la nation des Moxes qui habitait la vallée des Andes, et ensuite toutes les peuplades qu'on rencontrait en quittant Sainte-Croix-de-la-Sierra pour côtoyer les montagnes jusqu'à la zone torride. Chez les Moxes, il n'y avait ni lois, ni gouvernement, ni police; on n'y voyait personne qui commandât ou obéît : lorsque quelque différend survenait, chacun était juge dans sa propre cause. L'état sauvage y existe dans toute sa splendeur naturelle. On y jetait les morts dans un trou, sans s'inquiéter d'eux plus tard, après les larmes d'un instant, pas de regret. Les mariages se faisaient sans aucunes cérémonies qui semblassent appeler une sanction divine. Un consentement mutuel suffit pour que les époux se croient suffisamment unis. Ils sont polygames; cependant ils ont rarement plus d'une femme, parce qu'ils n'ont pas moyen d'en nourrir davantage. Ils ignorent complètement toutes les idées qui parlent à l'homme d'un Dieu suprême. Ils adorent le soleil, la lune, les étoiles, la mer, les montagnes, les fleuves. Ils ont des sorciers pour guérir les malades. Ils ont des prêtres qui ont pour fonction d'apaiser les esprits, que ces peuples croient répandus dans toute la nature.

C'était en vue de conquérir ces peuples à Jésus-Christ,

que les Jésuites établirent une église à Sainte-Croix-de-la-Sierra, afin qu'étant à la porte de ces terres infidèles, ils pussent mettre à profit la première occasion qui s'offrirait d'y entrer. Leur attention et leurs efforts furent inutiles pendant près de cent ans. Cette gloire était réservée au père Cyprien Baraze, et voici comment la chose arriva.

« Le frère del Castillo, qui demeurait à Sainte-Croix-de-la-Sierra, s'étant joint (en 1674) à quelques Espagnols qui commerçaient avec les Indiens, pénétra assez avant dans les terres; sa douceur et ses manières prévenantes gagnèrent les principaux de la nation, qui lui promirent de le recevoir chez eux. Transporté de joie, il partit aussitôt pour Sima, afin d'y faire connaître l'espérance qu'il y avait de gagner ces barbares à Jésus-Christ. Il y avait longtemps que le P. Baraze pressait ses supérieurs de le destiner aux missions les plus pénibles. Ses désirs s'enflammèrent encore, quand il apprit la mort glorieuse des Pères Jacques-Louis de Sanvitores et Nicolas Mascardi, qui, après s'être consumés de travaux, l'un dans le Chili et l'autre dans les îles Mariannes, avaient eu tous deux le bonheur de sceller de leur sang les vérités de la foi qu'ils avaient prêchées à un grand nombre d'infidèles. Le P. Baraze renouvela donc ses instances, et la nouvelle mission des Moxes lui échut en partage. Ce fervent missionnaire se mit aussitôt en chemin pour Sainte-Croix-de-la-Sierra avec le frère Del Castillo. A peine y furent-ils arrivés, qu'ils s'embarquèrent sur la rivière de Guapay dans un petit canot fabriqué par les gentils du pays qui leur servaient de guide. Ce ne fut qu'après douze jours d'une navigation très rude et pendant laquelle ils furent plusieurs fois en danger de périr, qu'ils

abordèrent au pays des Moxes. Pendant les quatre premières années que le P. Baraze demeura au milieu de cette nation, il eut beaucoup à souffrir, toujours en danger d'être sacrifié à la fureur des barbares, qui le recevaient l'arc et la flèche en main, et qui n'étaient retenu que par cet air de douceur qui éclatait sur son visage. Une fièvre quarte lui fit prendre la résolution de retourner à Sainte-Croix-de-la-Sierra où en effet il ne fut pas longtemps sans rétablir tout-à-fait sa santé. Mais, éloigné de corps de ses chers Indiens, il les avait sans cesse présents à l'esprit; il pensait continuellement au moyen de les civiliser, car il fallait en faire des hommes avant que d'en faire des chrétiens. C'est dans cette vue que, dès les premiers jours de sa convalescence, il se fit apporter des outils de tisserand et apprit à faire de la toile, afin de l'enseigner ensuite à quelques Indiens, et de les faire travailler à des vêtements de coton pour couvrir ceux qui recevaient le baptême; car ces infidèles ont coutume d'aller presque nus. Le gouverneur de la ville, s'étant persuadé que le temps était venu d'entreprendre la conversion des Chirignanes, engagea les supérieurs à envoyer le Père Cyprien; mais la manière indigne dont ils reçurent les paroles de salut qu'il leur annonçait, le forcèrent d'abandonner une nation si corrompue. Il obtint de ses supérieurs la permission qu'il leur demanda de retourner chez les Moxes, qui, en comparaison des Chirignanes, lui paraissaient bien moins éloignés du royaume de Dieu. En effet, il les trouva plus dociles qu'auparavant. Ils s'assemblèrent au nombre de six cents pour vivre sous la conduite du missionnaire, qui eut la consolation, après huit ans et six mois de travaux (1684), de voir une chrétienté fervente formée par ses

soins. Comme il leur conféra le baptême le jour qu'on célèbre la fête de l'Annônciation de la sainte Vierge, cette circonstance lui fit naître la pensée de mettre sa nouvelle mission sous la protection de la Mère de Dieu, et on l'a appelée depuis ce temps-là la mission de *Notre-Dame-de-Lorette*. Le P. Cyprien employa cinq ans à cultiver et à augmenter cette mission naissante. Elle était déjà composée de plus de deux mille néophytes, lorsqu'il lui arriva un secours de missionnaires. Ce surcroît d'ouvriers évangéliques vint à propos pour aider le saint homme à exécuter le dessein qu'il avait formé de porter la lumière de l'Evangile dans toute l'étendue de cette terre idolâtre. Il leur abandonna aussitôt le soin de son Eglise, pour aller à la découverte d'autres nations. Il fixa d'abord sa demeure dans une contrée assez éloignée, dont les habitants ne sont guère capables de sentiments d'humanité et de religion. S'étant logé chez un de ces Indiens, de là il parcourut toutes les cabanes d'alentour. Il s'insinua peu à peu dans l'esprit de ces peuples. Il s'asseyait à terre avec eux pour les entretenir; il imitait jusqu'au moindre mouvement et aux gestes les plus ridicules dont ils se servent pour exprimer les affections de leur cœur; il dormait au milieu d'eux, exposé aux injures de l'air et sans se précautionner contre les morsures des moustiques. Quelque dégoûtants que fussent leurs mets, il ne prenait ses repas qu'avec eux. Enfin, il se fit barbare avec ces barbares, pour les faire entrer plus aisément dans les voies du salut. Le soin que le missionnaire eut d'apprendre un peu de chirurgie et de médecine fut un autre moyen qu'il mit en usage pour s'attirer l'estime et l'affection de ces peuples. Quand ils étaient malades, c'était

lui qui préparait leurs médecines , qui lavait et pansait leurs plaies , qui nettoyait leurs cabanes , et il faisait tout cela avec un empressement et une affection qui les charmaient. L'estime et la reconnaissance les portèrent bientôt à entrer dans toutes ses vues ; ils n'eurent plus de peine à abandonner leurs premières habitations pour le suivre ; en moins d'un an , s'étant rassemblés jusqu'au nombre de plus de deux mille , ils formèrent une grande bourgade , à laquelle on donna (en 1687) le nom de la Sainte-Trinité. Ces peuples étant ainsi réduits sous l'obéissance de Jésus-Christ , le missionnaire crut devoir établir parmi eux une forme de gouvernement ; sans quoi il y avait à craindre que l'indépendance dans laquelle ils étaient nés , ne les replongeât dans les mêmes désordres auxquels ils étaient sujets avant leur conversion. Pour cela , il choisit ceux qui étaient le plus en réputation de sagesse et de valeur ; et il en fit des capitaines , des chefs de famille , des consuls , d'autres ministres de la justice , pour gouverner le reste du peuple. Comme les arts pouvaient beaucoup contribuer au dessein qu'il avait de les civiliser , il trouva le secret de leur faire apprendre ceux qui sont le plus nécessaires. On vit bientôt parmi eux des laboureurs , des charpentiers , des tisserands , et d'autres ouvriers. Mais ce à quoi il pensa davantage , ce fut à procurer des aliments à ce grand peuple , qui s'augmentait chaque jour. Il songea à peupler le pays de taureaux et de vaches , qui sont les seuls animaux qui puissent y vivre et s'y multiplier. Il fallait aller les chercher bien loin , et par des chemins difficiles : les difficultés ne l'arrêtèrent point. Il partit pour Sainte-Croix-de-la-Sierra ; il rassembla jusqu'à deux cents de ces animaux. Il pria quelques Indiens de l'aider

à les conduire ; il grimpe les montagnes, il traverse les rivières, poursuivant toujours devant lui ce nombreux troupeau, qui s'obstinait à retourner vers le lieu d'où il venait. Il se vit bientôt abandonné de la plupart des Indiens de sa suite, à qui les forces et le courage manquèrent ; mais, sans se rebuter, il continua toujours de faire avancer cette troupe d'animaux, étant quelque fois dans la boue jusqu'aux genoux, et exposé sans cesse ou à perdre la vie par les mains des barbares, ou à être dévoré par les bêtes féroces. Enfin, après cinquante-quatre jours d'une marche pénible, il arriva à sa chère mission. Il ne lui restait plus que d'élever un temple à Jésus-Christ, car il souffrait avec peine que les saints mystères se célébrent dans une pauvre cabane. Cette nouvelle église fut élevée, comme la première, sans aucun des instruments nécessaires pour la construction de semblables édifices, et sans que d'autre architecte que lui même présidât à un si grand ouvrage. Ces deux grandes peuplades étant formées, il découvrit la nation des Coserémoniens ; et il sut si bien les gagner en peu de temps, que les missionnaires qui vinrent dans la suite les engagèrent sans peine à quitter le lieu de leur demeure, pour se transporter à trente lieues de là et y fonder (1690) une grande peuplade qui s'appelle la peuplade de Saint-Xavier. Le saint homme qui avançait toujours dans les terres se trouva au milieu de la nation des Cironiens ; et ce fut en parcourant leurs diverses habitations, qu'il eut connaissance des Guarayens, redoutables par la coutume barbare qu'ils ont de se nourrir de chair humaine. Se tournant du côté de ces barbares, il les combla de caresses ; et eux, par reconnaissance, le conduisirent dans leurs peuplades. C'est là qu'on

lui fit connaître plusieurs autres nations du voisinage , entre autres celles des Tapacures et des Baures.

Les missionnaires avaient souvent conféré sur le moyen de faciliter la communication si nécessaire entre ces terres idolâtres et les villes du Pérou. Ils désespéraient d'y réussir, lorsque le P. Cyprien offrit de tenter une entreprise qui paraissait impossible. Il avait ouï dire qu'en traversant cette longue file de montagnes qui est sûr la droite du Pérou , il se trouvait un petit sentier qui abrégéait extraordinairement le chemin , il ne lui en fallut pas davantage, pour prendre sur lui de découvrir cette route inconnue. Dieu couronna sa constance (en 1688) par l'accomplissement de ses désirs. Il se prosterna aussitôt contre terre pour en remercier la bonté divine , et il n'eut pas plus tôt achevé sa prière, qu'il envoya annoncer une si agréable nouvelle au collège le plus proche. On peut juger avec quels applaudissements elle fut reçue , puisque, pour entrer chez les Moxes , il ne fallait plus que quinze jours de chemin par la nouvelle route que le P. Cyprien venait de tracer. Il se voyait près des maisons de sa Compagnie ; il était naturel qu'il allât réparer sous un ciel plus doux , ses forces que tant de travaux avaient consumées ; son inclination même le portait à aller revoir ses anciens amis après une absence de vingt-quatre ans , surtout n'ayant point d'ordre contraire de ses supérieurs : mais il crut qu'il serait plus agréable à Dieu de lui en faire un sacrifice ; et sur-le-champ il retourna à sa mission.

Il ne songea qu'à aller découvrir la nation des Tapacures , qui lui avait été indiquée par les Guarayens. Mais la découverte la plus importante et qui fit le plus de plaisir au P. Cyprien fut celle des Baures. Cette nation

est plus civilisée que celle des Moxes. Le P. Cyprien pénétra assez avant dans ce pays, et parcourut un assez grand nombre de bourgades. Il s'était livré entre les mains d'un peuple ennemi de la loi sainte qu'il prêchait; et ne doutant point qu'on n'en voulût à sa vie, il en fit le sacrifice au Seigneur pour le salut de ces barbares. Il rencontra une compagnie de Baures, armés de haches, d'arcs et de flèches; ils le menacèrent de loin, se jetèrent sur lui avec fureur, et le percèrent de plusieurs coups, tandis qu'il invoquait les saints noms de Jésus et de Marie, et qu'il offrait son sang pour ceux qui le répandaient d'une manière si cruelle. Enfin un de ces barbares, lui arrachant la croix qu'il tenait en main, lui déchargea sur la tête un grand coup de hache dont il expira sur l'heure. Ainsi mourut le P. Cyprien Baraze, le 16 septembre 1702, âgé de soixante et un ans, après en avoir employé vingt-sept et deux mois et demi à la conversion des Moxes, il avait baptisé lui seul plus de quarante mille idolâtres. (*Relations espagnoles de la vie et de la mort du P. Cyprien Baraze. Lettres édifiantes*, t. XIII, p. 213, — éd. in-18.)

En l'année 1707, nous trouvons un martyr au pays de Gayes, le P. Nicolas Duranga, qui fut tué par les infidèles.

Quatre ans plus tard en 1711 nous trouvons plusieurs martyrs, le P. Dacunha dans le Maïssour et le P. Cavallero chez les Manacicas en Amérique. Commençons par le premier.

Le P. Dacunha envoyé dans le Maïssour par Michel Saraz, provincial de Goa, cultivait avec succès cette mission depuis trois ans, quoiqu'il y eût enduré plusieurs persécutions. Les progrès journaliers que faisait le chris-

tianisme, l'engagèrent à bâtir une grande église à la place de celle de Cagonti, que les Musulmans avaient brûlée. Le jour de l'Ascension, il célébra la messe dans cette église. C'était en 1711. Cette messe fut la première célébrée dans l'église; mais elle fut aussi la dernière que célébra le saint missionnaire. Soixante Dasseris à peu près vinrent l'y assaillir. Un brame lui donna un coup de bâton sur les reins. Plusieurs autres le frappèrent en même temps avec les bois de leurs lances. Sans un brame qui le connaissait et qui intervint, il eût été immédiatement mis à mort. On le traîna baigné dans son sang, au tribunal du gourou. C'était un homme dont l'orgueil et la colère contrastaient singulièrement avec la constance et l'humilité du missionnaire. « Le gourou, écrit le Jésuite San-Iago, parla d'abord au Père en des termes de mépris; puis il lui demanda qui il était, d'où il était, quelle langue il parlait, et dans quelle caste il était né. Le Père ne lui fit aucune réponse, et le gourou, attribuant ce silence à sa faiblesse, interrogea le catéchiste, qui était à côté. Celui-ci répondit que le Père était Kehatria, c'est la deuxième caste des Indiens. De là le gourou passa à des questions sur la religion. « Qu'est-ce que Dieu ? demanda-t-il au catéchiste. — C'est un souverain d'une puissance infinie, répondit-il. — Qu'entendez-vous par ces mots, reprit le gourou. » Le Père prit alors la parole et dit : « C'est un être par lui-même, indépendant, pur esprit, et très parfait. » A ces mots le gourou fit de grands éclats de rire; puis il ajouta : « Oui, oui, bientôt je t'enverrai savoir si ton Dieu n'est qu'un pur esprit. » Le Père lui répondit que s'il voulait l'apprendre, il serait facile de le lui démontrer. Le gourou n'ignorait pas le succès des disputes passées, et il crai-

gnit de s'engager dans une dispute nouvelle, qui aurait tourné infailliblement à sa confusion. Aussi il se contenta de demander si Brama de Tripurdi, idole fort révéérée dans le pays, était un Dieu. « Non, » répondit le Père. A ces mots, le gourou se livra à toute sa colère, et prit à témoin le magistrat de la bourgade. Il eût sans doute fait mourir le Père sur-le-champ; mais quelques gentils, touchés de compassion, le conjurèrent avec larmes de ne pas souiller ses mains du peu de sang qui lui restait dans les veines. Le Père seul dans l'assemblée paraissait intrépide. Il se consolait intérieurement de voir que ses travaux n'étaient pas vains, puisqu'ils aboutissaient à confesser, à glorifier le nom du vrai Dieu. Sa consolation fut encore augmentée par la générosité de ses néophytes. Deux anciens chrétiens, tandis qu'il était en présence du gourou, vinrent se jeter aux genoux de leur pasteur, et s'offrirent à défendre les intérêts de la religion. On ne les tira de ces tendres embrassements qu'avec violence et à grands coups. Le catéchiste qui ne les quitta point, reçut un coup de sabre sur les côtés; il avait une ardeur inexprimable de mourir avec son pasteur. Cependant, le chef des Dasseris, voyant que le peuple et ceux des brames qui n'étaient pas de sa secte portaient compassion au missionnaire, lui ordonna tout-à-coup de sortir du pays. Le catéchiste fit son possible pour obtenir que le Père demeurât encore cette nuit-là, afin qu'on pût le panser. Ce fut en vain: le Père, de son côté, fit des instances, et demanda qu'il lui fût permis de guérir les plaies des chrétiens dont il était plus touché que des siennes. Le gourou rejeta avec fierté sa demande, et le fit partir dès ce soir-là même. Pour s'assurer mieux de sa sortie, il lui donna des gardes, avec ordre de ne le

point quitter qu'ils ne l'eussent mis hors du royaume. Le Père voyant qu'il ne pouvait plus différer, regarda tendrement son église, dit adieu à ses chrétiens qui fondaient en larmes et partit à pied. Enfin il se trouva dans un état où il ne pouvait plus se soutenir, et ce fut avec bien de la peine qu'on le transporta à Capinagati, le principal lieu de sa résidence. Les chrétiens de cet endroit m'envoyèrent un exprès pour m'avertir du danger où était leur pasteur. Se sentant beaucoup plus mal, il me pria de lui administrer les sacrements. Il connut lui-même l'heure de sa mort, il prononça le saint nom de Jésus; et, m'ayant embrassé avec une parfaite connaissance, il s'endormit dans le Seigneur dix-huit jours après les mauvais traitements qu'il avait reçus des brames et des Dasseris de Cagonti. (Henrion, t. II, p. 453, citant la lettre du P. San-Iago. *Lettres édifiantes*, t. XIX, p. 33, éd. in-18.)

Le P. Cavallero cultivait la mission des Manacicas en Amérique et il y avait opéré des conversions qu'on peut appeler vraiment miraculeuses. Il y avait échappé à des persécutions dangereuses, à des complots qui, à plusieurs reprises, avaient mis sa vie en danger. Il songeait à recueillir le fruit de ses travaux, auprès de tant de barbares qu'il avait disposés au christianisme et à établir dans une vallée commode une réduction ou une peuplade où il pût les rassembler. Il n'y avait point à choisir, car le pays est tout couvert de bois, il ne se présentait qu'une assez vaste campagne, mais fort marécageuse, et infestée de moustiques, elle est située dans le voisinage des Indiens tapacuras et paunaucas. C'est dans cette campagne et au bord d'un grand lac, qu'il fut forcé d'établir la nouvelle peuplade, sous le titre de *l'Immaculée-Conception*. Il y avait aux environs du lac, plusieurs habi-

tations d'Indiens paunaupas , unapes et carababas ; ces peuples sont sauvages , mais lâches et timides ; hommes et femmes , ils n'ont pas le moindre vêtement qui les couvre , ils n'ont proprement d'autre dieu que leur appétit brutal , et s'ils rendent quelque culte au démon , ce n'est d'autant qu'ils se persuadent qu'il y va de leur intérêt ; ils ne vont point à la chasse dans les bois , et ils se contentent de ce que leurs campagnes leur fournissent. Ils parurent fort dociles aux instructions que leur fit leur missionnaire et ils consentirent tous à vivre dans la peuplade , pourvu qu'on leur permit la *chica* , qui est leur boisson ordinaire et dont ils ne pouvaient pas se priver , disaient-ils , parce que l'eau crue leur causait de violentes coliques d'estomac. Le Père n'eut pas de peine à leur en permettre l'usage , parce qu'ils la prenaient avec modération , et qu'ils n'étaient pas sujets à s'enivrer comme les autres barbares. Pour composer cette liqueur qui leur est agréable , ils font rôtir le maïs jusqu'à ce qu'il devienne en charbon , et après l'avoir bien pilé , ils le jettent dans de grandes chaudières d'eau , où ils le font bouillir. Cette eau noire et dégoûtante , est ce qu'ils appellent *chica* ; elle fait leurs délices.

D'autres peuples , voisins des Indiens manacicas , vinrent habiter la même peuplade , qui se trouva en peu de temps très nombreuse ; mais comme l'air y était malsain , et qu'il y avait lieu de craindre que les maladies ne vinssent ravager son troupeau , il résolut de le transporter ailleurs. Il découvrit pour lors une grande plaine fort agréable , qui avait à l'Orient , les Puyzocas ; au nord , les Cozocas , et à l'occident les Cosiricas. C'est dans cette plaine qu'il se fixa , et qu'avec le secours de ses caté-

chumènes, il eut bientôt rebâtit la peuplade. Il s'appliqua aussitôt, avec un zèle infatigable, à cultiver ce grand peuple, à déraciner le fonds de barbarie dans lequel il était né, à l'humaniser peu à peu et à l'instruire de nos divins mystères et des obligations de la vie chrétienne. Toute la journée était occupée dans ces fonctions laborieuses, et il réservait le temps de la nuit pour la prière; il prenait un léger repos de quelques heures, qui le mettait en état de reprendre, le lendemain, ses travaux ordinaires.

Lorsque, après une année entière de sueurs et de fatigues, il eut établi, dans sa nouvelle peuplade, le même ordre qui s'observe dans les autres peuplades chrétiennes, qu'il vit ses néophytes bien affermis dans la foi, et se portant avec ferveur à tous les exercices de la piété, il laissa pendant quelque temps à son compagnon, le soin de les entretenir dans les saintes pratiques, et il tourna ses vues vers d'autres nations barbares, pour les soumettre au joug de l'Évangile. La conversion des Indiens puyzoeas était la plus difficile; ces infidèles devinrent le principal objet de son zèle.

Il partit accompagné de trente six Indiens manaeicas, auxquels il avait donné tout récemment le baptême. Il souffrit plus que jamais dans ce voyage, parce qu'une humeur maligne s'étant jetée sur ses jambes, il ne pouvait marcher qu'avec les secours de ses néophytes; enfin, il arriva bien fatigué chez les Puyzocas. On l'y reçut par des démonstrations de joie extraordinaires, chacun s'empressait à lui marquer son affection, et à lui offrir des fruits du pays et d'autres soulagements semblables. Le Cacique ne céda pas à un de ses vassaux dans les témoignages de son amitié, tandis que lui et les

siens, sous de trompeuses caresses, couvaient la plus noire perfidie. Il ordonna que ces nouveaux venus fussent partagés dans différentes cabanes, en sorte qu'ils ne fussent que deux ou trois ensemble.

Aussitôt qu'ils se furent mis à table pour prendre un léger repas, une troupe de femmes parurent toutes nues dans la place, se tirant des lignes noires sur le visage; c'est une cérémonie d'usage parmi eux, lorsqu'ils trament quelque funeste complot. Aussitôt les barbares vinrent fondre sur les néophytes, et les assommèrent; quelques-uns échappés à leur fureur, coururent en hâte à la cabane où était le Père, qui disait tranquillement son office; l'un d'eux le chargea sur ses épaules pour lui sauver la vie par la fuite. Ce fut inutilement; il fut bientôt atteint par ces furieux, qui le percèrent d'un javelot. Le Père se sentant frappé à mort, se débarrassa du néophyte qui le portait, et se mettant à genoux devant son crucifix, il offrit à Dieu son sang pour ceux qui le répandaient si cruellement, prononçant ensuite les saints noms de Jésus et de Marie, il reçut sur la tête un coup de massue qui lui arracha la vie. Ce fut le 18 septembre de l'an 1711 qu'il termina sa carrière par une mort si glorieuse; vingt-six néophytes qui l'accompagnaient furent également les victimes de leur zèle; les autres retournèrent à la peuplade de la Conception, et cinq y moururent de leurs blessures. Ces nouveaux fidèles furent consternés, lorsqu'ils apprirent la perte qu'ils venaient de faire. Ils allèrent en grand nombre, bien armés, chercher le corps de leur saint Père, ils l'apportèrent à la peuplade avec la plus grande vénération et ils continuent de le révérencer comme un de ces hommes apostoliques, qui se sont livrés eux-mêmes,

et ont exposé leur vie pour annoncer aux nations le nom de notre Seigneur Jésus-Christ. (*Choix des Lettres édifiantes*, vol. 8, p. 229.)

Jacques de Haze, missionnaire de la Compagnie de Jésus, dans une lettre écrite à un des Pères de sa Compagnie, et qu'on trouve à la p. 81 du t. 8 du *Choix des lettres édifiantes*, s'exprime ainsi : « Sur la fin de 1714, le Père Louis de Rocca, provincial du Paraguay, résolut de faire une nouvelle tentative pour découvrir le chemin qui conduit aux Chiquites, par le fleuve Paraguay; il choisit, pour cette entreprise, deux hommes d'une vertu rare et d'un courage extraordinaire, savoir le Père de Arce et le Père de Blende, qui travaillaient avec un grand zèle dans la mission des Guaraniens. Le Père Laurent Daffe, missionnaire de la province Gallo-Belgique, s'était offert pour cette expédition, en la place du Père de Blende; mais les supérieurs eurent d'autres vues sur lui, et lui donnèrent la direction d'une bourgade de quatre mille Indiens.

» Les deux missionnaires partirent donc pour le Paraguay avec trentenéophytes indiens, qu'on leur avait donnés pour les accompagner, dont quelques-uns savaient la langue des Payaguas; ils arrivèrent au commencement de l'année 1715, à la ville de l'Assomption, qui est comme la capitale du Paraguay. Quand ils eurent pris quelques jours de repos, le Père recteur du collège leur fit équiper un vaisseau, où l'on mit les provisions nécessaires pour une année. Ce fut le 24 janvier qu'ils s'embarquèrent; ils furent conduits au vaisseau par le gouverneur et par les principaux de la ville; le vaisseau était précédé de deux esquifs, qui allaient à la découverte, afin de prévenir toute surprise de la part des barbares.

» Ils avaient fait plus de cent lieues sur le fleuve , sans trouver un seul de ces infidèles , lorsqu'ils aperçurent une barque remplie de Payaguas , qui étaient sans armes et sans défense. Ces barbares abordèrent le vaisseau dans la posture de gens qui demandaient du secours ; en effet ils racontèrent d'une manière très touchante , la triste situation où ils se trouvaient : « Nous sommes en proie , dirent-ils , à deux ennemis redoutables qui infestent l'un et l'autre rivage , et qui ont conjuré notre perte : aux Guaycuréens , d'une part nos ennemis jurés ; et , de l'autre , aux Brasiiliens , qui viennent , tout récemment , de surprendre dans le bois , plusieurs de nos femmes et de nos enfants , et ils les ont emmenés pour en faire des esclaves. C'en est fait de notre nation , si vous n'avez pitié de nos malheurs , nous ne demandons pas mieux que de vivre , comme les autres Indiens , sous la conduite des missionnaires , de profiter de leurs instructions , et d'embrasser la foi chrétienne ; ne nous refusez pas cette grâce. » Les deux Pères furent touché de ce discours , ils permirent aux Payaguas de les suivre dans leurs canots , et ils les conduisirent dans une île assez vaste , où ils étaient à couvert des insultes de leurs ennemis. Ce fut là que les Payaguas formèrent à la hâte un espèce de village où ils s'établirent avec leurs femmes et leurs enfants. Le Père de Blende passait les jours et les nuits à apprendre leur langue , afin de les instruire , et il le faisait avec succès ; car la crainte les avait rendus si dociles , qu'ils écoutaient avec avidité les instructions du missionnaire et les répétaient sans cesse , de sorte que toute l'île retentissait continuellement du nom de Jésus-Christ.

» Cependant le Père de Arce , qui cherchait à s'ouvrir un chemin qui le menât aux bourgades des Chiquites , essaya

de mettre pied à terre en différents endroits , mais ce fut inutilement. Les Guaycuréens , qui avaient pressenti son dessein , tenaient la campagne , et ils étaient en si grand nombre qu'il n'eût pas été prudent de s'exposer à leur fureur. Le Père prit donc le parti de chercher une autre route ; il laissa dans l'île un de ses néophytes pour instruire les Payaguas , et il se fit accompagner par quelques-uns d'eux qui le suivaient dans leurs canots. Après diverses tentatives , toutes inutiles , il arriva à un lac d'une grandeur immense , où le fleuve Paraguay prend sa source.

» Les Payaguas qui étaient à la suite des missionnaires , voyant qu'il n'y avait plus rien à craindre des Brasiiliens , projetèrent secrètement entre eux de tuer ceux qui étaient dans le vaisseau , et de s'en emparer ; ils cachaient leurs perfides desseins sous des marques spécieuses d'amitié et de reconnaissance , tandis qu'ils observaient avec soin ce qui se passait dans le vaisseau , et qu'ils épiaient le moment d'exécuter leur projet. Le Père de Arce se trouvant au milieu du lac , jugea que , gagnant le rivage , il pourrait se frayer un chemin chez les Chiquites. C'est pourquoi il laissa le Père de Blende dans le vaisseau , avec quinze néophytes indiens et deux Espagnols , qui conduisaient la manœuvre , et il le chargea de l'attendre sur le lac jusqu'à ce qu'il ramenât le Père provincial qui était allé voir les bourgades des Chiquites , par le chemin du Pérou. Il se mit donc avec quinze autres Indiens dans les deux esquifs et s'étant pourvu des provisions nécessaires , il gagna le rivage qui était fort éloigné ; il y aborda avec ses compagnons ; il se fraya lui-même une route vers les Chiquites , et , après deux mois de fatigues incroyables , il arriva à une de leurs bourgades.

» Les Payaguas voyant partir le Père de Arce et un bon

nombre d'Indiens , jugèrent qu'il était temps de se rendre maître du vaisseau ; ils allèrent chercher leurs compagnons qui étaient dans l'île , et , sous prétexte de venir écouter les instructions du missionnaire , ils montèrent tous dans le vaisseau. Aussitôt qu'ils y furent entrés , ils se jetèrent avec furie sur nos gens , qu'ils trouvèrent désarmés , et ils les tuèrent à coup de dards ; ils épargnèrent néanmoins trois personnes : le Père de Blende dont les manières tout à fait aimables avaient gagné le cœur du chef des Payaguas ; un des deux Espagnols qui gouvernaient le vaisseau , dont ils avaient besoin pour les conduire dans le lieu de leur retraite ; et un néophyte de leur nation , qui , sachant parfaitement leur langue , devait servir d'interprète. Ce fut autant qu'on put le conjecturer au mois de septembre de l'année 1715 , qu'ils firent ce cruel massacre , et qu'ils enlevèrent le vaisseau. Aussitôt que les Payaguas se virent au milieu de leurs habitations , ils vendirent à d'autres barbares le commandant du vaisseau , qui leur était désormais inutile. Leur chef fit dresser une méchante hutte pour servir de logement au Père de Blende , et il laissa auprès de lui le néophyte qu'il avait amené pour lui servir d'interprète.

» On peut aisément se figurer ce que le missionnaire eut à souffrir sous un ciel brûlant , et au milieu d'un peuple si féroce : il ne cessait tous les jours de leur prêcher la loi chrétienne , soit par lui-même , soit par le moyen de son interprète ; il n'épargnait ni les caresses , ni les marques d'amitié capables de fléchir leurs cœurs ; tantôt il leur représentait les feux éternels de l'enfer , dont ils seraient infailliblement la victime , s'ils persévéraient , dans leur infidélité et dans leurs désordres ; d'autres fois il leur faisait la peinture des récompenses que Dieu leur promet-

tait dans le ciel, s'ils se rendaient dociles aux vérités qu'il leur annonçait. Il parlait à des cœurs trop durs pour être amolis; ces vérités si touchantes ne firent que les irriter, surtout les jeunes gens, qui ne pouvaient souffrir qu'on leur parlât de renoncer à la licence et à la dissolution dans lesquelles ils vivaient; ils regardèrent le Père comme un censeur importun, dont il fallait absolument se défaire et sa mort fut bientôt conclue. Ils prirent le temps que leur chef, qui aimait le missionnaire, était allé dans des contrées assez éloignées, et aussitôt qu'ils le surent parti, ils coururent, les armes à la main, vers la cabane de l'homme apostolique. François (c'était le nom du néophyte qui lui servait d'interprète) se douta de leur dessein; il eut le courage d'aller assez loin au devant d'eux, et de s'exposer le premier à leur fureur; les ayant atteints il leur reprocha la noirceur du crime qu'ils méditaient et il s'efforça, tantôt par des prières, tantôt par des menaces, de les détourner d'une action si perfide. Loin de les toucher, il ne fit qu'avancer pour lui-même le moment de sa mort; ces barbares se jetèrent sur lui, l'emmenèrent assez loin, et le massacrèrent à coups de dards. Ce néophyte avait passé, depuis son baptême, douze années dans une bourgade des Guaraniens, où il avait vécu dans une grande innocence, et il s'était présenté de lui-même aux missionnaires, pour les accompagner dans leur voyage.

» Cette mort ne put être ignorée du Père de Blende, et il vit bien qu'on ne tarderait pas à le traiter avec la même inhumanité; il passa la nuit en prières pour demander à Dieu les forces qui lui étaient nécessaires dans une pareille conjecture, et se regardant comme une victime prête à être immolée, il offrit son sang pour la conversion de ces peuples. Il ne se trompait point; dès le grand matin

il entendit les cris tumultueux de ces barbares qui avançaient vers sa cabane ; il mit aussitôt son chapelet au cou , et il alla au devant d'eux , sans rien perdre de sa douceur naturelle. Quand il se vit assez peu éloigné de ces furieux , il se mit à genoux , la tête nue , et , croisant les mains sur sa poitrine , il attendit , avec un visage tranquille et serein , le moment auquel on devait lui arracher la vie. Un des jeunes Payaguas lui déchargea d'abord un grand coup de massue sur la tête , et les autres le percèrent en même temps de plusieurs coups de lance ; ils le dépouillèrent aussitôt de ses habits , et ils jetèrent son corps sur le bord du fleuve , pour y servir de jouet à leurs enfants : il fut entraîné la nuit suivante par les eaux qui se débordèrent.

» Ce fut ainsi que le Père de Blende consumma son sacrifice. Ces barbares furent étonnés de sa constance , et ils publièrent eux-mêmes qu'ils n'avaient vu mourir personne avec plus de joie et de tranquillité. Il était né à Bruges , le 24 d'août de l'année 1673 , de parents considérables par leur noblesse , par leurs richesses et encore plus par leur probité et leur vertu. Ce fut dans une famille si chrétienne , qu'il puisa dès son enfance , les sentiments de la plus tendre piété ; il entra dans notre Compagnie à Malines où , en peu de temps , il fit de grands progrès dans les vertus propres à son état.

» Après avoir enseigné les belles-lettres et achevé ses études de théologie , il fit de fortes instances auprès de ses supérieurs pour les engager à lui permettre de se consacrer aux missions des Indes : il obtint avec peine la permission qu'il demandait avec tant d'ardeur , et il fut destiné à la mission du Paraguay ; il se rendit en Espagne , et étant obligé d'y faire quelque séjour jusqu'au départ

des vaisseaux , il y édifia ceux qui le connurent , par son zèle et par sa piété. Il s'embarqua au port de Cadix , avec l'archevêque de Lima et un grand nombre de missionnaires qui allaient dans l'Amérique. A peine se trouvèrent-ils en pleine mer , qu'ils furent attaqués et pris par la flotte hollandaise , nonobstant le passeport qu'ils avaient de la feue reine d'Angleterre , ils furent conduits à Lisbonne : on permit aux prisonniers de mettre pied à terre , il n'y eut que l'archevêque de Lima qu'on retint dans son vaisseau , avec le Père de Blende , qui lui servait d'interprète , parce que les Hollandais voulaient les transporter en Hollande. Le prélat fut si charmé du missionnaire , qu'il le prit pour le directeur de sa conscience ; il eut la consolation de l'avoir toujours avec lui , non-seulement en Hollande , mais encore dans le voyage qu'il fit par la Flandre et par la France , pour s'en retourner en Espagne. Les choses ayant changé de face , et le prélat n'étant plus destiné pour l'Amérique , il fit tous ses efforts pour retenir auprès de lui le Père de Blende , jusqu'à lui offrir une pension considérable. Le Père fut sensible à cette marque d'estime et de confiance que lui donnait un prélat si respectable , mais en même temps il le conjura de ne pas s'opposer à la volonté de Dieu qui l'appelait à la mission des Indes. Il s'embarqua donc une seconde fois , et il arriva le 11 avril à Buénos-Ayres.

» Il était d'une douceur , d'une modestie et d'une innocence de mœurs si grandes , qu'il était regardé comme un ange , et c'est le nom que lui donnaient communément ceux qui avaient quelques liaisons avec lui. Il avait une dévotion tendre pour notre Seigneur et pour sa sainte Mère , et il se portait à toutes les choses qui concernent le service divin , avec une ferveur qui éclatait jusque sur

son visage, principalement lorsqu'il célébrait les saints mystères. Aussitôt qu'il fut arrivé à Buénos-Ayres, il fut envoyé dans le pays des Guaranis, où, après avoir appris la langue, il se consacra à leur instruction. S'étant offert pour l'expédition dont j'ai parlé, il finit ses travaux, ainsi que je viens de le dire, par une mort aussi illustre qu'elle est précieuse aux yeux de Dieu. On a su les particularités de sa mort, d'un des Payaguas qui en fut témoin oculaire, et qui étant tombé entre les mains des Espagnols, fut envoyé par le gouverneur du Paraguay, dans les bourgades des Guaranis, pour y être instruit des vérités chrétiennes.

» Revenons maintenant au Père de Arce. Il était chargé, ainsi que je l'ai dit au commencement de cette lettre, de découvrir le chemin le plus court, par le fleuve Paraguay, qui devait faciliter aux missionnaires l'entrée dans le pays des Chiquites, et donner le moyen aux provinciaux de visiter les bourgades nouvellement chrétiennes. La route qu'on tenait par le Pérou était impraticable : outre les fatigues d'un voyage de près de huit cents lieues, qu'il faut faire par cette route, les eaux qui inondent ces terres, la plus grande partie de l'année, ôtent presque toute communication avec le Paraguay ; c'est ce qui a fait qu'aucun provincial n'a pu jusqu'ici visiter ces missions. Le seul Père de Rocca s'est senti assez de force pour une si pénible entreprise ; il alla donc par la voie ordinaire du Pérou jusqu'à la bourgade de Saint-Joseph qui n'est qu'à huit journées du fleuve Paraguay.

» Il avait réglé que de là il enverrait un missionnaire, avec plusieurs Indiens chiquites, jusqu'au fleuve, pour y joindre le Père de Arce ; que ces Indiens emmèneraient le Père de Blende, qui remplacerait chez les Chiquites,

le missionnaire , que pour lui , il retournerait au Paraguay avec le Père de Arce , par le fleuve , et que de cette manière , on connaîtrait parfaitement ce chemin qui était très court , en comparaison de celui du Pérou , et qui engageait à beaucoup moins de dépenses et de fatigues.

» Tout cela s'exécuta de sa part ainsi qu'il l'avait projeté ; mais s'étant rendu au lieu marqué , et n'ayant aucune nouvelle de l'arrivée du vaisseau ; de plus , le missionnaire qu'il avait envoyé , ayant rapporté , à son retour , que tous les soins qu'il s'était donnés pour le découvrir avaient été inutiles , il perdit toute espérance , et il prit la résolution de s'en retourner dans la province , par le même chemin par lequel il était venu. Il avait déjà quitté la nation des Chiquites , et il était bien au-delà de Sainte-Croix-de-la-Sierra , lorsqu'il lui vint un exprès avec des lettres du Père de Arce , par lesquelles il marquait son arrivée dans l'une des bourgades des Chiquites , et il le pria de revenir sur ses pas , afin de s'en retourner au Paraguay par le chemin qu'il avait enfin découvert. Le Père de Rocca balançait s'il s'exposerait de nouveau aux fatigues qu'il avait déjà essuyées , et aux risques qu'il avait courus dans un voyage si long et si difficile : ceux qui l'accompagnaient l'en dissuadaient fortement ; mais comme il est d'un courage que nulle difficulté ne rebute , il se détermina à rebrousser chemin , et il dépêcha un Indien pour en donner avis au Père de Arce. Celui-ci jugeant qu'il était inutile d'attendre le Père de Rocca , partit aussitôt avec quelques Chiquites pour se rendre au lac , où il avait laissé le vaisseau , afin d'y disposer toutes choses pour le retour ; mais en y arrivant il fut bien étonné de n'y trouver ni vaisseau ni barques. Comme il n'avait nulle défiance de la perfidie des Payaguas , il crut que les provisions

avaient manqué au Père de Blende, qui, n'ayant pas reçu de ses nouvelles depuis trois mois, s'en était retourné au Paraguay; sur quoi il prit une résolution qui fait assez connaître l'intrépidité avec laquelle il affrontait les plus grands périls; il fit couper sur-le-champ deux arbres qui ne sont pas fort gros dans ces contrées-là; il les fit creuser et joindre ensemble en forme de bateau; et c'est sur une si fragile machine qu'il résolut de faire trois cents lieues avec six Indiens (car le bateau n'en pouvait pas contenir davantage), pour se rendre au Paraguay, où il avait dessein d'équiper un autre vaisseau sur lequel il viendrait chercher le Père de Rocca. Avant que de s'embarquer, il écrivit une lettre à ce Père, dans laquelle il l'instruisait de l'embarras où il s'était trouvé, et le parti qu'il avait pris; en même temps il le pria instamment de demeurer quelques mois parmi les Chiquites, jusqu'à ce qu'il fût de retour.

» Cependant le Père de Rocca arriva à la bourgade des Chiquites, la moins éloignée du fleuve; ayant appris que le Père de Arce avait pris le devant pour disposer toutes choses au retour, il se mit en chemin pour aller le joindre. C'était au mois de décembre, où les pluies sont abondantes et continuelles; il était monté sur une mule qui avançait à peine dans ces terres grasses et marécageuses, souvent même il était obligé de descendre et de marcher dans l'eau et dans la fange, dont la mule ne pouvait se tirer sans ce secours. Il avait fait environ cinquante lieues, toujours trempé de pluie, et ne pouvant prendre de repos et de sommeil que sur quelques collines qui s'élevaient au-dessus de l'eau, lorsqu'il reçut la lettre du Père de Arce. Ces tristes nouvelles l'affligèrent sensiblement, mais il adora avec une parfaite soumission les

ordres de la Providence , et il s'en retourna vers les Chiquites d'où il venait ; il fut un mois dans ce voyage , où il souffrit toutes les incommodités qu'on peut imaginer.

» Cependant le Père de Arce et ses six néophytes naviguaient dans leur petit bateau , sur le grand fleuve Paraguay. Ils furent aperçus des Guaycuréens qui les assaillirent et les massacrèrent impitoyablement , c'est ce qu'on a appris du même Payaguas qui a fait le détail de la mort du Père de Blendè. Il n'a pu dire ni le lieu , ni les circonstances de la mort du Père de Arce : ce qu'il y a de certain , c'est que ce missionnaire a prodigué sa vie dans une occasion où il s'agissait de procurer la gloire de Dieu , et faciliter la conversion des Indiens. Il naquit le 9 novembre de l'année 1651 , dans l'île de Palma , l'une des Canaries ; ses parents qui étaient Espagnols , l'envoyèrent en Espagne pour y faire ses études. Ce fut là qu'il entra dans notre Compagnie. Il vint ensuite dans la province du Paraguay et il enseigna pendant trois ans , avec succès , la philosophie à Cordoue du Tucuman ; peu après étant attaqué d'une maladie mortelle , il s'adressa à saint François Xavier , qu'il honorait particulièrement , et il fit vœu de se dévouer , le reste de ses jours , au salut des Indiens , si Dieu lui rendait la santé : il la recouvra aussitôt contre toute espérance. Après avoir passé quelques années dans la mission des Guaraniens , il entra chez les Chiriguans qui confinent avec le Pérou. Le naturel féroce et indomptable de ces peuples , rendit ses travaux presque inutiles. Ce fut chez eux qu'il eut d'abord quelque connaissance de la nation des Chiquites et ayant trouvé un Indien qui savait parfaitement leur langue , il se mit à l'apprendre , afin d'être en état de travailler à leur conversion. Quelques néophytes Guaraniens l'accompagnèrent chez les Chiquites.

Il rassembla ces barbares dispersés dans les forêts, avec des peines et des fatigues, dont le détail serait trop long, et avec le secours de quelques missionnaires qu'on lui envoya, il forma cinq nombreuses peuplades; de sorte qu'il doit être regardé comme le fondateur de cette nouvelle chrétienté. C'était un homme fort intérieur, détaché entièrement de lui-même, d'un courage à tout entreprendre, infatigable dans les travaux, intrépide au milieu des plus grands dangers; en un mot, qui avait les vertus propres d'un homme apostolique. » (*Lettres édifiantes*, t. 8, p. 83.)

● Le P. Jacques de Haze dans la lettre dont nous venons de citer une partie, raconte que sa mission reçut en 1717 un secours de soixante-dix missionnaires. Cette même année, il fut appelé à Cordoue du Tucuman et il fit ce voyage qui est de trois cents lieues avec plusieurs missionnaires, dont deux furent massacrés par les barbares, avec environ trente Guaraniens leurs néophytes. D'abord ils se jetèrent sur le P. Blaise de Sylva, lui cassèrent les dents, lui arrachèrent les yeux, et ensuite l'assommèrent à coups de massue. Le P. Joseph Maco fut tué presque en même temps. Le P. de Haze vit la barque dans laquelle était ce missionnaire tout en feu. Il allait avoir le même sort, quand les Indiens qui l'accompagnaient dans la sienne, déchargèrent leurs mousquets, ce qui mit les agresseurs en fuite. Ce sont ces mêmes barbares qui avaient, deux ans auparavant, assassiné le P. Barthélemy de Blende, ainsi qu'il a été raconté plus haut.

● Nous trouvons en l'année 1721 le martyr du P. Lizardi, qui expira au Paraguay, sous une grêle de flèches, victime de la cruauté sanguinaire des infidèles qu'il voulait évangéliser.

L'année 1724 fut illustrée par la mort du P. Rasles. Ce grand missionnaire nous donne dans ses lettres des détails si importants sur ses travaux, sur les peuples qu'il fut appelé à évangéliser, que nous ne pouvons consentir à en priver le lecteur. Seulement, nous abrégerons son récit en omettant ce qui ne nous paraîtra pas indispensable.

« Ce fut le 25 juillet de l'année 1689 que je m'embarquai à la Rochelle; après trois mois d'une navigation assez heureuse, j'arrivai à Québec le 13 octobre de la même année; je m'appliquai d'abord à apprendre la langue de nos sauvages. Cette langue est très difficile; car il ne suffit pas d'en étudier les termes et leur signification, et de se faire une provision de mots et de phrases, il faut encore savoir le tour et l'arrangement que les sauvages leur donnent, ce qu'on ne peut guère saisir que par le commerce et la fréquentation de ces peuples.

» J'allai demeurer dans un village de la nation Abanakise, située dans une forêt qui n'est qu'à trois lieues de Québec; Ce village était habité par deux cents sauvages, presque tous chrétiens; leurs cabanes étaient rangées à peu près comme nos maisons dans nos villes; une enceinte de pieux hauts et serrés, formaient une espèce de muraille qui les mettait à couvert des incursions de leurs ennemis.

» Les cabanes sont bien dressées; ils plantent des perches qui se joignent par le haut, et ils les revêtent de grandes écorces : le feu se fait au milieu de la cabane, ils étendent tout autour des nattes de jonc, sur lesquelles ils s'asseient pendant le jour, et prennent leur repos pendant la nuit... Ce qui me révolta le plus, lorsque je commençai à vivre avec les sauvages, ce fut de me voir obligé de prendre avec eux mes repas. Rien de plus dégoûtant. Après avoir rempli de viande leur chaudière, ils la font

bouillir tout au plus trois quart d'heure , après quoi ils la retirent de dessus le feu , ils la servent dans des écuelles d'écorce , et la partagent à tous ceux qui sont dans la cabane ; chacun mord dans cette viande comme on ferait dans un morceau de pain. Ce spectacle ne me donnait pas beaucoup d'appétit , et ils s'aperçurent bientôt de ma répugnance. *Pourquoi ne manges-tu pas ?* me dirent-ils ; je leur répondis que je n'étais point accoutumé à manger ainsi la viande sans y joindre un peu de pain. *Il faut te vaincre* , me répliquèrent-ils , *cela est-ce difficile à un patriarche qui sait prier parfaitement ? Nous nous surmontons bien , nous autres , pour croire ce que nous ne voyons pas.* Alors il n'y a plus à délibérer , il faut bien se faire à leurs manières et à leurs usages , afin de mériter leur confiance et les gagner à Jésus-Christ... C'est au milieu de ces peuples , qui passent pour les moins grossiers de nos sauvages , que je fis l'apprentissage de missionnaire. Ma principale occupation était l'étude de leur langue ; elle est très difficile à apprendre , surtout quand on n'a point d'autres maîtres que les sauvages. Ils ont plusieurs caractères , qu'ils n'expriment que du gosier , sans aucun mouvement de lèvres. Ou , par exemple , est de ce nombre , et c'est pourquoi , en l'écrivant nous le marquons par le chiffre 8 , pour le distinguer des autres caractères. Je passais une partie de la journée dans leurs banes , à les entendre parler. Il me fallait apporter une extrême attention pour combiner ce qu'ils disaient , et en conjecturer la signification. Quelquefois , je rencontrais juste , le plus souvent je me trompais , parce que n'étant point fait au manège de lettres gutturales , je ne répétais que la moitié du mot , et par là je leur apprêtais à rire.

Enfin , après cinq mois d'une continuelle application ,

je vins à bout d'entendre tous les termes ; mais cela ne suffisait pas pour m'exprimer à leur goût : j'avais encore bien du chemin à faire , pour attaquer le tour et le génie de la langue , qui est tout-à-fait différent du génie et du tour de nos langues d'Europe. Pour abrégér le temps et me mettre plus tôt en état d'exercer mes fonctions , je fis choix de quelques sauvages qui avaient le plus d'esprit , et qui parlaient le mieux. Je leur disais grossièrement quelques articles du catéchisme , et eux me le rendaient dans toute la délicatesse de leur langue ; je les mettais aussitôt sur le papier , et par ce moyen je me fis en assez peu de temps , un dictionnaire et un catéchisme , qui contenait les principes et les mystères de la religion.

» On ne peut disconvenir que la langue des sauvages n'ait de vrais beautés , et je ne sais quoi d'énergique dans le tour et la manière dont ils s'expriment ; je vais vous en rapporter un exemple. Si je vous demandais pourquoi Dieu vous a créé , vous me répondriez que c'est pour le connaître , l'aimer et le servir ; et par ce moyen mériter la gloire éternelle. Que je fasse la même question à un Sauvage , il me répondra ainsi , dans le tour de sa langue : Le grand génie a pensé de nous , qu'ils me connaissent , qu'ils m'aiment , qu'ils m'honorent et qu'ils m'obéissent ; pour lors je les ferai entrer dans mon illustre félicité. Si je voulais vous dire dans leur style , que vous aurez bien de la peine à apprendre la langue sauvage , voici comme il faudrait m'exprimer : Je pense de vous , mon cher frère , qu'il aura de la peine à apprendre la langue sauvage.

» Il y avait près de deux ans que je demeurais chez les Abnakis , lorsque je fus rappelé par mes supérieurs , ils me destinèrent à la missions des Illinois , qui venaient de perdre leur missionnaire. J'allai donc à Quebec où , après

avoir employé trois mois à étudier la langue Algonkine , je m'embarquai le 13 août dans un canot , pour me rendre chez les Illinois ; leur pays est éloigné de Quebec de plus de huit cents lieues. Vous jugez bien qu'un si long voyage dans ces terres barbares , ne se peut faire , sans courir de grands risques , et sans souffrir beaucoup d'inconvénients. J'eus à traverser des lacs d'une étendue immense , et où les tempêtes sont aussi fréquentes que sur mer. Il est vrai qu'on a l'avantage de mettre pied à terre tous les soirs , mais l'on est heureux lorsqu'on trouve quelque rocher plat , où l'on puisse passer la nuit ; quand il tombe de la pluie , l'unique moyen de s'en garantir est de se mettre sous le canot renversé.

» On court encore de plus grands dangers sur les rivières , principalement dans les endroits où elles coulent avec une extrême rapidité ; alors le canot vole comme un trait , et s'il vient à toucher quelques rochers qui s'y trouvent en grande quantité , il se brise en mille pièces ; ce malheur arriva à quelques-uns de ceux qui m'accompagnaient dans d'autres canots ; c'est par une protection singulière de la bonté divine que je n'éprouvai pas le même sort , car mon canot donna plusieurs fois contre ces rochers , sans en recevoir le moindre dommage.

» Enfin , au risque de souffrir ce que la faim a de plus cruel , la longueur et la difficulté de ces sortes de voyages ne permettent d'emporter avec soi qu'un sac de blé de Turquie. On suppose que la chasse fournira sur la route de quoi vivre , mais si le gibier y manque on se trouve exposé à plusieurs jours de jeûne. Alors toute la ressource qu'on a est de chercher une espèce de feuilles que les sauvages nomment *Kengnessanach* , et les Français *Tripes de Roches* ; on les prendrait pour

du cerfeuil, dont elles ont la figure, si elles n'étaient pas beaucoup plus larges; on les sert ou bouillies ou rôties; celles-ci dont j'ai mangé sont moins dégoûtantes.

» Je n'eus pas beaucoup à souffrir de la faim jusqu'au lac des Hurons, mais il n'en fut pas de même de mes compagnons de voyages; le mauvais temps ayant dispersé leurs canots, ils ne purent me joindre. J'arrivai le premier à Missilimakinak, d'où je leur envoyai des vivres, sans quoi ils seraient morts de faim. Ils avaient passé sept jours sans autre nourriture que celle d'un corbeau qu'ils avaient plutôt tué par hasard que par adresse, car ils n'avaient pas la force de se soutenir.

» La saison était trop avancée pour continuer ma route jusqu'aux Illinois, d'où j'étais encore éloigné de près de quatre cents lieues. Ainsi il me fallut rester à Missilimakinak, où il y avait deux de nos missionnaires, l'un parmi les Hurons, et l'autre chez les Outaouacks. Ceux-ci sont fort superstitieux et très attachés aux jongleries de leurs charlatans; ils s'attribuent une origine aussi insensée que ridicule; ils prétendent sortir de trois familles et chaque famille est composée de cinq cents personnes.

» Où la superstition de ces peuples paraît la plus extravagante, c'est dans le culte qu'ils rendent à ce qu'ils appellent leur *Manitou*; comme ils ne connaissent guère que les bêtes avec lesquelles ils vivent dans les forêts, ils imaginent dans les bêtes, ou plutôt dans leurs peaux, ou dans leur plumage, une espèce de génie qui gouverne toutes choses et qui est le maître de la vie et de la mort. Il y a, selon eux, des *Manitous* communs à toute nation, et il y en a de particuliers pour chaque personne. Ous-

sakita, disent-ils, est le grand *Manitou* de toutes les bêtes qui marchent sur terre, ou qui volent dans l'air : c'est lui qui les gouverne. Ainsi lorsqu'ils vont à la chasse, ils lui offrent du tabac, de la poudre, du plomb et des peaux bien apprêtées, qu'ils attachent au bout d'une perche et qu'ils élèvent en l'air. « Oussakita, lui disent-ils, nous te donnons à fumer, nous t'offrons de quoi tuer les bêtes, daigne agréer ces présents, et ne permet pas qu'elles échappent à nos traits; laisse-nous en tuer en grand nombre, et des plus grosses afin que nos enfants ne manquent ni de vêtements ni de nourriture. »

Le P. Ralles continue ainsi dans un autre lettre. « Depuis près de trente ans, mon cher neveu, que je vis au milieu des forêts avec les sauvages, je suis occupé à les instruire et à les former aux vertus chrétiennes, que je n'ai guère le loisir d'écrire de fréquentes lettres aux personnes qui me sont les plus chères; je ne puis cependant vous refuser le petit détail que vous me demandez de mes occupations; je le dois par reconnaissance de l'amitié qui vous intéresse à ce qui me touche.

» Je suis dans un canton de cette vaste étendue qui est entre l'Acadie et la Nouvelle-Angleterre; deux autres missionnaires y sont occupés comme moi auprès des sauvages abnakis, mais tous fort éloignés les uns des autres. Les sauvages abnakis, outre les deux villages qu'ils ont au milieu de la colonie française, en ont encore trois autres considérables, situés sur le bord d'une rivière; les trois rivières se jettent dans la mer du sud du Canada, entre la Nouvelle-Angleterre et l'Acadie.

» Le village où je demeure se nomme Nanrantesouak; il est situé sur le bord d'un fleuve qui se décharge à la mer, à trente lieues de là; j'y ai bâti une église qui est propre

et très ornée. J'ai cru ne devoir rien épargner, ni pour sa décoration, ni pour la beauté des ornements qui servent à nos saintes cérémonies : parements, chasubles, chapes, vases sacrés, tout y est propre et serait estimé dans nos églises d'Europe. Je me suis fait un petit clergé d'environ quarante jeunes sauvages, qui assistent au service divin en soutane et en surplis ; ils ont chacun leurs fonctions, tant pour servir au saint sacrifice de la messe, que pour le chant de l'office divin, pour la bénédiction du saint Sacrement et pour les processions qui se font avec un grand concours de sauvages, lesquels viennent souvent de fort loin pour s'y trouver. Vous seriez édifiés du bel ordre qu'ils y gardent, et de la piété qu'ils font paraître.

» On a bâti deux chapelles à trois cents pas environ du village : l'une qui est dédiée à la très sainte Vierge, et où l'on voit sa statue en relief, est au haut de la rivière, l'autre qui est dédiée à l'Ange Gardien, est au bas de la même rivière : comme elles sont l'une et l'autre sur le chemin qui conduit ou dans le bois, ou dans les campagnes, les sauvages n'y passent jamais qu'ils n'y fassent leur prière. Il y a une sainte émulation entre les femmes du village, à qui ornera le mieux la chapelle, dont elles ont soin, lorsque la procession doit s'y rendre ; tout ce qu'elles ont de bijoux, de pièces de soie ou d'indienne, et d'autres choses de cette nature, est employé à la parer.

» Le grand luminaire ne contribue pas peu à la décoration de l'église et des chapelles ; je n'ai pas lieu de ménager la cire, car ce pays même m'en fournit abondamment. Les îles de la mer sont bordées de lauriers sauvages, qui portent en automne des graines à peu près semblables à celles que portent les genévriers ; on en

remplit des chaudières, et on les fait bouillir avec de l'eau; à mesure que l'eau bout, la cire verte surnage et se tient au-dessus de l'eau. D'un minot de cette graine, on tire près de quatre livres de cire; elle est très pure, et très belle; mais elle n'est ni douce ni maniable. Après quelques épreuves, j'ai trouvé qu'en y mêlant autant de suif, soit de bœuf soit de mouton, ou d'ornigac, que de cire, on en fait des cierges, beaux, fermes et d'un très bon usage. Avec vingt-quatre livres de cire et autant de suif, on fera deux cents bougies longues de plus d'un pied de roi. On trouve une infinité de ses lauriers dans les îles et sur les bords de la mer; une seule personne cueillerait aisément quatre minots de graines par jour. Cette graine pend par grappes aux branches de l'arbre; j'en ai envoyé une branche à Québec, avec un pain de cire, elle a été trouvée excellente.

» Tous mes néophytes ne manquent pas de se rendre, deux fois chaque jour, à l'église dès le grand matin pour y entendre la messe, et le soir pour assister à la prière que je fais au coucher du soleil. Comme il est nécessaire de fixer l'attention des sauvages, trop aisés à se distraire, j'ai composé des prières propres à les faire entrer dans l'esprit de l'auguste sacrifice de nos autels; ils les chantent où bien ils les récitent à haute voix, pendant la messe. Outre les prédications que je leur fais, les dimanches et les fêtes, je ne passe guère de jours ouvriers sans leur faire une courte exhortation pour leur inspirer l'horreur des vices auxquels ils ont le plus de penchant, ou pour les affermir dans la pratique de quelque vertu.

» Après la messe je fais le catéchisme aux enfants et

aux jeunes gens ; grand nombre de personnes âgées y assistent et répondent avec docilité aux questions que je leur fais ; le reste de la matinée jusqu'à midi , est destiné à entendre tous ceux qui ont à me parler. C'est alors qu'ils viennent en foule me faire part de leurs peines et de leurs inquiétudes , ou me communiquer les sujets qu'ils ont de se plaindre de leurs compatriotes , ou me consulter sur leurs mariages et sur leurs autres affaires particulières. Il me faut instruire les uns , consoler les autres , rétablir la paix dans les familles désunies , calmer les consciences troublées , corriger quelques autres par des réprimandes mêlées de douceur et de charité ; enfin autant qu'il est possible les renvoyer tous contents.

» L'après-midi je visite les malades , et je parcours les cabanes de ceux qui ont besoin de quelque instruction particulière. S'ils tiennent un conseil , ce qui arrive souvent parmi les sauvages , ils me députent un des principaux de l'assemblée pour me prier d'assister au résultat de leurs délibérations ; je me rends aussitôt au lieu où se tient le conseil ; si je juge qu'ils prennent un sage parti , je l'approuve ; si au contraire , je trouve à dire à leur décision , je leur déclare mon sentiment , que j'appuie de quelques raisons solides , et ils s'y conforment ; mon avis fixe toujours leurs résolutions ; il n'y a pas jusqu'à leurs festins où je suis appelé. Les invités apportent chacun un plat de bois et d'écorce ; je donne la bénédiction aux viandes , on met dans chaque plat le morceau préparé ; la distribution étant faite , je dis les grâces , et chacun se retire ; car tel est l'ordre et l'usage de leurs festins.

» Au milieu de ces continuelles occupations , vous ne sauriez croire avec quelle rapidité les jours s'écoulent ;

il a été un temps, à peine avais-je le loisir de réciter mon office, et de prendre un peu de repos pendant la nuit, car la discrétion n'est pas la vertu des sauvages; mais depuis quelques années, je me suis fait une loi de ne parler à personne après la prière du soir, jusqu'après la messe du lendemain, et je leur ai défendu de m'interrompre pendant ce temps là, à moins que ce ne fût pour quelque raison importante, comme par exemple, pour assister un moribond, ou quelque autre affaire qui ne pût pas se différer; je jouis de ce temps-là pour vaquer à la prière et me reposer des fatigues de la journée.

» Quand les sauvages vont à la mer, pour y passer quelques mois à la chasse des canards, des outardes et des autres oiseaux qui s'y trouvent en quantité, ils bâtissent dans une île, une église qu'ils couvrent d'écorce, auprès de laquelle ils dressent une petite cabane pour ma demeure; j'ai soin d'y transporter une partie des ornements, et le service s'y fait avec décence, et avec le même concours de peuple qu'au village.

» Voilà, mon cher neveu, quelles sont mes occupations, pour ce qui me regarde personnellement, je vous dirai que je ne vois, que je n'entends, que je ne parle que sauvage; mes aliments sont simples et légers, je n'ai jamais pu me faire le goût à la viande et au poisson boucané des sauvages; ma nourriture n'est que du blé de Turquie, qu'on pile, et dont je me fais chaque jour une espèce de bouillie, que je bois avec de l'eau; le seul adoucissement que j'y apporte, c'est d'y mêler un peu de sucre pour en corriger la fadeur; on n'en manque point dans ces forêts. Au printemps, les érables renferment une liqueur assez semblable à celle que contiennent les cannes des îles; les femmes s'occupent à les

recevoir dans des vases d'écorce, lorsque ces arbres la distillent; elles la font bouillir, et elles en tirent un assez bon sucre, le premier qui se tire est toujours le plus beau.

» Toute la nation abnakise est chrétienne, et très zélée pour conserver sa religion; cet attachement à la foi catholique lui a fait préférer jusqu'ici notre alliance, aux avantages qu'elle eût retirés de l'alliance des Anglais, ses voisins. Ces avantages sont très intéressants pour nos sauvages, la facilité qu'ils ont de faire la traite avec les Anglais, dont ils ne sont éloignés que d'une ou deux journées, la commodité du chemin, le grand marché qu'ils trouvent dans l'achat des marchandises qui leur conviennent, rien n'était plus capable de les attirer; au lieu qu'en allant à Quebec, il leur faut plus de quinze jours pour s'y rendre, qu'ils doivent se munir de vivres pour le voyage, qu'ils ont différentes rivières à passer, et fréquents portages à faire. Ils sentent ces incommodités, et il ne sont point indifférents sur leurs intérêts; mais leur foi leur est infiniment plus chère; et ils conçoivent que, s'ils se détachaient de notre alliance, ils se trouveraient bientôt sans missionnaires, sans sacrements, sans sacrifices, sans presque aucun exercice de religion, et dans un danger manifeste d'être replongés dans leurs premières infidélités. C'est là le lien qui les unit aux Français; on s'est efforcé vainement de le rompre, soit par des pièges tendus à leur simplicité, soit par des voies de fait, qui ne peuvent manquer d'irriter une nation infiniment jalouse de ses droits et de sa liberté. Ces commencements de mésintelligence ne laissent pas de m'alarmer, et de me faire craindre la dispersion du troupeau que la Providence a confié à mes soins de-

puis tant d'années, et pour lequel je sacrifierais volontiers ce qui me reste de vie. Voici les divers artifices auxquels on a recours pour les détacher de notre alliance.

» Le gouverneur général de la Nouvelle-Angleterre envoya, il y a quelques années, au bas de la rivière, le plus habile des ministres de Boston, afin d'y tenir une école, d'y instruire les enfants des sauvages et de les entretenir aux frais du gouvernement. Comme la pension du ministre devait croître à proportion du nombre de ses écoliers, il n'oublia rien pour se les attirer, il les faisait chercher, il les caressait, il leur faisait de petits présents, il les pressait de venir le voir, enfin il se donna bien des mouvements inutiles, pendant deux mois, sans pouvoir gagner un seul enfant. Le mépris qu'on fit de ses caresses et de ses invitations ne le rebuta point et il s'adressa aux sauvages mêmes; il leur fit diverses questions touchant leur croyance, et sur les réponses qui lui étaient faites, il tournait en risée les sacrements, le purgatoire, l'invocation des saints, le chapelet, les croix et les images, le luminaire de nos églises et toutes les pratiques de piété si saintement observées dans la religion catholique.

» Je crus devoir m'opposer à ces premières semences de séduction, j'écrivis une lettre honnête au ministre, où je lui marquais que mes chrétiens savaient croire aux vérités que la foi catholique enseigne, mais qu'ils ne savaient pas en disputer; que n'étant pas assez habiles pour résoudre les difficultés qu'il proposait, il avait apparemment dessein qu'elles me fussent communiquées, que je saisisais avec plaisir cette occasion qu'il m'offrait d'en conférer avec lui, ou de vive voix ou par lettres; que je lui envoyais sur cela un mémoire et que je le

suppliais de le lire avec une attention sérieuse. Dans ce mémoire, qui était d'environ cent pages, je prouvais par l'Écriture, par la tradition et par raisonnements théologiques, les vérités qu'il avait attaquées par d'assez fades plaisanteries; je lui ajoutais, en finissant ma lettre, que s'il n'était pas satisfait de mes preuves, j'attendais de lui une réfutation précise et appuyée sur des raisons théologiques, et non pas sur des raisonnements vagues, qui ne prouvent rien, encore moins sur des réflexions injurieuses, qui ne convenaient ni à notre profession ni à l'importance des matières dont il s'agissait.

» Deux jours après avoir reçu ma lettre, il partit pour Boston, d'où il m'envoya une courte réponse, dont le style était très obscur et la latinité extraordinaire; je compris, à force d'y rêver, qu'il se plaignait que je l'attaquais sans raison, que le zèle seul pour le salut de mes âmes l'avait porté à enseigner les sauvages; que du reste mes preuves étaient ridicules et enfantines. Je lui envoyai une seconde lettre; à ses expressions dures, peu mesurées et pleines d'aigreur, j'opposai la modération d'un style de douceur, de charité et de paix.

» C'est une prétention absurde que de livrer l'interprétation des saintes Écritures au jugement privé de chaque chrétien, et de vouloir entamer une controverse de religion par la voie de raisonnement et de discussion avec des sauvages. Je m'appliquai à démontrer la nécessité d'un tribunal infallible, qui tienne son autorité et sa perpétuité du divin fondateur du christianisme; le ministre se tut et ma lettre resta sans réponse.» (*Lettres édifiantes*, v. 7, p. 137.)

Sans la jalousie de l'Angleterre contre la France, les missions du Canada et de la Louisiane auraient reçu de

bien plus grands développements. Mais les Anglais excitaient sans cesse les sauvages à la révolte. Voyant que le P. Rasles était un obstacle invincible à ce qu'ils pussent convertir la nation abnakise au protestantisme, ils mirent sa tête à prix. En 1722, ils tentèrent de l'enlever à Manrantsonak. Averti par bonheur, le missionnaire consumma les hosties, mit en sûreté les vases sacrés et les ornements de son église et s'enfuit dans la forêt avec ses néophytes. Les Anglais le poursuivirent le lendemain. Il les aperçut à une portée de fusil de lui et s'enfonça plus avant dans le bois, où il se cacha. Ne l'ayant pas trouvé, ils rebroussèrent chemin et vinrent piller sa maison et son église. A la suite de ces violences, la guerre éclata entre les Anglais et les Abnakis. Ces derniers pressaient le P. Rasles de se retirer à Québec. « Je ne crains pas, leur dit-il, ceux qui me détestent et me menacent, à cause de l'amour que j'ai pour mon troupeau. » Ce que les Abnakis avaient prévu arriva. Les Anglais surprirent Manrantsonak le 24 août 1724. Pour donner le temps à ses néophytes de s'enfuir, le P. Rasles alla au devant des Anglais, qui dès qu'ils l'aperçurent jetèrent un grand cri et faisant une décharge de mousqueterie, frappèrent à mort le missionnaire auprès d'une croix que lui-même avait érigée dans ce lieu. Les Anglais s'acharnèrent sur son cadavre. Quand les Abnakis revinrent, ils le trouvèrent affreusement mutilé. Il était percé d'une infinité de coups, sa chevelure était enlevée, et le crâne était brisé à coups de haches. On avait rempli de boue la bouche et les yeux, fracturé les os des jambes et des cuisses. On frémit d'indignation, on se sent repoussé d'horreur, quand on songe qu'un prêtre, au pied d'une croix, est traité ainsi, non pas par des idolâtres, mais par des chrétiens. Il

est vrai que ces chrétiens sont des Anglais, des disciples d'Henri VIII et de la reine vierge Elisabeth.

Si les Anglais l'eussent pu, ils eussent exterminé dans un même jour tous les Français dans la Louisiane. A défaut de le pouvoir par eux-mêmes, ils soulevèrent contre eux toutes les nations sauvages des environs. Toutes, à l'exception des Illinois, des Akansas et des Tonicas, s'étaient entendues pour tomber en même temps sur les Français. Les Natchez devancèrent le moment fixé. C'est le P. Petit dans sa lettre aux P. d'Avangour, qui se charge de la suite du récit. « Ce fut le second de décembre de l'année 1729, que nous apprîmes qu'ils avaient surpris les Français, et les avaient presque tous égorgés. Cette triste nouvelle nous fut d'abord apportée par un des habitants qui avait échappé à leur fureur, elle nous fut confirmée les jours suivants par d'autres Français fugitifs; et enfin, des femmes françaises, qu'ils avaient faites esclaves, et qu'on les a forcés de rendre, nous en ont rapporté toutes les particularités.

» Au premier bruit d'un événement si funeste, l'alarme et la consternation furent générales dans la Nouvelle-Orléans. Quoique ce carnage soit arrivé à plus de deux cents lieues d'ici, on eût dit qu'il se fût passé sous nos yeux; chacun pleurait la perte de son parent, de son ami, de ses biens; tous craignaient pour leur propre vie, car il y avait lieu d'appréhender que la conspiration des sauvages ne fût universelle.

» Ce massacre imprévu commença le lundi 28 octobre, vers les neuf heures du matin. Quelques sujets de mécontentement que les Natchez crurent avoir de M. le Commandant, et l'arrivée de plusieurs voltures richement chargées pour la garnison et pour les habitants, les déterminèrent

à brusquer leurs entreprises , et à faire le coup bien plus tôt qu'ils n'en étaient convenus avec les nations conjurées. Voici comme ils exécutèrent leur projet : d'abord ils se partagèrent , et mirent dans le fort , dans le village , et dans les deux concessions , autant de sauvages qu'il y avait de Français dans chacun de ces endroits , ensuite , feignant de partir pour une grande chasse , ils se mirent à traiter avec les Français , de fusils , de poudre , de balles , offrant de les payer comptant , et même plus qu'à l'ordinaire ; et en effet , comme il n'y avait aucune raison de soupçonner leur fidélité , on fit au même moment l'échange de leurs poules et de leurs maïs , avec quelques armes , et des munitions dont ils se servirent avantageusement contre nous. Il est vrai que quelques-uns témoignèrent de la défiance ; mais on la crut si peu fondée , qu'on les traita de trembleurs , qui s'effrayaient de leur ombre. On était bien en garde contre les Tchaetas , mais pour les Natchez , on ne s'en défiait nullement , et ceux-ci en étaient tellement persuadés , que c'est ce qui augmenta leur hardiesse. S'étant ainsi portés en différentes maisons avec nos armes , ils attaquèrent en même temps chacun leur homme , et en moins de deux heures ils massacrèrent plus de deux cents Français. Les plus connus sont M. de Chepar , commandant du poste ; M. du Codère , commandant des Yazons ; M. des Ursines ; MM. de Kolly père et fils ; MM. de Hougray , des Noyers , Bailly , etc.

» Le Père de Poisson , venait de faire les obsèques de son compagnon , le Frère Cruey , qui était mort presque subitement d'un coup de soleil , il s'était mis en route pour consulter M. Perrier , et prendre avec lui des mesures propres à faire descendre les Akensas sur le bord du Missisipi pour la commodité des voyageurs. Il arriva chez les

Natchez, le 26 novembre, c'est-à-dire deux jours avant le carnage : le lendemain, qui était le premier dimanche de l'Avent, il dit la messe paroissiale, et prêcha en l'absence du curé. Il devait retourner l'après-midi à la mission des Akensas, mais il fut arrêté par quelques malades, auxquels il fallait administrer les sacrements. Le lundi il venait de dire la messe, et de porter le saint Viatique à un de ses malades qu'il avait confessé la veille; lorsque le massacre commença. Le chef à la grosse jambe le prit à bras le corps, et l'ayant jeté par terre, il lui coupa la tête à coups de hache. Le Père ne dit en tombant que ces paroles : Ah ! mon Dieu ! ah ! mon Dieu ! M. Du Codère tirait son épée pour le défendre, lorsqu'il fut tué lui-même d'un coup de fusil par un autre sauvage qu'il n'apercevait pas.

» Ces barbares n'épargnèrent que deux Français, un tailleur et un charpentier, qui pouvaient les servir dans le besoin. Ils ne maltraitèrent point les esclaves nègres des sauvages qui voulurent se rendre; mais ils ouvrirent le ventre à toutes les femmes enceintes, et ils égorgèrent presque toutes celles qui allaitaient des enfants, parce qu'ils étaient importunés de leurs cris et de leurs pleurs. Ils ne tuèrent point les autres femmes, mais ils en firent leurs esclaves, et les traitèrent de la manière la plus indigne, pendant deux ou trois mois qu'ils en furent les maîtres. Les moins malheureuses étaient celles qui savaient coudre, parce qu'on les occupait à faire des chemises, des habits, etc.; les autres étaient employées à couper et à charier le bois pour la chaudière, et à piler le maïs dont se fait la sagamité; mais deux choses surtout augmentaient la honte et la rigueur de leur esclavage : c'était en premier lieu d'avoir pour maîtres ceux-là mêmes

qu'elles avaient vus tremper leurs mains cruelles dans le sang de leurs maris ; et en second lieu , de leur entendre dire continuellement , que les Français avaient été traités de la même manière dans tous les autres postes , et que le pays en était entièrement délivré.

» Pendant le massacre , le *Soleil* ou le grand chef des Natchez était tranquillement assis sous le hangar à tabac de la Compagnie ; les guerriers apportèrent à ses pieds la tête du commandant , autour de laquelle ils rangèrent celles des principaux Français du poste , laissant leurs cadavres en proie aux chiens , aux carencros et aux autres oiseaux carnassiers.

» Quand ils furent assurés qu'il ne restait plus aucun homme dans le poste français , ils se mirent à piller les maisons , le magasin de la Compagnie des Indes , et toutes les voitures qui étaient encore chargée au bord de la rivière. Ils employèrent les nègres à transporter les marchandises ; ils les partagèrent entre eux à la réserve des munitions de guerre , qu'ils mirent en sûreté dans une cabane particulière.

» Quelques Français se déroberent à la fureur des Sauvages , en se réfugiant dans les bois , où ils souffrirent extrêmement de la faim et des injures du temps. L'un d'eux en arrivant ici , soulagea un peu l'inquiétude où l'on était sur le poste que nous occupions chez les Yasons , qui n'est qu'à quarante ou cinquante lieues au-dessus des Natchez , par eau , et à quinze ou vingt seulement par terre. Ne pouvant plus résister au froid extrême dont il était saisi , il sortit du bois à la faveur de la nuit , pour aller se réchauffer dans une maison française. Lorsqu'il en fut proche , il y entendit des voix de sauvages , et il délibéra s'il entrerait ; il s'y détermina néanmoins , aimant

encore mieux périr de la main de ces barbares , que de mourir de faim et de froid. Il fut agréablement surpris , lorsqu'il vit ces sauvages s'empressez de lui rendre service , le combler d'amitié , le plaindre , le consoler , lui fournir des vivres , des habits et une pirogue pour se sauver à la Nouvelle-Orléans. C'étaient des Yasons qui revenaient de chanter le Calumet aux Oumas. Le chef le chargea de dire à M. Perrier qu'il n'y avait rien à craindre de la part des Yasons , qu'ils ne perdraient pas l'esprit , c'est-à-dire , qu'ils demeureraient toujours attachés aux Français , et qu'il partirait incessamment avec sa troupe pour avertir toutes les pirogues françaises qui descendraient le fleuve , de se tenir sur leurs gardes contre les Natchez.

» Nous crûmes longtemps que les promesses du chef étaient bien sincères , et nous ne craignons plus rien de la perfidie indienne pour le poste des Yasons. Vous connaissez , mon révérend Père , quel est le génie des Sauvages et si l'on peut se fier à leurs paroles , lors même qu'elles sont accompagnées des plus grandes démonstrations d'amitié. A peine furent-ils de retour dans leur village , que chargés des présents qu'ils reçurent des Natchez , ils suivirent leur exemple , et imitèrent leur trahison ; se joignant aux Corroys , ils convinrent ensemble d'exterminer les Français ; ils commencèrent par le Père Souel , leur missionnaire commun , qui demeurait au milieu d'eux dans leur propre village. La fidélité des Ofogoulas , qui étaient alors à la chasse , n'a pas été ébranlée , et ils font maintenant village avec les Tonikas.

» Le 11 décembre , Le Père Souel , revenant sur le soir de visiter le chef , et se trouvant dans une ravine , reçut plusieurs coups de fusils , et tomba mort sur la place. Les sauvages vinrent fondre aussitôt sur sa cabane pour la

pillier : son nègre , qui faisait toute sa compagnie et toute sa défense , s'arma d'un couteau de bucherons pour empêcher le pillage , et blessa même un sauvage. Cette action de zèle lui coûta la vie ; heureusement , il y avait peu de mois qu'il avait reçu le baptême , et il menait une vie très chrétienne.

» Ces sauvages qui , jusque-là , avaient paru sensible à l'affection que leur portait le missionnaire , se reprochèrent sa mort dès qu'ils furent capables de réflexion ; mais revenant à leur férocité naturelle , ils prirent la résolution de mettre le comble à leur crime en détruisant le poste français. « Puisque le chef noir est mort , s'écrièrent-ils c'est comme si tous les Français étaient morts , n'en épargnons aucun. »

» Dès le lendemain ils exécutèrent leur barbare projet ; ils se rendirent de grand matin au fort qui n'était éloigné que d'une lieue, on crut qu'ils voulaient chanter le calumet au chevalier des Roches , qui commandait ce poste en l'absence de M. du Codère. Il n'y avait que dix-sept hommes , et ils ne soupçonnaient aucune mauvaise volonté de la part des sauvages ; ils furent tous égorgés , et pas un n'échappa à la fureur de ces barbares : ils accordèrent néanmoins la vie à quatre femmes et cinq enfants qu'ils y trouvèrent , et dont ils firent leurs esclaves.

» Un de ces Yasons ayant dépouillé le missionnaire , se revêtit de ses habits , et annonça bientôt aux Natchez que sa nation avait tenu parole , et que les Français établis chez elle , étaient tous massacrés. On n'en douta presque plus dans cette ville , quand on apprit ce qui venait d'arriver au Père Doutreleau. Ce missionnaire avait pris le temps de l'hivernement des sauvages pour venir nous voir , afin de régler quelques affaires de sa

mission ; il était parti le premier jour de cette année 1730, et ne croyant pas pouvoir arriver à temps pour dire la messe chez le Père Souel, dont il ignorait la destinée, il prit la résolution de la dire auprès de l'embouchure de la petite rivière de Yasons où il avait sa cabane.

» Comme il se préparait à une si sainte action, on vit aborder une pirogue de sauvages, on leur demande de quelle nation ils étaient : *Yasons*, camarades des Français, répondirent-ils, en faisant mille amitiés aux voyageurs qui accompagnaient le missionnaire, et en leur promettant des vivres. Pendant que le Père dressait son autel, il passa une compagnie d'outardes, sur lesquelles les voyageurs déchargèrent les deux seuls fusils qu'ils eussent, sans penser à les recharger, parce qu'on allait commencer la messe. Les sauvages le remarquèrent, ils se mirent derrière les voyageurs, comme s'ils avaient dessein d'entendre la messe, quoiqu'ils ne fussent pas chrétiens.

» Au temps que le Père disait *Kyrie eleison*, les sauvages firent leur décharge. Le missionnaire se sentant blessé au bras droit, et voyant un des voyageurs tué à ses pieds, et les quatre autres en fuite, se mit à genoux pour recevoir le dernier coup de la mort qu'il regardait comme certaine ; dans cette posture, il essuya deux ou trois décharges ; quoique les sauvages tirassent sur lui presque à bout portant, ils ne lui firent point de nouvelles blessures. Se voyant donc comme miraculeusement échappé à tant de coups mortels, il prit la fuite, ayant encore ses habits sacerdotaux ; et sans autre défense qu'une grande confiance en Dieu, dont il venait d'éprouver la protection toute particulière, il se jeta à l'eau. Ayant avancé quelques pas, il saisit la pirogue dans laquelle s'enfuyaient deux

des voyageurs, qui le croyaient mort de tous les coups qu'ils avaient entendu tirer sur lui. En montant dans la pirogue, et tournant la tête pour voir si on ne le suivait pas de près, il reçut dans la bouche un coup de plomb à outardes, la plupart des grains s'applatirent contre ses dents; quelques-uns entrèrent dans les gencives et y restèrent longtemps; j'y en ai vu deux moi-même. Le Père Doutreleau, tout blessé qu'il était, se chargea de gouverner la pirogue et ses deux compagnons se mirent à ramer. Malheureusement l'un d'eux avait eu, en partant, la cuisse cassée d'un coup de fusil, il en est demeuré estropié.

» Vous jugez bien, mon révérend Père, que le missionnaire et ses compagnons ne pensèrent pas à remonter la rivière; ils descendirent le Mississipi le plus vite qu'ils purent, et perdirent enfin de vue la pirogue de leurs ennemis, qui les avaient poursuivis pendant plus d'une heure, en faisant un feu continuel sur eux, et qui se vantèrent au village de les avoir tués. Les deux rameurs furent souvent tentés de se rendre; mais, encouragés par le missionnaire, ils firent peur à leur tour aux sauvages; une vieille arme qui n'était point chargée, ni en état de l'être, qu'ils leur montrèrent de temps en temps, leur fit faire souvent le plongeon dans leur pirogue et les obligea enfin à se retirer.

» Dès qu'ils se virent débarrassés de leurs ennemis, ils pensèrent leurs plaies comme ils purent, et jetant dans le fleuve tout ce qu'ils avaient dans leur pirogue, pour s'éloigner plus aisément de cette rive meurtrière, ils ne conservèrent que quelques morceaux de lard cru pour leur nourriture.

» Leur dessein était de s'arrêter en passant aux Natchez;

mais ayant aperçu les maisons françaises abattues ou brûlées, ils n'en jugèrent pas à propos d'écouter les compliments des sauvages, qui du bord du fleuve les invitaient à mettre pied à terre; ils gagnèrent au plus vite le large, et par là ils évitèrent les coups qu'on tira sur eux. C'est alors qu'ils commencèrent à se défier de toutes ces nations sauvages, et qu'ils résolurent de n'approcher de terre qu'à la Nouvelle-Orléans, et même, supposé que ces barbares s'en fussent rendus les maîtres, de dériver jusqu'à la Balize, où ils espéraient trouver quelques vaisseaux français à portée de recueillir les débris de la Colonie.

» En passant devant les Tonikas, ils s'éloignèrent le plus qu'ils purent de leur bord, mais ils furent découverts et une pirogue qu'on avait dépêchée pour les reconnaître ne fut pas longtemps sans les approcher. Leur crainte et leur défiance se renouvelèrent, et ils ne prirent le parti de s'arrêter, que quand ils s'aperçurent que l'on parlait fort bien français dans cette pirogue; alors ils revinrent de leur frayeur, et, dans l'abattement où ils étaient, ils furent bien consolés de mettre pied à terre. Ils y trouvèrent dans la petite armée française qui s'y formait, des officiers compatissants et très affables, un chirurgien et des rafraichissements. Ils se retirèrent un peu après, de tant de dangers et de misères, et ils profitèrent, dès le lendemain, d'une pirogue qu'on équipait pour la Nouvelle-Orléans.

» Je ne puis vous exprimer, mon révérend Père, quel fut mon saisissement, quand je vis le Père Doutreleau, le bras en écharpe, arriver de plus de quatre cents lieues, n'ayant que sa soutane qui ne fût point d'emprunt. Ma surprise augmenta au récit de ses aventures: je le mis aussitôt entre les mains du Père Parisel, qui visita ses

plaies et qui les a pensées avec un grand soin et un prompt succès.

» Le missionnaire n'était point encore guéri de ses blessures, qu'il partit pour aller servir d'aumônier à l'armée française, comme il l'avait promis à messieurs les officiers qui l'en avaient prié; il partagea avec eux les fatigues du siège des Natchez, et il donna des nouvelles preuves de son zèle, de sa sagesse et de son courage.

» A son retour des Natchez, il vint se délasser ici, pendant six semaines, qu'il trouva bien longues, et qui me parurent bien courtes. Il était dans l'impatience de retourner à sa chère mission; mais il me fallut l'équiper généralement de tout ce qui est nécessaire à un missionnaire, et il fut obligé d'attendre le convoi pour les Illinois.

» Les risques qu'on courait sur le fleuve durant ce soulèvement des sauvages, portèrent M. le commandant à défendre aux voyageurs d'aller par bandes séparées: Il partit le 16 avril, avec plusieurs autres en assez grand nombre pour n'avoir rien à craindre des ennemis. J'appris en effet qu'ils s'étaient rendus au-dessus des Akensas sans qu'il leur fût arrivé aucun accident.

» Le plaisir de voir le Père Doutreleau, pour la première fois, et de le voir échappé à tant de périls fut bien troublé par la vive douleur que je ressentais de la perte de deux missionnaires, dont vous connaissez aussi bien que moi le mérite. Vous savez qu'à un très aimable caractère, ils joignaient les qualités propres à des hommes apostoliques; qu'ils parlaient déjà assez bien la langue des sauvages; que leurs premiers travaux produisaient de grand fruits, et en auraient produit d'autres, puisque l'un et l'autre n'avaient guère que trente-cinq à trente-six ans. Cette perte qui m'occupe uniquement,

ne me permet pas même de penser à celle que nous avons faite de leurs nègres et de leurs effets, quoique cette perte dérange bien une mission qui ne fait que naître, et qui est dans les besoins que vous connaissez mieux que personne.

» Au reste il n'est rien arrivé à ces deux excellents missionnaires que nous pleurons, à quoi ils ne se fussent préparés, lorsqu'ils se consacrèrent aux missions des sauvages de cette colonie; cette seule disposition, indépendamment de tout le reste, a mis sans doute une grande différence aux yeux de Dieu entre leur mort et celle de tant d'autres, qui ont été les martyrs du nom français; aussi suis-je bien persuadé que la crainte d'un sort semblable ne ralentira point le zèle de ceux de nos Pères qui auraient la pensée de nous suivre, et ne détournera pas nos supérieurs de se rendre aux saints désirs qu'ils auront de venir partager nos travaux.

» Connaissant comme vous faites, mon révérend Père, la vigilance et les vues de M. le commandant, vous jugez bien qu'il ne s'est pas endormi dans les tristes conjectures où nous nous trouvions. On peut dire, sans flatterie, qu'il s'est surpassé lui-même, par les mouvements continuels qu'il s'est donnés et par les sages mesures qu'il a prises pour venger le sang français et pour prévenir les malheurs dont presque tous les postes de la colonie étaient menacés.

» Aussitôt qu'il eut appris l'irruption imprévue des sauvages Natchez, il en fit porter la nouvelle dans tous les postes, et jusqu'aux Illinois, non par la voie directe et ordinaire du fleuve, qui était fermée, mais d'un côté, par les Natchitoches et les Akensas; et de l'autre par la mobile et les Tchicachas. Il invita les voisins nos alliés;

et particulièrement les Tchactas, à venger cette perfidie, il fournit d'armes et de munition toutes les maisons de la ville et des habitations; il fit monter deux vaisseaux, savoir le *Duc-de-Bourbon* et l'*Alexandre*, vers les Touikas; ces vaisseaux étaient comme deux bonnes forteresses contre les insultes des sauvages, et, en cas d'attaque, deux asiles assurés pour les femmes et pour les enfants. Il fit faire un fossé d'enceinte autour de la ville, et il plaça des corps-de-garde à ses quatre extrémités. Il forma pour sa défense plusieurs compagnies de milice bourgeoise, qui continuent de monter la garde tous les soirs. Comme il y avait plus à craindre dans les concessions et les habitations, que dans la ville, on s'y est fortifié avec plus de soin, il y a de bons forts aux Chapitoulas, aux Cannes-Brulées, aux Allemands, aux Bayagoulas et à la Pointe-Coupée.

D'abord M. notre commandant, n'écoutant que son courage, prit le dessein de se mettre à la tête des troupes; mais on lui représenta qu'il ne devait point quitter la Nouvelle-Orléans où sa présence était absolument nécessaire; qu'il y avait à craindre qu'il ne prit envie aux Tchactas de tomber sur la ville si elle était dégarnie de troupes, et que les nègres, pour s'affranchir de l'esclavage, ne se joignissent à eux, ainsi que quelques-uns s'étaient joints aux Natchez. D'ailleurs il pouvait être tranquille sur la conduite des troupes, M. le chevalier de Loubois, dont il connaissait l'expérience et la bravoure, ayant été chargé de les commander.

Pendant que notre petite armée se rendait aux Touikas sept cents Tchactas ramassés et conduits par M. Lesueur marchaient vers les Natchez; on fut informé par une partie de leurs gens, que ces sauvages n'étaient

nullement sur leurs gardes, et qu'ils passaient toutes les nuits à danser. Les Tchactas les surprirent, et vinrent fondre sur eux le 27 janvier, à la pointe du jour. En moins de trois heures ils délivrèrent cinquante-neuf personnes tant femmes qu'enfants, avec le tailleur et le charpentier et cent six nègres ou négresses avec leurs enfants. Ils firent dix-huit Natchez esclaves, et levèrent soixante chevelures; ils en auraient levé davantage, s'ils ne s'étaient pas attachés à délivrer les esclaves comme on le leur avait recommandé. Ils n'eurent que deux hommes de tués, et sept ou huit de blessés. Ils se campèrent avec leur prise à la concession de Sainte-Catherine, dans un simple parc fermé de pieux. La victoire eût été complète s'ils eussent attendu l'armée française ainsi qu'on en était convenu avec leur députés.

» Les Natchez se voyant attaqués par les formidables Tchactas, regardèrent leur défaite comme certaine, ils se renfermèrent dans deux forts, et passèrent les nuits suivantes à danser leur danse de mort. Dans leurs harangues on les entendait reprocher aux Tchactas leur perfidie, de ce qu'ils s'étaient déclarés en faveur des Français, contre la parole qu'ils leur avaient donnée de s'unir à eux pour les détruire.

» Trois jours avant cette action, le sieur Mesplex arriva aux Natchez, avec cinq autres Français; ils s'étaient offerts à M. de Loubois, pour aller leur porter des paroles de paix, afin de pouvoir, sous ce prétexte, s'informer de leurs forces et de leur situation présente. En descendant de la barque, ils rencontrèrent un parti qui, sans leur donner le temps de parler, leur tua trois hommes, et fit les trois autres prisonniers. Le lende-

main, ils renvoyèrent un de ces prisonniers avec une lettre, par laquelle ils demandaient pour otage le sieur Boutin, qui avait autrefois commandé chez eux, et le chef des Tonikas : de plus ils exigeaient pour la rançon des femmes, des enfans et des esclaves, deux cents fusils, deux cents barils de poudre, deux cents barils de balles, deux mille pierres à fusil, deux cents couteaux, deux cents haches ; deux cents pioches, vingt quarts d'eau-de-vie, vingt barriques de vin, vingt barils de vermillon, deux cents chemises, vingt pièces de limbourg, vingt pièces de toile, vingt habits galonnés sur les coutures, vingt chapeaux bordés avec des plumets, et cent habits plus simples : leur dessein était d'égorger les Français qui apporteraient ces marchandises. Dès le même jour ils brûlèrent, avec la dernière inhumanité, le sieur Mesplex et son compagnon.

» Le 8 février les Français avec les Tonikas, et quelques autres petites nations qui sont vers le bas du Mississipi, arrivèrent aux Natchez, ils s'emparèrent de leur temple dédié au soleil.

» L'impatience et l'indocilité des Tchactas, lesquels, comme presque tous les sauvages, ne sont capables que d'un coup de main et ensuite se retirent ; le trop petit nombre de soldats Français qui se trouvèrent accablés de fatigue, le manque de vivres, que les sauvages volaient aux Français, le défaut de munitions dont on ne pouvait rassasier les Tchactas, qui en dépensaient une partie inutilement et qui mettaient l'autre en réserve pour la chasse ; la résistance des Natchez qui s'étaient bien fortifiés, et qui se battaient en désespérés : tout cela déterminà à écouter les propositions que firent les assiégés après sept jours de tranchée ouverte. Ils me-

naçaient, si nous persistions dans le siège, de brûler ce qui leur restait de Français, et ils s'offrirent de les rendre si nous voulions retirer nos pièces de canon, qui dans le fond, faute d'un bon canonnier, et dans les circonstances présentes, n'étaient guère propres qu'à leur faire peur.

» Les propositions furent acceptées et accomplies de part et d'autres. Le 25 février les assiégés remirent fidèlement tout ce qu'ils avaient pris et les assiégeants se retirèrent avec leurs canons, dans un petit fort qu'on éleva promptement sur l'Escôre, auprès du fleuve, pour inquiéter toujours les Natchez et pour assurer le passage aux voyageurs. M. Perrier en donna le commandement à M. Dartaguet, pour reconnaître l'intrépidité avec laquelle, durant le siège, il s'exposait aux plus grands dangers, et bravait partout la mort.

» Avant que les Tchactas se déterminassent à donner sur les Natchez, ils étaient allés chez eux porter le calumet. Ils y furent reçus d'une manière assez nouvelle; ils les trouvèrent eux et leurs chevaux parés de chasubles et de devant d'autel; plusieurs portaient à leur cou des patènes, buvaient et donnaient à boire dans des calices et des ciboires. Les Tchactas, eux-mêmes, quand ils eurent pillé nos ennemis, renouvelèrent cette profanation sacrilège, en faisant dans leurs danses et dans leurs jeux le même usage de nos ornements et de nos vases sacrés; on n'en a pu retirer qu'une petite partie. La plupart de leurs chefs sont venus ici pour se faire payer des chevelures qu'ils ont levées, et des Français et des Nègres qu'ils ont délivrés. Ils nous ont fait acheter bien cher leurs petits services, et ne donnent guère envie de les employer dans la suite, d'autant plus qu'ils ont paru

beaucoup moins braves que les petites nations, auxquelles ils ne sont redoutables que par leur grand nombre. Les maladies diminuent tous les ans cette nation qui est maintenant réduite à trois ou quatre mille guerriers. Depuis que ces sauvages ont fait connaître ici leur caractère, on ne peut plus les souffrir; ils sont insolents, féroces, dégoûtants, importuns et insatiables. On plaint et on admire tout à la fois nos missionnaires de renoncer à toute société pour n'avoir que celle de ces barbares. » (*Lettres édifiantes*, t. 7, p. 233.)

Avant de parler du martyre du P. Candora, qui eut lieu en 1731, il est convenable de citer une lettre de lui où il est question des îles Carolines, dans lesquelles il termina ses jours. « On venait, dit ce Père, de se mettre en possession des îles Mariannes, quand on eut connaissance de quelques-unes des îles auxquelles on donna dès lors le nom de Carolines. On regardait l'île de Gouaham, la plus grande des Mariannes, comme la porte qui devait ouvrir l'entrée d'une multitude innombrable d'îles australes, tout-à-fait inconnues; et parce que ces îles, qu'on appelle Carolines, sont, pour ainsi dire, à la tête de ces îles australes, il n'y a point de tentatives que les gouverneurs de Gouaham n'aient faites pour réussir dans une si importante découverte; mais les mouvements qu'ils se donnèrent en divers temps furent toujours inutiles. Cependant le Père Bouvens, l'un des missionnaires des îles Mariannes, loin de se décourager de ce peu de succès, se portait avec plus d'ardeur encore à une si utile entreprise. Il en parlait un jour au Père Louis de Sanvitores, qu'on peut justement appeler l'apôtre des îles Mariannes, puisque c'est lui qui le premier y a porté les lumières de la foi, et qu'il l'a cimentée de son sang en expirant sous le

le fer des idolâtres. « Ne vous impatientez pas , répondit l'homme apostolique ; attendez que la moisson soit mûre. Alors on verra les habitants des Carolines venir eux-mêmes chercher les moissonneurs pour la cueillir : » Il semble que l'accomplissement de cette prédiction ait été réservé à ces derniers temps (le 19 juin 172.....). On aperçut une barque étrangère , peu différente des barques mariannaises , mais plus haute ; en sorte qu'un soldat espagnol , qui la vit de loin voguer à pleines voiles , la prit pour une frégate. Cette barque aborda à une terre déserte de l'île de Gouaham , du côté de l'est , qu'on appelle Tarofofo. Elle portait vingt-quatre personnes : onze hommes , sept femmes et six enfants. Quelques-uns mirent pied à terre , comme en tremblant , et , se glissant sous les palmiers , y firent leur provision de cocos. Un indien mariannais , qui pêchait aux environs de cette côte , les ayant aperçus , alla en donner avis au P. Muscati , vice-provincial , qui était pour lors dans la bourgade de Inarahan. Aussitôt le Père , le chef de la bourgade , et quelques mariannais se mirent dans des canots , et allèrent au secours de ces pauvres insulaires , qui ne savaient ni en quel pays ils étaient , ni à quelle nation ils ayaient affaire. Le chef de la bourgade avait l'épée au côté , cet objet frappa les insulaires et les fit pamer d'effroi , s'imaginant que c'était fait de leur vie. Les femmes saisies de la même frayeur , poussèrent des cris lamentables. On avait beau leur témoigner par des signes qu'ils n'avaient rien à craindre ; il n'était pas possible de les rassurer. Cependant l'un d'eux plus hardi que les autres , ayant aperçu le Père Muscati sur le rivage , dit en sa langue deux ou trois mots à ses compagnons ; et , sautant à terre , il alla droit vers le missionnaire , et lui offrit quelques bagatelles de son île.

C'était quelques morceaux de carai , dont les insulaires se font des bracelets , et une sorte de pâte de couleur jaune et incarnate, dont ils se peignent le corps. Le Père embrassa tendrement l'insulaire , et reçut son présent avec bonté. Ces démonstrations d'amitié dissipèrent tout ombrage ; la confiance succéda à la frayeur ; et ceux qui étaient restés dans la barque ne firent plus de difficulté de mettre pied à terre... Le missionnaire leur fit donner des habits , afin qu'ils parussent avec plus de décence , et les engagea à venir passer quelques jours à Inarahan , jusqu'à ce qu'il eût reçu des nouvelles du gouverneur général des Mariannes , à qui il avait fait part de l'arrivée de ces nouveaux hôtes. Le 21 , une nouvelle barque étrangère , quoique semblable à celles des îles Mariannes , aborda à la pointe de Brote , qui est à l'ouest de l'île de Gouaham. Elle ne contenait que quatre hommes , une femme et un enfant. On leur donna des vêtements, et on les conduisit à Umata , où était alors le gouverneur général , don Louis Sanchez , pour les confronter avec les autres insulaires et voir s'ils étaient de la même nation. Leur joie fut inexprimable dès qu'ils se virent , et ils se la témoignèrent par de tendres et continuels embrassements... ils étaient tous languissants , et leurs mains étaient écorchées à force de tirer la rame. Un d'eux , jeune encore et d'une complexion forte en apparence , ne survécut pas longtemps à tant de fatigues. On l'instruisit autant qu'il fut possible des principaux mystères de la foi , et on lui conféra le baptême à l'article de la mort. Le 28 juin , don Sanchez fit conduire ces insulaires à la ville d'Agagna , capitale des îles Mariannes , et la demeure fixe des gouverneurs. Comme ils étaient tous fort affaiblis , on s'appliqua d'abord au rétablissement de leur santé , et on y

réussit par les soins du frère Chavarri, notre apothicaire. On songea ensuite à les instruire des mystères de la foi. La chose n'était pas facile : leur langage nous était tout-à-fait inconnu, et nous manquions d'interprète pour nous faire entendre. Cependant comme quelques-uns demeuraient dans notre maison, à force de les fréquenter et de les faire parler sur les choses que je leur indiquais par signes, en moins de deux mois je fus en état de traduire en leur langue le signe de la croix, l'oraison dominicale, le symbole des apôtres, les commandements de Dieu, et un abrégé du catéchisme. Ils les apprirent par cœur et les répétaient souvent en présence de leurs compatriotes. Je leur faisais ensuite une instruction, qui se terminait par un petit repas ; c'était une innocente amorce, qui les attirait plus volontiers à l'église. Le jour de la fête de saint Pierre et saint Paul, un Espagnol m'apporta entre ses bras, un de ses petits Carolins d'environ quatre ans, qui était à l'extrémité, afin que je lui donnasse le baptême. A peine l'eut-il reçu, qu'il commença à se mieux porter, et peu de jours après il se trouva dans une santé parfaite. Cet enfant m'a charmé dans la suite, par sa promptitude à apprendre la doctrine chrétienne, et par la facilité à imiter les manières polies et civiles d'Europe. J'administrerai encore le baptême à quatre autres de ces enfants, le jour de saint Michel. Cette cérémonie se fit avec plus de solennité, et avec un grand concours de peuple. Leurs parents avaient donné leur consentement, et s'étaient engagés à les laisser à Agagna et à les confier à nos soins, supposé qu'ils retournassent dans leurs îles sans être accompagnés de quelques missionnaires... Ces Carolins adultes, s'étant convaincus de la nécessité du baptême pour aller au ciel et éviter les peines éternelles de l'enfer,

me témoignèrent plusieurs fois qu'ils avaient le désir d'être chrétiens. Comme ils ne perdaient point de vue leur patrie, où ils prétendaient retourner incessamment, et qu'il était moralement impossible que, destitués de pasteurs et au milieu d'une terre infidèle, ils ne se perversissent de nouveau et ne se replongeassent dans leur première infidélité, on ne crut pas devoir sitôt leur accorder cette grâce... J'écrivis au R. P. Provincial, et lui demandai la permission d'accompagner ces insulaires pour prendre connaissance de leur pays, et de leur génie et de coutumes, et de juger par moi-même de la disposition qu'ils auraient à recevoir la doctrine chrétienne. M. le gouverneur me promettait un bâtiment pour ce voyage... La réponse du P. provincial ne se trouva pas conforme à nos desirs... Il craignait que cette entreprise ne fût pas goûtée à Manille, et qu'on ne le blâmât d'y avoir donné les mains... Cependant, une de ces sept femmes mit un enfant au monde, que son père m'apporta pour lui conférer le baptême. M. le gouverneur le tint sur les fonts et lui donna le nom de Louis-Philippe. Comme le départ de nos insulaires était retardé, et que j'avais acquis une suffisante connaissance de leur langue, je profitai de leur séjour à Gouaham pour m'instruire plus en détail du nombre et de la situation de leurs îles, de leur religion et de leur créance, de leurs mœurs, de leurs coutumes et de leur gouvernement...

» Je leur ai demandé qui avait fait le ciel et la terre, et toutes les choses visibles; et ils m'ont répondu qu'il n'en savaient rien... Ils reconnaissent néanmoins de bons et de mauvais esprits; mais selon leur manière de penser toute matérielle, ils donnent à ces prétendus esprits, un corps et jusqu'à deux ou trois femmes. Ce sont, selon eux, des

substances célestes, d'une espèce différente de celles qui habitent la terre... Le plus ancien de ces esprits célestes est un nommé Sabucour, dont la femme s'appelait Hahnehul. Ils eurent de ce mariage un fils auquel (les Carolins) donnent le nom de Elieulep, qui signifie en leur langue le *grand esprit*, et une fille nommée Ligobund. Le premier épousa Letenhieul, qui était née dans l'île d'Ulée. Elle mourut à la fleur de l'âge et son âme s'envola aussitôt au ciel. Elieulep avait eu d'elle un fils nommé Legueileng, ce qui veut dire le milieu du ciel; on le révére comme le grand seigneur du ciel, dont il est l'héritier présomptif. Cependant Elieulep, peu satisfait de n'avoir eu pour tout fruit de son mariage qu'un seul enfant, adopta Reschahuileng, jeune homme très accompli, qui était de Lamurek. Les Carolins disent que, se dégoûtant de la terre, il monta au ciel pour jouir des délices de son père; qu'il a encore sa mère à Lamurek dans un âge décrépît. Qu'enfin il est descendu du ciel à la moyenne région de l'air, pour entretenir sa mère, et lui faire part des mystères célestes. Autant de fables grossières, inventées par les habitants de Lamurek, pour s'attirer plus de considération et de respect dans les îles circonvoisines. Ligobund, sœur d'Elieulep, se trouvant enceinte, au milieu de l'air, descendit sur terre, où elle mit au monde trois enfants. Elle fut bien étonnée de voir la terre aride et infertile. A l'instant, de sa voix puissante, elle la couvrit d'herbes, de fleurs, d'arbres fruitiers; elle l'enrichit de toutes sortes de verdure et la peupla d'hommes raisonnables. Dans ces commencements, on ne connaissait point la mort: c'était un court sommeil. Les hommes quittaient la vie, le dernier jour du déclin de la lune; et, dès qu'elle commençait à reparaître sur l'horizon, ils res-

suscitaient comme s'ils se fussent réveillés après un sommeil paisible. Mais un certain Erigiregers, esprit mal intentionné, et qui se faisait un supplice du bonheur des humains, leur procura un genre de mort contre lequel il n'y eut plus de ressources. Quand on était une fois mort, on l'était pour toujours ; aussi l'appellent-ils *Elus Melabut*, c'est-à-dire mauvais esprit, esprit malfaisant ; au lieu qu'ils appellent les autres esprits *Elus Melafirs*, qui signifie bons esprits, esprit bienfaisant. Ils mettent au rang des mauvais esprits un certain Morogrog, qui ayant été chassé du ciel, pour ses manières grossières et inciviles, apporta sur la terre le feu, qui avait été inconnu jusqu'alors. Cette fable, comme vous voyez, a beaucoup de rapport avec celle de Prométhée. Legueileng, fils d'Elieulep, eut deux femmes, l'une céleste qui lui donna deux enfants, Carrer et Melilian ; l'autre terrestre, née à Falalu (dans le groupe d'Hogoleu). Il eut de celle-ci un fils appelé Oulefat. Ce jeune homme, ayant su que son père était un esprit céleste, dans l'impatience de le voir, prit son vol vers le ciel comme un nouvel Icare ; mais à peine se fut-il élevé dans les airs, qu'il retomba sur la terre. Cette chute le désola, il pleura amèrement sa malheureuse destinée, mais il ne se désista pas pour cela de son premier dessein. Il alluma un grand feu ; et, à l'aide de la fumée, il fut porté une seconde fois en l'air, et parvint jusqu'aux embrassements de son père céleste. Les mêmes Indiens m'ont dit que dans l'île de Falalu, il y a un petit étang d'eau douce, où leur dieux viennent se baigner, et que, par respect pour ce bain sacré, il n'est point d'insulaires qui osent s'en approcher, de crainte d'encourir l'indignation de leurs divinités : idée assez semblable à ce que la fable rapporte de Diane, et d'Actéon, qui

s'attira le ressentiment de cette déesse par l'imprudence qu'il eut de la regarder dans le bain. Ils donnent une âme raisonnable au soleil, à la lune et aux étoiles, où ils croient qu'habite une nombreuse nation céleste, autres restes fabuleux de la poésie d'Homère et des erreurs des Origénistes. Telle est la doctrine des habitants des îles Carolines, dont néanmoins ils ne paraissent pas être fort entêtés ; car, bien qu'ils reconnaissent toutes ces fabuleuses divinités, on ne voit parmi eux ni temple, ni idole, ni sacrifice, ni offrande, ni aucun autre culte extérieur. Ce n'est qu'à quelques-uns de leurs défunts qu'ils rendent un culte superstitieux... Ils croient qu'il y a un paradis où les gens de bien sont récompensés et un enfer où les méchants sont punis. Ils disent que les âmes qui vont au ciel, retournent le quatrième jour sur la terre, et demeurent invisibles au milieu de leurs parents. Il y a parmi eux des prêtres et des prêtresses qui prétendent avoir commerce avec les âmes des défunts. Ce sont ces prêtres qui, de leur pleine autorité, déclarent ceux qui vont au ciel et ceux dont le partage est l'enfer. On honore les premiers comme des esprits bienfaisants et on leur donne le nom de *Tahutup*, qui signifie saint patron. Chaque famille a son *Tahutup*, auquel on s'adresse dans ses besoins ; s'ils sont malades, s'ils entreprennent un voyage, s'ils vont à la pêche, s'ils travaillent à la culture de leurs terres, ils invoquent leur *Tahutup*. Il lui font des présents, qu'ils suspendent dans la maison de leur *Tamole* (chef politique), soit par intérêt pour obtenir de lui les grâces qu'ils demandent, soit par gratitude pour le remercier des faveurs qu'ils ont reçues de sa main libérale. Mais les habitants de l'île d'Yap, ont un culte plus grossier et plus barbare : un espèce de crocodile est l'objet de leur véné-

ration. C'est sous cette figure que le démon exerce sur ces peuples une tyrannie cruelle. Il y a parmi eux des espèces d'enchanteurs, qu'ils disent avoir communication avec le malin esprit, et qui cherchent, par son secours, à procurer des maladies et la mort même à ceux dont ils ont intérêt de se défendre.

» Au moment où je finis cette lettre, je reçois la permission d'aller reconnaître ces terres infidèles, et de monter une des barques que M. le Gouverneur y doit envoyer immédiatement après Pâques. Ainsi, mon R. Père, mes vœux sont enfin accomplis. Daigne le Seigneur bénir cette entreprise, et n'avoir point d'égard à mon indignité, afin qu'elle n'arrête pas le cours de ses miséricordes sur ce grand peuple.» (Lettre du P. Antoine de Cantora au Père Daubenton. *Lettres édifiantes*, t. XXIV, p. 128, éd. in-18.)

A peu près à la même époque, le P. Le Gac, missionnaire de la Compagnie de Jésus et supérieur des missions de l'Hindoustan, écrivait la lettre suivante qui donnait des détails importants. « Un des plus grands obstacles que nous éprouvons, vient de la part des gouroux, que les Indiens regardent à peu près ici, de même que nous regardons en Europe les directeurs et les pères spirituels, avec cette différence que ces gouroux n'ont d'autre application que d'amasser de l'argent et d'en tirer, par toutes sortes de voies, de ceux qui s'abandonnent à leur conduite; mais ce qui m'a étrangement surpris, c'est de voir que les Indiens qui, la plupart, sont convaincus de la vie déréglée de ces prétendus directeurs, et qui même sont souvent les témoins et les complices de leurs désordres, ne laissent pas d'avoir pour eux la plus profonde vénération, et de regarder comme un péché énorme, les plus légères fautes qu'ils commettent à leur égard.

» Un catéchumène fut dénoncé pour avoir assisté aux instructions de nos missionnaires ; cité devant le juge du village, il répondit à cette accusation, qu'il ne voulait plus vivre sous l'empire du démon. Le chef le pressant de déclarer s'il était vrai qu'il eut dessein d'abandonner la loi de ses pères, pour adorer un dieu étranger, le catéchumène répondit ingénument, qu'il ne voulait plus vivre sous l'empire du démon, et que l'Etre suprême qu'il adorait, était le créateur de tout l'univers, le seul maître à qui nous devons nos hommages. Irrité de cette réponse, le chef, après bien des menaces, fit venir le gourou pour le ramener avec douceur au culte des idoles. Le gourou n'ayant pu l'ébranler, il fut ordonné que la porte de sa maison serait murée; on le déclara déchu de sa caste, on lui attacha sur le dos une pierre fort pesante, qu'on lui fit porter pendant six heures, au milieu de la rue, et au plus fort de la chaleur; après quoi on le chassa hors du village.

» Ayant été bientôt informé d'un traitement si indigne, j'envoyai sur-le-champ un de mes catéchistes pour fortifier le catéchumène, et faire des remontrances, de ma part, au chef du village. Comme ces remontrances furent inutiles, je fis porter mes plaintes au gouverneur maure, de qui dépendait le village, avec un détail de toutes les violences qu'on y avait exercées. Le gouverneur cita à son tribunal, et le chef du village, et le Pandaran (c'est le nom du catéchumène); le premier s'y rendit, accompagné des habitants les plus mutins, et plus de cinquante Andis qui sont des religieux indiens, ennemis déclarés de la religion. Le second y alla, accompagné de mon catéchiste qui n'avait garde de l'abandonner. Aussitôt qu'ils parurent: « Si le Pandaran mérite d'être dégradé, je ne m'y oppose point, mais il est juste de l'é-

couler, qu'il dise ses raisons, et vous direz les vôtres. » On y consentit de part et d'autre.

» Le gourou commença le premier et après avoir fait l'éloge de Brama, de Vichnou, et surtout de Routren, qui était sa principale divinité, il dit qu'on ne pouvait abandonner le culte de Routren sans contrevenir aux lois les plus anciennes et les plus inviolables du pays; et que celui qui devenait coupable d'un si grand crime, méritait d'être dégradé, privé de ses biens, et banni de sa patrie. Ces paroles furent reçues avec applaudissements de la part des infidèles. Le catéchiste eut ordre de parler à son tour. Il exposa les principaux caractères de la divinité, et il montra qu'aucun de ces caractères ne pouvait convenir à Routren et qu'ils convenaient tous à l'Etre suprême, adoré des chrétiens. Sur quoi le gouverneur l'interrompant, demanda au Pandaran, si c'était là le Dieu qu'il adorait : « Oui, répondit le catéchumène, c'est cet unique vrai Dieu que j'adore, depuis un mois que j'ai le bonheur de le connaître; Routren n'est qu'un homme qui s'est rendu infâme par ses crimes. Le vieux gourou vient de faire son éloge, peut-il nier ce que les historiens nous racontent de sa naissance, de sa mère nommée *Parrachatti*, de Brama son frère aîné, auquel il coupa la tête; du repentir qu'il eut de son fratricide, de sa retraite dans un désert pour en faire pénitence, et où cependant il commit les plus grandes abominations et de toutes les espèces. »

» Le gourou et les Andis, voyant qu'il allait découvrir bien des mystères d'iniquités, l'interrompirent par leurs cris, et par les injures dont ils l'accablèrent. Le gouverneur, qui reconnaissait le vrai Dieu aux traits dont le catéchiste l'avait dépeint, imposa silence à ces mutins, après quoi, de concert avec ses officiers, il prononça que

le Pandaran méritait les plus grands éloges d'avoir abandonné Routren pour adorer le vrai Dieu, et qu'ainsi il devait être maintenu dans tous ses biens et dans tous ses honneurs. Cette décision excita un grand tumulte parmi les Andis, et les autres gentils qui attendaient au dehors quelle serait l'issue de cette dispute; ils demandèrent une nouvelle conférence à laquelle ils feraient venir le grand gourou Tirounamaley; elle leur fut accordée, et mon catéchiste m'en fit informer aussitôt. Je lui mandai de faire savoir à tout le monde, qu'il y a longtemps que je souhaitais une pareille entrevue avec un homme d'une si grande réputation et que je me rendrais au palais du gouverneur dès qu'il y serait arrivé. Le grand gourou ayant appris ma résolution, s'excusa d'y comparaître, sur ce que le gouverneur avait montré trop de partialité et me fit dire qu'il m'appelait au tribunal du roi Gengi.

» La dignité du grand gourou est la plus grande qu'il soit dans la religion païenne; c'est lui qui nomme et établit les gouroux subalternes; il décide en dernier ressort des affaires de sa religion; son emploi est de prier, de jeûner, de se laver fréquemment pour l'expiation des péchés des hommes, de donner à ceux de sa secte des avis et des instructions; sa juridiction, pour le spirituel, s'étend à toute une province; il a des revenus très considérables, et les peuples ont pour lui un respect qui va jusqu'à la vénération; on s'estime heureux qu'il daigne recevoir ce qu'on lui présente. S'il donne lui-même à un de ses disciples la feuille sur laquelle il mange, c'est une distinction pour celui qui la reçoit.

» Tel est le grand gourou qui m'avait fait proposer une conférence au tribunal du roi Gengi, et qui n'y pensa plus, quand il sut que j'acceptais ses offres. Ce refus a été un

sujet de triomphe pour nos chrétiens, et a fort décrédité le grand gourou dans l'esprit des indèles. Deux familles idolâtres de ce village, sont déjà venues à l'église pour écouter les instructions, et se préparer au baptême; il y a apparence qu'elles seront suivies de plusieurs autres. Le seul signe de vie que donna le grand gourou, fut qu'on retira le lingan du catéchumène, de crainte qu'il ne fût profané. Ce lingan est une figure infâme du dieu Routren; ses dévots le portent pendu au cou, dans une petite boîte d'argent. S'ils venaient à le perdre de quelque manière que ce soit, c'est un crime qu'il leur faut expier par des jeûnes et d'effroyables pénitences, auxquelles on les condamne le reste de leurs jours. Les Andis, ayant donc demandé le lingan à notre prosélyte, il répondit qu'il l'avait jeté dans la rivière. A ces mots, les Andis se frappèrent la poitrine, se jetèrent par terre, se vautrant dans la poussière, et criant de toutes leurs forces, que ce malheureux avait déshonoré Routren, et qu'il méritait la mort. La femme du catéchumène, qui craignait que dans ce transport de fureur, on ne se jetât sur son mari, et qu'on ne le mit en pièces, appela promptement quelques soldats chrétiens de la suite du gouverneur, pour garder sa maison et en écarter ces furieux.

» La mission établie dans le royaume de Tanjaour, n'a pas été plus épargnée que celle du Maravas; plus de douze mille chrétiens ont déjà confessé généreusement Jésus-Christ, quoique leurs persécuteurs n'aient rien épargné pour ébranler leur constance et les forcer à retourner aux superstitions du pays. Plusieurs ont perdu leurs biens, se sont laissés chasser de leurs terres avec leurs familles entières, ou se sont vus enlever leurs femmes et leurs enfants, pour être prostituées d'une manière infâme.

D'autres enfermés dans des cachots puants et obscurs, ont longtemps souffert une faim et une soif cruelles. Plusieurs, après avoir été déchirés à coups de fouet, ont enduré qu'on leur appliquât, sur diverses parties du corps, avec des fers tout rouges de feu, le caractère des idoles qu'ils ne voulaient pas adorer. Deux de nos Pères ont eu le bonheur de mourir, les fers aux pieds, des mauvais traitements qu'ils avaient reçus dans la prison. Ceux des missionnaires qu'on a laissés en liberté, n'ont eu guère moins à souffrir. Outre la douleur de voir leurs travaux de plusieurs années, en danger de devenir inutiles, et la tendre compassion que leur causait le supplice barbare de tant de pauvres innocents, il a fallu qu'ils se soient tenus cachés dans les bois, pour obéir à leurs supérieurs, qui leur avaient défendu de se montrer d'ici à quelque temps, pour être en état d'animer et de fortifier de près et de loin, par des exhortations et par des lettres vives et touchantes, ceux de leur troupeau, que la persécution semblait avoir ébranlés. Le Père Machado était, à cette époque, détenu dans une prison remplie de toutes sortes d'insectes qui lui causaient un supplice continu; on ne lui fournissait pour toute nourriture qu'un peu de lait et de riz cuit à l'eau; les païens eux-mêmes ne pouvaient comprendre comment il pouvait prolonger ses jours avec une abstinence si rigoureuse. On ajoutait à ce traitement barbare deux sortes de supplice qui ne l'étaient pas moins.

» Le premier se nomme *Catté*, en langue indienne; c'est une torture très cruelle, on fait joindre les mains au patient, et on lui insère entre les doigts des morceaux de bois qu'on lie étroitement ensemble; on le fait assseoir ensuite, les jambes croisées à la manière du pays, et lui posant les mains à terre, on les presse violemment avec

des planches et des pierres très pesantes , de telle sorte que le sang sort de tous côtés par les ongles.

» L'autre supplice qu'on lui fit endurer, bien qu'il ne fût pas sanglant, n'était guère plus supportable. On le dépouilla de ses vêtements, ne lui laissant qu'un morceau de toile au milieu du corps; et au temps que le soleil darde ses rayons avec plus de violence, on le mit sur un mur qui s'élève en forme de talus, de même que le chevallet, et on lui attacha deux grosses pierres aux pieds : ceux qui savent jusqu'à quel point le soleil est brûlant aux Indes, peuvent juger de la rigueur de ce supplice. Il fut exposé de la sorte à un soleil très ardent, pendant trois heures; et comme il commençait à s'affaiblir, on le reconduisit en prison.

» Je ne parle point des insultes, et des outrages auxquels il fut journellement exposé, pendant deux ans moins vingt ou vingt-deux jours que dura sa prison. Chaque jour on l'en tirait pour le promener honteusement dans une peuplade voisine où il servait de jouet à une populace insensée qui l'accablait, à l'envi, de toute sorte d'injures. Plusieurs fois, il pensa être assommé par une grêle de pierres qu'une soldatesque insolente lui jetait de toutes parts. Il s'attendait de finir enfin sa vie par la rigueur de sa prison, ou par les mains des ennemis de Jésus-Christ; mais il n'eut pas ce bonheur après lequel il soupirait; la liberté lui fut rendue par les soins charitables de M. de Saint-Hilaire, et il en profita pour se livrer avec un nouveau zèle à ses travaux apostoliques.

» Depuis environ deux ans, plusieurs Linganistes ont renoncé à leur infâme idole, et ont embrassé la foi. C'est de toutes les castes, celle qui est la plus éloignée de la religion chrétienne, par la difficulté qu'il y a de quitter

une idole, qui est le signe caractéristique de la caste, et qu'on doit toujours porter sur soi. Un orfèvre, considéré dans cette caste, parce qu'il avait la surintendance des ouvrages du palais, était tombé dans une folie jointe à de si violents accès de fureur, qu'on fut obligé de l'enchaîner. Sa femme, après avoir employé inutilement tous les remèdes que son amitié et son propre intérêt purent lui inspirer, s'adressa à l'Eglise du vrai Dieu; elle se fit instruire avec sa fille des vérités de la foi; elles jetèrent l'une et l'autre le lingan, et le temps d'épreuves étant expiré, elles furent admises au baptême. Ces nouvelles chrétiennes essuyèrent les plus durs reproches du gourou linganiste; mais la fermeté de ces ferventes néophytes le déconcerta, et le réduisit enfin au silence. Elles auraient eu plus de difficultés à vaincre une pareille tentation, si elles eussent paru tant soit peu faibles dans la foi; au lieu que, par la profession publique et si courageuse qu'elles en ont faites, elles se sont procuré une paix et une liberté que le gourou n'osera plus troubler. Une femme mariée à Bellapouram, observait la loi chrétienne dans toute son intégrité, au milieu des gentils. Elle se sentit inspirée de travailler à la conversion de plusieurs de ses parents; elle le fit avec tant de zèle, qu'elle était proposée pour modèle par les missionnaires; on lui donna le nom de Marguerite, à son baptême. Le zèle est la preuve la plus sûre de la vivacité de la foi, la pure flamme de l'amitié. Comment aimer, et ne pas travailler au bonheur de l'objet de ses affections? Ceux-mêmes qui croient peu à la religion de leurs pères, sont forcés de convenir que le chrétien, fermement persuadé de la vérité, doit mettre au premier rang de ses devoirs, celui de la propager dans tous les cœurs.

» Un des frères de Marguerite, étant tombé malade, son

ingénieuse charité lui fit vaincre tous les obstacles , et introduire dans sa maison un catéchiste qui , après l'avoir disposé au baptême, le lui admistra avant sa mort. Son mari en fut instruit, il se douta qu'elle avait embrassé la religion chrétienne ; dans la crainte que cette démarche de sa femme , si elle était véritable , ne lui attirât diverses contradictions de la part de ses parents idolâtres , il voulut s'en assurer ; et pour cela , après les obsèques de leur frère , il lui ordonna de l'accompagner à la suite des gentils , chez un prêtre païen. Celui-ci leur distribua des fleurs offertes aux idoles. Marguerite , à qui il en présenta comme aux autres , les refusa constamment. Son mari qui l'observait , dissimula son ressentiment jusqu'à ce qu'il fût de retour chez lui. A peine y fut-il arrivé , qu'après de vifs reproches sur l'affront qu'elle lui avait fait en pleine assemblée , il déclara qu'il ne pouvait y avoir , dans sa maison , un Dieu pour sa femme et un autre Dieu pour lui. « Il est aisé de nous mettre d'accord , répondit Marguerite , allez-vous en à l'église des chrétiens , comme moi , et nous n'aurons plus qu'un même Dieu , c'est le seul véritable. » A ces paroles , le mari transporté de fureur , tire son sabre , et la menace de lui trancher la tête. Marguerite , se mettant à genoux , lui dit qu'il était le maître , et qu'il pouvait frapper ; deux chrétiens du voisinage , étant accourus au bruit , se mirent en devoir de l'arrêter. « Hé ! de quoi vous embarrassez-vous , leur dit Marguerite , que ne le laissez-vous faire ! » Le mari ne passa pas outre , et il lui était difficile de ne pas se laisser fléchir à tant de douceur et de modération ; il eut même honte de son emportement et prenant un ton radouci : « Quelque chose que j'aie pu faire , lui dit-il , en as-tu été tant soit peu ébranlée ? Comment veux-tu que nous vivions ensemble ? Tu peux te

rétirer à l'église des chrétiens, que tu as indignement préférée à ta famille. — Quand vous m'avez reçue chez vous, dit Marguerite, vous avez assemblé les parents; qu'ils soient témoins de notre séparation comme ils l'ont été de notre alliance; déclarez-moi chrétienne en leur présence, et que ce soit à ce titre que vous me renvoyez, alors j'irai me loger auprès de l'église; jusque-là je regarde vos discours, comme tant d'autres que vous ont fait tenir certaines querelles domestiques, que je suis accoutumée à vous pardonner. »

» C'est Marguerite elle-même qui a fait le récit de cet entretien au missionnaire. Par cette épreuve, soutenue avec tant de fermeté, elle a acquis le droit de ne plus garder de ménagements et de faire une profession ouverte de sa foi, qu'elle avait tenue renfermée pendant quelque temps dans son cœur.

» Une nouvelle persécution qui s'éleva quelque temps après à Trichirapali, mit toute la mission du Maduré en danger.

» Un homme du palais, modely de caste et substitut du Dalavai, ou général des troupes, en fut l'auteur; il brûla un village composé de chrétiens. Ce n'était là que l'essai de ses fureurs. il se préparait à s'y livrer tout entier; mais un brame, favori du roi et par là même redouté de son district, prit notre parti, et fit craindre aux auteurs de cette violence son pouvoir sur l'esprit du prince. Le salut nous est venu d'où nous ne l'attendions pas. Rien n'est ici plus contraire à la religion que la caste des brames; ce sont eux qui séduisent l'Inde, et qui inspirent à tous ces peuples, la haine du nom de chrétien; pour un qui nous tend la main, on en trouve mille qui nous eussent volontiers poussés

dans le précipice. Par qui a-t-il pu être inspiré de nous défendre, sinon par la miséricorde de Celui qui conduit aux portes de la mort, et nous en ramène; *Qui educit ad inferos et reducit.*

» Le vice roi de Carnate nous avait donné une pareille marque de protection, au sujet d'une famille de chrétiens persécutés pour la religion, avec cette différence qu'il s'intéressa pour eux, à la simple prière des chrétiens, sans attendre que les missionnaires lui en parlassent. J'étais alors éloigné de deux journées du district de Pouchpaquiry; j'appris, à mon retour, la victoire, en même temps que l'épreuve des confesseurs de la foi, qui, au sortir des fers, se rendirent à la fête de l'Assomption, où le concours des chrétiens me donna lieu de les distinguer dans la foule, et de faire honorer leur constance.

» Il y avait une fête d'idole dans le village d'Ariendel; parmi les cérémonies ordinaires de cette fête, une des plus remarquables est le mariage qu'on y fait de la déesse avec un jeune Indien de caste paria, qui doit lui attacher pour cet effet un bracelet. La cérémonie finie, il essaie de battre l'idole; et si on lui en demande la raison il répond qu'il bat sa femme, et que personne ne peut y trouver à redire. Le chef du village voulut forcer les chrétiens d'attacher à l'idole un bracelet; ils répondirent constamment qu'ils ne reconnaissent pas leurs fausses divinités. La dispute s'échauffa par le concours des voisins et par la fermeté des prosélytes, lorsque le brame, intendant de ce canton, passa dans son palanquin; il demanda quel était le sujet de cet attroupement, et de leurs contestations. A peine lui eut-on répondu que ces Indiens refusaient de donner

le bracelet à l'idole, et qu'ils parlaient de leurs divinités avec le dernier inépris, que, transporté de colère, il jeta un bâton armé de fer à la tête de l'un d'eux qui heureusement évita le coup; après quoi il les fit saisir et mettre aux fers. Deux d'entre eux s'étaient échappés dans le tumulte, et voyant le tour que prenait cette affaire, étaient allés en donner avis aux missionnaires.

» Les chrétiens de la caste des parias, qui sont à Arcade, furent informés d'abord de ce qui se passait, et ne tardèrent pas à prendre des mesures pour secourir leurs frères. Comme ils ont soin, la plupart, des éléphants et des chevaux de l'armée, ils appartiennent en quelque sorte au vice-roi. Ayant donc trouvé le moyen de lui faire parler par un des principaux seigneurs de sa cour : « C'est une affaire que j'ai à cœur, répondit le vice-roi; puisque c'est vous qui m'en parlez, je ne puis la remettre en de meilleures mains, je vous en abandonne le soin. » Ce seigneur s'en fit instruire à fond par le catéchiste, et voulut ensuite l'entendre parler de la religion chrétienne, en présence de ceux qu'il avait rassemblés; il se fit montrer nos chapelots, il loua l'usage de la prière et du jeûne, et donna de grands éloges aux chrétiens. Ce qui peut avoir fait naître cette estime que les Maures ont de notre sainte religion, c'est la vie exemplaire que mènent les chrétiens qui sont dans leur armée. Quand ils demeurent dans la ville, ils ont leurs églises; mais quand l'armée marche, afin de pouvoir continuer leurs assemblées et leurs prières en commun, selon ce qui se pratique dans cette mission, ils ont, au milieu de leurs tentes, une tente particulière qui est comme une église ambulante; elle est dans le camp, ce qu'était le Tabernacle de l'alliance au milieu d'Israël.

» Pour revenir à l'affaire d'Ariendel, l'officier maure, envoya ordre au brame d'élargir les deux frères chrétiens et de venir rendre compte de sa conduite.

» Ces chrétiens étaient les plus étroitement resserrés ; on leur avait enclavé les pieds dans l'ouverture d'une grosse poutre , qu'ils ne pouvaient ni traîner ni mouvoir. Durant neuf jours que dura leur prison , ils y furent attachés nuit et jour , sans pouvoir se remuer de leur place. On avait déjà chassé leur famille de leur maison , enlevé les bestiaux et mis le sceau à la porte. Le brame ayant appris que ces prisonniers avaient le chapelet au cou, et faisaient leurs prières à l'ordinaire, entra en fureur ; il ne parlait plus que de leur trancher la tête. Quoique la chose passât son pouvoir, ce sont des menaces dont l'Indien timide se laisse aisément effrayer. Il s'en servit principalement pour les engager à adorer les dieux du pays ; mais nos chrétiens répondirent avec fermeté que, quand on avait une fois connu et embrassé la loi chrétienne, qui était la seule véritable, il n'était pas possible de l'abandonner. Le Père Aubert, missionnaire de Carvepondy, traitait par le moyen du catéchiste de l'élargissement des prosélytes avec le gouverneur de Tirouvatourou auquel le brame persécuteur était subordonné, lorsqu'il vint des ordres de la capitale, qui firent entièrement cesser la persécution.

» Les Hollandais enlevèrent, il y a quelques années, les églises des pauvres Paravas, pour en faire des magasins, et les maisons des missionnaires pour y loger leurs facteurs. Les Pères furent obligés de se retirer dans les bois, où ils se firent des huttes, pour ne pas abandonner leur troupeau dans un si pressant besoin. Il est vrai que les Paravas montrèrent en cette occasion

une fermeté inébranlable, et un attachement inviolable pour leur religion. On les voyait, tous les dimanches, sortir en foule de Tutucurip et des bourgades, pour aller entendre la messe dans les bois; les Pères y exerçaient, au milieu des gentils, les fonctions de leur ministère, plus librement qu'ils n'eussent fait auprès des Hollandais. Le zèle des Paravas choqua quelques-uns de ces messieurs, ils se mirent en tête de les pervertir et de leur faire embrasser leur religion. Dans cette vue, ils appelèrent de Batavia un ministre, pour instruire, disaient-ils, ces pauvres abusés; mais la tentative réussit mal. Dès la première conférence, le chef de la caste des Paravas confondit le prédicant par ce seul raisonnement : « Quand le grand Apôtre des Indes (saint François Xavier), nous fut envoyé de Dieu, nous n'étions chrétiens que de nom, mais gentils en effet. La foi que nous professons ne prit racine dans nos cœurs, que par la force et par le nombre des miracles que notre saint Apôtre opéra dans tous les lieux de cette caste; c'est pourquoi, avant que vous nous parliez de changer de religion, il faut, s'il vous plaît, que premièrement vous fassiez à nos yeux, non pas seulement autant de miracles qu'en a fait le grand Père, mais beaucoup davantage, puisque vous voulez nous prouver que la loi que vous nous apportez, est meilleure que celle qu'il nous a enseignée. Ainsi commencez par ressusciter du moins une douzaine de nos morts, car saint François Xavier en a ressuscité cinq ou six dans cette côte; guérissez tous nos malades, et quand cela sera fait, nous verrons ce qu'il y aura à vous répondre. » Le ministre ne sachant que répliquer à ce discours, et voyant d'ailleurs cet air de fermeté et de raison, qu'il

n'attendait pas dans des pêcheurs, ne songea qu'à se rembarquer au plus vite ; mais avant que de partir, on voulut voir si la violence n'aurait pas plus de pouvoir que l'exhortation ; on se mit donc en devoir de forcer ces Paravas d'aller au prêche. Le chef de la caste eut le courage de faire afficher un écrit à la porte de la loge hollandaise , par laquelle il déclarait que si quelque Paravas allait au temple des Hollandais, il serait traité à l'heure même comme rebelle à Dieu et traître à la nation. Personne ne fut tenté d'y aller, excepté un seul ; c'était un homme riche et puissant , dont la fortune dépendait des Hollandais , et qui fut assez lâche , de peur de s'attirer leur disgrâce , d'assister une fois à leur culte.

» Le chef de la caste des Paravas, qui en fut averti, mit ses gens sous les armes , se saisit des avenues , afin qu'à la sortie du temple le coupable ne pût lui échapper. Dès qu'il parut, il se saisit de lui. Les Hollandais voulurent se mettre en devoir de le sauver , mais ils n'y furent pas à temps , et ils furent obligés eux-mêmes de se retirer , pour ne pas irriter des peuples qui étaient résolus de conserver leur religion aux dépens de leur vie.

» Ces persécution ont cessé par la grâce de Dieu ; il est venu des directeurs plus doux et plus raisonnables qui, bien loin d'inquiéter ces peuples sur leur religion , et de leur faire violence , ont consenti que leurs anciens pasteurs revinssent demeurer dans les bourgades , et continuassent les mêmes fonctions qu'ils avaient toujours exercées depuis saint François Xavier. Je dois rendre cette justice à messieurs les directeurs d'aujourd'hui , que j'en ai trouvé parmi eux de très honnêtes gens,

qui gagnaient l'affection des peuples et se faisaient aimer des missionnaires qui, de leur côté, leur rendaient dans l'occasion des services assez importants.

» Les Danois établis à Trinquebar sur la tête de Coromandel, ont des ministres très luthériens entretenus par le roi de Danemark. Au moyen d'une imprimerie qu'on leur a envoyée, ils ont donné une édition du *nouveau Testament*, en malabar, avec quelques autres de leur composition. Les missionnaires n'ont pas manqué d'en donner aux fidèles le préservatif, soit en retranchant de la communion ceux qui se sont laissés séduire, soit en réfutant par de savants écrits les erreurs des hérétiques. La difficulté de multiplier les livres par l'écriture à la main, n'est pas un petit obstacle à notre zèle: mais nos fonds ne nous donnent pas de quoi subvenir aux dépenses qui seraient nécessaires. » (*Lettres édifiantes*, t. 4, p. 402.)

Le 2 février 1731, les PP. Walter et Cantova partirent de Gouaham, et pendant trois mois évangélisèrent une des Carolines où ils avaient abordé. Walter étant parti pour aller chercher des provisions dont on manquait absolument dans cette île, Cantova partit de son côté laissant ses compagnons à la maison de Falalep. Il allait à l'île Mogmog célébrer un baptême. A peine eut-il abordé, que les habitants, armés de lances, l'assaillirent en poussant de grands cris. « Pourquoi voulez-vous m'ôter la vie, leur dit Cantova, vous ai-je jamais fait aucun mal?—Tu viens, lui dirent-ils, détruire nos usages, combattre nos croyances, nous ne voulons pas de ta religion. » Il tomba percé de trois coups de lance. Ils tuèrent également un interprète et deux soldats, qu'il avait emmenés avec lui. Ils enterrèrent le cadavre du

missionnaire, mais mirent ceux de ces compagnons dans une barque qu'ils abandonnèrent aux flots. Ils vinrent ensuite dans l'île Falalep, pour attaquer la maison où étaient restés les compagnons du missionnaire. Des soldats la gardaient. Ils se défendirent courageusement, et faisant feu de quatre petits canons qu'ils avaient, ils tuèrent quatre de ces barbares. Enfin il furent accablés par le nombre et tombèrent tous percés de coups de lance. Il y eut en tout quatorze victimes, y compris le P. Cantova et ses trois compagnons. Quant à la maison, elle fut pillée, et complètement détruite.

En 1741, le P. Madeira ayant été pris par les Marattes qui venaient d'assiéger vainement Goa, fut sur le point d'être mis à mort par eux. Un de leurs brames leur ayant dit que ce missionnaire avait caché de grands trésors, ils voulurent le forcer à les donner. Pour cela, ils l'attachèrent pendant plusieurs jours à un pieu, presque entièrement nu, exposé aux ardeurs d'un soleil dévorant et ne lui donnant qu'un peu de mauvais riz pour toute nourriture, juste ce qu'il fallait pour ne pas le laisser mourir de faim. « Nous vous ferons mourir, lui dirent-ils, dans les supplices les plus cruels, si vous ne faites pas en sorte, soit par ce que vous possédez, soit en faisant contribuer vos disciples, de nous donner l'argent que nous exigeons de vous. » Les chrétiens réunissaient déjà leurs efforts pour venir efficacement au secours du confesseur de la foi; mais lui fit venir un catéchiste, et lui dit : « Commandez de ma part aux chrétiens, de ne pas s'appauvrir pour me tirer d'ici; je ne le veux pas souffrir. » Les Marattes, demeurèrent grandement étonnés d'une telle générosité. Cependant ils firent chauffer un casque de fer et une chaise de

même métal , instruments qu'ils destinaient à supplicier le saint. Ils allaient procéder à son supplice quand un de leurs chefs arrivant leur dit ; « Laissez en repos ce sanniassi , j'ai ouï parler du Dieu qu'il invoque ; c'est un Dieu redoutable , et nous pourrions bien nous attirer son courroux en tourmentant son serviteur. » Puis il ajouta : « C'est un étranger qui fait du bien à tout le monde par ses prières. » Les Marattes obéirent , et l'homme de Dieu détaché du poteau fut immédiatement mis en liberté.

En 1742, les chrétiens furent persécutés à Tiflis. « Les Capucins qui gouvernaient cette église, dit le P. Desvignes, essayèrent l'orage les premiers. Ces Pères furent tirés avec violence de leur maison , mis en prison , condamnés à une grosse somme d'argent , pour laquelle on prit et leurs petits meubles , et leurs vases sacrés : enfin , on les chassa de la ville. Les catholiques furent emprisonnés. Au milieu de tant de violence , le Seigneur prit en main la cause de ses serviteurs , qui était la sienne , et les vengea de leurs ennemis et des siens d'une manière éclatante. Le P. Damien, de Lyon, religieux distingué par son esprit et par son savoir , fut le digne instrument dont Dieu se scrvit pour délivrer ses frères de l'oppression. Son talent pour la médecine l'avait mis en faveur auprès d'Ibrahim-Khan , frère du roi , qu'il avait guéri d'une grande maladie ; et dans une mauvaise affaire que le patriarche lui avait suscitée à Tauriz, cette faveur lui donna une victoire si éclatante , qu'il fit chasser honteusement de la ville le prélat schismatique, qui avait entrepris de le faire bannir. Après la mort d'Ibrahim-Kham , il avait trouvé dans le cœur du fils toutes les bontés du père ; et ce jeune prince s'était

tellement attaché à lui, qu'il voulait que le missionnaire l'accompagnât dans tous ses voyages. En suivant la cour, le P. Damien s'était fait connaître du roi, et le prince, qui l'estimait, l'avait appelé à Perbend pour prendre soin de M. le résident de Moscovie, qui y était fort malade. C'est là qu'il apprit les violences qu'on exerçait à Tiflis contre les Capucins, ses frères, et contre les catholiques, ses enfants. Il entreprit cette affaire. Elle était en bonnes mains; la circonstance était favorable. Le roi, qui aimait M. le résident, regardait le médecin de ce ministre, comme un homme plus nécessaire que jamais, et il était disposé à ne lui rien refuser. Le P. Damien saisit cette heureuse conjoncture, et profita de ses avantages. Il présenta sa requête et la fit présenter par son malade. Le roi y eut égard, et défendit qu'on inquiétât les catholiques dans toutes les terres de sa domination. L'ordre fut envoyé, mais les intéressés trouvèrent le moyen de l'éluder. Pendant ces délais, Dieu permit que le monarque lui-même fût attaqué d'un mal de foie. Son neveu lui présenta le P. Damien pour le traiter, et le Père eut le bonheur de le guérir. Il ne demanda pour toute récompense de ce service signalé, qu'un ordre de sa majesté pour se transporter à Tiflis, avec commission de rétablir les persécutés dans leurs maisons et dans leurs biens. Il l'obtint; et, secondé du prince, son protecteur, il se fit donner par le Kalenther (juge) de la ville, un écrit signé, par lequel ce premier juge et tous les Arméniens s'engageaient, sous peine de perdre leurs biens et même la vie, à ne plus inquiéter ni les Pères ni les catholiques. Le patriarche, furieux de voir que son crédit et son argent étaient inutiles, dressa une nouvelle batterie. Il obtint secrète-

tement un ordre, par lequel il était enjoint à tous ceux qui s'étaient faits catholiques depuis quinze ans, de revenir à l'arménisme. Il prit mal son temps. Le Père était alors à la cour. Averti par ses amis des démarches du patriarche, il ne se contenta pas de les traverser, il fit donner un ordre décisif en faveur des catholiques. Tout autre que le patriarche aurait quitté la partie; mais toujours acharné à la perte de la religion, il ne se rebuta point, et voulut faire un dernier effort. Il n'avait point réussi par les prières, il voulut en imposer par l'éclat. Il parut à l'audience du roi avec un air de grandeur et de magnificence peu convenable à un sujet. Le prince en fut frappé. Il lui demanda quels revenus il avait pour trancher ainsi du grand seigneur et du petit souverain. Il répondit qu'il n'avait que ce qui était suffisant pour l'entretien de son monastère d'Echmiatzin. Mais le roi était instruit, il le condamna à lui céder cinq villages et à payer deux mille cinq cents tomans (le toman valait soixante livres de France); il le renvoya escorté d'un moisil, qui devait rapporter cette somme et la remettre au trésor royal. Ce dernier coup l'accabla et ses poursuites cessèrent enfin. (Henrion, *Histoire des missions*, t. 3, p. 322.)

En 1746 Nadir Chah fit du Frère Bazin, Jésuite, son premier médecin. Ecoutons ce Frère lui-même nous raconter ce qui lui arriva. « Les médecins persans n'avaient point sa confiance et je puis bien dire qu'ils ne la méritaient pas. Comme il avait souvent entendu vanter la science des médecins européens, il chargea M. Pierson, résident de la compagnie du commerce d'Angleterre, de lui en faire venir un ou deux à qui il assurerait de grands avantages. Le résident promit, quoi-

que la chose lui parût difficile. J'étais alors à Ispahan. Depuis mon arrivée en Perse, je m'étais mêlé de médecine ; j'en avais étudié les principes, et j'étais assez en état de suivre une maladie ordinaire. Dieu bénissait mes soins et mes remèdes. M. le résident, assez embarrassé de la parole qu'il avait donnée, jeta les yeux sur moi ; il fit valoir au Père supérieur les avantages que la mission pourrait retirer de cet événement, et la facilité que me donnerait cet emploi de servir utilement la religion, dans un pays où elle est sans cesse exposée à des insultes et à des persécutions. L'affaire se conclut comme il le souhaitait. La maladie de Thahmaskouly-Khan était une hydropisie commencée. Il me reçut avec bonté, donna ordre qu'on dressât deux pavillons, un pour moi et l'autre pour les domestiques qu'il m'avait destinés, et régla que ma tente serait toujours placée auprès de son harem, privilège qui n'était accordé qu'au médecin intime. Dès que je fus logé, je me disposai à faire usage des remèdes que j'avais préparés. Un des anciens médecins me déclara que, selon la coutume et les intentions du roi, il fallait que je prisse moi-même, avant le prince et sous ses yeux, la dose de la médecine que je lui présenterais. Je me soumis à l'essai et je promis d'en prendre le premier quelques gouttes. J'étais étranger, mes soins avaient du succès, le roi m'honorait de sa confiance : la jalousie excita la haine des quatre médecins. Une indiscretion que fit le prince leur fournit une occasion de me desservir auprès de lui. Un jour je lui avais donné un purgatif. Je le priai de rester dans sa tente, mais il ne crut pas devoir aux décisions de la faculté la soumission qu'il exigeait pour ses ordres. Le mouvement du cheval, la rigueur du

temps, l'excès de la fatigue, lui causèrent une espèce de révolution. Il en fut épouvanté. Ses médecins m'accusèrent de lui avoir donné quelques drogues corrosives qui lui brûlaient les intestins : « Mais, enfin, quel remède ? » leur dit le roi, ils n'osèrent pas le risquer, mais ils répondirent que celui qui avait composé le poison pouvait seul en connaître l'antidote. Il me fit appeler ; et, me regardant avec des yeux enflammés de la colère, me reprocha son mal, et cependant me l'expliqua. Je lui remontrai le tort qu'il avait eu de s'exposer au grand air, mais, en même temps, je lui préparais un lénitif qui calma l'irritation des entrailles. Le succès me rendit sa faveur. Il me fit présent d'un cheval d'un grand prix, qu'il avait souvent monté. Sa santé se rétablit parfaitement. Quelque temps après, il me fit compter trois cents tomans, c'est-à-dire environ dix-huit mille francs de notre monnaie, et me dit qu'il comptait me marquer sa reconnaissance par des dons plus dignes de lui.

Lorsque Nadir-Chah eut été assassiné au mois de juin, 1747, la Perse tomba dans la confusion. Le P. Grimod, Jésuite, raconte le sac d'Ispahan, en 1750, par les peuples dont Dieu se servit pour châtier les Persans : « Nous n'avons pas été à l'abri de ces cruautés, dit-il, et si elle ne sont pas tombées sur moi, c'est que je n'ai pas encore mérité de souffrir pour Jésus-Christ. Il y a deux ou trois mois que les gens du quartier où nous demeurons (à Djoulfa), ayant appris qu'il y avait un nouvel impôt, s'enfuirent tous, et nous laissèrent exposés aux soldats qu'on avait envoyés. Ils entrèrent par ruse dans notre maison, conduits par un enfant, qui la lui indiqua. Le premier qu'ils rencontrèrent fut le frère Bazin, médecin et chirurgien. Ils se jetèrent sur lui,

et le maltraitèrent avec la plus horrible inhumanité; ensuite ils dirent ce qu'ils demandaient. Il leur fallut cent écus : « Donne, disaient-ils, donne sur-le-champ ; il les faut créer si tu ne les as pas, ou nous les tirerons de ta peau. » Cependant les coups redoublaient sur les épaules et sous les pieds. On leur donna d'abord tout ce qu'on avait d'argent ; et, comme ce n'était pas, à beaucoup près, la somme qu'ils exigeaient, on leur livra deux chandeliers d'argent. Le P. Duhan, notre supérieur, ne sachant pas la langue persanne, leur parla par interprète. Ils le frappèrent, le lièrent à un pilier, et se mettaient en devoir de lui donner la bastonnade sous les pieds. Il les avait extrêmement enflés. Tout barbares qu'ils étaient ils en eurent pitié, et, après deux ou trois coups, ils le laissèrent. Mais cet accident cruel fit sur un corps affaibli une si forte impression, que, huit jours après, il en mourut. C'était un missionnaire parfait; non seulement les catholiques, mais les hérétiques le regardaient comme un saint. A peine avions-nous achevé ses funérailles, qu'on nous apporta la plus accablante nouvelle. Un valet du gouverneur vint à notre maison avec un chrétien. Ils nous dirent qu'ils avaient beaucoup de peine à empêcher les soldats d'entrer chez nous, et qu'il fallait donner actuellement douze livres d'argenterie, sans qu'il y manquât un seul écu. Il n'y eut pas moyen de s'en défendre. Ainsi nous a été enlevée toute l'argenterie de notre église; à peine avons-nous sauvé les vases sacrés des mains de ces furieux. Nous sommes donc sans ressources, ne recevant rien d'Europe, ayant fait de grandes dettes pour payer d'injustes contributions; obligés de vendre nos meubles, nos habits, enfin les arbres de notre jardin, pour subsister; n'ayant pas même de

quoi acheter du riz, qui est la nourriture commune des pauvres dans le pays. Nous avons des protecteurs dans la Compagnie hollandaise, et dans les Anglais établis ici pour le commerce ; mais ils se sont retirés, comme ont fait aussi tout ce qu'il y avait de ministres étrangers. Les Pères Augustins et les Pères Capucins ont pris le même parti, il ne reste plus qu'un Père Carme et un Père Dominicain, avec lesquels nous vivons dans l'union la plus étroite. Au milieu de tant de maux, nous nous soutenons par la patience : mais, étant sans appui du côté des hommes et tous nos chrétiens s'étant dispersés au loin, il est bien à craindre que nous ne soyons bientôt contraints d'abandonner entièrement un royaume, où il n'y a plus que crime, brigandages et confusion. Il n'y a point de jour où on ne s'efforce d'enfoncer notre porte pour nous piller. Nous ne pouvons sortir qu'en cachette ; et à combien de dangers et d'insultes ne sommes-nous pas exposés ! Si nous quittons la Perse, nous irons ailleurs porter l'Evangile. Nous trouverons dans les Indes de quoi exercer notre zèle. » (Henrion, *Hist. des missions*, t. 3, p. 323.)

Le P. Castanaret ou Castagnarez, Jésuite, évangélisait le pays des Chiquites au milieu des dangers incessants que la nature du climat et la férocity des habitants accumulaient autour de lui. Il avait eu à surmonter un obstacle énorme. Il avait fallu qu'il apprit la langue de ces peuples. Or, elle est tellement hérissée de difficultés, que les mémoires les plus heureuses y échouent. Ce fut en 1720 qu'il vint se joindre au P. Suarez dans cette mission. Il entreprit avec ses compagnons des voyages longs et pénibles pour découvrir de nouvelles peuplades, pour frayer de nouvelles voies de communi-

cation entre elles. Son génie dota les sauvages de plusieurs des bienfaits de notre civilisation. Sans ressource, aidé seulement du zèle des nouveaux convertis, il parvint à bâtir une église. Tout semblait conspirer pour satisfaire la noble ambition de son cœur. Dieu bénissait ses travaux et la moisson d'âmes était abondante. Chaque jour il faisait de nouveaux chrétiens; chaque jour l'eau du baptême épanchée de ses mains rendait à Jésus-Christ quelques-uns de ces pauvres sauvages que depuis si longtemps la lumière du christianisme avait laissés dans les ténèbres de l'idolâtrie.

Du reste son zèle était infatigable: ni travaux, ni dangers, ni précipices, ni distances, ni déserts, rien ne l'arrêtait. Les Missionnaires sont les conquérants de l'ordre moral. Pour gagner à Dieu des hommes, ils sont plus intrépides que les guerriers qui affrontent les balles et la mitraille. Le danger les excite, l'aspect des obstacles les exalte et les grandit, ils lèvent les yeux au ciel et ils s'élancent sûrs de vaincre. Ils franchissent les mers, ils traversent les rivières et les monts, pénètrent dans les forêts remplies de bêtes féroces. Qu'importent à ces conquérants les privations et les fatigues? que leur font les aises de la vie? N'ont-ils pas la Providence qui luit pour eux et la foi qui les guide comme jadis la colonne de feu guidait au désert le peuple d'Israël? S'ils succombent à la tâche, s'il meurent loin du monde civilisé, à des milliers de lieues de leur patrie, de leur famille, ils sont au comble de leurs vœux. Dieu les regarde et les attend au ciel: C'est lui qui recueille les blessés et les morts dans cette armée spirituelle qui marche à la conquête du monde, sous l'étendard de la croix.

A peine guéri d'une grave maladie, le P. Castagnarez

entreprit la conversion des Mataguais et des Terènes. Cette fois ses efforts ne furent pas couronnés de succès. Tous les jours de combat ne sont pas des jours de victoire ; mais le guerrier vaincu malgré sa valeur , ne se repose pas sous la tente. Il sort pour venger sa défaite et pour affronter de nouveau les périls. Le P. Castagnarez ne resta pas longtemps à la maison de Saint-Ignace où il s'était retiré, il voulut , dans l'intérêt de la mission et pour mettre en communication les uns avec les autres les établissements qu'avaient les missionnaires , faire ou achever l'importante découverte du Pilcomajo. Il y avait trois cents lieues à faire en traversant des contrées affreuses , des terres inondées où les animaux féroces abondaient , où des moustiques innombrables faisaient endurer aux voyageurs de véritables tortures. Le P. Castagnarez qui avait prit avec lui dix hommes d'escorte, voyagea pendant dix jours , ayant souvent à traverser des marécages où il avait de l'eau jusqu'à la poitrine. Il était épuisé de fatigue, les herbes tranchantes dont les marécages étaient pleins , lui avaient mis les pieds en sang. Il fut obligé de rebrousser chemin. Le zèle avait été plus grand que la possibilité. Le missionnaire revint à Saint-Ignace.

Nous continuerons ce récit , en citant les *Lett. édif.*, vol. 8, p. 112.

« Son repos y fut court , la soif de la gloire de Dieu le pressa d'aller chez les barbares nommés *Mataguais*. Un Espagnol dont le nom était *Acozar*, sincèrement converti par les exhortations du missionnaire , l'accompagna , malgré les représentations de ses amis et l'évidence du danger. Ils arrivèrent , les barbares les reçurent bien ; mais il y avait chez eux un cacique,

ennemi déclaré des missionnaires, de leurs néophytes, de tout ce qui conduisait au christianisme. Ce perfide vint inviter le Père à fonder une peuplade chez lui. Le missionnaire, croyant l'invitation sincère, voulut s'y rendre, mais il y eut des Indiens qui connaissaient la mauvaise intention du cacique, et qui ne manquèrent pas d'avertir le Père du danger auquel il allait s'exposer.

» Il résolut donc de s'arrêter pendant quelque temps chez les premiers Mataguais qui l'avaient accueilli. Dans cet intervalle il n'y eut point de caresse qu'il ne fit au cacique et à sa troupe ; il le renvoya enfin avec promesse qu'aussitôt qu'il aurait achevé la chapelle qu'il voulait bâtir, il passerait dans sa nation pour s'établir. Le cacique dissimulé se retira avec ses gens ; le Père se croyant en pleine sûreté, envoya ses compagnons dans la forêt, couper les bois propres à la construction de la chapelle, et les Mataguais qui lui étaient fidèles, pour les rapporter ; ainsi il resta presque seul avec Acozar. A peine ceux-ci s'étaient-ils éloignés, qu'un Indien de la suite du traître cacique retourna sur ses pas. « Que voulez-vous, lui demanda le Père ? » Il répondit qu'il revenait pour chercher son chien qui s'était égaré ; mais il ne revenait que pour remarquer si le Père était bien accompagné ; et le voyant presque seul, il alla sur-le-champ en donner avis à son cacique, qui revint à l'instant avec tous ses gens, assaillit le Père avec une fureur infernale, et lui ôta la vie. Les autres barbares firent le même traitement à Acozar, qui eut ainsi le bonheur de mourir dans la compagnie de cet homme apostolique. Aussitôt ils mirent la croix en pièces, brisèrent tout ce qui servait au culte divin et emportèrent en triomphe les petits meubles des missionnaires, comme s'ils eussent

remporté une victoire mémorable. La mort ou, pour mieux dire, le martyre du Père Augustin Castagnarez, arriva le 15 septembre 1744, la cinquante-septième année de son âge.»

En 1760, deux missionnaires, MM. Dupuy de Lyon et Guerville de Honfleur, que la congrégation des missions étrangères envoyait à Socotora, dans le but d'y fonder une mission, ne réussirent pas comme leurs supérieurs l'avaient espéré. Obligés de quitter cette île, ils vinrent, après différents accidents dans leur voyage, relâcher sur la côte d'Arabie, où ils furent massacrés par les indigènes.

Nous franchissons un grand nombre d'années, pour retrouver des persécutions. Il faut que nous arrivions à l'an 1777. Les peuples qui habitent la côte occidentale d'Afrique, depuis le cap Lopez-Gonsalvo jusqu'à celui de Bonne-Espérance, étaient entièrement idolâtres. Les efforts des Portugais, pendant longtemps maîtres du pays, n'ont pas pu y implanter le christianisme. Quatre prêtres italiens s'embarquèrent à La Rochelle en 1777, pour se rendre au Sogno. Le préfet de la mission et un de ses compagnons prirent les devants. Ils furent tous deux empoisonnés par les noirs, et les deux autres qui les suivaient de près eurent toutes les peines imaginables à échapper à un sort pareil. Ils s'embarquèrent pour Haïti, voyant qu'il n'y avait pas possibilité d'opérer le bien sur cette terre barbare.

CHAPITRE XVII.

Persécutions en Chine, depuis 1722, jusqu'en 1789.

Joung Tching, fils et successeur du dernier empereur, commença par bannir du palais tous les missionnaires. Aussitôt la persécution se ralluma. Le premier théâtre sur lequel elle se montra, fut le Fou-Kien. Le P. Maillo va nous raconter les commencements de cette persécution dans une lettre datée de Pékin, 16 octobre 1724. (*Choir des lettres édifiantes*, vol. 11, p. 234.) « Comment vous écrire, dans l'accablement de douleur où nous sommes ? et le moyen de vous faire le détail des tristes scènes qui se sont passées sous nos yeux ? Ce que nous appréhendions depuis plusieurs années, ce que nous avions plusieurs fois prédit, vient enfin d'arriver. Notre sainte religion est entièrement proscrite à la Chine ; tous les missionnaires, à la réserve

de ceux qui étaient au palais, sont chassés de l'empire, les églises sont démolies, ou destinées à des usages profanes; les édits se publient, et, sous des peines rigoureuses, on ordonne aux chrétiens de renoncer à la foi, et on défend aux autres de l'embrasser. Tel est le déplorable état où se trouve réduite une mission, qui, depuis près de deux cents ans, nous a coûté tant de suer et de travaux.

» Les premières étincelles qui ont allumé le feu d'une persécution si générale, s'élevèrent au mois de juillet de l'année dernière dans la province de Fou-Kien, ce fut à Soun-Gan-Hien. Cette chrétienté était gouvernée par les Pères Blas de la Sierra et Casebio Ostot, dominicains espagnols, venus depuis peu des Philippines. Un bachelier chrétien, mécontent de l'un de ces missionnaires, renonça à la foi, et s'étant associé plusieurs autres bacheliers, ils présentèrent au mandarin du lieu une requête qui contenait plusieurs accusations, dont les plus fortes étaient que les personnes des deux sexes se rassemblaient dans nos églises, et qu'on destinait, dès leur bas âge, de jeunes filles à garder la virginité. La chose était vraie, mais c'était avoir peu d'égard aux usages et aux coutumes de la Chine; car les autres missionnaires, jésuites ou autres, ainsi que Messieurs des missions étrangères, qui connaissent la délicatesse des Chinois sur la séparation des personnes de différent sexe, ont évité avec grand soin de leur donner le moindre ombrage, rien n'étant plus capable de décrier la religion et de la rendre odieuse et méprisable.

» Le gouverneur de la ville de Fou-Gan, à qui la requête avait été présentée, l'avait envoyée aux mandarins supérieurs; il reçoit du Tson-Ton l'ordre qui suit :

« J'ai appris que dans votre gouvernement il y a des

gens qui professent la religion du Seigneur du ciel ; que les riches et les pauvres l'embrassent ; qu'ils ont des temples à la ville et à la campagne ; et, ce qui est le plus répréhensible, qu'il y a de jeunes filles à qui on interdit le mariage et qu'on leur donne le nom de vierges ; que lorsque l'on prêche cette religion, on ne distingue ni hommes ni femmes ; que dans le territoire qui dépend de Fou-Gan, on compte seize temple de cette secte. Cette religion étrangère séduit le peuple et corrompt nos bonnes coutumes, il est donc d'une sage politique de proscrire cette religion et d'en arrêter les progrès. Je vous en transmets l'ordre, ayez soin de le publier, d'interdire cette secte, de fermer ses temples. Si dans la suite il se trouve quelqu'un qui ait la témérité de violer ces ordres, punissez-le selon les lois. Il faut se saisir sans délai de ceux qui se rassemblent pour suivre cette religion étrangère, et selon les règlements leur infliger le châtimement de leur crime ; on ne leur pardonnera point. Exécutez cet ordre. »

» Le mandarin de Fou-Gan fit la réponse suivante.

« Moi, mandarin de Fou-Gan-Hien, sur les ordres que j'ai reçu de votre part, je me suis transporté en personne à l'église qu'on bâtit, quoique cet ouvrage ne soit que commencé, j'ai jugé que la dépense ne saurait aller à moins de trois mille tael. Cet argent serait bien mieux employé à secourir le pauvre peuple ; quel dommage qu'on l'emploie en faveur d'une fausse religion, qui détruit les cinq sortes de devoirs et la vraie vertu, qui renverse l'union des familles et anéantit les bonnes coutumes !

» J'ai fait connaître au capitaine et aux chefs de quartier les soins que vous donnez pour le bon gouvernement de cette province, afin de maintenir nos usages et de perfectionner le cœur des peuples. Alors l'écrivain,

Kouo-Sinn et le gradué Ou-Ou-En-Tcho et autres qui ont soin de la fabrique de cette église, m'ont répondu à haute voix : Le Seigneur du ciel est le maître de toutes choses, qui oserait ne pas le respecter et l'honorer ?

» Je leur adressai aussitôt la parole, et je leur demandai pourquoi il n'honoraient pas leurs ancêtres ? pour quoi, à la mort de leurs pères et de leurs mères, ils ne faisaient pas les cérémonies ordonnées par les lois ? pour quoi ils avaient parmi eux des garçons et des filles qui ne se mariaient pas ? pourquoi ils regardaient comme de mauvais génies nos anciens sages que nous révérons ? A tout cela ils me répondirent : qu'il y avait un Européen maître de la loi, qui la publiait et leur enseignait le chemin du ciel ; qu'à l'égard des cérémonies après la mort, elles n'étaient d'aucune utilité, à quoi bon les faire ? Je leur demandai comment s'appelait cet Européen ? s'il avait la patente impériale ? quel était le lieu de sa demeure, et si je ne pourrais pas le voir ? Ce maître de la loi, me dirent-ils, se nomme Ouang, il ne se montre que très difficilement, il ne dit point s'il a la patente impériale, ou non. De semblables réponses me firent juger que c'étaient des ignorants qui avaient embrassé cette religion par simplicité et sans examen.

» Par l'effet du bon cœur de l'empereur décédé, à l'égard des étrangers qui viennent à la Chine, il fut ordonné qu'on laisserait demeurer dans leurs églises, ceux qui avaient la patente impériale, et qu'on chassât les autres. Cet ordre se borna à permettre aux Européens de vivre dans leur loi. Les Chinois ne peuvent ni la suivre, ni se soumettre aux étrangers. Ceux qui ont la patente impériale, ont chacun leur église, il ne doit y en avoir qu'une seule en chaque province ; et comment souffrir que dans un pays

Hien (ville de troisième ordre), tel que Fou-Gan, il y ait dix de ces églises, où les hommes et les femmes s'assemblent pêle-mêle sans distinction de sexe.

» Les choses en sont venues à un point de mépris des mandarins et de leur autorité, que si vous n'employez au plus tôt ce que vous avez de pouvoir, tout le peuple embrassera cette loi, et s'écartera absolument de ses coutumes, pour en suivre d'étrangères.

» Je ne suis qu'un petit mandarin et je n'ai pas le pouvoir de réformer de tels abus. Du reste je vous conjure de faire attention à l'audace et l'arrogance de ceux qui embrassent cette loi. Tous les mandarins d'armes et de lettres doivent se réunir pour y apporter un remède si efficace, qu'après la défense qui en sera faite, personne n'ose plus se soustraire aux sages lois du gouvernement.

» On répondit en envoyant l'ordre au mandarin de Fou-Gan, de faire arrêter un bachelier qui avait embrassé cette religion, de découvrir l'auteur de l'écrit affiché, de prendre le nom et le surnom de l'Européen, maître de cette secte, et de s'informer d'abord s'il avait la patente.

« Le Tson-Ton envoya secrètement un billet au mandarin, pour lui recommander de faire rentrer dans la bonne voie ceux qui se sont égarés. Pour empêcher tout attroupement du peuple, il avertit qu'il enverra des soldats pour le tenir en respect.

» Le mandarin de Fou-Gan fit la réponse suivante au billet du Tson-Ton :

« J'ai tâché d'exécuter vos ordres, j'ai parlé aux chrétiens à plusieurs reprises. Mais, hélas ! on dirait que ce sont des gens ivres, ils ne paraissent pas vouloir sortir de leur assoupissement ; loin de penser à se corriger, ils ont attaché au bas de mon écrit, un écrit injurieux.

» J'apprends par le rapport fait sur le nombre des temples, qu'il s'en trouve dix-huit; il a fallu de grandes sommes pour construire ces édifices, et cet argent a été tiré des entrailles du peuple. Ces pauvres gens qui sont avares quand il s'agit de toute autre dépense, ne regrette point l'argent qu'ils donnent pour un usage aussi pernicieux, ils engagent leurs maisons et vendent leurs héritages.

» Les jeunes femmes et les jeunes filles entrent aussi dans cette religion: elles vont dans un lieu retiré, dire à l'oreille de l'Européen des paroles secrètes; c'est ce qu'ils appellent se confesser. Ils n'ont pas de honte de s'assembler pêle-mêle, hommes et femmes; les enfants de famille, les bacheliers et autres lettrés, ne rougissent pas de faire des actions indignes de leur rang. Dans cette secte on ne pense plus à son père et à sa mère quand ils sont morts; on oublie jusqu'à l'origine de sa famille; on est comme une eau sans source, et un arbre sans racine; on ne rend aucun honneur aux sages dont nous avons reçu la doctrine; ainsi le Chinois est métamorphosé en Européen. Les filles qui gardent la continence ne se marient jamais, ceux dont la femme est décédée ne se remarient pas non plus, et ils consentent à passer leur vie sans enfants. N'est-ce pas là une secte qui séduit le peuple, qui désunit les familles et qui en corrompt les bonnes mœurs? L'affaire est de conséquence; envoyez au plus tôt des ordres rigoureux, pour rétablir les coutumes qui ont été perverties; à l'égard des temples des chrétiens, il me paraît qu'il faudrait les détruire. »

» Le vice-roi se joignit à Tson-Ton, et tous deux agirent contre les chrétiens, ils donnèrent l'édit que voici :

» La doctrine que les anciens sages ont enseignée aux hommes, les instructions des empereurs pour le gouver-

nement des peuples, les bonnes règles de conduite de notre empire sont toutes renfermées dans les cinq sortes de devoirs, et dans le code de nos lois. Par exemple, l'obéissance filiale ne consiste pas précisément à nourrir délicatement son père et sa mère; on peut avec des vivres ordinaires et grossiers, leur procurer une vie douce; mais à la mort des auteurs de ses jours, un fils doit pleurer, gémir, se lamenter, préparer avec soin l'appareil de leurs funérailles et être attentif à faire les cérémonies du Tsi. Ce sont là les devoirs indispensables.

» Nous lisons dans nos livres que les cérémonies du Tsi doivent se faire avec autant de respect, que si leurs esprits étaient présents; et si je ne le fais pas moi-même, et que je m'en repose sur d'autre, c'est comme si j'omettais de les faire. Nos anciens sages ont établis ces cérémonies comme un des principaux fondement du gouvernement de l'Etat.

» Des trois péchés contre l'obéissance filiale, celui de ne pas laisser de postérité est le plus grand. C'est pour cela que si un homme perd sa femme sans avoir eu d'enfants, il doit se remarier. Quand les filles sont en âge de puberté, on doit leur chercher des époux; les hommes et les femmes, les garçons et les filles ne doivent rien recevoir les uns des autres; ce sont là des points extrêmement recommandés parmi nous.

» Notre empereur Yong-Tching nous dit sur toute chose: que l'obéissance filiale soit exactement observée. Dans notre gouvernement du Fou-Kien, tout s'applique à l'étude du chiking; de nos cérémonies et de nos lois; cette étude n'est négligée que dans le pays des Fou-Gan-Hien, où est venu tout récemment un Européen, qui prend le titre de maître de la loi, et qui s'y tient caché.

La religion qu'il prêche sème le trouble parmi le peuple , et le fait douter de la bonté de nos lois. Non-seulement les laboureurs et les marchands l'écoutent et le suivent , des lettrés mêmes s'en sont tellement laissés infatuer , qu'ils ne peuvent plus démêler le vrai d'avec le faux. Cet Européen admet dans sa loi hommes et femmes , qui ne rougissent pas de s'assembler sans distinction de sexe. Ces pauvres aveugles épuisent leurs bourses pour élever des temples. Qui pourrait dans un temps si serein , et au plus beau soleil qui luit à nos yeux , voir avec tranquillité le génie Ke-Mai (démon de l'illusion et de l'erreur) courir çà et là.

» Ceux qui professent cette loi regardent nos anciens sages , les ancêtres des familles comme autant de mauvais génies ; ils ne leur portent aucun respect , et leur refusent les cérémonies accoutumées ; ils se font un plaisir de n'avoir point de postérité , ils exhortent les filles à ne point se marier , et celles qui suivent leurs conseils , ils les appellent petites vierges. De plus ils ont une espèce de chambre obscure , où l'on voit entrer les hommes et les femmes , qui y parlent à voix basse ; et c'est ce qu'ils appellent se confesser ; de toutes les sectes , il n'y en a point de plus pernicieuse.

» Il est écrit dans le code de nos lois , que le chef d'une secte , qui , sous prétexte de religion et de bonnes mœurs , trompe le peuple , doit être étranglé ; et que ceux qui travaillent sous lui au même dessein , doivent être punis de cent coups de bâton , et bannis à trois cents lieues. De plus , il est sévèrement défendu d'ériger de nouveau temples , de quelque secte que ce soit ; et que si quelqu'un contrevient à cet ordre , il doit être banni de l'empire , avec défense d'y revenir jamais ; les temples doivent être

détruits , le terrain et les matériaux confisqués. Sur quoi nous , Tson-Ton et vice-roi , ordonnons qu'on saisisse, sans bruit , ce maître de la loi et qu'on le conduise, sous bonne garde à Macao , avec défense de rentrer dans la Chine. Ordonnons pareillement aux personnes de tout état , de s'éloigner d'une si mauvaise loi , et aux coupables de se corriger. Il faut qu'ils s'occupent à lire les livres de nos anciens sages , afin qu'il n'y ait aucune diversité dans les coutumes , et que les peuples maintiennent leurs cœurs dans l'intégrité , qu'ils ne se laissent pas séduire jusqu'au point de suivre de fausses sectes.

» Pour ce qui regarde les lettrés qui ont suivi cette fausse loi , s'ils y renoncent , il faut nous envoyer leurs noms , non-seulement pour leur pardonner leur crime , mais pour les louer de leur zèle ; et nous priverons de leur degré ceux qui ne voudront pas se soumettre : nous les punirons suivant les lois , car c'est un crime qu'on ne saurait pardonner. Que si les mandarins les favorisent , nous les ferons déposer de leur mandarinat. Fait la première année de Yon-Tching , le deux de la huitième lune , c'est-à-dire , le 7 septembre 1723. »

» Lorsque nous apprîmes , à Pékin , ce qui se passait dans la province de Fou-Kien , nous en fûmes alarmés , et nous craignîmes que la tempête ne s'étendit plus loin. Le Tson-Ton de Fou-Kiên gouverne aussi la province de Tche-Kiang ; il est docteur du premier ordre , et de la famille des ceintures rouges , c'est-à-dire de la première famille des Tartares , après celle qui occupe le trône impérial ; il jouit par conséquent d'une grande autorité. D'ailleurs les temps sont bien changés ; l'empereur régnant ne se sert presque plus des Européens , et il paraît peu touché des sciences et des autres curiosités des pays étrangers. Cette disposition

a éloigné de nous les amis que nous avions ; les uns ne sont plus en état de nous rendre service , et les autres n'osent avoir de liaison avec les Européens.

» Cependant nous eûmes une forte recommandation auprès du Tson-Ton , qui répondit qu'il n'était plus maître de cette affaire, qu'il en avait informé l'empereur, qu'il fallait attendre sa décision.

» Il avait envoyé un placet à ce prince , où il lui disait , qu'on pouvait laisser les missionnaires à la cour , où ils rendaient quelques services ; soit en travaillant au calendrier , soit en s'appliquant à d'autres ouvrages , mais que dans les provinces ils faisaient beaucoup de mal , sans être d'aucune utilité.

» L'empereur envoya ce placet au tribunal des rites , afin qu'il donnât son avis.

» Quoique ce tribunal ait toujours été fort contraire à la religion , nous eûmes quelque espérance , qu'en gagnant les officiers qui ont soin des registres , nous pourrions les obliger à en tirer les ordres de l'empereur Kan-Gi , qui nous sont favorables et à dresser sur ces ordres la minute de la détermination que prendrait le tribunal. Nous nous flattions que , par ce moyen , on conserverait , du moins dans les provinces , les missionnaires qui ont la patente impériale.

» Nous eûmes ce que nous souhaitions. Sur ces ordres on dressa deux minutes , dont l'une donnait gain de cause sur le Tson-Ton de Fou-Kien , et l'autre permettait aux missionnaires qui avaient la patente impériale de demeurer dans les provinces.

» Ce qui nous rassurait encore , c'est que le prince , douzième fils de feu l'empereur , et qui est à la tête du tribunal des rites , et deux de ses assesseurs , nous avaient.

promis leur protection. Le tribunal s'étant assemblé, le 5 janvier, et l'un des mandarins subalternes ayant présenté une minute qui ratifiait tout ce qu'avait fait le Tson-Ton de Fou-Kien, le prince président la lut, et il demanda si dans les registres, il n'y avait pas des ordres de feu l'empereur son père, touchant la religion chrétienne, et pour quoi on ne les produisait pas, et il donna ordre de les citer dans la minute.

» Mais le jour suivant, le tribunal assemblé à l'ordinaire, le prince président ayant demandé si la minute de détermination qu'on devait prendre sur la religion chrétienne était prête, le mandarin eut la hardiesse de lui présenter la même minute du jour précédent. Le prince lui en témoigna sa surprise, il répondit avec fierté, qu'il n'avait point d'autre minute à présenter, que le prince était le maître, mais qu'il perdrait plutôt son mandarinat que d'en changer. Alors le prince se doutant peut-être qu'un ordre secret de l'empereur autorisait la témérité du mandarin; prit le pinceau, corrigea quelque chose de peu de conséquence dans la minute, et la signa; les autres mandarins suivirent son exemple, hors deux, qui prirent la minute et la rendirent sans la signer; mais deux jours après, craignant de s'attirer quelque fâcheuse affaire, ils la signèrent.

» Dans cette détermination du tribunal, on conserve les Européens à la cour, on interdit rigoureusement leur religion, et on expulse les autres de tout l'empire. Ceux des provinces qui ont reçu ci-devant le patente impériale, doivent la remettre pour être brûlée; enfin il y a ordre à tous les mandarins et vice-rois d'observer le contenu de la déclaration, sous peine d'être cassés.

» Cette déclaration fut présentée à l'empereur le 10

janvier, le lendemain il écrivit avec son pinceau rouge la sentence qui suit :

« Qu'il soit ainsi fait qu'il a été déterminé par le tribunal des rites. Ces Européens depuis bien des années, demeurent dans les provinces de l'empire. Maintenant il faut s'en tenir à ce que propose le Tson-Ton de Fou-Kien.

» Mais comme il est à craindre que le peuple ne leur fasse quelque insulte, j'ordonne aux Tson-Ton et vice-rois de provinces de leur accorder cinq ou six mois pour les conduire, ou à la cour ou à Macao ; de leur donner un mandarin qui les accompagne dans leur voyage, qui prenne soin d'eux, et les garantisse de toute insulte : qu'on observe cet ordre avec respect. »

» Nous avions appris la délibération du tribunal des rites, et n'ayant plus d'espérance de ce côté-là, nous prîmes le parti de recourir à l'empereur lui-même ; la difficulté était de lui faire passer nos remontrances. Le troisième fils du feu empereur, le seul, pour ainsi dire, qui soit en faveur auprès du monarque régnant, nous parut le plus propre à nous accorder ce service : ainsi il fut conclu que le P. Frédelli, moi et le Frère Castillon que son talent dans la peinture avait rendu si agréable à ce prince, irions le lendemain à son hôtel lui demander audience et le prier de nous accorder sa protection. Le lendemain nous nous y trouvâmes tous les trois ; son cortège se disposait déjà à le conduire au palais. L'eunuque fit d'abord difficulté de nous introduire, parce que le prince était sur le point de sortir ; mais s'étant rendu à nos instances, il rentra dans l'appartement, revint nous prendre et nous introduisit vers le prince. Dès qu'il nous aperçut : « Vous venez, nous dit-il, me parler de l'accusation que le Tson-Ton de Fou-Kien a portée contre vous. » Nous lui répondîmes que oui,

et le priâmes de nous honorer de sa protection. « Hier ,
répliqua-t-il , l'empereur remit l'affaire au seizième de mes
frères et à moi , mais je n'en suis pas assez instruit. De-
puis le temps que durent vos disputes , vous voyez le train
que prennent vos affaires ; quelles peines , quelles fatigues
n'ont-elles point données à feu l'empereur mon père ? Que
diriez-vous si nos gens allaient en Europe , et y voulaient
changer les lois et les coutumes établies par vos anciens
sages ? L'empereur mon frère veut absolument mettre fin
à tout cela d'une manière efficace. — Il n'y a plus de dis-
pute , répondîmes-nous , tout est fini. — D'où vient donc
que ces deux Européens de Fou-Kien se tiennent cachés ,
si tout est fini ? — Nous ne les connaissons point ; ceux que
nous connaissons ont des patentes du feu empereur ; ils
sont répandus dans les différentes provinces par ordre du
tribunal des rites , donné la cinquième année du règne de
Kan-Gi. » Nous lui mimas en même temps cet ordre entre
les mains ; il le lut avec attention ; puis , en nous le ren-
dant , il nous dit que cette patente avait été mal donnée ;
qu'elle pouvait être de quelque utilité au palais , mais
qu'elle n'avait nulle autorité au dehors. A quoi nous répon-
dîmes , que nous étions des étrangers peu instruits de la
manière dont se gouvernent les tribunaux ; mais qu'ayant
reçu la patente des mains de l'empereur , nous étions per-
suadés que nous n'avions rien à craindre. « Oh ! je sais ,
nous dit-il , qu'il y a plusieurs sortes d'Européens à la
Chine ; il y en a qui viennent pour le service de l'empereur , d'autres pour le commerce , et d'autres pour prê-
cher votre loi. Je n'ai pas le temps maintenant d'examiner
vos affaires ; mais avertissez tous les Européens de se
rendre demain au palais ; je vous y entretiendrais à loisir. »
Nous le priâmes alors de nous servir d'appui et de père.

« Soyez en repos , répondit-il , l'empereur m'a remis votre affaire , j'en prendrai soin. » Cette promesse nous consola , et nous sortîmes fort satisfaits.

» Le lendemain 6 de janvier, nous nous rendîmes tous au palais , mais nous attendîmes toute la journée inutilement. Le seizième prince qui devait s'y trouver avec le troisième , n'y parut point ; ce dernier nous fit dire de revenir le lendemain soir à son hôtel , mais qu'il n'était pas nécessaire que tous les Européens y vinsent. Nous allâmes donc au nombre de six à son hôtel , et nous fûmes introduits dans son appartement. Nous ayant fait asseoir. « Je sais , nous dit-il , que vos affaires sont fort embarrassées. J'ai vu l'accusation du Tson-Ton de Fou-Kien , elle est grave ; vos disputes sur nos coutumes vous ont nui infiniment. Que diriez-vous si nous transportant dans l'Europe , nous y tenions la même conduite que vous tenez ici ? Le souffririez-vous ? Je m'instruirai de cette affaire ; mais je vous déclare qu'il ne manquera rien à la Chine , lorsque vous n'y serez plus , et votre absence n'y causera aucune perte : on n'y retient personne de force , et l'on ne souffrira qu'une chose soit qui en viole les lois et qui travaille à anéantir les coutumes. » Le prince dit cela d'un ton qui nous persuada , qu'il ne faisait que répéter les paroles de l'empereur. Nous lui présentâmes alors un mémoire qui justifiait la religion chrétienne sur les chefs d'accusation du Tson-Ton de Fou-Kien ; nous lui dîmes que nous ne prêchions pas notre loi en cachette ; que les livres qui l'enseignaient étaient entre les mains de tout le monde , et que nous nous faisons un plaisir de les distribuer ; que nous avions même des feuilles imprimées que nous exposons en public , et nous présentâmes ces feuilles.

qui sont un catéchisme traduit en Chinois par un de nos Pères. Le prince parut un peu se radoucir; alors nous lui fîmes observer que notre conduite avait toujours été irrépréhensible, qu'on ne nous avait jamais accusés d'avoir violé les lois de l'empire, que nous vivions en bonne intelligence avec les mandarins. Le prince nous demanda à voir la patente; nous la lui donnâmes. Il fut surpris d'y lire que les missionnaires qui avait cette patente ne retourneraient pas en Europe; il demanda si toutes les patentes renfermaient la même clause; lui ayant répondu que oui : « Elle n'a, nous dit-il, nulle utilité au dehors, il faut la changer et en donner une meilleure, en cas que votre affaire s'accomode. Soyez tranquilles sur l'accusation du Tson-Ton de Fou-Kien; je ne suis pas le maître, mais je tâcherai de vous rendre service; » et avec ces paroles, il nous congédia.

» Ce fut deux jours après cette conversation, que la décision du tribunal des rites fut présentée à l'empereur, qui la confirma, comme j'ai déjà rapporté. Nous espérions que le troisième prince agirait en notre faveur; mais nous n'osions pas le presser de crainte de perdre, par nos importunités, le seul appui qui nous restait; cependant nous résolûmes d'avoir recours à l'empereur, et de lui faire présenter un placet par ce même prince, sur la protection duquel nous comptions. Nous nous rendîmes à son hôtel pour le supplier de s'en charger, et l'appuyer de son crédit. Il nous fit dire qu'il n'avait pas le loisir de nous parler, mais qu'il pensait à notre affaire et que nous fussions tranquilles. « Nous donnâmes notre placet à l'eunuque, le priant de le présenter au prince. Il le fit sur-le-champ, et nous le rapporta quelque temps après, en nous disant que le prince ne pouvait garder

ce placet chez lui , mais que le jour suivant nous allâmes le lui présenter à une des portes intérieures du palais qu'il nous indiqua. Le lendemain, à ce lieu désigné, le même eunuque vint, de la part du prince, nous demander ce placet. Ayant rencontré l'eunuque une heure après, je lui demandai si ce placet était parvenu à l'empereur ; il me répondit que le prince, se trouvant avec les trois gouverneurs de l'empire et son seizième frère, ils en avaient fait ensemble la lecture ; mais qu'ayant été appelé par l'empereur pour une affaire importante, le troisième prince n'avait pas porté le placet. Nous ne fûmes pas fâché qu'il eût été communiqué à ces seigneurs, nous persuadant que s'il avait eu leur approbation, nous avions tout lieu d'espérer.

» Dans ce placet nous répondions aux accusations du Tson-Ton de Fou-Kien ; nous disions que notre religion ne pouvait être suspecte, puisqu'elle était depuis tant d'années approuvée dans l'empire ; qu'on y souffrait bien d'autres religions sans obliger ceux qui les suivaient d'y renoncer ; que nous supplions Sa Majesté de laisser à la Chine les Européens qui ont la patente, et qui y demeurent depuis tant d'années, d'avoir compassion de leur vieillesse, et de leur permettre de garder la sépulture de leurs prédécesseurs, le peu d'années qui leur restent à vivre, et de ne pas forcer les chrétiens d'abandonner la religion qu'ils ont embrassée.

» Etant retournés le lendemain au palais, le prince parut vers le lieu où nous étions. « Il semble par votre placet, nous dit-il, que vous vouliez entrer en dispute avec l'empereur : je crains que si je le présente tel qu'il est, il ne soit pas bien reçu. Il faut vous contenter de lui adresser des remerciements : vous pouvez en courir les

risques ; mais je ne réponds pas de l'événement. » Nous l'assurâmes que nous retrancherions tout ce qu'il jugerait à propos et que nous nous bornerions à remercier Sa Majesté et à la supplier de nous honorer de sa protection

» En effet, nous remîmes le lendemain au prince le placet corrigé selon ses vues, il le prit, le lut et l'emporta sans rien nous dire. De plusieurs jours nous n'eûmes aucune nouvelle de notre placet. Enfin nous trouvant au palais, les Pères Bouvet, Regis, Parennin et moi, le prince sortit d'une des portes extérieures avec son seizième frère et nous fit approcher.

» J'ai donné votre placet, nous dit-il, mais il est venu trop tard, le tribunal des rites a donné son avis ; l'empereur a souscrit à sa délibération, il n'est plus possible de revenir sur cette affaire. — Rien n'est plus facile, répondîmes-nous, à un si grand prince qu'est l'empereur ; il peut faire cette grâce, et cette grâce n'arrivera pas trop tard, si elle est envoyée par le tribunal des rites ; les mandarins ne se presseront pas d'exécuter les ordres qu'ils en reçus, à cause du délai de six mois. — L'empereur m'a dit, répondit le prince, que pour le présent il ne pouvait rien changer à ce qu'il avait fait ; mais que si dans la suite on voulait vous inquiéter, il prendrait votre défense. — Quand tous les Européens seront chassés des provinces, il est bien clair qu'on ne les inquiètera plus. — N'êtes-vous pas encore ici ? — Oui, nous y sommes, sous les yeux et sous la protection de Sa Majesté ; mais nous y sommes sans honneur, dès que nos compagnons sont exilés. — Ce n'est pas l'empereur qui les chasse, c'est le Tson-Ton de Fou-Kien, pour remédier aux troubles que deux Européens ont excités dans sa province. — Nous

ne connaissons pas ces Européens ; parce qu'on les a accusés, faut-il envelopper dans leur malheur ceux dont on a aucun sujet de se plaindre, et dont les mandarins sont contents ? » Alors le prince se tournant du côté de son frère, dit : « Certainement le tribunal des rites a tout confondu, sa délibération ne vaut rien, je le remarquai dès que je la vis. » Pendant ce temps nous étions prosternés jusqu'à terre, implorant notre grâce, et priant le prince d'intercéder pour nous auprès de l'empereur. « Que voulez-vous que je fasse ? voulez-vous que je me perde pour vous sauver ? D'ailleurs l'empereur a dit qu'il vous laisse ici et à Canton. Je lui ai objecté qu'on vous enverrait pareillement de Canton à Macao, où vous seriez très mal, il m'a répondu que le vice-roi de Canton l'en avertirait.—Il n'en aura pas l'idée, lui répliquâmes-nous ; ainsi il serait à propos que vous eussiez la bonté de lui faire savoir les intentions de Sa Majesté.— Il n'est pas nécessaire, écrivez-lui vous-même.—Il ne nous croira pas ; mais si dans deux mois nous présentions un placet à l'empereur ? » Le prince nous fit signe que cela ne se pouvait pas, et il se retira à l'instant, nous laissant dans un accablement qui ne peut se décrire.

» Tel est le triste état où cette mission est réduite : on s'est saisi partout des églises, les unes ont été détruites, les autres ont été changées en salles pour honorer les ancêtres, et quelques-unes en temples d'idoles. Quoique l'ordre de l'empereur recommande aux mandarins d'empêcher que les missionnaires ne soient maltraités, ils n'ont pas été à l'abri des insultes. L'évêque de Lorime a été saisi dans une des ses missions, avec un Français qui l'accompagnait ; ils furent très maltraités par leurs conducteurs.

» Les lettrés de Canton nous apprennent que les missionnaires ne peuvent plus regarder cette ville comme un asile sûr. A peine le vice-roi eut-il reçu la sentence, qu'il fit publier à son de trompe, dans tout son district, que les missionnaires se disposassent à partir bientôt pour Macao, que dans peu il n'en souffrirait plus dans son département. Cela ne s'accordait pas avec ce que nous avait dit le prince, que Sa Majesté nous laisserait ici et à Canton. Quelque persuadés que nous fussions que nos lettres seraient inutiles, nous écrivîmes à ce vice-roi ce qui nous avait été dit par le troisième prince.

» Nous résolûmes aussi d'adresser un nouveau mémoire à ce prince; nous lui représentâmes que la plupart des missionnaires chassés des provinces, étaient originaires de royaumes différents de celui d'où dépend Macao; que les vaisseaux d'Europe qui viennent commercer à la Chine, abordent à Canton; que de renvoyer à Macao ceux qui voudraient retourner dans leur pays, ce serait les mettre dans l'impossibilité de le faire; que d'ailleurs nous ne pourrions pas subsister ici, s'il n'y avait personne à Canton qui entretînt notre correspondance avec l'empire; ainsi nous le prîons instamment d'obtenir de l'empereur qu'on laissât à Canton ceux qui, à cause de leur âge et de leurs infirmités, ne pourraient pas retourner en Europe. La raison secrète qui nous faisait désirer de rester à Canton, c'est que cette ville est la porte de la mission, et que les missionnaires y trouvent des moyens de pénétrer dans la Chine.

Le prince nous fit corriger ce mémoire et voulut qu'il fût également adressé à son seizième frère, parce qu'il avait été, conjointement avec lui, chargé de cette affaire :

nous suivîmes cet avis. Ce dernier prince nous fit venir et nous parla en ces termes. « Je vais vous dire ma pensée sur ce que vous demandez dans votre mémoire, prenez garde que c'est moi seul qui vous parle, ne vous y trompez pas. Vous savez que l'empereur, lorsqu'il n'était que quatrième prince, était fort peu attaché aux bonzes Hochang et Lao-Tsée; mais alors il n'était pas sur le trône. Le feu empereur mon père vous a beaucoup aimés et comblés d'honneur et de grâces, vous n'ignorez pas qu'il a souvent par là excité les murmures des lettrés chinois. Cela ne signifie pas que l'empereur mon frère ait quelque chose contre vous et qu'il ne vous considère; vous n'avez pas oublié avec quelle bonté il vous traitait avant qu'il fut maître de l'empire; mais maintenant qu'il gouverne, il ne saurait se dispenser de se conduire comme il l'a fait à votre égard. Depuis l'affaire de Fou-Kien, il a reçu contre vous plus de vingt placets des lettrés chinois (il les a supprimés). Ils ne veulent pas qu'on change rien à la doctrine de nos anciens sages, et un bon gouvernement demande qu'ils soient écoutés. Ma pensée est donc, qu'au lieu du mémoire que vous m'adressez, vous dressiez un placet pour être présenté à l'empereur. Bornez-vous à lui représenter que depuis le Père Ricci, qui est venu le premier dans la Chine, vous n'avez rien fait contre les coutumes de l'empereur; que vous êtes des religieux qui ne pensez qu'à vous perfectionner; que la loi que vous enseignez n'est pas fausse; que vos compagnons qui sont dans les provinces, sont sur le point d'être chassés; faites sentir les embarras et les inconvénients où ils se trouveront si on ne leur permet pas de demeurer à Canton; que telle est la triste situation où vous êtes, puisque le vice-

roi de cette province a déclaré qu'il n'y laisserait aucun missionnaire ; après quoi priez et priez avec instance. Voilà à peu près quelle doit être la forme de votre placet. Au reste je veux en avoir la minute, et la corriger ; ensuite vous présenterez ce placet par la voie des grands maîtres de la maison de l'empereur dont mon frère le seizième est le chef. Ils ne voudront pas le recevoir ; alors vous vous adresserez à moi, et je le ferai passer à Sa Majesté par le canal de ceux qui recoivent les mémoriaux de l'empire. » Charmés des bontés de ce prince, nous nous prosternâmes jusqu'à terre pour le remercier. Nous dressâmes le placet et fûmes le lui porter le lendemain, au palais ; il était alors si occupé qu'il nous fut impossible de lui parler.

» Ce prince qui partit pour la campagne, ne nous oublia point, il nous recommanda à son seizième frère, et nous fit dire de lui porter notre placet. Le même jour il fut présenté, et l'empereur écrivit lui-même la réponse suivante :

« Vous, gouverneurs de l'empire, princes et grands, prenez le placet du Tai-Tsin-Hien (c'est le nom du Père Kleber), envoyez-le au Tsôn-Ton et vice-roi de la province de Canton, qu'ils suspendent les ordonnances pour un temps, et qu'ils ne pressent pas les Européens d'aller demeurer à Macao ; que le Tsôn-Ton, le vice-roi, le général des soldats tartares, le général des soldats chinois, délibèrent sérieusement sur cela, et me fassent leur rapport ; s'ils jugent qu'il n'y a pas un grand mal à craindre pour le gouvernement du peuple, on peut permettre aux Européens de demeurer à Canton. Consultez entre vous et me faites votre rapport. »

» Cette réponse fut communiquée aux Pères qui étaient

présents, par un mandarin. Le Père Parennin remercia Sa Majesté, et fit un compliment si à propos, que le mandarin fut sur-le-champ le rapporter à l'empereur, qui en fut si satisfait, qu'il envoya prendre les trois Pères, faveur à laquelle aucun de nous ne s'attendait. Voici ce que leur dit l'empereur.

« Le feu empereur mon père, après m'avoir instruit pendant quarante ans, m'a choisi préférentiellement à mes frères pour lui succéder. Je me fais un point capital de ne m'éloigner en rien de sa manière de gouverner. Des Européens dans la province de Fou-Kien voulaient anéantir nos lois et troublaient les peuples; les grands de cette province me les ont déferés. J'ai dû pourvoir au désordre, c'est une affaire de l'empire; je ne puis ni dois agir maintenant, comme je faisais lorsque je n'étais que prince particulier.

» Vous dites que votre loi n'est point fausse, je le crois; si je pensais qu'elle le fût, qui m'empêcherait de détruire vos églises et de vous en chasser? les fausses lois sont celles qui, sous prétexte de porter à la vertu, soufflent l'esprit de révolte. Mais que diriez-vous si j'envoyais une troupe de bonzes et de lamas dans votre pays, pour y prêcher leur loi? comment les recevriez-vous?

» Ly-Ma-Teou (Le Père Ricci) vint à la Chine la première année du règne de Ouan-li. Je ne toucherai point à ce que firent alors les Chinois, je n'en suis pas chargé; mais en ce temps-là vous étiez en petit nombre, ce n'était presque rien; vous n'aviez pas de vos gens et des églises dans toutes les provinces; ce n'est que sous le règne de mon père, que vous en avez élevé partout, et que votre loi s'est répandue avec rapidité. Nous le voyions

et nous n'osions rien dire ; mais si vous avez su tromper mon père , n'espérez pas qu'il en soit ainsi de moi.

» Vous voulez que tous les Chinois se fassent chrétiens ; votre loi le demande , je le sais : mais dans ce cas , que deviendrions-nous ? Les prosélytes que vous faites ne reconnaissent que vous ; dans un temps de trouble , ils n'écouteront d'autres voix que la vôtre. Je sens bien qu'actuellement , il n'y a rien à craindre , mais quand les vaisseaux viendront par mille et dix mille alors il pourrait y avoir du désordre.

» La Chine a au nord la Russie qui n'est pas méprisable , elle a au sud , les Européens et leurs royaume , qui sont encore plus considérables ; et à l'ouest , Sacouan-Raptan (prince de Tartarie , qui depuis huit ans fait la guerre aux Chinois). Je veux le retenir chez lui , et l'empêcher d'entrer dans la Chine , de peur qu'il n'y excite du trouble. Lange , compagnon d'Ismaïl , ambassadeur du czar , pria qu'on accordât aux Moscovites la permission d'établir dans les provinces des factoreries pour le commerce ; il fut refusé , et on ne lui permit de ne trafiquer qu'à Pékin , et dans les pays des Kalkas qui est sur les limites. Je vous permets de demeurer ici , et à Canton , autant de temps que vous ne donnerez aucun sujet de plainte ; car , s'il y en a dans la suite , je ne vous laisserai ni ici ni à Canton : je ne veux point de vous dans les provinces. L'empereur mon père a perdu beaucoup de sa réputation dans l'esprit des lettrés , par la condescendance avec laquelle il vous y a laissés établir , il ne se peut faire aucun changement aux lois de nos sages , et je ne souffrirais pas , que , de mon règne , on ait rien à me reprocher sur cet article ; quand mes fils et mes petits-fils seront sur le trône , ils feront comme

bon leur semblera, je ne m'en embarrasse pas plus que de ce qu'on fait à Ou-az-li.

• Du reste ne vous imaginez pas que j'aie rien contre vous, ou que je veuille vous opprimer; vous savez la manière dont j'en usais avec vous quand je n'étais que régulo. La famille d'un de vos chrétiens se souleva contre son chef, parce qu'il n'honorait pas ses ancêtres. Dans l'embarras où vous étiez, vous eûtes recours à moi, et j'accommodai cette affaire. Ce que je fais maintenant, c'est en qualité d'empereur. Mon unique soin est de bien régler l'empire; je m'y applique du matin au soir; je ne vois pas même mes enfants ni l'impératrice, je ne vois que ceux qui sont chargés du soin des affaires publiques, et cela durera autant que le deuil qui est de trois ans; après quoi je pourrai peut-être vous voir comme à l'ordinaire.»

» L'empereur parla avec une rapidité qui faisait assez connaître qu'il ne voulait pas qu'on répondit. Il chargea les trois missionnaires de faire part à leurs compagnons de ce qu'il venait de leur dire.»

La suite des événements n'a que trop prouvé que l'empereur avait conçu le projet d'éteindre le christianisme dans ses états. Les missionnaires forcés, de se retirer à Canton, laissèrent plus de trois cent mille chrétiens sans pasteurs et plus de trois cents églises entre les mains des infidèles.

Un autre missionnaire, le P. Parennin, à la date du 20 août 1724, écrit une lettre qui va nous servir de guide pour raconter des événements qui intéresseront à un haut degré nos lecteurs. Elle fait l'histoire d'une famille de Pékin, plus illustre encore par les gages qu'elle a donnés à la foi chrétienne dans ces temps de

persécution que par le sang impérial dont elle est sortie. Les princes dont nous allons parler sont donc princes du sang; mais on se ferait une bien fausse idée de ce titre si on l'assimilait absolument à ce qu'il signifie dans nos contrées européennes. Chez nous les races souveraines sont comme toutes les autres familles; quelques membres seulement les composent et ces quelques membres restent aux yeux de la multitude dans une situation exceptionnelle qui leur attire les respects de tous. Ils ont en général une fortune suffisante pour soutenir leur rang. En Chine, il n'en est pas de même. Comme partout où la polygamie est permise, les familles deviennent excessivement nombreuses et les familles princières, plus que les autres encore par la facilité plus grande qu'elles ont d'élever les enfants qui naissent, eu égard à la fortune qu'elles ont, à la protection qui les environne. En Chine, à l'époque où écrit le P. Parennin, il y avait plus de deux mille princes du sang. Cependant ils ne comptaient pas une longue suite d'aïeux, puisqu'ils ne remontaient qu'à cinq générations. Ce grand nombre faisait qu'ils étaient plus ou moins tombés dans la vénération publique, d'autant plus que, manquant d'une fortune princière, ils peuvent pour la plupart vivre aisément, mais non pas avec le faste qui convient aux princes, surtout en Asie où le luxe passe avant tout. Ces princes se nomment *régulos*, du moins c'est le titre que les Européens leur ont donné. Il en est beaucoup qui sont pourvus par l'empereur de dignités qui les classent en divers ordres. Ainsi l'empereur, chef de la race actuellement régnante, avait créé trois ordres nommés : le 1^{er} Tsinvam, le 2^e Kiunvam, le 3^e Peylé. Le prince régnant avait créé d'autres dignités inférieures à ces trois pre-

nières. Les princes du 4^e degré se nommaient Peitsé, ceux du 5^e, Cong et ainsi de suite. Ce cinquième degré classe les princes au-dessus de tous les fonctionnaires de l'empire ou mandarins comme les Européens ont pris l'habitude de les nommer. Chacune de ces dignités princières, a ses marques distinctives. Ceux qui n'en ont aucune parmi les princes du sang portent la ceinture jaune.

Les princes du sang en Chine ne sont pas jugés par les tribunaux ordinaires ; mais par un tribunal spécial chargé de statuer dans toutes les affaires qui les concernent et même de tenir les registres de leur état civil. Ces explications générales données, passons à la famille chrétienne qui fait l'objet de ce récit. Le chef de cette famille, se nommait Sounou, quelques historiens le nomment aussi Souniama. Il était Peylé, c'est-à-dire régulo du troisième ordre et descendant de l'aîné des derniers empereurs. Il avait alors soixante-dix-sept ans. Ce vieux patriarche chinois avait eu treize fils dont onze vivant encore étaient à leur tour chefs de famille. Il avait eu seize filles, presque toutes mariées à des princes mongols ou à des mandarins de Pékin. Il est défendu à ces princesses de se marier aux princes de leur sang.

Le troisième fils de Sounou, ayant par son habileté et sa sagesse attiré l'attention de l'empereur, ce monarque l'éleva à la dignité de Cong ou régulo du cinquième ordre. Les princes du sang ainsi pourvus de dignités, ont pour fonctions de se montrer chaque jour à la cour de l'empereur et d'assister aux cérémonies publiques. Ensuite, ils n'ont qu'à s'occuper de diriger leur famille et les mandarins dont l'empereur a composé leur maison.

Du reste, les princes du sang sont astreints à des exigences excessives. Ainsi, il leur est interdit de se rendre mutuellement des visites et de coucher ailleurs que dans la ville. On conçoit dans quel intérêt l'empereur les astreint à des usages si tyranniques. Le fils de Sounou n'aimait ni l'oisiveté, ni les amusements frivoles. Ne sachant que faire de l'inaction à la quelle on le condamnait, il s'occupa à la lecture. En 1712 il avait suivi l'empereur en Tartarie pour les grandes chasses d'automne, et avait dans des conversations fréquentes avec le P. Perennin, qui lui aussi avait suivi le souverain, puisé une grande connaissance des dogmes chrétiens. Il avait lu tous les livres composés en langue chinoise sur le christianisme. Il proposait avec bonne-foi au respectable missionnaire ses doutes sur certains points de la religion chrétienne. L'incarnation du verbe, l'inégalité des conditions, les afflictions des justes et le bonheur des méchants; la prédestination, l'eucharistie, la confession auriculaire, la suprématie du Pape, les indulgences et l'application qui s'en fait, les possessions démoniaques : tels étaient les principaux points sur lesquels il demandait qu'on éclairât sa raison et qu'on appelât sa foi. Le P. Parennin lui disait : « Tout cela a été traité, résolu par de bien nombreux et bien grands esprits. Les Européens, lui ajoutai-je, avant que de croire et d'embrasser la religion chrétienne, ont formé les mêmes difficultés, et de plus fortes encore; mais enfin ce merveilleux assemblage des motifs que nous avons de croire, les détermine, avec la grâce de Dieu, à se rendre, à s'humilier et à soumettre leur esprit à des vérités qui sont au-dessus de la raison humaine; ils ont douté et pour eux, et pour vous; soyez en repos

de ce côté là , ne cessez d'être ingénieux à chercher de fausses raisons , pour vous dispenser d'obéir à la voix de Dieu qui vous appelle et qui vous presse par cette inquiétude même que vous éprouvez ; il fait les premières avances sans avoir besoin de vous , et vous reculez comme s'il y avait quelque chose à perdre , ou qu'il voulût vous surprendre ; sachez que le comble du malheur pour vous , serait que Dieu cessât de vous solliciter , et vous laissât dans cette malheureuse tranquillité , laquelle serait suivie , après la mort , de peines et de supplices qui ne finiront jamais.

» Mais aussi de votre côté , faites au moins un pas pour répondre aux invitations de votre Dieu , vous n'approuvez pas la polygamie , vous dites qu'on peut se passer de plusieurs femmes. Vous dites bien ; agissez donc conséquemment. Commencez par mettre ordre à cet article , disposez-vous par là à recevoir de plus grandes grâces , qui feront disparaître vos difficultés et vos doutes. Jusqu'ici , vous n'avez fait que disputer , que multiplier vos doutes , et envisager le passage de l'état où vous êtes actuellement à celui des chrétiens , comme s'il était gardé par des monstres dont vous n'osez approcher , c'est-à-dire que vous manquez de lumières et de forces , et qu'il faut les demander à Dieu avec ferveur et persévérance. — Je le fais , dit-il , tous les jours ; — Continuez , repris-je , et soyez sûr que vos peines seront exaucées. » (*Lettres édifiantes*, vol. , 2, p. 305.)

Quand la cour s'en revint de Tartarie , le jeune prince s'entretint fréquemment , avec son père et ses frères , de l'excellence de la religion chrétienne. D'abord il rencontra beaucoup de résistance dans leur esprit , surtout dans celui de son père ; mais enfin , la grâce de Dieu aidant ,

plusieurs de ses frères, trois ou quatre furent persuadés et se résolurent à embrasser la religion chrétienne. Ce ne fut plus pour eux qu'une question de temps et d'obstacles à surmonter.

Il s'agissait d'abord de renoncer au culte des ancêtres, et chez les princes de leur race, cela était regardé comme aussi grave que le crime de rébellion. Mais l'obstacle le plus sérieux et le plus fort de tous, venait de la résistance énergique que leur opposait le régulo, leur père. Il ne voulait pas qu'aucun de ses enfants se fit chrétien. Dans la crainte qu'il avait de perdre son rang et la faveur dont il jouissait à la cour, il les menaçait de les dénoncer lui-même à l'empereur. Tant qu'il ne s'était agi que de controverse, il avait assez laissé voir ses dispositions intimes pour qu'on demeurât assuré que, dans cette circonstance, il n'agissait pas suivant les lumières de son cœur. Quant aux jeunes princes, ils consentaient volontiers à tous les sacrifices personnels qu'on eût exigés d'eux. Ils renonçaient à leurs concubines, et se soumettaient aux pratiques les plus rigoureuses du christianisme.

En 1719, l'empereur, ayant résolu de faire la guerre au roi des Eleuths, Tse-Van-Raptan, envoya pour commander son armée, son quatorzième fils. Beaucoup de princes du sang s'offrirent à l'accompagner, et à servir sous lui en la qualité qui conviendrait à l'empereur. Le dixième fils de Sounou, âgé pour lors de vingt-sept ans, officier fort instruit dans le métier des armes, fut du nombre. Sur le point de partir, il obtint, à force de prières, du Père Suarès, jésuite, le baptême qu'il avait vainement demandé depuis longtemps déjà. Ce prince reçut le nom de Paul, à cause de la dévotion toute spéciale qu'il avait pour ce saint apôtre. A peine eut-il rejoint l'armée, qu'il écrivit à son père, à

sa mère, pour les engager à embrasser la religion de Jésus-Christ. Il écrivit aussi à la princesse sa femme une lettre dans le même sens. Cette princesse déjà instruite des dogmes chrétiens, et très fervente, n'hésita plus : elle se fit baptiser sous le nom de Marie.

Le troisième prince, fils de Sounou, celui que l'empereur avait nommé Cong, se montra saintement envieux de se voir devancé par son frère dans la voie du salut et résolut d'aplanir, le plus tôt possible, les obstacles qui s'opposaient à l'accomplissement de son pieux dessein. La Providence sembla le vouloir servir en faisant que l'empereur Kang-Hi, le destituât de sa charge pour lui en donner une d'un rang inférieur. Cela venait de ce que souvent il s'absentait du palais. Sa mauvaise santé l'y forçait souvent, et souvent aussi, par motif de conscience, il refusait d'aller à certaines cérémonies. Bientôt il donna sa démission de la dignité inférieure que l'empereur lui avait donnée, pour pouvoir se consacrer sans réserve au service de Dieu. Il reçut le baptême le jour de l'assomption de la Vierge, en 1721, et fut nommé Jean. Son fils unique reçut le nom d'Ignace. Peu de temps après, toute sa famille jouit du même bonheur, sa femme qui reçut le nom de Cécile, sa belle-fille qui prit celui d'Agnès, ses deux petits-fils Matthieu et Thomas, ainsi que deux petites filles.

La piété la plus vive régnait dans cette sainte famille, qui vaquait en commun à la prière et aux exercices religieux. Dès que le vieux Sounon eut appris ce que venait de faire le prince Jean, il entra dans la plus grande colère, lui défendit l'entrée de son palais ainsi qu'aux autres personnes de sa maison qui s'étaient faits chrétiens. Il alla même jusqu'à leur ordonner de fuir sa présence et menaça de les déferer lui-même à l'empereur.

Malgré cela, le onzième fils de Sounouse fit baptiser sous le nom de François, et à l'exemple du prince Jean son frère, il fit construire dans son palais une chapelle, où sa femme et les gens de sa maison pussent être instruits et baptisés. Dans la Chine, il est absolument contraire aux mœurs et aux usages reçus, que des princesses puissent aller publiquement dans une église. Les femmes du commun ne s'y rendent que deux fois par an.

Sounou qui avait jadis commandé les troupes impériales en Tartarie, et commandé en qualité de gouverneur la province de Leaotong, avait tellement mérité et obtenu la faveur de l'empereur, qu'il avait été nommé chef de l'une des huit bannières. Il gouvernait environ trente mille hommes dans le Pékin, chargé d'en rendre compte à l'empereur. Deux de ses fils, le sixième et le douzième, étaient continuellement à la suite de l'empereur. Lessihin, qui était le sixième, était un des hommes les plus accomplis de l'empire par l'étendue de ses connaissances et par la facilité avec laquelle il parlait les langues tartare et chinoise. Le vieux régulo espérait que le souverain désignerait Lessihin comme successeur à sa dignité. Il ne se doutait pas que ce prince et son frère s'instruisaient avec soin de la religion chrétienne, et que leur plus ardent désir était de l'embrasser bientôt.

Au bout de deux ans, l'expédition contre le roi des Eleuths étant terminée, le prince Paul revint, et obtint de l'empereur, en présentant un mémoire au tribunal des rites, d'être dispensé de servir désormais, soit à l'armée soit à la cour. Réunis, les trois frères déjà chrétiens, firent tous leurs efforts pour convertir leur père; ils espéraient y réussir à l'aide de leur frère aîné, déjà catéchumène; mais rien ne put vaincre l'obstination de ce vieillard.

Ce fut peu de temps après, le 20 décembre 1722, que, comme nous l'avons dit déjà, l'empereur Kang-Hi mourut. D'abord la famille de Sounou n'eut rien à souffrir du changement de souverain. Le vieux régulo fut même avancé d'un degré.

Il est difficile d'être successivement le favori de deux princes qui se succèdent immédiatement. Le prince Lessihin ne tarda pas à s'en convaincre à ses dépens. L'empereur le disgrâcia ainsi que son douzième frère, en les envoyant à la suite de l'Ago (neuvième frère de l'empereur), rejoindre l'armée aux extrémités de l'empire. Le douzième prince se fit aussitôt baptiser et fut nommé Joseph. Quant au prince Lessihin, il acheva de s'instruire à Sinim, ville située à l'Ouest, à quatre cents lieues de Pékin, où il suivit le neuvième Ago. Le Père Mouran, Jésuite portugais, qui avait aussi suivi le frère de l'empereur, baptisa Lessihin et le nomma Louis. Ce fut alors que les fils de Sounou, surtout l'ainé, résolurent de travailler à la conversion de leur père. Voyant qu'ils n'y réussissaient pas; ils s'associèrent pour les seconder dans cette sainte entreprise; un autre prince nommé Joseph, qu'ils avaient habitude d'appeler leur oncle. Ce prince, à peu près de l'âge du vieux régulo, eut avec lui plusieurs conversations dans lesquelles le vieux prince fut fortement ébranlé. Il en vint même jusqu'à vouloir assister au saint sacrifice de la messe, qu'on célébra en grande pompe devant lui. Il en eut l'air fort satisfait, et souvent il venait depuis à l'église se prosterner et adorer Jésus-Christ. Tous ses enfants avaient, en raison de cela, conçu l'espérance de le voir bientôt se convertir au christianisme.

Ce fut à cette époque à peu près, qu'on apprit la persécution du Fou-Kien que nous avons racontée plus haut.

Heureusement, elle ne s'étendait pas encore jusqu'à la capitale. Malgré cette nouvelle, et quoique les princes fussent plus que d'autres menacés par la persécution, leur ferveur ne fut pas ébranlée. Le 12 janvier de cette année 1724, le tribunal des rites rendit le fameux arrêt contre les missionnaires, dont il a été question plus haut, dans la lettre du P. de Mailla. Le vieux Sounou réfléchit alors à ce qui pouvait arriver, et il recommença à menacer ses enfants. Cependant ses frayeurs se calmèrent, quand il vit qu'on ne renvoyait pas les missionnaires de Pékin. Les princes ses enfants continuaient comme auparavant, à fréquenter les églises; mais comme l'empereur avait défendu toutes sortes d'assemblées, les missionnaires furent les premiers à leur conseiller de modérer momentanément leur zèle pour voir la tournure que prendraient les affaires. »

Le P. Parennin raconte la visite qu'il fit à la chapelle que le prince Paul avait fait construire dans son palais. Cette chapelle était magnifique. Les Jésuites en firent solennellement la dédicace et beaucoup de personnes de la famille des princes ou attachés à leur service y reçurent le baptême. Tout cela ne pouvait manquer d'encourager les missionnaires, et de leur donner de grandes espérances. La conversion de ces illustres personnages promettait une moisson d'âmes abondante à la chrétienté de la Chine. Mais Dieu, dont les desseins sont incompréhensibles, voulut que ces princes, après avoir servi d'exemple par la ferveur de leur piété, servissent aussi d'exemple à tous par leur constance dans la persécution. Ici nous laisserons parler le P. Parennin. (*Choix de lettres édif.*, vol. 2, p. 337.)

« Sur la fin de juin de cette année, on nous manda de

toutes les provinces , que les mandarins , en exécution des ordres de l'empereur , avaient signifié aux missionnaires de se tenir prêts à partir pour Macao vers le commencement de septembre ; les mandarins de Canton pressaient encore plus que les autres ceux de leur ville , de se pourvoir de bonne heure de maisons à Macao , pour y transporter leur bagage et s'y rendre au plus tard à la mi-septembre.

» Sur ces connaissances , nous songeâmes à faire un dernier effort pour obtenir de sa majesté , que du moins elle nous fit grâce de laisser les missionnaires à Canton , sans les obliger d'aller à Macao. Nos raisons sont déduites dans un mémorial que nous lui fîmes remettre le premier jour de juillet , avec bien de la peine , par le moyen de ses deux frères , le treizième et le seizième régulo. Sa Majesté répondit par un ordre qu'elle donna aux mandarins de Canton , de ne pas presser le départ des Européens , et de l'informer au plus tôt , s'il y aurait de l'inconvénient à les laisser à Canton. L'empereur fit passer cet ordre par les quatre gouverneurs de l'empire ; après quoi il nous appela pour la première fois en sa présence , le Père Bouvet , le Père Kegler et moi. Il nous fit un discours qu'il avait préparé , comme s'il eut voulu se justifier , et réfuter les principaux points des écrits que nous lui avions présentés pour notre défense. (On trouve ces pièces dans la lettre précédente du Père de Mailla.)

» Il y a cependant une chose à remarquer , que vous n'y trouverez pas , c'est qu'un peu avant que d'être admis en la présence de l'empereur , son oncle maternel , l'un des quatre gouverneurs de l'empire , qui se trouvait là , me tira à quartier pour me donner avis.

» Ce seigneur , de même que son père et son aïeul , ont toujours eu beaucoup de liaison avec les missionnaires ,

et ils les ont même logés chez eux pendant plusieurs années. Il crut donc que l'ancienne amitié l'obligeait à nous donner des conseils qu'il croyait nécessaires dans les conjectures présentes : « Prenez garde à vous , me dit-il , et au temps où nous sommes prêchez un peu moins votre religion : vous renversez les coutumes de l'empire , vous troublez la paix des familles , vous brouillez les fils avec le père. » Je fus d'abord surpris d'entendre ainsi parler un homme , qui d'ailleurs était instruit des vérités chrétiennes , et de la morale que nous enseignons aux peuples. Comme je voulais lui répondre , il m'interrompit brusquement , et me dit : « Ne sais-je pas ce qui se passe dans la famille du vieux *Sounou Peylé* , dont les fils ont embrassé votre loi ? L'empereur l'ignore-t-il ? Je vous le répète , faites attention à l'avis que je vous donne. » Il n'en dit pas davantage parce qu'un des autres gouverneurs vint se joindre à nous.

» Le même jour , premier juillet , arriva , comme nous l'avons su depuis , un mémorial secret adressé à l'empereur , par le fameux *Nien-Kem-Yao* , *Tsong-Tou* des deux provinces de *Chansi* et *Chensi* , grand général de toutes les troupes envoyées contre *Tse-Vam-Kaptan* et frère de *Nien-Si-Yao* , vice-roi de Canton. Dans ce mémorial il accusait les princes Louis et Joseph de s'être faits chrétiens , d'avoir contribué de leur argent à la construction d'une église , et de parler souvent en secret au père Mouram.

» Nous n'avons pas su les autres articles que contenait l'accusation ; ceux-ci même sont parvenus jusqu'à nous par une voie à laquelle on ne devait pas s'attendre. Le fils de l'accusateur , qui est aujourd'hui censeur public à Pékin , ayant le mémorial de son père pour le donner aux quatre gouverneurs de l'empire , en donna avis secrète-

ment à un des fils du vieux régulo *Sounou*, qui était son allié et son ami. Celui-ci en avertit ses autres frères ; mais il est vraisemblable qu'ils n'en dirent rien à leur père, de peur de l'affliger. Je n'ai pu savoir si l'empereur avait déjà reçu ce mémorial, quand il nous admit en sa présence, ou s'il ne le reçut qu'après qu'il nous eut congédiés. Il paraît, par certaines choses que nous dit l'empereur, et surtout par celles que nous dit son oncle, qu'il lui avait déjà été communiqué.

» Dès le jour suivant, les princes chrétiens m'envoyèrent inviter d'aller à leur hôtel ; ils étaient curieux de savoir le détail de ce qui s'était passé devant l'empereur et avec les grands, avant que Sa Majesté nous eût admis en sa présence. Je m'en excusais pour ce jour-là, à cause de quelques occupations qu'il m'était impossible de différer. Dans l'impatience où ils étaient d'être instruits de ce qui s'était passé à notre audience, le prince aîné, qui n'était que catéchumène, crut pouvoir, avec moins de risque, me venir trouver. Il m'aborda d'un air content, et me dissimula tout ce qu'il savait du mémorial secret, pour ne point me donner une inquiétude inutile ; je lui fis un détail exact de ce que nous avait dit Sa Majesté ; sur quoi il fit les réflexions d'un homme d'esprit, et qui avait une connaissance parfaite de la disposition de la cour, et de tous les acteurs qui y jouent actuellement leurs rôles. Mais il parla toujours en prince vraiment chrétien, et qui n'était plus touché de ce que l'on appelle faveur et fortune.

» Il me pressa de lui rapporter les expressions mêmes, dont s'était servi l'oncle maternel ; je me contentai de lui dire en général, que ce seigneur savait qu'il y avait beaucoup de chrétiens dans leur famille, que l'empereur ne pouvait pas l'ignorer, et qu'il fallait agir avec réserve ; mais je lui

dissimulai ce qu'il m'avait dit de plus fort , à peu près par le même motif qui le portait à me cacher la connaissance qu'il avait du mémorial secret. Je craignais qu'il en devint plus timide , ou que, sans y penser , il ne portât la frayeur et la crainte dans l'âme des plus faibles.

» Mais que je le connaissais mal ! et que je lui rendais peu de justice ! Quoique je le regardasse comme un grand homme de bien , l'idée que j'avais de lui ne répondait pas à sa vertu , et s'accordait mal avec les progrès qu'il avait déjà faits dans les voies de Dieu.

» Ce grand homme qui prévoyait le renversement de toute sa famille , le regardait , non pas comme un état de malheur et de disgrâce , mais comme une source de paix , de bonheur et de tranquillité qui ne pourrait plus lui être ravie. Il voyait venir la tempête , et loin d'appréhender d'en être submergé , il s'assurait qu'elle allait le jeter dans le port du salut ; ces pensées le remplissaient de la plus douce consolation. A la vérité , il dissimulait les sentiments de son cœur ; mais sa joie éclatait jusque sur son visage , et causait cet épanouissement avec lequel il me quitta , et dont la cause ne m'était pas connue. Je savais encore moins que je l'entretenais pour la dernière fois de ma vie , et qu'il n'y aurait plus que l'éternité bienheureuse qui devait un jour nous rejoindre.

» J'allai enfin visiter le prince Jean ; et, quoique je ne doutasse pas que son aîné ne lui eût appris ce que j'avais à lui dire , je crus néanmoins devoir lui donner cette marque d'intérêt et d'amitié. Je fus surpris en entrant chez lui , d'y trouver presque tous ses frères , et plusieurs de ses neveux. Je craignis d'abord que quelque fâcheux événement ne les eût rassemblés ; mais comme je leur trouvai cette même gaité , et cet air aisé et agréable qui

leur est ordinaire; je me rassurai, sachant d'ailleurs que l'union étroite qu'ils ont ensemble, les réunit souvent dans le même hôtel, quoiqu'ils aient chacun leur palais séparé.

» La conversation fut assez semblable aux précédentes : ils ne me parlèrent point du mémorial secret dont ils avaient connaissance; mais je vis bien que leur aîné ne leur avait rien laissé ignorer de notre dernier entretien. Le prince Jean me demanda s'il était vrai que deux Jésuites et neuf chrétiens eussent souffert tout récemment le martyre dans le Tong-King. Je répondis que nous en avions reçu avis de Canton, et que nous en attendions le détail. Il prit de là occasion de parler du bonheur des martyrs, et de la grâce singulière que Dieu leur fait, de les conduire au ciel par une voie si courte. « Mais qui oserait espérer une telle grâce, ajouta-t-il? » Puis se tournant vers ses frères, il leur dit d'un air riant : « Oh ! que nous sommes entrés bien à propos dans le bercail de Jésus-Christ ! un peu plus tard la porte en était fermée. » Il faisait allusion au mémorial qui avait été présenté à l'empereur, contre lui et contre ses frères. Comme on avait eu soin de me le cacher, je ne pouvais pas tout-à-fait comprendre ce qu'il voulait dire; mais ayant remarqué quelques mouvements parmi les domestiques, et qu'ils venaient souvent parler à l'oreille de leurs maîtres, je crus que quelque affaire les occupait, et qu'il était temps de me retirer. Je me levai donc comme pour prendre congé d'eux : mais le prince Jean qui vit mon embarras, me dit aussitôt que le régulo leur père était parti le matin, pour aller à la sépulture de ses ancêtres, et que peu après son départ, l'empereur avait ordonné qu'on le fit venir au palais; qu'à l'instant, on avait couru après lui,

pour le faire retourner ; qu'il serait sans doute déjà arrivé au palais ; que selon les apparences , l'empereur n'était pas content , et qu'ils s'étaient tous rassemblés pour en savoir des nouvelles à son retour ; il me pria ensuite de le confesser dans sa chapelle. Ces princes ont enfin obtenu , après beaucoup de prières , la permission de recevoir notre Seigneur tous les huit jours. C'est une grâce qu'on ne pouvait pas refuser à des néophytes d'une conscience si pure , et que Dieu éclairait d'une façon si particulière.

» Je me retirai la tristesse dans le cœur , car je n'espérais rien de consolant de l'ordre qui était venu au régulo : tous nos Pères jugèrent comme moi , que nous n'avions point d'autre parti à prendre , que de recommander cette affaire à Dieu et de nous conformer à sa sainte volonté.

» Le lendemain nous apprîmes ce qui s'était passé au palais. Dès que le régulo parut à la porte où est la garde intérieure et où sont assis les grands , un des quatre gouverneurs , régulo de premier ordre , fils unique du frère aîné de l'empereur Kang-Hi , et président du tribunal des princes , fit mettre à genoux ce vieillard de soixante-dix-sept ans , et par ordre de Sa Majesté , il lui lut une longue liste des fautes qu'avaient commises ses ancêtres ; il lui reprocha que ceux de sa branche avaient été de tout temps les ennemis secrets de la branche régnante. Venant ensuite à ses fautes personnelles , on avouait qu'il s'était bien comporté pendant les dix années qu'il exerçait la charge de général dans la province de *Leaotong* , mais , qu'ayant été fait chef de bannière , il était tombé dans plusieurs fautes qu'on lui détailla , entre autres que , quand l'empereur défunt déposa le prince héritier , et demanda aux grands leurs suffrages pour en élire un autre , il avait donné le sien au huitième *Ago* ; que , quoiqu'il fût du con-

seil d'Etat, il se dispensait d'y assister, et que tout récemment, ayant appris la mort du beau-père du huitième *Ago*, il avait soupiré, levé les yeux au ciel, et envoyé des officiers faire des compliments de condoléance à sa famille, quoiqu'il ne pût ignorer que ce seigneur était mort dans la disgrâce de l'empereur. Pour toutes ses fautes on le destituait de sa dignité, on le privait de ses appointements, et on lui ordonnait de partir dans dix jours avec toute sa famille, ses femmes, ses enfants et ses petits-fils pour aller demeurer à *Yeou-Oué*. Parmi ceux qui se trouvèrent présents, lorsqu'on lui intima un ordre si sévère, il y avait beaucoup de parents et d'amis; mais ils dissimulèrent leur douleur le mieux qu'ils purent; le moindre signe de compassion qu'ils eussent donné, leur eût été aussi préjudiciable qu'à celui qu'ils plaignaient avec tant de raison. Les courtisans virent clairement que toutes ces fautes qu'on faisait revivre depuis tant d'années, n'étaient qu'un prétexte pour couvrir le véritable motif d'un traitement si dur; car, nonobstant toutes ces prétendues fautes qu'on n'ignorait pas il y a deux ans, on n'avait pas laissé de l'élever à un nouveau degré d'honneur.

» Le régulo qui avait vécu à la cour tant d'années avec les premières charges, et avec la réputation la plus saine, souffrit impatiemment des reproches si peu mérités. Il commençait déjà à se justifier d'une manière un peu vive, et il lui échappa de même certaines expressions, où il entraînait du dépit. et qui eussent été interprétées en mauvaise part. C'est pourquoi le président qui était son ami, et qui devait porter sa réponse à l'empereur, craignant que l'accablement d'affliction où il était, ne le fit tomber dans une faute véritable, lui ordonna de se lever, et de penser à loisir à ce qu'il avait à répondre. Il supposa le

besoin qu'il avait de changer d'habits à cause de la chaleur , mais ce n'était qu'un prétexte pour lui laisser le temps de rentrer en lui-même , et de mesurer mieux ses termes. A son retour il fit un extrait de la réponse du régulo , dont il ne prit que ce qu'il y avait de plus raisonnable , et il en fit aussitôt le rapport à l'empereur. Mais Sa Majesté ne fit aucune réponse ; ainsi le vieillard , après avoir attendu longtemps , fut obligé de se retirer dans sa maison , où l'on était déjà informé de ce qui venait de lui arriver.

» Presque tous ses fils le reçurent à sa porte , et d'un air gai et content , ils le prièrent de ne point s'affliger inutilement , et de conserver sa santé , l'assurant qu'ils le suivraient partout avec joie , et qu'ils feraient en sorte qu'il ne manquât jamais de rien. Ensuite le prince aîné , portant la parole au nom de tous , lui demande en grâce , qu'il permit à ses autres frères , qu'il n'avait point vus depuis qu'ils étaient chrétiens , savoir : le troisième , le dixième et le onzième , de paraître en sa présence. « Allez répondit le régulo , appelez-les vous-mêmes ! » Comme ils n'étaient pas éloignés , et qu'ils attendait la réponse que ferait leur père , ils ne furent pas longtemps sans paraître.

» Cette entrevue donna quelques instants de joie , et dissipa d'abord la tristesse que causait leur exil. Le régulo lui-même oublia pour un moment son infortune , et prenant un air agréable : « Nous avons , dit-il , dans notre famille un péché originel ; » il voulait parler des reproches qu'on lui avait faits sur les fautes de ses ancêtres ; après quoi il alla se reposer de la fatigue qu'il avait eue à essuyer au palais , et qui en effet devait être pénible pour un homme de son âge , tandis que ses enfants iraient mettre ordre à leurs affaires , pour se disposer au départ.

» Le lendemain sur les huit heures du matin, le régulo retourna au palais, et porta un mémoire apologétique qu'il avait fait faire pendant la nuit. Je n'en sais pas le contenu; mais à peine fut-il parti, que son fils aîné qui portait déjà le nom de François-Xavier vint à l'église demander avec empressement le baptême: « Il est à craindre, dit-il, que l'empereur, touché des longs services et du grand âge de mon père, ne lui remette la peine de l'exil; si cela était, il reviendrait du palais chargé de tant d'ordres pour arrêter le progrès de la religion dans notre famille, que mes autres frères et moi serions liés par de nouvelles chaînes bien plus difficiles à rompre. Il n'y a plus à délibérer, je veux désormais vivre et mourir chrétien, et ne pas abuser davantage de la bonté et de la patience de Dieu, qui m'attend de puis si longtemps. » Il reçut donc cette grâce, de même que son neveu, fils du huitième frère, et chef de sa famille depuis la mort de son père, et qui n'a pas eu le même bonheur. C'est un jeune prince de vingt-six ans, qui réunit en sa personne les plus belles qualités de l'esprit et du corps; et, ce qui est infiniment plus estimable, qui est rempli des plus grands sentiments de la religion. Il y a longtemps qu'il imitait ses oncles dans leurs pratiques de zèle. Il avait instruit tous ceux de sa maison, et plusieurs avaient déjà été baptisés. Après ces deux princes, trois domestiques du second fils, qui devaient accompagner leur maître dans leur exil, furent aussi régénérés dans les eaux du baptême.

» Pendant ce temps-là le régulo présentait son mémoire au président du tribunal des princes; mais il fut fort surpris d'entendre les nouveaux reproches que ce pré-

sident lui fit entendre de la part de l'empereur. « Le sisième et le douzième de vos enfants, lui dit-il (ce sont les princes Louis et Joseph), ont embrassé la loi chrétienne, et ont fourni de l'argent pour bâtir une église, vous en avez encore d'autres qui ont imité leur exemple: que n'employez-vous votre autorité pour les en détourner, ou que ne les déférez-vous à l'empereur ? On saura les ranger à leurs devoirs, puisque vous ne savez pas les gouverner. »

» Le régulo répondit qu'à la vérité le troisième, le dixième et le onzième de ses enfants s'étaient faits chrétiens, mais qu'il avait ignoré leur dessein, et qu' aussitôt qu'il en avait été informé, il les avait chassés de sa présence, et que pendant trois ans entiers, il avait refusé de les voir; que s'il ne s'était pas fait leur délateur, c'est qu'il n'avait, ni assez d'esprit, ni assez de capacité pour discerner si cette loi est vraie ou fausse. Ses excuses furent inutiles, on lui tourna le dos, et on le laissa là jusqu'au soir.

» Le septième jour il retourna encore au palais, et il y demeura presque tout le jour, aussi inutilement que la dernière fois. « Allez, partez, lui disait-on, corrigez-vous et l'empereur vous fera grâce; » mais on ne lui disait pas de quoi il devait se corriger. Le même jour, j'allai, dès le matin, à l'église des Pères portugais, me doutant bien que j'y trouverais quelques-uns de ces princes chrétiens qui m'instruiraient de l'état où étaient les choses. Effectivement les princes Jean, Français, Paul et Jean-Baptiste, avec le fils unique du prince Paul, âgé de dix-sept ans, qui attendait qu'on lui conférât le saint baptême, quoiqu'il l'eût demandé plusieurs fois et avec de grandes instances, on le lui

avait toujours différé, soit à cause de son âge et du danger qu'il y avait qu'il ne se laissât pervertir par les autres princes du même sang, encore infidèles, soit parce qu'il demeurerait encore chez le régulo, son grand père, qui l'avait élevé dès le berceau, qui l'aimait tendrement, et qui eût porté les choses à quelque éclat s'il eût su qu'il était chrétien. D'abord il n'était pas inutile chez le régulo. Il parlait à ce vieillard avec une liberté que tout autre que lui n'eût osé prendre, et il l'entretenait sans cesse des vérités de la religion. Un jour, il l'avertit que le médecin qu'il entretenait dans sa maison venait de mourir (c'était un vieux chrétien de la province de *Houquam*) ; le régulo lui répondit en se servant de l'expression ordinaire des chrétiens, savoir, que Dieu l'avait recueilli. « Oui, reprit le jeune homme, Dieu l'a recueilli, mais il faut savoir que nous mourrons tous comme lui ; grands et petits, jeunes comme vieux, personne ne peut éviter la mort ; mais tous iront-ils dans le même endroit ? L'enfer est la demeure éternelle des infidèles qui ont refusé le baptême, et rejeté la loi de Dieu ; les chrétiens iront au ciel où ils jouiront d'éternelles délices. Oh ! si vous saviez ce que c'est que l'enfer, nulle expression n'en peut égaler l'horreur ! » Le régulo, qui ne voulait pas essuyer le reste du sermon de ce jeune prince, lui imposa silence, mais il n'en était pas plus timide, et il saisissait toutes les occasions de lui remettre devant les yeux les grandes vérités du christianisme.

» Pendant qu'on disposait toutes choses pour la cérémonie, la nouvelle se répandit que l'empereur remettait la peine d'exil au régulo, et qu'il se contentait de le dépouiller de sa dignité. Quoique cette nouvelle se

trouvât fausse dans la suite, elle devait, ce semble, causer un mouvement de joie; cependant les princes l'écoutèrent froidement et y parurent peu sensibles. Celui qui était près d'être baptisé, craignit qu'on ne prit de là occasion de différer encore son baptême : « Tout va bien aujourd'hui, dit-il, et demain, tout ira mal, je ne veux pas courir le risque de sortir de Pékin sans avoir reçu le baptême; peut-être que je n'en trouverais plus l'occasion. » Il fallut donc le satisfaire au plus tôt. La cérémonie se fit par le Père Fridelli, Jésuite allemand, dans une sacristie bien ornée. Le prince Jean fut le parrain et donna au jeune prince le nom de Michel, comme il le souhaitait, à cause de la dévotion particulière qu'il avait envers cet archange. Après la cérémonie, nous entrâmes tous à l'Eglise pour y adorer notre Seigneur; et comme on se retirait, le nouveau néophyte alla seul à la chapelle de son saint patron pour y faire sa prière, puis il vint nous rejoindre dans la salle; là, il se mit à genoux aux pieds du Père qui l'avait baptisé, pour le remercier : il donna les mêmes marques de reconnaissance aux autres Pères qui avaient été présents, à son parrain, à son père, à son oncle, et au prince Jean-Baptiste son cousin germain. Le Père Fridelli lui donna, selon la coutume, un chapelet, une croix et une image, qu'il reçut à genoux avec beaucoup de respect et d'action de grâces.

» On l'obligea après de s'asseoir avec tous les autres pour boire le thé, ce qu'il ne fit que par complaisance, car il était dans l'impatience de sortir de la salle, pour aller aussi remercier les catéchistes; il n'y eut pas jusqu'aux domestiques des Pères, et à tous ceux qu'il crut avoir contribué à son bonheur, à qui il ne donnât des marques d'amitié et de reconnaissance; et quoi-

qu'il sût qu'il était fort au-dessus d'eux par sa naissance, il les regardait dès-lors comme ses frères en Jésus-Christ.

» Pardonnez-moi, mon révérend Père, ce petit détail ; je crois que loin de le désapprouver, vous admirerez, comme moi, qu'un jeune prince, dans les fâcheuses circonstances où il se trouvait, près de partir pour un exil très rude, et peut-être sans espérance de retour, fût si attentif à de simples devoirs de bienséance, et aussi peu embarrassé, que s'il ne se fût agi après cela que d'aller faire un tour à sa maison de campagne.

» Le régulo qui s'attendait toujours à quelque favorable retour du côté de l'empereur, alla au tribunal des princes pour s'informer si Sa Majesté ne s'était pas radoucie. Il eut pour toute réponse, que l'empereur avait vu son mémoire, et qu'il n'avait qu'à partir sans délai. Sur cela le régulo, ne prenant plus conseil que de lui-même, crut que pour apaiser l'empereur, il devait lui livrer ceux qui étaient devenus l'objet de sa colère et de son indignation, afin qu'il en fit telle justice qu'il lui plairait. C'est une coutume établie chez les *Mantchoux*, de livrer leurs enfants à l'empereur, quand il se plaint de leur conduite. Aussitôt qu'il fut de retour à son hôtel, il envoya chercher ses fils et ses officiers, il fit apporter des chaînes ; et d'un signe de main, il ordonna qu'on les mit au prince Jean qui les reçut sans dire un seul mot ; il indiqua de même le prince Paul. L'officier s'approcha pour le lier ; mais ce prince, repoussant de la main les chaînes, dit d'un ton ferme qu'il n'avait offensé ni le ciel, ni la terre, ni l'empereur, ni son père, et qu'il priait du moins qu'on lui dit pour quelle raison on voulait l'enchaîner. Son père ne

répondit rien, et se contentant de baisser les yeux, son silence faisait assez connaître l'embarras où il se trouvait; sur quoi le prince Jean prenant la parole : « Ne voyez-vous pas, lui dit-il, que tout notre crime est d'avoir embrassé la religion chrétienne. — C'est cela même, reprit le prince Paul, que je voulais qu'on me dit clairement, je recevrais volontiers ces chaînes pour une si bonne cause. » Et de la même main qu'il les avait rejetées, il les reprit, et aida à se les mettre. Le prince François, qui, dès sa jeunesse, avait un commencement de surdité, n'entendit pas bien ce qui se disait; mais jugeant du traitement qu'on lui préparait, par ce qu'il voyait, il n'attendit pas qu'on vint à lui; il sortit de sa place, et alla se présenter aux officiers, qui, sans autre ordre, le lièrent comme ses deux frères.

» A la fin de cette scène, le régulo se leva, et retourna au palais de l'empereur pour y rendre compte de ce qu'il venait de faire. Avant que de partir, il ordonna à un de ses officiers infidèles d'aller dans tous les hôtels de ses enfants, et d'enjoindre à leurs domestiques, qu'ils eussent à détruire promptement les chapelles et les oratoires, et à ramasser les images, les croix, les chapelets pour les reporter à l'église.

» Pendant que le régulo était au palais, les trois princes chrétiens, qui restèrent avec leurs gardes, ne doutaient pas qu'on ne les conduisit bientôt au tribunal des princes pour y subir l'interrogatoire : ils en ressentaient une sainte joie. Dans le temps où on jouissait d'une paix profonde, ils avaient résolu de présenter à ce même tribunal, un mémorial, pour y rendre compte de leur religion, dont on parlait si différemment sans la connaître; ils prétendaient en démontrer la vérité aux autres

princes, leur faire sentir la nécessité où ils étaient de s'y soumettre, et leur remettre devant les yeux que, puisqu'on l'avait examinée et approuvée tant de fois, au tribunal des rites, il serait injuste d'inquiéter ceux qui l'embrassaient. Les missionnaires qui avaient su cette résolution, s'y opposèrent, dans la crainte qu'on ne la prit pour une insulte, et qu'à ce sujet, il ne s'élevât une persécution qui aurait pu ébranler les nouveaux néophytes, encore faibles dans la foi,

» Les princes étaient entrés pour lors dans ces raisons de prudence; mais ils crurent qu'elles cessaient dans les circonstances présentes, et que le temps était venu de rendre un témoignage public aux vérités de la religion. Le prince Jean et le prince Paul s'entretenaient de la sorte, tandis que le prince François qui se promenait dans la salle montrant ses chaînes à ses domestiques et à ceux de son père : « Vous voyez ces fers, leur disait-il, je les estime plus que toutes les richesses de l'univers; gardez-vous bien de me plaindre, ou d'appréhender pour vous le même sort; le plus grand bonheur qui puisse vous arriver, c'est d'être enchaînés, et de souffrir comme nous, pour la cause de Jésus-Christ. On nous a condamnés à l'exil; ah! plutôt à Dieu que ce fût à la mort! Quel bonheur serait-ce pour nous, de voir abrégier le chemin du ciel, d'être tout d'un coup délivrés des misères de cette vie, et transportés dans le lieu de délices, où Dieu même emploie toute sa puissance à récompenser ses saints! »

» Il parlait encore lorsqu'un de ses domestiques, envoyé par la princesse son épouse, vint l'avertir de l'ordre qu'avait donné le régulo, d'enlever les images, les croix et les autres symboles de la piété chrétienne.

Il ne répondit qu'en récitant d'un ton ferme, le premier précepte du décalogue: « *Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et ne servirez que lui seul*; qu'on ne touche à rien, ajouta-t-il, avant que ces chaînes tombent par ma mort, ou que j'en sois délivré d'une autre manière; moi-même je mettrai ordre à tout. »

» Le prince Jean-Baptiste qui était présent fit une réponse un peu plus dure; il en fut repris doucement par le prince Jean son oncle: « Faites attention, lui dit-il, que nous devons plus que jamais, ménager la faiblesse de nos domestiques chrétiens, il faut si peu de chose pour affaiblir leur courage, surtout lorsqu'ils voient leurs maîtres couverts de chaînes: ce ne sont encore que de jeunes arbres qu'on vient de transplanter: le moindre vent peut les abattre. »

Cependant le régulo qui était allé au palais, afin de demander à qui l'empereur souhaitait qu'il remit ses enfants pour en faire justice, ne fut pas reçu comme il l'espérait. Le président l'ayant entendu ne parut pas content de sa démarche: soit que connaissant la fermeté de ces trois illustres néophytes, il vit bien qu'ils ne reculeraient pas, et qu'on s'engagerait avec eux dans une dispute de laquelle il serait difficile de sortir avec avantage, soit qu'il craignît que l'empereur ne poussât l'affaire trop loin, et qu'ensuite, venant à s'en repentir, il ne le rendit responsable de sa trop grande sévérité; soit par quelque autre motif que j'ignore, il ne voulut jamais se charger d'en faire le rapport à Sa Majesté. « Tout est fini, lui dit-il, vous êtes instruit de la sentence qui a été portée, il ne vous reste plus d'autre parti à prendre que celui d'obéir, et de vous corriger, vous et vos enfants. » Comme on lui ajouta qu'en cas

d'amendement ils seraient tous avancés, mais autrement ils seraient punis sévèrement, il ne s'agissait plus que de savoir de quoi il fallait se corriger, et c'est ce qu'on ne voulut jamais lui dire.

Le régulo ne se voyant pas plus avancé par une démarche qui avait tant coûté à sa tendresse, retourna à son hôtel, et fit ôter les chaînes à ses enfants sans leur dire un seul mot. Le prince Xavier, son aîné, prit cette occasion de lui représenter de nouveau, ce qu'il lui avait déjà dit tant de fois, que de toutes les familles de Pékin, il n'y en a aucune qui eût reçu de Dieu des faveurs plus singulières; que le traitement qu'on lui faisait éprouver, ne devait pas lui paraître une disgrâce; mais qu'il devait le regarder comme un effet de la miséricorde infinie de Dieu, qui cherchait à le sauver par la voie des souffrances. Animé qu'il était de ce feu divin, qu'il venait de recevoir au baptême, il continua de dire à son père les choses les plus touchantes.

» Le prince Jean, les larmes aux yeux, regrettait la perte de ses chaînes, et l'occasion qu'il avait manquée de souffrir le martyre. Il voulut parler, mais sa faiblesse et les sanglots lui coupèrent la parole; le prince Paul son cadet, y suppléa: « A ce trait, dit-il, ne reconnaissez-vous pas le monde qui a été jusqu'ici votre idole? Quoi de plus ingrat? il oublie les plus longs et les plus importants services. Quoi de plus injuste? ce n'est nullement la raison qui le conduit. Quoi enfin de plus trompeur? il n'a que des apparences qui éblouissent. Mais nous donnât-il des biens réels, quelle en est la solidité? tout ce qu'il a, et ce qu'il peut donner, n'est qu'une vapeur qui se dissipe à l'instant, et dont à la fin il ne reste qu'un souvenir inutile. Dieu, au contraire, est grand, libéral

dans ses dons , magnifique dans ses promesses , et fidèle à les exécuter. Voulez-vous tout-à-coup goûter une paix que rien ne puisse altérer , et vous remplir d'une force supérieure à tous les événements ? attachez-vous uniquement à Dieu ; adorez-le , servez-le de la manière dont il veut être adoré et servi ; en un mot , faites-vous chrétien ; vous avez avoué tant de fois que cette religion est bonne. Dites-moi , y en a-t-il quelque autre qui soit capable de donner ce zèle et cette ardeur que vous nous voyez , qui nous fait pleurer et gémir depuis si longtemps sur le danger où vous êtes de vous perdre éternellement ? Hé ! que vous servira-t-il d'avoir eu ce grand nombre d'enfants que vous aimez avec tant de tendresse , s'il arrive que vous soyez éternellement séparé d'eux , pour n'avoir pas voulu reconnaître et servir le même Maître ?

» Le régulo se voyant ainsi assailli de tous côtés , porta les deux mains à la tête , et s'appuyant contre la muraille , il y demeura attaché , sans répondre un seul mot ; cette posture fit connaître à ses enfants qu'il ne les écoutait pas volontiers , et que le temps de sa conversion n'était pas encore venu , ce qui les obligea à se retirer.

» Si on dit de saint Augustin que le fils de tant de larmes ne pouvait périr , n'avez-vous pas raison d'espérer que Dieu accordera enfin la conversion de ce bon vieillard aux larmes , aux prières , aux jeûnes , aux austérités et aux aumônes de ses enfants. Malgré le danger auquel exposait une persécution , qui ne pouvait être ignorée de personne , neuf femmes de la même maison , toutes bien instruites , et sur le point de suivre leurs maîtresses en exil , vinrent à l'église de la sainte Vierge demander et recevoir le baptême.

» Cependant , presque tous les parents du vieux régulo

lui conseillèrent de ne plus avoir recours aux mémoriales, ni aux apologies; qu'il lui fallait tenter une autre voie plus capable de fléchir la colère de l'empereur; c'était d'aller encore au palais, d'implorer sa clémence, et d'y rester dans une posture humiliée, jusqu'à ce qu'il eût reçu quelque réponse; qu'on ne manquerait pas d'avertir secrètement Sa Majesté de l'état d'humiliation où il se tiendrait; et que sans doute, touchée de son grand âge, de ses longs services, et des marques de son repentir, elle prendrait des sentiments de bonté et de douceur à son égard, et que le pardon ne tarderait pas à venir.

» Le régulo n'était pas éloigné de prendre ce parti : ses enfants chrétiens l'appréhendaient fort, sans oser néanmoins ouvrir la bouche pour l'en détourner; ils se contentaient de conjurer la tempête par leurs continuelles prières, car ils désespéraient de sa conversion, s'ils obtenaient quelque adoucissement qui lui rendit la liberté de demeurer à la cour. Dieu permit qu'un ami du régulo, en qui il avait une entière confiance, désapprouvât fort ce dessein, comme indigne de son âge, de son rang, de sa réputation et de ses services; ainsi il ne fut plus question de retourner au palais.

» Comme il n'y avait pas eu de défense de visiter cette famille avant son départ, presque tous leurs proches, leurs alliés et leurs amis s'acquittèrent de ce devoir; c'était un flux et un reflux continuels de seigneurs qui inondaient le quartier; nous n'osâmes pas aller les voir, parce que nous étions instruits qu'il y avait des gens postés pour épier tous ceux qui entreraient dans leurs maisons. Le parti que je pris, fut de leur écrire une lettre en langue tartare, sans la signer, où je tâchais de les fortifier en leur inspirant les sentiments qu'ils devaient prendre

dans des conjectures si tristes. Je l'adressai au prince Jean, et je la lui envoyai par un catéchiste qui leur portait de ma part quelques présents de dévotion. Ce catéchiste avait un talent rare de bien parler de Dieu, et il était accoutumé à voir des grands seigneurs. Il savait que ces princes étaient chrétiens, mais il ne les avait jamais vus; il les visita l'un après l'autre. Quand il vint me rendre compte de la commission dont je l'avais chargé, je trouvais un homme transporté, hors de lui-même. « Ah ! mon Père, s'écria-t-il dans un espèce d'enthousiasme, chez quelles personnes m'avez-vous envoyé? Eh ! quelles paroles de consolations pouvais-je porter à des gens qui ne respirent que les croix et les souffrances? J'ai vu des saints qui parlent de Dieu avec une éloquence toute divine; je n'ai eu autre chose à faire qu'à les écouter, et admirer la vivacité de leur foi; ils ne tiennent à aucune des choses de la terre; ce qui les touche uniquement, c'est que dans le lieu de leur exil, ils n'aient point de missionnaires pour leur administrer les sacrements. Vous ne sauriez croire avec quel sang-froid ils m'ont entretenu de leur départ; non, si je n'avais pas vu moi-même ces seigneurs, je n'aurais jamais ajouté foi à tout ce qu'on aurait pu me dire de leur courage et de leur vertu. »

» Ce même jour, le prince François dépêcha un de ses eunuques aux missionnaires pour leur demander la permission de catéchiser et de baptiser dans le lieu de son exil, où il ne prétendait pas, disait-il, aller inutilement; et il les pria de lui envoyer, de toutes les églises, le plus qu'on pourrait trouver de petites images, de croix et de chapelets. Que ne doit-on pas attendre du zèle de ce fervent néophyte, qui part pour une terre étrangère, animé de la plus ardente charité pour le salut de ceux qu'il y trouvera ?

Unde nos Pères lui ayant témoigné combien il était touché de ce qu'il était devenu un peu sourd, il lui répondit, qu'au contraire, il remerciait le Seigneur de lui avoir envoyé cette infirmité, parce que, comme elle le rendait inutile pour le monde, elle lui laissait une liberté entière de penser à Dieu et de ne servir que lui.

» Le lendemain, le régulo envoya chercher la princesse Françoise, épouse du prince Joseph. Pendant son absence il dépêcha un de ses officiers infidèles, avec ordre de visiter sa maison, et de pénétrer même jusque dans la chambre de la princesse, de ramasser tout ce qu'il trouverait de croix, de chapelets et d'images et de les brûler au milieu de la cour.

Cet ordre sacrilège fut exécuté ponctuellement ; tout était déjà consumé, lorsque la princesse retourna à son hôtel. A la vue de ce monceau de cendres, elle pensa tomber en défaillance et elle exprima sa douleur par les cris les plus lamentables ; ce qui fit croire aux voisins, qu'une douleur si excessive ne pouvait être que l'effet du déplaisir que lui causait l'exil ; elle ne se consola que quand ses beaux-frères chrétiens lui eurent promis de la dédommager de sa perte en partageant avec elle ce qu'ils avaient. Ils firent en même temps réflexion que le régulo pourrait ordonner une semblable visite dans leurs maisons ; et pour ne point exposer les croix et les images qui leur restaient, à être profanées par des mains idolâtres, ils renvoyèrent les plus grandes à l'église, et ne gardèrent que les plus petites, ou celles qui pouvaient aisément se cacher ; après quoi, ils allèrent tous ensemble exhorter de nouveau leur père à embrasser le christianisme ; mais ils ne purent rien gagner sur son esprit. Cette journée finit par le baptême de trois domestiques, d'un de ses enfants catéchumène. Le jour

suivant , il y en eut encore quelques-uns de baptisés , et d'autres qui se purifièrent dans le sacrement de la pénitence.

» Le 13 , le régulo et tous ses enfants devant aller à la sépulture de leurs ancêtres , et étant obligés de passer près de l'église des Pères portugais , qui était sur le chemin , le prince Paul , le prince Jean et le prince Michel partirent de grand matin , vinrent à l'église , y entendirent la messe , et reçurent notre Seigneur. Le deuxième fils du second fils du régulo y reçut le baptême , et fut nommé Jean-Baptiste , comme son cousin. Son père était toujours catéchumène ; il souhaitait fort d'être baptisé avant que de partir ; mais le soin de ses affaires domestiques , que les autres négligeaient , l'engagea dans tant de délais , qu'il en perdit l'occasion.

» Ce même jour vingt dames , suivantes des maisons de ses princes , vinrent se confesser , enfin tous ceux qui avaient la liberté de sortir , quelque embarras qu'ils eussent d'ailleurs , trouvaient le temps de venir à l'église. Il y eut même une princesse , qui , dans la crainte qu'aucun des missionnaires ne pût aller chez elle , se rendit à l'église des femmes avec ses servantes , aimant mieux s'exposer à la censure et à la malignité des discours publics , que de partir sans le secours des sacrements.

» Le 14 , un Père portugais alla de grand matin chez le prince Xavier , il était incommodé , de même que la princesse Thérèse ; l'un et l'autre entendirent la messe , et y communierent , ainsi que le prince Pierre , leur second fils , la princesse Agnès leur belle-fille , et plusieurs autres personnes qui doivent partir le lendemain , pour leur exil.

» Au même temps , le Père Joseph Suarès , vieillard vénérable , qui travaille depuis si longtemps dans cette

vigne du Seigneur, se rendit à la chapelle de la Trinité, chez le prince Paul, où toutes les princesses chrétiennes du quartier l'attendaient; il fut souvent interrompu pendant la messe par les larmes et les soupirs de ces illustres dames. Quand il les eut communies, il leur fit un petit discours propre au temps et aux circonstances présentes, dans lequel il les anima à souffrir généreusement leur exil pour Jésus-Christ; il leur montra surtout que leurs peines étaient passagères, mais que la récompense qui leur était destinée n'aurait jamais de fin; que Dieu traitait ainsi ses fidèles serviteurs, pour les détacher des biens périssables de la terre, et qu'elles devaient sans cesse le remercier, de ce qu'il les avait choisies préférentiellement à tant d'autres, pour servir de modèles aux personnes de leur sexe.

» Après qu'il eut achevé, elles se prosternèrent toutes jusqu'à terre, pour lui faire leurs remerciements, et elles le supplièrent de les recommander souvent au Seigneur, surtout quand il célébrerait les saints mystères. Le Père le leur promit, en leur demandant à son tour le secours de leurs prières, auxquelles il avait une vraie confiance; il les leur demandait principalement lorsqu'elles apprendraient la nouvelle de sa mort; « car enfin, ajouta-t-il, à mon âge, elle ne doit pas être éloignée, je ne m'attends plus à vous revoir que dans l'éternité. » A ce mot les sanglots et les soupirs recommencèrent; le Père, qui en fut attendri, sortit aussitôt de la chapelle. Comme il traversait la grande cour, il y trouva le prince Jean, le prince Paul, et le prince Michel, qui l'attendaient pour lui dire les derniers adieux. Saisis de douleur, ils ne purent s'exprimer que par leurs soupirs, et par un silence beaucoup plus éloquent et plus expressif que les discours les plus animés.

Rien n'a pu arracher des larmes à ces néophytes , que la séparation de leur pasteur. Le Père qui voyait renverser en un instant l'ouvrage de tant d'années , et s'évanouir les espérances qu'il fondait sur les exemples de tant d'illustres chrétiens , pouvait-il n'y être pas sensible ? Il n'y a que ceux qui ont à cœur le salut des âmes , qui sentent ce qu'il en coûte dans ces sortes d'occasions ; ceux qui y sont indifférents ne le comprennent pas même.

» Le 14 juillet , 1724 , le régulo partit pour se rendre au lieu de son exil , avec ses enfants , ses petits-fils , ses arrière-petits-fils , au nombre de trente-sept , sans compter les princesses , femmes ou filles qui égalaient presque ce nombre , et environ trois cents domestiques de l'un ou l'autre sexe , dont la plus grande partie avait reçu le baptême ; plusieurs autres étaient encore catéchumènes , faute de temps , ils ont été obligés d'attendre qu'ils fussent arrivés au terme de leur voyage , pour se faire baptiser.

» Je ne finirai point si je voulais entrer dans le détail de ce qui concerne les dames chrétiennes , et vous raconter ce qui s'est passé avant et après leur baptême. Elles ne cédaient en rien aux princes leurs époux , soit pour la vivacité de leur foi , soit pour la rigueur de leurs austérités , soit par l'ardeur de leur zèle à instruire des vérités de la religion les personnes de leur sexe. Deux jours avant leur départ , le bruit se répandit qu'il y avait ordre de visiter exactement tous les équipages au passage de la grande muraille ; sur cet avis , les dames cachèrent tout ce qu'elles purent de leurs meubles de dévotion , dans la doublure de leurs habits , dans les chevet de lits , et dans les autres choses qu'elles ne croyaient point sujettes à la visite. Deux d'entre elles , qui ne pouvaient cacher aisément les cilices dont elles usaient , paraissaient fort

affligées de ne pouvoir les emporter ; leur confesseur les consola en leur faisant dire , que les fatigues du voyage qu'elles entreprenaient pendant les ardeurs de la canicule , et les montagnes affreuses qu'elles auraient à traverser , leur tiendraient lieu de cilice , et qu'il leur suffisait d'endurer toutes ces peines avec patience et résignation à la volonté de Dieu.

» Que n'aurai-je pas encore à vous dire des domestiques de ces princes ? Quoiqu'ils n'aient pas eu les mêmes difficultés à vaincre , les miséricordes du Seigneur n'ont pas moins éclaté , avant et après leur conversion , du moins dans plusieurs , dont je pourrais rapporter une infinité de traits édifiants. Mais aussi , comment n'auraient-ils pas été touchés , lorsqu'ils comparaient leurs maîtres infidèles à ces mêmes maîtres devenus chrétiens , et qu'ils voyaient le changement extraordinaire que la grâce avait fait dans leurs personnes ? On sait ce que peut l'exemple pour nous porter au bien ; mais il a beaucoup plus de force quand il se trouve dans des personnes du premier rang et d'un mérite rare. Les princes et les princesses qui l'ont donné aux autres , ne l'ont pas eu pour eux-mêmes ; aussi je ne doute point que Dieu choisisse parmi eux , ces redoutables témoins , qu'au jour de ses vengeances il opposera aux grands de la terre : lesquels nés dans le sein du christianisme , comblés de grâce , environnés de bons exemples , ne pensent à rien moins qu'à l'affaire de leur salut , et qui se trouvent à l'heure de la mort , presque sans autre mérite , que celui de n'avoir pas fait tout le mal qu'ils pouvaient faire.

» Le jour même que ces illustres exilés arrivèrent au terme qui leur était marqué , le prince François-Xavier passa à une meilleure vie , à l'âge de cinquante-neuf ans.

Quand il partit, il se sentait fort oppressé d'un asthme qu'il avait depuis quelques années; nous apprîmes la nouvelle de sa mort au retour des porteurs de chaises dont il s'était servi. Quoique ce fussent des infidèles, ils ne cessaient de louer sa patience, et la douceur avec laquelle il les avait traités. Le prince Paul écrivit au Père Suarès la lettre suivante.

« Je suis en peine de la santé des Pères Suarès, Friedelli, Kégler, Parennin, Slavicek, Bouvet et de tous vos autres Pères, il n'y a qu'un peu plus d'un mois que je vous ai quittés, et ce temps m'a déjà paru une année. Par la grâce de Dieu, il ne nous est arrivé aucun accident durant notre voyage. Le seizième de la sixième lune, à deux heures après midi, Dieu appela à lui notre frère François-Xavier. Un vomissement de sang lui ayant ôté l'usage de la parole, il ne lui était pas possible de réciter les prières ordinaires; mais nous voyant à ses côtés, il nous faisait signe de la tête, qu'il entendait celles que nous récitons pour lui, c'étaient les prières des agonisants. Cinq jours auparavant, il lui avait pris un vomissement semblable, et pour lors, il nous pria instamment de dire les prières que les chrétiens ont accoutumé de réciter pour ceux qui sont à l'article de la mort; il fit son acte de contrition, et nous témoigna, par ses larmes, la douleur qu'il ressentait de ses péchés. Selon que je puis juger, je crois que Dieu lui a fait miséricorde; je prie cependant tous vos Pères de dire la messe à l'autel privilégié, et de réciter les autres prières de l'Eglise pour notre frère François-Xavier; ce sera un double bienfait, s'ils veulent bien lui accorder leurs suffrages aussitôt que vous les aurez informés de sa mort.

» Quoique j'aie peu souffert dans ce voyage, cependant,

comme il s'est fait avec beaucoup de précipitation, je crains bien d'avoir commis plusieurs fautes; je supplie tous les Pères de prier Dieu qu'il me les pardonne; qu'il me fasse la grâce de bien garder ses commandements, et qu'il me donne la force de vaincre les ennemis de mon salut. J'aurais bien d'autres choses à dire que le pinceau ne peut achever; vous en pourrez juger par celles que j'ai dites.

» PAUL,

» Le dixième de la famille, a écrit, cacheté le 23 de la sixième lune.

» Michel vous salue aussi. »

» La nouvelle de cette mort nous causa plus de joie que de douleur, parce qu'il nous parut qu'elle devait être précieuse aux yeux de Dieu. Quel bonheur, disions-nous, pour ce prince! Après trois ans de préparation, il est baptisé le 6 juillet; le 14, il reçoit le corps de notre Seigneur, il part le 15 pour le lieu de son exil, il en bénit Dieu; il souffre avec une patience héroïque les fatigues d'un voyage pénible dans une saison affreuse, et, attaqué d'une maladie mortelle, il ne cesse de pleurer ses péchés; enfin le 4 du mois d'août, jour de son arrivée au terme de son exil, il sort de cette vie mortelle, pour aller recevoir dans le ciel, ainsi qu'il y a lieu de l'espérer, la récompense de ses souffrances et de ses vertus.

L'année suivante, 1725, le 2 janvier, Sounou mourut dans le lieu de son exil. Au milieu de tous ses enfants chrétiens, ouvrit-il enfin les yeux à la lumière de la vérité, son cœur à la grâce? nous l'ignorons. Cet événement n'adoucit pas l'empereur, qui envoya deux mandarins chargés de dégrader les fils de Sounou, de leur qualité de

princes de sang. Cette dernière disgrâce ne diminua ni leur ferveur ni la constance de leur foi, et le P. Fan, jésuite indigène, étant venu peu après leur administrer les sacrements, les trouva toujours dans les mêmes dispositions. En 1726, un ordre impérial les incorpora comme simples cavaliers dans les troupes et disposa qu'ils logeassent avec leurs familles dans des casernes. La pierre du tombeau ne put pas protéger le vieux régulo, contre les rigueurs impériales. Il fut condamné, ses os déterrés, furent brûlés et la cendre en fut jetée au vent. Un certain nombre de ses fils ou petit-fils, furent condamnés à mort, ou dispersés dans différentes provinces.

Malgré cette persécution, les Jésuites restaient dans la capitale et même avaient de temps en temps des audiences de l'empereur. On les tolérait mais ils étaient comme sur le cratère d'un volcan, entendant sans cesse gronder la tempête qui pouvait les emporter. Ils restèrent dans cette situation précaire, jusqu'en l'année 1732, époque à laquelle l'empereur fit indistinctement transporter à Macao tous les missionnaires qui résidaient à Canton. C'est en citant une lettre du P. de Mailla, que nous continuerons ce récit. (*Choix des lettres éd.*, vol. II, p. 368.)

« Quelque persuadés que nous fussions que les mandarins de Canton ne s'étaient par portés à cet excès de rigueur sans un ordre de la cour, nous ne laissâmes pas d'avoir recours à l'empereur, pour le supplier de permettre, du moins à trois ou quatre missionnaires, de demeurer dans la ville de Canton, afin d'y recevoir les lettres et autre chose qu'on nous envoie d'Europe pour les faire tenir sûrement à Pékin.

* L'empereur ayant admis en sa présence cinq mission-

naires de Pékin, commença d'abord par justifier la conduite que ses mandarins avaient tenue à Canton; il dit ensuite qu'il n'avait consenti à l'expulsion des missionnaires, qu'après de vives instances réitérées jusqu'à trois fois, par ces mandarins; que les accusations étaient si graves, qu'il n'avait pu s'empêcher d'acquiescer à leur jugement; que du reste, cela ne nous importait guère, à nous qui restions à Pékin, parce que les vaisseaux européens, devant faire désormais leur commerce à Macao, il nous serait plus avantageux, que ceux qui prennent soin de nos affaires, demeurassent là qu'à Canton, où ces vaisseaux ne devaient plus revenir.

Nous lui répondîmes qu'il n'y avait guère que les vaisseaux portugais qui pussent aborder à Macao; que les gros vaisseaux, tels que sont ceux d'Europe, ne pourraient pas entrer dans le port, parce qu'il n'y avait pas d'eau suffisamment; que quand même ils pourraient y entrer, le port était de trop peu d'étendue pour y recevoir les vaisseaux de Portugal et ceux des autres royaumes; qu'enfin, Macao n'était pas une ville de commerce, et que même elle était hors d'état de fournir les vivres nécessaires aux vaisseaux européens.

» Cette réponse qui fut prononcée d'un ton modeste, mais assurée, surprit fort l'empereur. *Si cela est vrai*, nous dit-il, *on peut permettre à trois ou quatre de vos gens de revenir à Canton, pour y entretenir une correspondance.* Il ordonna ensuite aux ministres d'Etat de nous interroger encore sur le même fait, pour plus grand éclaircissement, et d'envoyer ses ordres au *Tong-tou* et au *Fou-yuen*, c'est-à-dire au gouverneur-général et au vice-roi de la province de *Quang-Tang*.

» Les mandarins de Canton ayant reçu les ordres de

l'empereur, firent de nouvelles représentations par un placet encore plus violent que les autres, où ils se déchaînaient avec fureur contre les missionnaires de Pékin, et surtout contre ceux qu'ils avaient exilés à Macao. Ils y joignirent une carte du port de Macao, qu'ils avaient fait dresser selon leurs vues, afin de détruire ce que nous avions avancé à l'empereur.

» Lorsque l'empereur eut reçu ce placet, il le remit à ses ministres pour nous le communiquer et nous demander ce que nous avions à répondre. A la lecture qu'on en fit, nous fûmes saisis d'horreur, tant il était rempli de fausses accusations et de calomnies grossières; nous demandâmes qu'il nous fût permis d'en tirer une copie afin d'y pouvoir répondre d'une manière dont Sa Majesté pût être satisfaite. Quelques-uns d'eux s'y opposèrent sur ce que l'ordre du prince fût simplement qu'on nous en fit lecture, et non pas qu'on nous en donnât copie. Cependant, *Hortai*, ministre d'Etat tartare, trouva qu'il n'y avait nul inconvénient à nous le laisser transcrire et il nous le mit entre les mains.

» Nous nous empressâmes de composer un mémoire, où nous n'oublîâmes rien de ce qui était nécessaire pour détruire les imputations faites contre les missionnaires, et les préjugés contre notre sainte religion. Les premiers ministres à qui nous présentâmes notre mémoire, nous ordonnèrent de nous rendre le lendemain à leur palais. On était alors sur la fin de l'année chinoise; c'est un temps où ils sont fort occupés à régler les offices de tous les tribunaux qui vaquent alors. Ces vacations durent vingt et quelques jours, et pendant ce temps-là, les affaires du gouvernement sont comme suspendues. Le lendemain et les deux jours suivants, nous allâmes au palais, pour de-

mander une audience aux ministres , et apprendre d'eux quelle avait été le succès de notre réponse. Ils nous firent dire de ne pas prendre la peine de revenir , et qu'ils auraient soin de nous faire avertir quand il en serait temps.

» Le premier jour de l'an , qui était le 14 février , nous nous rendîmes au palais pour nous acquitter des cérémonies ordinaires en ce jour-là. L'empereur voulait que nous les fissions en sa présence ; après quoi , il fit donner à chacun de nous , deux de ces bourses qu'on porte aux deux côtés de la ceinture , dans chacune desquelles il y avait une demi-once d'argent ; il nous fit servir ensuite une table garnie de viande , de poissons et de laitage. Un accueil si généreux , de la part de ce prince , fit juger qu'il avait lu notre réponse , et qu'il voulait , par ces marques d'honneur , adoucir le chagrin que nous avaient causé les fausses et injustes accusations des mandarins de Canton.

» Les choses demeurèrent en cet état jusqu'au commencement du mois de mars , que l'empereur nous fit donner ordre d'aller au palais pour être admis en sa présence. Nous nous y rendîmes plusieurs jours de suite , mais toujours inutilement. Ce prince et ses ministres étaient occupés d'affaires trop importantes pour penser à nous. Le temps se passa de la sorte jusqu'au jour que ce prince avait déterminé , pour aller faire les cérémonies du printemps à la sépulture de l'empereur *Kang-Hi* , son père , laquelle est à trois journées de Pékin. Il partit sans qu'il nous fût permis de le voir.

» Au retour de Sa Majesté , quelques-uns des missionnaires allèrent au palais pour s'informer de l'état de sa santé. L'empereur leur fit dire qu'il se portait bien , et qu'il ordonnait à ceux des Européens qui entendent le

mieux la langue chinoise, et qui sont les plus instruits des coutumes de l'empire, de se rendre au palais le lendemain, ou le jour suivant. On ajouta que Sa Majesté voulait que le Se-Li-Ke, c'est-à-dire M. Pedrini, missionnaire de la propagande, fût du nombre.

» Nous y allâmes le lendemain 18 mars, ne doutant point qu'après les bons traitements que nous avions reçus de l'empereur au commencement de l'année chinoise, il n'accordât à quelques-uns des missionnaires exilés à Macao, la permission de revenir à Canton, pour y demeurer et prendre le soin de nos affaires. Nous étions dans l'erreur, et nous ne fûmes pas longtemps sans en être désabusés.

» En arrivant près de la salle où était l'empereur, nous y vîmes entrer deux principaux ministres d'Etat. Jusque-là, ce prince ne nous avait jamais donné audience en présence de ces ministres, ce qui nous fit juger qu'il avait à donner des ordres qui nous concernaient et qui paraissaient ne devoir pas nous être favorables. En effet, à peine fûmes-nous entrés, que nous nous aperçûmes qu'il ne s'agissait de rien moins que de nous chasser absolument de la Chine. Tout ce que dit l'empereur roulait principalement sur ce que la religion chrétienne défendait à ceux qui l'embrassent d'honorer leurs ancêtres après leur mort. Tout le temps qu'il parla, il eut constamment les yeux attachés sur M. Pédrini, et l'on eût dit que c'était principalement à lui qu'il adressait la parole. C'est ce que nous lui fîmes remarquer au sortir de l'audience, et il nous répondit qu'en effet, du vivant de l'empereur Kang-Hi et avant qu'Yong-Tching, son fils, montât sur le trône, il avait souvent disputé avec lui sur cette matière.

» Nous fûmes tous d'avis, qu'il fallait dresser un acte

de ce qui s'était passé dans cette audience, et que, pour le rendre authentique, il fût signé de tous ceux qui y assistèrent, qu'on l'enverrait ensuite à Rome, et à notre évêque, afin qu'il jugeât si, dans ce danger extrême où était la mission, il n'était pas à propos d'ordonner aux missionnaires de se conformer aux permissions accordées par le Saint-Siège et que son légat apostolique, M. Mezza-barba, patriarche d'Alexandrie, leur avait laissées avant son départ de la Chine pour l'Europe. C'est ce que le prélat jugea absolument nécessaire, en publiant une lettre pastorale, par laquelle il enjoignait à tous les missionnaires de se conduire selon ces permissions, sous peine de suspenses, *ipso facto*, de tout exercice de leurs fonctions.

» Tel est l'acte que nous dressâmes.

» Le 18 de mars de l'année 1733, troisième jour de la seconde lune, nous fûmes appelés au palais. Comme il ne nous était point encore venu de réponse à la requête que nous avions présentée au sujet des missionnaires exilés de Canton à Macao, nous augurâmes favorablement de cette audience qui nous était accordée; mais l'espérance qui nous flattait ne dura guère, puisque, bien loin de permettre le retour des missionnaires à Canton, il s'agissait de nous chasser nous-mêmes de Pékin et de tout l'empire.

» Ce fut vers le midi que nous parûmes devant l'empereur, en présence des deux principaux ministres, qu'il avait fait venir exprès pour être témoins de ce qu'il avait à nous dire et pour exécuter ses ordres. Après nous avoir parlé de la loi chrétienne, qu'il disait n'avoir encore ni défendue ni permise, il en vint à un autre article, sur lequel il insista principalement : « Vous ne rendez aucun honneur à vos parents et à vos ancêtres défunts, nous dit-il; vous n'allez jamais à leur sépulture, ce qui est une

impiété très grande ; vous ne faîtes pas plus de cas de vos parents, qu'une tuile qui se trouve à vos pieds ; témoin Ourtchen , qui est de la famille impériale (le prince Joseph , confesseur de Jésus-Christ) ; il n'eut pas plus tôt embrassé votre loi , qu'il perdit tout respect pour ses ancêtres , sans qu'on ait jamais pu vaincre son opiniâtreté ; c'est ce qui ne peut se souffrir ; ainsi je suis obligé de proscrire votre loi , et de la défendre dans tout mon empire ; après cette défense , y aura-t-il quelqu'un qui ose l'embrasser ? Vous serez donc ici sans occupation et par conséquent sans honneur ? C'est pourquoi il faut vous retirer. » L'empereur ajouta plusieurs autres choses peu importantes , mais il revenait toujours à dire que nous étions des impies , qui refusions d'honorer nos parents , et qui inspirions le même mépris à nos disciples , il parlait fort rapidement , et d'un ton d'assurance qui ne prouvait que trop qu'il était convaincu de la vérité des reproches qu'il nous faisait , et que nous n'aurions rien à répliquer.

» Lorsque ce prince nous eut laissé la liberté de parler , nous lui répondîmes d'un air modeste , mais avec toute la force que l'innocence et la vérité inspirent , qu'on l'avait mal informé ; que tout ce qu'on lui avait rapporté , était de pures calomnies , et de malignes inventions d'ennemis secrets , qui cherchaient à nous rendre odieux et à nous perdre dans l'esprit de Sa Majesté ; que l'obligation d'honorer ses parents , nous est prescrite par la loi chrétienne , et qu'elle en est le quatrième commandement ; que nous ne pouvons pas prêcher une loi si sainte , sans apprendre à nos disciples à s'acquitter de ce devoir indispensable de piété. — *Quoi*, nous dit l'empereur , *vous visitez la sépulture de vos ancêtres ?* — *Oui*, sans doute , répondîmes-nous , *mais nous ne leur demandons rien et nous n'at-*

tendons rien d'eux. — Vous avez donc des tablettes, reprit le prince? — *Non-seulement des tablettes, dimes-nous, mais encore leurs portraits qui nous rappellent bien mieux leur souvenir.*

» L'empereur parut fort étonné de ce que nous lui disions ; après nous avoir fait deux ou trois fois les mêmes questions, qui furent suivies des mêmes réponses, il nous dit : *Je ne connais pas votre loi, je n'ai jamais lu vos livres ; s'il est vrai, comme vous le dites, que vous n'êtes point contraires aux honneurs que la piété filiale prescrit à l'égard des parents, vous pouvez demeurer ici.* Puis se tournant vers ses ministres : *Voilà des faits que je croyais constants, leur dit-il, et cependant ils les nient fortement. Examinez avec soin cette affaire, informez-vous exactement de la vérité, vous me ferez ensuite votre rapport, et je donnerai mes ordres.*

» Alors les ministres se retirèrent ; nous les suivîmes jusqu'au vestibule, et là, ils voulurent nous interroger tout debout, et à la hâte. Nous leur représentâmes que cette affaire ne pouvait pas s'éclaircir en si peu de temps ; que nous leur donnerions des livres qui contiennent les articles de la loi chrétienne, et qu'on y trouverait de quoi contenter pleinement l'empereur sur tous les doutes qu'il nous avait exposés. Ils y consentirent, et nous nous retirâmes.

» Le lendemain, fête de saint Joseph, patron de la mission, nous portâmes aux ministres d'Etat, les livres dont il s'agissait. Nous y avons joint un placet, par lequel nous rendions de très humbles grâces à l'empereur, d'avoir eu la bonté de nous admettre en sa présence, et de nous communiquer les accusations calomnieuses dont on s'était efforcé de nous noircir, et qu'il verrait détruites par la

simple lecture des livres qui expliquaient les devoirs de la religion chrétienne. Nous finissions le placet par une très humble prière que nous faisons à Sa Majesté, de nous continuer une semblable faveur, au cas que nos ennemis portassent contre nous jusqu'à son trône, de nouvelles calomnies, afin que nous puissions les détruire de la même manière et prouver notre innocence. Les ministres reçurent nos livres, en nous disant qu'il fallait du temps pour les lire, et ils nous congédièrent.

» Nous n'avons pu savoir au vrai, quel est le jugement qu'ont porté ces ministres en examinant les livres que nous leur avons remis, ni quel est le rapport qu'ils en ont fait à l'empereur. Tout ce que nous en avons pu apprendre, c'est qu'ils les ont donnés à lire à quelques-uns des docteurs qui sont dans leur tribunal, et que l'un d'eux, après la lecture qu'il en avait faite, avait dit assez hautement *Fei-ching-gin, tso pou lai*, c'est-à-dire, si l'on n'est pas saint, difficilement peut-on observer cette loi.

» L'empereur ne s'est pas contenté de faire examiner nos livres dans le tribunal de ses ministres, nous avons su qu'il les avait fait remettre entre les mains de quelques *ho-chang* et de quelques *tao-ssé* (ce sont les ministres des deux sectes idolâtres), du premier président du tribunal des rites, et du premier président du tribunal des censeurs de l'empire, afin de pouvoir y trouver quelque prétexte plausible de condamner notre sainte religion et de nous laisser loin de son empire.

» C'est apparemment dans la même vue, qu'il a donné ordre à quatre censeurs de l'empire, d'être attentifs à la conduite des chrétiens, de les interroger sur les pratiques de leur religion, et en particulier, sur les cérémonies établies à la Chine à l'égard des parents défunts. C'est ce que

nous avons appris de quelques-uns de nos chrétiens qui ont subi ces interrogations et qui se rappelant les permissions accordées par le Saint-Siège, ont répondu d'une manière dont les censeurs ont paru satisfaits.

» Enfin après plus de cinq mois, les ministres auxquels nous avons remis quelques-uns des livres qui traitent de la religion, nous les renvoyèrent sans nous faire dire un seul mot de ce qu'ils en pensaient, ni des dispositions où était l'empereur à notre égard. Ainsi nous sommes toujours dans le même état d'incertitude sur le sort d'une mission autrefois si florissante, qui se trouve maintenant sur le penchant de sa ruine et près de périr. »

Young-Tching étant mort le 17 octobre 1735, son fils Kian-Loung lui succéda. Ma-Tsi, premier ministre, depuis trente-six ans, ami du P. Parennin, lui conseilla de faire le plus tôt possible une pétition pour demander qu'on rétablît la religion et les missionnaires. Cette pétition fut dressée sous forme de mémoire; mais le seizième régulo ne voulut pas qu'on la remit à l'empereur. Ce fut dans ces circonstances que le mandarin Tcho-Sse-Hai, fit revivre dans une accusation nouvelle contre les chrétiens, tous les griefs précédemment élevés contre eux. Il demandait que les Mantchoux et les Chinois qui servaient sous les bannières, reçussent la défense formelle de se faire chrétiens. Ce fut le seizième régulo, si hostile au christianisme, qui remit à l'empereur la requête du mandarin. Conséquemment à ce que cette requête demandait, il fut statué que les chefs des bannières engageraient les chrétiens nouvellement convertis, à renoncer à leur foi et les puniraient s'ils refusaient. Il fut aussi décidé qu'on défendrait aux Européens qui seraient autorisés à rester

dans l'empire, d'attirer à leur religion le peuple et les soldats des bannières. La persécution commença aussitôt. On vit de toutes parts les fidèles accourir dans les églises, pour se préparer, par la prière et par la communion, à combattre courageusement pour Jésus-Christ. Hormis quelques-uns, qui furent effrayés de l'appareil des supplices, ils montrèrent dans cette circonstance mémorable, la plus grande intrépidité et la foi la plus constante et la plus courageuse.

Les Jésuites se décidèrent alors à faire remettre leur mémoire à l'empereur. Ce fut le frère Castiglione qui s'en chargea. Il était né en Italie, son talent très remarquable comme peintre, aurait pu lui donner une très belle position dans le monde. Il préféra l'utiliser au service de Jésus-Christ, et se fit frère coadjuteur chez les Jésuites. Envoyé à Pékin, il mérita les bonnes grâces de l'empereur Young-Tching, qui l'employa jusqu'à sa mort comme peintre. Le monarque actuel, Kian-Loung fit comme son prédécesseur et souvent venait voir travailler le frère Castiglione dans son atelier. Le 3 mai 1736, l'empereur étant venu selon sa coutume, le frère Castiglione prit un air triste et interdit, et se jetant aux pieds du monarque, il lui remit en pleurant le mémoire dont l'avaient chargé les Jésuites. Les eunuques de service tremblaient en voyant la hardiesse de cette démarche, car il est d'usage de prévenir quand on veut demander ou remettre quelque chose à l'empereur. Cependant Kian-Loung prit le mémoire avec bonté, et dit au frère : « Je n'ai pas proscrit votre religion, seulement, j'ai défendu aux gens des bannières de l'embrasser. Je lirai attentivement votre mémoire. Continuez de peindre. » Bien que l'empereur ne donnât pas d'ordre formel de cesser la persécution, elle s'as-

soupit peu à peu , après avoir sévi pendant deux mois.

Ce fut à cette époque à peu près que les fils et petits-fils de Sounou furent réhabilités. L'empereur leur permit de prendre la ceinture rouge d'abord. Plus tard , il leur accorda la ceinture jaune.

A peine respirait-on à Pékin de la persécution qu'on suscita en l'année 1735 , contre la religion chrétienne , qu'il s'en éleva une nouvelle en l'année 1737 , dont les suites furent plus fâcheuses et plus capables d'arrêter le progrès de la foi. Voici ce qui y donna lieu. On n'ignore pas qu'à Pékin on expose un grand nombre de petits enfants qui meurent la plupart faute de secours nécessaires. Il est vrai qu'il y a des charrettes établies par autorité publique pour ramasser ces enfants et les transporter dans des espèces d'hôpitaux où l'on enterre ceux qui sont morts et où l'on doit prendre soin des vivants ; mais presque tous meurent de misère. Un des plus grands biens et le plus solide que fassent les missionnaires est de procurer le baptême à ces pauvres enfants. Les Jésuites qui sont attachés aux trois églises chrétiennes de Pékin ont depuis longtemps partagé entre eux les divers lieux où on les transporte ; ils ont chacun des catéchistes entretenus pour aller leur conférer le baptême. Il n'y a point d'année qu'on ne baptise environ deux mille de ces enfants. Lieou-Eul , catéchiste des Pères portugais , s'occupant à ce saint exercice , fut arrêté dans l'hôpital et conduit au tribunal du gouverneur de Pékin. On l'interrogea dans plusieurs séances sans lui trouver d'autre crime que celui d'être chrétiens ; c'en était un dans l'idée de ce gouverneur , à cause des défenses qui avaient été faites , soit la première année du règne d'Youg-Tching en 1723 , soit la première année du présent règne , en 1736 , d'embrasser

la religion chrétienne. Il renvoya donc cette affaire au tribunal des crimes et il y fit conduire le catéchiste Lieou-Eul avec Tchín-Si, qui était gardien de l'hôpital, et Ly-Si-Eou qui s'était fait le dénonciateur de l'un et de l'autre. Lorsqu'ils arrivèrent, Ou-Che-Tan, mandarin mantchou, ne put retenir sa joie ; il y avait longtemps qu'il souhaitait que quelque affaire concernant la religion chrétienne tombât entre ses mains. Il fit comparaître Lieou-Eul et lui fit quantité de questions captieuses auxquelles le chrétien répondit avec beaucoup de sagesse. Mais comme l'intention de ce juge était de le condamner à la mort, il le fit appliquer à la question, dans le dessein de lui faire avouer que les Européens attiraient, à force d'argent, les Chinois à leur religion ; les tourments ne purent arracher à Lieou-Eul l'aveu d'une si grossière calomnie. Le président Mantchou de ce tribunal, également ennemi du christianisme, le fit mettre de nouveau à la torture, que ce généreux chrétien souffrit avec beaucoup de fermeté et de courage. Naschtou, c'est le nom de ce président, aurait poussé les choses plus loin, s'il n'eût été nommé deux jours après tsong-tou ou gouverneur-général de Nankin.

Ou-Che-San ne poursuivit pas cette affaire avec moins de vivacité ; il voulait absolument faire mourir le chrétien, et il y aurait réussi si son collègue ne s'y fût opposé. Cette diversité de sentiments obligea de porter l'affaire à Sunkia, président chinois de ce tribunal, qui blâma la sévérité outrée d'Ou-Che-San. La sentence fut modérée ; le chrétien fut condamné à recevoir cent coups de pan-tsee (c'est le bâton dont on frappe les coupables), à porter la cangue pendant un mois, et ensuite à recevoir encore quarante coups de pan-tsee. La sentence de ce tribunal, envoyée au tribunal du gouverneur de Pékin, était conçue en ces

termes : « Le tribunal de Hing-pou, c'est-à-dire des crimes, sur l'affaire de Lieou-Eul, que le gouverneur de Pékin a fait prendre à l'hôpital des enfants-trouvés, où il versait de l'eau sur la tête de ces enfants, en prononçant des paroles magiques. Dans l'interrogatoire qu'a subi Lieou-Eul, il dit : « Je suis un homme du peuple, âgé de quarante ans, et du département de Ta-hien-kien. Je suis chrétien dès mon enfance; ayant su que hors la porte de la ville nommée Tsong-ouen-men, au nord, à la tête du pont, à côté de la barrière, il y avait une chambre pour recueillir les enfants abandonnés, auprès de l'hôpital où on les transporte, et uniquement dans le dessein de faire de bonnes œuvres, j'y allais pour les guérir, en récitant quelques prières; c'est ce que je fais depuis un an. Le moyen que j'emploie c'est de prendre de l'eau, d'en verser quelques gouttes sur la tête des enfants, de réciter en même temps quelques prières, et aussitôt les enfants sont guéris; s'ils viennent à mourir, ils vont dans un lieu de délices; c'est une coutume établie dans la religion chrétienne. Lorsque je m'occupais à cette bonne œuvre, des officiers de justice m'ont arrêté. Le Tchín-Tsi qu'ils ont pris avec moi est le gardien de cet hôpital. Le seul motif de faire des bonnes œuvres me portait à lui donner, à chaque lune, deux cents petits deniers pour acheter des petits pains et soulager ces pauvres enfants; c'est ce que j'ai fait pendant treize lunes. Si l'on trouve que j'ai agi par d'autres vues, je m'offre à souffrir les plus rigoureux châtimens de la justice. Oserais-je mentir en votre présence? Il est vrai que je fais profession de la religion chrétienne, mais je n'ai pas su qu'elle fût défendue et je n'ai jamais reçu aucun argent des chrétiens. » On rapporte ensuite les réponses du gardien de l'hôpital et celles du

délateur qui disent la même chose , après quoi on continue de la sorte : « En examinant sur cela nos registres , nous trouvons que la première année de Young-Tching (c'est à-dire en 1723) sur un placet présenté secrètement , par Mouan-Pao , tsong-tou de la province de Fou-Kien , le tribunal des cérémonies défendit , sous des peines sévères , d'entrer dans la religion chrétienne , et ordonna à ceux qui l'avaient embrassée de la quitter ; maintenant , il paraît par les réponses de Lieou-Eul , dans l'interrogatoire qu'il a subi , que n'obéissant pas à cette loi , et persévérant dans la religion chrétienne , il est allé à l'hôpital des enfants , qu'il y a prononcé des paroles magiques en leur versant de l'eau sur la tête pour les guérir . Nous le condamnons à recevoir cents coups de pan-tsee , à porter la cangue un mois entier , et à recevoir quarante autres coups de pan-tsee . Pour ce qui est du Tching-Tsi , gardien de la chambre de cet hôpital , il ne pouvait ignorer que Lieou-Eul employait la magie pour les guérir . Son devoir était de l'empêcher , et il l'a souffert . Suivant la rigueur des lois , il devrait recevoir quatre-vingts coups de pan-tsee ; on ne lui en donnera que trente . A l'égard des deux cents deniers qu'il recevait à chaque lune pour le secours de ces enfants , il n'est pas nécessaire d'en parler . Enfin , le petit vase de cuivre où Lieu-Eul portait de l'eau , sera mis en pièces . Que cette détermination présente que nous avons prise , soit envoyée au gouverneur de Pékin et au tribunal de Tou-cha-yuen , afin qu'ils la fassent connaître aux cinq départements de la ville et aux deux Hien qu'ils gouvernent , et que , par ce moyen , les uns et les autres défendent , sous de graves peines , à qui que ce soit , non-seulement de fréquenter cet hôpital , sous prétexte d'y guérir les malades , mais encore d'embrasser la loi chré-

tienne, avec ordre à ceux qui l'auraient embrassée, de l'abandonner, et que ces défenses soient affichées dans les carrefours de leurs districts. Que tout ceci leur soit donc envoyé et qu'ils l'exécutent promptement. » Ce fut le vingt-troisième de la neuvième lune intercalaire, c'est-à-dire le 15 novembre, que cette sentence fut envoyée à ces différents tribunaux. Il y avait déjà deux jours qu'elle avait été exécutée à l'égard de Lieou-Eul qui, dès le 13 novembre, était à la cangue sur laquelle on avait écrit en gros caractères : *Criminel pour être de la religion chrétienne.* »

Les Pères portugais, voyant que les mouvements qu'ils s'étaient donnés pour calmer cette affaire avaient été inutiles, prirent la résolution de recourir à l'empereur. Ils dressèrent un placet, et, le 20 novembre, le P. Kegler, président du tribunal des mathématiques, le P. Parennin, supérieur de la maison française, et le P. Pinheiro, supérieur de l'Eglise orientale des Pères portugais, auxquels se joignirent le P. Chalier et le frère Castiglione, qui étaient au palais, allèrent trouver un des grands maîtres de la maison impériale, nommée Hay-Ouang, qui est spécialement chargé des affaires des Européens, et ils lui montrèrent le mémorial ou placet qu'ils avaient dressé. Ce seigneur, que le P. Kegler avait déjà mis au fait de cette affaire, parut fort piqué de ce que le tribunal des crimes n'avait eu nul égard à son intercession ; il leur dit qu'il avait fait venir le mandarin Ou-Che-San, auteur de tout le mal, et qu'il lui avait parlé en ces termes : « Si tu as le pouvoir absolu de chasser tous les Européens de la Chine, tu peux continuer ; sinon tu t'engages dans une entreprise qui est au-dessus de tes forces. Qui a ordonné à votre tribunal de publier des affiches ? Pourquoi, ne trouvant

point de crime dans Lieou-Eul, l'attaquez-vous sur la loi chrétienne? Révoquez au plus tôt l'ordre que vous avez envoyé aux différents tribunaux de cette ville, et n'y manquez pas; je reçois le mémorial des Européens qui se sont mis à genoux devant moi. » Il dit ensuite aux missionnaires de lui laisser leur mémorial, qu'il l'examinerait; qu'il n'avaient qu'à revenir dans deux jours, et qu'il leur dirait s'il y avait quelque chose qui dût être réformé. Il n'attendit pas jusqu'à ce temps-là, il le lut le même jour, et sur le soir il le rendit au frère Castiglione, en lui marquant ce qu'il fallait y corriger. Le lendemain qui était le 23 novembre, on le lui porta corrigé selon ses ordres; il le reçut avec promesse de le montrer le jour suivant au président du tribunal des crimes; et qu'au cas qu'ils refusassent de retirer l'ordre qu'ils avaient donné, il le ferait passer à l'empereur. Sur le soir du même jour, il dit au P. Chaliér, qu'il n'avait pas encore eu le temps de le montrer aux grands mandarins du grand tribunal des crimes; on nous insinua qu'il l'avait fait dans la suite. Quoi qu'il en soit, ce tribunal agit comme s'il n'en avait eu nulle connaissance.

Le 25 novembre, l'empereur partit pour se rendre à la sépulture de l'empereur Kang-Hi; le grand maître Hay-Ouang le suivit: ainsi, la protection que nous espérions de ce seigneur nous manquant pour lors, les mandarins exécutèrent l'ordre que le tribunal des crimes leur avait donné. Deux jours après le départ de l'empereur, on vit à toutes les portes et à tous les carrefours de la ville, de grands cao-chi ou placards contre la religion chrétienne. Dans chacun de ces cao-chi était écrite tout au long la sentence du tribunal des crimes, et on concluait ainsi : *En conséquence de quoi, si quelqu'un s'avise, sous*

prétexte de maladie, de fréquenter l'hôpital des enfants abandonnés, il sera arrêté et livré au tribunal des crimes. C'est pour vous le faire savoir, gens de bannières et peuples, que nous faisons afficher cet ordre. Que chacun ait soin de garder les lois de l'empire; que ceux qui ont erré reviennent à résipiscence et reprennent la loi de l'empire qui leur est naturelle; que s'il s'en trouve qui suivent en secret cette loi étrangère ou qui refusent d'y renoncer, ils seront très sévèrement punis. Le 6 de la 6^e lune de la seconde année de Kien-Long (c'est le 27 novembre 1737).

Le 2 décembre, l'empereur étant revenu de la sépulture de Kang-Hi, les Pères allèrent au palais pour s'informer de sa santé; ils croyaient y trouver le grand maître Hay-Ouang, mais il était retourné chez lui sans venir au palais. Ils y allèrent le lendemain vers midi, et lui portèrent deux placards affichés contre la loi chrétienne. Il leur dit de venir dans deux jours, et qu'il présenterait leur mémorial à l'empereur. On le fit, et ce seigneur le remit à un de ses écrivains en lui disant de le porter de sa part à l'eunuque Ouang, avec ordre de le faire présenter le jour suivant à l'empereur. Voici la teneur de ce mémorial :

« Les Européens Tay-Tsi-hien (le P. Kegler, etc.), offrent avec un profond respect ce mémorial à Votre Majesté, contre la calomnie la plus atroce. Nous trouvant dénués de tout appui et de toute protection, à qui aurions-nous recours qu'à Votre Majesté? Le 6 de cette dixième lune (27 novembre) lorsque nous nous y attendions le moins, on vint nous dire que dans toutes les rues, grandes et petites, de cette ville de Pékin, on voyait des affiches du gouverneur, des mandarins des

cinq départements, des deux tchi-bien et autres juridictions, en conséquence d'un ordre du tribunal des crimes, qui proscriit la religion chrétienne, ordonne de se saisir de ceux qui la professent, de les livrer à leur tribunal pour y être sévèrement punis. Ce qui a donné lieu à l'arrêt de ce tribunal, c'est que Lieou-Eul, homme du peuple, suivant la pratique de sa religion, avait versé de l'eau sur la tête de quelques petits enfants et avait récité des prières. Cette pratique est la porte par où l'on entre dans la religion chrétienne fondée sur la plus droite raison. Nous n'avions pas encore entendu dire que ce fût un crime de verser de l'eau et de réciter des prières, ni que l'un ou l'autre méritât des châtimens. C'est cependant uniquement pour cela, et non pour aucune autre raison, que l'on a donné deux fois la question à Lieou-Eul; c'est uniquement pour la religion sainte qu'il a été battu et mis à la cangue sur laquelle on a écrit ces mots en gros caractères : *Criminel pour être entré dans la religion chrétienne*. Comme nous n'oserions parler à Votre Majesté du motif qui fait agir de la sorte, nous le passerons sous silence. Nous, vos fidèles sujets, charmés de la réputation de votre gouvernement, nous sommes ici pour y passer le reste de nos jours; ce n'est que dans le dessein de porter les peuples à honorer et à aimer ce qu'ils doivent honorer et aimer, et de leur faire connaître ce qu'ils doivent savoir et pratiquer. Les empereurs de votre auguste dynastie se sont servis de gens venus de loin, sans la moindre difficulté. L'empereur Chun-Chi honora feu Tang-Io-Ouang (le P. Adam Schal) du glorieux titre de Tong-ouei-Kiao-se, ou de maître qui approfondit les choses les plus subtiles, et le glorifia de l'honorable inscription qui subsiste encore en son entier. L'empereur Kang-Hi employa avec un égal

avantage Nan-Hoai-Gin (le P. Verbiest), le fit assesseur du tribunal des ouvrages publics, et le chargea des affaires du tribunal des mathématiques. Il donna à Tchang-Tching (le P. Gerbillon) et à Pe-Tsin (le P. Bouvet) une maison en dedans de la porte Sin-Gan-Men, et leur y fit bâtir une église. La trente-unième année de Kang-Hi, le vice-roi de la province de Tchê-Kiang ayant fait défense de suivre la religion chrétienne, Sugé-Sin (le P. Thomas Pereyra) et Nang-To (le P. Antoine Thomas) eurent recours à l'empereur, qui ordonna au tribunal des ministres de se joindre à celui des cérémonies et de juger conjointement cette affaire. La sentence qu'ils prononcèrent fut qu'il ne fallait pas condamner la religion chrétienne ni défendre à personne de la pratiquer. Cette sentence fut enregistrée dans les tribunaux, c'est ce qu'on peut examiner. Le même empereur, la quarante-cinquième année de son règne, donna aux missionnaires des patentes avec le sceau du grand-maitre de sa maison. La cinquantième année, il donna à l'église qui est au dedans de la porte Such-ou-men, cette inscription : *Ouan yeou Tching yen*, c'est-à-dire le vrai principe de toutes choses. Il l'accompagna de deux autres inscriptions pour être placées à côté selon la coutume ; l'une est : *Vau chi vou tchong sien tso hing ching tching tehtsay*, c'est-à-dire saps commencement, sans fin, et véritable maitre ; il a donné commencement à tout ce qui a figure ; et sa providence les gouverne. Et l'autre est : *Suen gen suen y yue tchao ching tsi ta kien hen*, c'est-à-dire souverainement bon, souverainement juste, il a fait éclater sa souveraine puissance en sauvant les malheureux. L'empereur, votre auguste père, a fait Tay-Tsin-hien (le P. Kéglér) président du tribunal des mathématiques, et assesseur honoraire du tribunal des céré-

monies. Il a fait de même Su-Meou-Te (le P. André Peyra) assesseur du tribunal des mathématiques. Il a donné ordre à San-to-Min (le P. Parennin) et autres d'enseigner le latin à plusieurs jeunes gens, fils de mandarins : ce sont toutes des faveurs si éclatantes et si singulières, qu'elles sont comme le soleil et les étoiles au ciel, et qu'il est difficile de les mettre par écrit. Ce qui nous a remplis d'une nouvelle joie, Sire, c'est que Votre Majesté, montant sur le trône, nous a honorés d'une protection particulière. Nous avons appris que cette année, à la troisième lune, elle a donné un ordre qu'elle a fait publier dans tout l'empire, où elle dit clairement que les lois de cet empire n'ont jamais condamné la religion chrétienne ; et, ayant été informée de l'arrivée toute récente de quelques missionnaires, elle a ordonné de les faire venir à la cour.

» Lorsque l'on considère tant de bienfaits que nous avons reçus de Votre Majesté, est-il facile de les exprimer ? Elle ne nous regarde point comme des étrangers, elle nous traite avec la même bonté que ses propres sujets ; c'est ce que personne n'ignore. On cite cependant contre nous Mouan-Pao ; dans quel dessein ? A la huitième année d'Yong-Tching, ce grand prince, à la huitième lune, nous gratifia de mille tael pour réparer nos églises ; s'il eût été vrai qu'il eût proscrit notre religion, nous aurait-il fait une si insigne faveur qui tendait directement à la perpétuer ? Dans l'affaire que suscita Mouan-Pao, il n'est fait nulle mention ni d'afficher des placards dans les rues, ni de saisir les chrétiens, ni de les renfermer dans des prisons, encore moins de leur donner la question, de les battre et de les mettre à la cangue. Plus nous pensons à ce qui se passe aujourd'hui à notre égard, plus nous sommes persuadés qu'on n'agit que par des vues par-

ticulières et par une disposition de cœur à nous calomnier et à nous perdre, jusqu'à nous porter comme rebelles sous le char de Votre Majesté, afin de nous détruire; c'est ce que nous ne saurions expliquer. Suivant les maximes de notre sainte religion, nous souffrons tranquillement les injures et les torts qu'on nous fait, sans nous plaindre et sans avoir même la pensée d'en tirer vengeance; mais il s'agit ici de l'honneur de la religion que nous professons; nous trouvant sans ressource et sans honneur devant les hommes, et rappelant dans notre souvenir les bienfaits de tous les empereurs de votre auguste dynastie et ceux que nous avons reçus de Votre Majesté, nous ne saurions retenir nos larmes, et ne les pas rappeler dans la mémoire de Votre Majesté, en la conjurant de nous en accorder un qui sera semblable à ceux d'un père et d'une mère pleins de tendresse et de bonté! Malheureux orphelins que nous sommes, et destitués de tout appui, nous osons lui demander une grâce singulière, qui est de terminer elle-même cette affaire, afin que nous ne succombions pas sous la calomnie de ceux qui ne cherchent que notre perte. Dès-lors toutes calomnies cesseront; nous regarderons ce jour comme celui de notre naissance, et cette faveur comme une année de nouvelle vie. C'est dans cette espérance que, pénétrés de crainte et de respect, nous osons offrir ce mémorial à Votre Majesté, le seizième jour de la seconde année de Kien-Long, c'est-à-dire le 7 décembre. »

A une heure après-midi, le grand-maitre Hay-Ouang joignit les missionnaires, et leur dit en langue tartare : « Votre affaire est remise par l'empereur au tribunal des crimes, afin qu'il l'examine et en fasse le rapport à Sa Majesté. » A ce discours, les missionnaires demeurèrent

interdits. « Notre affaire, dit sur cela le P. Parennin, est remise au tribunal des crimes ! Eh ! c'est ce tribunal qui nous l'a suscitée. — Il est vrai, répondit ce seigneur, mais Yn-Ki-Chan, qui était Tson-tou de la province de Koei-Tcheou, vient d'être fait président de ce tribunal à la place de Nasch-tou, qui est allé à Nankin ; il n'a nulle part à ce qui s'y est passé. Allez, allez, ajouta-t-il, quand cette affaire sera terminée, vous viendrez remercier Sa Majesté. » Cette réponse ne tranquillisa pas ces Pères, car enfin, ils se voyaient en compromis avec un des plus grands tribunaux de l'empire, qui ne pouvait manquer d'être piqué de se qu'on avait eu recours à l'empereur contre sa décision ; ainsi, loin d'espérer rien d'avantageux, ils avaient tout lieu de craindre que si le rapport de ce nouveau président n'était pas favorable, il fût plus difficile que jamais d'en revenir, à moins d'une protection spéciale de la divine Providence.

L'événement fit voir qu'ils ne craignaient pas vainement ; car, voici quelle fut sa réponse, présentée à l'empereur le 22 de la dixième lune, c'est-à-dire le 13 décembre : « *Yn-Ki-Chan*, président du tribunal des crimes, et président honoraire du tribunal de la guerre, présente avec respect à Votre Majesté ce mémorial, pour obéir à l'ordre qu'elle m'a donné d'examiner le mémorial des Européens, et de lui en faire mon rapport. » Après avoir fait le précis du mémorial présenté par les missionnaires, et de la sentence du tribunal des crimes, où il rapporte les réponses faites par le chrétien et par le gardien de l'hôpital, il poursuit ainsi : « Examinant les registres, j'ai trouvé que dans la douzième lune, de la première année d'Young-Ching, le tribunal des rites délibéra sur un mémorial de *Mouan-Pao*, ceinture rouge, Tsôn-tou ou

gouverneur général des provinces de Tche-Kiang ou Fou-Kien, qui demandait que la religion chrétienne fût pros-
crite, quoiqu'on pût laisser les Européens à Pékin pour
y travailler à quelques ouvrages, et s'en servir dans des
affaires de peu de conséquence ; mais que pour ceux qui
étaient dans les provinces, on n'en retirait nul avantage
que le peuple stupide et ignorant écoutait leur doctrine
et suivait leur religion, se remplissant ainsi l'esprit et
le cœur d'inquiétudes, sans la moindre utilité ; sur quoi
il demandait qu'on condamnât cette religion ; qu'on obli-
geât ceux qui l'avaient embrassée d'y renoncer ; et que
s'ils s'en trouvaient dans la suite qui s'assemblaient pour
en faire les exercices, on les punit rigoureusement, sen-
tence qui fut approuvée par l'empereur. De plus, à la
troisième lune de la première année de Kien-Long (1736,
les régents de l'empire, les princes et les grands délibé-
rèrent sur le mémorial de Tcha-se-Hay, mandarin de
Tong-Tching-Se, qui demandait qu'il fût fait de rigou-
reuses défenses aux soldats et aux peuples d'embrasser la
religion chrétienne, qu'il s'en trouvait dans les huit ban-
nières qui l'avaient embrassée ; qu'on ordonnât à leurs
officiers de les punir sévèrement, s'ils y persévéraient.
et que le tribunal des rites publiât, par des placards affi-
chés dans toutes les rues, la défense qu'il ferait aux
Européens, d'inviter, en quelque manière que ce fût, les
soldats ou le peuple à suivre leur religion, sentence que
Votre Majesté a approuvée, qu'on respecte et qu'on garde
dans les registres ; ainsi la défense faite aux soldats et au
peuple d'embrasser cette religion est évidemment une loi
de l'empire qu'on doit respecter au dedans et au dehors.

« A l'égard de l'affaire présente, un homme du peuple,
nommé *Lieou-Eul*, est entré dans la religion chrétienne.

est allé à l'hôpital des petits enfants abandonnés, et il a fait usage d'une eau magique : il a violé en cela la loi, sa déposition en fait foi ; et la loi porte que pour un pareil crime il soit condamné à la cangue. Les soldats et le peuple ne sont pas instruits des rigueurs des lois, c'est pourquoi il y en a qui embrassent cette religion ; il a donc fallu les leur faire connaître et envoyer la sentence au gouverneur de Pékin et aux mandarins des cinq départemens de la ville, afin que les tribunaux en avertisent le public par leurs affiches ; qu'on maintienne les lois dans leur vigueur, et qu'on réveille les stupides. C'est ainsi certainement qu'on doit faire respecter les lois et traiter les affaires. Pour ce qui est de la question à laquelle Lieou-Eul a été appliqué, on a eu raison de l'y condamner, parce que l'eau qu'il versait sur la tête des petits enfants a du rapport à la magie et en a toute l'apparence. Le criminel ne l'avouant pas, on a dû le mettre à la question ; c'est la coutume du tribunal, fondée sur la raison, afin de démêler le vrai d'avec le faux ; il faut arracher jusqu'à la racine de toute mauvaise doctrine qui tend à tromper les peuples. Ce n'est que parce que les Européens ont quelques connaissances de la science des nombres, que les prédécesseurs de Votre Majesté, pleins de bonté pour les étrangers, ne les ont pas obligés de s'en retourner. Est-ce qu'il leur est permis de répandre leur religion dans l'empire, de rassembler de côté et d'autre nos peuples, et de les jeter dans le trouble par leur doctrine erronée ? Lieou-Eul, qu'on a pris et qu'on a mis à la cangue, est entré à l'étourdie dans la religion chrétienne ; il n'est point chrétien européen. Appartient-il aux Européens de gouverner ceux qui ont embrassé leur religion ? S'il est vrai, comme il l'ont rapporté à Votre

Majesté, que Lieou-Eul ; suivant les maximes de leur religion , ne puisse pas être examiné par la justice , il ne sera donc plus permis aux mandarins d'interroger nos Chinois qu'ils auront trompés ? Les mandarins du tribunal , suivant les lois établies , gouvernent les Chinois. Qu'y a-t-il en cela qui ne soit conforme à la droite raison ? Et voilà cependant ce qu'ils appellent sentiment particulier et disposition de cœur à les calomnier et à les perdre. Y a-t-il rien de plus absurde ? Les étrangers des autres royaumes sont naturellement fort ignorants , c'est ce qu'il n'est pas besoin d'examiner ici ; mais pour ce qui regarde le gouvernement du peuple , on ne saurait être trop exact et trop sévère pour inspirer du respect et de la crainte pour les lois. La religion des Européens inspire beaucoup d'adresse à tromper les gens ; il y aurait de grands inconvénients à lui accorder la moindre liberté : les suites en seraient fâcheuses ; on ne peut s'empêcher de s'en tenir à nos lois. Voilà , sire , ce que moi , fidèle sujet de Votre Majesté , après un examen exact , lui présente avec respect sur la punition de *Lieou-Eul* , et l'ordre de défendre au peuple , par des affiches publiques , d'entrer dans la religion chrétienne , et de prescrire à ceux qui y sont entrés d'y renoncer : prosterné jusqu'à terre , je prie Votre Majesté de l'approuver. »

L'empereur approuva ce mémorial , et , le même jour , les missionnaires furent appelés au palais par le grand maître Hay-Ouang , pour entendre l'ordre de Sa Majesté , qui portait que le tribunal des crimes s'était conformé aux lois tirées de ses registres ; qu'on leur laissait la liberté de faire dans leurs églises les exercices de leur religion , qu'on ne voulait pas que les Chinois , et surtout les Tartares , gens de bannières , en fissent profession ; que du

reste, ils n'avaient qu'à remplir leurs emplois à l'ordinaire. Les missionnaires écoutèrent cet ordre à genoux. « Nous ne sommes pas venus de plus de six mille lieues, répondit le P. Parennin, pour demander la permission d'être chrétiens, d'en faire les fonctions, de prier Dieu en secret; la cour, la ville, les provinces, savent que nous venons ici pour prêcher la religion chrétienne et en même temps rendre à l'empereur les services dont nous sommes capables. Les empereurs, prédécesseurs de Sa Majesté, et surtout son auguste aïeul, ont fait examiner notre doctrine, non par quelques particuliers ignorants, tels que sont ceux qui nous ont accusés sous ce règne et le précédent, mais par tous les tribunaux souverains, par les grands du dedans et du dehors, qui tous, après une exacte discussion et un mûr examen, ont déclaré que la religion chrétienne était bonne, véritable et entièrement exempte du moindre mauvais exemple; qu'il fallait bien se donner de garde de la proscrire ou d'empêcher les Chinois de la suivre et d'aller dans les églises; cette déclaration fut confirmée par l'empereur et publiée dans tout l'empire. Depuis ce temps-là notre sainte religion n'a point changé, elle est toujours la même, nos livres en font foi; pourquoi donc le tribunal des crimes fait-il emprisonner les chrétiens? Pourquoi les punit-il? Pourquoi fait-il afficher des placards par toute la ville, pour obliger ceux qui en font profession d'y renoncer? Pourquoi ordonne-t-il la même chose dans les provinces? Si c'est être criminel que d'être chrétien, nous le sommes bien davantage, nous autres, qui exhortons les peuples à embrasser le christianisme; cependant, on nous dit de continuer nos emplois; mais avec quel front pourrions-nous désormais paraître? Comment pourrions-nous, couverts de honte et

de confusion , avec le nom odieux de sectaires et de séducteurs du peuple , servir tranquillement Sa Majesté ? Si l'on nous disait maintenant : retournez dans votre pays , notre condition serait-elle meilleure ? On nous dirait en Europe : n'avez-vous pas comblé d'éloges le nouvel empereur ? dans combien de lettres ne nous avez-vous pas mandé que ce grand prince récompensait les gens de bien , qu'il pardonnait aux coupables , qu'il vous traitait aussi bien et encore mieux que ses prédécesseurs ? Toute l'Europe s'en réjouissait , et lui donnait mille bénédictions : aujourd'hui , vous voilà hors de la Chine ; vous l'avez donc obligé , ou par votre mauvaise conduite , ou par quelque faute éclatante , de vous chasser de son empire ? Que répondrions-nous , seigneur ? Nous croirait-on sur notre parole ? Daignerait-on écouter ce que nous aurions à dire pour notre justification ? Nous voilà donc dans le déplorable état de ceux qui ne peuvent avancer ni reculer : que nous reste-t-il autre chose que d'implorer la clémence de Sa Majesté ? C'est notre empereur , c'est notre père , nous n'avons point d'autre appui ; pourrait-il nous abandonner ? serions-nous les seuls qui gémirions dans l'oppression sous son glorieux règne ? Et vous , seigneur , qui nous voyez à vos pieds , daignez lui représenter notre affliction et nos gémissements , ou permettez-nous de les offrir par écrit. — Par écrit , non , dit ce seigneur , c'est une affaire conclue : un grand tribunal a parlé , on ne peut en revenir. — Mais , répliqua le Père , plusieurs grands tribunaux avaient parlé , comment en revient-on aujourd'hui ? » Ce seigneur était réellement affligé d'avoir agi en faveur des missionnaires avec si peu de succès , mais il n'osait recevoir aucun écrit : « Si l'on m'interroge , dit-il , je parlerai et je vous rendrai service. »

C'est avec cette réponse , dont il fallut bien se contenter , que les Pères se retirèrent. Le lendemain , vingt-troisième de la lune , c'est-à-dire le 14 décembre , l'empereur se rendit , sur les dix heures du matin , dans l'appartement où le Frère Castiglione était occupé à peindre ; il lui fit plusieurs questions sur la peinture. Le Frère , accablé de tristesse et de douleur , de l'ordre donné le jour précédent , baissa les yeux et n'eut pas la force de répondre. L'empereur lui demanda s'il était malade. « Non , sire , lui répondit-il , mais je suis dans le plus grand abattement. » Puis se jetant à genoux : « Votre Majesté , sire , condamne notre sainte religion , les rues sont remplies de placards qui la proscrivent ; comment pourrons-nous après cela servir tranquillement Votre Majesté ? Lorsqu'on saura en Europe l'ordre qui a été donné , y aura-t-il quelqu'un qui veuille venir à votre service. — Je n'ai point défendu votre religion , dit l'empereur , par rapport à vous autres : il vous est libre de l'exercer ; mais nos gèns ne doivent pas l'embrasser. — Nous ne sommes venus depuis si longtemps à la Chine , répondit le Frère , que pour la leur prêcher , et l'empereur Kang-Hi , votre auguste aïeul , en a fait publier la permission par tout l'empire. » Comme le Frère dit tout cela les larmes aux yeux , l'empereur en fut attendri ; il le fit lever et lui dit qu'il examinerait encore cette affaire.

Le vingt-quatrième de la lune , c'est-à-dire le 15 décembre , le grand maître , Hay-Ouang , se trouvant malade , l'empereur fit appeler le seizième prince , son oncle , pour lui donner ses ordres ; c'est celui-là même qui était à la tête des princes et des grands , lorsque , la première année du règne de cet empereur , il fut fait défense aux soldats des huit bannières d'embrasser la religion chrétienne. Ce prince fit avertir les Pères de se trouver le len-

demain matin au palais. Ils furent fort alarmés de ce nouvel ordre, parce qu'ils connaissaient la mauvaise disposition de ce seizième prince à leur égard; ils redoublèrent donc leurs prières pour l'heureux succès d'une affaire si importante; et, suivant l'ordre qui leur avait été intimé, ils se rendirent de grand matin au palais; ils y attendirent jusqu'à une heure après-midi, que le seizième prince sortit de l'intérieur du palais et vint dans les appartements extérieurs où étaient les missionnaires. Il les fit entrer dans une chambre écartée, et leur renouvela l'ordre de l'empereur, mais bien plus radouci. « L'empereur, leur dit-il, n'a point défendu votre religion; *Lieou-Eul* n'a point été puni parce qu'il était chrétien, il l'a été selon les lois de la Chine pour d'autres fautes. » Comme le fait qu'il niait était évident, ce prince, pour donner à ce qu'il avançait un air de vérité, ajouta : « On punit à la Chine les Lamas, les Hochang, les Tsao-Ssé (ce sont trois différentes sortes de bonzes) qui guérissent les malades en les touchant à la tête et récitant des prières. » On conçoit assez ce que les missionnaires répondirent à une semblable comparaison; mais sur quoi ils insistèrent le plus, ce fut sur ce que l'ordre qu'ils recevaient de l'empereur, n'était connu que d'eux seuls, et que n'étant pas signifié au tribunal, il continuerait à faire mettre des affiches injurieuses à la religion chrétienne; non-seulement à Pékin, mais encore dans toutes les provinces de l'empire, ce qui autoriserait les mandarins à tourmenter les chrétiens. « Je vous réponds du contraire, leur dit-il, soyez en repos; et si vous avez sur cela quelque peine, faites un mémorial par lequel vous remercerez l'empereur, en lui demandant qu'il ne soit plus permis de mettre aucune affiche contraire à la religion chrétienne; je le ferai passer

à l'empereur, et s'il m'appelle en sa présence, je lui exposerai toutes vos raisons. »

Les missionnaires, selon le conseil du prince, dressèrent un nouveau mémorial qu'ils portèrent le lendemain de grand matin au palais ; mais ils ne purent voir le prince qu'à deux heures après-midi. Il reçut le mémorial, le lut, mais le trouva trop fort : « Il semble, leur dit-il, que vous vouliez dicter à l'empereur, ce qu'il doit faire. »

Alors il résolut de leur donner par écrit l'ordre de l'empereur qu'il ne leur avait déclaré que de vive voix ; il le dicta à un écrivain du palais et le fit communiquer au grand maître Hay-Ouang qui l'approuva. Les missionnaires le remercièrent et firent le mémorial suivant pour marquer leur reconnaissance à l'empereur.

« Les Européens, Tay-Sin-Hien (le P. Kegler) et autres offrent avec respect ce mémorial à Votre Majesté, pour la remercier d'un bienfait insigne. Le 25 de cette lune, le prince Tchouang-Tsin-Ouang (nom du seizième prince), et le grand maître Hay-Ouang, nous ont publié l'ordre de Votre Majesté qui dit : *« Le tribunal des crimes a pris et puni LIEOU-EUL, pour avoir transgressé les lois de la Chine ; certainement il devait être ainsi puni ; cela n'a nul rapport à la religion chrétienne, ni aux Européens. Qu'on respecte cet ordre. »* Nous, vos fidèles sujets, recevons ce bienfait ; pleins de reconnaissance et prosternés jusqu'à terre, nous lui en rendons de très humbles actions de grâces, et nous osons lui demander que, par un effet de son cœur bienfaisant, elle ne permette pas qu'on affiche des *cao-chi* ou placards contre la religion chrétienne, et que le nom de chrétien ne soit pas un titre pour prendre ou punir personne, afin que nous jouissions du bonheur de la paix de son glorieux règne. Quand même nous épuï-

serions toutes nos forces pour reconnaître un tel bienfait , nous n'en pourrions reconnaître jamais la dix-millième partie. C'est pour lui en rendre grâces que nous lui offrons ce placet , le 27 de la dixième lune de la seconde année de Kien-Long (18 décembre). »

Le même jour , le seizième prince vit ce mémorial , le lut , en fut content et le fit passer à l'empereur par la voie ordinaire des mémoriaux. L'empereur l'approuva dans les mêmes termes et avec les mêmes caractères dont il s'était servi pour approuver le mémorial d'Yn-Ki-Chan , que j'ai rapporté ci-dessus. Sa réponse fut envoyée au prince en ces termes : « *Ordre de l'empereur : à l'avenir, on ne mettra plus d'affiches contre la religion chrétienne.* » Le prince leur intima cette réponse d'un air gai , et comme ils s'étaient mis à genoux pour le recevoir , il les fit relever , s'assit et les fit asseoir ; il leur dit ensuite beaucoup de choses obligeantes qu'ils écoutèrent , comme s'ils eussent été persuadés qu'elles partaient d'un cœur sincère ; il les exhorta jusqu'à deux fois à continuer chacun leurs occupations ; c'était un ordre de l'empereur ; il leur fit aussi entendre qu'il signifierait aux grands mandarins du tribunal des crimes la réponse de l'empereur à leur mémorial , quoiqu'il ne le leur promit pas en termes exprès. Il le fit en effet , mais simplement de vive voix. Quand les missionnaires furent de retour dans leur maison , ils jugèrent tous que cette réponse , signifiée de la sorte , ne suffirait pas , et qu'il fallait prier le prince de la faire passer au tribunal dans les formes ordinaires ; c'est ce qu'il n'était pas facile , parce qu'il n'avait pas sur cela un ordre précis de l'empereur , et que d'ailleurs c'était faire honte à un des plus grands tribunaux de l'empire , de l'obliger à mettre dans ses registres le contraire de ce qu'il avait

demandé à l'empereur , et qu'il avait obtenu. Nonobstant cette difficulté , qu'ils ne sentaient que trop , ils ne laissèrent pas de dresser un écrit où , sous prétexte de remercier ce prince des peines qu'il avait prises , il lui demandèrent cette grâce. Quatre d'entre eux allèrent à son hôtel pour lui présenter cet écrit ; mais il s'excusa de les voir sur ce qu'il ne faisait que de rentrer chez lui , et il leur fit dire d'être tranquilles et qu'il avait averti les grands mandarins des intentions de l'empereur. On fut jusqu'au commencement de l'année 1738 sans entendre dire que le tribunal eût fait aucune démarche sur cette affaire. Ce ne fut que vers le 14 janvier qu'on apprit par une voie sûre que , dès le 27 décembre , le tribunal des crimes avait envoyé le mémorial d'Yn-Ki-Chan , approuvé par l'empereur , au tribunal du Tou-tcha-yuen , et dans toutes les provinces de l'empire , pour y être inséré dans tous les registres. Les missionnaires en furent consternés , car il y avait lieu de craindre une persécution générale dans tout l'empire.

Le P. André Pereyra , vice-provincial des Jésuites portugais , qui connaissait le tsong-tou ou gouverneur général de la province de Petché-ly , lui envoya un catéchiste à son hôtel de Pékin , où il était alors , pour lui communiquer le dernier mémorial offert à l'empereur , avec la réponse de Sa Majesté , et le prier de ne pas permettre qu'on maltraitât les chrétiens de son gouvernement. Ce mandarin demanda pourquoi les missionnaires n'avaient pas fait mettre ce mémorial et la réponse dans les gazettes publiques , où il avait vu celui d'Yn-Ki-Chan ; qu'il n'en fallait pas davantage pour contenir les mandarins des provinces. Le catéchiste répondit qu'on avait bien voulu l'y faire mettre , mais que le gazetier l'avait refusé , parce que ce mémorial n'avait pas été envoyé par l'empereur au

tribunal des ministres d'Etat pour y être enregistré ! Sur quoi Ly-Ouci, c'est le nom de ce tsong-tou, fit venir un de ses secrétaires et lui ordonna de prendre le mémorial et la réponse de l'empereur, et de les faire mettre dès ce soir-là même dans les gazettes publiques, afin de les faire passer incessamment dans toutes les provinces de l'empire. En renvoyant le catéchiste, il lui recommanda de dire au P. Pereyra qu'il devait se tranquilliser sur ce qui regardait les chrétiens de son gouvernement et qu'on ne les inquiéterait point sur leur religion. D'un autre côté, le P. Parennin fit imprimer, avec tous les ornements dont on décore les ordres de l'empereur, les trois mémoriaux qui lui avaient été offerts et ses réponses. Ils formaient un petit livre dont on fit tirer un grand nombre d'exemplaires, pour les répandre partout autant qu'il serait possible. Outre que ce remède vint trop tard pour prévenir le mal, comme il était dénué des formalités de la justice qu'on n'avait pu obtenir, il s'en fallut bien qu'il pût faire une impression semblable à celle que faisaient des ordres du tribunal des crimes, appuyés auparavant de l'autorité de l'empereur. On ne fut pas, en effet, longtemps sans en éprouver les suites qu'on appréhendait. Les Pères portugais reçurent une lettre que le P. Gabriel de Turin, franciscain, missionnaire de la Sacrée Congrégation, leur avait envoyée par un exprès, où il exposait le triste état où il se trouvait dans la province de Chan-si, en conséquence des cao-chi ou placards affichés contre la loi chrétienne, condamnée par le tribunal des crimes. Il mandait qu'il s'était retiré sur une montagne, dans un antre, avec ses plus fidèles domestiques, et que, malgré les précautions qu'il avait prises pour cacher le lieu de sa retraite, il s'attendait d'y être arrêté au premier jour, chargé de

chaines , conduit au tribunal des mandarins , et peut-être à Pékin , dans les prisons du tribunal des crimes .

Peu de jours après , le R. P. Antoine de la Mère de Dieu , franciscain et zélé missionnaire , arriva au collège des Portugais , déguisé en pauvre , pour n'être pas reconnu ; il y demeura caché tout le temps qu'il y resta , disant la messe de grand matin et ne sortant point de sa chambre le reste de la journée. Il était venu de la province de Chan-tong à Pékin , parce qu'en suite des ordres du tribunal des crimes , tous les lieux de sa mission étaient remplis d'affiches contre la loi chrétienne ; ses néophytes en avaient été si fort effrayés , que nul d'entre eux n'osait le recevoir dans sa maison. Quinze jours étaient à peine écoulés , que le P. Ferrayo , franciscain et missionnaire de la Sacrée Congrégation , vint pareillement à Pékin de la province de Chan-tong , où il était , pour y chercher quelque protection auprès du mandarin qui tourmentait les chrétiens de son département. Le P. Peinheiro , supérieur de l'Eglise orientale des Pères portugais , auquel il s'adressa particulièrement , se donna beaucoup de mouvement pour lui procurer de fortes recommandations auprès des mandarins de sa province , avec lesquels il retourna dans sa mission , et l'on n'a pas su que le feu de la persécution y ait été tout à fait éteint.

Le 16 août de la même année 1738 , la famille d'un mandarin d'armes , toute chrétienne , arriva de la province de Chan-si à Pékin. La persécution , excitée par l'ordre qu'on y avait reçu du tribunal , avait contraint cette famille de se retirer à Si-ngan-fou , qui en est la capitale. Le poste de ce mandarin n'était point dans cette capitale , il en était éloigné de huit grandes journées ; mais il y avait loué une maison pour loger sa famille , afin qu'elle prit soin de son

père qui était très âgé et malade, et qu'elle lui procurât la consolation de recevoir les sacrements pour le disposer à la mort, qui n'était pas éloignée. Lorsque l'ordre du tribunal des crimes arriva, on fit la recherche des maisons où il y avait des chrétiens. Le Tchi-hien dans le département duquel était la maison du mandarin chrétien, eut quelque soupçon qu'un Européen s'y était caché; il fit semblant d'ignorer qu'elle appartint au mandarin, et il y envoya des officiers de justice pour la visiter et enlever l'Européen. M. Concas, évêque de Lorime et vicaire apostolique de cette province, s'y était en effet retiré. Aussitôt qu'on sut, dans la famille, que les officiers venaient visiter leur maison, ils firent cacher le prélat dans la chambre de deux sœurs du mandarin chrétien. Lorsqu'après avoir bien cherché dans tous les appartements, ils s'approchèrent de cette chambre, les deux sœurs en sortirent comme pour leur laisser la liberté d'y entrer; mais n'osant le faire, ils se contentèrent d'y jeter un coup-d'œil du seuil de la porte et se retirèrent.

Le Tchi-hien, non content d'avoir ordonné cette visite, quoique depuis la mort du père du mandarin chrétien il n'y eût plus dans la maison que des femmes, leur fit dire qu'elles eussent à renoncer à la religion chrétienne ou à se retirer d'un lieu qui était de sa juridiction. Elles firent réponse que leur parti était pris de retourner dans la province de Petché-ly, qui était leur terre natale, et elles se retirèrent en effet à Pékin. C'est d'elles qu'on tient ces particularités, auxquelles elles ajoutèrent que les chrétiens de la province de Chen-si étaient dans le trouble et la confusion.

Au mois d'octobre, Ly-ouei, tsong-tou de la province de Petché-ly, vint à Pékin à l'occasion du jour où l'on célèbre la naissance de l'empereur, car ce n'est pas à Pékin

qu'il fait sa résidence ordinaire. Il fit dire au P. Pereyra de bien recommander aux chrétiens de la province de tenir une conduite si mesurée, qu'il n'eût aucun reproche à leur faire; et que dix-sept différents mandarins lui avaient présenté contre eux des accusations qu'il avait supprimées. Dans la province de Hou-quang, quoique le tsong-tou, qui est de la famille impériale, soit chrétien, quelques mandarins ne laissèrent pas d'afficher l'ordre du tribunal des crimes dans les différents départements.

A Siang-yang-fou, qui est une des chrétientés, le tchihien apprit qu'à la montagne Moupan-chan il y avait un grand nombre de chrétiens qui en défrichaient les terres; il fit prendre quelques-uns des chefs, se les fit amener, en fit souffleter un ou deux, et, les effrayant par les plus terribles menaces, il leur présenta à signer une déclaration par laquelle ils promettaient de ne plus entrer dans la religion chrétienne. Un d'entre eux, qui se croyait habile, dit que par ces paroles on pouvait entendre qu'ils ne se feraient pas rebaptiser, et qu'en ce sens ils pouvaient signer la déclaration: ce qu'ils firent, et ils revinrent bien contents de s'être tirés si adroitement des mains du mandarin. A leur retour, le missionnaire les traita comme des apostats; et après leur avoir fait comprendre qu'il n'était jamais permis de dissimuler ni d'user de termes équivoques, et bien moins quand il s'agit de la foi et dans un tribunal de justice, il leur refusa l'entrée de l'église et les sacrements. Les chrétiens reconnurent leur faute et la pleurèrent amèrement; ils demandèrent publiquement pardon à tous les chrétiens du scandale qu'ils avaient donné, et s'offrirent d'aller au tribunal rétracter leur signature et faire une profession ouverte du christianisme. Au même temps, Norbert Tchao, mandarin de

guerre et fervent chrétien, vint trouver le tchi-hien, et, après lui avoir fait de grands reproches de sa conduite, il lui demanda l'écrit signé des néophytes, en lui disant : « Ne savez-vous pas que je suis chrétien ? mais ce que vous ignoriez peut-être, c'est que le tsong-tou de cette province et tous ses officiers sont chrétiens comme moi. » Le tchi-hien fut effrayé à son tour, et, s'excusant sur l'ordre émané du tribunal des crimes, il promit bien de ne plus inquiéter les chrétiens. (*Lettres édif.*, t. II, p. 379.)

Comme ses deux prédécesseurs, son grand père et son père, Kiang-Loung était très satisfait d'avoir près de lui des missionnaires. Il utilisait leurs talents et leurs connaissances dans les sciences, dans les arts. Nul dans l'empire n'était plus savant que le P. Gaubil, même dans la langue si difficile des Chinois. Le P. Benoît, véritable encyclopédie vivante, n'ignorait rien. Son génie inventif ne laissait rien à désirer, même aux caprices du souverain. Palais européens, jardins avec jets d'eau, machines hydrauliques admirables, tout naissait comme par enchantement, dès que l'empereur avait témoigné un désir. Ce Père qui n'avait jamais appris la gravure sur cuivre, l'enseigna avec une rare perfection aux Chinois. Les palais impériaux étaient ornés des peintures qu'exécutaient les Frères Castiglione et Attiret. Malgré cela, par faiblesse plus encore que par mauvaise volonté, l'empereur souffrait qu'on persécutât les chrétiens dans ses états. Quelquefois il les persécuta lui-même.

Nous avons à raconter la persécution qui, en 1746, s'alluma dans le Fou-Kien. Le fou-yven ou vice-roi de ce pays, en fut l'auteur. Sept chefs d'accusation principaux furent élevés contre les chrétiens.

On articulait : 1° que la religion du seigneur du ciel était

prêchée par les Européens, qui ne pouvaient se trouver et demeurer dans l'empire, que contre les ordres de l'empereur.

2° Qu'on engageait le peuple à entrer dans cette religion par l'espérance d'un paradis et la crainte d'un enfer.

3° Qu'on choisissait parmi les plus attachés à leur religion et à toutes ses pratiques, un certain nombre de Chinois, pour les mettre, en qualité de catéchistes, à la tête de cinquante chrétiens.

4° Que les chrétiens n'honoraient ni leurs ancêtres, ni même *Confucius*; mais qu'ils rendaient toutes sortes d'honneurs à un étranger appelé Jésus.

5° Que les missionnaires avaient établi parmi les chrétiens, les coutumes de venir leur déclarer secrètement toutes les fautes et tous leurs péchés deux fois l'année.

6° Que les filles et les femmes affectaient de ne point porter des habits de soie, et de ne point orner leurs têtes de fleurs et de pierreries; et que parmi les filles, il y en avait qui renonçaient pour toujours au mariage.

7° Que dans quelques maisons chrétiennes, il y avait des murs doubles et autres retraites, propres à tenir cachés les Européens; et que ceux-ci assemblaient dans des grandes salles, bâties exprès, les chrétiens et les chrétiennes, leur donnaient un certain pain à manger et un certain vin à boire et les oignaient d'huile,

Ce sont en substance, les accusations envoyées au vice-roi; elles ont servi de matières aux interrogatoires qu'on verra se réitérer si souvent, pour trouver des motifs à une sentence de condamnation. On a aussi employé l'accusation de magie, tant de fois mise en œuvre dans la Chine et ailleurs, contre les prédicateurs de la religion chrétienne

Le vice-roi n'eut pas plutôt reçu le procès-verbal, qu'il l'envoya à l'officier *Fan* à *Fou-ngan* ; et celui-ci ayant distribué ses soldats en trois bandes, et leur ayant donné secrètement ses ordres, les fit partir pour les divers endroits qui lui avaient été indiqués, comme servant de retraites aux Européens. Les deux premières bandes, envoyées dans deux quartiers de la ville, prirent onze chrétiennes, dont une était mariée, deux étaient veuves et huit qui s'était consacrées à une virginité perpétuelle, formaient une espèce de communauté. On prit aussi cinq chrétiens, s'il faut donner ce nom à un concubinaire déjà apostat. La troisième bande envoyée dans un village appelé *Mo-yang*, prit en chemin deux chrétiens qui allaient donner avis de ces premiers mouvements aux missionnaires cachés dans ce village, au nombre de cinq, tous de l'Ordre de Saint-Dominique et Espagnols de nation, savoir : Mgr l'évêque de *Mauricastre*, Pierre Marty *Saux*, et les révérends Pères *Roya*, *Alcober*, *Serrano* et *Diaz*.

Lorsque le jour commença à paraître, on fit porter à *Fou-ngan* tout ce qu'on reconnut appartenir au prélat ; on y fit porter aussi le Père *Alcober*, que la torture avait mis dans l'impuissance de marcher, et l'on y conduisit en même temps six chrétiens, qui furent mis dans la prison de la ville, et huit chrétiennes qui furent gardées toutes ensemble, dans une même chambre. Quant au Père *Alcober*, le gouverneur le logea chez lui, et voulut même qu'il fût servi par ses domestiques..

Le jour suivant ce gouverneur et l'officier *Fan*, firent comparaître devant le tribunal, les chrétiens et les chrétiennes ; mais leur constance ne se démentit pas, et la plus violente question ne put leur arracher leur secret ;

enfin une onzième prisonnière, épouvantée de l'appareil des tortures qu'on lui préparait, déposa ce qu'elle en savait, et ajouta qu'on l'avait fait chrétienne par importunité, et comme malgré elle. L'officier ne laissa point cette infidélité sans récompense; quelques aunes d'une pièce de soie en furent le prix, et on la fit porter en chaise chez elle. Tout le reste du temps de l'interrogation, qui dura jusqu'à la nuit, fut employé à donner la torture, et l'officier *Fan* s'y montra si cruel, que les gentils qui étaient présent et le gouverneur lui-même ne purent retenir leurs larmes; le gouverneur de la ville dit à l'officier, qu'il tourmentait en barbare des innocents; celui-ci fier de la protection du vice-roi, osa reprocher au gouverneur, quoique supérieur en dignité, qu'il mollissait dans les devoirs de sa charge.

La nuit les recherches recommencèrent; on donna la question à six chrétiennes, qui souffrirent courageusement sans donner aucun éclaircissement; mais une servante, se laissant vaincre par la violence des tortures, promit aux soldats de leur livrer deux Européens, et les mena dans l'endroit où deux missionnaires se tenaient cachés entre deux planchers. C'étaient les Pères Serrano et Diaz.

Ce fut pour cet officier une joie bien sensible que la prise de deux missionnaires; il leur demanda où était Mgr l'évêque, et sur ce qu'ils répondirent qu'ils n'en savaient rien, il fit donner des soufflets au Père Serrano et la torture au Père Diaz. Voici la manière cruelle dont se donnent ces soufflets : le patient est à genoux, un officier se place derrière lui, et mettant un genou en terre, il lui prend la tête par la tresse des cheveux et la renverse sur celui de ses genoux qui est resté élevé, de manière qu'une

des joues du patient est placée horizontalement ; alors un autre officier du mandarin , tenant à la main un instrument assez semblable à une semelle de soulier , et faite de quatre lames de cuir cousues ensemble , décharge à tour de bras sur cette joue le nombre de soufflets ordonné par le mandarin. Un seul suffit pour faire perdre connaissance , comme l'ont avoué plusieurs de ceux qui en ont fait l'expérience. Souvent les dents en sont brisées dans la bouche , et la tête enflée horriblement. Si le nombre des soufflets est grand , on le partage sur les deux joues.

La fureur de l'officier *Fan* était extrême ; il l'inspirait à ses ministres , les animant à n'épargner personne. Il en fit même éprouver les effets à des gentils. Deux infidèles de quelque considération , reçurent un grand nombre de coups parce qu'on voulait les forcer de déclarer les Européens dont ils n'avaient aucune connaissance. On les arrêta prisonniers et ce ne fut qu'après quelques jours qu'ils furent élargis.

Cependant , le chrétien qui avait fourni un nouvel asile à Mgr l'évêque , voyait avec crainte tout ce qu'on faisait pour le découvrir , désespérant de pouvoir se tenir longtemps caché , il alla lui représenter le danger auquel il l'exposait , lui et toutes les personnes de sa maison. Il le pria de considérer combien de chrétiens avaient souffert à son occasion ; et que son voisin en particulier , nommé Ambroise *Ko* , avait été appliqué quatre fois à la torture , et avait perdu ses biens et sa liberté , lui et toute sa famille. *Mon cher ami* , lui répondit le prélat , *sommes-nous venus ici , tout ce que nous sommes de missionnaires , pour nos intérêts ou pour les vôtres ? si nous sommes une occasion innocente des maux qu'on vous fait souffrir , ne sommes-nous pas prêts à les partager*

avec vous ou bien à les prendre tous sur nous , s'il était possible ? Mais vous allez être satisfait. En parlant ainsi , il sortit de la maison , pour se retirer dans un jardin assez peu éloigné , où il passa la nuit , se couvrant seulement le visage avec son éventail (on sait qu'à la Chine tout le monde en porte).

Les soldats, toujours en mouvement, ne manquèrent pas de venir l'y chercher ; mais quoiqu'ils passassent deux fois bien près de lui , ils ne l'aperçurent pas. Le lendemain on redemanda avec toutes sortes de prières et d'instances , pour Mgr l'évêque , la retraite qu'il venait de quitter ; mais le maître de la maison la refusa constamment : et sur ce refus , le courageux prélat prit le parti de ne plus se tenir caché. Il alla se montrer au milieu du village , et fut bientôt arrêté et mis dans les fers , le 30 juin. Le Père *Royo* ayant appris que Mgr l'évêque s'était livré lui-même , suivit son exemple.

Après cet événement , les juges ne différèrent pas de faire un interrogatoire général , ils firent comparaître tous les prisonniers devant le tribunal , et ils s'adressèrent d'abord à une chrétienne nommée *Thérèse*. « Qui vous a conseillé la virginité , lui demanda-t-on ? — C'est , répondit-elle , moi-même qui me la suis conseillée. — Dites du moins , reprit-on , combien vous êtes pour servir les Européens , et vous prêter à leurs plaisirs ? — *Thérèse* répondit : L'odieuse idée que vous avez de leur conduite , fait bien voir que vous ne les connaissez pas. Sachez que j'ai en horreur les infamies que vous m'imputez. » Sur cette réponse , l'officier *Fan* fit mettre *Thérèse* à la torture. On interrogea ensuite ses compagnes , qui répondirent toutes que personne ne les empêchait de choisir l'état du mariage ; mais qu'elles préféreraient celui de la virginité ,

par l'estime que *Thérèse* leur avait inspirée pour cette vertu. « Oui, reprit *Thérèse*, c'est moi qui ai donné ce conseil; s'il y a en cela du crime, je dois seule en porter la peine. Rendez la liberté à toutes les autres. »

Le gouverneur se tournant alors vers les missionnaires, demanda au Père *Alcober* pourquoi il était venu à la Chine? — C'est, répondit le Père, pour prêcher la religion chrétienne; » et là dessus il expliqua les commandements de Dieu. L'officier *Fan* lui fit au sujet des prisonnières, des questions que la pudeur ne permet pas de rapporter. Le Père lui dit que des questions si dignes d'un ministre de Satan ne méritaient pas de réponse. L'officier adressa ensuite la parole à Mgr l'évêque, et lui demanda depuis quel temps il était dans l'empire. Le prélat lui répondit qu'il y était entré sous le règne de l'empereur *Kang-Hi*, pour faire connaître la sainte loi, et la seule véritable religion. Il en expliqua ensuite les principaux points, avec tant d'éloquence et d'onction, qu'il toucha et attendrit les assistants; et avec tant de zèle et de véhémence, qu'à la fin la voix lui manqua. Le Père *Royo*, interrogé à son tour, dit qu'il était dans l'empire depuis trente ans, pour prêcher la même religion. On ne demanda rien aux Pères *Serrano* et *Diaz*.

Le 10 juillet, tous les missionnaires, cinq chrétiens et la générécuse *Thérèse*, partirent de *Fou-ngan* pour être conduits à *Fou-tcheou-fou*, capitale de la province, distante de cette première ville de vingt-sept lieues. Ils étaient chargés de chaînes, qui leur tenaient les mains et les pieds étroitement serrés, et dans cet état, ils furent portés sur des charettes, suivis d'un grand nombre de chrétiens qui enviaient leur sort et qui les exhortaient à soutenir la gloire de la sainte religion. D'autres chrétiens

accoururent aussi de divers endroits , pour leur offrir , à leur passage, des rafraichissements. Les uns chargeaient d'injures les confesseurs de *Jésus-Christ* , les appelant magiciens , impudiques , scélérats , fils du diable , et leur donnaient tous les autres noms que leur malice leur suggérait. Quelques autres se montraient compatissants et reprenaient les premiers : il suffit de les voir , disaient-ils , pour reconnaître leur innocence ; des hommes coupables des crimes qu'on impute à ceux-ci , ne sauraient avoir cet air respectable que nous leur voyons.

A leur arrivée dans la capitale , le vice-roi , impatient de les examiner , les fit sur-le-champ comparaître devant son tribunal entre les six et sept heures du soir , et les y retint jusqu'à minuit , renouvelant à peu près les mêmes questions qu'on leur avait faites à *Fou-ngan*. Entre autres interrogatoires qu'il leur fit à tous, il demanda à Mgr l'évêque, par ordre de qui il était venu à la Chine , et s'il engageait les Chinois , par argent , à se faire chrétiens ? Le prélat répondit que le souverain pontife l'avait envoyé pour prêcher la religion chrétienne. « Pour ce qui est , ajouta-t-il, d'engager les Chinois à l'embrasser par argent, je suis bien éloigné de le faire. On m'envoie tous les ans, d'Europe , ce qui est nécessaire pour mon entretien , et rien de plus. Ma manière d'engager ceux qui veulent m'écouter à se faire chrétiens , est de leur montrer l'excellence de la religion que je leur prêche. Je le fais simplement et sans art ; je ne trompe personne , je ne baptise que ceux qui le veulent bien ; il faut même qu'ils le demandent instamment ; et c'est ce que ne peuvent manquer de faire ceux qui connaissent notre religion. La Chine ne s'obstine à la rejeter , que parce qu'elle ne la connaît pas ; mais elle résiste en vain , il faudra bien qu'elle l'ac-

cepte un jour. Ceux qui vivent conformément aux lois de cette religion sainte, jouiront, après leur mort, d'une félicité éternelle; et ceux qui auront refusé opiniâtrément de s'y soumettre, ne peuvent éviter de tomber dans un abîme de feux et de supplices, qui n'auront pas plus de fin que les récompenses des justes : au reste, les rangs honorables et les plus hautes dignités du monde ne peuvent mettre personne à couvert de cet enfer; vous-même, Monseigneur, avec toute votre autorité et l'éclat de la place qui vous élève si fort au-dessus de la plupart des hommes, vous avez à appréhender l'extrême malheur dont tous sont menacés, et vous ne pouvez l'éviter, qu'en reconnaissant la vérité, et en suivant la sainte religion. »

Ce discours si digne du zèle d'un apôtre, ne tarda pas à être payé de vingt-cinq soufflets que le vice-roi fit donner inhumainement au saint prélat; après quoi, il ordonna qu'on distribuât les trois bandes des confesseurs de Jésus-Christ dans les prisons de la ville; ce qu'on n'exécuta qu'avec peine, pendant le reste de la nuit.

Deux jours après, arrivèrent à *Fou-ngnan*, neuf autres chrétiens et cinq chrétiennes, et le 30 juillet, tous ceux qui étaient dans les fers comparurent ensemble devant un tribunal composé de plusieurs mandarins, dont chacun était gouverneur d'un *Hien*, c'est-à-dire, d'une ville de troisième ordre, ou d'une portion d'une grande ville, équivalente à une ville de troisième ordre.

On demanda aux prisonniers pourquoi ils s'étaient attachés à la religion chrétienne? ils dirent unanimement qu'ils l'avaient embrassée, et qu'ils voulaient continuer à la suivre, parce qu'ils la reconnaissaient pour la véritable. Un seul déclara qu'il y renonçait, et protesta qu'il

n'avait été jusque-là chrétien que pour obéir à ses parents, qui étant eux-mêmes de cette religion, l'y avaient fait entrer et l'y avaient élevé. Ce discours déplut à l'un des juges; il reprit aigrement cet apostat, et lui dit qu'il montrait un bien mauvais cœur de vouloir abandonner les exemples de ses parents.

Les juges marquèrent ensuite, à plus d'une reprise, leur compassion pour les chrétiennes, en voyant leurs mains horriblement meurtries par les tortures. Ils adressèrent la parole surtout à la plus jeune, qui y avait été appliquée deux fois. « Qui vous a si cruellement maltraitée, lui demandèrent-ils? — C'est par ordre de l'officier *Fan*, répondit-elle, que nous avons toutes souffert la question. — Pourquoi, lui dirent les juges, ne portez-vous pas sur la tête aucune parure, comme fleurs, pierreries et perles? — Tout cela n'est que vanité, répliqua-t-elle; notre sainte religion nous apprend à mépriser la gloire passagère et les faux plaisirs de la vie; tout cela n'est rien en comparaison du paradis que nous voulons mériter. »

L'officier, dans les instructions qu'il avait données, avait accusé les missionnaires d'impudicité et de magie. L'unique fondement d'une calomnie si atroce était quelques remèdes trouvés parmi leurs effets, et en particulier, une caisse d'ossement que le Père *Alcober* avait mise en dépôt chez un chrétien. L'officier prétendait, en premier lieu, que les missionnaires tuaient de petits enfants, et tiraient de leurs têtes des filtres propres à faire consentir ce sexe aux plus infâmes passions; en second lieu, que l'usage des remèdes européens était d'en empêcher les suites. Les missionnaires, interrogés sur ces deux accusations, répondirent qu'elles étaient toutes les deux fausses; et que de plus, la première était absurde.

« Mais , dirent les juges , qu'est-ce donc que cette caisse d'ossements ? qu'en faites-vous , si vous ne vous en servez pas pour quelque art magique ? — Ce sont , répondirent les missionnaires , les précieux restes d'un de nos prédécesseurs , d'une vertu extraordinaire , lequel , sous la dynastie précédente , fut tué par une bande de voleurs. Nous aurions souhaité pouvoir les envoyer en Europe , dans le royaume qui est sa patrie et la nôtre , mais nous n'en avons pas encore trouvé l'occasion favorable , depuis qu'ils nous ont été remis entre les mains , par les chrétiens qui les avaient recueillis. »

En conséquence de cette déposition , les juges voulurent faire visite de la caisse , ils se transportèrent hors de la ville où elle était gardée par des soldats , et ayant pris avec eux des experts , dont la profession est à la Chine d'examiner les cadavres , on trouva les ossements presque en poussière. L'officier *Fan* , qui était présent , s'en prévalait , comme si c'eût été un indice que c'était des ossements de petits enfants. Les experts , au contraire , disaient qu'à le voir , on ne pouvait juger autre chose , sinon qu'ils étaient d'une personne morte au moins depuis un siècle.

Les juges ne savaient que décider , lorsque à force d'examiner , on trouva un article de vertèbre assez entier pour être mesuré. Sa hauteur était de cinq lignes et demie du pied chinois , d'où il résultait que les ossements étaient d'une grande personne. Le fait était évident , et comme l'officier *Fan* s'obstinait encore à soutenir que c'étaient des ossements d'enfants , les juges lui en firent des reproches amers , et l'accusèrent de mauvaise foi et d'ignorance. « Tenons-nous-en , ajoutèrent-ils , aux livres des tribunaux , qui marquent la mesure des ossements du genre humain , et prescrivent la manière dont nous devons procéder

dans ces sortes de vérifications , autrement nous allons contre les lois et nous nous rendons coupables d'un crime que le ciel punira dans nos descendants ; faite votre rapport à votre gré , c'est votre affaire ; pour nous , dussions-nous perdre notre charge , nous voulons juger selon l'équité. » Ils déclarèrent ensuite qu'il était temps de dresser l'acte de vérification et de refermer la caisse , mais que chacun devait y apposer son sceau , afin de prévenir toute fausse imputation. L'officier protesta qu'il n'en ferait rien , et qu'il ne signerait pas le procès-verbal ; cependant les juges le forcèrent à faire l'un et l'autre , et ils apportèrent l'acte au juge criminel de la province , qui approuva , et leur procéda et la sentence dans laquelle ils déclaraient les missionnaires innocents.

De son côté l'officier *Fan* alla accuser les juges auprès du vice-roi , de s'être laissés corrompre par argent. Il lui dit que les chrétiens étaient venus de *fou-ngan* avec des sommes considérables qu'ils avaient répandues abondamment dans les tribunaux , et que les soldats , les greffiers et généralement tous les officiers étaient gagnés. Sur cette accusation , quoique destituée de preuves , le vice-roi cassa toutes les procédures ; il appela d'autres gouverneurs à la place des premiers , et il fit venir des villes voisines d'autres chrétiens , et en particulier la chrétienne que l'officier *Fan* avait récompensée pour avoir apostasié , et pour avoir indiqué la demeure des missionnaires. Cette chrétienne se repentant déjà de son apostasie , elle la rétracta alors , et elle accusa l'officier de la lui avoir conseillée auparavant en secret , et de l'y avoir déterminée par ses artifices.

Le vice-roi fit encore emprisonner des gentils arrivés depuis peu de *Fou-ngan* et l'aubergiste qui les logeait.

Il fit en même temps arrêter des marchands, qui portaient tous les ans de *Canton* dans le *Fou-kien* la pension pour les missionnaires, et des chrétiens qui étaient venus de *Fou-ngan* pour venir secourir les prisonniers et furent convaincus d'avoir donné de l'argent aux soldats pour procurer quelques soulagements aux confesseurs de la foi. Les soldats mêmes furent cassés de leurs charges et condamnés à porter deux mois la cangue; enfin tout alla au gré de l'officier *Fan*. Les chrétiens et même les gentils furent maltraités selon son caprice; il mit les uns à la cangue, et condamna les autres à la bastonnade, ou à être reconduits chez eux, chargés de chaînes. Il ordonna à six chrétiens d'adorer une idole; et cinq d'entre eux ayant refusé constamment de le faire, reçurent, par son ordre, chacun quarante coups de bâton; le sixième eut la lâcheté impie de lui obéir.

Aussitôt que les nouveaux juges furent arrivés, ils commencèrent de nouveaux interrogatoires, et ils les réitérèrent à l'infini, dans l'espérance de trouver quelques preuves de rebellion, d'impudicité, ou de magie. On appliqua le Père *Diaz* et ensuite *Thérèse*, à la torture, sans en pouvoir tirer aucun aveu qui donnât lieu à une sentence de condamnation. On voyait tous les jours les missionnaires, revenir de l'audience à la prison, le visage enflé et meurtri de soufflets. Le Père *Serrano* en eut la peau des joues enlevée, et le visage tout ensanglanté. Mgr l'évêque en a reçu en tout quatre-vingt-quinze sans qu'on ait eu le moindre ménagement pour son grand âge. Outre les soufflets, les Pères *Alcober* et *Royo* ont souffert une fois la bastonnade, le Père *Diaz* l'a soufferte deux fois, et deux fois la torture aux pieds.

Cependant le vice-roi pressait les juges de porter un

arrêt de condamnation et il commençait à appeler leurs délais des lenteurs affectées; les juges étaient au désespoir de ne pas trouver matière à une sentence qui pût être de son goût; enfin ils se déterminèrent à recommencer les procédures qui, pour cette fois, aboutirent à condamner les missionnaires et quelques chrétiens à l'exil et les autres chrétiens et chrétiennes à de moindres peines.

L'embarras de ces juges n'était pas d'accorder la droiture naturelle avec la condamnation qu'on exigeait d'eux, ils étaient tous résolus de sacrifier la justice à la faveur du vice-roi, ou du moins à la crainte de son ressentiment; mais il fallait garder une forme dans le jugement et faire parler ces lois dans une sentence où ils portaient la sévérité jusqu'au dernier supplice; c'est le parti qu'ils prirent. La sentence fut dressée et envoyée au vice-roi qui la fit passer à l'empereur.

Dans le temps que l'on portait dans le *Fou-kien*, cette sentence contre ces généreux confesseurs de la foi, l'empereur envoyait des ordres secrets à tous les *Tsong-Tou* ou gouverneurs des deux provinces, et au *Fou-yven* ou vice-roi d'une province de faire toutes les diligences nécessaires, pour découvrir s'ils avaient dans leurs districts des Européens ou autres personnes, qui enseignassent une religion appelée Tien-Tchu-Kiao, c'est-à-dire religion du Seigneur du ciel; et de dégrader tous les mandarins subalternes qui se montreraient négligents à faire, par eux-mêmes, les visites convenables, pour parvenir à abolir une religion traitée de secte perverse. En conséquence, tout était mis en mouvement dans les quinze provinces.

Les ordres de l'empereur ont été plus ou moins fidèlement exécutés selon que les *Tsong-Tou* et *Fou-yven* les ont

différemment interprétés à leurs inférieurs. Dans plusieurs endroits, on a emprisonné et condamné à la torture et à la bastonnade, dans d'autres on a pillé les maisons des chrétiens et ruiné leurs familles; la fureur des idolâtres a éclaté sur tout ce qui appartenait à la religion; saintes images, croix, chapelets, cierges, ornements d'église, reliquaires, médailles, tout a été la proie des flammes, rien n'a échappé à leur vigilance sacrilège. Les livres chinois qui traitaient de notre sainte religion, et qui avaient été jusqu'à présent épargnés, ont été pareillement condamnés au feu. La plupart des églises ont été détruites de fond en comble. Combien en a-t-il coûté aux adorateurs du vrai Dieu, de se voir arracher par violence, les marques de leur tendre piété? ils les ont cachées ou défendues autant qu'il leur a été possible; mais la persécution les a aussi presque partout attaqués dans leurs personnes.

Parmi ceux qui ont été trainés devant les tribunaux, il s'en est trouvé dans toutes les chrétientés, qui se sont montrés fermes et inébranlables dans leur foi: souvent même ceux qui l'avaient embrassée récemment l'ont honorée par leur constance à la professer au milieu des tourments. La ferveur en a porté quelques-uns à se présenter d'eux-mêmes aux mandarins, pour avoir occasion de souffrir pour la foi. C'est ce que firent en particulier deux chrétiens de la province de Chan-Tong qu'on n'avait point recherchés. Ils allèrent trouver leurs mandarins, l'un tenant un crucifix, et l'autre une image à la main. *A ces marques, lui dirent-ils, reconnaissez que nous sommes de la même religion que ceux à qui vous faites souffrir les questions, les bastonnades et les prisons; autant coupables qu'eux, nous méritons comme eux tous ces châti-*

ments. Il faut savoir jusqu'où va le respect du peuple pour ses mandarins , ou plutôt la crainte qu'il en a , pour comprendre l'héroïcité de cette démarche. Le mandarin se porta à cet excès d'arracher lui-même le crucifix des mains de celui qui le portait , et de lui en donner des soufflets.

Il faut néanmoins convenir que tous les chrétiens de la Chine n'ont pas , à beaucoup près , montré le même attachement et le même zèle pour la religion sainte qu'ils professaient. C'est avec une extrême douleur que nous avons appris , que plusieurs , dans divers endroits ; l'avaient honteusement désavouée et lâchement abandonnée. Il y a même des chrétientés où le plus grand nombre ont signé des actes d'apostasie dressés par les mandarins des lieux. Les missionnaires nous écrivent l'amertume dans l'âme , et les larmes aux yeux , la défection d'une grande partie de leur troupeau et celle même de plusieurs chrétiens distingués , sur la piété et la ferveur desquels ils avaient le plus compté. La plupart d'entre eux ont eu peine de trouver un asile pour se dérober aux recherches ; plusieurs missionnaires , rebutés partout , ont pris le parti de se cacher dans des barques , et de courir les lacs et les rivières , et d'autres se sont exposés à faire le voyage de Macao.

Au nombre de ceux qui ont osé tenter cette dernière voie pour se soustraire aux plus vives recherches , a été le Père Baborier , Jésuite français. J'ai vu arriver ici ce vieillard septuagénaire. La providence avait favorisé son voyage qui fut de près de trois cents lieues ; mais elle permit , qu'en arrivant à Macao , de nuit , afin d'échapper aux corps de garde chinois , il brisa contre un rocher la petite barque qui le portait. Il grimpa comme il put , dans

les ténèbres , sur une petite montagne escarpée , et nous envoya au point du jour son batelier , en grand secret , pour demander des habits européens. Ce vénérable missionnaire , qui , pendant une longue suite d'années , s'est épuisé de fatigues , ne pense et ne demande qu'à rentrer dans la Chine , afin d'aller mourir , suivant son expression , les armes à la main.

Peu de jours après son arrivée , est aussi venu Mgr Martillat , évêque d'*Ecrinée* et vicaire-apostolique , français de nation. Quand la persécution ne l'aurait pas obligé de sortir de sa mission , sa santé dangereusement altérée ne lui aurait pas permis d'y rester. Ce digne prélat , peu avant le commencement de la persécution générale , avait été découvert , cité devant un tribunal , et rudement frappé , pour avoir confessé Jésus-Christ. Sa retraite fut bientôt suivie de celle de M. Verthamon , qui s'étant vu abandonné de tous ses chrétiens , qu'il cultivait depuis un an sculement , fut sur le point d'être surpris par les soldats chinois. Il n'échappa que par des traits visibles de la Providence , qui lui fournit des guides dans des lieux et dans des temps où il n'avait nulle espérance d'en trouver. Après lui sont arrivés , presque en même temps , deux révérends Pères Dominicains , tous deux italiens , l'un appelé Tchifoni et l'autre Matsioni. Ce dernier s'était réfugié dans la maison qui servait d'asile au Père Benth , jésuite français ; mais un accident imprévu l'obligea bientôt d'en sortir et ensuite de venir à Macao.

Ces deux missionnaires s'entretenaient un soir sur l'état de la mission , lorsqu'ils entendirent dans la rue des cris horribles , à l'occasion du feu qui avait pris à une maison voisine. En pareil cas la maison où ils étaient ne pouvait manquer d'être bientôt visitée. Ils sentirent le danger

et se retirèrent au plus tôt, dans la maison d'un chrétien, plus éloignée de l'incendie. Ils prirent aussi le parti d'emporter avec eux les vases sacrés, et ce qu'ils purent des ornements de leurs chapelles. A la faveur des ténèbres, ils y arrivèrent heureusement sans être vus de personne; mais quand ils voulurent retourner, après que l'incendie fut éteint, ils rencontrèrent un mandarin qui, à la lueur d'un flambeau, les reconnut pour étrangers. Il ne lui fut pas difficile de faire arrêter le Père Benth, affaibli qu'il était par une maladie de plusieurs mois; mais le Père Dominicain prit la fuite, de sorte que les soldats ne purent jamais l'atteindre. Après avoir couru plusieurs rues, comme il n'entendit plus personne qui le poursuivait, il s'arrêta, et ne sachant où se retirer, ni comment sortir de la ville avant le jour, il se mit dans un coin pour y prendre quelque repos.

Ce repos fut bientôt troublé : une bande de soldats aperçut le Père, et vint le considérer de près. Un des soldats s'imagina que le chapelet était une marque, qu'il était d'une secte appelée *Pe-lien-kiao*. Non, répondit un autre, *il doit être chrétien. J'ai vu à des chrétiens quelque chose de semblable. Il faut*, dit un troisième, *qu'il soit tourmenté d'une violente colique; nous devrions le mettre chez un chrétien qui demeure tout près d'ici*. Cet avis fut suivi; les soldats, n'ayant sans doute rien su de l'emprisonnement du Père Benth, eurent la charité de porter le Père Dominicain chez le chrétien, en lui disant : « Tiens voilà un homme de ta religion qui souffre, prends soin de le soulager. »

Le mandarin qui avait arrêté le Père Benth eut aussi beaucoup d'égards pour lui, comme s'il eût ignoré qu'il était un missionnaire, et qu'il l'eût pris pour un mar-

chand étranger, il se contenta de le faire conduire à Macao par un Tchaigin, ou valet du tribunal, qui, pour certifier que le Père s'y était rendu, devait rapporter à son retour une réponse du mandarin le plus voisin de Macao. Par malheur, ce mandarin est celui de *Hyan-chan* qui n'est rien moins que favorable au christianisme. Il fit comparaître le Père devant le tribunal, après l'avoir laissé plusieurs heures exposé aux insultes de la populace, qui le chargeait d'injures et lui reprochait de ne pas honorer ses parents, d'arracher les yeux aux mourants, de tuer les petits enfants pour en faire servir la tête à des sortilèges. Quelques-uns lui arrachaient les cheveux et la barbe, et lui faisaient souffrir toutes sortes d'indignités.

Enfin le mandarin vint s'asseoir sur son tribunal, ordonna de tenir prêts les instruments de la question, les fit étaler avec les fouets destinés aux châtimens publics ; après quoi, il employa un temps considérable à vomir toutes sortes d'injures et de blasphèmes. C'est la coutume à la Chine, que les mandarins tâchent d'intimider les accusés par des railleries et des reproches, ordonnant même aux soldats de faire des huées, ou, pour mieux dire, de hurler à leurs oreilles. Ils veulent se concilier par ce moyen, de l'autorité, et faire craindre leurs jugemens. « Est-il bien vrai, dit le mandarin, que tu te persuades de n'être pas connu ? Tu es un Européen venu ici pour prêcher la religion chrétienne. — Cela est vrai, répondit le Père Beuth. — Or, dis moi, poursuivit le mandarin, qu'est-ce que le Dieu que tu veux faire adorer ? — C'est, répondit le Père, celui qui a créé le ciel et la terre. — Oh ! le malheureux ! reprit le mandarin ; est-ce que le ciel et la terre ont été créés ? Qu'on lui donne dix soufflets. » Après qu'on eut exécuté cet ordre injuste et

cruel, le mandarin prit un pinceau, et en forma les deux caractères chinois qui exprime le saint nom de Jésus, puis il les fit présenter au Père Benth, en lui demandant ce que c'était. Le Père répondit que c'était le nom de la seconde personne de la sainte Trinité, qui s'est fait homme pour notre salut. « Autres dix soufflets, s'écria le mandarin ; » et il procura ainsi à ce digne missionnaire la gloire de souffrir directement, et d'une manière toute spéciale, pour le saint nom de Jésus.

Après d'autres demandes et d'autres réponses, le mandarin lui fit encore décharger dix autres soufflets sur le visage qui en fut horriblement enflé. La peau fut enlevée en plusieurs endroits, et le sang resta plus de quinze jours extravasé et coagulé, ainsi que j'en ai été témoin. Le mandarin prit ensuite le parti de l'envoyer, sans différer, à Macao, en lui disant qu'il lui faisait grâce de la question et de la bastonnade. Il comprit sans doute que, ce missionnaire étant très malade, il ne pouvait manquer d'expirer dans les tortures ou sous les coups.

En effet, la manière barbare dont il fut frappé, jointe à une phthisie considérablement augmentée par les fatigues d'un voyage de deux cent cinquante lieues, avait réduit le Père Benth aux derniers abois, quand nous le vîmes arriver ici, au commencement du carême. Cependant à force de soins, nous avons conservé près de deux mois ce respectable confesseur de la foi.

Il exciterait nos regrets par sa vertu, par son zèle, et par la supériorité de son génie, si nous ne le regardions comme un des protecteurs de notre mission dans le séjour des bienheureux. Avec quelle patience ne souffrit-il pas sa maladie, sans vouloir jamais entendre parler de faire aucun vœu pour sa guérison ! Avec quel goût ne se fai-

sait-il pas lire, plusieurs fois par jour, le livre des souffrances de Jésus-Christ, et ceux qui traitent de la préparation à la mort ! Avec quelle foi vive reçut-il les derniers sacrements, après avoir renouvelé ses vœux, sa consécration au service de la sainte Vierge, et sa soumission de cœur et d'esprit aux derniers décrets sur les rites et cérémonies chinoises ! Avec quelle tranquillité et quelle joie vit-il venir son dernier moment, répondant avec une pleine connaissance à toutes les prières de la recommandation de l'âme ! La seule peine qu'il éprouva, fut de réfléchir qu'il n'en ressentait aucune. *N'y a-t-il pas de l'illusion*, me disait-il ? *Je suis si près de la mort et je ne sens aucune frayeur*. Il s'efforçait de remplir chaque moment, par les actes des vertus les plus parfaites et surtout du plus pur amour. Enfin, un peu avant cinq heures du matin, il rendit doucement son âme à Dieu, le 19 avril 1747.

Un autre missionnaire que nous avons vu arriver dans cette ville, est le révérend Père Abormio, de l'Ordre de Saint-François, et italien de nation. Après avoir été traîné de prison en prison, pendant l'espace de onze mois, il a été conduit ici et remis entre les mains du procureur de la ville, avec charge d'en répondre.

Ce zélé missionnaire avait été arrêté le dimanche de Pâques 1746, dans la province de *Chan-si*. Les soldats le maltraitèrent de soufflets, pillèrent ses meubles, et frappèrent si rudement son domestique, qu'il en mourut en peu de jours.

Cependant les tribunaux voulurent prendre une connaissance plus ample du procès, et ils ordonnèrent de faire comparaître le prisonnier. Le mandarin, obligé alors de le leur envoyer, le suivit lui-même de près, pour lui

demander en grâce, avant l'audience, de ne lui susciter aucune mauvaise affaire, avec promesse que tous ses effets lui serait rendus ; que de plus, il lui serait favorable, et qu'il solliciterait fortement sa délivrance. Le Père Abormio, sans compter beaucoup sur ses promesses intéressées, se laissa gagner, et ne voulut pas tirer du mandarin, une vengeance qu'il ne jugeait pas devoir être utile à la religion.

Mais le mandarin était bien éloigné de tenir parole. Résolu de se mettre, à quelque prix que ce fût, à couvert des accusations qu'il craignait, il forma le cruel dessein de faire mourir secrètement le Père dans la prison.

Ses ordres auraient été exécutés, sans un seigneur condamné à une prison perpétuelle, et qui avait trouvé auprès du digne missionnaire, l'avantage incomparable de connaître la véritable religion. Instruit de l'ordre secret du mandarin, il lui fit déclarer, que si le Père mourrait dans la prison, il en écrirait à un de ses parents, puis-sant à la cour. Le mandarin, outré de se voir découvert, ne trouva plus d'autre moyen de cacher aux tribunaux tout ce qu'il avait fait, et ce qu'il venait d'entreprendre, que de resserrer si fort les prisonniers, qu'ils ne pussent avoir au dehors aucune communication. Il fit bâtir un nouveau mur devant la porte de la prison, et fit attacher les prisonniers, par des chaînes, aux deux murailles opposées d'un cachot assez étroit, en sorte qu'ils ne pou-vaient, ni se tenir debout, ni s'asseoir, ni même se remuer. L'unique adoucissement qu'on leur accorda, fut de les détacher quelques heures chaque jour. Une si grande rigueur dura un mois et demi ; et pendant ce temps, les prisonniers que le Père Abormio avait convertis et baptisés, au nombre de cinq, ne cessèrent de

bénir Dieu, et de chanter ses louanges. Ils souhaitaient tous de mourir au milieu des souffrances dont ils avaient appris à profiter, pour mériter des récompenses éternelles.

Malgré toutes les précautions qu'on avait prises pour empêcher les approches de la prison, quelques chrétiens sautèrent les murailles des cours, et jetèrent, par une petite fenêtre, du pain au missionnaire. Ils furent pris et sévèrement châtiés par ordre du mandarin, qui ne pouvait assez s'étonner d'une affection si extraordinaire pour un étranger. Enfin il fut décidé par les mandarins supérieurs, que le missionnaire serait renvoyé à Macao, sous la garde de deux soldats.

Dans le chemin, il n'a manqué aucun jour de prêcher; et comme il parle bien le chinois, plusieurs mandarins ont voulu l'entendre, et l'ont invité à leur table. Il a passé plus d'une fois la plus grande partie de la nuit, à disputer contre des lettrés gentils, ou à parler au peuple. Quelques-uns lui ont promis d'examiner la religion chrétienne. Le seul mandarin dont il a été maltraité sur sa route est celui de *Hyan-chan*.

Cet ennemi de notre sainte religion, pour signaler sa haine contre elle dans la personne de ce Père, comme il l'avait fait peu auparavant dans celle du Père Benth, lui a fait donner trente-deux soufflets, et l'a fait appliquer deux fois à la torture. Voici une partie de l'entretien qu'ils eurent pendant l'audience. Le mandarin lui dit : « Es-tu Chinois ou Européen ? Le Père répondit : — Je suis Européen. — Cela est faux, dit le mandarin, tu es chinois comme moi, j'ai connu ta mère dans le *Hou-Kouang*, et je l'ai déshonorée. Qu'on donne dix soufflets à ce menteur pour avoir méconnu sa patrie. » Après les soufflets, le mandarin reprit la parole : « Dis-moi quelle est

ta religion ? — Le Père , répondit : J'adore le Seigneur du ciel ? — Le mandarin dit : Est-ce qu'il y a un Seigneur du ciel ? il n'y en a point. Tu ne sais pas ce que tu dis , avec ton Seigneur du ciel. — Le Père répliqua : Dans une maison , n'y a-t-il pas un chef de famille ; dans un empire , un empereur ; dans un tribunal , un mandarin qui préside ? de même le ciel a son Seigneur , qui est en même temps , le maître de toutes choses. » Sur ces réponses , le mandarin fit frapper et mettre deux fois à la question ce généreux confesseur de la foi , qui en a été malade plusieurs semaines.

Le Père de Neuville , jésuite français , est aussi venu à Macao. Il est vrai que la persécution n'a pas été la principale raison de sa retraite. Ce zélé missionnaire après avoir contracté des maladies habituelles , et ruiné sa santé à former la chrétienté du *Hou-Kouang* , qui est aujourd'hui une des plus nombreuses et des plus ferventes , se trouve hors d'état de continuer ses travaux apostoliques ; et d'ailleurs , il s'est vu obligé de venir prendre soin des affaires de notre mission , en qualité de supérieur général , dans ces temps fâcheux où elle est tout ensemble affligée , et des ravages de la persécution , et de la perte qu'elle vient de faire , dans la même année , de plusieurs de ses meilleurs sujets ; car dans un si court espace de temps , la mort lui a enlevé le Père *Hervieu* , supérieur général ; le Père *Chalier* , son successeur , qui ne lui a survécu que peu de mois ; le Père *Benth* , dont nous avons déjà parlé , et le jeune Père *Saint-André* , qui se disposait , par les études de théologie , à travailler bientôt au salut des âmes.

Nous ne savons pas si bien ce qui regarde les missionnaires qui sont jusqu'ici demeurés cachés dans les pro-

vinees , à peu près au même nombre que ceux qui en sont sortis ; c'est que n'ayant pas la commodité des courriers , il ne peuvent écrire que par des exprès , qu'ils envoient à grands frais dans les cas importants.

Le Père *Lefèvre* , jésuite français , nous a envoyé le Père *Chin* , jésuite chinois , et compagnon de ses travaux , pour nous apprendre sa situation présente. On a remué ciel et terre pour le découvrir. Les mandarins avaient appris qu'il était dans une maison , où il faisait sa plus ordinaire résidence. Trois mandarins , avec plus de soixante de leurs gardes et soldats , vont à cette maison , l'investissent , entrent dedans ; le Père n'y était plus depuis trois jours. Sans avoir encore aucune nouvelle de la persécution , il était parti , pour passer de la province de *Keang-Si* à celle de *Kian-Nan*. On saisit , on pille tout ce qui se trouve ; on confisque la maison , qui ensuite a été détruite ; on arrête un grand nombre de chrétiens , voisins de cette maison ; on les mène en prison , chargés de chaînes ; ils sont frappés à coups de bâton par la main des bourreaux ; on leur donne la question ; on les charge de toutes sortes d'opprobres. Alors , un des chrétiens de ce district courut après le Père *Lefèvre* , l'atteignit au bout de trois journées de chemin , et lui apprit l'édit de l'empereur qui ordonnait de rechercher les prédicateurs de la religion chrétienne , et les cruautés qu'on venait d'exercer. *Changez de route* , lui dit-il , *mon Père , retournez sur vos pas ; vous n'avez rien de mieux à faire que de venir prendre une retraite dans ma maison ; on y viendra faire des visites , mais où est-ce qu'on n'en fera pas ? Je crains pour vous , et je m'expose volontiers à tous les dangers. J'espère même qu'ayant un emploi dans le tribunal , je pourrai modérer ses visites , jusqu'au*

point de vous conserver pour le bien de la chrétienté.

Ce généreux chrétien n'a pas trouvé peu d'obstacle dans ses parents, qui refusaient de recevoir le missionnaire, mais il a vaincu leurs résistances et a placé le Père *Lefèvre* dans un petit réduit, où peu de personne de la maison le savent. Pour lui donner un peu de jour, il a fallu faire une ouverture au toit, en tirant quelques tuiles qui se remettent dans les temps de pluie. On ne le visite et on ne lui porte à manger que vers les neuf heures du soir. Il écrit lui-même, qu'il a entendu plus d'une fois des chrétiens conseiller à cette famille de ne point le recevoir, supposé qu'il vint demander un asile. On est venu visiter la maison par ordre du mandarin du lieu; mais comme le chrétien qui le tient caché, a une espèce d'autorité sur les gens du tribunal, et qu'il tient un des premiers rang parmi eux, la visite s'est faite légèrement.

Cependant le Père *Lefèvre* a déjà passé sept ou huit mois dans cette espèce de prison qui n'en est pas moins étroite pour être volontaire, sans savoir quand il pourra sortir. Il écrit que cela ne l'inquiète nullement, et que c'est l'affaire de la Providence.

Nous avons reçu par la province *Hou-Kouang*, des nouvelles de la montagne de *Mou-pouanchan*. Cette montagne est fameuse par une chrétienté des plus florissantes que nous y avons formée depuis plusieurs années, et où les fidèles, dans l'éloignement du commerce des gentils, étaient une véritable image de la primitive Eglise. Le Père de *Neuvialle* a eu soin de ces montagnes pendant six ans, et y a baptisé plus de six mille personnes. Hélas! ces montagnes, précieuses à notre zèle, nous venons de les perdre. L'enfer a exercé toutes ses cruautés pour dissiper les chrétiens; tortures, bastonnades, prisons tous les

mauvais traitements ont été employés à cet effet. Le Père de la Roche, jésuite français, qui cultivait cette chrétienté, s'est retiré précipitamment dans un petit hameau au milieu des bois, et s'est vu obligé ensuite d'aller plus loin chercher une retraite. Il est vrai que les chrétiens de la montagne l'ont depuis fait avertir, qu'on ne les inquiétait plus; qu'il ne paraissait aucun soldat dans l'étendue de la chrétienté, et qu'ils s'assemblaient comme auparavant pour faire les prières, mais ils ajoutaient que cette paix leur est d'autant plus suspecte, qu'ils savent qu'un païen du voisinage a été chargé, par son mandarin, de s'informer secrètement quand un missionnaire serait retourné dans la chrétienté, et de l'en avertir.

Il s'en fallait peu que le Père Dugad, autre jésuite français, ne tombât entre les mains des soldats. Averti qu'on le cherchait, et qu'on s'avancait pour visiter la maison où il était caché, il s'enfuit promptement et avant que de trouver où se réfugier, il a couru assez longtemps sur les lacs et sur les rivières. Enfin, arrivé dans la retraite que le Père Neuvialle occupait alors, où il était la ressource et le conseil de tous les missionnaires des environs, il la partagea avec lui; c'est là qu'il a reçu les lettres d'un chrétien qui le presse vivement de retourner dans sa maison. Ce chrétien, après avoir entretenu chez lui deux concubines, avait tout récemment promis au Père Dugad, un entier amendement. Il a si bien tenu parole, qu'ayant lui-même été accusé, il a confessé la foi de Jésus-Christ au milieu des tortures et des bastonnades, ensuite il a mis hors de sa maison une de ses concubines, et il est sur le point de marier l'autre. Il prie ce missionnaire de venir recevoir sa confession générale, et prendre possession d'une grande maison, qu'il lui cède pour en faire une

église. Monseigneur l'évêque de *Chan-sietchensi* écrit qu'il ne sait ni comment se tenir caché, ni comment s'exposer à faire le voyage de Macao. Les mandarins de la province de *Kouang-Tong*, se sont aussi donnés toutes sortes de mouvements, pour découvrir un prêtre chinois, nommé Sou, mais ils n'ont encore pu y réussir.

Tandis qu'on est en garde contre les infidèles, on ne laisse pas d'avoir à se défier des mauvais chrétiens. Il y en a un dans la même province. Kouan-Tong, qui était employé au tribunal, et qui a voulu gagner de l'argent par un moyen bien indigne. Il a composé une fausse procédure, et a fait avertir le Père Miralta, qu'on était sur le point de présenter contre lui une accusation aux mandarins de Canton, portant qu'il avait introduit plusieurs missionnaires dans l'empire. Cette prétendue accusation n'était autre chose que la fausse procédure qu'il avait fabriquée de sa main, où il nommait plusieurs officiers de justice, qu'il fallait, disait-il, gagner par argent, afin d'assoupir cette mauvaise affaire. Du reste, il promettait de travailler de tout son pouvoir et de tout son crédit, pour une si bonne cause. Les mandarins ont découvert qu'il avait fait une fausse procédure; ils l'ont appliqué plusieurs fois à la question pour lui faire avouer son attentat, et ils l'ont ensuite condamné à quarante coups de bâton, et à l'exil, en lui disant qu'il avait mérité de perdre la vie.

Les belles chrétientés de Kiang-Nan, se sont moins ressenties que les autres des troubles et des vexations, parce qu'elles sont si nombreuses, qu'il y a des chrétiens dans tous les tribunaux, qui suppriment par eux-mêmes, les ordres de faire des recherches, ou qui en donnent avis, avant qu'ils soient expédiés, afin que les autres chrétiens les fassent supprimer par argent.

La ville de Macao , quoique soumise à la domination portugaise , n'a pas été entièrement garantie de l'orage. On y est venu publier des défenses aux Chinois qui l'habitent , de servir les Européens et d'aller aux églises. On a été même sur le point de signifier un ordre des mandarins de Canton , de renvoyer dans l'intérieur de l'empire, non-seulement tous les Chinois , qui en portaient encore l'habit , mais même tous les originaires de la Chine , qui avaient pris l'habit européen. Si tous ces ordres avaient eu leur effet , il ne resterait à Macao qu'une très petite partie de ses habitants ; mais on n'y a point eu égard , et les mandarins , après les avoir menacés , n'en ont pas voulu tenter l'exécution , dans la crainte d'entreprendre une guerre.

Il est venu ensuite un ordre qu'on devait encore moins observer, parce qu'il était directement contraire à l'honneur de la religion ; il portait qu'on eût à fermer une petite église où l'on baptise les catéchumènes chinois. Les mandarins prétendaient que c'étaient les Chinois qui avaient bâti cette église. On leur a répondu qu'elle avait été bâtie aux dépens des Portugais , et on leur a montré l'acte de sa fondation. Malgré cela, le mandarin de Hyang-Chan se transporta ici la veille de Pâques, 1747, faisant entendre que c'était de la part des mandarins supérieurs de la province. En entrant dans la ville avec un cortège de trente ou quarante homme , il fut salué par la forteresse de cinq pièces de canon ; et quand il se fut arrêté dans une maison près de la petite église , le sénat , composé de trois présidents et de douze conseillers , alla l'y visiter ; mais , sur la demande que fit ce mandarin , qu'on fermât l'église en sa présence , le sénat répondit que notre religion ne nous permettait pas d'exécuter un pareil ordre ; que l'é-

glise n'appartenait pas aux Chinois , mais aux Portugais , ainsi qu'on l'avait démontré.

Cependant , le mandarin persistait dans ses prétentions , et demanda qu'on lui donnât la clef de l'église pour la fermer lui-même. Cette clef était dans le collège Saint-Paul , entre les mains du Père Loppez , provincial des Jésuites , qui compose la province appelée du Japon. Ce Père , agissant de concert avec Mgr l'évêque de Macao , et conséquemment à la décision de ceux qui avaient examiné le cas , refusa de donner la clef qu'on demandait et protesta qu'il aimerait mieux donner sa tête. Une réponse si ferme étonna le mandarin ; il se contenta d'afficher un édit où il était défendu de se servir de l'église en question , et il se retira aussitôt , craignant sans doute une émeute de la populace.

Aussitôt après l'édit de proscription , on commença à inquiéter les chrétientés des environs de Pékin , formées et cultivées par les missionnaires qui font leur séjour dans cette ville. Quoique les chrétiens qui les composaient passassent pour fermes dans la foi , plusieurs ont cependant apostasié , à la vue des maux dont on les menaçait. D'autres ont courageusement soutenu les tortures , la perte de leurs biens , de leurs emplois , ou la ruine de leurs familles. Les images , chapelets , reliquaires , croix et autres marques de leur piété ont été profanés et brûlés. Quelques-uns ayant déclaré qu'ils les avaient reçus du Père Da Rocha , jésuite portugais , qui visitait souvent ces chrétientés , ce missionnaire a été cité devant le gouverneur de Pékin , et il a confessé que ces signes de la piété chrétienne venaient en effet de lui. Sur son aveu , le gouverneur a dressé une accusation contre lui , et l'a présentée à Sa Majesté , en demandant à quelle peine il de-

vait être condamné ; mais l'empereur a répondu qu'il lui faisait grâce. Ce prince a nommé en même temps deux grands de sa cour , pour protéger les Européens qui sont dans sa capitale : protection fort équivoque , et sur laquelle il n'est pas naturel qu'on compte beaucoup.

Cependant , pour ne rien omettre de ce qui pouvait servir à la défense de la religion , les Européens ont adressé un mémoire , où ils ont représenté que la religion chrétienne ne méritait rien moins que le nom de fausse secte , qu'on venait de lui donner ; qu'elle avait été permise par l'empereur Kang-Hi , et par le tribunal des rites , et qu'eux-mêmes avaient toujours éprouvé la bonté des empereurs , et en particulier celle de Sa Majesté régnante ; mais qu'ils ne pouvaient plus paraître avec honneur , tandis qu'on les regardait comme attachés à une *fausse secte*. Ils ont ensuite mis ce mémoire entre les mains des protecteurs , pour le faire passer à l'empereur ; mais les patrons , peu affectionnés , ont tant différé , qu'ils ont donné le temps à ce prince de partir pour un voyage d'environ deux mois. Enfin , un peu avant son retour , ils ont indiqué une assemblée dans la maison des Jésuites français , où ils ont appelé tous les missionnaires de Pékin.

Le plus distingué de ces deux seigneurs , nommé Ne-Kong , premier ministre et favori de l'empereur , a ouvert la séance par des discours vagues , qui regardaient , pour la plupart l'Europe et ses divisions en divers Etats. Le Père Gaubil , supérieur de la maison , les lui montra dans un atlas. Le Ne-Kong se mit ensuite à exagérer les bontés et les attentions de Sa Majesté pour les Européens ; après quoi , il montra assez clairement , combien il y avait peu de fonds à faire sur sa protection , en demandant comment on oserait présenter à l'empereur un écrit,

où il s'agissait de proposer que la religion chrétienne fût approuvée.

Où le laissa haranguer longtemps, afin de mieux connaître ses sentiments. Ensuite le Père Gaubil prit la parole, et parla dignement pendant un temps considérable. « La religion chrétienne, disait-il, est une loi pure et sainte, elle a été examinée par le tribunal des rites, qui l'a approuvée sous le règne de Kang-Hi, et son approbation a été agréée et confirmée par ce même empereur. Cette religion n'a point changée depuis, et elle est prêchée par les mêmes prédicateurs : pourquoi était-elle alors en honneur, ou pourquoi ne continue-t-elle pas d'y être aujourd'hui ? tandis, surtout, que nous voyons qu'on souffre dans l'empire la religion des mahométans, celles des Lamas et plusieurs autres. Si la religion chrétienne passe dans l'empire, pour être la religion d'une secte perverse, comment pourrons-nous y demeurer, nous, qui ne sommes venus rendre nos services à l'empereur, que pour mériter sa protection en faveur de notre sainte loi, et à qui il ne serait pas même permis d'y rester, sans l'espérance de pouvoir la prêcher. »

Le Ne-Kong ne voulut pas répondre au discours du Père Gaubil, et recommença à parler des bontés de l'empereur pour les Européens, ajoutant que s'il les comblait de bienfaits, ce n'était pas qu'il eût besoin de leurs mathématiques, peintures et horloges ; mais que cela venait uniquement de la magnificence de son cœur, qui embrassait toute la terre. Plusieurs missionnaires retouchèrent quelques-unes des raisons apportées par le Père Gaubil. Enfin le second protecteur voulut ramener le Ne-Kong à la question principale ; mais celui-ci lui imposa silence d'un geste, et conclut la conférence, en offrant

aux Européens toutes sortes de bons offices ; il leur recommanda aussi d'aller tous au devant de l'empereur , à son retour , ce qu'ils n'ont point manqué de faire , lorsque ce prince est entré dans la capitale , sur la fin de novembre 1746 , après avoir fait un pèlerinage à la fameuse montagne Vou-Taou-Chan , révérec et appelée sainte par les Chinois.

Avant ce voyage , nos Pères de Pékin , chargèrent le Frère Castiglione , peintre italien , particulièrement estimé de l'empereur , de profiter de la première occasion qui se présenterait , pour parler à ce prince. Ce parti ne laissait point d'avoir ses risques : car , quoique ce Frère , avec deux autres peintres , Jésuites comme lui , voient souvent l'empereur , il ne leur est cependant pas permis de lui parler d'aucune affaire , à moins qu'ils ne soient interrogés ; d'ailleurs , user de cette voie , c'est choquer les grands qui nous ont toujours témoigné leur ressentiment toutes les fois que nous avons voulu nous en servir. On ne voulut donc pas que le Frère Castiglione présentât à l'empereur aucun écrit ; on lui recommanda seulement d'implorer en deux mots la clémence de ce prince en faveur de la religion chrétienne , trop opprimée pour pouvoir nous faire.

L'occasion de parler au monarque ne tarda pas à se présenter. Le Frère , ayant reçu deux pièces de soie de la libéralité du prince , il était obligé d'en faire , selon la coutume , son remerciement , la première fois qu'il serait en sa présence. Ce fut plus tôt qu'il ne pensait ; car dès le lendemain , il fut mandé par l'empereur même qui voulait lui donner le dessein d'une nouvelle peinture. Dès que le Frère parut , il se mit à genoux , et après avoir fait son remerciement , il dit à l'empereur : « Je supplie Votre Majesté

d'avoir compassion de la religion désolée. » A cette demande, l'empereur changea de couleur, et ne répondit rien. Le Frère s'imaginant qu'il n'avait pas été entendu, répéta de nouveau ce qu'il venait de dire, et alors le prince, prenant la parole, lui dit : « Vous autres, vous êtes des étrangers, vous ne savez pas nos manières et nos coutumes. J'ai nommé deux grands seigneurs de ma cour, pour avoir soin de vous dans ces circonstances. »

Ce même Frère a eu, depuis le retour de l'empereur, un second entretien avec lui, plus long que le premier. C'est l'empereur qui le commença, à l'occasion de la maladie du Père Chaliér, dont j'ai déjà annoncé la mort. Ce prince vint à son ordinaire dans l'appartement où le Frère Castiglione travaille à la tête de plusieurs Chinois et Tartares ; et lui adressant la parole, il demanda si on espérait de conserver le Père Chaliér. Le Frère lui répondit qu'il ne restait que bien peu d'espérance. « N'avez-vous pas ici, ajouta l'empereur, quelques médecins européens ? — Nous n'en avons pas, répondit le Frère. — Pourquoi cela, reprit l'empereur ? — C'est, dit le Frère Castiglione, qu'il est trop difficile d'en faire venir de si loin ; mais nous avons deux chirurgiens entendus dans leur art. — Il est plus aisé, dit l'empereur, de devenir habile dans la chirurgie, parce que les maladies qu'elle traite sont extérieures. Mais, dis-moi : vous autres chrétiens, priez-vous votre Dieu pour le malade ? lui demandez-vous qu'il le guérisse ? — Oui, seigneur, répondit le Frère, nous l'en prions tous les jours. — D'où vient donc, dit l'empereur, que vous ne l'obtenez pas ? — Notre Dieu, reprit le Frère, est tout-puissant, il peut nous l'accorder : mais il vaut peut-être mieux qu'il ne nous l'accorde pas, et nous demeurons toujours résignés à sa volonté. — Dis-moi une autre chose, ajouta

l'empereur, les chrétiens craignent-ils la mort ? — Le Frère répliqua : Ceux qui ont bien vécu ne la craignent point ; ceux qui ont mal vécu la craignent beaucoup. — Mais , dit l'empereur , comment savoir si on a bien ou mal vécu ? — On le sait , dit le Frère , par le témoignage de sa conscience. »

La sentence de mort , portée dans le Fou-kien , contre cinq missionnaires et un de leurs catéchistes , était examinée à Pékin. Le vice-roi de Fou-kien , qui s'en glorifiait comme de son ouvrage , se rendit dans la capitale de l'empire , pour plaider sa cause. La nouvelle dignité de Tsong-ho ou intendant des fleuves , dont il venait d'être pourvu , lui en fournissait naturellement l'occasion , et pouvait bien être le salaire de ses manœuvres , ou même un dernier moyen pour les conduire au point que s'étaient proposés les ennemis de la religion. Si le premier ministre déjà désigné par le nom de Ne-Kong , et sous la qualité de protecteurs des Européens , n'est pas le principal moteur de tous ces stratagèmes , il paraît bien qu'il n'a rien fait pour les détruire , ni rien tenté en faveur de la religion chrétienne. L'empereur , qui ne voit et qui n'agit que par lui , a renvoyé la sentence au tribunal des crimes , quoiqu'il pût facilement répondre qu'on s'en tint aux ordonnances générales , pour renvoyer dans leur pays les étrangers qu'on surprendrait dans l'empire. On avait jusqu'alors attendu quelque chose de semblable de la modération dont les empereurs ont coutume d'user , à l'égard même de leurs sujets , et des ménagements qu'ils avaient toujours affectés d'avoir pour les Européens. De plus les entretiens que je viens de rapporter et l'honneur que l'empereur venait de faire au Père Chaliar , de lui envoyer son premier médecin , faisaient penser qu'il ne

voudrait pas porter les choses à la dernière extrémité. Il a cependant traité l'affaire dans la plus grande rigueur. Le tribunal n'a pas différé à confirmer la sentence dans tous ces points ; il l'a ensuite de nouveau présentée à l'empereur, pour être signée ou supprimée à son gré, et l'empereur l'a signée le 21 avril 1747 ; la voici traduite littéralement.

« Volonté de l'empereur, manifestée le treizième de la troisième lune.

» Le tribunal des crimes prononce, après avoir pris les ordres de Sa Majesté, en répondant à Tcheon, vice-roi de Fou-kien, sur le procès de Pelo-Lo, et autres qui séduisaient par une fausse doctrine.

» Ordonnons que Pelo-Lo ait la tête tranchée sans délai ; approuvons la sentence rendue contre Noa-Kin-Chi, Hoang-Yching-Te, Hoang-Tching-Houé et Fei-Jo-Yong, qu'ils soient décapités ; approuvons la sentence rendue contre Ko-Houtgin, qu'il soit étranglé. Voulons que ceux-ci attendent en prison la fin de l'automne, et qu'ensuite ils soient exécutés.

» Nous confirmons la sentence des mandarins pour le reste. »

Lorsque cette sentence arriva dans le Fou-kien, un des juges qui avait fait les premiers interrogatoires, fut nommé pour présider à l'exécution ; mais il s'en défendit, et ne voulait avoir aucune part à un arrêt qu'il appelait une grande injustice. Ce refus donna le temps à un prêtre chinois d'aller annoncer la confirmation de la sentence à Mgr l'évêque et aux autres prisonniers. Quelques chrétiens firent tenir au vénérable prélat des habits plus dignes de son triomphe, que ceux qu'il portait dans la

prison. S'en étant revêtu, il rappela en peu de mots, aux soldats qui le gardaient, les exhortations qu'il leur avait souvent faites ; il embrassa les chers compagnons de sa prison, parmi lesquels étaient deux missionnaires ; il goûta avec eux quelques rafraichissements, et il ne tarda pas à être appelé devant le mandarin qui devait lui annoncer l'arrêt de son supplice, et présider à l'exécution. Arrivé dans la salle de l'audience, il répéta qu'il mourrait pour la défense de la sainte et véritable religion, et avec la ferme confiance, que ce jour même son âme serait placée dans le séjour des bienheureux ; il ajouta qu'il prierait Dieu d'avoir compassion de la Chine, et de l'éclairer des lumières de l'Evangile. « Je vais, dit-il, devenir dans le ciel, le protecteur de cet empire. »

Cependant on fit la lecture de l'arrêt de mort dans la salle d'audience, on attacha au prélat les mains derrière le dos, et on lui mit sur les épaules, un écrit où on lisait qu'il était condamné à être décapité, pour avoir travaillé à pervertir le peuple par une mauvaise doctrine. Dans cet état il fut conduit à pied au lieu du supplice, récitant des prières dans tout le chemin, avec un visage gai et enflammé de l'amour de son Créateur. Les infidèles n'en étaient pas peu surpris, et ils ne pouvaient se lasser de le contempler. Les femmes chrétiennes avaient formé plusieurs assemblées où l'on récitait le rosaire, entremêlé de méditations sur la passion de notre Seigneur Jésus-Christ. On se laissait aller à de saints transports de dévotion, aux approches de cet heureux moment, où la Chine allait avoir un martyr dans la personne d'un évêque condamné par l'arrêt le plus solennel. Plusieurs chrétiens de Fou-Tcheou et d'autres de Fou-ngan, suivaient dans la foule

On arriva à la porte du midi ; on passa un pont de bois sur lequel les exécutions ont coutume de se faire , et à quelques pas au-delà , Mgr l'évêque fut averti par le bourreau , de s'arrêter et de se mettre à genoux , ce qu'il fit aussitôt , en demandant à l'exécuteur un moment pour achever sa prière. Après quelques instants il se tourna vers lui avec un visage riant , et lui adressa ces paroles qui furent les dernières : « Mon ami , je vais au ciel , oh ! que je voudrais que tu y vinsses avec moi ! » Le bourreau lui répondit : « Je désire de tout mon cœur d'y aller , » et lui tirant avec la main droite un petit bonnet qu'il avait sur la tête , de la main gauche il le décapita d'un seul coup , sur les cinq heures du soir , le 26 mai 1747.

Une des superstitions des Chinois est de croire que l'âme d'un supplicié en sortant du corps va se jeter sur les premiers qu'elle rencontre , qu'elle exerce sur eux sa rage , et qu'elle les charge de malédictions , surtout s'ils ont contribué au supplice ; et c'est pour cela , que lorsqu'ils voient donner le coup de la mort , ils s'enfuient de toutes leurs forces. Ici personne n'a jugé l'âme du vénérable prélat malfaisante ; tous couraient , après sa mort , l'examiner de plus près. Un gentil , gagné par les chrétiens pour ramasser son sang avec des vases , des cendres et des linges , a écarté le peuple , et s'étant acquitté le mieux qu'il a pu , de sa commission , il n'a point voulu laver ses mains couvertes de terre et de cendres ensanglantées , il les a portées élevées , par respect , jusqu'à sa maison , baisant les traces de sang qu'il y remarquait , et a enfin frotté la tête de ses enfants , en disant : *Que le sang du Saint vous bénisse.*

Les chrétiens ont lavé le corps , l'ont enseveli honora-

blement dans plusieurs enveloppes d'étoffes de soie , et l'ont mis dans un cercueil qu'ils ont ensuite enterré. Mais les mandarins ayant su que , pendant la nuit , comme pendant le jour , il était gardé par une douzaines de personnes , ils ont fait briser une croix de pierre dressée sur le tombeau ; ils ont ordonné qu'on transportât le cercueil dans l'endroit où on a coutume d'exposer les cadavres des suppliciés , et ils ont mis aux fers deux chrétiens. Ils font aussi chercher le prêtre chinois qui a écrit ce détail le jour même qu'on a déterré le corps du vénérable prélat.

Depuis le 21 septembre , jusqu'au départ des vaisseaux pour l'Europe , c'est-à-dire , jusqu'à la fin de décembre , nous avons appris que la maison de Mgr Portémensé , évêque de Chan-si et Chen-si a été visitée , et qu'on a pris plusieurs personnes ; mais Mgr l'évêque a échappé , et il a été errant plusieurs jours , sans avoir avec lui aucun domestique. On espère qu'il aura passé de la province de Chan si à celle de Chen-si.

Le Père Urbano , allemand , de l'Ordre de Saint-François , a reçu des soufflets devant les tribunaux , on le retient prisonnier en attendant que la cour détermine son sort. Plusieurs missionnaires , dans diverses provinces , recommencent à visiter leur chrétienté , et à y administrer les sacrements. Les vénérables Pères , condamnés à être décapités , attendaient encore au mois de novembre , le jour de leur martyre. Leur arrêt , selon l'usage , doit paraître de nouveau devant l'empereur , avec tous les arrêts de mort portés , pour être exécutés avant le solstice d'hiver. M. Sou-Matthias , prêtre chinois du séminaire des missions étrangères , les a visités , et leur a administré les sacrements , de même qu'au vénérable catéchiste Ambroise Ko ; et en cela comme dans toutes les occasions ,

où il a pu assister les confesseurs de la foi, il a montré combien il ambitionne leur bonheur.

L'idolâtre dont j'ai parlé, et qui a recueilli le sang du respectable prélat, était un insigne brigand, redouté du peuple dans toute la contrée : c'est même la raison pour laquelle il a été employé à cette fonction. Après s'en être acquitté, il n'a plus adoré ses idoles ; au contraire il les a brisées, et dans sa famille on n'adresse plus de prières qu'au vrai Dieu et au vénérable évêque *Sans*. Il a porté dans sa maison la pierre sur laquelle la sentence a été exécutée, et y a gravé ces paroles : *Pe lao-sée-ten-Thien-che* : « Pierre sur laquelle le respectable maître, nommé Pé, est monté au ciel. » Depuis, ayant ouï dire que tous ceux qui suivraient sa doctrine seraient condamnés au même supplice : *Tant mieux*, a-t-il répliqué en se comptant déjà au nombre des chrétiens, *tant mieux nous irons tous au ciel*.

M. Sou-Matthias s'est transporté avec plusieurs chrétiens, dans le lieu destiné à recevoir les cadavres des suppliciés. Ils ont trouvé le respectable corps dans son cercueil, tout frais, et sans que le visage eût presque rien perdu de ses couleurs. Bien plus, ayant remarqué sur un poignet, un peu de sang extravasé, à cause du frottement des cordes, et ayant voulu en tirer quelques parcelles, ils ont vu couler, goutte à goutte, un sang liquide et vermeil. Peu de temps après le martyre de Mgr l'évêque *Sans*, on grava sur le visage des Pères et du catéchiste Ambroise Ko, deux caractères chinois qui marquent le genre de supplice auquel ils sont condamnés. (*Lettres édifiantes*, t. III, p. 2.)

Après que l'évêque de Mauricastre eut été martyrisé, on imprima au fer rouge sur le visage des quatre autres

Dominicains et de Fo le catéchiste, les caractères chinois qui indiquaient le supplice auquel ils avaient été condamnés. L'évêque Tipasa et le P. Royo étaient chacun dans une prison ; les PP. Alcober et Diaz , étaient ensemble dans une autre. On les y étrangla le 28 octobre 1748.

Les Jésuites eurent leurs martyrs comme les Dominicains. Environ soixante mille chrétiens habitant la province de Nankin, avaient pour pasteurs huit Jésuites soumis à l'évêque de Nankin, François Destaroza de Viterbe, de l'ordre de Saint-François. Antoine-Joseph Henriquez, était leur supérieur. Il fut pris avec Anthémis un de ses compagnons ; et aussitôt chargé de chaînes. C'était en 1747, il venait d'arriver de la province de Nankin. D'abord on les conduisit à Sou-tcheou. Ils y arrivèrent le 21 décembre, et y restèrent jusqu'au 12 septembre 1748, époque à laquelle la sentence qui les condamnait à être étranglés, leur fut communiquée par le geôlier accompagné d'un bourreau. « Nous allons, leur dirent ces hommes, vous envoyer dans votre paradis, jouir de la félicité éternelle que vous vous promettez. » Les saints confesseurs ayant refusé le repas, que suivant l'usage de la Chine on sert aux condamnés avant leur exécution, les bourreaux leur lièrent les mains et leur passèrent la corde autour du cou. On leur accorda le temps de réciter chacun une courte prière, et on les étrangla. Leurs reliques furent recueillies précieusement quelque temps après.

Plusieurs des persécuteurs furent frappés par la main vengeresse du Dieu dont ils avaient fait mourir les apôtres. Le premier ministre de Kian-Loung auteur de l'édit de proscription, perdant sa faveur, devint simple soldat, puis fut décapité. Le vice-roi du Fou-kien, qui avait été nommé suprême mandarin des fleuves dans la province

de Nankin, eut l'imprudence, à la mort de l'impératrice, de se raser la tête pendant le temps du deuil officiel. Degradé, exilé, il dut rétablir à ses frais une forteresse ruinée, et enfin condamné à être décapité. Il obtint comme faveur de s'étrangler lui-même. Le vice-roi de Nankin fut enchaîné, dépouillé de ses biens et exilé dans la Tartarie, où il fut condamné à balayer les écuries de l'empereur.

Jusqu'à l'année 1768 on ne retrouve pas de persécutions. La Chine fut assez tranquille pendant quelques mois. Mais à l'époque à laquelle nous sommes rendus, on entendit dire que les chrétiens allaient être recherchés dans tout l'empire, la consternation fut générale: Les missionnaires ne tremblaient pas pour eux-mêmes, le martyre était ce qu'ils ambitionnaient le plus; mais ils craignaient surtout pour les nombreux chrétiens confiés à leurs soins. Ce sont les *Lettres édifiantes*, vol. III, p. 78, qui nous fournissent la suite de notre récit.

L'alarme augmenta quand on apprit que le chef commissaire du tribunal des mathématiques était allé au palais présenter à l'empereur une accusation pleine d'invectives contre notre sainte religion. On craignit avec quelque fondement, qu'il n'y eût dans cette affaire quelque manœuvre secrète de la cour, qui, par un reste de ménagement pour les missionnaires de Pékin, ne voulait pas se montrer à découvert, tandis que peut-être elle donnait le branle à tout. Enfin parut un libelle d'accusation dont voici l'abrégé: « Tsi-Tching-Go (c'est le nom de l'accusateur) offre avec respect à Votre Majesté ce placet, pour lui demander ses ordres touchant l'affaire suivante: J'ai examiné les différentes religions qui sont dans l'empire, parce qu'elles pervertissent les peuples, et je me suis

convaincu, qu'à ce titre, la religion chrétienne, plus qu'aucune autre, méritait d'être entièrement et à jamais proscrite. Elle ne reconnaît ni divinités, ni esprits, ni ancêtres; elle n'est que tromperie, superstition et mensonge. J'ai souvent ouï parler des recherches qu'on en a faites dans les provinces, et des sentences qu'on a portées contre elle, mais je ne vois pas que la capitale ait encore rien fait pour l'éteindre dans son sein. Cependant cette religion perverse s'étend; le peuple ignorant et grossier l'embrasse, et y tient avec une constance qui ne sait pas se démentir.

» Dans la crainte que les Européens, qui depuis longtemps sont dans le tribunal des mathématiques, n'eussent séduit quelques membres de ce tribunal, j'ai fait faire sous main, et sans éclat, des recherches exactes, et il s'est trouvé vingt-deux mandarins qui, au lieu d'être sensibles à l'honneur qu'ils ont de porter le bonnet, la robe et les autres ornements qui décorent leur dignité, se sont oubliés au point qu'ils ne rougissent pas de professer cette religion superstitieuse. Lorsque le cœur de l'homme n'a aucun frein qui le contienne, bientôt il devient le jouet de l'erreur; les vices y prennent racine et portent partout la désolation. Les autres tribunaux sont sans doute infectés comme le mien; le reste de la capitale et les provinces se pervertissent. Il est temps, il est de la dernière importance d'y mettre ordre, il faut séparer le *bon* du *mauvais*. C'est dans cette vue, que moi, votre sujet, je prie Votre Majesté, qu'elle donne ordre que les vingt-deux mandarins de mon tribunal soient traduits aux tribunaux compétents, pour y être jugés selon les lois; qu'en outre, on délibère sur les moyens, les recherches, les défenses et les punitions qui doivent couper court au

mal. J'attends respectueusement les ordres de Votre Majesté. Le 4 de la dixième lune, c'est-à-dire le 12 novembre; Le Kien-long 33, c'est-à-dire l'an 1768. » La réponse de l'empereur fut : *Kai pou y tceou*; que les tribunaux compétents délibèrent et me fassent passer leur rapport.

Ce placet ne nous parvint que le 15 novembre. Sa lecture nous pénétra de la plus vive douleur; il y avait longtemps qu'un particulier n'avait osé traiter notre sainte religion avec autant d'indignité. Il fut conclu sur-le-champ qu'on vengerait son honneur dans une requête qu'on ferait passer à l'empereur par le ministre, qui est nommément chargé de nos affaires dans cette cour. La requête fut bientôt faite. Le P. Harestain, président du tribunal des mathématiques, et ses deux collègues furent chargés de la présenter. Il se rendirent pour cela au palais : mais le ministre ne leur donna que de belles paroles. Il leur dit que nous nous inquiétions pour rien; que cette affaire n'aurait pas de mauvaises suites; qu'il se chargeait de parler lui-même à l'empereur; que nous devions savoir qu'il était notre ami, et que le meilleur avis qu'il avait à nous donner dans cette qualité, c'était de bien prendre garde de remuer. Le ministre nous trompait peut-être; mais que faire? On achevait de tout perdre, si, contre le gré d'un homme aussi puissant que lui, on se fût adressé directement à l'empereur. D'ailleurs c'était une chose moralement impossible; on ne voit pas ici l'empereur quand on veut. Il fallut donc attendre les événements. Nous eûmes tous recours à la ressource ordinaire des personnes affligées. On redoubla la prière dans nos maisons, et tous les jours on offrit le saint sacrifice de la messe pour conjurer l'orage. Cependant la nuit du 18 au 19 novembre 1768, les vingt-deux mandarins accusés

furent cités au tribunal des crimes, qui, ne voulant pas juger cette affaire tout seul, avait appelé des membres du tribunal des rites et du tribunal des mandarins pour juger conjointement avec lui. L'interrogatoire fut long, et ce ne fut que bien avant dans la nuit que les accusés furent renvoyés jusqu'à un plus ample informé. On présenta au ministre les dépositions; il dit : « Pourquoi, dans une affaire qui n'est pas de conséquence, envelopper tant de personnes, » Ce mot fit son effet. Le tribunal des crimes rappela les accusés, et les divisant en sept familles, il ne fit subir un nouvel interrogatoire qu'aux chefs de ces familles, les autres accusés ne parurent plus. Ignace Pao, chef de la famille des Pao, qui la première se fit chrétienne à Pékin, il y a près de deux siècles, et qui, dans des temps très difficiles, avait logé le fameux P. Ricci, fondateur de cette mission, Ignace Pao répondit comme un ange. Ses juges étonnés de la beauté de la morale chrétienne, convinrent de bonne foi que, même sur le sixième commandement que les païens gardent si mal, c'était la bonne et la véritable doctrine. Survint l'arrêt du Sin-pou; il est assez modéré. Il ne dit rien contre notre sainte religion, on y lit même qu'elle n'a rien de mauvais. Cependant comme elle est défendue par les lois, il la défend de nouveau, et ils obligent les chrétiens à aller se déclarer, s'ils veulent obtenir le pardon du passé.

Voici les termes de l'arrêt : « Les mandarins accusés nous ont répondu d'une manière suffisante. Toute leur faute se réduit à avoir embrassé une religion défendue dans l'empire. Nous avons consulté les lois : il y en a une qui porte *que ceux qui auront violé une loi seront condamnés à cent coups de pan-tse* (c'est un grand bâton de cinq pieds, plat par le bout). Selon le dispositif d'une

autre loi : *Si toute une famille se trouve coupable , le chef seul sera puni.* Une troisième dit : *Si quelqu'un du tribunal des mathématiques est coupable , on le privera de ses titres et il sera réduit au rang du peuple.* Pour se conformer à ces lois , dans le eas présent , il faut casser de leurs mandarinats les sept chefs de famille qui , contre les lois , ont professé la religion chrétienne. Quant aux quinze autres accusés , comme , suivant les lois , on a jugé responsables de leur faute, leurs pères ou leurs frères aînés, ils doivent être, selon les lois, mis hors de cause et de procès. Il faudra défendre aux uns et aux autres de professer la religion chrétienne, et les punir sévèrement s'ils ne se corrigent pas. Outre cela, dans les deux villes qui composent Pékin, et dans tout le district, il faudra afficher des placards que désormais on usera des voies de rigueur contre tous les chrétiens qui n'iront pas se dénoncer eux-mêmes. Ces placards seront affichés partout où il est de coutume. Telle est la sentence que nous avons portée, nous la proposons respectueusement à Votre Majesté. Aujourd'hui le 5 de la onzième lune de Kien-Long 33; le 13 décembre 1768.

L'empereur répondit par ces deux mots : » Y Y, j'approuve cette sentence, respectez cet ordre. » Le ministre, par égard pour les missionnaires de Pékin, et le président tartare qu'on avait su gagner, avaient fait adoucir cet arrêt autant qu'ils avaient pu ; cependant en le lisant, nous eûmes le cœur percé de la douleur la plus amère. Nous vîmes que des sept chefs de famille interrogés, tous n'avaient pas répondu également bien ; plusieurs avaient cherché des détours pour se tirer d'affaire, et, sans renoncer à leur foi, ils ne l'avaient pas honorée comme ils le devaient ; d'ailleurs notre sainte religion se trouvait dé-

fendue de nouveau et il était enjoint aux particuliers d'aller se dénoncer eux-mêmes, s'ils voulaient obtenir le pardon du passé. Cette clause était bien dangereuse; elle causa effectivement de grands maux comme nous l'avions prévu.

Les mandarins des provinces, attentifs aux démarches de la capitale, se tenaient prêts à agir; un rien pouvait allumer le feu de la persécution dans tout l'empire. Le P. Lamathe, missionnaire français de la propagande Hou-quan, ne fut manqué que d'un quart d'heure; les archers étaient presque à sa porte qu'il n'en savait rien. Il se sauva précipitamment dans les montagnes, où il resta trois jours et trois nuits, caché dans un fossé, et pouvant être à tout moment dévoré par les tigres, qui sont en grand nombre dans toute la Chine. La chrétienté qui est auprès de la grande muraille nous envoya un exprès, disant que le bruit se répandait que nous étions tous arrêtés et qu'on nous avait conduits au tribunal des crimes, chargés de neuf chaînes, comme le sont les criminels de lèse-majesté. Nous ne méritions pas une si grande grâce, la Providence nous réservait à un autre genre de peine. Les placards s'affichèrent le saint jour de Noël, cela ne nous empêcha pas de célébrer cette fête avec un certain éclat. Comme il ne faut pas braver l'autorité, il ne faut pas non plus que les ministres du Seigneur craignent trop. Le soir, avant que les barrières des rues fussent fermées, une foule de chrétiens se rendit à petit bruit dans notre maison; il y en avait déjà d'autres venus de la campagne. Je vis parmi eux un bon vieillard de soixante-douze ans, qui, pour avoir occasion d'assister à la fête, n'avait pas craint un voyage de quatre-vingts lieues dans une saison très rigoureuse. A minuit, notre église était plus éclairée qu'en plein jour.

La messe commença aux sons des instruments et d'une musique vocale qui est fort au goût des Chinois, et qui a quelquefois de quoi plaire aux Européens. Il n'y eut que vingt musiciens, on retrancha le gros tambour et les instruments qui font trop de bruit et qui, dans les circonstances, auraient pu réveiller la haine des idolâtres. Les soldats des rues battaient les veilles de tous les côtés et ils entendaient à peu près comme s'ils eussent été dans l'église. Cependant il n'y eut rien. Quand le jour fut venu, les chrétiens sortirent de notre maison peu à peu et s'en retournèrent bien contents chez eux.

Pékin a deux villes, la ville tartare et la ville chinoise. La première a quatre lieues de tour et contient un million d'habitants; la seconde, quoique moins grande, n'en compte pas moins. Elle a deux lieutenants de police qui, pour l'ordinaire, sont mandarins d'un ordre supérieur et membres d'un des six grands tribunaux de l'empire. Le mandarin *Ma* occupait un de ces postes et s'y distinguait par sa probité, son désintéressement et son exactitude à maintenir l'ordre. Tout le monde savait qu'il était chrétien et personne ne pensait à l'inquiéter. Son collègue, nommé *Ly*, ne pouvant lui ressembler, chercha à le perdre. Il lui signifia qu'il eût à obéir à l'arrêt du Sin-pou et à se dénoncer lui-même comme chrétien, ou bien qu'il lui en épargnerait la peine, qu'il ne lui donnait que trois jours pour délibérer. *Ma* fut fort embarrassé, il consulta; enfin tout bien considéré, il prit son parti. Le 31 décembre, il présenta au tribunal du gouverneur, dont il était membre, un écrit conçu en ces termes : « Pour obéir à l'arrêt du tribunal des crimes, je déclare que ma famille et moi nous sommes chrétiens depuis trois générations. Nos ancêtres embrassèrent la religion dans le Leao-Tong,

leur pays. Nous connaissons comme eux que c'est la vraie religion qu'il faut suivre, nous y sommes tous fermes et constants. « Les mandarins du tribunal du gouverneur aimaient *Ma*. Ayant lu sa déclaration, ils lui dirent : « A quoi pensez-vous ! vous courez vous-même à votre perte ; attendez qu'on vous recherche, il sera alors temps de vous déclarer. — C'est malgré moi, dit *Ma*, que je fais cette démarche, on m'y a forcé. » Là dessus on le conduisit au ministre, comme au chef du tribunal. Le ministre connaissait *Ma*, il le reçut avec beaucoup d'amitié ; mais le voyant ferme, il donna commission aux mandarins de l'examiner. Pour le sauver, on ne voulait tirer de lui qu'une parole un tant soit peu équivoque ; on eut beau faire, *Ma* fut inébranlable. Sa fermeté irrita insensiblement ses juges qui ne concevaient pas comment on peut être ainsi attaché à sa religion. Le fils du ministre, qui était gouverneur de Pékin et encore jeune, s'échauffa plus que les autres et demanda brusquement à *Ma* : « Si l'empereur vous ordonne de changer, que ferez-vous ? » *Ma* répondit : « J'obéirai à Dieu. » Le jeune gouverneur, qui ne voyait rien au-dessus de l'empereur, fut frappé de cette réponse : il pâlit et ne dit plus mot. Il alla sur-le-champ faire son rapport au ministre, son père, qui présenta un placet en son nom, et au nom de son fils. Il y raconta tout ce qui s'était passé la veille, et il finit en priant l'empereur de livrer *Ma* au tribunal des crimes pour y être jugé selon la rigueur des lois.

L'empereur aima mieux qu'il fût conduit au tribunal des ministres et des grands de l'empire pour y être examiné et interrogé de nouveau. L'empereur comptait que la majesté de ce tribunal en imposerait à l'accusé et que difficilement il pourrait résister aux instances de ce que

l'empire a de plus grand. Mais *Ma* se soutint avec un courage qui étonna ses juges et qui leur ôta l'espérance de le vaincre. Dès le lendemain, ils présentèrent à l'empereur le placet suivant : « Vos sujets, nous, premier ministre et autres, présentons respectueusement ce placet à Votre Majesté. Pour obéir aux ordres qu'elle nous a donnés, nous avons fait venir en notre présence Sching-te (nom tartare de *Ma*) et nous lui avons dit : Si vous consentez à sortir de votre religion, l'empereur vous accorde le grand bienfait de vous exempter de toute poursuite et de vous maintenir dans vos emplois ; *Ma* a répondu : Je n'avais que dix-neuf ans lorsque, étant encore dans mon pays, au-delà de la grande muraille, un nommé Na-lung-go persuada à mon aïeul d'embrasser la religion chrétienne. Mon père suivit son exemple et moi celui de mon père. En recevant le saint baptême, je fis vœu de mourir plutôt que de renoncer au Dieu du ciel, à l'empereur, à mes père et mère. Depuis dix-huit ans que je suis dans Pékin, occupé dans différents mandarinats, j'ai été de temps en temps dans les églises du Dieu du ciel. J'ai lu dans les églises trois inscriptions écrite du propre pinceau de l'empereur *Kang-Hi*. L'inscription du milieu contient ces quatre lettres : *Au véritable principe de tous les êtres*. Les inscriptions latérales sont : *Après avoir tiré du néant tout ce qui tombe sous nos sens, il le conserve, et il y préside souverainement ; il est la source de toute justice et toutes les autres vertus ; il a la souveraine puissance de nous éclairer et de nous secourir*, etc. Tel est le Dieu des chrétiens ; tels sont nos engagements, je ne puis y renoncer... Nous, vos sujets, nous nous y sommes pris de toutes les manières pour convertir et gagner ce mandarin, mais il persiste aveuglément dans son opiniâtreté ;

il ne veut pas ouvrir les yeux ; c'est quelque chose d'incompréhensible. Votre Majesté s'en convaincra par le détail de nos interrogations et de ses réponses, dont nous offrons respectueusement le manuscrit à Votre Majesté, avec ce placet, le 25 de la onzième lune, de Kian-Long 33, le 11 janvier 1769. L'empereur répondit : *Que Ma soit cassé et traduit au Sin-pou.*

En conséquence de cet ordre on arracha à *Ma* les marques de sa dignité, on le chargea de chaînes et, dans cet état, on le conduisit du palais au tribunal des crimes, sur une charrette découverte. Ainsi *Ma*, lieutenant de police de la capitale, membre d'un des six grands tribunaux de l'empire, ayant grade de colonel dans une des huit bannières, fut donné en spectacle de terreur, uniquement pour la religion. Menaces, sollicitations, insultes, promesses, tout fut employé successivement, pour l'ébranler, mais ce fut en vain ; *Ma* ne se démentit pas un moment. Sa constance commença à intriguer les ministres, il y allait au moins de leur fortune, s'ils ne venaient pas à bout de faire respecter l'ordre de l'empereur, qui jamais ne doit être sans effet. Ils se rendaient de temps en temps au Sin-pou. Un jour le ministre Chinois menaça *Ma* de le faire mettre à une question cruelle : « Nous verrons, dit-il, si les tourments ne seront pas plus efficaces que nos paroles. — Vous n'y entendez rien, reprit le comte ; il est inutile de le presser de renoncer à sa religion, il n'y renoncera pas ; laissez-moi faire. » Puis s'adressant à *Ma*, il lui dit : « Vous avez offensé l'empereur, ne vous en repentez-vous pas ? et n'êtes-vous dans la résolution de vous corriger de vos fautes passées ? — Oui, répondit *Ma*, mais je ne puis sortir de la religion chrétienne, ni renoncer à Dieu. » Ce mot tira d'affaire le ministre, mais il ternit, du

moins devant les hommes, la gloire que *Ma* s'était si justement acquise jusqu'alors. Le ministre, s'attachant à la première partie de sa réponse, dit d'un ton badin qui lui était familier. « Je sais mieux ce que pense *Ma* que lui-même; il respecte les ordres de l'empereur, il veut se corriger; tout est dit: que faut-il de plus? *Ma* eut beau protester qu'il était toujours chrétien, et qu'il le serait jusqu'à la mort, le ministre fit la sourde oreille; et sans tarder davantage, il alla faire son rapport à l'empereur, qui, quelques jours après, fit publier dans les bannières l'ordre suivant :

« La résistance que *Ma* a faite à ma volonté méritait une punition exemplaire; il convenait de le traiter en criminel, mais comme la crainte lui a enfin ouvert les yeux, et l'a fait sortir de la religion chrétienne, je lui fais grâce; je veux même qu'il soit mandarin du titre de *Cheon-peï*. Qu'on respecte cet ordre. »

Il y a dans l'empire huit bannières; c'est toute la force de l'état. Chaque bannière peut avoir trente à quarante mille hommes exercés dans le métier de la guerre, et toujours prêts à partir au premier signal. Quoique les Tartares fassent le fond de ces troupes, on y compte cependant beaucoup de Chinois dont les familles s'attachèrent à la dynastie présente, lorsqu'elle conquit la Chine. L'affaire de *Ma* excita dans quelques-unes de ces bannières, une vive persécution contre notre sainte religion. La première tomba sur la famille Tcheon. Son chef nommé Laurent, est un homme de soixante-douze ans, qui s'était signalé dans une parçille occasion, trente-ans auparavant. Il comptait bien qu'il en serait de même cette fois-ci, mais il ne savait pas à quelle épreuve on devait mettre sa constance. Il avait un fils nommé Jean; c'était un jeune

homme extrêmement aimable, et peut-être trop aimé du vieux Laurent. Ce fut par cet endroit qu'on l'attaqua.

Jean fut mandé le 7 janvier 1769, avec son père et quelques-uns de ses parents. Les mandarins en voyant Laurent dirent : « Nous connaissons cet homme-là, il ne demanderait pas mieux que de mourir, puis ils vinrent au fils et lui dirent : « Il y a ordre de l'empereur que vous renonciez à votre religion. Y renoncez-vous, ou bien n'y renoncez-vous pas ? — Je n'y renonce pas, répondit Jean. » A l'instant on se jeta sur lui, et on l'étendit par terre : un homme se mit sur ses épaules, un autre sur ses jambes, et un troisième armé d'un fouet tartare, long de cinq pieds et gros comme le petit doigt, par une de ses extrémités, lui donna vingt-sept coups. Les trois premiers lui donnèrent une douleur si vive, qu'il craignit de ne pas pouvoir soutenir longtemps un combat si rude; mais ayant prié Dieu dans le fond de son cœur, il sentit croître ses forces et son courage. Le lendemain, il vint nous voir; il avait un air content. Nous nous jetâmes à son cou pour l'embrasser, il s'attendrit et il pleura. Ah ! que je crains, nous dit-il, de n'avoir pas la force de soutenir les tourments ! Nous le rassurâmes de notre mieux, et lui promîmes tous les secours de nos prières. Le 9 il communia à notre église, et après avoir demandé instamment notre bénédiction, il se rendit pour la seconde fois au lieu du combat. Le vieux Laurent reçut d'abord cinquante-quatre coups en deux temps. On n'en donna que trois à Jean, puis on s'arrêta. Jean qui auparavant craignait de n'avoir pas le courage de souffrir, craignit dans ce moment de ne souffrir pas assez. Il reçut encore vingt-sept coups.

Le 11 janvier, il fut rappelé pour la troisième fois. Ce fut le jour de ses grandes souffrances et de son triomphe.

Voici comment il raconte la chose dans une lettre qu'il nous écrivit le lendemain, « Hier dès que je fus arrivé, le mandarin me demanda si je renonçais, oui ou non. Je répondis à l'ordinaire : je ne renonce point. Aussitôt on m'ôta mes habits, et on me donna vingt-sept coups de fouet ; après quoi on me demanda une seconde fois : Renoncez-vous, ou non ? Je répondis une seconde fois : Je ne renonce pas ; on me donna encore vingt-sept coups. On me fit quatre fois la même demande, je fis quatre fois la même réponse, qui fut toujours suivie de vingt-sept coups. A toutes les reprises, on changeait de bourreau. »

Jean dans sa lettre ne parle pas de son père. Nous sûmes qu'il avait été battu plusieurs fois, sans avoir donné la moindre marque de faiblesse ; mais il ne tint pas aux traitements cruels qu'on faisait à son fils ; chaque coup qui le frappait, perçait son cœur. Vaincu enfin par une fausse tendresse, il succomba malheureusement, ne prenant pas garde que sa chute allait être le plus cruel supplice de son fils. Jean continue ainsi : « Voyant que les coups de fouet n'ébranlaient pas la constance que le Seigneur m'inspirait, mon mandarin me mit à genoux, une demi-heure, sur des fragments de porcelaine cassée, et il me dit : « Si tu remues, ou si tu laisses échapper quelque plainte, tu seras censé avoir apostasié. » Je le laissais dire, et je m'unissais à Dieu ; les mains jointes, j'invoquais tout bas les saints noms de Jésus et de Marie. On voulait encore m'ôter cette consolation. On séparait mes mains, et on parlait de me cadencer la bouche ; mais on eut beau faire, ce supplice n'eut pas l'effet qu'on s'en était promis ; on revint aux coups. On me frappa encore à quatre reprises différentes ; alors mes forces s'épuisèrent, une sueur froide me prit et je tombai en faiblesse.

Ceux qui étaient autour de moi, profitèrent de ce moment ; ils saisirent ma main , et formèrent mon nom sur un billet apostatique. Je m'aperçus bien de la violence qu'on me faisait ; mais alors , j'étais hors d'état de pouvoir m'en plaindre. Dès que j'eus assez de force pour pouvoir parler , je protestais que je n'avais aucune part à cette signature ; que je la détestais ; que j'étais chrétien , et que je le serais jusqu'à la mort. On me mit une seconde fois sur les fragment de porcelaine cassée , mais je n'y restai pas longtemps. Mon officier s'aperçut que je m'affaiblissais sérieusement ; il donna ordre de me trainer hors la cour. Je crus devoir renouveler en ce moment ma profession de foi. Je dis hautement que j'étais chrétien et que je le serais toujours. Mon père et mon oncle m'emportèrent dans une maison voisine pour y passer le reste de la nuit. »

Nous avons su d'ailleurs que Jean était dans un état si pitoyable que les païens eux-mêmes ne purent s'empêcher de verser des larmes en le voyant , et le fils de son mandarin alla lui-même lui chercher un remède qui lui fit du bien. On ne pouvait revenir à la charge sans le tuer. Le froid lui avait causé une si violente contraction de nerfs , que ses genoux touchaient sa poitrine. Ses reins étaient courbés et ses chairs monstrueusement enflés. Il ne voulait pas que ses parents et ses amis le plaignissent ; il était tranquille , gai , content. Les chirurgiens compaient que , s'il en échappait , il en avait au moins pour trois mois ; mais grâce à Dieu , en moins d'un mois il guérit assez bien pour venir à notre église , à l'aide de deux personnes qui le soutenaient ; il fit ses dévotions. Après son action de grâces , il vint nous voir. Je lui demandai , si , dans les tourments , la pensée ne lui était pas venue qu'il pourrait bien y rester ; il ne dit qu'il

crovait bien être à sa dernière heure quand il sentit la sueur froide se répandre sur tout son corps ; cependant ajouta-t-il avec beaucoup de simplicité ; si j'étais mort , je n'aurais plus en le bonheur de communier ; et en disant ces paroles les larmes lui vinrent aux yeux. On n'entendit plus parler que de chrétiens battus et maltraités de toutes les façons pour la religion. Un jeune soldat nommé *Ouang Michel* , d'une autre bannière que Jean , eut à souffrir les mêmes combats que lui. *Tchon Joseph* fut attaché à une colonne la tête en bas , et la moitié du corps sur la glace. *Ly Matthias* fut battu sans interruption jusqu'à ce qu'il perdit connaissance.

L'ordre des événements nous amène à donner ici la relation de la persécution soufferte par le P. Gleyo , prêtre des missions étrangères.

« Trainé , dit-il , au tribunal du Lao-ye , la première question qu'il me fit fut celle-ci : « Européen , qu'êtes-vous venu faire ici ? — Je suis venu , lui dis-je , prêcher la religion chrétienne , et ce n'est pas comme vous le pensez , la secte de Pelen-Kiao ; notre religion est connue de l'empereur. Il y a jusque dans la cour , des Européens qui l'enseignent comme moi ; ils ont dans Pékin des églises ouvertes où l'on fait publiquement les exercices de notre sainte religion ; l'empereur Kang-Hi a été sur le point de l'embrasser ; il y a des chrétiens dans toutes les provinces de l'empire , et ceux qui connaissent leur doctrine ne l'ont jamais confondue comme vous , seigneur , avec la secte infâme de Pelen-Kiao » Le Lao-ye me demanda alors de quelle utilité pouvait donc être notre religion. Je lui répondis qu'elle préservait ceux qui l'embrassaient et la pratiquaient de la damnation éternelle , et qu'elle les conduisait

du bonheur du ciel. Il me demanda aussi si nous n'adorions pas des idoles. Ayant répondu à cette question avec indignation et de manière qu'il n'eût pas un mot à me répliquer, il me dit : « Mais à t'entendre la religion est bien nécessaire? — Oui, lui dis-je, indispensablement nécessaire? — Quel intérêt, ajouta-t-il, as-tu de venir de si loin prêcher la religion dans cet empire? — Point d'autre, lui répondis-je, que l'amour que je dois avoir pour Dieu et pour les hommes à cause de Dieu. — As-tu ton père et ta mère? — Ma mère seule vit encore. — Pourquoi n'es-tu pas resté pour l'assister? Comment regarder comme bonne une religion qui autorise ceux qui l'embrassent à abandonner leurs parents? — Ma mère, lui répondis-je, n'a pas besoin de mon secours : elle a été très contente que je vinsse ici pour faire connaître ma religion. » Alors prenant mon crucifix, il me demanda l'explication de cette image. Je la lui donnai le mieux qu'il me fut possible, après quoi il ordonna qu'on me conduisit en prison. Le lendemain, 31 mai, il alla avec ses satellites dans l'endroit où j'avais été pris, pour faire la recherche de mes effets. Il y trouva toute ma chapelle, à l'exception du calice qu'on avait eu soin de cacher. Quand il vit les ornements sacerdotaux, il me crut plus que jamais de la secte de Pelen-Kiao. La chasuble était mon manteau, royal; le devant de l'autel l'ornement de mon trône; le fer à hostie, l'instrument pour battre monnaie; mes livres, des livres de sorcelleries. Le soir, quand il fut de retour et qu'il eut raconté cela à mes gens, l'un d'eux, étant venu comme à l'ordinaire pour nous renfermer, m'annonça la mort comme prochaine, et tout de suite l'on fit ajouter à ma chaîne un collier de fer avec un bâton aussi de fer, long d'un pied et demi, attaché par un bout

à mon collier et de l'autre à mes menottes , pour m'empêcher de faire aucun usage de mes mains , parce que Lao-ye me croyant sorcier , voulait m'ôter le pouvoir de faire des maléfices. Le même soir , il me fit appliquer son sceau , dans le dedans de ma chemise , ensuite de quoi il ordonna qu'on me fouillât plus exactement. On m'enleva alors les reliques et la boîte des saintes huiles , que j'avais conservées jusqu'à ce moment. Le Lao-ye était si entêté pour nous faire passer pour des Pelen-Kiao , que , sans plus ample information , il dépêcha un courrier à la ville de Thon-Kin , pour avertir le gouverneur de ce qui se passait et demander main-forte contre les Pelen-Kiao qui commençaient à se montrer dans son district , ayant un Européen à leur tête. Le lendemain jeudi , en attendant l'arrivée du gouverneur , il se mit à lire les livres de religion qu'il avait trouvés parmi mes effets ; il tomba sur un volume où les commandements de Dieu étaient expliqués assez en détail , avec quelques saintes histoires. Il fut étonné d'y trouver une aussi belle et si sainte doctrine ; il connut alors sa bévue , et fut forcé d'avouer que notre religion enseignait à faire le bien ; mais il était trop tard.

Son accusation devant le mandarin son supérieur était déjà faite , et voyant que l'affaire allait tourner contre lui , il chercha le moyen de se justifier à nos dépens. Pour cela il nous fit venir en sa présence , l'après-midi , pour voir s'il ne se trouverait pas quelque chose de reprehensible dans nos réponses. Il cita d'abord Oang-Thien-Kio , il ne tira de lui que la confession de la doctrine du décalogue et l'explication de quelques-uns de mes ornements. Ensuite il fit venir André Yang ; ne pouvant le faire convenir que nous avions des livres de sorcellerie , et voulant à toute force , nous faire passer pour sectateurs d'une

mauvaise religion, il s'acharna sur cet enfant pour le forcer à avouer des horreurs qui ont fait tomber le feu du ciel à Sodome. Pour le punir de sa fermeté à nier, il le fit frapper à différentes fois de cinquante soufflets. Ce traitement si rude n'ayant point ébranlé sa constance, il lui fit donner en quatre fois vingt coups de bâton sur la cheville du pied droit. Cet enfant, dont les cris me perçaient le cœur, commença alors à perdre la voix et bientôt toutes ses forces, en sorte que le Lao-ye fut obligé de s'arrêter et de le renvoyer. L'ayant fait mettre à l'écart, il m'envoya chercher, il se contenta de me faire quelques questions sur mes ornements sacerdotaux, auxquelles je répondis. Il me demanda encore le nombre de mes disciples. Je lui dis que tant hommes que femmes il y en avait environ cinquante. Il s'étonna qu'il y eût aussi des femmes, à quoi je répondis : « Les femmes aussi bien que les hommes n'ont-elles pas une âme à sauver ? » Mes réponses ne l'ayant point satisfait, il s'adressa à un Chinois chrétien ; il lui demanda son nom de baptême, et pourquoi nous prenions de tels noms. On lui dit que nous étions dans cet usage pour nous proposer un saint à imiter, afin d'arriver au ciel comme lui. Voilà ce qui se passa dans le second interrogatoire, après lequel on nous fit reconduire en prison. J'eus la douleur d'y trouver mon enfant, André Yang, le visage extrêmement enflé, le sang extravasé dans les yeux, et ne pouvant presque plus se soutenir à cause de la torture qu'il venait de souffrir aux pieds. Malgré la douleur que lui causait son état, il revint, en me voyant, à l'aimable douceur et à la joie innocente, qu'il a par caractère, et, contre l'ordinaire en semblable occasion, le lendemain il se trouva rétabli.

» Le 2 juin, le gouverneur Yung-chang arriva et pris

connaissance de notre affaire, avant l'arrivée des mandarins de Tchou-Kin. Il nous cita devant lui, et nous parla d'abord avec beaucoup de douceur, montrant qu'il désapprouvait l'esclandre qu'avait faite le Lao-ye en son absence. Après quelques questions indifférentes pour savoir d'où j'étais, il me demanda si je n'adorais pas les idoles comme les autres. « Non, assurément, lui répondis-je. » L'article sur lequel il insista le plus, fut comment j'instruisais les femmes. Il y revint à plusieurs reprises, afin de donner le temps à son secrétaire d'écrire mes dépositions. Je lui répondis toujours de la même manière, savoir : que quand j'étais dans une famille, je m'asseyais, aux heures d'instructions, tout au bout de la salle commune des hôtes ; que les hommes se rangeaient d'un côté et les femmes de l'autre, vers la porte qui conduit dans l'intérieur de la maison, que ceux qui croyaient à ma doctrine embrassaient la religion chrétienne, mais que je ne forçais jamais ceux qui refusaient d'y croire. Après m'avoir tenu devant lui environ un quart-d'heure et demi, on vint annoncer l'arrivée du Toutai-ye, et l'on me renvoya bien vite. Ce prince qui est beau-père de l'empereur actuel, parut avec beaucoup de pompe, accompagné, suivant l'usage, de plusieurs mandarins inférieurs, et suivi de neuf cents soldats avec leur colonel et leurs chefs subalternes. Ce grand appareil causa beaucoup d'étonnement dans le voisinage. Tant de mandarins venus à la fois pour procéder et combattre contre les Pelen-Kiao, virent avec joie qu'ils avaient été trompés par l'imprudence de Lao-ye.

On lui en fit des reproches bien amers, et il fut condamné à des amendes pécuniaires, qui ne lui furent pas moins sensibles. Le lendemain, 4 juin, le Toutai-ye, gouverneur du Tchou-Kin, ville de premier ordre, nous cita

devant lui, il nous interrogea peu et seulement pour s'assurer que nous étions chrétiens et non pas des Pelen-Kiao. Le soir pendant la nuit on nous mena chez le sous-gouverneur. Il interrogea le jeune André Yang et moi ensuite. Il me fit subir un interrogatoire très long et très minutieux. Il me demanda si j'étais venu seul Européen en cette province ; question fort embarrassante, étant venu avec M. Mary. Je répondis qu'en même temps que j'étais à Canton, il y avait aussi deux Européens, qui allaient à Pékin, et que moi, j'étais venu ici ; cela était exactement vrai, car deux Jésuites s'étaient rendus cette même année à la capitale de l'empire. Je m'en tins toujours à cette réponse, et enfin il n'insista plus sur cet article. Il me demanda ensuite si le prince dont j'étais sujet savait que j'étais venu ici ; à quoi je répondis que non ; il voulut que je lui déclarasse, en ma langue d'Europe, les noms de ceux de ma nation qui étaient à Pékin, et celui du royaume où j'avais pris naissance. Il fit tout cela pour s'assurer de plus en plus si j'étais Européen. Enfin il me questionna sur le nombre et le nom des chrétiens. Je refusais de lui répondre, en le suppliant de ne pas l'exiger de moi ; il ne répliqua rien, et me renvoya en prison. Le lendemain, lundi 5 juin, nous fûmes cités pour la seconde fois, dans la matinée, devant le Toutai-ye, en présence d'un autre grand mandarin. André Yang reçut cinq soufflets, Ouang-Thien-Tsio en reçut dix, pour avoir parlé en faveur de nos livres ; Tcheon-Yong-Koui en reçut aussi dix, pour avoir dit qu'il ne savait pas lire, ce qui était très vrai. Ensuite le Toutai-ye, s'adressant à moi, entreprit de me faire dire que j'étais venu ici, non pour prêcher ma religion, mais pour chercher à m'enrichir (il voulait par là civiliser mon affaire) ; il ajouta que si je m'obstinais à le nier, il allait me

faire trancher la tête. Je m'obstinais cependant , et alors il me fit donner quelques soufflets , disant : « Si ta religion peut quelque chose , qu'elle t'arrache d'entre mes mains. » Je répondis que notre religion n'était pas établie pour nous procurer un bonheur temporel , mais pour nous conduire au bonheur du ciel. Là dessus il me fit frapper de nouveau , disant en colère : « Le lieu de la félicité céleste n'est pas la Chine ? » Je crus qu'il était inutile de répondre à de pareilles extravagances. Je gardai donc le silence , me recommandant à Notre Seigneur , qui , sur la croix , ne répondit pas autrement aux blasphèmes qu'on prononçait contre lui. Je ne reçus en tout que seize soufflets. Le Toutai-ye voyant qu'il ne pouvait pas venir à bout de me faire dire ce qu'il voulait , employa un dernier moyen. Il fit apporter la machine kia-kouen pour me faire donner la torture aux pieds. Pour lors les soldats vinrent autour de moi , et , me laissant toujours à genoux , ils me poussèrent et me firent reculer jusqu'au bas de la salle. Là ils m'ôtèrent mes souliers et mes bas , me mirent la machine aux pieds et commencèrent à la serrer. En même temps le Toutai-ye criait du haut de la salle : « Dis-donc que tu es venu ici pour chercher des richesses ! » — Je répondis que je ne le dirais pas. — Pourquoi es-tu donc venu ? — Pour prêcher la religion. — Quelle religion ? — La religion chrétienne. » Voyant qu'il ne pouvait pas m'arracher l'aveu qu'il désirait , il se mit à dire aux bourreaux : « Ecrasez-lui les os. » La violence de la douleur me fit évanouir , je ne voyais presque plus ; je n'entendais plus que la voix des bourreaux qui me criaient à pleine tête : « Dis-donc , que tu es venu ici pour chercher du riz et de l'argent ! » A la fin j'entrevis le sous-gouverneur qui disait au Toutai-ye : « Monseigneur , cet homme ne

reniera pas sa religion, il est inutile de le tourmenter davantage. » Alors il ordonna de lâcher la machine, et tout de suite les soldats me prirent par dessous les bras et me portèrent hors de la salle.

Après cette torture, on se sent un violent mouvement dans les entrailles et un malaise dans tout le corps qui dure assez longtemps. Lorsqu'on m'eut remis en prison, j'éprouvai ces accidents, et il s'y joignit une fièvre qui dura deux heures. Je crus que j'allais avoir une bonne maladie, et que mon heure désirable ne tarderait pas à arriver. Il n'en fut pas ainsi; ayant pris un peu de nourriture, à la sollicitation des chrétiens, mes douleurs se dissipèrent, et je me trouvai presque entièrement guéri. L'après-midi, on nous appela encore pour nous conduire vers le grand mandarin, appelé Tao-ye, il nous fit peu de questions, s'adressant à moi, il me dit que si j'étais venu ici pour chercher de l'argent, mon affaire serait peu de chose; mais que c'était un crime à moi de dire que j'étais venu pour cause de ma religion. Après cela adressant la parole aux autres mandarins qui étaient tous présents, il leur dit tout haut : « Cette affaire n'en vaut pas la peine; c'est inutilement qu'on nous a fait venir; vous n'avez qu'à vous en retourner, j'irai moi-même à Tchen-tou, arranger toutes choses avec le Tsong-tou. » Sur cela on nous ramena en prison. Le lendemain, 6 juin, il partit pour Tchen-tou et trois jours après on nous fit partir aussi pour y aller, accompagné du Toutai-ye de Tchou-kin. Nous arrivâmes dans cette capitale de la province le 21 du mois de juin.

En entrant dans la ville nous fûmes conduits à la porte d'un grand mandarin, où on nous fit attendre environ deux heures, après quoi on nous mena devant le Toutai-ye de cette capitale. Aussitôt qu'il nous vit, il s'assit sur son

tribunal , et il me fit comparaître tout de suite devant lui , ne voulant aucun témoin. Je trouvai un homme qui n'aimait pas les persécutions ; mais il ne voulait pas m'entendre dire que j'étais Européen , soutenant que ma figure seule prouvait que j'étais de Canton ; c'était pour me suggérer de dire comme lui, ce qui aurait mis fin à tout. Je refusai d'entrer dans ses vues , et je dis toujours que j'étais Européen. A la fin , la grande envie que j'avais d'empêcher le progrès d'une telle persécution , fit que je répondis qu'en un certain sens je pouvais me dire de Canton , y ayant une demeure ; mais cette réponse ne le contenta pas , il insista pour me faire dire que j'étais originaire de Canton , ajoutant d'un ton de colère : « Tu ne t'embarrasses pas de faire mourir les gens avec ton nom d'Européen ; » et là dessus il appela ses satellites et me fit donner cinq soufflets. L'état de faiblesse où j'étais me fit tomber évanoui , ce qui l'obligea à me renvoyer bien vite en prison. J'y fus longtemps étendu par terre sans pouvoir recouvrir mes forces. Douze jours après il me cita pour la troisième fois. Dans tout le chemin , depuis la prison jusqu'à la salle , il avait aposté des gens qui me pressaient de dire que j'étais de Canton. Alors voyant l'envie qu'il avait d'élargir les chrétiens qui avaient été pris à mon occasion , et considérant le danger où il me disait que je les exposais , je crus pouvoir lui dire qu'il pouvait me traiter comme étant de Canton , puisque j'y avais une demeure dans le district de la ville de Sin-xan. Ce fut le dernier interrogatoire que je subis dans cette capitale , où j'étais détenu prisonnier avec les chrétiens. La prison dans laquelle on nous renferma , était le vrai séjour de la misère humaine , des chaleurs excessives , une odeur insupportable , de la malpropreté , de la vermine , etc. Les prisonniers logés tous ensemble étaient ordinairement au

nombre de plus de soixante , une grande partie dans une misère qui fait horreur. Outre cela , il y régnait une maladie contagieuse qui en faisait mourir un grand nombre ; les malades étendus par terre , dans un état que la décence ne permet pas de décrire , le tumulte , les criaileries , les vexations des geôliers , sans parler des abominations auxquelles se livraient plusieurs de ces malheureux.

André Yang y fut malade , son état me causa une vive affection ; mais rien de plus édifiant que sa patience et sa douceur. Il me disait qu'il mourait content , parce que j'étais auprès de lui. Dieu qui avait d'autre dessein sur cet enfant , lui rendit la santé en peu de temps. Trois des chrétiens qui avaient été arrêtés avec moi furent atteints de la maladie contagieuse et deux d'entre eux furent en danger pendant plusieurs jours. Il ne mourut dans cette prison qu'un seul chrétien , qui n'était point prisonnier pour cause de religion. Il avait eu la faiblesse de désertre pendant la guerre de Yun-nan. Dès qu'il eut appris qui nous étions , il se joignit à nous ; j'eus la consolation d'entendre sa confession et de le voir mourir dans les plus grands sentiments de piété. J'entendis encore la confession de Tchang-Kouen , qui mourut aussi , après qu'on l'eut changé de prison. Ce jeune Chinois était fort aimé des païens mêmes , qui le regrettaient à cause de ses bonnes qualités. Il tomba malade , à ce que je pense , pour avoir exercé la charité envers l'autre chrétien dont j'ai parlé ; il était trop assidu auprès de lui , et lui parla de trop près pour l'exhorter à la mort. Combien les desseins de Dieu sont admirables ! Je penserais volontiers que la Providence nous avait conduits dans cette prison pour l'âme du déserteur. Depuis plusieurs années il avait été privé des secours de la religion et de ses ministres , et il profita si bien de ceux que je lui donnai ,

qu'il mourut pénétré de crainte et d'amour pour Dieu. Peu après, à sa mort, il vint un ordre de changer de prison les chrétiens; je demandai si mon nom était sur la liste, on me dit que non. Ainsi André Yang, mon jeune écolier, et les trois autres Chinois furent séparés de moi, et je restai seul chrétien dans celle où j'avais été mis d'abord; nous y avons été ensemble vingt-un jours. Leur séparation me fut fort amère, et j'avoue qu'elle me coûta bien des larmes. Je me vis privé désormais de toute consolation des hommes, dans des détresses et des peines d'esprit de toute espèce. J'étais habituellement réduit dans un tel état de faiblesse, que j'avais de la peine à tenir la tête droite et à lever les mains liées de deux menottes fort serrées; j'offris à Dieu le sacrifice de mon cœur et me soumis à demeurer dans cet état tant qu'il lui plairait, et vraisemblablement, jusqu'à la fin de la persécution. Environ un mois après la séparation des chrétiens d'avec moi, ils furent élargis et renvoyés chez eux. André Yang depuis son retour à Keng-tang où résidaient ses parents, fut encore retenu six mois en prison. Le mandarin de cet endroit, voyant que l'affaire avait été terminé à Tchen-tou, n'osa pas le frapper, il employa seulement les menaces, et le retint longtemps en prison pour essayer d'ébranler sa constance et de le faire apostasier; cet enfant répondit toujours qu'on lui couperait plutôt la tête. Enfin, voyant qu'on perdait son temps à le tourmenter, on le renvoya dans sa famille. Cet enfant avait été dans les prisons de Tchen-ton la consolation et l'appui des néophytes qui y étaient avec lui; il leur répétait mes instructions qu'il avait retenues, et les fortifiait sans cesse par ses paroles et par ses exemples. Il lui vint dans cette prison une ulcère cruelle à la jambe, il en souffrait beaucoup; il n'y avait à cela ni secours ni remède, et le fer qu'il

avait à la jambe irritait l'enflure et rendait la plaie plus douloureuse et presque incurable. Enfin, à la recommandation d'un ancien prisonnier, celui qui gouvernait la prison prit compassion de cet enfant et fit ouvrir le fer qui lui liait et serrait la jambe malade, il souffrit dans ce moment et lorsque le sang reprit sa circulation, de très grandes douleurs; mais cela fut court, et sans doute, par la protection de Dieu, il guérit si promptement de son ulcère, que tout le monde en fut surpris.

Je rapporterai ici un trait de sa générosité envers moi. En partant de Tchen-tou, il trouva le moyen de se procurer dix liards, il les donna au soldat qui m'apportait mon riz, le priant de m'acheter un peu de viande. Le soldat en garda cinq pour lui et des cinq autres il en acheta un petit morceau de viande cuite; en mela présentant il me dit que c'était de la part d'André Yang, en témoignage de son souvenir; qu'il me saluait avec affection, et qu'il s'en retournait chez ses parents. Ce trait, je l'avoue, m'arrache encore des larmes au moment où j'écris.

Enfin le lendemain que les chrétiens eurent été élargis, il y eut ordre de me faire changer de prison, et trois jours après on me fit partir pour retourner à Yun-Tchang. Je demandai le secours des médecins. Le mandarin me le refusa, en disant que je ferais bien de mourir, puisque j'étais venu chez lui pour lui causer tant de torts et de chagrins. Dieu, qui ne voulait pas encore ma mort, suppléa aux moyens humains, et dans peu de jours je me trouvai guéri, mais ce fut pour entrer en de nouveaux combats. Le quatorzième de la seconde lune 1770 (car je ne me ressouvenais plus des époques solaires), arrive une lettre du Tsong-tou qui ordonnait au mandarin d'Yun-Tchang de me faire déclarer au vrai qui j'étais. En conséquence le man-

darin me cita devant lui. Je répondis à sa question que j'étais Européen. « Pourquoi le dire, ajouta-t-il; il t'en coûtera la vie. » Je répondis que je ne dirais jamais autrement que je n'avais jamais dit le contraire; après quoi je fus reconduit en prison. Le 29 de la même lune, le mandarin n'ayant pas encore répondu à la lettre de Tsong-tou, il en arriva une seconde fort sérieuse et fort pressante à mon sujet. Aussitôt le mandarin envoya dans la prison deux écrivains des causes criminelles, qui me pressèrent de toute manière de me dire né et élevé à Canton. Je leur répondis qu'ils perdaient leur temps, et que je ne consentirais jamais à faire un mensonge qui offenserait le Dieu de vérité que j'avais le bonheur de servir. Le lendemain ils vinrent encore, et ils engagèrent un ancien prisonnier, homme intelligent, qui avait soin de me préparer mon riz, de se joindre à eux pour me faire avouer ce qu'ils voulaient. Je dis à cet homme de ne point se mêler de cette affaire, que mon parti était pris sans retour. Il alla leur rapporter que j'étais un homme inflexible, qu'il avait beau m'exhorter, que tout était inutile. « Puisqu'il est si entêté, dirent les deux écrivains, le mandarin va l'appeler devant lui, et à force de kia-kouen et de coup de bâton, il viendra à bout de son entêtement. » C'était le vingt-cinquième ou le vingt-sixième jour de carême. Pour me disposer à souffrir les tortures, j'ajoutai à mes prières ordinaires la récitation du rosaire. Je le commençai avec une assez grande émotion et palpitation de cœur, que la crainte des tourments me causait; quand j'eus fini j'ajoutai une dizaine pour invoquer notre Seigneur devant Pilate. Il daigna m'exaucer, me remplit de joie et de force, et il me semblait qu'il me disait intérieurement d'espérer en son nom tout puissant de Jésus. Le jeudi de la semaine de la Passion, je fus malade

d'un vomissement qui m'affaiblit encore. Je ne voulus pas pour cela interrompre le jeûne, dans la pensée que la diète ne pourrait pas nuire à mon estomac. Le mercredi de la semaine sainte, je me mis à gémir devant Dieu de ce que j'étais privé le lendemain du bonheur dont jouissent les prêtres dans la sainte Eglise, de recevoir notre Seigneur pour satisfaire au devoir pascal. Il voulut bien m'en dédommager en me donnant la facilité de penser à lui, et de goûter, en le priant, une paix et une joie que je ne saurais bien exprimer. Le lundi de Pâques, le prisonnier dont j'ai parlé vint à moi, le visage pâle, les yeux mouillés de larmes ; il me dit que le fils d'un mandarin venait de lui lire la teneur de la seconde lettre du Tsong-Tou, dans laquelle il lui ordonnait que sans plus ample information, il trouvât le moyen de me faire mourir en prison, ajoutant qu'il prenait sur lui les suites de cette affaire. Le prisonnier ajouta que le mandarin avait différé de répondre sous divers prétextes ; mais qu'il ne pouvait pas retarder plus longtemps ; et que voyant mon entêtement à refuser à me dire de Canton, il ne pouvait plus répondre au Tsong-Tou qu'après ma mort. La nuit étant venue, je me jetai sur mon mauvais lit, tout habillé, attendant le moment où on viendrait m'en tirer pour me conduire à la mort. Je passai cette nuit et les deux jours suivants dans cette attente. Dans le troisième, mes craintes se dissipèrent, il me sembla que Dieu lui-même me disait intérieurement qu'il ne permettrait pas ma mort.

Quoi qu'il en soit, le mandarin qui m'avait refusé si durement un médecin, et qui paraissait désirer que je mourusse en prison, ne put se résoudre à exécuter l'ordre cruel de son supérieur. Ce changement doit paraître merveilleux à quiconque connaît la Chine ; car enfin, les man-

darins subalternes tremblent comme des esclaves devant le Tsong-Tou , de qui dépendent leur fortune et leur élévation. Il employa vingt jours à chercher les moyens de me soustraire à la cruauté de son supérieur , et lorsqu'il sembla résolu d'exécuter ses ordres , un seul mot du prisonnier dont j'ai parlé le déconcerta : « Ne craignez-vous pas , lui représenta ce prisonnier , que la mort de ce chrétien ne soit sue de trop de monde ? » Ce pauvre homme , quelques jours après , voyant que le danger était passé , ne put s'empêcher de me dire , tout païen qu'il était : « Il faut véritablement que votre Dieu soit bien puissant , et le seul vrai maître , puisqu'il vous protège d'une telle manière. »

Ce mandarin fut déposé cette même année ; un mois après , un autre lui succéda pour deux mois seulement. Il en arriva un second de Pékin dans le courant de la douzième lune. Deux chrétiens s'avisèrent de lui présenter un placet en ma faveur ; jugeant par le placet que j'étais dans l'indigence , il répondit froidement qu'il me ferait donner le viatique des prisonniers , qui consiste en une mesure d'environ un boisseau de riz et cent cinquante liards par mois. Ce mandarin fut encore déposé l'année suivante , 1771. Le 26 de la sixième lune , arriva un autre mandarin , nommé Tchang , sous lequel j'eus beaucoup à souffrir. Le 28 il vint visiter les prisons et adorer les idoles. Il appela ensuite les prisonniers pour prendre connaissance de leurs causes ; il m'appela exprès le dernier , il me demanda si je n'avais pas à mon usage certains instruments de sorcellerie ? Je lui répondis que non , et que ma religion détestait et défendait la sorcellerie. Il me demanda si je savais écrire , je lui dit que je l'ignorais en lettres chinoises. « Mais , dit-il , écris-moi en tes lettres d'Europe le nom de Dieu. » Je lui obéis en écrivant ces deux mots *Thien-Thou* ! Il dit

ensuite aux geoliers de me serrer de près ; que j'étais un prisonnier de la plus grande importance , qu'ils ne me connaissaient pas , et que j'étais un homme plus rusé qu'on ne peut le dire , puisque j'étais venu à bout de tromper tant de gens , et d'esquiver tant de mandarins depuis Canton jusqu'ici ; qu'il savait ce que c'était que les Européens , etc. Après cela , s'adressant à moi , il se mit à me dire : « Cependant tu es criminel. » A cela je répondis que je n'étais venu que pour une seule chose. Il me demanda , pour quelle chose ? Pour prêcher la religion chrétienne. Il ne sut plus que dire , et après avoir donné quelques ordres sévères contre moi , il s'en alla. Pendant plusieurs mois de suite ; j'eus à soutenir des peines d'esprit bien fortes et presque continuelles. Dieu me soutint par des grâces bien marquées , et m'empêcha de succomber. Je me trouvai ensuite à de terribles tentations contre l'espérance. Je suis naturellement pusillanime , porté à l'abattement , à ne rien me pardonner , à regarder comme griefs les moindres fautes que je commets , et toujours aux dépens de cette confiance que Dieu demande de nous. Il la ranima cependant par sa miséricorde , il me fit triompher de ces tentations , et répandit dans mon cœur une joie pure et une douce paix. Il me vint ensuite une croix que je n'envisageais qu'avec frayeur , j'eus pendant un mois de tels éblouissements que j'avais tout lieu de craindre de perdre la vue. La pensée d'un tel état , au milieu des compagnons auxquels j'allais être livré , m'était si amère , qu'il me semblait que je n'avais d'autre ressource ni d'autre consolation que de désirer la mort , tant j'avais de répugnance pour une telle affliction. Enfin , un soir étant renfermé dans l'intérieur de la prison , je me mis à répandre mon cœur avec larmes en présence de mon Dieu ; je m'abandonnai à sa miséricorde , et lui fis le

sacrifice de ma vue. Aussitôt que j'eus fait cela , je me sentis tranquille. Il me sembla même que Dieu me promettait intérieurement que je ne perdrais point la vue. Je crus à cette parole intérieure ; je ne m'occupai plus de mon infirmité et ma vue se rétablit peu à peu et assez promptement. Enfin , dans les derniers jours de juillet 1772 , le mandarin Tchang renouvela la persécution contre les chrétiens.

Le premier jour de la nouvelle lune , après avoir été le matin visiter la pagode , il entra brusquement dans la prison , et après avoir rendu à l'idole qu'on y honorait son culte superstitieux , il s'assit et cita tous les géôliers devant lui et leur demanda s'il n'y avait personne qui me vint voir et prit soin de moi ? Ils lui répondirent que non. Il leur dit que le Tsong-Tou , en l'envoyant à Yung-Tchang , s'était plaint à lui que les mandarins précédents n'avaient pas su conduire mon affaire comme il fallait , qu'il lui en confiait le soin , et le chargeait , à mon sujet , des ordres les plus sévères ; qu'ainsi ils fissent d'exactes recherches sur cela , que lui de son côté en ferait , et s'il venait à découvrir qu'ils l'eussent trompé , ils devaient s'attendre à avoir les os des jambes , et les pieds écrasés à coups de kia-kouen et de bâton ; qu'il reviendrait au premier de la lune suivante , et qu'il voulait , pour ce jour-là , avoir une preuve claire. Après avoir dit cela , il s'en alla.

Pour connaître combien le danger était grand il faut remarquer que deux chrétiens qui m'avaient assisté les deux années précédentes , étant demeurés dans la ville où j'étais prisonnier , chez un nommé Kieou , c'était là qu'on mettait l'argent destiné à m'assister , et l'un des enfants de cette famille venait me visiter avec beaucoup d'affection. Rien n'était plus facile que de découvrir tout cela , je le sentais et j'en avais une inquiétude bien amère. Celui-là seul qui pou-

vait me secourir dans de telles peines , mon Dieu, mon Père adorable , vint en effet me consoler et me fortifier , il répandit tout-à-coup en moi une douce joie , une ferme confiance , une grande abondance de force et de lumières ; il me promit intérieurement de n'abandonner ni moi ni mes chers disciples.

Le premier jour de la dixième lune , le mandarin vint comme il l'avait promis. Il appela les geôliers pour leur demander réponse et compte des ordres qu'il leur avait donnés. Il s'en présenta un qui était des plus rusés qu'il y eût dans le pays ; il nia qu'il y eût quelqu'un qui m'assistât. Sa simplicité hypocrite jeta de la poussière aux yeux du mandarin , et il fut la dupe du geôlier. Cependant le mandarin Tchang toujours furieux contre moi et contre la religion chrétienne , résolut enfin de nous persécuter. Il commença par faire arrêter le père de la famille Kieou et ses deux fils , qui venaient souvent me visiter dans ma prison. Les ayant mandés , il les fit attendre tout le jour à sa porte ; le soir il les cita devant lui. Il interrogea le second fils sur la doctrine chrétienne , se servant d'un catéchisme qu'il avait à la main. Celui-ci , qui le savait très bien , répondit à ses questions , après quoi il le renvoya. Mais en même temps il fit chercher Tcheou-Yang par des satellites. On ne le trouva pas chez lui , et on amena à sa place son frère Tcheou-Yong-Tchang ; pour lors le mandarin fit rappeler le jeune chrétien Kieou. On donna vingt soufflets à Tcheou-Yong-Tchang et on les mit tous deux à la cangue. Quelques jours après, ayant appelé ce dernier , il lui dit qu'il voulait absolument son frère. Tcheou-Yong-Tchang, pour lui épargner les vexations des satellites, lui écrivit de venir sans les attendre. Il arriva le lendemain de Saint-Laurent, et se présenta de lui-même au mandarin.

Je regrettais d'être seul épargné, et je désirais de partager leurs souffrances. Dieu, qui voulait m'exaucer, m'y prépara pendant cinq ou six jours qu'il me fit passer dans une assez grande paix et une douce consolation en lui. Le mandarin me fit bientôt appeler, et, après avoir expédié quelques autres affaires, il m'adressa la parole et me demanda si c'était moi qui avait instruit Tcheou-Yong-Tchang. Je lui répondis que oui; sur cela il me fit donner quarante soufflets; j'eus la précaution de ne pas serrer la bouche, pour empêcher que la violence des coups qui me tordaient la mâchoire inférieure et me faisaient cracher le sang ne me fit aussi partir toutes les dents. Aux coups que l'on me donnait, le mandarin ajoutait des malédictions et des injures, puis il me disait : « Pourquoi ne meurs-tu pas ? tous les jours j'attends à être délivré de toi ; pourquoi ne crèves-tu pas » ? Il me fit plusieurs fois cette question, à laquelle je ne répondais rien, prenant cela pour une malédiction. Alors les bourreaux qui m'avaient frappé me dirent : « Le mandarin t'ordonne de lui expliquer pourquoi tu ne meurs pas. » Je répondis qu'il n'était pas au pouvoir de l'homme de déterminer le temps de sa mort. J'avais les lèvres si durcies, si enflées que je ne pouvais presque pas articuler. Tcheou-Yong-Tchang voyant qu'on ne m'entendrait pas, leur dit que le sens de ma réponse était « que la naissance et la mort ne dépendaient point de l'homme. » Ce qui était mieux pour l'élégance de la phrase. Alors le mandarin ajouta : « N'as-tu pas pris une corde pour te pendre, » Il voulait me suggérer de me détruire moi-même, et tâcher de me désespérer. Je répondis que je n'y avais pas pensé. « Je m'en vais t'aider à mourir, répliqua-t-il. » Tout de suite les soldats me saisirent, et m'ayant étendu ventre à terre, un d'entre eux commença à me frapper à bout de

bambous , sur le milieu des cuisses nues. Le mandarin ayant ordonné de frapper trente coups , après qu'on m'en eut donné vingt , je sentis que j'allais m'évanouir. Dans ce moment , Dieu changea le cœur du mandarin et il ordonna de cesser.

Il faut convenir que ce genre de supplice est bien *pro nomine Jesu contumeliam pati*. J'avoue que j'en eus de la joie , et que je m'en retournais content dans ma prison. Avant que de me renvoyer, le mandarin me dit , qu'il m'appellerait encore le lendemain pour m'en faire donner autant et m'aider à mourir. Tcheou-Yong-Tchang reçut vingt soufflets , et les deux autres chrétiens seize coups de bambous et ils furent élargis.

Pour moi, de retour dans ma prison , je sentis dans tout mon corps un malaise si considérable, qu'il me semblait que je ne pourrais pas supporter plusieurs tortures de cette espèce sans mourir. Je m'y préparai par la prière , et afin de moins sentir mon mal et d'avoir l'esprit plus libre ; je m'assis pour prier , dans la cour de la prison. Je me mis à répandre mon cœur dans la présence de mon bon et divin Maître pour lui recommander ce que je regardais comme mes derniers combats. Dieu écouta mes gémissements , il remplit mon cœur de force et de courage , et me reprocha intérieurement mon peu d'espérance en ses promesses , et je sortis de la prière avec l'assurance que le mandarin ne me ferait pas souffrir davantage ; ce qui arriva en effet. Peu à peu mes douleurs diminuèrent , mon visage désenfla , il ne me vint point d'ulcères aux cuisses , et dans l'espace de quinze jours je me trouvai guéri. Aux vexations du mandarin contre moi , j'ajouterai encore ici que cette année-là il fit effacer par deux fois mon nom de dessus la liste des prisonniers qui recevaient une certaine mesure de riz et

quelques pièces d'argent pour leur nourriture, cela allait à me faire mourir de faim. Dieu cependant lui changea le cœur, et il continua à fournir ce qui était nécessaire à ma subsistance.

Pendant que les hommes semblaient s'adoucir, Dieu m'éprouva et me fit souffrir des peines d'autant plus amères qu'elles étaient intérieures. Le mandarin fut envoyé à King-Tchoan pour la guerre; il n'en revint qu'au mois d'octobre 1773; son séjour ne fut que de quatorze jours, au bout desquels il repartit pour Tchen-Tou où il resta jusqu'à l'année suivante. L'idée de son retour et de sa cruauté m'occupait tristement et me faisait craindre pour ceux qui m'assistaient et particulièrement pour cette pauvre famille Kieou. Je demandai à Dieu qu'ils ne fussent pas inquiétés à mon sujet, et il me l'a accordé dans sa miséricorde. Le mandarin les laissa tranquille, malgré le désir qu'il montrait toujours de me tourmenter. Combien de fois en effet ne m'a-t-il pas harcelé par des menaces, des injures, des blasphèmes et des ordres cruels! Mais quand il faut souffrir, Dieu nous aide et nous donne une force surnaturelle; je l'ai souvent éprouvé, et quand il n'y avait rien à souffrir, il me laissait le sentiment de mes misères et de ma faiblesse afin que je ne doutasse jamais que mon courage ne venait que de lui.

Au bout de trois mois, le mandarin repartit encore pour Tchen-Tou d'où il ne revint que le 7 novembre 1775, il ne parut pas dans la prison tout le reste de cette année. Le 19 février 1776, il me cita devant lui et il appela les geôliers. Le plus ancien se présenta, il lui demanda ce que faisait pour moi la famille Kieou. Ce vieillard répondit qu'il n'était question de rien, sinon que j'acceptais un peu de vin de cette famille. Le mandarin demanda si c'était quelqu'un de

la famille qui me l'apportait. Le geôlier soutint que non, en s'offrant à la torture si l'on pouvait le convaincre de contravention aux ordres qu'on lui avait donnés. Cette réponse persuada le mandarin. Quand le geôlier eut été parti, le mandarin s'adressa à moi, et me dit toutes sortes d'injures et même d'infamies. Je restai les yeux baissés sans rien répondre. Voyant que je ne disais rien, il me parla d'un ton un peu plus radouci, et après m'avoir dit que j'avais l'air d'un assassin, il me demanda si je n'avais pas sur moi quelque poignard. Je lui répondis que non. Puis ne sachant que me dire, il ne m'adressa plus la parole; mais il continua de parler contre moi, assurant que j'étais un criminel digne de la mort, qu'il voulait m'assommer, ce qu'il répéta plusieurs fois en y ajoutant des blasphèmes contre ma religion. Cela ne suffisant pas au mandarin, il ordonna brusquement aux geôliers de lui apporter tout ce que je pouvais avoir à mon usage pour en faire l'inspection; il demanda ensuite aux prisonniers s'ils n'avaient point à se plaindre; ils répondirent que non, et le mandarin ne sachant plus que dire, se mit en élevant la voix et en me nommant par mon nom, à faire des criailleries et à me traiter de fou. Il exigea aussi des prisonniers qu'ils ne m'écouteraient jamais et qu'ils ne croiraient pas à ce que je pourrais leur dire de ma religion, ce que ces gens, perdus de crimes et de toutes sortes d'excès, n'eurent point de peine à lui promettre.

Tant de menaces et de précautions contre moi me désolèrent, je l'avoue, et me firent penser que je n'avais plus rien à attendre qu'un abandon général et nécessaire de tout le monde. Je voyais les dangers et les obstacles humains, je m'offusquais de tout cela, et je ne faisais pas attention que ces tristes et amères réflexions affaiblissaient en moi

la foi et l'espérance. Mon bon ange que j'invoquais souvent m'en avertit sans doute. Je sentis quatre fois des reproches pressants et intérieurs, je rougis de ma faiblesse, j'en demandai pardon à Dieu et je me trouvai alors tout différent de ce que j'étais auparavant. Ma confiance, ma soumission et mon abandon à la volonté de mon divin Maître se ranimèrent et se fortifièrent.

Vers la fin d'octobre, j'eus à souffrir dans la prison une persécution domestique, pour ainsi dire, de la part des prisonniers révoltés contre moi. Je fus rassasié d'opprobres et accablé de menaces de m'assommer, de me hâcher à coups de couteau. Ils disaient entre eux (ce qui humainement parlant était bien vrai), que pour m'avoir tué, ils ne seraient pas réputés coupables d'un nouveau crime; qu'ils en recevraient plutôt récompense que punition. Au milieu de tous ces orages, je pris le parti de ne chercher d'autres armes que le silence, la patience et le secours du ciel, lui recommandant sans cesse ma cause et lui abandonnant ma défense. Cependant, n'osant pas me maltraiter, ces prisonniers prirent la résolution de m'accuser devant le mandarin, dans l'espérance qu'il me ferait assommer, comme il m'en avait tant de fois menacé.

Le 11 octobre, le mandarin vint à la prison, il demanda aux prisonniers si quelqu'un venait me voir. Ils répondirent encore que non. L'occasion était belle de m'accuser : chose admirable, personne ne le fit. Le mandarin renouvela ensuite aux geôliers ses ordres contre moi, et leur dit que si je m'échappais, il y allait pour lui de sa dignité et pour eux de la vie ou au moins de l'exil; il n'a jamais cessé de me croire sorcier. La persécution domestique que je croyais éteinte se ralluma et devint plus forte que jamais. Quatre jours après, le mandarin cita devant lui mon principal en-

nemi. Les autres prisonniers le pressèrent de m'accuser ; il le fit et dit (ce qui était très faux) que je lui cherchais querelle sur ce qu'il ne payait pas ses dettes. Dieu changea le cœur du mandarin , car il lui répondit , que peut-être n'entendait-il pas bien ce que je lui disais. Après quoi il demanda si je faisais des prières dans la maison ? Mon accusateur répondit que oui , mais que c'était en langues étrangères. »

Dans le courant de l'année 1772, un édit fut rendu, qui déclarait la religion chrétienne contraire aux lois de la Chine; mais en même temps convenait qu'elle ne renfermait rien d'erronné ou de nuisible. Cet édit fut lancé simplement dans un but d'intimidation ; mais personne ne fut condamné à mort.

Deux ans après on reçut à Péking , le bref qui décrétait la suppression de l'ordre des Jésuites. Ces religieux se sou-mirent , comme ils le devaient , à l'ordre du Saint-Siège. L'année suivante 1775 , l'église du collège des Jésuites fut incendiée , on en rebâtit une autre avec l'assentiment de l'empereur , qui , dans cette circonstance , montra beaucoup de bon-vouloir à l'égard des Pères. Malgré ces bonnes dispositions de l'empereur , en 1776 , le tribunal des crimes poursuivit d'office les missionnaires ; mais un avertissement du prince fit immédiatement cesser les poursuites.

En 1777 , la persécution éclata sur un autre point. C'est un missionnaire écrivant de Pékin , à la date du 31 juillet 1778 , qui nous donne le récit de cet événement. (*Choix deslett. éd., vol. III, p. 113.*)

« Nous avons eu une persécution tout récemment , et pour ainsi dire à la porte de Pékin ; c'est à Patcheou , qui n'est éloigné d'ici que de douze à quinze lieues. Depuis

quelques années, cette chrétienté s'augmentait sensiblement, la foi s'étendait d'un endroit à l'autre et gagnait partout. Dans le seul village de Ye-Kia-Tchouang, qui n'est pas bien considérable, trente familles venaient embrasser la religion chrétienne. Les nouveaux néophytes étaient fervents et instruits, ils venaient en foule à Pékin aux grands jours de fête; leur concours en augmentait la célébrité. Les choses se faisaient peut-être avec un peu trop d'éclat; le mandarin du lieu, frappé du progrès de la religion, voulut l'arrêter.

» Pour avoir occasion de faire une mauvaise affaire aux chrétiens, il leur donna ordre de contribuer à la rebâtisse d'un *Mino* (temple d'idoles). Les chrétiens répondirent qu'ils ne le pouvaient pas, mais qu'ils s'offraient volontiers à contribuer à d'autres charges publiques; comme à rebâtir des ponts et à raccommoder des chemins; le mandarin s'attendait bien à cette réponse, au lieu de s'en contenter comme tant d'autres mandarins, idolâtres comme lui, il les chargea de chaînes, et les traîna en prison. Ils étaient en tout une vingtaine.

» Trois jours après, c'est-à-dire le 5 mars 1778, il les cita à son tribunal; là, il fit tout au monde pour les séduire. Il revenait sans cesse aux lois de l'empire et à la honte dont il prétendait que des Chinois se couvraient, en suivant une religion étrangère, telle que celle des Si-Yang-Gin (Européens.)

» Il y avait parmi les prisonniers un nommé Sou-Mathias, baptisé seulement depuis un mois. Il prit la parole, et répondit si à propos et si raisonnablement que le mandarin n'eut rien à répliquer. Il s'en irrita, et pour s'en venger, il lui fit donner sur-le-champ la question qu'on appelle en chinois *kia-kouen*. C'est un supplice violent; on met les

pieds du patient entre des planches qui sont étroitement liées ensemble à une de leurs extrémités; à l'une et à l'autre, il y a deux hommes puissants qui, avec des cordes, serrent ces planches, et les rapprochent par secousses, à la première secousse les plus robustes tombent en défaillance.

» Sou-Mathias soutint généreusement cette question, à plusieurs reprises; le mandarin, rebuté et humilié de sa constance, le fit relâcher.

» Il s'adressa ensuite à un catéchumène, il s'imagina que celui-ci, n'étant point encore chrétien, il en viendrait plus aisément à bout; il lui fit donner des soufflets sans nombre. Le catéchumène répondit constamment, qu'ayant le bonheur de connaître le vrai Dieu, sa conscience ne lui permettait pas de s'en écarter, et que très sûrement, il embrasserait la religion chrétienne, la seule où l'homme puisse rendre à Dieu ce qu'il lui doit, et sauver son âme. Le mandarin en fit battre un troisième, et les renvoya tous en prison.

» La Chine auraient ses martyrs comme ailleurs, si le premier interrogatoire décidait du sort des chrétiens; mais il n'est pas croyable combien on fait jouer de machines pour les tromper et les ébranler. Les Chinois sont en cela d'une industrie qui passe tout ce que l'on peut dire. Il faut que le mandarin l'emporte, à quelque prix que ce soit; il y met son honneur, jamais il ne se rend. Quand celui de Pa-tcheou sut que ces gens étaient venus à bout, à force de ruse, de tromper quelques-uns de nos néophytes, il les fit tous comparaître devant lui une seconde fois. Sou-Mathias fut encore souffleté et battu avec le *pantsé* (bâton long de quatre à cinq pieds, dont on se sert pour punir les coupables.) Tous les autres chrétiens furent battus de même. Alors le mandarin dit: « Qu'on les reconduise en prison, et qu'ils signent l'arrêt qu'on demande d'eux. » Les uns dirent

« Nous obéirons, » d'autres se turent; et afin qu'on n'entendit pas ceux qui pourraient réclamer, les gens du tribunal firent beaucoup de bruit, et les poussèrent hors de la salle.

» La même chose arriva à peu près à Sin-Tchang-Hien, petit endroit qui n'est pas loin de Pa-tcheou, mais d'un autre district. Onze chrétiens y montrèrent beaucoup de constance dans les tourments; et après ils cédèrent, presque tous, à de mauvaises raisons, et à une compassion déplacée.

» Je ne suis point pour le merveilleux, il faut cependant dire le vrai; il est arrivé à Pa-tcheou deux faits singuliers.

» Sou-Mathias après avoir reçu la question kia-kouen, fit un mouvement pour se lever; les gens du tribunal se mirent à rire; deux s'approchèrent de lui pour l'emporter. Attends, lui dirent-ils, tu n'y penses pas, tu as pour cent jours sans pouvoir remuer. Sou-Mathias se sentait, il les laissa dire, se leva seul, et sans douleur et sans aide, il s'en retourna en prison, où tout de suite il prépara à manger aux autres prisonniers. Dix jours après, il vint de son pied à Pékin. Les chrétiens nous racontèrent ce qui était arrivé, et ce qu'ils avaient vu eux-mêmes de leurs yeux. Je cherchais à expliquer ce fait singulier, il me vint une pensée, que peut-être le mandarin n'avait voulu que l'effrayer, et que les cordes qui unissaient les planches à une extrémité se prêtaient, à mesure qu'à l'autre extrémité on rapprochait les planches pour écraser le pied et le bas de la jambe.

» Le Père Dollier voulut en avoir le cœur net: étant seul dans la chambre avec Sou-Mathias, il lui dit d'ôter ses bas, alors il vit de ses yeux, au-dessus et au-dessous de la cheville du pied, de grosses taches noires, formées par un sang extravasé; Sou-Mathias y passa la main, et les frotta, sans

sentir aucune douleur. La cheville du pied n'était point entamée, parce que dans les planches on fait un trou dans l'endroit qui y correspond, sans quoi, celui qui aurait reçu cette question serait hors d'état de marcher le reste de ses jours.

» Sou-Mathias ne se démentit point; on n'osa pas même lui présenter le billet apostatique à signer.

» Tcheou-Matthieu ne fut pas si heureux ni si fidèle, quoique, de son propre aveu, Dieu l'ait favorisé d'une grâce qu'il ne connut pas assez. Voici comment je lui ai ouï raconté la chose à lui-même, le Père Dollier était présent. « Le mandarin, dit-il, me demanda si j'étais chrétien, je lui répondis, je suis chrétien. Il me demanda mon saint nom. Je répondis : je m'appelle Ma-teou (Matthieu), il m'ordonna de changer; je lui dis, cela ne se peut. Aussitôt il fit étendre des chaînes devant moi sur le pavé de la salle, on abaissa mes bas, et on me mit à genoux. Dans le premier moment, je sentis une douleur excessive. Je fis cette courte prière : *Mon Dieu, ayez pitié de moi, soutenez-moi.* A l'instant la douleur cessa, on me tint sur ces chaînes pendant plus d'une heure. Je répondis à tout sans embarras et sans trouble. Le mandarin fit passer une planche sur mes jambes, et ordonna à deux hommes de monter dessus, afin de les presser davantage sur les chaînes. Cela ne fit rien. On me fit ensuite étendre les deux bras en croix, et on les lia dans cet état, à un gros bâton, long de cinq à six pieds qui me passait derrière le dos. Deux hommes eurent ordre de me presser les bras, moyennant le bâton; on le fit avec violence. Tout fut inutile, je ne sentis rien; et après une heure passée dans cet état, je me relevais sans douleur, j'étais content d'avoir sauvé ma foi; mais en prison ils m'ont tourné la tête; j'ai eu le malheur de la renoncer, je viens me mettre en pénitence. »

» Je ne pus m'empêcher de lui dire : « Malheureux ! votre narré vous condamne. Quoi ! celui qui vous avait soutenu si puissamment dans votre premier combat , ne pouvait-il pas encore vous soutenir dans les autres ? Après avoir reçu de sa bonté une si grande grâce , deviez-vous l'oublier sitôt et le renoncer ? » Il me répondit : « Je ne l'ai pas renoncé dans le cœur , j'ai perdu la tête en prison. »

» Tcheou-Mathieu est un homme , je le connais depuis longtemps , il a eu le malheur de tomber ; mais je ne crois pas qu'il ait voulu nous tromper sur le fait en question . d'ailleurs , en nous racontant ce qui lui était arrivé , il ne paraissait pas s'apercevoir de la grâce spéciale que le Seigneur lui avait faite. Il avait la confusion peinte sur le visage , et l'air qu'on donne aux apostats , dans les actes des martyrs , si différents de celui qu'on donne aux confesseurs de Jésus-Christ. Nous l'avons admis à la pénitence. »

Dans l'année 1784 , quelques missionnaires de la propagande ayant été arrêtés en Chine , sur l'indication traîtreusement donnée par un apostat , la persécution recommença plus ardente. Bien que les missionnaires fussent toujours traités avec honneur dans la capitale , les mandarins des provinces , les vice-rois , les poursuivaient ailleurs quand bon leur semblait , en vertu des lois anciennes , dont la tolérance du gouvernement n'abrogeait pas les dispositions. En 1780 , l'évêque d'Agathopolis. Mgr Pottier , avait établi dans la province soumise à sa juridiction , un séminaire chinois et avait obtenu pour coadjuteur Mgr de Saint-Martin , qu'il avait sacré évêque de Caradre. C'est dans une lettre écrite par ce dernier que nous prenons les événements que nous racontons. Plusieurs des conducteurs des quatre missionnaires de la propagande dont il est question plus haut , ayant pris la fuite ,

on envoya à leur recherche. L'un de ces conducteurs, nommé Tchang, s'était réfugié à Tchintou, maison où résidait ordinairement l'évêque de Caradre. Il y avait reçu le baptême des mains de ce prélat et s'était ensuite retiré dans la province du Hou-Kouang sa patrie. Il avait emporté des billets qu'une famille chrétienne lui avait remis pour inviter les chrétiens à prier pour l'âme d'un défunt. Le nom de cette famille, sa demeure, se trouvaient énoncés dans ces billets. Les mandarins firent une descente chez Tchang, et y saisirent les billets d'invitation. A la même époque on prit à un autre chrétien des images et un livre de prières, qu'il déclara avoir reçus de M. Sou, ancien prêtre chinois de la propagande, qui avait pendant longtemps évangélisé le Sutchuen. Il indiqua ce missionnaire, comme habitant un endroit qu'il nomma dans le Sutchuen. Aussitôt le gouverneur du Hou-Kouang écrivit à celui de cette province, pour qu'il fit arrêter M. Sou, ainsi que le chrétien fugitif, dans la maison duquel on avait trouvé l'écrit dont il est question plus haut. Ainsi la persécution se renouvelait simplement par ordre des gouverneurs de province; mais d'un autre côté on agissait auprès de l'empereur pour l'indisposer et on l'engageait à rendre un édit qui ordonnât de rechercher les prédicateurs de la religion chrétienne. Cet édit avait cela de remarquable, qu'il recommandait de ne pas confondre cette religion avec les mauvaises. En exécution de cet édit, la maison des missionnaires à Tchintou fut cernée, et un seul catéchiste y fut trouvé. A la nouvelle de la persécution, les missionnaires s'étaient retirés et avaient caché tous les objets qu'ils tenaient à conserver. On s'empara du catéchiste ainsi que de plusieurs chrétiens qui y étaient venus pour savoir des nouvelles. Plusieurs autres chré-

tiens de la ville, furent arrêtés dans leurs maisons, et leurs livres religieux, ainsi que le calendrier nouvellement imprimé, furent saisis.

Vingt-deux chrétiens furent amenés au prétoire et comparurent devant un mandarin délégué par le gouverneur. Ce mandarin, ami des chrétiens, commença par en renvoyer quatre âgés de 15 à 20 ans, en disant qu'il fallait quelqu'un pour garder les maisons où ils avaient été arrêtés. L'évêque de Caradre dit que ce fut un coup de la Providence, parce que des jeunes gens de cet âge, mis à la question, n'auraient pas manqué de faire des aveux compromettants. Le respectable prélat aurait dû se souvenir que Dieu sait prêter aux plus faibles qui combattent pour lui, aux enfants, aux femmes, des forces surnaturelles qui les mettent au-dessus de tous les tourments. L'histoire des martyrs est pleine de faits de ce genre. Quoi qu'il en soit, cette affaire n'eut pas de suites graves, et le mandarin, après deux mois d'examen, fort bienveillamment dirigé, renvoya les chrétiens détenus, et rendit une ordonnance qui défendait de les inquiéter.

La paix que procura cette ordonnance ne fut pas de longue durée. Dans les autres provinces on faisait aussi des recherches, et bientôt les missionnaires de Tchintou furent persécutés de nouveau. Un jeune prêtre chinois, M. Pie-Lieou, missionnaire dans le Chen-si et originaire du Sutchuen, fut dénoncé. La dénonciation portait qu'il y avait aussi à Tchintou deux missionnaires européens, logés près de la porte méridionale. Le gouverneur du Chen-si envoya au Sutchuen des courriers qui faisaient quatre-vingts lieues par jour, demandant le prêtre dénoncé. On répondit qu'il avait pris la fuite. Au même moment, arrivait un nouvel édit de l'empereur ordonnant

de procéder plus vivement que jamais à la recherche des missionnaires, et de conduire à Pékin tous ceux dont on s'emparerait. Vainement on chercha M. Pie Lieou, il avait quitté le Sutchuen. Quelques chrétiens eurent la faiblesse de dénoncer un autre prêtre chinois, nommé Luc Ly, mais il s'échappa et ne put être atteint. Les mandarins en furent très aigris. Une seconde visite eut lieu à la maison de Tchin-tou. Le catéchiste qui gardait la maison des missionnaires fut encore arrêté, avec un chrétien dont la maison était à côté. Ce chrétien, mis à la torture, dit que le catéchiste Etienne Tang était parti à la suite d'un missionnaire qui était évêque. C'était Mgr de Saint-Martin, évêque de Caradre, qui depuis quelques mois était à Tien-tsuen, dans les grandes montagnes, à quelques journées de Tchin-tou. Quelques chrétiens mis à la torture dénoncèrent la retraite de ce prélat. Il souffrait beaucoup d'une bronchite aiguë, quand il reçut cette nouvelle. La toux était continuelle et déchirante, il ne pouvait prendre aucune nourriture. Il se disposait à quitter le pays, mais les chrétiens l'en empêchèrent, et lui dirent que si des recherches avaient lieu, il aurait la ressource de s'enfoncer dans les forêts voisines et qu'il y serait en sûreté, tandis que s'il cherchait à gagner une autre province, il ne pouvait manquer d'être arrêté, vu la sévérité avec laquelle on exécutait partout l'édit impérial contre les Européens. Quelques jours après on vint dire à Mgr de Saint-Martin que des soldats en grand nombre, commandés par plusieurs mandarins, prenaient le chemin des montagnes. C'était un chef de quartier qui venait lui donner cette nouvelle. A peine ce brave homme était-il de retour dans sa maison, que les soldats y entrent, l'enchaînent et le somment de livrer quatre personnes qu'il devait, disaient-ils,

avoir dans son district : 1° L'évêque de Caradre, 2° son catéchiste Etienne Tang. 3° la sœur de ce catéchiste, chargée d'une école de filles ; 4° un chrétien malade, à qui, on disait, ce qui était, que l'évêque venait d'administrer les sacrements, et chez qui on le supposait logé. « De quatre que vous cherchez, dit le chef du quartier, je n'en sais qu'un dans les montagnes, le chrétien malade ; et si vous trouvez chez lui un seul Européen, je consens à avoir la tête coupée. » On s'y rendit. L'évêque de Caradre était caché à environ une demi-lieue de là. Prévenu par d'autres chrétiens, il se retira. Guidé par quelques-uns d'entre eux, il gagna la forêt voisine. Cette forêt renferme beaucoup de tigres ; mais le saint prélat était inaccessible à aucune crainte de ce côté. Le courage ne lui manquait pas, mais la maladie l'accablait. Avec une toux violente et des douleurs atroces, pouvant à peine se traîner, il fallait qu'il gravit des pentes escarpées et rendues glissantes par la neige qui couvrait la terre. Il fit ainsi une demi-lieue, mais ne pouvant plus marcher, il se mit avec les chrétiens qui l'escortaient à l'abri d'un rocher. Ils allumèrent un feu, et se remirent en chemin après avoir passé la nuit dans ce campement incommode. La maladie et les difficultés de la route percée partout de fondrières, ne permirent à Mgr de Saint-Martin de faire qu'une lieue dans cette journée. Le lendemain on ne fit qu'un quart de lieue. Parvenu là, l'évêque déclara qu'il n'irait pas plus loin, cela lui était physiquement impossible ; puis d'un autre côté, à quoi servait la fuite, puisqu'on ne pouvait effacer sur la neige les traces de la route déjà faite ?

Le 8 février 1785, on vint, de grand matin, annoncer au prélat que sa retraite était connue. Deux enfants de huit ans, mis à la torture, avaient déclaré qu'il était dans les monta-

gnes, et le chef de quartier cruellement tourmenté, avait fait des aveux complets. Le saint évêque engagea les chrétiens à se retirer. « Pourquoi, leur disait-il, vous perdre avec moi ? vous ne me sauverez pas. » Ces généreux chrétiens voulurent rester. Un jeune catéchumène, offrit alors à l'évêque de le conduire par un chemin impraticable pour tout autre que lui. Pour n'avoir aucun reproche à se faire, il le suivit : A peine avaient-ils fait quarante pas, que les soldats arrivèrent. Ils s'emparèrent du jeune homme qu'ils dépouillèrent jusqu'à la ceinture. Ils s'apprêtaient à lui faire avouer où était l'évêque. Ce jeune homme leur dit : « Il s'est enfoncé dans la forêt ; il a des souliers à pointes de fer. » Alors ils allèrent à l'évêque, qu'ils trouvèrent au pied d'un arbre où il s'était arrêté. « C'est moi que vous cherchez, leur dit l'homme de Dieu, vous n'avez qu'à me prendre. » Ils l'enchainèrent, le fouillèrent, lui prirent sa boîte aux saintes huiles, un diurnal, un livre de l'*Imitation*, et son chapelet. C'étaient là ses trésors.

Miracles de la religion, que vous êtes magnifiques ! Dans un pays sauvage, à des milliers de lieues de sa patrie, sans amis, sans parents, voilà un homme de haute naissance, instruit, et qui pour se consoler de tout ce qu'il souffre, n'a que ces trésors que nous venons de dire. Mais cet homme, c'est un apôtre, c'est un disciple de Jésus-Christ ; c'est un héros qui a dans l'âme un mobile plus grand que toutes les passions humaines, la charité. A sa place mettez un philosophe, un des prétendus réformateurs de l'humanité, nous ne craignons pas de l'avancer, dans cette pénurie, dans cette affreuse position, il n'aura dans l'âme qu'un sentiment, un désespoir sans fond. Il se brûlera la cervelle ou se pendra. Le missonnaire remercie Dieu

des souffrances qu'il endure ; et résigné, se confie à la Providence. *Fiat voluntas tua*, dit-il, que votre volonté soit faite, Seigneur. Si je suis digne du martyre, j'en accepterai la couronne avec reconnaissance, si vous ne trouvez pas encore que votre serviteur ait assez fait, je recommencerai mes labeurs ; ouvrier du champ de Jésus-Christ, je continuerai à creuser mon sillon.

Aussitôt que l'évêque fut aux mains des soldats, Dieu le couvrit de sa grâce. Instantanément, il se sentit soulagé de ses douleurs et il put marcher. On s'égara d'abord, mais bientôt les soldats rencontrèrent l'homme qui avait frayé la route. C'était le domestique de l'évêque d'Agathopolis. Ils le mirent à la même chaîne que Mgr de Saint-Martin, et entrèrent, à quelque distance de là, dans une auberge tenue par des chrétiens. Quand on fut arrivé là, les soldats ; qui à la mise de l'évêque, à son bonnet de laine, à sa barbe mal peignée, à la boue qui le couvrait, le prenaient, comme il le rapporté lui-même, pour *un coquin*, proposèrent de le mettre à la torture, pour lui faire avouer ses complices et les crimes qu'il avait commis. Ceux des chefs qui se trouvaient là, et que Mgr de Saint-Martin nomme des sergents, s'y opposèrent, et même lui donnèrent un verre de vin. On alla près de là prévenir les mandarins, qui, au nombre de six, commandaient deux cents soldats. Ils vinrent et s'érigèrent immédiatement en tribunal. Le président fit relever et asseoir l'évêque, qu'on avait placé devant le tribunal à genoux. Il dit à tout le monde que l'évêque n'était pas un coquin, qu'on ne le prenait que parce qu'il était étranger, que quant à la religion chrétienne, elle était bonne. Il voulut même lui faire ôter la chaîne ; mais le saint évêque voulut la garder, parce que tous les chrétiens, qui avaient été

arrêtés et qui étaient présents, étaient aussi enchaînés.

Le président demanda ensuite à l'évêque : « Puisque la religion chrétienne est si bonne, pourquoi vous cachez-vous, au lieu de vous produire ? — Je me cachais, dit l'évêque, parce je savais qu'on voulait m'arrêter, et mon intention était de prêcher ma religion le plus longtemps possible. C'est pour cela que je ne voulais pas être pris. » On lui demanda l'inventaire de ce qu'il possédait. Quand il nomma les objets, on s'aperçut que les soldats en avaient volé un grand nombre. Les mandarins le prièrent de ne pas s'en plaindre au lieutenant criminel, disant que cela leur ferait tort ; il le promit. Alors ils redoublèrent de politesses, lui firent donner un cheval, et le conduisirent à deux lieues de là à une auberge où ils le firent servir à leur table. Ils lui firent beaucoup de questions concernant l'Europe, et dans le but de savoir s'il était entré seul en Chine, ou bien si d'autres missionnaires ne l'y avaient pas accompagné. Il répondit à toutes ces questions de manière à satisfaire le mieux possible les mandarins, sans toutefois compromettre ceux qui, comme lui, s'étaient dévoués à la conversion des infidèles en Chine.

Pour être jugé en premier ressort, Mgr de Saint-Martin dut aller à quatre journées de là, dans une ville nommée Yatcheou. On lui fabriqua une chaise à porteur pour traverser les montagnes, et on obligea les paysans à le porter. Nous le laisserons continuer lui-même le récit de ce qui eut lieu. « Arrivés à Yatcheou, on me conduisit presque aussitôt au premier tribunal de la ville, où il y avait six ou sept mandarins assemblés. J'y fus interrogé en règle : et à genoux. Le président était un petit homme, fort pédant ; il avait le titre de *Yentao* (ou intendant général du sel et du thé). Je déclarai que j'étais Européen, et depuis

onze ans dans la province , pour y prêcher la religion chrétienne , religion seule véritable , religion absolument nécessaire pour obtenir le bonheur , et éviter des maux éternels ; qu'ayant parcouru cette province , j'y avais formé environ deux ou trois mille prosélytes ; et que tous , ainsi que moi , suivant les maximes de notre religion , étions très fidèles à l'empereur , et obéissants aux lois.

« *Tu mens* , me dit un mandarin , *tu mens ; l'empereur défend de prêcher ta religion ; tu la prêches ici contre ses ordres. Comment oses-tu dire que tu es obéissant aux lois de l'empire ?* Je sentis la réponse que je devais faire ; mais j'éprouvais un moment de crainte et de terreur , que Dieu me fit la grâce de surmonter. Je répondis : *Dieu est plus grand que l'empereur ; c'est lui qui est le roi des rois , l'empereur n'est qu'un homme ; ainsi quand je dis que nous sommes très obéissants à l'empereur , c'est par rapport aux lois qui ne sont pas contraires à celles de Dieu. S'il y a opposition , pour lors c'est à Dieu que j'obéis , et non pas à l'empereur.* Ils insistèrent : *Est-ce Dieu qui t'a dit de venir en Chine ? l'as-tu vu ? as-tu entendu ses paroles ?* — Dieu , répondis-je , *me l'a dit par sa loi , qui commande de l'aimer par-dessus toute chose , et d'aimer les hommes comme nous-mêmes.* Or , c'est ce que j'ai fait en venant publier ici ses grandeurs et ses miséricordes et vous ouvrir le vrai chemin du bonheur que je connais , et que vous ne connaissez pas. — Mais n'est-ce pas plutôt le roi de ton pays qui t'envoie ici ? — Non , assurément non : le roi de mon pays gouverne ses états , sans prétendre gouverner ceux des autres souverains. — Ne sait-il pas du moins que tu es ici ? — Il ne me connaît point. — Tu es donc sorti sans sa permission . tu es coupable. — Ce n'est

pas une conséquence : j'ai obtenu du mandarin chargé de ces sortes d'affaires , la permission de sortir du royaume. Ce mandarin savait bien que mon intention était de prêcher la religion ; mais il ignorait , ainsi que moi , le pays où je devais la prêcher. — Mais pourquoi venir en Chine , plutôt qu'ailleurs ? — Par toute la terre il y a des missionnaires qui prêchent la religion ; ayant vu la langue chinoise , je sentis plus de goût et de facilité pour l'apprendre que d'autres langues ; en conséquence , je me déterminai à venir en Chine. — Eh ! pourquoi plutôt au Sutchuen que dans les autres provinces. — Pour deux raisons ; les vivres y sont moins chers , et les histoires m'ayant appris que cette province , il y a plus de cent ans , fut dévastée par les Palay-ouang , et le peuple renouvelé depuis , je jugeais qu'il y avait moins d'abus et de malice , et par conséquent d'obstacles à la vérité. — Qui t'y a amené ? — Des païens , que je ne connais pas ; j'entendais quelque chose de la langue ; et moyennant cent cinquante taels , ils ont consenti à tout. — Comment as-tu pu apprendre la langue ? — Nous avons dans notre pays des livres qui l'enseignent , et j'en ai vu un , fait par un nommé Fromont , qui a bien cinquante ans de date. — Mais les livres n'apprennent pas les tons ; il faut une voix pour les faire sonner. » Je fis quelques observations sur les notes de musique , qu'on écrit sur du papier , sans qu'il soit besoin de les articuler ou sonner. Je dis que la seule pensée suffisait pour les écrire , et autres choses semblables , où ils n'entendaient rien , ni moi non plus. Un d'eux , ennuyé de ma dissertation , m'interrompit en disant : « La réponse est toute simple. Vous avez des Chinois dans votre pays , qui y sont allés pour y apprendre vos livres , et qui rentrent ensuite en Chine pour y prêcher votre religion ; ce sont

précisément ceux-là qui vous ont appris les tons. — Il n'en est rien, répondis-je, les Chinois ne peuvent sortir de l'empire, et les vaisseaux européens, qui vont à Canton, craindraient de les recevoir; mais il est vrai que dans mon pays, il y a des commerçants européens qui viennent à Canton faire le commerce : ils savent le chinois, et j'en ai vu plusieurs avec qui je me suis entretenu. — Comment vis-tu ici ? — A mes frais, j'ai apporté, environ cinq cents taels; je n'en ai plus que dix, et ils sont entre vos mains. — Mais, si tu n'avais pas été pris n'ayant plus d'argent, comment aurais-tu vécu ? — Les chrétiens ne s'embarrassent pas du lendemain; au reste, il était naturel de supposer que des gens pour le salut desquels j'ai tout sacrifié, ne me laisseraient pas mourir de faim. »

» On voulut savoir ensuite les lieux que j'avais parcourus. Les chrétiens que j'avais prêchés, les maisons où j'avais demeuré, et s'il y avait des Européens dans la province. Je répondis à cette dernière question, que je n'en connaissais point. Par rapport aux autres questions : » Je vous déclare, leur dis-je, que, suivant ma religion, je suis venu ici, non pas pour me sauver, en nuisant aux autres, mais bien pour sauver les autres, même à mon préjudice. » Le Président me dit en propres termes : « Tu es un sot, qui ne sait pas penser : en quoi nuiras-tu à ces chrétiens que tu nommeras ? La religion chrétienne est bonne, quel mal y a-t-il de suivre une bonne religion ? » Je ne répondis rien. Un autre me demanda : « As-tu demeuré chez tel et tel (qu'il nomma) ? — Je dis : Je ne reconnais pas cela. — Mais tu n'es pas descendu du ciel en volant, certainement il y a des endroits où tu as demeuré. — Oui, il y en a, et beaucoup, mais ma religion me défend d'en nommer aucun. — Les chrétiens l'ont déclaré eux-mêmes ; tel et

tel l'ont avoué. — S'ils le déclarent, ce sont leurs affaires ; ce n'est pas moi qui leur nuis : au reste, je demande confrontation ; s'ils l'avouent devant moi, je le reconnaitrai.

» Je fus renvoyé à une autre audience, et rappelé peu de temps après. On avait mis devant l'endroit où je devais me mettre à genoux, une fêrule dont ils se servent pour donner des soufflets. On me demanda combien de temps j'avais demeuré dans l'endroit où j'avais été pris ? d'où j'étais parti pour y venir ? qui est-ce qui m'y avait conduit ? par où j'avais passé ? Je fixai un temps : je dis, que j'avais loué sur la route, des gens que je ne connaissais pas, pour porter mes effets, et qu'ils s'en étaient retournés. J'assignais aussi plusieurs endroits de marche par où j'avais passé, où il n'y avait pas de chrétiens. Je fus interrompu sur l'époque du temps, qui ne s'accordait pas avec ce que les chrétiens avaient déclaré. Je dis : Qu'on les fasse venir. En effet, ils furent appelés ; et le mandarin leur dit : « N'est-il pas vrai que vous avez déclaré avoir été chercher votre maître dans tel endroit, que vous l'avez vous-même conduit chez vous, et qu'il y était depuis tel temps ? » Les chrétiens le reconnurent. Je dis : Passe, ce sont leurs affaires.

» La séance finit là. Il y eut ordre de me mettre en prison ; je fus mis aux fers, et on me donna des menottes fort serrées. On me fit coucher au milieu d'une troupe de bandits, avec un satellite, pour avoir soin de moi. Dieu me fit la grâce d'y être fort content. Je leur parlai de la religion une partie de la nuit ; je sommeillai un peu. Le lendemain mon satellite m'ôta mes menottes. Le mandarin m'envoya à diner et à souper très honnêtement ; et le surlendemain je partis en chaise, portée par quatre hommes, avec une grande troupe de satellites et de mandarins qui

m'accompagnaient pour me conduire à Tchintou. A moitié chemin, celui qui tenait place de gouverneur de la province, ordonna d'accélérer le voyage; on me fit faire dix sept lieues en un jour. Je puis bien dire avoir été en spectacle aux hommes : on venait de tous côtés pour me voir : partout on m'interrogeait, et je prêchais la religion, sans que les mandarins conducteurs s'en missent en peine, excepté une fois, qu'on me conduisit dans une pagode (ou temple d'idoles), pour reposer. Le peuple accourut en foule; il y vint même un bonze de la pagode : je l'entrepris devant tout le monde. Il y avait une grande idole à la porte; je lui demandai : de quelle matière est faite cette idole ! — Elle est de pierre. — Mais ses yeux, ses oreilles et son nez, sont-ils aussi de pierre ? — Oûi. — Des yeux de pierre peuvent-ils voir ? Un nez de pierre peut-il flâirer les odeurs ? Une oreille de pierre entendre les sons ? — Non. — Ton idole ne voit rien ; quand tu lui fais mille prosternations, elle n'en sait donc rien ; tu lui brûles des odeurs, elle n'en flaire point ; tu lui fais des prières, elle ne les entend point ; n'est-ce pas manifestement se tromper soi-même, en trompant les autres ? — Je n'entends rien à tout cela, répondit le bonze. — Le mandarin du lieu vint nous interrompre et dit que ce n'était pas là le lieu de prêcher. Je lui dis que la vérité pouvait se dire partout : il me fit entrer dans l'intérieur, et ne permit plus à personne d'y venir. Les mandarins des lieux par où je passais, venaient et me faisaient beaucoup de politesse, je pense qu'ils avaient peur que je dénonçasse leur district.

» Enfin, j'arrivai à Tchintou, environ dix jours après ma prise. Je fus conduit chez le lieutenant criminel ; il me fit conduire dans la prison destinée aux mandarins. Le lendemain, je parus devant lui ; presque tous les man-

darins de la ville étaient assemblés. Il me demanda si j'avais quelques degrés relatifs aux études dans mon pays ? Je déclarai que j'étais docteur en théologie. Les questions , par rapport à mon entréc , furent les mêmes que dans mon interrogatoire, ainsi que les réponses ; mais celles des chrétiens qu'on avait pris en grand nombre , ne s'accordaient pas avec les miennes. Pour lors je dis : « Ce que j'ai déclaré jusqu'à présent est la vérité , mais il n'est pas permis de tout dire , parce que ma religion défend de nuire à qui que ce soit. Si les chrétiens s'accusent eux-mêmes , ce sont leurs affaires ; je puis acquiescer à ce qu'ils diront de vrai , seulement je demande confrontation. » Il me demanda là-dessus , si ce n'était pas le nommé Tchang qui m'avait conduit au Sutchuen , ajoutant que je pouvais bien l'avouer , puisqu'il le reconnaissait lui-même. Je répondis que je ne le reconnaissais pas comme mon introducteur , qu'au reste , s'il l'avouait , qu'on le fit venir. Les mandarins dirent en riant : Il ne nous croit pas sur notre parole. Le chrétien fut appelé ; je l'interrogeai moi-même : « Est-il vrai que tu as déclaré que c'est toi qui m'as introduit et m'as conduit dans la maison d'un tel (mon catéchiste , sous le nom duquel est achetée la maison où nous demeurions , et qui avait été dénoncé aux mandarins) ? » Il dit que oui. Je lui répliquai : « Souviens-toi que c'est toi qui t'accuses et non pas moi : tu dis vrai. » Il y eut quatre autres familles prises qui s'étaient déclarées de même pour m'avoir reçu chez elles. Notre courrier Louis fut ensuite dénoncé , comme allant tous les ans à Canton , depuis plusieurs années , chercher mon viatique , que les chrétiens avaient dit se monter à six ou sept piastres. Je reconnus le tout , il fut donc arrêté que , onze ans auparavant , le nommé

Baptiste Tchang, muni d'une lettre de M. André Ly, ancien missionnaire chinois, avait été à Canton pour y chercher un missionnaire; qu'ayant lié amitié avec un nommé Paul Tchén, ancien cuisinier de la procure des missionnaires français à Macao, avec lequel je demeurais, celui-ci lui avait procuré une entrevue avec moi; que j'étais convenu de le suivre au Sutchuen; qu'arrivé à Tchén-tou, dans la maison d'Etienne Tang (c'est le catéchiste dont on a déjà parlé) j'avais commencé à prêcher la religion à tous ceux qui avaient voulu l'entendre; que de là, je m'étais rendu à Ouen-Kiang, chez cette famille; à Tsong-Kink-tcheou, chez telle autre; à Py-hien et Tien-Tsuen chez deux autres (lesquelles s'étaient toutes dénoncées elles-mêmes), où j'avais pareillement prêché, ce que j'avais toujours continué de faire jusqu'à présent. On ne voulut pas de mes trois mille chrétiens. On dit qu'il fallait écrire qu'il y en avait beaucoup, et que je ne pouvais pas m'en rappeler le nombre, parce qu'autrement l'empereur ne serait pas content.

» Après cette première séance, il me fit ôter mes chaînes, je le laissai faire, parce que je me trouvais très faible. Il ordonna que je fusse bien traité; il m'envoya des œufs, du poisson et autres choses à manger. Le lendemain, je fus appelé en jugement: il me demanda s'il y avait des Européens. Je dis que je n'en connaissais pas. Il répliquai mais il y a le nommé Li-to-lin que le père de Baptiste Tchang a conduit à Tchén-tou, il y a huit ans. Je fus extraordinairement surpris d'entendre ce nom, qui était celui de M. Dufresne, Je répondis que cet homme ne devait pas être au Sutchuen; qu'à la vérité, je l'avais connu, mais que la persécution devait l'avoir fait sortir de la province, ne pouvant plus s'y tenir caché, et que

je n'en avais pas entendu parler depuis cinq mois. Il supposèrent que, s'il en était ainsi, il devait être au Chensi.

» Après cela on me fit sortir de l'audience, et on m'introduisit, en attendant, dans une salle où les mandarins et les officiers du prétoire s'assemblaient pour se reposer. Là, j'entendis dire qu'il y avait un ordre exprès du gouverneur, de se saisir de M. Dufresne, qu'on avait envoyé partout des espions, et l'ordre qu'on devait faire cinquante lieues par jour, pour le chercher dans certains endroits de la chrétienté, et ailleurs : on me dit, qu'on n'ignorait pas qu'il y avait deux Européens dans la province, et que celui-ci une fois pris, l'affaire finirait. On m'envoya dans ma prison, où j'avais beaucoup de liberté.

» Pensant à cet événement, et craignant que les recherches très sévères qu'on faisait de M. Dufresne, ne fissent découvrir d'autres confrères, comme il était arrivé à Kin-Tang, je conçus le projet de lui écrire et de l'engager à se produire. Je le fis au bout de quelques jours, et cela d'autant plus volontiers, que je voyais à la manière honnête dont j'étais traité, aux louanges qu'on donnait partout à la religion, et aux promesses que les mandarins faisaient que l'empereur ferait grâce, qu'il n'avait craint que la rebellion, et que certainement il n'y en avait pas. Ce cher confrère reçut ma lettre, et arriva douze jours après. Pendant cet intervalle, il vint un ordre d'arrêter M. Delpon. Il avait été dénoncé à Canton par les domestiques du procureur de la propagande, ainsi que tous les missionnaires de cette congrégation, et on avait déclaré que M. Delpon était passé au Sutchuen. Je laisse à penser dans quel embarras je me trouvais alors. Je fus interrogé, ainsi que les chrétiens. D'abord, je refusai de le reconnaître, le lieutenant criminel

me fit lire les dépositions qu'il venait de recevoir; on y avait mis clairement le jour où il était parti de Canton. Les chrétiens le reconnurent, et déclarèrent l'endroit où il était. Les mandarins dirent, que si cet homme n'était pas pris, c'en était fait de tous les mandarins de la province, parce qu'il était dénoncé à l'empereur, et qu'il le demandait. Je le reconnus, je dis que je l'avais vu sept ou huit mois auparavant, mais que depuis, je n'en avais pas reçu de nouvelles. On alla le chercher dans l'endroit dénoncé, et il ne s'y trouva point; c'était la chrétienté de Ngan-Yo. Les chrétiens furent extraordinairement persécutés à son occasion. Un d'eux eut trois fois la torture aux jambes, et force soufflets, etc., au point que les mandarins désespérèrent de sa vie; cependant il en est revenu. Les chrétiens épouvantés me prièrent de lui écrire pour l'engager à se rendre. Je crus bien faire, dans les circonstances, en lui écrivant. Il se rendit, mais les mandarins eurent de violents soupçons qu'il y avait encore d'autres Européens, surtout dans la partie orientale, qui est si grande, et où il ya tant de chrétiens. Je dis que je répondais qu'il n'y en avait point (croyant M. Devant dans la province de Kouei-Tcheou où je sais qu'il était allé); que M. Delpon étant venu pour remplacer M. Moïe (qu'un apostat de Tchen-Tou avait déclaré être retourné l'année précédente à Canton), il était tout naturel de penser qu'il serait pour cette partie, quand il saurait la langue. Ces raisons ne le convainquirent pas; ils mirent tous les chrétiens à la question, et M. Devant fut dénoncé comme étant chez la famille Lya-Tchong-Kin-Fou. Je dis que c'était en vain qu'on irait le chercher, parce que je pouvais répondre qu'il n'était pas dans la province; on ne me crut point. Un mandarin fut député avec des satellites; il se rendit chez la famille Ly, qui déclara

qu'il était allé à Kouï-Tcheou, et qu'ensuite, revenu de là, il avait passé quelque temps chez elle, et que pour le présent il était on ne savait où. Les recherches furent donc des plus sévères dans cette partie. Les chrétiens, hommes et femmes, furent dans la plus grande désolation; ensuite il courut un bruit qu'il s'était retiré du côté de Soucfoci. On y alla, et cette partie fut aussi désolée que l'autre. Il y eut des vierges conduites au prétoire; M. André Yang, prêtre chinois, fut pris, M. Gleyo fut au moment de l'être avec M. Devant, ils échappèrent je ne sais comment. Au bout d'un mois et plus, on conduisit à Tchin-Tou beaucoup de chrétiens des districts de ces deux chers confrères. Plusieurs de la famille Ly furent mis à la question. On donna à cette famille un mois de répit, en lui déclarant que, si dans un mois, l'Européen ne paraissait pas, toute la famille serait emprisonnée sans aucune miséricorde, parce que, disait-on, le gouverneur de la province qui avait écrit à l'empereur, qu'il n'y avait pas d'Européens dans la province, sachant maintenant que M. Devant y était, voulait absolument l'avoir, outre les trois autres déjà pris: le mandarin ajoutait, que sa dignité y étant intéressée, il sacrifierait tout pour cela.

» M. André Yang ayant été conduit à Tchen-Tou, me fit prier d'écrire à M. Devant; je n'en voulus rien faire. Plusieurs autres chrétiens me pressèrent de même, je refusai. La famille Ly me fit de fortes instances; c'est une des bienfaitrices de la mission; pour lors je pris conseil avec M. Delpon, que j'eus la liberté de voir, et il jugea qu'il était expédient de le faire. J'écrivis donc, et je partis le même jour pour Pékin avec M. Dufresne, les deux autres missionnaires étant censés avoir été pris par le propre gouverneur, tandis que nous deux avions été pris par le lieute-

nant-général d'armée, qui tenait la place du gouverneur en son absence, on jugca qu'il fallait attendre le retour du gouverneur, et ne pas donner aussitôt à Pékin nouvelle de la découverte de MM. Delpon et Devant.

« On nous conduisit très honorablement, nous avions chacun une chaise à quatre porteurs, et deux mandarins qui nous faisaient manger à leur table, au frais du public et de l'empereur. Ce voyage dura trente-huit jours, nous arrivâmes à Pékin, le 28 d'avril. Présentés le lendemain au tribunal appelé Hing-pou, où se décident les affaires des grands criminels, on nous y chargea de chaines fort pesantes, avec les fers aux pieds et aux mains, et l'on nous mit dans la prison des mandarins. C'était une grâce bien particulière; on nous l'accorda, je ne sais pourquoi; mais ce fut un grand coup de la Providence, car autrement il est vraisemblable que nous serions morts. Dans cette prison, nous fûmes réduits à vivre d'un riz fort bis, quel'empereur donne au prisonnier: on nous avait laissé quelque argent, par miséricorde; nous en achetions une espèce de fromage mou chinois, fait de lait de certaines fèves écrasées, qui se coagule. C'est une nourriture fort insipide; il fallait s'en contenter, et les autres missionnaires emprisonnés étaient encore plus mal que nous. Quatre ou cinq jours après notre arrivée, les satellites qui espéraient de l'argent nous ôtèrent nos fers, et cela, en cachette, nous ne les portions qu'à l'audience et lorsque les mandarins visitaient les prisons. Au reste, nous avons été exposés tout le temps aux mépris et aux injures de toutes sortes de vermines. » (*Lettres édifiantes*, v. III. p. 166.)

Les différents tribunaux devant lesquels les saints missionnaires furent ensuite cités, s'enquirent des mêmes choses à peu près. On leur demanda à plusieurs reprises

d'où ils tenaient leur viatique. Mgr de Saint-Martin dit qu'on le leur envoyait d'Europe. On leur demandait aussi s'ils avaient des communications avec les églises de la capitale. On paraissait attacher à cela une très grande importance.

En définitive le jugement des chrétiens arrêtés fut déféré au tribunal supérieur qui condamna les Européens pris dans les provinces à une prison perpétuelle, les courriers qui les avaient introduits en Chine à un exil perpétuel dans un lieu nommé Yli, et de plus à être marqués sur le visage. Les prêtres chinois, au nombre de six, furent condamnés à la même peine. Parmi eux, se trouvait M. Adrien Tchou, exilé précédemment de la province de Chien-Tong, et qui pendant quelque temps avait travaillé dans les missions du Fou-kien.

Les personnes arrêtées dans le Sutchuen ne furent pas traitées aussi rigoureusement. Les courriers ne furent pas envoyés à Pékin, comme ceux des autres provinces, et bientôt les prêtres chinois furent relâchés.

Les missionnaires étaient fort maltraités en prison, la plupart ne pouvaient manger le riz de mauvaise qualité qu'on leur donnait. Sept d'entre eux moururent d'inanitions et de misère. Il y avait parmi eux deux évêques, celui de Miletopolis, et celui de Domitiopolis, vicaires apostoliques du Chensi et Chansi. Messieurs Devant et Delpon moururent comme des saints. « Quel bonheur que de mourir ici », disaient ils. » Cette résignation, cet amour qu'ils montraient du martyre, durent consoler beaucoup l'évêque de Caradre qui, dans toute cette affaire, avait agi avec une grande légèreté, en écrivant à ses confrères et à ses subordonnés de se livrer aux autorités chinoises. Cet évêque, dans sa relation, proteste des regrets qu'il éprouve et dit qu'il se reproche

amèrement son imprudence. « Puisse Dieu , dit-il , ne pas me la reprocher au jour du jugement ! »

Cet évêque s'attendait chaque jour à mourir , tant il était faible , exténué par les privations de toutes sortes. Quant à Monsieur Dufresne , quoique d'une santé délicate , il se portait assez bien. Ce furent les missionnaires de Pékin qui vinrent à leur secours , en leur faisant passer des provisions , en leur envoyant les vivres dont ils avaient besoin. Ces missionnaires s'étant adressés à l'empereur , pour lui demander la grâce des prisonniers , ce prince répondit qu'ils méritaient la mort et que c'était vraiment leur faire grâce que de les condamner à une prison perpétuelle. Le ministre leur défendit même de présenter dorénavant des pétitions à cet égard. Les secours que les missionnaires prisonniers recevaient leur étaient remis par leurs gardiens , que les missionnaires de Pékin avaient gagné à prix d'argent. Depuis lors rien ne manqua aux saints confesseurs , ils recevaient en abondance des vivres , des habits , tout ce qui leur était nécessaire. On leur donnait même les moyens d'écrire aux autres missionnaires. Mgr de Saint-Martin dans sa relation se loue particulièrement des ex-Jésuites , qui montrèrent pour soulager les chrétiens confesseurs , le zèle le plus intelligent et le plus ardent.

Les corps de ceux qui moururent en prison furent inhumés dans les églises , mais cette faveur fut très difficilement obtenue du gouvernement , il fallut la payer fort cher. Enfin l'empereur rendit un décret portant que les corps des prisonniers qu'on envoyait à la sépulture des criminels , seraient rendus aux églises.

Enfin , le temps marqué par la Providence pour être le terme des souffrances des saints confesseurs arriva. Alors qu'on n'osait espérer un si grand changement dans les dis-

positions de l'empereur, ce prince rendit un édit qui ordonnait de mettre tous les Européens en liberté. Ce fut le 10 novembre 1785, qu'ils sortirent de prison. L'édit porte que les missionnaires ne sont point condamnés pour crime de religion, mais simplement comme étrangers, s'étant introduits dans l'empire malgré les lois formelles à cet égard. Il statuait que les missionnaires auraient la permission soit d'aller à Macao, soit de rester dans les églises de Pékin. Ils sortirent donc de prison et restèrent avec les missionnaires français à Pékin, jusqu'à ce qu'ils fussent libres de retourner à Macao. Leur intention était en se rendant dans cette ville d'y rentrer le plus tôt possible en Chine. Dans cette persécution générale, dix-huit missionnaires trouvèrent la mort. Dans ce nombre il y eut trois évêques, et huit prêtres chinois. On ne comprend pas dans cette énumération M. Matthieu Kou, qui n'était pas encore arrivé à Pékin, ni les prêtres chinois du Sutchuen et du Foukien qui n'y furent pas envoyés. Malgré la douceur avec laquelle les autorités du pays procédèrent contre eux, deux moururent en prison, six autres exilés à Yly, à huit ou neuf cents lieues de Pékin, furent marqués sur la joue de deux lettres qui signifiaient *hors les limites*. Ils étaient en outre condamnés à servir d'esclaves aux grands mandarins qui gouvernent ces contrées au nom de l'empereur.

Un grand nombre de chrétiens qui avaient servi d'introducteurs aux Européens, furent exilés pareillement. Ceux des sujets de l'empire qui étaient convaincus d'avoir logé les missionnaires, de leur avoir accordé l'hospitalité, étaient condamnés à un exil de trois années, mais dans les provinces de l'empire. Mgr de Saint-Martin, auteur de la relation qui nous sert de guide, dit qu'il y eut peut-être d'autres victimes de cette persécution, mais que pour le

moment il lui est impossible de les signaler. Nous comble-rons la lacune qu'il laisse en effet , en disant qu'un ex-Jésuite français , M. de la Roche , mourut dans les fers hors de Péking.

Les missionnaires étaient , comme nous venons de le voir , mis en liberté par un édit formel , malgré cela on hésitait à les renvoyer à Macao , parce qu'on craignait qu'ils ne rentrassent dans les provinces , pour y recommencer à prêcher la religion chrétienne. C'était le premier ministre surtout qui était l'auteur de ces retards. Quant à l'empereur , il se rendait parfaitement compte des motifs qui engageaient les missionnaires à prêcher l'Evangile. *Les chrétiens ont raison* , avait-il dit dans une circonstance que rapporte Mgr de Saint-Martin.

Enfin ce prélat , Monsieur Dufresne et huit ou neuf missionnaires comme eux sortirent de prison , se rendirent à Macao. Les PP. Mariano et Crescentiano , Franciscains italiens ainsi que Monsieur Ferreti , prêtre baptistain , restèrent à Péking.

Nous réserverons pour le volume suivant la fin de l'histoire des persécutions en Chine, nous la reprendrons, dans le volume suivant, avec la cinquième époque.

CHAPITRE XVIII.

Persécutions à Siam et au Tong-King , depuis l'an 1760

En 1766 , les Birmans ayant fait une invasion dans le royaume de Siam , deux missionnaires qui résidaient à Mergui , Messieurs Andrieux et Alary furent réduits en captivité , et accablés de mauvais traitements. On finit par leur permettre de se retirer en Pondichéry. L'évêque de Tabraca , voyant la ville de Siam sur le point de devenir la proie des Birmans , fit sortir les élèves du collège et les envoya , sous la conduite de MM. Kerherve et Artaud , sur les confins du Camboge , dans la peuplade Siamoise de Chantaboun. Les chrétiens résistèrent courageusement à l'ennemi , dans trois églises qu'ils avaient hors des murs de la ville ; mais enfin obligés de se rendre , ils furent nonobs-

tant les conditions faites entre l'évêque de Tabraca et les Birmans , pillés par les barbares et réduits en esclavage. Enfin la ville de Siam fut prise dans la nuit du six au sept , avril 1767 , et l'évêque de Tabraca , avec les autres captifs , fut emmené à Thavai ; ce ne fut qu'en 1768 , le 31 janvier , qu'il obtint la permission de se rendre à Pondichéry.

Le gouvernement siamois fut transféré à Bang-Kok. M. Corre s'y rendit afin d'obtenir de Phaiâ-Thâc , élu roi de Siam , la protection que ces prédécesseurs avaient coutume d'accorder aux missionnaires français. M. Corre fut parfaitement accueilli et le roi concéda des terrains destinés à reconstruire les édifices religieux détruits par les Birmans.

En 1768 , l'un des membres de l'ancienne famille royale que Phaiâ-Thâc tenait en son pouvoir , s'étant échappé sur une barque qui était venue apporter des provisions aux missionnaires , ces derniers furent victimes de cet événement qui leur était complètement étranger. M. Pigneaux de Behaine , nouveau supérieur du collège , Artaud et Jacques Tchang , prêtre chinois , attachés à l'établissement furent arrêtés , et conduits prisonniers à Kan-Kao. Ils ne furent mis en liberté , qu'après avoir souffert pendant plusieurs mois avec une héroïque constance. « J'ai eu le bonheur , écrivait Pigneaux de Behaine à ses parents , de passer le saint temps du carême en prison , portant au cou une échelle d'environ six pieds. Les chrétiens qui venaient nous visiter fondaient en larmes , et malgré la joie bien sincère que nous leur témoignions de notre sort , nous ne pouvions les consoler. J'y fus saisi d'une fièvre qui m'a duré plus de quatre mois , et dont je suis actuellement guéri. Bénissez donc mille fois le Seigneur d'avoir fait tant d'honneur à votre famille. Remerciez-le pour vous , remerciez-le pour moi ;

demandez-lui qu'il me fasse la grâce d'y rentrer bientôt et d'y souffrir pour son saint nom. » (*Henrion, Histoire des missions*, t. 4, p. 480.)

L'Eglise de Siam jouit d'une paix assez profonde jusqu'en 1775. A cette époque une persécution s'éleva. M. Condé qui fut un de ceux qui y confessèrent glorieusement la foi de Jésus-Christ, la raconte avec des détails tellement circonstanciés qu'il n'est pas permis d'accepter le récit de ceux qui lui prêtent des supplices qu'il n'a jamais endurés. C'est une coutume très ancienne dans le royaume de Siam, et que l'on regarde comme une loi fondamentale du royaume, de faire serment de fidélité au roi ; cela n'est pas contraire à notre sainte religion ; mais voilà la manière de le faire parmi les Gentils. Le jour marqué, tous les mandarins, officiers en charge dans le royaume, reçoivent ordre du roi de se rendre à une pagode pleine d'idoles : là, se rendent les Talapoins, prêtres des faux dieux. Ceux-ci prennent de l'eau naturelle qu'ils préparent par des prières et des cérémonies sacrilèges ; ensuite on y trempe le sabre et les armes du roi. Cela fait, les mandarins prennent à témoin l'idole et leurs autres dieux, boivent un peu de cette eau qui, devenue efficace par la prière des Talapoins, a la vertu, à ce qu'ils disent, de faire mourir ceux qui seraient traîtres au roi.

Parmi les chrétiens, nous avons plusieurs mandarins qui, comme tous les autres, reçoivent l'ordre du roi, pour se rendre à cette pagode, et y faire le serment de fidélité à la manière des Gentils, la crainte du roi qui est terrible quand on s'oppose à ses volontés, les avait engagés à se joindre aux autres. Cependant, sans boire de cette eau superstitieuse, ils passaient pour l'avoir fait, on écrivait leur nom et tout était fini ; mais notre religion n'admet pas les

dissimulations , et nous ne cessions de répéter que , passer pour y avoir été , suffisait pour qu'ils fussent coupables devant Dieu. En septembre 1775 , nos mandarins chrétiens résolurent de nous écouter , et de sacrifier leur vie plutôt que de manquer à leurs devoirs de chrétiens. Le temps marqué arriva , qui était cette année 21 septembre. Ils ne furent point à l'eau de serment ; le 22 ils furent accusés au tribunal comme n'ayant pas voulu prêter le serment de fidélité ; ils persistaient à dire qu'ils ne pouvaient le faire à la manière des Gentils, que cela était contraire à notre religion , et qu'ils l'avaient prêté à la manière des chrétiens ; et cela était vrai. L'affaire fut portée au roi d'une manière bien envenimée. Le roi célébrait alors une fête de sa religion qui devait durer trois jours. Il donna ordre d'examiner l'affaire , et que , si les mandarins chrétiens étaient traîtres, de les mettre à mort. Aussitôt on les mit tous trois en prison , des chaines aux pieds et aux mains. Nous ne manquâmes pas, comme leur pasteur, de les visiter , de les consoler et de les fortifier dans leur prison. On nous laissait entrer , et nous avions la consolation de les voir fermes , contents et disposés à recevoir la mort.

Le 25 septembre , jour auquel on devait apporter l'affaire au roi , le chef du tribunal nous envoya chercher , Monseigneur , mon confrère et moi ; nous nous attendions bien à avoir part aux souffrances de nos chrétiens , nous nous rendîmes à la salle , et aussitôt on nous mena devant le roi qui nous attendait. On nous conduisit devant lui comme des criminels ; et non comme nous avions coutume d'aller à l'audience en d'autres occasions. Le roi était fort en colère ; nos trois mandarins parurent aussitôt les chaines au cou , bonheur que nous n'avions pas encore , le roi nous fit plusieurs questions auxquelles nous répondîmes , mais

la disposition où il était l'empêchait de comprendre. Nous lui répétions avec assurance, que nous n'empêchions point nos chrétiens de lui prêter serment de fidélité, qu'ils l'avaient fait en notre présence; mais que notre sainte religion défendait à ses enfants de participer aux superstitions des païens, que nos chrétiens ne rendaient aucun culte à l'idole, qu'ils n'avaient en elle aucune confiance, qu'ils ne craignaient point les faux dieux et ne pouvaient conséquemment jurer par eux. Nous voulions parler au plus long, mais le roi ne put attendre, il donna ordre de nous saisir, de nous dépouiller à nu, de nous amarrer pour nous donner du rotin.

L'ordre donné, les fouetteurs du roi, nous trainèrent en nous arrachant la soutane et la chemise. Je ne puis vous dire ce qui se passait dans mon cœur en ce moment; nous reçûmes la bénédiction de Monseigneur, mon confrère et moi. A peine ce respectable prélat eut-il le temps de nous la donner, on se jeta sur lui, et le renversa sur le dos pour le trainer hors la présence du roi, c'est tout ce que je vis. On nous conduisit chacun à notre colonne, cela se fit sur le bord de la rivière, en présence de tout le public et toute la cour du roi. Grâce au Seigneur, je n'éprouvai aucune crainte intérieure; j'avais mon crucifix à la main, et je n'aperçus rien autre chose pendant tout le temps que je fus amarré. Voici la manière dont nous étions liés. Nous étions assis à terre, une cangue longue de dix à douze pieds au cou, dont les bouts étaient attachés à une colonne de bois, nous avions les deux pieds liés par une corde qu'on amarre ensuite à la colonne que nous avons aux pieds, une autre corde nous prenait par le ventre, et était attachée avec force à une colonne qui était derrière nous; nos mains étaient liées à la cangue que nous avons au cou, de ma-

nière que nous ne pouvions bouger. Nos trois chrétiens étaient dans la même situation. Le roi donna ordre de leur donner à chacun cinquante coups de rotin, ce qui fut exécuté dans le moment. Nous les entendions crier à côté de nous, sans savoir ce qui nous arriverait, car on ne nous frappait pas, on ne sait à quoi attribuer cela. Tout le monde fut surpris; on dit dans le public que l'endroit où était le roi trembla, et lui fit craindre: cela n'est pas bien vérifié. On nous démarra tous les six, avec la différence que nous n'avions pas été jugés digne de souffrir avec nos chers chrétiens dont le sang coulait sous nos yeux. Nous enviions leur bonheur, nous ne savions quels étaient les ordres du roi.

Nous consolâmes nos chers confesseurs, lorsqu'on leur pansait leurs plaies, car on nous conduisit avec eux dans une salle; un moment après nous vîmes apporter des fers et des chaînes; et cela pour nous. Je vous avoue avec candeur, je les vis avec bien de la joie; je les baisai tendrement et me glorifiai du bonheur de porter des chaînes dans un royaume où je ne croyais trouver que douceur et tranquillité. J'ai béni mille fois le seigneur de m'avoir conduit à Siam contre mon inclination et ma volonté, pour me faire une si grande faveur, six mois après mon arrivée. Après nous avoir mis les fers à tous les trois, on nous conduisit dans la salle du Barcalon, plantée sur le bord de la rivière (le Barcalon est le mandarin chargé des affaires des étrangers; tout ce qui les regarde, se traite à son tribunal); là, on nous mit la cangue au cou, et les ceps aux pieds et aux mains. Dans cet état, nous passâmes la nuit du 25 au 26, accompagné de gardiens. On nous interrogea toute la nuit, et on ne voulait pas nous écouter.

Le lendemain matin, le roi sortit pour donner audience; on lui parla de cette même affaire, et surtout de notre fermeté à soutenir qu'il n'était pas permis aux chrétiens de faire un tel serment et de participer aux cérémonies des païens. De notre côté, nous nous préparions à accomplir la volonté du Seigneur; nous ne savions ce qu'on ferait de nous. Sur les sept heures du matin, on nous traîna au palais, et un moment après, le roi donna ordre de nous faire paraître devant lui. Il nous fit les mêmes questions que la veille, et nous lui répondîmes avec la même assurance. Il se fâcha, et dit qu'il nous ferait mettre à mort; il ordonna de nous saisir. On nous dépouilla comme la veille; on nous amarra de la même manière, cela nous parut moins extraordinaire: on nous avait exercés la veille et l'on nous appliqua à chacun sur le dos à nu, cent coups de rotin. On comptait tout haut, et le roi était présent. Je sentis du premier coup le sang couler; j'attendais le moment où je rendrais le dernier soupir. Mon crucifix que j'avais le bonheur d'avoir sous les yeux, était mon soutien, Nous gardions tous trois le silence; on ne nous entendait ni crier, ni nous plaindre; le Seigneur nous donnait des forces pour convaincre tout le monde de notre innocence. Les gens les plus forts du pays tombent ordinairement en défaillance; je me sentis bien des forces. Le roi était surpris; les bourreaux frappaient de toutes leurs forces, craignant que le roi ne les accusât de nous ménager. Enfin, la scène finit, nous nous retirâmes, le corps tout déchiré et trempé de sang. Plaise au Seigneur que ce soit pour sa gloire, que le palais du roi ait été arrosé de notre sang? On nous conduisit en prison, où nous trouvâmes grand nombre de nos chrétiens qui nous donnèrent tous leurs soins.

Quatre ou cinq jours après , on nous conduisit en dedans du palais , où l'on garde de plus près les prisonniers coupables de grandes fautes contre le roi. Plusieurs fois on nous répétait que le roi nous ferait mourir. Nous étions résignés à la volonté de Dieu ; mais nous reconnaissons notre indignité pour le martyre. Quelle faveur ? une pareille couronne n'est destinée que pour des apôtres et non pour un pécheur comme moi. Nous sommes demeurés dans les chaînes jusqu'au 2 du mois de septembre 1776 , près d'un an. Tous les jours on nous disait que le roi nous pardonnerait dans peu , et ce jour n'arrivait pas. C'était pour la cause du Seigneur que nous étions prisonniers ; le Seigneur voulut nous faire sortir d'une manière à prouver notre innocence et sa providence. Plusieurs mandarins s'intéressaient pour nous. Le roi plusieurs fois avait promis de nous relâcher , et le moment ne venait point.

Quelque temps après notre prison , les Birmans vinrent avec une forte armée, saccagèrent deux ou trois provinces de Siam et assiégèrent une des plus fortes villes du royaume. Le roi envoya des troupes qui ne purent résister , et partit lui-même avec des soldats chrétiens. Sa présence, autrefois qui suffisait pour animer les troupes, ne fit rien. Lorsqu'on apprit le traitement qu'il nous avait fait , les plus grands mandarins disaient que c'en était fait du royaume. Les Siamois païens murmuraient hautement de nous voir en prison pour rien , et attribuèrent à cette injustice le mauvais succès de la guerre. La ville fut prise et saccagée ; le roi lui-même semblait perdre courage. Jusqu'à cette guerre , il avait toujours été victorieux. On l'entendait se plaindre de son malheur ; il disait hautement qu'il n'avait fait de mal à personne et qu'il faisait du bien aux différentes

nations qui étaient à Siam, sans parler des chrétiens. Enfin, il dit un jour aux soldats chrétiens, de n'être point chagrins au sujet de leur évêque et de leurs Pères, qu'à son retour il les mettrait en liberté. Pendant tout ce temps on nous traitait avec ménagement en prison, sans cependant nous ôter nos fers, ni la chaîne par laquelle nous étions liés à une colonne. Nous étions toujours assis ou debout, sans pouvoir marcher. D'ailleurs, nous étions tous trois ensemble; personne ne nous tracassait; on nous témoignait de l'estime, voyant la joie avec laquelle nous souffrions. J'ai souvent regretté cet heureux temps. Deux choses faisaient notre peine; nous n'avions pas la consolation de dire la sainte messe, et nos brebis étaient abandonnées et sans secours.

Le roi, à son retour de l'armée, parut fort confus et triste; on craignait que les ennemis ne vinssent jusqu'à la capitale, c'en était fait de tout Siam; mais la Providence ne le permit point. Nos protecteurs et les mandarins qui nous favorisaient, cherchaient une occasion favorable pour parler au roi de nous; elle ne se présentait pas. Lorsqu'ils demeuraient tranquilles, le roi lui-même parlait; mais on ne savait comment s'y prendre. Il fallait demander pardon au roi, reconnaître sa faute, on n'attendait que cela de notre part; mais nous persistions à dire que nous n'étions coupable en rien, et que nous ne pouvions manquer à notre sainte religion.

On n'osait point nous présenter au roi, et le roi lui-même ne voulait point se mettre en compromis avec nous. Il aurait eu le dessous, car avec la grâce du Seigneur, nous eussions été fermes. Enfin, le 14 août, veille de l'Assomption, le roi qui fit paraître devant lui tous les autres prisonniers, pour leur pardonner ou les punir,

donna commission aux plus grands mandarins de nous examiner, et de nous renvoyer à nos chrétiens. On nous vint délivrer : tout le monde nous témoignait sa joie. On nous conduisit cependant en chemise, les fers aux pieds et la chaîne au cou, dans la salle hors du palais, devant les mandarins. Ils nous dirent que le roi nous pardonnait, mais qu'il fallait faire un écrit par lequel nous reconnaissons notre faute, et une promesse de ne plus y retomber. Nous avons toujours craint cette clause, nous refusâmes et dîmes clairement que, si le roi nous renvoyait, nous enseignerions notre religion, comme nous l'avions fait auparavant notre prison ; que nous n'étions que les ministres du vrai Dieu, et que nous ne pouvions changer notre religion comme les païens. « Si vous n'êtes pas coupables, dit le mandarin, pourquoi avez-vous été un an en prison, et avez-vous reçu cent coups de rotin ? — Nous lui répondîmes : pour rien. — Que ne le disiez-vous, reprit-il ? — Personne ne voulait nous entendre, et le roi était en colère. — Que voulez-vous que je fasse, dit-il ? — Nous répondîmes : On peut nous remettre en prison, nous chasser du royaume, ou nous mettre à mort ; nous ne changerons pas. » Il était déjà nuit, et rien ne se déterminait. Le mandarin donna ordre à nos gardes de nous reconduire en prison, mais cependant hors du palais du roi. Nous entrâmes dans cette nouvelle salle, sans savoir comment les choses tourneraient. Nous étions cependant plus à l'aise, et nous nous préparâmes à célébrer la fête de la sainte Vierge. Le lendemain matin, on vint nous tirer les fers des pieds et les chaînes ; mais comme on n'avait pas encore parlé au roi, on nous garda dans cette salle et nous n'eûmes pas la consolation de dire la sainte messe ; mais nous regardions

comme une faveur signalée de la sainte Vierge, notre délivrance en ce jour. Tout le monde nous assurait que le lendemain 16 août, nous retournerions à notre église. Nous attendions ce moment, mais ce fut le contraire : nous vîmes le 16 au matin rapporter nos fers et nos chaînes, avec ordre de nous les remettre, et de nous reconduire en prison au palais. On nous dit cependant que nous ne tarderions pas d'être délivrés, que le roi s'était fâché de ce que les grands mandarins du royaume n'étaient pas encore de retour de l'armée; quatre ou cinq mandarins avaient pris sur eux de nous élargir. Il fallait de la patience; le Seigneur voulait nous éprouver, et faire éclater notre innocence dans tous les différents tribunaux.

Le 30 août, tous les mandarins, grands et petits, se trouvèrent réunis. Ils avaient plusieurs affaires à examiner; mais dès le jour même, le plus grand de tous, qui aime les chrétiens et estime notre religion, commença par décider qu'il fallait nous élargir au plus tôt; tout le monde ne passa pas ce jour là; on n'osa pas cependant en parler encore, craignant que le roi n'accusât le jugement de partialité. Le roi lui-même, le premier septembre, s'informa de cette affaire; on lui répondit qu'on l'examinerait, et le lendemain on dit au roi que tous étaient d'avis de nous élargir. Le roi donna ordre de le faire, et se retira aussitôt, sans vouloir parler d'aucune autre affaire. On vint nous donner la nouvelle; nous remerciâmes le Seigneur, et nous nous rendîmes à notre église, pour le bénir d'une manière plus solennelle. Il ne fut pas question de promesses à faire; on n'exigea rien de nous, seulement on obligea tous les chrétiens à répondre que nous ne sortirions pas du royaume; de manière, qu'après avoir été

plusieurs fois sur le point d'être renvoyés ou chassés, nous nous y trouvions plus attachés que jamais.

Trois semaines après notre élargissement, le roi nous fit prier d'aller à l'audience. Monseigneur était malade, il ne put y aller. Nous y fûmes, mon confrère et moi. Le roi nous fit toutes sortes d'amitiés, et nous témoigna bien de l'affection. Il se plaça au-dessous de nous, et nous fit présenter du thé (ce qu'il ne fait pas même à ses plus grands mandarins) et nous invita par des prières répétées à en boire. Il parut en ce jour vouloir réparer la manière avec laquelle il nous avait traités pendant un an.

Depuis ce temps nous avons paru plusieurs fois à son audience, il nous a témoigné de la bonté; mais comme notre sainte religion ne s'accorde pas avec la sienne, nous sommes toujours obligés de le contrarier. Il continue à dire qu'il peut voler dans les airs; nous lui avons répété si souvent que cela lui était impossible, qu'il s'en est ennuyé, et depuis plus d'un an, il ne nous a pas fait appeler.

N'allant plus à la cour, nous nous répandons parmi le peuple, autant que nous le pouvons. Toutes les nations se rendent à Siam : Cochinchinois, Laotiens (peuple de Laos, royaume d'Asie, le limitrophe de celui de Siam), Chinois, etc. Nous ne manquons point de moisson; il ne nous manque que des ouvriers, mais des ouvriers apostoliques, pleins de zèle, et qui ne craignent point les tourments et la mort. Nous sommes continuellement à la veille de subir un semblable sort; mais le Seigneur a pitié de notre faiblesse. Cette année nous avons eu la consolation de voir plusieurs adultes recevoir le baptême: Si nous avions été plus d'ouvriers, nous eussions pu pro-

curer la même grâce à bien d'autres adultes laotiens, qui sont morts dans le pays. Près de quatre-vingts on reçu le baptême avant que de mourir, et j'en ai vu plusieurs qui recevaient avec bien de la joie la parole du Seigneur au milieu de leur peine et de leur misère. J'avais parmi les Laotiens un grand nombre qui écoulaient avec docilité notre religion, et me priaient de la leur enseigner; mais le démon a troublé ces commencements heureux. Tous ces chers catéchumènes sont actuellement dispersés; j'ai de la peine à les rencontrer, mes autres occupations ne me permettent point d'aller et venir à ma volonté. La volonté du Seigneur soit bénie, le tout tournera à sa plus grande gloire, et les pauvres gens dispersés feront connaître, je l'espère, le nom du vrai Dieu en qui ils croient.

Mon confrère travaille auprès des Cochinchinois, qui sont en grand nombre. Les Siamois nous témoignent de l'estime, et peu à peu rendent justice à la sainteté de notre religion. Leurs Talapoins perdent un peu de leur crédit; à quoi cela aboutira-t-il? le Seigneur le sait. Nous avons bien besoin que l'on prie pour nous. Le nombre des enfants mourants, baptisés cette année, monte à plus de neuf cents, c'est autant de gagné pour le ciel. (*Lettres édifiantes*, t. 3, p. 201.)

Dans le Tong-King, l'année 1765 vit une nouvelle persécution. Un bonze s'étant rendu coupable de bien des crimes, fut condamné à mort. Cette condamnation fut l'occasion de réglemens sévères portés contre le corps dont ce bonze prévaricateur faisait partie. Or, le roi qui craignait de paraître favoriser les chrétiens, s'il se taisait en ce qui les concernait, lorsqu'il frappait dans ses états une secte religieuse, déclara dans son édit qu'il renouve-

lait contre eux les peines portées par ses prédécesseurs. Presque tous les prêtres, soit étrangers, soit indigènes, échappèrent aux poursuites qui furent dirigées contre eux. On cite un Jésuite nommé de Horta et un Dominicain tong-kinois, qui furent pris et emprisonnés durant plusieurs années. Le P. Bourgeois, dans une lettre du 15 octobre 1769, s'exprime ainsi à son sujet. « Horta pensait à s'en retourner en Europe en 1766; mais ayant appris sur la route ce qui s'y passait, il rebroussa chemin. A peine fut-il arrivé à sa mission de Tong-King, qu'il fut pris dans l'exercice du saint ministère et conduit en prison, c'est de là qu'il nous écrit une grande lettre fort édifiante, d'où je tire tout ce que j'ai à vous dire de lui. La prison du P. de Horta est une espèce de loge, formée par des pieux profondément enfoncés en terre, elle n'a guère que quatre pieds de long sur deux et demi de large. Il est continuellement assis ou à demi-couché, exposé à la pluie, au soleil d'un climat brûlant, et à toutes les injures de l'air. Ses pieds sortent de la prison à travers les pieux, et sont enchassés dans deux gros morceaux de bois, joints par les deux bouts. Les piqûres des insectes, dont il ne peut se défendre, les ulcères dont son corps est couvert, et dont il sort une puanteur insupportable, le bruit des batteurs de veille et des soldats qui jour et nuit sont de garde autour de lui, les égoûts qui l'environnent, l'opération de la pierre qu'il a soufferte, tout cela, et je ne sais combien d'autres maux, présentent dans la lettre de ce Père, un tableau de douleur qui fait frémir. Il parle de leur excès et de leur durée, comme il parlerait de celles d'un étranger qui ne le toucherait pas. Il s'encourage par l'exemple des martyrs du Japon, qui sont de sa province; par l'exemple plus récent encore des missionnaires qui en 1722 et en 1737,

versèrent leur sang pour la foi dans le Tong-King. Il se recommanda aux prières des missionnaires. Il signe Nuntius de Horta, *indignissimus Christi, confessor, pro Christo catenis ligatus*. Sa lettre est datée de Tong-King, le 28 juin 1768. »



CHAPITRE XIX.

Persécutions de l'Eglise dans les réductions du Paragnay, en 1767.

Avant d'aborder l'importante question qu'annonce le titre de ce chapitre , nous allons parler des Jésuites , de leur expulsion successive des différents royaumes dans lesquels ils s'étaient établis , et en dernier lieu de la suppression de leur Ordre par le pape Clément XIV. Pourquoi parlons-nous de ces faits et les rattachons-nous à l'histoire des persécutions de l'Eglise ? Avons-nous l'intention de considérer les mesures prises par les souverains dans un intérêt politique vrai ou faux contre un Ordre religieux comme une persécution faite à l'Eglise ? Avons-nous celle de critiquer un acte émané de la puissance ecclésiastique suprême ? Aucunement ; notre dessein est de raconter sommairement la des

truction des réductions du Paraguay, parce que l'Eglise en a souffert, parce que l'humanité en a souffert. Il y a eu là véritable persécution. Les Jésuites avaient édifié une admirable civilisation sur les bases de la foi chrétienne. On a détruit violemment cette civilisation, c'est un crime véritable. Maintenant nous ne pouvons nous dispenser de raconter pour quels motifs les Jésuites ont été poursuivis et pour ainsi dire traqués dans le monde à cette époque, nous devons le dire au lecteur; ne fût-ce qu'à titre de documents.

Nous sentons si bien cependant le danger d'aborder un pareil sujet, que, comme l'a fait Rohrbacher dans son histoire, comme nous l'avons fait déjà dans le *Dictionnaire des persécutions* publié par Migne, nous emprunterons à une plume protestante le récit et l'appréciation. Nous acceptons Sismondi comme arbitre dans cette grave question. Dans le monde, il y a deux classes de gens qui jugent les Jésuites : les savants et les voltairiens, de haut et de bas étage. Les savants étudient les documents du procès et tâchent de juger en connaissance de cause. C'est d'eux seulement que nous nous préoccupons. Quant aux autres nous sommes plutôt tenté de les plaindre. Pour eux toute la question est dans le mot Jésuite. C'est le morceau de drap rouge qui les met en fureur; c'est le verre d'eau qui réveille leurs accès d'hydrophobie. Savent-ils ce que c'est qu'un Jésuite? Aucunement. Cependant ce mot les irrite, les exaspère; ils en font la plus sanglante injure qu'ils puissent jeter à la face d'un ennemi ou d'un homme qu'ils méprisent. Ils ne connaissent les Jésuites que par ce qu'en ont écrit des plumes trempées dans la calomnie, le mensonge et la boue, depuis Pascal et Voltaire jusqu'à Eugène Sue, et pour eux ce nom est devenu une sorte de stigmaté qu'ils

appliquent méchamment ou bêtement à ce qu'ils ignorent, à ce qu'ils détestent, à ce qu'ils insultent. Ce mot, c'est le fond commun des discours des esprits forts d'estaminets, des commis marchands philosophes qui ont pour mission de détruire les préjugés, de saper la religion, et de régénérer l'humanité. Avec ce mot de moins dans leur vocabulaire, ils seraient perdus; c'est leur grosse artillerie. De bonne foi nous ne pouvons nous occuper de ces niais bêtement affublés de la défroque voltairienne; nous ne pouvons pas descendre dans l'arène avec ces chauvins de l'intelligence qui reconnaissent pour docteurs en théologie, Voltaire, Dupuis, le curé Meslier, et Eugène Sue.

« Louis XV, dit Sismondi, se croyait très religieux, c'est-à-dire qu'il avait très grande peur des prêtres, comme il avait peur du diable; mais il n'échappait pas entièrement aux mouvements philosophiques, non plus qu'aux doutes de son siècle, et Madame de Pompadour était là pour lui persuader que la philosophie dispensait de la morale en même temps que de la foi. Elle croyait et elle avait fait croire au roi qu'il existait une ligue ambitieuse et dévote, qui censurerait avec amertume ses plaisirs scandaleux, et qui détournerait de lui l'affection de son peuple, pour la fixer sur le Dauphin. Celui-ci était tout dévoué aux Jésuites, il en avait fait ses amis et ses guides, et les regardait comme les défenseurs de la religion et du pouvoir absolu, et comme les intrépides adversaires de ces magistrats qui ne cessaient de braver et d'inquiéter l'autorité royale. Madame de Pompadour se rappelait avec quel empressement le parti du Dauphin avait voulu l'expulser de Versailles, lors de l'attentat de Damiens; elle savait que les Jésuites, de concert avec la reine, avec ses filles, le Dauphin et la Dauphine et tous ceux des seigneurs de la cour qui étaient attachés aux

bonnes mœurs, cherchaient l'occasion d'amener Louis à un pieux repentir qui serait le signal de l'exil de sa maîtresse. Les Jésuites qui, dans d'autres occasions, avaient trouvé pour les rois une morale relâchée, qui s'accommodait à leurs penchants, ou étaient devenus plus rigides dans leurs principes en raison même des dénonciations auxquelles ils avaient été en butte, ou avaient trouvé leur intérêt dans une plus stricte adhésion aux bonnes mœurs, car c'était leur rigorisme même qui les rendait chers au Dauphin, avec lequel ils espéraient bientôt régner de nouveau sur la France.

» Les Jésuites étaient appelés à veiller d'autant plus scrupuleusement sur cette morale, et les principes qu'on leur attribuait et qui avaient été l'objet de tant d'accusations que leur Ordre se trouvait compromis par des querelles qui leur étaient suscitées à la fois dans toutes les parties du monde. Les grands succès qu'ils avaient d'abord obtenus en Chine, où ils avaient fondé une église nombreuse en ménageant les croyances et les coutumes du pays, avaient plus tard attiré sur cette église une persécution furieuse (1707 1724), lorsque la jalousie des Dominicains, qui les avaient dénoncés, fixa sur eux, par des controverses intempestives les regards et la jalousie du gouvernement chinois. En Amérique, leurs colonnies des missions, et en particulier celle du Paraguay, avaient excité la haine des deux cours despotiques de Madrid et de Lisbonne. Ils avaient réussi à fixer des peuples sauvages, avant eux errants dans les forêts; ils leur avaient enseigné, avec les premiers éléments de la religion, les premiers actes de la vie civile; ils leur avaient fait bâtir des villages et des églises, cultiver des champs, accumuler des richesses. Ces richesses, il est vrai, n'étaient pas pour eux, l'Ordre en disposait, mais ils les em-

ployaient à faire vivre des Indiens dans une grande aisance. Les missionnaires avaient résolu ce problème si difficile , devant lequel les Européens ont toujours échoué depuis , de faire passer les hommes de la vie sauvage à la vie civilisée ; plus notre expérience s'est accrue depuis lors , et plus notre admiration pour le succès des Jésuites dans les missions doit augmenter. Ils n'employèrent que la charité , l'amour et une providence paternelle ; les autres peuples ont voulu élever les sauvages par l'instruction , l'émulation , le commerce , l'industrie , et ils leur ont communiqué les passions des peuples civilisés , avant la raison qui pouvait les dompter et la police qui pouvait les contenir. Sur tout le globe , le contact de la race anglaise , hollandaise , française , avec les sauvages , les a fait fondre comme la cire devant un feu ardent. Dans les missions de l'Amérique , au contraire , la race rouge multipliait rapidement sous la direction des Jésuites. Leurs Indiens , disait-on , n'étaient encore que de grands enfants ; oui , mais après leur expulsion , les Espagnols , les Portugais , les Anglais , les Français en ont fait des tigres.

» Les Indiens des missions ne connaissaient que les Pères qui dirigeaient chaque village , n'obéissaient qu'aux Pères ; et dans un arrangement de territoire sur la frontière du Brésil , entre l'Espagne et le Portugal (1754, 1757) , les Indiens des missions avaient opposé quelques résistances aux ordres des deux rois. Voltaire , dans *Candide* et dans ses *Facéties* , attaque les Jésuites avec la dernière amertume pour leur royauté du Paraguay , et pour le recours aux armes des Indiens , lorsque des ordres arbitraires , insensés , de gouvernements aussi ignorants que cruels , venaient détruire leurs existences ; ce n'est pas la première fois qu'il oublie toutes les lois de l'humanité , de la justice ,

de la décence, lorsqu'il trouve l'occasion d'accuser les prêtres. » Il faut se rappeler que c'est le protestant Sismondi qui parle aussi bien que dans ce qui suit :

« Tout à coup une accusation d'une toute autre nature éclata contre eux en Portugal, par suite du scandaleux libertinage des têtes couronnées, qui, au dix-huitième siècle, semblait être devenu la plaie de toute l'Europe. Joseph, qui depuis 1750, régnait en Portugal, n'était pas moins dissolu dans ses mœurs que son père Jean V. Mais tandis que ce prince avait fait d'un couvent son harem, et qu'il avait perdu avant l'âge, dans les bras des religieuses, sa santé et sa vie, Joseph allait chercher des maîtresses dans les maisons les plus puissantes du Portugal. Il avait abandonné sans partage le pouvoir royal, ou plutôt le plus impitoyable despotisme, à son ministre Sébastien Carvalho, marquis de Pombal, homme actif, passionné, doué de vastes connaissances, mais haineux, ombrageux, cruel, qui entreprit de réformer les finances, l'administration, le commerce, la marine, l'armée, et qui ne fit le bien qu'à coups de hache. Pendant ce temps Joseph ne se réservait de l'autorité royale que le droit de se faire amener les plus belles femmes de sa cour. Le grand maître de la maison du roi, duc d'Aveyro, avait à se plaindre d'un double outrage; sa femme et sa fille avaient été l'une après l'autre, livrées au monarque voluptueux, et l'entremetteur Texeira, valet de chambre du roi, le lui avait dit en face. La jeune marquise de Tavora avait à son tour, peu après son mariage, subi la même ignominie. Tous les membres de ces deux maisons partageaient le ressentiment des époux offensés; et dans cette cour plus africaine qu'européenne, on croyait encore qu'un tel outrage ne pouvait être lavé qu'avec du sang.

On assure pourtant qu'avant de se hasarder au régicide, les offensés, suivant les usages d'Espagne, voulurent mettre leur conscience en repos, en consultant les théologiens casuistes. Ils s'adressèrent à trois Jésuites célèbres, les Pères Malagrida, Alexandre de Sousa et Mathos. Dans de telles consultations, on a toujours soin de cacher le nom des parties, et de donner le cas comme déjà arrivé. Il est probable qu'on en usa ainsi avec les Jésuites. Mais toute la procédure ayant été enveloppée d'un secret impénétrable, on ne peut que le supposer. On répandit seulement le bruit, qu'ils répondirent qu'après une telle provocation, l'homicide de l'offenseur ne serait qu'un péché véniel, et l'on assure qu'ils signèrent leur consultation. Peu de temps après, dans la nuit du 3 septembre 1758, comme le roi don Joseph revenait au palais de Belem, avec son valet de chambre Texeira, ministre de ses plaisirs, sa voiture fut assaillie par trois hommes à cheval, l'un d'eux tira sur le cocher avec une carabine qui ne fit point feu, les deux autres tirèrent sur la voiture et le roi fut blessé au bras droit. Les assassins prirent la fuite, et pendant quelques mois on crut que la police n'avait aucun indice sur les auteurs de l'attentat.

« Joseph, qui avait eu une grande frayeur, s'enferma pendant trois mois sans laisser parvenir d'autres personnes jusqu'à lui que son chirurgien et son ministre Pombal. Ce ministre avait feint, après quelque temps, d'abandonner des recherches infructueuses. Tout à coup il fit arrêter, dans un même jour, le duc d'Aveyro, ses affidés, ses domestiques et tous les membres de la famille Tavora. Les Jésuites furent en même temps gardés à vue dans leur monastère. Le procès fut aussitôt instruit par un tribunal extraordinaire dans les formes les plus

terribles. Tous les accusés furent soumis à d'effroyables tortures ; un seul , le duc d'Aveyro , se laissa arracher par la douleur , des confessions qu'il révoqua ensuite. L'arrêt qui dictait la vengeance de la part de Joseph , fut enfin prononcé le treize janvier 1759. Le duc d'Aveyro, le marquis de Tavora , ses deux fils , ses deux gendres , et plusieurs domestiques de ces seigneurs , en tout onze personnes , furent rompus vifs , brûlés et leurs cendres jetées au vent. La marquise de Tavora eut la tête tranchée ; elle passa de la prison à l'échafaud sans avoir été interrogée. Quant à la jeune femme qui avait attiré ce désastre sur l'illustre et malheureuse famille à laquelle elle venait de s'allier , elle ne fut pas même nommée dans le procès ; toutefois , elle fut pour la vie enfermée dans un couvent. Les trois Jésuites , Malagrida , Alexandre Sousa et Mathos , furent dénoncés comme complices de l'attentat ; mais le Pape ayant refusé un bref pour autoriser leur supplice , ils furent déferés à l'inquisition pour de prétendues hérésies et des actes de magie , et Malagrida fut brûlé le vingt septembre 1761 ; les deux autres moururent en prison. Mais , sans attendre le jugement de son procès , le roi avait donné un édit le trois septembre 1759 , pour chasser tous les Jésuites du Portugal. Tous leurs biens avaient été confisqués , leurs meubles ayant été embarqués , on les jeta , dépourvus de tout , au nombre de plus de six cents , sur les côtes d'Italie.

» L'atrocité des procédures de Lisbonne , l'in vraisemblance ou l'absurdité des accusations intentées contre Malagrida , et la dureté avec laquelle avait été exécutée la déportation de cette foule de Jésuites , parmi lesquels il y avait beaucoup de vieillards et de malades , comme aussi plusieurs hommes qui ont acquis un grand nom dans les

lettres , semblèrent faire moins d'impression sur l'Europe , que l'accusation portée contre ces religieux de favoriser le régicide. La violence despotique de Pombal , qu'on savait être leur ennemi , la cruauté impitoyable et la poltronnerie de Joseph , n'empêchèrent pas les ennemis de l'Ordre de donner créance à des accusations que les parlements de France avaient , de leur côté , portées contre lui , dès le temps de Henri IV..... Mais la magistrature de France regardait l'Ordre des Jésuites comme un ancien ennemi , qu'elle voulait écraser ; accoutumée à chercher des crimes et à les établir sur des preuves légales qui ne satisfaisaient point la conscience , elle semblait renoncer à toute bonne foi , lorsqu'elle prenait à tâche de charger un prévenu. Les parlementaires , d'accord avec les Jansénistes , employaient toute la subtilité de leur esprit à démêler , dans toutes les conspirations découvertes contre tous les rois , l'influence des Jésuites. En voyant ce qui se passait en Portugal , il n'y avait plus à douter , disaient-ils , qu'ils n'eussent été les instigateurs de Damién. Les philosophes qui chaque jour devenaient plus nombreux et acquéraient plus de pouvoir dans l'état , prétendaient être plus impartiaux et tenir la balance égale entre les Jésuites et les Jansénistes ; mais ils en profitaient pour accueillir toutes les accusations contre les uns comme contre les autres , et les flétrir tous également. Dans des écrits plus sérieux , ils s'attachaient en même temps à faire ressortir la fatale influence sur les affaires publiques , du fanatisme et de la superstition ; et ils applaudissaient à tous les projets pour abolir le plus puissant et le plus habile des Ordres religieux , se croyant assurés qu'après celui-là , les autres ne tarderaient pas à tomber. »

Voilà comme le protestant Sismondi dévoile les causes

et les auteurs de la destruction des Jésuites. C'est encore à lui que nous empruntons les particularités suivantes :

« Le duc de Choiseul marchait rapidement vers la place de premier ministre. Il s'était en même temps assuré des parlements, en sorte qu'il pouvait tourner tous les pouvoirs de l'état contre les Jésuites. Il avait été lui-même élevé dans leurs collèges. Voltaire leur devait aussi sa première éducation, car on remarque avec étonnement que c'était par leurs leçons que s'étaient formés tous ceux qui contribuèrent à renverser cette Eglise que les Jésuites avaient pour mission spéciale de défendre. Le duc de Choiseul secondé par la Pompadour, eut peu de peine à faire entrer dans ses vues Louis XV.

» Comme la fermentation s'accroissait en France contre les Jésuites, un incident fournit au parlement de Paris l'occasion qu'il cherchait de procéder contre cet Ordre. Les établissements des missions, où les convertis indiens travaillaient pour un fonds commun administré par les Pères, avaient amené ces religieux à se charger d'une immense administration économique; c'était leur affaire de nourrir et de vêtir tout un peuple, de pourvoir enfin à tous ses besoins. Ils faisaient donc en réalité le commerce. Le Père Lavalette, Jésuite français, procureur des missions à la Martinique, y était chargé de ces vastes intérêts mercantiles; mais plusieurs de ces vaisseaux furent capturés par les Anglais, en 1755, avant toute déclaration de guerre, lorsqu'ils s'emparèrent par surprise de toute la marine marchande de France. Le Père Lavalette ne put faire face à une perte si énorme, et l'Ordre, par un calcul sordide, prit le parti de l'abandonner, au lieu de payer ses dettes. L'Ordre y gagna de se voir condamné par le parlement de Paris à payer toute la faillite; l'Ordre y gagna de voir ses

constitutions examinées, censurées, condamnées par ce parlement, et sa propre existence déclarée un abus.

« L'abbé de Chauvelin, conseiller au parlement de Paris Montclar, procureur général du parlement d'Aix, et Lachalotais, procureur général au parlement de Rennes, se distinguèrent surtout dans cette polémique, où ils montrèrent, observe Sismondi, plus d'esprit que de bonne foi; tandis que l'Ordre qui passait pour pouvoir donner des leçons de la politique la plus astucieuse, ne montra pour sa défense que faiblesse, que trouble et qu'incapacité. Il est vrai, ajoute le même auteur, que bien peu d'hommes ont assez de force dans le caractère pour rester dignes d'eux-mêmes quand le torrent de l'opinion publique se déclaine contre eux. Le concert d'accusations et le plus souvent de calomnies que nous trouvons contre les Jésuites dans tous les écrits du temps a quelque chose d'effrayant. Tout l'ordre judiciaire, tous les vieux Jansénistes, une grande partie du clergé séculier et des autres monastiques, jaloux de celui qui les avait si longtemps primés, tous les philosophes et ceux qui se prétendaient esprits forts, tous les libertins qui ne voulaient plus de freins pour leurs mœurs, s'étaient réunis pour dénoncer les Jésuites et pour proclamer leur abaissement comme un triomphe de la raison humaine. En même temps tous les souverains semblaient se déclarer contre eux. Les républiques de Venise et de Gènes venaient de limiter leurs privilèges; à Vienne, une commission impériale les avait privés des chaires de théologie et de philosophie; à Turin, le roi venait de sévir contre l'un d'eux; tous les princes de la maison de Bourbon, à Madrid, à Naples, à Parme, se rangeaient parmi leurs ennemis, et cependant on voyait arriver les uns après les autres à Civitta-Vecchia des vaisseaux chargés de ces Pères.

En 1759 , c'étaient ceux du Portugal ; en 1760 , ceux de l'Amérique portugaise ; en 1761 , ceux de Goa et des Indes Orientales. Ces derniers , au nombre de cinquante-neuf , à leur entrée dans la Méditerranée , eurent le malheur de tomber aux mains des Algériens , qui cependant se laissèrent toucher de compassion et les relâchèrent. Lorsque l'univers semble ainsi conjuré contre quelques hommes , ils peuvent encore trouver le courage de la résignation ; mais où chercheraient-ils l'espérance , sans laquelle on n'a plus ni prudence ni adresse.

» La Pompadour aspirait surtout à se donner une réputation d'énergie dans le caractère , et elle croyait en avoir trouvé l'occasion en montrant qu'elle savait frapper un coup d'état. La même petitesse d'esprit avait aussi de l'influence sur le duc de Choiseul ; de plus , tous deux étaient bien aises de détourner l'attention publique des funestes événements de la guerre. Ils espéraient acquérir de la popularité en flattant à la fois les philosophes et les Jansénistes , et couvrir les dépenses de la guerre par la confiscation des biens d'un Ordre fort riche , au lieu d'être réduits à des réformes qui attristeraient le roi et aliéneraient la cour. Il fallait , il est vrai , triompher de l'opposition du monarque , qui , au milieu de ses débauches , conservait les scrupules et les terreurs de la dévotion , et qui laissait percer tour à tour son aversion contre les Jansénistes et les philosophes ; mais sa concubine était accoutumée à le faire céder. Le parlement de Paris , par un arrêt du six août 1761 , avait ajourné les Jésuites à comparaître dans l'année , pour ouïr jugement sur leur constitution , et en attendant il avait ordonné la clôture de leurs collèges. Le roi , dans son irrésolution accoutumée , imposa silence au parlement , et consulta une commission de quarante évêques. Ces prélats ,

après avoir examiné les constitutions des Jésuites , se prononcèrent pour la conservation de cette Société. Le roi accueillit leur décision avec plaisir , et rendit un édit qui laissait subsister les Jésuites , en modifiant leurs constitutions. Le parlement , secrètement encouragé par le duc de Choiseul , refusa d'enregistrer cet édit. Le roi montra d'abord quelque humeur de cette résistance , mais bientôt il oublia cet édit. Quelques mois après il le retira , et le parlement ayant attendu le terme fixé pour l'ajournement de l'Ordre , prononça , le six août 1762 , un arrêt par lequel , il condamnait l'institut des Jésuites , les sécularisait , et ordonnait la vente de leurs biens. Ces biens se trouvèrent avoir été en grande partie sequestrés ou détournés , en sorte que le ministre des finances n'y trouva point la ressource sur laquelle il avait compté. On croyait le roi fort agité : il montra au contraire l'indifférence la plus apathique. Lorsque Choiseul lui demanda son consentement final : *Soit* , répondit-il en riant , *je ne serais pas fâché de voir le Père Desmarets (son confesseur) en abbé.*

» Cependant , continue le protestant Sismondi , la persécution contre les Jésuites s'étendait de pays en pays avec une rapidité qu'on a peine à s'expliquer. Choiseul en faisait désormais pour lui-même une affaire personnelle. Il s'attachait surtout à les faire chasser de tous les états de la maison de Bourbon , et il profita dans ce but de l'influence qu'il avait acquise sur le roi d'Espagne , Charles III , précédemment roi de Naples. Ce monarque , qui donnait à la chaise la plus grande partie de son temps , avait cependant la prétention d'être réformateur , peut-être même philosophe. Il regardait avec quelque mépris les usages et les préjugés espagnols , et , en arrivant de Naples il aurait volontiers donné à sa cour un aspect ou napolitain ou français.

Deux italiens , le Gênois Grimaldi et le Napolitain Squillace , avaient été ses ministres ; Grimaldi , qui avait le ministère des affaires étrangères , était tout dévoué à Choïseul ; Squillace , chargé des finances et de la guerre , penchait pour l'Angleterre. Il avait commencé par se rendre odieux en soumettant Madrid aux taxes sur les comestibles qu'il avait vues fructifier à Naples ; mais il offensa bien plus profondément les Espagnols en voulant changer le costume national. Pour rétablir la sécurité dans les rues de Madrid , où les rencontres armées , et les assassinats étaient très fréquents , il fit éclairer la ville par cinq mille reverbères ; jusqu'alors on avait été plongé dans une obscurité profonde. Il interdit en même temps le grand manteau et le grand chapeau rabattu , sous lesquels les hommes n'étaient pas moins méconnaissables que s'ils eussent été masqués. Cette ordonnance excita dans Madrid , le 26 mars 1766 , le plus violent soulèvement ; une partie de la garde wallonne , qui seule résista aux insurgés fut massacrée ; le roi , contraint de paraître sur le balcon du palais , capitula avec le peuple ; il abandonna le monopole des comestibles , il retira l'ordonnance funeste sur les chapeaux et les manteaux , il exila Squillace , et cependant il s'enfuit dans la nuit à Aranjuez , ne pouvant supporter la vue d'un peuple qui lui avait désobéi.

» Charles III conservait un profond ressentiment de l'insurrection de Madrid , il la croyait l'ouvrage de quelque intrigue étrangère ; on réussit à lui persuader quelle était l'œuvre des Jésuites , et ce fut le commencement de leur ruine en Espagne. Des bruits de complots , des accusations calomnieuses , des lettres apocryphes destinées à être interceptées , et qui le furent en effet , achevèrent de décider le roi. Il s'entendit avec le comte d'Aranda , président de

Castille , homme énergique et taciturne , qui avait déjà eu avec Choiseul des relations secrètes. Ce fut lui qui , apportant à Charles III une écritoire de poche et du papier , lui fit écrire de sa propre main , sans témoin , dans son cabinet , le décret pour la suppression des Jésuites ; il envoya des circulaires aux gouverneurs de chaque province , avec ordre de les ouvrir à une certaine heure et dans un endroit déterminé. Le trente-un mars 1767 , à minuit , fut le moment choisi pour l'exécution des ordres qu'elles portaient. Les religieux , chers à l'Espagne , devaient être enlevés tous au même moment , soustraits aux regards d'un peuple fanatique , et déportés non-seulement sans accusation , sans jugement , mais sans que la cour de Madrid ait daigné depuis expliquer sa conduite. Les six collèges de Jésuites à Madrid furent investis en même temps par des troupes. Les Pères furent forcés d'entrer dans des voitures préparées pour eux , avec le plus d'effets qu'il leur fut possible de rassembler dans ce moment de surprise. Avant le jour ils étaient déjà bien loin de Madrid ; les dragons qui les accompagnaient ne permettaient aucune communication avec les voitures.

» On les entraîna vers la côte sans leur accorder un jour de repos , on les embarqua aussitôt sur des vaisseaux de transport qui ne devaient plus communiquer avec le rivage. et lorsqu'ils furent rassemblés , plusieurs frégates furent chargées de les escorter jusqu'à Civita-Vecchia. Charles III , par une lettre adressée au Pape , le même jour trente-un mars , les lui renvoyait comme ayant cessé d'être espagnols pour devenir ses sujets ; leur promettant toutefois une petite pension alimentaire de deux pauli , ou un peu plus d'un franc par jour. Le gouverneur de Civita-Vecchia , qui n'était point prévenu , ne voulut pas les recevoir , et ces

malheureux, parmi lesquels il y avait beaucoup de vieillards et de malades, entassés comme des criminels à bord des bâtiments de transports, furent réduits pendant des semaines à courir des bordées en vue de la côte. Beaucoup d'entre eux périrent. Enfin la république de Gènes, touchée de compassion pour des religieux, jusqu'alors l'objet de la vénération publique, et qui n'étaient accusés d'aucune offense, consentit qu'on débarquât les autres en Corse. Choiseul fut sur le point de se brouiller avec le sénat par ressentiment de cette humanité, et ce fut par suite de cette querelle que la république céda la Corse à la France. (Quelques mois après cette union, le quinze août 1769, naquit en Corse un enfant qui, monté un jour sur les débris des trônes de France, d'Espagne, de Portugal et de Naples, dut faire manger à tant de rois déchus les fruits amers de l'injustice qu'ils avaient semée.)

» La violente arrestation des Jésuites qui s'était faite en un même jour dans l'Espagne d'Europe, se poursuivit cependant avec le même secret et la même rigueur dans toute les possessions de la monarchie espagnole. Au Mexique, au Pérou, au Chili, enfin aux Philippines, ils furent également investis dans leurs collèges le même jour, à la même heure, leurs papiers saisis, leurs personnes arrêtées, embarquées; on craignait leur résistance dans les missions, où ils étaient adorés par les nouveaux convertis; ils montrèrent au contraire une résignation et une humilité unies à un calme et à une fermeté vraiment héroïques. » Tel est le témoignage aussi glorieux que peu suspect que rend aux Jésuites le protestant Sismondî.

« Clément XIII, continue le même auteur protestant, regardait les Jésuites comme les défenseurs les plus habiles et les plus constants de la religion et de l'Eglise, il avait

un tendre attachement pour leur Ordre, leurs malheurs lui arrachaient sans cesse des larmes, il se reprochait en particulier la mort des infortunés qui avaient péri en vue de Civita-Vecchia; il donna des ordres pour que tous les déportés qui lui arrivaient successivement d'Europe et d'Amérique fussent distribués dans les états de l'Eglise, où plusieurs d'entre eux acquirent dans la suite une haute réputation littéraire. Mais en même temps il adresse les plus vives instances à Charles III pour le fléchir. Loin d'y réussir, loin de déterminer ce monarque à motiver sa barbarie autrement que par les généralités les plus vagues, il ne put empêcher que Charles III et le duc de Choiseul entraînaient dans le même système de persécution les deux autres branches de Bourbon en Italie. Ferdinand de Naples, qui depuis dix mois était réputé majeur, mais qui abandonnait toujours son gouvernement à son ministre Tanucci, lequel se conduisait par les ordres d'Espagne, fit investir, au milieu de la nuit du trois novembre 1767, tous les couvents et les collèges des Jésuites, dans tout le royaume des Deux-Siciles; toutes les portes furent enfoncées, tous les meubles séquestrés, et les moines, auxquels on ne laissa prendre que leurs seuls habits, furent entraînés vers la plage la plus voisine, où on les embarqua aussitôt. On ne permit ni aux malades, ni à ceux qu'accablait la vieillesse, de demeurer en arrière, et tout fut exécuté avec tant de précipitation que ceux qu'on avait enlevés à Naples à minuit, au point du jour faisaient déjà voile vers Terracine.

» Parme dont le souverain trop jeune pour gouverner, obéissait à un Français Guillaume du Tillot, qui agissait comme premier ministre, avait déjà attaqué de plusieurs manières les immunités ecclésiastiques, et interdit les donations faites à l'Eglise par des séculiers. Lorsque Ferdinand

de Parme supprima à son tour les Jésuites et les chassa de ses états, ce fut pour le vieux pontife comme un affront qui lui était fait, non-seulement par un prince plus faible que lui, mais encore par un feudataire de l'Eglise. Le vingt janvier 1768, il publia une sentence par laquelle il annulait tout ce qui s'était fait contre l'autorité de l'Eglise dans ses duchés de Parme et de Plaisance. Et il déclarait que les administrateurs de ces états avaient encouru l'excommunication prononcée dans la bulle : *In cœna Domini*.

» Choiseul, qui attachait sa gloire au pacte de famille (entre les branches bourbonniennes) se hâta de prêter main forte au plus faible des princes Bourbons, qu'il prétendait être opprimé par le Pape. Quelque peu fondée que fut originairement la prétention de l'Eglise à la souveraineté de Parme et de Plaisance, observe Sismondi, c'était un fait accompli depuis des siècles dans le droit public, et quoique les grandes puissances, en disposant de l'héritage des Farnèse par les divers traités du dix-huitième siècle, y eussent eu peu d'égards, elles n'avaient point, par leur silence, aboli un droit constamment invoqué, et par le Saint Siège, qui le réclamait, et par les habitants de Parme et de Plaisance, qui y trouvaient une garantie; mais le duc de Choiseul était charmé de trouver une occasion de querelle avec le Saint Siège. Il n'avait pas pardonné à Clément XIII d'avoir confirmé les Jésuites dans tous les privilèges par sa bulle dite *Apostolicam*, de les avoir justifiés sur tous les points, d'avoir fait dans cette bulle l'éloge le plus pompeux de leur zèle, et de leurs services et de leurs talents, justement à l'époque où tous les parlements du royaume les condamnaient et où lui-même il sollicitait à Rome la suppression de l'Ordre; il s'entendit avec le roi de Portugal, le roi d'Espagne, le roi de Naples, qui tous avaient montré

plus encore que lui leur inimitié contre l'Ordre des Jésuites. Il fit faire par le marquis d'Aubeterre, ambassadeur de France à Rome, les représentations les plus fortes ; mais il ne se donna pas même le temps d'en attendre l'effet : le onze juin 1778, le marquis de Rochechouart prit possession d'Avignon et du comtat venaissin, tandis que le ministre faisait publier un écrit anonyme dans lequel il attaquait les droits du Pape sur ces petites provinces, car l'intention du ministre était de profiter de cette querelle pour les garder. De la même manière, le roi de Naples prenait possession de Bénévent et de Pontecorvo, districts appartenant à l'Eglise et enlevés dans ses états. Le premier président, ainsi que neuf commissaires du parlement d'Aix, avaient accompagné à Avignon le marquis de Rochechouart et y avaient fait publier un décret de ce parlement qui réunissait la ville d'Avignon et le comtat venaissin au domaine de la couronne, comme si c'était le prononcé d'une sentence juridique. A l'approche des deux régiments qui les escortaient, le vice-légat était parti immédiatement pour Nice. Tous les biens des Jésuites furent séquestrés, une garde fut établie à la porte de leur collège et de leur noviciat, et un économc fut chargé de fournir sur leurs revenus journallement à leur subsistance. Les quatre cours de la maison de Bourbon n'étaient point satisfaites encore de cette exécution militaire ; de concert avec la maison de Bragance, elles revenaient à la charge auprès de Clément XIII pour obtenir la suppression de cet Ordre religieux. Il mourut presque subitement, à l'âge de soixante-seize ans, dans la nuit même qui précédait le jour qui lui semblait fatal et qu'il désirait ardemment ne point voir.

» Sur la nouvelle de la mort de Clément XIII, le cardinal de Bernis était parti pour Rome, chargé de défendre les

intérêts de la France dans le futur conclave; et surtout de lui procurer un pape favorable aux prétentions des quatre cours, de Versailles, de Madrid, de Lisbonne et de Naples, pour la destruction de l'Ordre des Jésuites. Bernis arrêta son choix sur Laurent Ganganelli, moine cordelier, âgé de soixante-quatre ans et fait cardinal par Clément XIII en 1759. On s'accordait à louer son instruction, sa modération, sa connaissance de l'état actuel des esprits, et son équité. Après trois mois de conclave, les cardinaux du parti des Bourbons l'emportèrent, et Ganganelli fut élu le 19 mai 1769.

» Il prit le nom de Clément XIV, il donna immédiatement des preuves de sa modération, en abandonnant la querelle entamée par son prédécesseur avec le duc de Parme, et en empêchant la lecture de la bulle : *In cœno Domini*. Mais lorsque Choiseul le fit requérir d'abolir l'Ordre des Jésuites et d'abandonner à la France et à Naples les enclaves d'Avignon et de Bénévent, il répondit qu'il ne pouvait supprimer un Ordre sanctionné par dix-neuf de ses prédécesseurs, sans enquête, sans jugement; que n'étant qu'administrateur des biens de l'Eglise, il ne pouvait aliéner aucune partie de sa souveraineté; que toute cession qu'il ferait de ces provinces serait nulle de plein droit; que toutefois il n'était point en état d'opposer la force; le pût-il faire encore, il ne sacrifierait la vie d'aucun chrétien pour maintenir une puissance purement temporelle. Toutefois sa douceur et sa modération firent cesser l'aigreur avec laquelle la maison de Bourbon avait agi jusqu'alors envers le Saint Siège; des négociations furent ouvertes, quant à la restitution des deux petites provinces annexées à la Provence, une instruction approfondie fut entamée sur les motifs politiques qui avaient décidé les cours les plus puissantes

de l'Europe catholique à demander la suppression d'un Ordre religieux si accrédité, et ce fut seulement le vingt-un juillet 1773 que Clément XIV publia le bref par lequel il abolissait cet Ordre, non en punition d'aucun méfait, mais comme mesure politique et pour la paix de la chrétienté. (Rohrbacher, citant Sismondi, *Histoire univ.*, v. 27, p. 310.)

D'après ce qui précède, on voit que les Jésuites furent expulsés en 1767, des réductions qu'ils avaient fondées dans le Paraguay. Nous allons, reprenant les événements un peu en arrière, faire succinctement l'histoire de cette république chrétienne, fondée par les Jésuites au milieu d'un monde nouveau, d'un monde sauvage.

Les premiers sauvages qui se réunirent à la voix des missionnaires, furent les Guarinis, peuples qui habitaient les bords du Parapané, du Pirapé et de l'Uruguay. Dirigés par les PP. Maceta et Cataldinos, ils formèrent une bourgade assez considérable. Bientôt d'autres sauvages à leur exemple vinrent se ranger sous la bannière de la civilisation, autour de la croix, ce phare de lumière et de salut qui, placé aux limites des deux mondes, éclaire les hommes sur la terre, et les sauve dans le ciel. A mesure que ces associations nouvelles se formèrent, on les comprit sous le nom général de réductions. Il y en eut trente en fort peu de temps. Cette république chrétienne qui réalise dans le nouveau monde, ce que les philosophes avaient rêvé de plus beau et ce que les législateurs n'avaient jamais pu parvenir à organiser aussi bien dans l'ancien, fit voir d'une manière irréfutable la puissance qu'ont les principes religieux quand on les donne pour base à une société.

« Le Paraguay, dit M. de Montesquieu, peut nous fournir un exemple de ces institutions singulières, faites pour

élever les peuples à la vertu. On a voulu en faire un crime à la Société; il est glorieux pour elle d'avoir été la première qui ait montré dans ces contrées l'idée de la religion jointe à celle de l'humanité; en réparant les dévastations des Espagnols, elle a commencé à guérir une des plus grandes plaies qu'ait encore reçue le genre humain. Un sentiment exquis pour tout ce qu'elle appelle honneur, et son zèle pour la religion lui ont fait entreprendre de grandes choses : elle y a réussi. » (*De l'Esprit des lois*, chap. vi, p. 40-41.)

« Les missions, dit M. de Buffon, ont formé plus d'hommes dans les nations barbares que les armées victorieuses des princes qui les ont subjuguées. Le Paraguay n'a été conquis que de cette façon; la douceur, le bon exemple, la charité et l'exercice de la vertu constamment pratiquée par les missionnaires, ont touché les sauvages et vaincu leur défiance et leur férocité; ils sont venus souvent d'eux-mêmes demander à connaître la loi qui rendait les hommes si parfaits, ils se sont soumis à cette loi et réunis en société. Rien ne fait plus d'honneur à la religion que d'avoir civilisé ces nations, et jeté les fondements d'un empire, sans autres armes que celles de la vertu. » (*Histoire naturelle*, Discours sur les variétés de l'esprit humain, V. III, in-4°, p. 306 et 307.)

« Les ennemis de la Société, dit M. Haller, dépriment ses meilleures institutions; on l'accuse d'une ambition démesurée, en la voyant former une espèce d'empire dans des climats éloignés; mais quel projet est plus beau et plus avantageux à l'humanité, que de ramasser des peuples dispersés dans l'horreur des forêts de l'Amérique, et de les tirer de l'état sauvage qui est un état malheureux; d'empêcher leurs guerres cruelles et destructives, de

les éclairer des lumières de la vraie religion, de les réunir dans une société qui représente l'âge d'or par l'égalité des citoyens et par la communauté des biens? N'est-ce pas s'ériger en législateur pour le bonheur des hommes? Une ambition qui produit tant de biens est une passion louable; aucune vertu n'arrive à cette pureté qu'on veut exiger : les passions ne la déparent point si elles servent de moyens pour obtenir le bonheur public. » (*Traité sur divers sujets intéressants de politique et de morale*, parag. 3, p. 120.)

* « Je ne crains pas d'avancer, dit. M. Mauratori, que l'Eglise catholique n'a point de missions aussi florissantes que celles qui sont sous la conduite des Pères Jésuites dans le Paraguay; la croix triomphe dans ces pays autrefois si barbares et aujourd'hui si bien policés; un grand nombre de peuplades adorent le vrai Dieu et jouissent du sort le plus digne d'envie; elles goûtent le plus grand bonheur qu'on puisse goûter sur terre, l'innocence et la paix. » (*Relation des missions du Paraguay*, traduite de l'Italien, imprimée à Paris chez Bordalet.)

Des faits graves avaient frappé l'esprit des missionnaires qui voulaient gagner à Jésus-Christ les sauvages de l'Amérique. Ceux qui jusqu'alors avaient travaillé à leur conversion, les abandonnaient à eux-mêmes la plupart du temps, après les avoir baptisés, instruits, et tout au moins s'ils résidaient au milieu d'eux ne s'occupaient aucunement de leur état civil. Ils en faisaient des chrétiens, ils ne s'occupaient pas d'en faire des citoyens. Ce soin était abandonné à des officiers, à des gouverneurs qui n'avaient qu'un but, celui de s'enrichir ou bien d'enrichir le fisc espagnol. De là des tyrannies de toutes sortes, des exactions intolérables. Non-seulement on prenait aux sau-

vages ce qu'ils possédaient, mais on leur prenait ce qu'ils aimaient, leurs femmes, leurs filles; on ne respectait rien en eux de ce qui tient au cœur de l'homme. Les malheureux sauvages, regardés par leurs cupides vainqueurs comme une propriété, comme un bétail, n'avaient aucune garantie ni de liberté, ni d'indépendance. Ils ne s'appartenaient même pas. On les dégradait, on les abrutissait. D'un côté, le missionnaire leur prêchait l'égalité chrétienne, de l'autre les conquérants les soumettaient à toutes les tyrannies que l'esprit du Christ réprouve et frappe d'anathème. Ils voyaient dans leurs vainqueurs tous les vices, toutes les passions, que la doctrine des missionnaires leur présentait comme détestables; trop faibles raisonneurs pour faire la part de la doctrine et celle des hommes, ils concluaient, en voyant les défauts et les vices de ces derniers, que la doctrine elle-même était mauvaise. En effet, on les volait, on les outrageait, on les déshonorait, on les massacrait, et ceux qui faisaient tout cela étaient des chrétiens! Les sauvages ne pouvaient pas manquer de prendre en horreur une religion qui avait de tels disciples. C'est ce qui malheureusement arrivait trop souvent.

Les Jésuites, pour remédier à ce mal, proposèrent aux autorités espagnoles, et principalement au souverain, de suivre à l'égard des Indiens une marche toute différente de celle qu'on avait jusqu'alors adoptée. Il s'agissait de pratiquer à leur égard ce qu'on leur enseignait, de les traiter avec justice et charité, par-dessus tout de les civiliser, d'en faire des citoyens et de leur donner la liberté à laquelle les hommes ont droit. En un mot les Jésuites se proposaient de leur enseigner ce grand principe de la réciprocité humaine, qui place le droit à côté du devoir et

réciiproquement. Ils ne voulaient, disaient-ils, rien changer à ce qui était déjà fait ; mais travailler seulement auprès des Indiens encore insoumis , et ils prenaient l'engagement de les amener à reconnaître le roi d'Espagne pour leur souverain. C'était là certainement la façon véritable et juste de faire des conquêtes légitimes , durables et fortement enracinées dans la reconnaissance des peuples. Longtemps on voulut voir en cela , une tentative de domination faite par l'Ordre des Jésuites et on refusa de seconder leurs vues , de permettre l'exécution de leurs projets. Enfin , Philippe III ayant donné son assentiment et donné plusieurs rescrits à cet égard , les Jésuites se mirent à l'œuvre. Tous les successeurs de ce prince avaient autorisé comme lui les fondations créées par les Jésuites. Il fallait à ces religieux un bien grand courage , un bien grand dévouement , car il ne suffisait plus d'affronter les dangers, les fatigues, de s'exposer au martyre pour amener à la foi chrétienne des peuples sauvages et barbares , des hommes féroces altérés de sang ; il fallait encore résister aux attaques de toutes sortes , aux calomnies suscitées par la haine envieuse de ceux qui se voyaient arracher leur proie par les religieux. La cupidité des gouverneurs , des officiers de la couronne ne trouvait plus son compte à ces conquêtes pacifiques , faites l'Evangile à la main.

Les commencements furent extrêmement difficiles. Il n'y avait encore que quatre réductions établies , quand les deux missionnaires fondateurs créèrent les lois , les règlements, les institutions qui assurèrent le bon ordre à l'intérieur et qui les mirent à l'abri des attaques extérieures. Prenant soin de tout à la fois , faisant non-seulement des chrétiens , des citoyens , mais encore des soldats , les Pères organisèrent une milice imposante , capable de re-

pousser, les armes à la main, tous les ennemis qui vinrent l'attaquer. Les réductions devinrent une barrière, un véritable rempart placé aux limites des possessions espagnoles.

Les Jésuites dominaient dans les réductions, mais ils reconnaissaient pour souverains les rois d'Espagne, et les Indiens comprenaient et respectaient parfaitement cette hiérarchie, quoi qu'on en ait pu dire. Les réductions soutinrent avec avantage la guerre contre les Portugais du Brésil et pour leur prouver leur reconnaissance, les rois d'Espagne leur accordèrent de nombreux privilèges. Les habitants des réductions ne payaient au gouvernement qu'un tribut très léger, un écu par tête. Encore les femmes, les enfants et les vieillards en étaient exempts. Ici empruntons quelques passages du récit des *Lettres édifiantes*, vol. 8, p. 331.

Dans deux décrets de Philippe IV, datés de 1659 et 1652, les réductions dont nous parlons, sont déclarées doctrines; c'est le nom que l'on donne dans l'Amérique espagnole, aux cures ou paroisses proprement dites; et il est ordonné à l'audience royale de Charcas d'y faire observer les droits du patronage royal, lequel n'y fut pourtant établis que par un troisième décret, du 15 juin 1654, par lequel Sa Majesté déclare que désormais ces mêmes réductions seront sur le pied des autres doctrines; que le provincial des Jésuites, ou en son absence, le supérieur des missions, chacun dans son département, présentera, pour chaque doctrine, au départ ou à la mort du missionnaire, trois sujets au gouverneur de la province, lequel, en qualité de vice-patron, choisira celui des trois qu'il jugera à propos; et que si les Jésuites refusaient de se soumettre à ce règlement, le gouverneur, de

concert avec l'évêque diocésain , nommera à ces cures des prêtres séculiers ou des religieux des autres Ordres.

Mais il est bon de savoir que ce règlement fut fait dans les circonstances les plus critiques , où les Jésuites se soient jamais trouvés au Paraguay. Toute l'Espagne et l'Europe entière étaient inondées de mémoires affreux contre ces missionnaires , ils étaient répandus par les partisans de Bernardin de Cardenas , évêque de l'Assomption. Un des griefs que ce prélat et ses procureurs à la cour d'Espagne avançaient avec le plus d'assurance contre eux , était que dans leurs réductions ils fraudaient autant qu'ils le pouvaient les droits du roi. Ils se défendirent très bien ; mais il leur fallut du temps , parce qu'on ne leur parlait de rien qu'en général. D'ailleurs il paraît qu'ils avaient contre eux le président du conseil royal des Indes , et ce fut ce qui donna occasion aux trois décrets dont je viens de parler.

Dans les deux premiers décrets qui étaient adressés à l'audience royale de Charcas , le roi laissait au provincial des Jésuites la liberté de changer les curés quand il le jugerait à propos , sans être même obligé d'en dire les raisons ; mais sous la même condition de proposer au gouverneur , trois autres sujets pour les remplacer ; et l'audience royale ayant communiqué ses ordres aux gouverneurs du Paraguay et de Rio de la Plata , qui avaient des réductions dans leurs gouvernements , ceux-ci les notifient au provincial des Jésuites , qui s'y soumit sans aucune difficulté.

Ceux qui avaient attiré aux Jésuites ces marques de défiance de la part du roi , ne s'y attendaient pas ; c'était un piège qu'ils leur tendaient , et ils n'y donnèrent point. Ils savaient bien , et nous en verrons plus d'une preuve

dans la suite de cette histoire, que s'ils avaient répondu, comme ils le pouvaient faire, sans qu'on y pût trouver à redire, qu'il était contre les instituts de posséder des curés laïques, leurs réductions se seraient bientôt trouvées sans habitants. Ils ne firent même aucune représentation : et leur prompte soumission fit plus que n'auraient pu faire les représentations les plus fortes. Ils ne manquent à rien de ce qu'ils doivent aux gouverneurs et aux évêques diocésains qui, de leur côté, dit don Antoine de Ulloa, « persuadés qu'un provincial connaît mieux ses inférieurs que personne, le laissent le maître du choix de ceux qu'il juge à propos d'établir en qualité de pasteurs de leurs réductions, comme ils le faisaient auparavant. » On trouve même le terme de réduction aussi souvent employé que celui de doctrine, dans les dernières cédules et autres rescrits des rois d'Espagne.

J'ai dit que dans chaque bourgade il y a ordinairement deux Jésuites : le second est presque toujours un missionnaire nouvellement arrivé d'Europe, ou un jeune prêtre qui vient de finir ses études de théologie dans l'Université de Cordoue ; il sert de vicaire au curé, et apprend en même temps la langue des Indiens. Il est même quelquefois nécessaire d'en envoyer un troisième, comme pendant les maladies épidémiques qui sont fort fréquentes dans ce pays, et sans lesquelles toutes les bourgades seraient aujourd'hui plus que doublées ; car alors, elles ne sont plus que comme de grands hôpitaux et deux prêtres ne suffiraient pas pour soulager les malades, pour leur administrer les sacrements, et pour enterrer les morts. Au reste, la subordination est parfaite entre les Jésuites, le curé est supérieur chez lui ; et comme il a toujours six enfants destinés à servir l'église, sa maison est une petite

communauté, où tout se fait au son de la cloche ; lui-même, quoique établi au nom du roi, est dans une dépendance entière du supérieur de la mission, qui est continuellement occupé à faire la visite des paroisses, et de son provincial, qui y fait aussi régulièrement la sienne ; de sorte que don Antoine de Ulloa n'a rien dit de trop en représentant tous ces missionnaires comme une famille bien réglée.

Le nombre des réductions est aujourd'hui de trente, dont les treize les plus proches du Parana sont du diocèse de l'Assomption, et ont été du gouvernement du Paraguay jusqu'à l'année 1726. Pour les raisons que je dirai dans la suite, Philippe V manda que par provision, et jusqu'à nouvel ordre, elles seraient sous la juridiction du gouverneur de Rio de la Plata. Quelque temps après, on recommença à inquiéter les néophytes, au sujet du tribut, et on fit de fortes instances au roi, pour l'engager à l'augmenter ; mais il le refusa, et par son décret du 28 décembre 1743, il défendit d'y rien ajouter ; il déclara même, que s'il lui était dû quelque chose du passé, il le remettait aux néophytes, et il voulut qu'on leur fit savoir qu'il en usait ainsi pour reconnaître leur fidélité et les importants services qu'ils lui avaient rendus.

Ces services dont nous parlerons aussi en leur temps, et tout ce que les Espagnols ont souvent à souffrir de la part des Indiens, ou non soumis, ou révoltés, sont une preuve qui devient de jour en jour plus sensible, qu'il serait à souhaiter qu'on eût tenu avec tous les peuples de l'Amérique, la même conduite, dont on a fait si souvent un crime aux Jésuites du Paraguay, et qui leur a attiré tant de persécutions. Mais ce qui prouve encore mieux l'animosité avec laquelle on s'est attaché à les tra-

verser, c'est que tandis que les Indiens qui étaient sous la conduite des autres religieux et des prêtres séculiers, étaient en possession de ne point payer de dimes aux évêques, on n'attaquait sur cela que ceux des Jésuites. On obtint même, en 1694, un édit qui leur ordonna de les payer; mais le chapitre de l'Assomption ayant représenté au conseil que les autres n'y avaient jamais été soumis, quoiqu'ils fussent plus en état de payer, le conseil jugea qu'il serait peut-être dangereux de vouloir les y soumettre. Dans la suite on suggéra à don Joseph de Paralta, évêque de Buénos-Ayres, d'exiger les dimes des dix-sept réductions, qui sont dans son diocèse; et il répondit qu'il s'en donnerait bien de garde, ayant reconnu par lui-même qu'elles n'étaient en état nullement de supporter cette charge.

On ne peut douter que le gouvernement intérieur des réductions ne roule principalement sur les missionnaires; le génie borné de leurs néophytes exige qu'ils entrent dans toutes les affaires, et qu'ils les dirigent autant pour le temporel que pour le spirituel. Cependant chaque bourgade a tous les mêmes officiers de justice et de police, que les villes espagnoles; un corrégidor, qui est choisi par les Indiens mêmes, avec l'assistance des missionnaires; des régidors et des alcades, qui sont choisis de la même manière. Mais ces élections doivent être confirmées par le gouverneur de la province; et comme on ne saurait guère compter sur la capacité de ces officiers, ils ne peuvent infliger aucune peine ni rien décider de quelque importance, sans l'approbation de leurs pasteurs. Ces peines, au reste, se réduisent à des prières, à des jeûnes, à la prison, et quelquefois au fouet; ces néophytes ne faisant point de fautes qui en méritent de plus sévères. Avant que

de les emprisonner on leur fait connaître leurs fautes avec beaucoup de douceur , et on a aucune peine à leur persuader qu'ils méritent le châtimement ; aussi le reçoivent-ils avec la même humilité , et il est sans exemple qu'aucun ait témoigné le moindre ressentiment contre ses juges. « Ils ont , dit don Antoine de Ulloa , une si grande confiance en leurs pasteurs , que quand ils auraient été punis sans sujet , ils croiraient l'avoir mérité. » Enfin , il y a dans chaque bourgade , un cacique , qui en est comme le chef ; mais ses principales fonctions sont pour le militaire ; il est exempt de tribut , aussi bien que son fils aîné.

On a cru devoir prendre les plus grandes précautions , pour empêcher que ces nouveaux chrétiens n'aient aucun commerce avec les Espagnols , et que ceux-ci n'aient pas même la liberté d'entrer dans leurs bourgades , si ce n'est à la suite de l'évêque et du gouverneur. La nécessité de cette précaution se fait sentir de plus en plus : il ne faut , pour s'en convaincre , que voir la différence qui se trouve entre ces néophytes et ceux pour lesquels on ne l'a point prise. « La fermeté des Pères de la Compagnie , dit don Antoine de Ulloa , qui a empêché qu'aucun Espagnol , aucun métis , aucun Indien , n'entre dans ces réductions , a donné lieu à bien des calomnies contre eux ; mais les raisons qu'ils ont eues d'en user ainsi , sont approuvées de toutes les personnes sensées. Il est certain que sans cela leurs Indiens qui vivent dans la plus grande innocence , qui sont d'une docilité parfaite , qui ne reconnaissent dans le ciel d'autre maître que Dieu , et sur la terre que le roi ; qui sont persuadés que leurs pasteurs ne leur enseignent rien que de bon et de vrai , qui ne connaissent ni vengeance , ni injustice , ni aucune des passions qui ravagent la terre , ne seraient bientôt plus reconnaissables. »

On a même été jusqu'à présent sans leur permettre de parler la langue espagnole; on se contentait d'apprendre aux enfants à lire et écrire dans cette langue. On apprenait aussi à lire et écrire le latin à ceux qu'on destinait à chanter dans les églises, et ils s'acquittaient de tout cela d'une manière qui surprenait; on croirait, en les entendant lire, qu'ils savent en perfection ces langues, et ils copient des manuscrits sans faire une faute, et d'un très beau caractère. La raison qui engageait les missionnaires à s'en tenir là, c'est qu'ils ne sortaient point de chez eux, soit qu'on les appelât pour quelque expédition militaire ou pour être aux travaux du roi, que quelque missionnaire ne les accompagnât pour leur servir en même temps d'aumônier et d'interprète, et qu'il y aurait eu beaucoup de danger pour eux à communiquer avec les Espagnols. Cependant Philippe V, craignant que cette réserve ne fit naître des soupçons contre la droiture des intentions des Jésuites, a ordonné, par son décret du 28 décembre 1743, qu'on enseignât à tous à parler espagnol; mais comme ils y ont une extrême répugnance, et qu'à moins qu'on ne les y force, on ne pourra jamais les y résoudre, on aura bien de la peine à y employer la voie de la rigueur.

Nous avons déjà vu que ces Indiens ont un esprit très bouché, et ne comprennent rien à ce qui ne tombe pas sous les sens. Cela parut à leurs premiers missionnaires aller jusqu'à la stupidité; ce qui les fit douter pendant quelque temps, si, au baptême près, on pourrait les admettre indifféremment à la participation des sacrements. Ils ne voulurent pas même se décider sur un point de cette conséquence sur leurs propres lumières; ils consultèrent les évêques du Pérou assemblés dans un concile à Lima, et la réponse qu'ils en reçurent fut qu'on ne devait les y

admettre qu'avec bien des précautions ; mais on n'eut pas longtemps besoin d'en user , parce qu'on s'aperçut bientôt que le Maître intérieur , qui donne , quand il lui plait , l'intelligence aux petits enfants , se communiquait d'une manière sensible aux nouveaux chrétiens. On n'a peut-être jamais vu d'épreuve plus convaincante d'une vérité qui est bien glorieuse à notre sainte religion , et qui prouve invinciblement qu'elle est la seule véritable , c'est qu'en même temps qu'elle pénètre les cœurs les plus durs des sentiments les plus nobles et les plus élevés , elle perfectionne la raison , et répand dans les esprits les plus vives lumières.

Ils réussissent , comme par instinct , dans tous les arts auxquels on les a appliqués , et on ne leur a appris que ceux qui leur étaient nécessaires , pour n'avoir pas besoin de recourir à des secours étrangers. On ne leur a reconnu aucune capacité pour inventer ; mais on s'est bientôt aperçu qu'ils avaient au suprême degré le talent d'imiter tout ce qu'ils voient. Il suffit par exemple de leur montrer une croix , un chandelier , un encensoir , et de leur donner la matière pour en faire de semblables ; on aurait de la peine de distinguer leur ouvrage du modèle qu'ils ont eu devant les yeux. Ils font et touchent très bien toutes sortes d'instruments de musique ; on leur a vu faire les orgues les plus composées sur la seule inspection qu'ils en ont eue ; aussi bien que des sphères astronomiques , des tapis à la manière de Turquie , et ce qu'il y a de plus beau dans les manufactures. Ils gravent sur l'airain , après l'avoir poli , toutes les figures qu'on leur trace ; ils ont naturellement l'oreille juste , et un goût d'harmonie singulier. Le Père Cattaneo , que j'ai déjà cité , assure qu'il a vu un enfant de douze ans jouer sur la harpe , d'une main sûre et légère , les airs les plus difficiles des motets de Boulogne. Ils ont d'ailleurs la voix

belle et sonore , ce que j'ai déjà dit qu'on attribue aux eaux de leurs rivières. C'est tout cela qui a engagé leurs missionnaires à établir dans toutes leurs églises un chœur de musique ; l'expérience leur ayant fait connaître d'ailleurs que rien ne contribue davantage à leur inspirer de la dévotion , à leur donner du goût pour le service divin , et à leur faire comprendre plus aisément les instructions qu'on leur fait, et qu'on a mises en chant.

Ce goût naturel a même beaucoup servi à peupler les premières réductions. Les Jésuites, en naviguant sur les rivières , s'aperçurent que quand , pour se désennuyer saintement, ils chantaient des cantiques spirituels , des troupes d'Indiens accouraient pour les entendre , et paraissaient y prendre un goût singulier. Ils en profitaient pour leur expliquer ce qu'ils chantaient ; et , comme si cette mélodie eût changé leurs cœurs , et les eût rendus susceptibles des sentiments qu'ils voulaient leur inspirer , ils n'avaient aucune peine à leur persuader de les suivre , ils les trouvaient dociles et peu à peu ils faisaient entrer dans leur esprit les plus grands sentiments de la religion. Ils réalisèrent ainsi dans ces pays sauvages ce que la fable raconte d'Orphée et d'Amphion.

Chaque réduction a une école , où les enfants apprennent à lire et à écrire ; il y en a une autre pour la musique et la danse. Don Antoine de Ulloa dit qu'on enseigne à quelques-uns le latin , et qu'ils l'apprennent fort bien ; mais je crois que cela se réduit à le lire correctement et à le bien prononcer. Le Père Cattaneo fut surpris à Buenos-Ayres de voir monter dans la chaire du réfectoire du collège de cette ville un jeune néophyte , pour y faire la lecture pendant la table, et de l'entendre lire en latin et en espagnol , aussi bien qu'aurait pu faire un homme parfaitement versé dans ces

deux langues. J'ai déjà dit qu'ils copient très exactement des manuscrits , et on en voit aujourd'hui à Madrid un très grand de la main des Indiens , qui ferait honneur au meilleur copiste , et pour la beauté du caractère et pour l'exactitude.

Il y a partout des ateliers de doreurs , de peintres , de sculpteurs , d'orfèvres , d'horlogers , de serruriers , de charpentiers , de menuisiers , de tisserands , de fondeurs , en un mot , de tous les arts et de tous les métiers qui peuvent leur être utiles. Dès que les enfants sont en âge de pouvoir commencer à travailler , on les conduit dans les ateliers , et on les fixe dans ceux pour lesquels ils paraissent avoir plus d'inclination , parce qu'on est persuadé que l'art doit être guidé par la nature. Leurs premiers maîtres ont été des Frères Jésuites , qu'on avait fait venir à ce dessein. Quelquefois même des missionnaires ont été obligés de mener la charrue , et de manier la bêche , pour les initier dans l'agriculture , et pour les engager , par leur exemple , à labourer la terre , à semer et à faire la récolte. Enfin , ces néophytes ont eux-mêmes bâti leurs églises sur les desseins qu'on leur en a donnés , et ces églises ne dépareraient pas les plus belles d'Espagne et du Pérou , tant par la beauté de la structure , que par la richesse et le bon goût de l'argenterie et des ornements de toutes les espèces.

Il n'en est pas de même de leurs maisons. Pendant bien des années rien n'était plus simple ni plus pauvre : elles étaient bâties de cannes revêtues d'un torchis ; on n'y voyait ni fenêtres , ni cheminées , ni sièges , ni lits ; tout le monde couchait dans des hamacs , qui ne paraissaient point pendant le jour ; le feu était au milieu , le jour et la fumée n'avaient point d'autre entrée ni d'autre issue que par la porte ; on y était assis à terre , et on y voyait presque

point de meubles. Aujourd'hui, elles sont aussi commodes, aussi propres et aussi bien meublées que celles des Espagnols du commun; on a même commencé à les bâtir de pierres et à les couvrir de tuiles.

Le travail des femmes n'est pas moins réglé que celui des hommes; au commencement de la semaine, on leur distribue une certaine quantité de laine et de coton, qu'elles doivent rendre le samedi au soir, toute prête à mettre en œuvre pour faire des toiles et des étoffes. Elles sont aussi quelquefois occupées à certains travaux de la campagne, qui ne passent point leur force et leur capacité.

Nous n'entrerons pas dans de plus grands détails ni sur ces réductions où les Jésuites ont souvent introduit en pratique le communisme évangélique, réalisant ainsi avec l'aide de la religion ce que les rêveurs mal avisés de tant d'époques et surtout de la nôtre, ont voulu réaliser avec leurs instincts et leurs convoitises. Nous terminerons ce chapitre par le détail donné dans les *Lettres édifiantes* sur l'expulsion des Jésuites des réductions. (Vol. 8., p. 382.)

Les Jésuites s'occupaient du soin d'étendre les missions, lorsque le contre-coup d'événements passés en Europe, vint renverser dans le nouveau monde, l'ouvrage de tant d'années et de patience. La cour d'Espagne ayant pris la résolution de chasser les Jésuites, voulut que cette opération se fit en même temps dans toute l'étendue de ses vastes domaines. Cevallos fut rappelé de Buenos-Ayres, et don Francisco Bukarely nommé pour le remplacer; il partit instruit de la besogne à laquelle on le destinait, et prévenu d'en différer l'exécution jusqu'à de nouveaux ordres qu'il ne tarderait pas de recevoir. Le confesseur du roi, le comte d'Aranda, et quelques ministres étaient les seuls auxquels fut confié le secret de cette affaire. Bukarely fit.

son entrée à Buenos-Ayres au commencement de 1767.

Lorsque don Pedro Cevallos fut arrivé en Espagne, on expédia au marquis de Bukarely un paquet chargé des ordres, tant pour cette province que pour le Chili où le général devait les faire passer par terre. Ce bâtiment arriva dans la rivière de la Plata au mois de juin 1767, et le gouverneur dépêcha sur-le-champ deux officiers, l'un au vice-roi du Pérou, l'autre au président de l'audience du Chili, avec les paquets de la cour qui les concernaient. Il songea à répartir ses ordres dans les différents lieux de sa province où il y avait des Jésuites, tels que Cordoue, Mendoza, Corrientes, Santa-Fé, Salto, Montévideo et le Paraguay. Comme il craignit que, parmi les commandants de ces divers endroits, quelques-uns n'agissent pas avec la promptitude, le secret et l'exactitude que la cour désirait, il enjoignit, en leur adressant ses ordres, de ne les ouvrir que le jour qu'il fixait pour l'exécution et de ne le faire qu'en présence de quelques personnes qu'il nommait, gens qui occupaient dans le même lieu les premiers emplois ecclésiastiques et civils. Cordoue, surtout l'intéressait, c'était dans ces provinces la principale maison des Jésuites et la résidence habituelle du provincial. C'est là qu'ils formaient et qu'ils instruisaient dans la langue et les usages du pays, les sujets destinés aux missions, et à devenir chefs des peuplades, on y devait trouver leurs papiers les plus importants. M. de Bukarely se résolut à y envoyer un officier de confiance, qu'il nomma lieutenant de roi de cette place, et que, sous ce prétexte, il fit accompagner d'un détachement de troupes. Il restait à pourvoir à l'exécution des ordres du roi dans les missions, et c'était le point critique. Faire arrêter les Jésuites au milieu des peuplades, on ne savait pas si les Indiens voudraient le souffrir, et il

y eût fallut soutenir cette exécution violente par un **corps de troupes** assez nombreux pour parer à tout événement ; d'ailleurs n'était-il pas indispensable , avant que de songer à en retirer les Jésuites , d'avoir une autre forme de gouvernement prête à substituer au leur , et d'y prévenir ainsi les désordres de l'anarchie ? Le gouverneur se détermina à temporiser , et se contenta , pour le moment , d'écrire dans les missions , qu'on lui envoyât sur-le-champ le corrégidor et un cacique de chaque peuplade , pour leur communiquer des lettres du roi. Il expédia cet ordre avec la plus grande célérité , afin que les Indiens fussent en chemins , et hors des réductions , avant que la nouvelle de l'expulsion pût y parvenir. Par ce moyen il remplissait deux vues , l'une de se procurer des otages qui l'assureraient de la fidélité des **peuplades** , lorsqu'il en retirerait les Jésuites ; l'autre de gagner l'affection des principaux Indiens par les bons traitements qu'on leur prodiguerait à Buenos-Ayres , et d'avoir le temps de les instruire du nouvel état dans lequel ils entreraient , lorsque , n'étant plus tenus par la lisière , ils jouiraient des mêmes privilèges et de la même propriété que les sujets du roi.

Tout avait été concerté avec le plus profond secret , et quoiqu'on eût été surpris de voir arriver un bâtiment d'Espagne , sans autres lettres que celles adressées au général , on était fort éloigné d'en soupçonner la cause. Le moment de l'exécution générale en était combiné pour le jour où les courriers auraient eu le temps de se rendre à leur destination , et le gouverneur attendait cet instant avec impatience , lorsque l'arrivée de deux chambekins du roi , l'Andalous et l'Aventurero , venant de Cadix , faillit rompre toutes ses mesures. Il avait ordonné au gouverneur de Montevideo , au cas qu'il arrivât quelques bâtiments d'Europe , de ne pas

les laisser communiquer avec qui que ce fût , avant que de l'en avoir informé ; mais l'un de ces deux chambekins s'étant perdus , comme nous l'avons dit , en entrant dans la rivière , il fallait bien en sauver l'équipage , et lui donner les secours que sa situation exigeait.

Les deux chambekins étaient sortis d'Espagne depuis que les Jésuites y avaient été arrêtés ; ainsi , on ne pouvait empêcher que cette nouvelle ne se répandit. Un officier de ces bâtiments fut sur-le-champ envoyé au marquis de Bukarely , et arriva à Buenos-Ayres le 19 juillet à dix heures du soir. Le gouverneur ne balança pas , il expédia à l'instant à tous les commandants des places , un ordre d'ouvrir leurs paquets , et d'en exécuter le contenu avec la plus grande célérité. A deux heures après minuit , tous les courriers étaient partis et les deux maisons des Jésuites à Buenos-Ayres investis , au grand étonnement de ces Pères qui croyaient rêver , lorsqu'on vint les constituer prisonniers et se saisir de leurs papiers. Le lendemain , on publia dans la ville un ban qui décernait peine de mort contre ceux qui entretiendraient commerce avec les Jésuites , et on y arrêta cinq négociants qui voulait , dit-on , leur faire passer des avis à Cordoue.

Les ordres du roi s'exécutèrent avec la même facilité dans toutes les villes ; partout les Jésuites furent pris sans avoir eu le moindre indice , et on mit la main sur leurs papiers. On les fit aussitôt partir de leurs différentes maisons , escortés par des détachements de troupes qui avaient ordre de tirer sur ceux qui chercheraient à s'échapper , mais l'on n'eut pas besoin d'en venir à cette extrémité. Ils témoignèrent la plus parfaite résignation , s'humiliant sous la main qui les frappait , et reconnaissant , disaient-ils , que leurs péchés avaient mérité le châtiment dont Dieu les punissait.

Les Jésuites de Cordoue, au nombre de plus de cent, arrivèrent à la fin d'août à la Encenada, où se rendirent peu après ceux de Corrientes, de Buenos-Ayres, et de Montevideo ; ils furent aussitôt embarqués, et ce premier convoi appareilla comme nous l'avons déjà dit, à la fin de septembre ; les autres pendant ce temps étaient en chemin pour venir à Buenos-Ayres attendre un nouvel embarquement.

On y vit arriver le 13 septembre un corrégidor et un cacique de chaque peuplade, avec quelques Indiens de leur suite ; ils-étaient sortis des missions avant qu'on se doutât de l'objet qu'on les faisait mander. La nouvelle qu'ils en apprirent en chemin leur fit impression, mais ne les empêcha pas de continuer leur route ; la seule instruction dont les curés eussent muni au départ leurs chers néophytes, avait été de ne rien croire de tout ce que leur débiterait le gouverneur général. « Préparez-vous, mes chers enfants, leur avait-il dit, à entendre beaucoup de mensonges. » A leur arrivée, on les amena en droiture au gouvernement, où je fus présent à leur réception. Ils y entrèrent à cheval au nombre de cent vingt, et s'y fornièrent en croissant sur deux lignes ; un Espagnol instruit dans la langue des Guaranis leur servait d'interprète. Le gouverneur parut à un balcon, il leur fit dire qu'ils étaient les bien-venus, qu'ils allassent se reposer, et qu'il les informerait du jour auquel il aurait résolu de leur signifier les intentions du roi ; il ajouta sommairement qu'il venait de les tirer d'esclavage, et les mettre en possession de leurs biens, dont jusqu'à présent ils n'avaient pas joui. Ils répondirent par un cri général, en élevant la main droite vers le ciel et souhaitant mille prospérités au roi et au gouverneur. Ils ne paraissaient pas mécontents, mais il était aisé de démêler sur leurs visages plus de surprise que de joie. Au sortir du

gouvernement, on les conduisit à une maison de Jésuites où ils furent logés, nourris et entretenus aux dépens du roi; le gouverneur, en les faisant venir, avait mandé le fameux cacique Nicolas, mais on écrivit que son grand âge et ses infirmités ne lui permettaient pas de se déplacer:

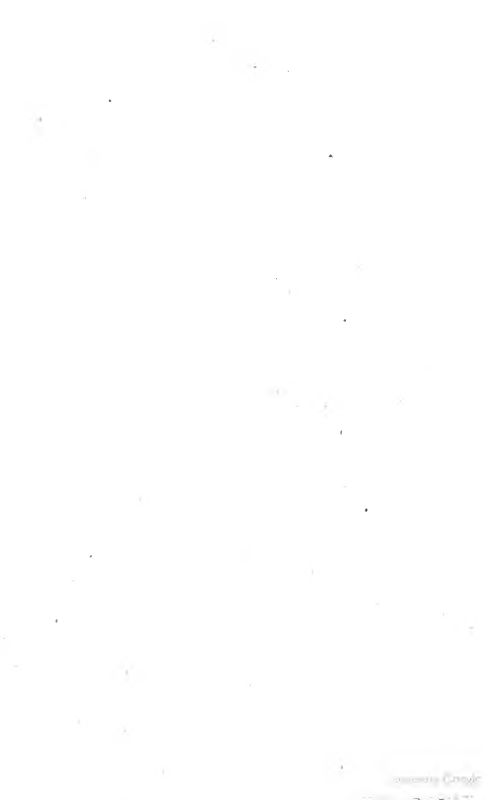
A mon départ de Buenos-Ayres, les Indiens n'avaient pas encore été appelés à l'audience du général, il voulait leur laisser le temps d'apprendre la langue, et de connaître la façon de vivre des Espagnols. J'ai plusieurs fois été les voir, ils m'ont paru d'un naturel indolent, je leur trouvais cet air stupide d'animaux pris au piège. L'on m'en fit remarquer que l'on disait fort instruits; mais comme ils ne parlaient que la langue guaranis, je ne fus pas dans le cas d'apprécier le degré de leurs connaissances, seulement j'entendis jouer du violon un cacique que l'on nous assurait être grand musicien; il joua une sonate et je crus entendre les sons obligés de la sérinette. Au reste, peu de temps après leur arrivée à Buenos-Ayres, la nouvelle de l'expulsion des Jésuites étant parvenue dans les missions, le marquis de Bukarely reçut une lettre du provincial qui s'y trouvait pour lors, dans laquelle il l'assurait de sa soumission et de celle de toutes les peuplades aux ordres du roi.

Ces missions des Guaranis, et des Tapes sur l'Uruguay, n'étaient pas les seules que les Jésuites eussent fondées dans l'Amérique méridionale; plus au nord, ils avaient rassemblé et donné aux lois les Majos, les Chiquites, et les Avipones. Ils formaient aussi des nouvelles réductions dans le sud du Chili du côté de l'île de Chiloe; et depuis quelques années il s'était ouvert une route pour passer de cette province au Pérou, en traversant les pays des Chiquites, route plus courte que celle que l'on suivait jusqu'à

présent. Au reste, dans les pays où ils pénétraient, ils faisaient appliquer sur des poteaux la devise de la Compagnie; et sur la carte de leurs réductions, faite par eux, elles sont énoncées sous cette dénomination : *Oppida christianorum*.

L'on s'était attendu, en saisissant le bien des Jésuites dans cette province, de trouver dans leurs maisons des sommes considérables; on en a néanmoins trouvé fort peu. Leurs magasins étaient à la vérité garnis de marchandises de tout genre, tant de ce pays que d'Europe; il y en avait même de beaucoup d'espèce qui ne se consomment point dans ces provinces. Le nombre de leurs esclaves était considérable, on en comptait trois mille cinq cents dans la seule maison de Cordoue. Ma plume se refuse au détail de tout ce que le public de Buenos-Ayres prétendait avoir été trouvé dans les papiers saisis aux Jésuites; les haines sont encore trop récentes, pour qu'on puisse discerner les fausses imputations des véritables. J'aime mieux rendre justice à la plus grande partie des membres de cette Société, qui ne participaient point au secret de ses vues temporelles; s'il y avait dans ce corps quelques intrigants, le grand nombre, religieux de bonne foi, ne voyaient dans l'institut que la piété de son fondateur, et servaient en esprit et en vérité, le Dieu auquel ils s'étaient consacrés. Au reste j'ai su depuis mon retour en France que le marquis de Bukarely était parti de Buenos-Ayres pour les missions, le 14 mai 1768, et qu'il n'y avait rencontré aucun obstacle, aucune résistance à l'exécution des ordres du roi catholique. On aura une idée de la manière dont s'est terminé cet événement intéressant, en lisant les pièces qui contiennent le détail de la première scène; c'est ce qui s'est passé dans la réduction d'Yapegu, située sur l'Uruguay,

et qui se trouvait la première sur le chemin du général espagnol ; toutes les autres ont donné l'exemple donné par celle-là.



CHAPITRE XX.

Persécutions dans l'Abyssinie ; persécutions à Alep et à Damas.

Nous avons laissé dans le 8^e chapitre du 8^e volume les persécutions en Abyssinie à l'année 1672. A partir de cette époque plusieurs essais furent tentés. « En 1698 , écrit du Maillet , il se trouvait au Caire des missionnaires italiens de la Réforme de Saint-François , indépendants du gardien de Jérusalem , et cependant entretenus aux dépens de la Custodie de Terre-Sainte , dont les religieux de cette ville (Mineurs observantins) demeuraient en un même hospice avec les premiers. Cette indépendance , et la dépense nécessaire à l'entretien de ces religieux missionnaires , chagrinant ceux de Jérusalem , ils agirent si fortement à Rome , soit en offrant de

se charger de la mission d'Egypte , et de fournir pour cela les sujets nécessaires , soit en y représentant d'autres choses , qu'enfin , après l'envoi de plusieurs commissaires en ces quartiers-ci , la Congrégation de la Propagation de la foi , établie à Rome , leur accorda cette mission d'Egypte. Le gouvernement de Jérusalem , en étant en conséquence entré en possession , renvoya d'abord tous les missionnaires qui étaient des sujets de cette même Congrégation , et n'en adopta que deux. Ceux qui avaient été congédiés , étant retournés à Rome , travaillèrent longtemps pour se faire rétablir en Egypte ; mais n'ayant pas trouvé moyen d'y réussir directement , ils y parvinrent par une autre voie. Ils présentèrent au Pape et à la Congrégation de la Propagation , une relation , laquelle a été imprimée. Elle était dressée par les deux des leurs que la Custodie de Terre-Sainte avait gardés , et portait en substance que telles et telles personnes y désignées les avaient assurées que , dans le pays des Fungi , sur les confins de l'Ethiopie , il y avait un grand nombre de familles chrétiennes qui s'y étaient retirées d'Abyssinie , lors de la persécution y livrée aux catholiques , en l'an 1640 ou 1641 dudit siècle ; que ces pauvres âmes , au nombre de plus de quinze cents , étaient sans pasteurs et sans aucun secours spirituel , offrant lesdits religieux de s'y transporter et de pénétrer même jusqu'en Ethiopie , où ils assuraient qu'il y avait beaucoup d'autres catholiques , et des dispositions favorables à réunir cette Eglise à la romaine. Cette permission ne fut pas seulement accordée à ces Pères ; mais l'on fut encore si persuadé de la réalité des choses qui étaient représentées , et du succès de la réunion de l'Eglise éthiopienne , que le pape Innocent douzième , sous lequel cela se passait , fit un fonds considérable pour l'en-

retien perpétuel d'un grand nombre de sujets destinés à cette mission, que l'on appela d'Ethiopie et dont le soin fut commis aux religieux réformés de Saint-François. On leur permit en même temps de tenir deux ou trois religieux au Caire, en qualité de procureurs de cette mission ; et, pour la commodité de ceux qui iraient ou viendraient d'Ethiopie même, d'avoir un hospice à Achmin (la Panapolis des anciens), dans la haute Egypte, lieu qu'ils avaient représenté être nécessaire pour le rafraichissement des religieux qui passeraient du Caire en Ethiopie, où il y aurait aussi beaucoup de fruits à faire auprès des chrétiens coptes, qui y étaient en grand nombre. C'est de cette sorte que ces religieux, exclus en quelque manière de l'Egypte, trouvèrent moyen de s'y rétablir. Cependant, comme on ne parlait à Rome, et dans toutes les cours catholiques, que de cette grande mission, les RR. PP. Jésuites crurent ne devoir point s'oublier dans cette conjecture si importante pour la gloire de la religion... Ils jugèrent à propos, avant de s'adresser à Sa Sainteté, de prévenir le roi de la résolution qu'ils avaient prise d'envoyer de leurs ouvriers dans cette grande mission d'Ethiopie ; résolution que Sa Majesté loua, et promit de seconder. Cette démarche ayant été faite, le R. P. Verseau, de leur Compagnie, passa de France à Rome avec de fortes lettres de recommandation... Il arriva au Caire, en 1697, avec des ordres de protection que lui et les siens y ont constamment éprouvée de ma part, bien au-delà de mes obligations. Je le reçus dans ma maison avec son compagnon. J'engageai ensuite la nation (française) à leur acheter et présenter une autre, ce qui n'avait point encore eu d'exemple... Quant à l'entreprise d'Ethiopie, j'en dis mon sentiment au R. P. Verseau et que ce serait une espèce de

miracle de pouvoir y pénétrer et plus encore de pouvoir s'y conserver et d'y faire quelque progrès. Je l'assurai , comme le temps l'a justifié , que l'histoire des chrétiens établis sur les confins de l'Ethiopie , était une fable , et lui promis cependant que je ne négligerais aucune occasion de contribuer au dessein qu'il me paraissait avoir de tenter une entrée dans cet empire. »

[Relation envoyée [15 février 1702] par le consul du Caire à M. de Ferriol , ambassadeur à Constantinople , touchant le dessein qu'ont les missionnaires d'entrer en Ethiopie , dans la relation historique d'Abyssinie , p. 359.)

Le 10 juin 1698, le P. Brévedent, déguisé en domestique, essaya avec le sieur Poncet , sans y être autorisé par son supérieur , de pénétrer en Ethiopie. La caravane , sous la direction d'un certain Hadgi-Ali , partit du Caire , mais fut obligée de séjourner fort longtemps dans la haute Egypte , par crainte des Arabes. Ce fut là que le P. Grepier , jésuite , envoyé par le P. Verseau , la rejoignit ; il avait pour mission de contremander le voyage ; mais , satisfait des précautions qu'on avait prises pour l'exécuter , il permit au P. Brévedent de le continuer. Le sieur Poncet , dans la relation de son voyage hors de l'Egypte , raconte que de Moscho à Dongola , la caravane rencontra en grand nombre des ruines d'ermitages et d'églises. On ne pouvait , dit-il , songer , sans être douloureusement ému , que ce pays , naguère chrétien , se trouvait tout à coup replongé dans les ténèbres de l'erreur , sans qu'il se fût trouvé personne qui pût , ou plutôt qui voulût faire des efforts pour le sauver du naufrage. Le P. Brévedent mourut en route. Il expira à Barcos des suites d'une inflammation , d'intestins , produite par l'usage intempestif d'un purgatif violent.

Poncet parvint à Gondar, où l'empereur le reçut honorablement. Au Caire, comme on ne recevait aucune nouvelle du P. Brévedent ni de l'issue de son voyage, les PP. Grenier et Paulet partirent avec des lettres du consul du Maillet. Le souverain les reçut à Sennaar avec infiniment d'égards et voulut bien les recommander lui-même à un ambassadeur que le Négous lui avait envoyé pour traiter de la paix entre les deux états. Ils partirent avec cet ambassadeur, mais depuis on n'entendit plus parler d'eux. Il est très probable qu'ils périrent assassinés en route, ou qu'arrivés en Abyssinie, ils y furent mis à mort en haine de la religion chrétienne.

On sait que plus tard, en 1705, Lenoir Du Roule, envoyé comme ambassadeur en Abyssinie, fut assassiné à Sennaar. Bruce, voyageur anglais, a l'infamie d'attribuer cet assassinat aux Franciscains réformés qui étaient en Nubie. Le motif qui les y aurait portés, est, suivant lui, la jalousie qu'ils éprouvaient, de voir que Du Roule allait ouvrir la mission d'Abyssinie aux Jésuites. Malgré cette catastrophe, des missionnaires qui étaient restés dans l'Albara, pénétrèrent en Abyssinie. Oustas, usurpateur, était sur le trône. Ce furent les PP. Libérat Weis, préfet apostolique d'Autriche; Michel Pie de Zerbor, de la province de Padoue, et Samuel de Bienno, milanais, religieux de Saint-François, qui firent cette tentative hardie. Oustas les reçut favorablement et leur donna pour interprète un moine abyssin qui appartenait à la communion romaine. Il se montra charmé de leurs vertus : mais cependant leur défendit les prédications publiques, qui, dit-il, auraient pu exciter du trouble dans le peuple. Quant à lui, il fréquentait les missionnaires, entendait la messe et y communiait. Ce fut peut-être ce qui causa sa

chute. Le peuple se montrant fort irrité, il déploya une grande sévérité pour le contenir. Une révolution s'en suivit, et la race de Salomon remonta sur le trône, en janvier 1714. Ce fut David, fils d'Yasous, au profit de qui cette révolution s'opéra. Le chef des moines de Débra-Libanos déclara alors dans une assemblée du clergé, et offrit de prouver, que trois prêtres catholiques avec un interprète abyssin étaient établis dans le Walkayt depuis plusieurs années, et qu'ils avaient été entretenus, protégés, consultés par Oustas, qui assistait souvent à la messe, célébrée suivant le rit romain. David, élevé dans les préventions du schisme, ordonna aussitôt d'arrêter les missionnaires et leur interprète, l'abba Grégoire. Les confesseurs furent conduits devant le plus partial et le plus barbare de tous les tribunaux. L'abba Masmari et Aduq Tesfo, qui avait fait le voyage du Caire et de Jérusalem, et qui entendait l'arabe, interrogèrent les Franciscains, et traduisirent leurs réponses. La première question fut ainsi formulée : « Recevez-vous, ou ne recevez-vous pas, le concile de Calcédoine, comme une règle de foi ; et croyez-vous que le Pape Léon l'a présidé et rédigé régulièrement et légitimement ? — Ils répondirent qu'ils regardaient le concile de Calcédoine comme le quatrième concile général ; qu'ils recevaient ses décisions comme des règles de foi ; qu'ils croyaient que le pape Léon l'avait présidé et rédigé régulièrement et légitimement, comme chef de l'Eglise catholique, successeur de saint Pierre, et vicaire de Jésus-Christ sur la terre. » A ces mots, un cri général s'éleva avec fureur du milieu de l'assemblée, et l'on n'entendit que ces paroles terribles : « Qu'ils soient lapidés ! quiconque ne leur jettera pas trois pierres sera maudit et ennemi de la Vierge Marie. » Et soudain cette

sentence cruelle fut exécutée. Un seul prêtre, homme distingué par son savoir et par sa piété, et l'un des chefs de l'assemblée, déclara avec véhémence que les missionnaires étaient jugés irrégulièrement et injustement; mais sa voix se perdit au milieu des clameurs de cette multitude de barbares. Les martyrs restèrent en butte à la fureur de leurs fanatiques ennemis. On leur mit une corde au cou, et on les traina sur une place derrière l'église d'Abbo, dans le chemin de Tedda, où, conformément à la sentence, on les lapida. Ils reçurent la mort avec une patience et une résignation égales à celles des premiers martyrs. Non contents de ce triple meurtre, les moines abyssins voulurent immoler l'abba Grégoire, interprète des prêtres d'Europe; mais David considérant que Grégoire, en résidant avec les missionnaires dans le Walkayt, n'avait fait qu'accomplir les ordres d'Oustas, alors son souverain, n'autorisa point sa mort, et le renvoya dans sa province. (*Henrion*, vol. III, p. 303.)

* Nous avons omis jusqu'à présent de parler des persécutions d'Alep, parce qu'il nous a été difficile de les caser, et aussi parce que nous attendions de la part d'un personnage éminent des détails qui nous avaient été promis touchant les persécutions à Alep et à Damas. Notre attente a été déçue.

Alep fut choisie pour l'établissement de la première mission qui fut envoyée en Syrie. Urbain VIII se décida à y envoyer des missionnaires en 1625. Les premiers furent Gaspard Manilier et Jean Stella. En arrivant sur cette terre, ils furent persécutés. C'est ainsi que partout, c'est ainsi qu'à toutes les époques, nous trouvons les ministres de Jésus-Christ, les propagateurs de l'Evangile en butte à la

haine , à la rage des ennemis de Jésus-Christ. Le sang des martyrs est la sève de la civilisation. Le chemin des souffrances, des épreuves de toutes sortes , est le chemin que suivent les conquérants du monde à la foi chrétienne. D'abord les Pères que nous venons de nommer furent expulsés. L'auteur des persécutions qu'ils endurèrent , fut Sylvestre, schismatique furieux et opiniâtre, mais souple et intrigant , qui se proposait d'éteindre la foi à Damas et dans la Syrie. Pour y réussir, il fallait être élu patriarche d'Antioche ; Athanase , son ennemi , l'était ; il plia sa haine à son ambition , sut gagner ses bonnes grâces et se fit nommer son successeur. Les habitants de Damas n'apprirent cette nouvelle qu'avec frayeur ; ils connaissaient le caractère violent et emporté de Sylvestre, et ils cherchèrent à le prévenir par un choix plus conforme aux canons et plus avantageux à la ville. Ils choisirent pour patriarche Cyrille ; on l'ordonna , il fut intronisé à Damas , avant que Sylvestre le fut à Constantinople , où il s'était transporté. Cette ordination imprévue l'étonna , il en fut alariné ; la crainte qu'elle ne fût confirmée à la Porte l'engagea dans toutes les manœuvres qu'il jugea capables de l'empêcher : il s'attacha le patriarche de Jérusalem et celui de Constantinople ; il s'appuya du crédit de quelques Seigneurs ottomans et obtint de la Porte un commandement qui , en l'établissant patriarche , lui permettait de faire arrêter ou exiler son concurrent et tous ceux qui suivraient son parti. Son ambition était satisfaite , il croyait sa puissance assurée et il ne s'occupait plus que des moyens d'assouvir sa fureur. Les missionnaires français en furent les premiers objets ; comme ils étaient le premier obstacle à ses prétentions , il conféra avec les deux patriarches , ses amis , sur les moyens de les éloigner , et ils obtinrent le *firman* ou l'ordre qu'ils

demandaient de nous exiler et de nous bannir de la mission.

L'expédition de cet ordre n'échappa point à M. le comte d'Andrezel , alors notre ambassadeur à la Porte ; par ce *firman* , les missionnaires étaient chassés de tous les endroits où il n'y aurait pas de consul de la nation française ; on voit assez que cet ordre ne regardait que la mission de Damas. M. l'ambassadeur en porta ses plaintes au grand visir ; il représenta à ce ministre combien cette démarche était contraire aux capitulations ; on suspendit l'exécution de cet ordre rigoureux. On travaillait à l'annuler , lorsque la mort nous enleva cet ambassadeur , si digne de la confiance du roi , et des regrets des catholiques de la mission. A la première nouvelle de ces ordres , dont Sylvestre était porteur , son compétiteur Cyrille se retira dans les montagnes ; l'usurpateur partit de Constantinople avec cet air de triomphe , par lequel la passion satisfaite croit se donner du lustre et couvrir la honte de ses démarches ; il se disait chargé de lettres qui l'autorisaient à mettre dans les fers quiconque se refuserait à ses lois ; il était accompagné d'un religieux , son procureur ou son agent , aussi furieux et plus fourbe que lui , et d'un *chavich* qui devait être l'exécuteur de ses ordres et le ministre de ses cruautés. Il entra dans Alep , son commandement fut signifié , on somma tous les chrétiens de le reconnaître pour patriarche ; l'évêque Gerasimos fut arrêté et envoyé en exil. Délivré de ce concurrent vertueux , il proposa deux formules ou professions de foi , qu'il avait lui-même dressées : l'une était pour les prêtres catholiques et contenait une malédiction contre la religion des Francs , contre le Pape et contre le huitième concile , c'est-à-dire selon les Grecs contre le concile de Florence ; cette profession devait être lue publiquement ; l'autre était pour les laïques , elle consistait dans

●

la manière de souscrire à la première et dans une protestation de n'avoir jamais de commerce avec les prêtres francs ni de croyance dans ce qui est enseigné par le Pape. Ces formules révoltèrent beaucoup de catholiques ; ils regardèrent cette souscription comme une espèce d'apostasie , un grand nombre de prêtres la reçut ; ceux qui la refusèrent, allèrent dans les montagnes se joindre au patriarche Cyrille. L'église des Pères francs n'en fut pas moins fréquentée. Sylvestre envoya , le jour de la fête du saint-Sacrement , son chavich avec des hommes armés pour se saisir des Grecs qui s'y rendraient.

M. le Consul y était , il fut témoin de cette violence ; et il envoya faire des plaintes au gouverneur. On arrêta le chavich , son escorte et quelques hérétiques qui favorisaient la manœuvre. Sylvestre fut cité ; il lui en coûta douze bourses pour éviter la prison. L'épreuve qu'il venait de faire du crédit des catholiques et des dispositions du bacha fit impression sur lui , et suspendit pour un temps ses fureurs. On crut même son caractère changé ; il passa de la plus impérieuse arrogance à la plus lâche timidité ; il craignit que l'affaire ne fût portée à Constantinople, et que le Grand-Seigneur, dont il avait outrepassé les ordres, ne le regardât comme un esprit brouillon et digne des punitions qu'il avait sollicitées contre les autres. La frayeur qu'il laissa entrevoir inspira de la hardiesse à ceux qui le persécutaient ; on le menaça , il disparut et s'embarqua pour la capitale de l'empire , chargé de plus de malédiction qu'il n'en donnait à la religion. Les catholiques présentèrent au Cadi une longue requête où étaient exposés leurs griefs contre ce faux patriarche. Le Cadi permit qu'on les envoyât à la Porte. Trois députés furent chargés de la commission : l'objet et la conclusion de la requête étaient la déposition de Sylves-

●

tre ; elle fut obtenue. La victoire étant entière, deux députés vinrent l'annoncer. Par malheur le troisième resta à Constantinople, il se nommait *Cherveri Bitar*. Sylvestre entreprit de le gagner et il y réussit. Ce député, flatté de se voir recherché, voulut bien se prêter à un accommodement, on convint que Sylvestre resterait patriarche d'Antioche, mais qu'Alep serait sous la juridiction de Constantinople et qu'on enverrait aux habitants d'Alep cet évêque qu'ils demanderaient eux-mêmes. Celui qu'on leur donna d'abord se nommait Grégoire. Peu attaché à la religion par principe, il le fut quelque temps par intérêt, ou plutôt il affecta de le paraître, mais il se démentit bientôt. Les catholiques se séparèrent de lui et demandèrent au Cadi la permission de se choisir un évêque qui fût de leur pays et indépendant de tout patriarche ; il y consentit. Ils nommèrent Maxime, un de leurs compatriotes, homme irréprochable dans ses mœurs et dans sa foi, d'un caractère liant et propre à réunir les esprits. Ce choix fut confirmé à Constantinople.... Gerasimos était exilé, mais non pas déposé ; sa démission était nécessaire pour que l'élection de l'autre fut légitime ; il la donna sans peine, et ce vertueux prélat consacra lui-même celui qui était élu à sa place.

Plus sûr dans la foi que Grégoire, plus ferme que Gerasimos, Maxime se fit un plan de gouvernement qui fit respecter la religion et charma tous ses diocésains. Les prêtres qui s'étaient laissés tromper par Sylvestre vinrent se jeter entre les bras de ce pasteur charitable qui les reçut avec bonté ; et, après une réparation proportionnée au scandale, les rétablit dans l'exercice de leurs fonctions. Les églises et les écoles des missionnaires furent plus fréquentées que jamais ; ce calme qui dura quelques années rappela dans la Syrie les beaux jours du christianisme naissant

Sylvestre resta quelque temps obscur et presque inconnu dans Constantinople ; mais l'inaction et l'obscurité sont un état bien violent pour un esprit inquiet et ambitieux. Il alla en Valachie où il trouva son ancien protecteur, le prince Staltitogli, fils de Mauro Cordato , premier interprète du Grand-Seigneur. Il lui fit une peinture vive et touchante de ses malheurs , surprit la compassion de ce prince , et parvint jusqu'à s'en assurer la protection. Il le renvoya à Constantinople , muni des recommandations les plus pressantes ; là il recommença ses manéges et demanda la révision de son procès ; la protection de ce prince fit admettre sa requête, le Grand-Seigneur lui donna même un commandement par lequel, anéantissant tout ce qui s'était fait contre lui , il le rétablissait dans tous les droits de son patriarcat , soumettait de nouveau Alep à sa juridiction, l'autorisait à y nommer un évêque , et à se faire rembourser de toutes les sommes qu'il n'avait pas touchées pendant les sept années de son exil. Le patriarche rétabli, se hâta de notifier cet ordre du Grand-Seigneur. Il vint à Tripoli et à Damas , et cette dernière ville fut choisie de préférence pour être le théâtre de la persécution nouvelle qu'il méditait. Il craignait les habitants d'Alep , et il se contenta de leur envoyer son commandement par son chavich et par un religieux , son procureur. Cette démarche même , quoique modérée , ne fut pas heureuse. On dressa un acte signé de plus de six cents personnes où l'on représentait au Grand-Seigneur ce même Sylvestre qui l'avait trompé , comme un méchant homme , dont la puissance ne s'établissait que sur les vexations les plus tyranniques et les persécutions les plus odieuses ; l'on y peignait au contraire Maxime comme un homme sans passion et dont le zèle , conduit par la douceur , n'avait pour objet que la paix et avait le

talent de la maintenir. Ce contraste produisit enfin l'effet désiré.

Les religieux français surtout étaient les victimes de choix sur lesquels Sylvestre aimait à exercer ses vexations. Il fit défendre aux catholiques, sous peine de la vie, d'aller ou d'envoyer leurs enfants à l'église ou à l'école des missionnaires; il fit présenter par son procureur une requête contre eux au grand juge; mais on n'y eut point d'égard. Il menaça de l'envoyer à Constantinople, on le craignit. Le P. Seguiran, missionnaire jésuite, fut chargé d'écrire à M. le marquis de Villeneuve, ambassadeur à la Porte, au nom de tous les autres missionnaires; il le fit. La lettre fut accompagnée d'un mémoire des habitants de Damas, qui contenait cinq articles principaux: 1° d'avoir dit au bacha que les catholiques ne refusaient de communiquer avec lui que parce que c'était le Grand-Seigneur qui l'avait fait patriarche; 2° d'avoir défendu aux pères et aux mères, sous peine de la vie, d'envoyer leurs enfants à l'école des missionnaires, contre la coutume établie depuis quatre-vingt-dix ans; 3° d'avoir suscité aux missionnaires français des procès injustes et de leur avoir causé des insultes sans nombre; 4° d'avoir parlé en public contre le nom français et contre les ministres du roi; 5° d'avoir mis le trouble et le désordre dans Alep, par les lettres qu'il avait écrites au bacha contre les chrétiens et les religieux français.

Ces griefs, envoyés à Constantinople, y firent une grande impression, le quatrième surtout parut d'une conséquence digne de la plus sérieuse attention. On sait combien le roi de France est respecté à la cour ottomane, et la préférence éclatante qu'on y donne à nos ambassadeurs sur tous les autres. M. le marquis de Villeneuve eut toute la satisfaction qu'il demanda, et l'on expédia en faveur des missionnaires

res un commandement qui assura leur repos ; on fit rendre les six bourses estorquées aux Jésuites de Damas avec la dernière violence ; on leur donna un diplôme ou sauvegarde pour les mettre désormais à couvert de pareilles avanies. M. de Lane, témoin des désordres qui s'étaient passés, manda à M. le comte de Castellane, que le moyen le plus sûr pour couper jusqu'à la racine du mal était de solliciter vivement auprès du Grand-Seigneur la déposition de Sylvestre. Elle fut demandée et accordée sur-le-champ. M. de Lane fut chargé de l'exécution des ordres, qui portaient en même temps la déposition de Sylvestre et le rétablissement de Cyrille sur le siège patriarcal d'Antioche. Ce double événement a porté un coup mortel au schisme ; nos églises sont fréquentées, et les catholiques, à qui nous ne laissons pas ignorer qu'ils ne sont redevables de ces changements heureux qu'au zèle du roi, font sans cesse des vœux au ciel pour la conservation de sa personne sacrée, pour la gloire de son règne, pour la prospérité de la famille royale. (*Lettres édifiantes*, vol. v., p. 161.)

Comme on le voit, les missionnaires furent autorisés à demeurer dans la ville d'Alep ; mais ce ne fut pas sans y être exposés à de nouvelles persécutions, car celui qui déjà avait été cause de leur renvoi voulut encore l'obtenir du bacha, qu'il chercha à indisposer contre eux. Heureusement pour les missionnaires, ce bacha qui avait résidé à Constantinople, les y avait connus. Ce magistrat fit comparaître à son tribunal les missionnaires accusés et les accusateurs. Il dit à ceux-ci : « Vous êtes des imposteurs, j'ai vu ces religieux à Constantinople, et moi-même j'ai signé l'ordre qui leur permet de résider ici. Je ferai mettre en prison quiconque les molestera. » Il dit aux missionnaires : « Soyez tranquilles et tenez-vous assurés d'avoir ma pro-

tection ». Mais cet état de choses ne dura pas , le malheur voulut que ce magistrat fut au bout de peu de temps remplacé par un autre qui prêta l'oreille aux accusateurs. Les missionnaires furent de nouveau persécutés. Les PP. Jérôme Queyrot, Aimé Chezeaud, les Frères Fleury Bechesnes et Raymond Bourgeois furent arrêtés. On les jeta en prison chargés de chaînes ; là , au fond de leur cachot , ils étaient couchés sur un lit de cailloux pointus et anguleux , de sorte qu'ils enduraient de très vives douleurs. Ce fut le consul de France qui , en intervenant d'une façon énergique , les délivra de prison et les fit rendre à la liberté.

Quelque temps après, deux autres missionnaires, les PP. Sauvage et Pagnon , furent exposés à des persécutions extrêmement violentes. Le second de ces deux missionnaires faisait réparer une maison qui lui avait été donnée par M. Lemaire , consul d'Alep. On porta contre lui l'accusation d'avoir voulu faire bâtir une chapelle publique ; il fut dénoncé au Cadi qui l'envoya prendre par des soldats, et le fit conduire en prison. Heureusement que l'intervention de M. Lemaire le fit immédiatement relâcher.

A peu près à la même époque, le patriarche et l'archevêque d'Alep avaient aussi été persécutés pour la foi. Accusé d'en faire profession publique malgré les lois en vigueur dans l'empire , le patriarche Ignace Pierre fut condamné à recevoir quatre-vingts coups de bâton sous la plante des pieds et ensuite fut jeté en prison avec l'archevêque d'Alep. Ce dernier se nommait Denis Reskalah. On les transféra bientôt au château d'Adané qui devait leur servir de prison perpétuelle ; tous les deux ne tardèrent pas à y mourir.

Nous terminerons ce chapitre en citant deux documents importants que nous fournissent les *Lettres édifiantes*. Le premier est une lettre du supérieur général des missions

de la Compagnie de Jésus , en Syrie , au P. Fleurian, leur procureur général à Paris. Le second est une lettre du P. Chabert , sur l'emprisonnement des missionnaires à Damas, en 1742.

Lettre du supérieur général des missions au Père Fleurian :

« Nous ne pouvons trop vous donner, mon révérend Père, avis d'un nouveau commandement du Grand-Seigneur, qu'un Capigi vient d'apporter à Damas, à Alep et aux principales villes de la Syrie.

» Il est fait défense aux chrétiens sujets du Grand-Seigneur, d'embrasser la religion catholique, et aux religieux missionnaires latins d'avoir aucune communication avec les Grecs, les Arméniens et les Syriens, sous prétexte de les instruire. Il est de plus ordonné que, dans le cas où quelques chrétiens Grecs, Arméniens ou Syriens, sujets du Grand-Seigneur, auraient quitté leur ancienne religion, pour faire profession de celle des papistes, ils aient à la quitter incessamment, pour reprendre leur religion première; ce commandement a été donné sur la requête des patriarches schismatiques de Constantinople, de Jérusalem, d'Antioche et de Damas, assemblés dans un synode, qu'ils tenaient alors à Constantinople.

» Le véritable motif qui les animait, était le chagrin de voir leur troupeau diminuer chaque jour, et celui de Jé-

sus-Christ s'augmenter, et s'enrichir des dépouilles du schisme.

Le patriarche de Jérusalem, le plus zélé partisan du schisme, passant par Damas et Alep pour aller à Constantinople, fut lui-même témoin du progrès de la religion catholique : il vit avec une peine qu'il ne put dissimuler, la ferveur de ces deux églises. Il en rendit compte au synode, mais le synode n'avait garde de produire le motif de son dépit pour solliciter le commandement qu'il souhaitait. Il eut recours à l'accusation la plus capable d'irriter l'esprit du Grand-Seigneur, et son visir contre les catholiques. Les patriarches du synode représentèrent au grand visir, que les religieux francs, c'est ainsi qu'ils appellent les religieux latins, séduisaient les sujets du Grand-Seigneur, qu'ils leur faisaient changer de religion, pour suivre celle des papistes, et qu'ils se mêlaient de les instruire, ce qui n'appartenait qu'aux patriarches de leur nation. Il ne fallait que cette seule exposition pour obtenir le commandement qu'ils sollicitaient.

» En conséquence de ce commandement, les officiers Turcs, qui tirent toujours un grand profit des avanies qu'ils font aux catholiques, emprisonnèrent l'évêque d'Alep, l'évêque de Seyde, plusieurs prêtres et plusieurs catholiques de la ville de Damas, d'Alep, de Tripoli et de Seyde, menaçant les uns d'exil et les autres de mort, s'ils ne reprenaient la religion de leur patriarche.

» Notre consul d'Alep nous a signifié ce nouvel ordre de la Porte, et nous oblige à suspendre nos missions, et à cesser nos fonctions de missionnaires, jusqu'à ce que la tempête fût apaisée. Toute la France sait que nous y avons été envoyés par ordre, et sous le nom du roi, pour y prêcher et maintenir la foi catholique.

» Nos rois, ses prédécesseurs, nous ont toujours accordé leur protection avec tout le succès que nous pouvions espérer en pareille occasion.

» Celle dont il s'agit aujourd'hui est des plus favorables ; il est de notoriété publique que ce commandement a été donné sur un faux exposé.

» Les fonctions des missionnaires sont autorisées par les anciennes capitulations de la France avec la Porte Ottomane, sans aucune innovation ; bien loin que nos fonctions éloignent les sujets du Grand-Seigneur de l'obéissance qu'ils lui doivent, les magistrats turcs sont obligés de convenir que les sujets catholiques de Sa Hautesse lui sont beaucoup plus soumis, et au gouvernement, que ne le sont les schismatiques.

» C'est, mon révérend Père, ce que nous vous supplions de représenter à Sa Majesté, pour nous faire goûter dans cette occasion les premiers fruits de sa protection royale, et pour faire connaître en même temps au Turc, que Sa Majesté sera aussi zélée protectrice de la foi catholique dans le Levant, que l'ont été nos rois ses prédécesseurs, et en particulier Louis XIV, de glorieuse mémoire.

» Pendant son long règne, les schismatiques de ce pays ont plusieurs fois surpris de pareils commandements ; mais ces ordres portés incontinent à nos ambassadeurs pour demander la révocation de ces commandements, ont toujours été très heureusement exécutés.

» M. le marquis de Châteauneuf, ci-devant ambassadeur à la Porte, nous a obtenu des commandements beaucoup plus favorables à l'Eglise catholique, que les schismatiques n'en avaient achetés de contraires ; et ces obligations que la religion et les missionnaires lui ont, M. le marquis de Fériel, son successeur, les a maintenues avec toute la rigueur

possible ; c'est à l'ombre de leur puissant crédit , que les missionnaires ont exercé librement leur saint ministère.

» Nous avons d'autant plus sujet de croire que ce dernier commandement sera très aisément révoqué , que le sieur Abraham , maronite , que Louis XIV a honoré d'une croix de chevalier dans un voyage qu'il fit à Paris , il y a quelques années , et qui est aujourd'hui second truchement de la nation française à Seyde , a eu le crédit par le moyen de l'aga de Seyde et d'Osman , bacha de Damas , d'obtenir du grand visir la liberté des évêques et des catholiques emprisonnés. Les ordres de Sa Majesté et son intervention , fidèlement exécutés, mettront nos catholiques en sûreté, rétabliront les missionnaires dans leurs anciennes fonctions et maintiendront ici la foi catholique qui serait entièrement et bientôt anéantie dans les royaumes infidèles, si elle était privée de la protection de nos rois , et des services des missionnaires.

» M. le comte de Morville , ministre et secrétaire d'état pour les affaires étrangères , a rendu compte au roi de ce dernier commandement du Grand-Seigneur , et Sa Majesté lui a ordonné d'en écrire de sa part à M. le marquis de Bonnac , son ambassadeur à la Porte. »

Lettre du Père Chabert , sur l'emprisonnement des missionnaires à Damas , en 1742.

« Cessez de nous plaindre , et félicitez-nous , mon révérend Père , de ce que nous avons eu quelque part au calice

de notre divin Maître ; il est glorieux pour des hommes qui se sont dévoués aux travaux du ministère apostolique d'essuyer les souffrances et les tribulations qui en sont l'apanage , d'avoir des traits de ressemblance avec leurs premiers modèles , et de trouver , en étendant l'empire de l'Eglise , les persécutions qui l'ont établie. Ayant eu le bonheur d'être un des prisonniers , je puis vous transmettre une relation très exacte.

» La ville de Damas , extrêmement grande et peuplée , offre aux missionnaires un champ vaste et pénible à cultiver. Dès la naissance du christianisme , saint Paul y trouva des persécuteurs , et ils n'y manquent pas aujourd'hui. En 1721 , nos missionnaires eurent recours à M. de Bonnac , alors ambassadeur de France à Constantinople , et ils le prièrent d'obtenir de la Porte un firman ou commandement , qui les mit à couvert des insultes et des violences auxquelles ils étaient exposés. Ce seigneur , zélé pour le progrès de la religion et pour la sûreté des sujets du roi , obtint ce qu'il désirait. Vous serez peut-être bien aise de savoir en quelle forme s'expédient les ordres du Grand-Seigneur.

» Respectable visir , grand conseiller qui gouverne les affaires par la pénétration de son esprit , très puissant et noble bacha de Damas , chef de la caravane de la Mecque , mon visir : que Dieu fasse prospérer le plus juste des juges mahométans , le vertueux et pieux dépositaire de la science des apôtres et des prophètes , que Dieu seconde et augmente ses vertus.

» A l'arrivée de ce commandement , vous saurez que le marquis de Bonnac , ambassadeur du roi de France à notre sublime Porte , et le modèle des seigneurs de la nation chrétienne , a envoyé à notre trône de félicité , une requête , afin que tous les évêques et religieux dépendant de France ,

de quelque Ordre qu'ils soient, se tenant dans les bornes de leur profession, ne soient empêchés d'exercer leur religion dans toute l'étendue de notre empire, où ils font jusqu'à présent leur résidence, conformément aux capitulations, et ayant appris que le chef des janissaires et autres officiers avaient inquiétés les religieux français, habitant à Damas, et empêché de lire l'Evangile, et d'exercer les fonctions de leur rite, en leur faisant des avanies contre leur capitulation, nous avons donné le présent commandement pour empêcher que personne ne contrevienne aux capitulations susdites; ainsi, à l'arrivée de ce noble commandement, vous ne souffrirez pas qu'on insulte lesdits religieux. Fait à Constantinople la bien gardée, au commencement du mois d'Icmct-Vel (mai), l'an mil cent trente-trois; » ce qui, selon notre façon de compter, revient à l'année 1721.

» Munis d'un pareil commandement, nous nous croyions en sûreté, mais le calme dura peu; nous cherchâmes encore des protection auprès du bacha de Damas. M. de Villeneuve nous ménagea des lettres de recommandation pour les principaux de la ville; l'une était écrite au gouverneur par son Capi-Kaikié, c'est-à-dire, son agent à la Porte, l'autre était du grand Mufti, elle était adressée à Ali-Effendi, desterdar, c'est-à-dire, intendant ou receveur des deniers du Grand-Seigneur.

» La mission est partagée entre les Cordeliers de Jérusalem, les Capucins et les Jésuites; les supérieurs de ces trois Ordres se disposaient à rendre ces lettres, et nous en attendions de grands avantages; un incident imprévu redoubla nos alarmes, et nous plongea dans l'état que je vais vous décrire.

» Le Frère David fut frappé, en pleine rue, par un soldat,

sans avoir donné occasion à cette brutalité ; cet infidèle , après plusieurs soufflets , lui déchargea sur la tête nue , un coup de plat de son coutelas , et ce coup fut si violent , que le coutelas en demeura recourbée ; et que la blessure fut considérable. Cet acte de violence détermina les trois supérieurs à rendre , dès le jour même , leurs lettres au bacha , et afin de trouver occasion de faire en même temps leurs plaintes , ils conduisirent avec eux le Frère au palais du gouverneur.

» Le desterdar , à qui ils s'adressèrent d'abord , les reçut avec bonté , il ouvrit avec respect la lettre que le chef de la religion musulmane lui écrivait ; il nous témoigna son chagrin sur la manière indigne dont le Frère avait été traité : « Remettez , ajouta-t-il , au bacha la lettre qui lui est adressée ; je vous rends celle du grand Mufti , il est à propos que le bacha la lise aussi ; ces deux recommandations jointes ensemble auront plus de force ; mais , comme vous ignorez le cérémonial , je vais vous donner un conducteur. » Il appela un toukadar , c'est le nom qu'on donne aux domestiques des grands.

» Les supérieurs missionnaires , pénétrés de reconnaissance , marchèrent quelque temps avec leur guide ; celui-ci les quitta ensuite brusquement , en leur disant qu'il ne savait pas l'arabe. On ne comprit point ce qu'il voulait dire , et l'on ne sut que longtemps après qu'il demandait une réponse.

» Abandonnés de leur guide , les quatre religieux restèrent dans un grand embarras. Les lettres adressées au bacha doivent se remettre d'abord au kaikié , c'est-à-dire , à son lieutenant , qui a soin de les lui présenter. Une foule de peuple remplissait toutes les avenues qui conduisent à son appartement , ils prirent le parti d'entrer dans la chambre

du Sarafi , c'est le changeur du bacha ; sur le soir , ils se présentèrent à la porte du kaikié , ils en furent deux fois repoussés avec violence ; ils résolurent alors de passer par dessus les règles ordinaires , et d'aller droit au bacha.

» L'aga qui était en faction à la porte, prit les lettres et lui en fit lecture. Le bacha leur reprocha qu'ils engageaient les chrétiens du pays à se faire Francs : « Je saurais bien, dit-il , remédier à ce désordre , et je vous déclare que je ferai pendre le premier Arménien qui se fera Franc ; il n'y a pas longtemps que vous êtes ici , et bientôt vous n'y serez plus. » Les religieux voulaient se justifier , mais ils furent à peine écoutés et se retirèrent.

» Le lendemain matin , un toukadar vint les chercher. Le religieux de la Terre-Sainte avait disparu , le supérieur des Capucins , le Père de Lerne , notre supérieur , et le Frère David furent saisis ; on les conduisit devant le kaikié. Il était d'autant plus irrité contre nous , que le bacha avait paru l'être contre lui , de ce qu'il avait laissé les chrétiens francs pénétrer jusque dans son palais ; on nous a assuré depuis , qu'un motif d'intérêt , et l'espoir de tirer de nous quelque somme considérable , l'engageaient à la violence dont il usa.

» Quelles que fussent ses vues , il fit mettre en prison les trois religieux. Je fus substitué à la place du quatrième qui manquait ; on nous chargea des chaines les plus pesantes , et on y joignit un double collier de fer. Nous fûmes vingt jours entiers dans un cachot affreux , qui ne recevait qu'un faux jour par une espèce de lucarne pratiquée dans le toit. Le Père de Lerne , que son grand âge et ses infirmités avaient rendu trop faible pour soutenir ses incommodités , y fut pris d'une fièvre violente qui le mit pendant plusieurs jours dans un grand danger. La cruauté des gar-

des ne diminuait point, et ces cœurs, plus durs que les fers dont ils nous avaient chargés, ne s'ouvraient à aucun sentiment de compassion et d'humanité.

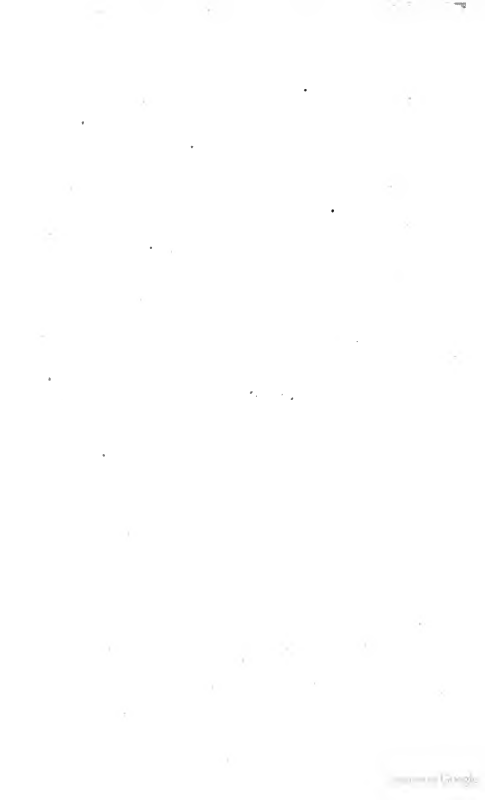
» On apprit à Seyde la nouvelle de notre emprisonnement. M. Martin, consul de cette échelle, écrivit une lettre très forte au defterdar. Il connaissait notre innocence, et de son propre mouvement, il avait agi pour notre délivrance auprès du kaikié. Il porta la lettre du consul au bacha, et lui parla pour nous avec tant de force, qu'il obtint qu'on nous mettrait en liberté, si le kaikié y consentait. Celui-ci exigea une rançon considérable, que nous n'étions point en état de payer, et tout ce que notre protecteur put lui dire sur notre pauvreté, sur les risques qu'il courait d'offenser notre ambassadeur et le Grand-Seigneur lui-même, n'apaisa point une colère que l'avarice animait.

» M. l'ambassadeur nous avait recommandé au bazerghanbachi, c'est-à-dire, au marchand qui fournit des étoffes au bacha; il vint nous voir dans notre prison : « Je vous ferai délivrer, nous dit-il, dès aujourd'hui, une cinquantaine de pièces de drap seront le prix de votre liberté. Vous n'êtes pas en état de faire cette dépense; on y suppléera, ce n'est point en votre nom, c'est sous le mien que cette rançon sera payée. — Nous ne sommes point coupables, répondîmes-nous aussitôt, et nous ne pouvons accepter un service qui demande une reconnaissance que notre pauvreté ne nous permet pas d'acquitter; d'ailleurs M. l'ambassadeur n'approuverait pas cette libéralité déplacée. » Nous parlions encore, qu'il était déjà sorti, et deux heures après la prison fut ouverte.

» Nous croyions être redevable à sa libéralité; mais elle n'était point patente, et nous fûmes obligés de nous retrancher ce qui nous était le plus nécessaire, pour lui payer

cent cinquante piastres , qu'il nous dit avoir payées pour nous.

» Nous sommes actuellement un peu plus tranquilles , le calme durera-t-il longtemps ? nous n'osons pas nous en flatter ; Dieu est le maître , et ceux qui prêchent la croix de Jésus-Christ ; doivent être disposés à porter celle qu'il leur envoie, ou dont il permet qu'on les charge. »



CHAPITRE XXI.

Persécution philosophique dans le XVIII^e siècle.

Nous sommes arrivé à une époque bien solennelle de l'histoire des persécutions de l'Eglise et de l'histoire de l'humanité ; 1789, c'est la date de cette révolution qui a tant ébranlé la France et le monde , de cette révolution dans laquelle tant de bien et de mal ont surgi. C'est à cette époque suprême que le génie du mal , réunissant toutes ses forces et se croyant sûr de vaincre, a saisi l'Eglise dans une formidable étreinte et a voulu la renverser. Il a cru qu'il allait déraciner la pierre fondamentale posée par Jésus-Christ et scellée du sang divin. Il a cru dans sa rage insensée que les portes de l'enfer malgré la prophétie du Fils de l'homme, allaient prévaloir contre l'édifice chrétien. La lutte a été

terrible et quelque temps on a pu croire que le Christ et son Eglise allaient être vaincus, ceux du moins qui ne voyaient pas le combat avec l'œil de la foi. Mais Dieu a foudroyé l'enfer et la vérité victorieuse est restée debout après la bataille, s'élevant calme et triomphante sur les débris du géant vaincu. Avant de raconter cette terrible tempête dont l'Eglise de France a eu plus que toute autre à supporter le choc et dans laquelle le siège de Pierre a eu sa part si large de lutte et de triomphe, nous devons nous reporter en arrière pour étudier les plans, la stratégie, les préparatifs de combat du prince des ténèbres. Oh ! c'est un spectacle bien magnifique et bien miraculeux que celui de l'Eglise militante ! Quels fastes ! quels triomphes ! depuis le calvaire jusqu'à l'échafaud de 93, les martyrs n'ont cessé de jeter leur sang dans le monde comme une semence de chrétiens, semence qui a produit la conversion des peuples, la civilisation du monde actuel et qui prépare incessamment la grande moisson de l'éternité.

Ainsi que nous l'avons vu dès le commencement, le christianisme naissant a eu à lutter contre l'aveuglement des Juifs, contre les fureurs de ce peuple qui n'a pas voulu ouvrir les yeux à l'accomplissement des prophéties, et qui n'a vu dans le Messie donné au monde dans le Fils de Dieu venu pour opérer la grande œuvre de réparation, qu'un criminel à crucifier entre deux voleurs ; de ce peuple qui a réclamé au pied de la croix la responsabilité du sang et du déicide. Nous avons raconté les miracles de cette lutte de Jésus-Christ et des douze pêcheurs ses disciples contre la loi ancienne au profit de la loi nouvelle. Nous avons vu quelques années après ces mêmes disciples du Christ et ceux qui venaient se faire avec eux pêcheurs d'âmes, persécutés à outrance pendant trois siècles par le vieux monde

païen. Là , toutes les forces combinées de l'enfer ont lutté corps à corps avec le christianisme , ont versé à flots le sang des martyrs qui n'opposaient à leurs bourreaux que la résignation la plus admirable pour mourir après avoir prêché , confessé aux regards du monde le Christ et sa doctrine. Dans toute cette période , nous avons vu la violence employée par les persécuteurs plutôt que le raisonnement. Le paganisme ne pouvait mettre en bataille que les forces dont il disposait. Il répugnait trop essentiellement , au bon sens , à la logique ; il allait trop à l'encontre et de la loi naturelle et des principes gravés par Dieu dans le cœur humain pour entrer dans la lice autrement que comme tyran et comme bourreau. Malgré ces efforts immenses, furieux , le catholicisme triompha , et le monde fut témoin d'un spectacle qu'il n'avait jamais encore été donné de voir. Jusqu'à ce moment , tout s'était fait au nom de la force, la religion nouvelle venait révéler la puissance de l'amour et de la charité. Cette puissance nouvelle triompha de la force et l'univers fut jeté dans une stupéfaction étrange.

Vint ensuite la grande lutte du catholicisme contre l'arianisme qui lui aussi s'inspirant des traditions païennes , combattit à l'aide de la violence et fut terrassé par la seule force de la vérité. Depuis la chute de l'arianisme , le catholicisme poursuivait tranquillement ses conquêtes. Le protestantisme vint comme nous l'avons vu renouveler le spectacle qu'avait donné au monde l'arianisme. Il combattit aussi lui par la violence , mais il voulut en même temps combattre par la logique et par les puissances de la raison. Quant au mahométisme , ce n'est point une religion qui tienne sa place dans le monde civilisé. Il est campé en dehors , au-delà des frontières des nations intelligentes et civilisées. C'est la religion des barbares. Jamais elle n'a eu la

prétention d'engager la lutte sur le terrain du raisonnement. La querelle a été vidée sur les champs de bataille. Le mahométisme a pour principe unique, la violence; pour moyen de propagande, le sabre. Depuis que le christianisme et la civilisation lui ont mis à diverses reprises le pied sur la tête, depuis son désastre à Lépante surtout, le mahométisme s'affaisse et croupit. Il commence à avoir conscience de sa barbarie, et on dirait qu'il rougit de lui-même en jetant de loin un regard sur le soleil de civilisation qui éclaire les nations chrétiennes. Petit à petit le mahométisme cherche à se rapprocher des peuples civilisés. Il voudrait la civilisation qui est le fruit, sans prendre le christianisme qui est l'arbre. Il faudra tôt ou tard qu'il constate son impuissance et qu'il cesse d'être barbare en religion s'il veut cesser de l'être en civilisation.

Nous ne parlerons pas du mahométisme, parce qu'il n'est vraiment pas à compter parmi les ennemis sérieux du christianisme. Mais nous devons parler du protestantisme qui a produit l'école philosophique voltairienne. Le protestantisme, c'est la révolte de l'orgueil humain se déifiant et s'élevant contre l'enseignement religieux et contre la tradition. Il proclame la doctrine du libre examen et reconnaît pour juge suprême la raison individuelle. D'après lui, chacun est le juge du dogme, de la parole écrite; chacun est omnipotent pour décider de toutes ces questions qui chez les catholiques forment un magnifique trésor de croyances, d'enseignements, de traditions, marqué au coin de l'autorité de l'Eglise universelle. Le protestantisme, comme nous l'avons vu, naquit en Allemagne. Ce fut le moine Martin Luther qui le prêcha; mais il était en germe, dès avant cet hérésiarque, dans les doctrines et dans les prédications de Wiclef, de Jean Hus, de Jérôme de Prague et de leurs adhérents.

Comment le protestantisme produisit-il l'école philosophique ? D'une manière bien simple et toute naturelle. Quand l'outrecuidant orgueil des novateurs osa porter la main sur les croyances de l'Eglise, saper la tradition, se faire juge des Ecritures, il n'y avait plus qu'un pas à faire pour aller plus loin. Dès que la raison individuelle ne devait plus s'incliner devant le témoignage du passé, devant la majestueuse unité de l'Eglise dans le présent, pour ce qui concernait le dogme catholique, elle pouvait bien aussi se demander si tout l'ensemble de l'édifice n'était pas susceptible d'être attaqué. Elle pouvait nier la religion ; de quel droit ceux qui proclamaient la raison individuelle infaillible, l'auraient-ils empêché de procéder ainsi ? De quel droit même l'empêcher d'aller plus loin encore ? Elle en pouvait venir à nier Dieu lui-même, elle le fit. Quelle est l'autorité qui ayant ouvert la voie de l'erreur à l'esprit humain pourra lui poser des limites ? Si la raison individuelle est le juge suprême, tout doit céder devant elle ; si le libre examen est permis à l'homme, il n'y a pas de raison pour qu'il l'applique à une chose et pas à l'autre. Dès que la raison et la foi furent ainsi sapées, ébranlées dans leurs bases, on comprend où durent aller les passions mauvaises auxquelles on lâchait la bride. Le philosophisme moderne, ce n'est pas comme on l'a prétendu longtemps, et comme on le prétend encore, le triomphe de l'esprit humain, c'est tout simplement le règne des passions égoïstes et la déification des appétits humains ; c'est en un mot, comme nous l'avons dit dans un autre ouvrage, la doctrine du bon plaisir individuel substituée à l'autorité divine et humaine.

C'est ; comme nous l'avons vu, à la fin du XVII^e siècle, que cet esprit de révolte commença à se manifester. On mettait un certain honneur à s'élever au-dessus des doctrines tra-

ditionnelles en fait de philosophie , à penser par soi-même , en dehors de la religion. Pour être regardé comme original et profond , pour avoir le titre de philosophe , il fallait inventer un système nouveau , ou modifier un des systèmes qui avaient eu cours auparavant. La plupart , il est vrai , des auteurs renommés de cette époque , se firent un devoir de reconnaître les bornes de la raison et de respecter les vérités qui sont l'objet de la foi ; on peut dire qu'ils furent religieux et même chrétiens , surtout les quatre grands génies qui dominèrent tous les autres par leur supériorité incontestable , savoir : Bacon , Descartes , Newton et Leibnitz. Cependant plusieurs dont la réputation ne fut pas sans éclat , ne voulant pour guide que la raison individuelle , portèrent une téméraire réforme dans la religion , dans la morale et dans la politique , ils enfantèrent des doctrines chimériques et souvent monstrueuses. Nous avons vu ce que furent Hobbes en Angleterre , Spinoza en Hollande , Thomasius et Wolf en Allemagne , Bayle en France et dans les Pays-Bas. Ce dernier peut être regardé comme le père de la philosophie du XVIII^e siècle. La prodigieuse influence qu'il exerça sur les esprits , dans une grande partie de l'Europe , déterminâ le ton sceptique et épigrammatique dont se piquèrent bientôt , en ce qui est de la religion , ceux qui voulaient passer pour les beaux esprits du temps , qui aspiraient à la qualité d'esprits forts et au nom de philosophes ; car le XVIII^e siècle a cela de particulier , qu'il s'est qualifié lui-même de siècle de lumière , de siècle de la philosophie. A l'entendre , on voyait l'aurore du plus beau jour qui eût lui pour le genre humain ; c'était le commencement d'une ère de gloire et de bonheur comme il n'y en avait jamais eu sur la terre. Les écrivains se vantaient eux-mêmes , ils se louaient réciproquement , et tâchaient à l'envi les uns des autres , de

faire passer ceux qu'ils prênaient pour des penseurs profonds ou pour des génies de premier ordre. N'étant plus retenus par l'autorité des traditions, par l'empire des préjugés, ils devaient renverser la superstition, dissiper les ténèbres, établir le règne de la raison et opérer partout une régénération complète. Au lieu d'attendre que la postérité leur assignât le rang qu'ils devaient tenir dans l'histoire, ils s'arrogeaient sans façon la gloire qu'ils croyaient mériter. Regardant avec un superbe dédain ceux qui les avaient précédés, et les contemporains qui ne partageaient pas leur incrédulité, ils se plaçaient fastueusement au-dessus d'eux, et s'imaginaient les éclipser tous. Un tel délire enfanté par l'orgueil, devait trouver sa punition dans ses propres excès; c'est, en effet, ce qui est arrivé. Ce siècle présomptueux est déjà bien déchu des prétentions qu'il montrait; il tombera encore davantage, à mesure que la saine raison prévaudra. Après les folies incroyables, qui ont marqué ses dernières années, il n'est plus permis d'hésiter sur le jugement qu'on doit en porter et qu'en porteront inmanquablement ceux qui viendront après nous. (Bouvier, *Histoire de la philosophie*, t. II., p. 189.)

Une chose bien remarquable, c'est l'ensemble des efforts du philosophisme moderne, tous dirigés vers un seul but, le renversement du christianisme. Tous les hommes qui sont entrés dans ce camp de l'erreur, y sont entrés sous une multitude de bannières différentes; mais tous avaient pour but de détruire dans le monde la religion de Jésus-Christ, ce que le coryphée de la philosophie exprimait ainsi : *Ecrasons l'infâme*. Pitoyable tentative! Du reste nous ne pouvons mieux faire que de citer ici, pour compléter notre pensée, un passage de Genoude :

Où sont les contradicteurs? il ne s'en trouve aucun au

premier rang des hommes de génie et de savoir. Des esprits frivoles , légers , superficiels , armés de l'ironie et du sarcasme : voilà ce que nous offre le philosophisme. Si dans les rangs des hommes illustres , qui ont rendu à la foi un éclatant hommage , nous trouvons des rapports d'unité , une croyance , un symbolé ; nous ne voyons ailleurs qu'anarchie et confusion.

Quel mélange confus d'opinions , de sophismes et de systèmes ! Athées , matérialistes , théophilantropes , saint-simoniens , on ne peut saisir parmi tant de sectes diverses qu'un même point de conformité : l'erreur. Et quels noms représentent ce chaos de doctrines ? Que l'on veuille bien nous dire quels progrès ont fait faire à la science , quelle découverte grande ou utile , ont procurée au monde , quelle vérité généralement reçue ont révélée un Dupuis , un Boulanger , un Lamétrie , un d'Holbach , un Helvétius , un Diderot même ? Et un très grand nombre de ces hommes qui avaient professé l'incrédulité ont , comme Marmontel , Raynal et Laharpe , rétracté leurs erreurs en présence de la mort , pour vérifier ce que disait Volney , que l'on est philosophe dans son cabinet , et que l'on ne l'est plus dans la tempête.

Ces prétendus philosophes cependant , en qui on ne trouve rien de fixe ni d'intelligible , rien qui repose sur l'évidence et sur la raison , ont été seulement les échos des philosophes anciens. Les uns comme les autres ont été vaincus par le christianisme et l'ont reconnu. Les anciens , ainsi que les nouveaux , ont suscité de cruelles persécutions contre la foi ; mais forts pour détruire et incapables de réformer le genre humain , après avoir , par leurs écrits , égaré les rois et les peuples , ils ont dû céder à l'irrésistible ascendant d'une philosophie qui ,

mieux que tous leurs systèmes, soumettaient le corps à l'esprit et l'esprit à Dieu. Julien fut vaincu par le *Galiléen*, de même que le grand prêtre de la sagesse du dix-huitième siècle l'est aujourd'hui par la réaction des idées religieuses. Julien et Voltaire résument en eux, dans les siècles reculés et dans les temps modernes, la vanité des doctrines qui n'ont pas pour but la science de Dieu. (*La raison du christianisme*, Introd., p. x.)

Successivement, et depuis trois cents ans surtout, tous les dogmes du catholicisme ont été attaqués et défendus. Les agresseurs ont essuyé la défaite la plus complète. A l'heure qu'il est, il est impossible de glaner dans le champ de l'erreur un seul argument nouveau contre le catholicisme. Tout ce qui pouvait être dit, l'a été; tout ce qui pouvait servir à attaquer la religion, on en a fait une arme qui, maintes fois tombée de la main de ceux qui la portaient, a maintes fois été reprise pour attaquer de nouveau et toujours infructueusement. On peut donc considérer les dogmes si souvent attaqués et vainqueurs, comme suffisamment éprouvés par la controverse. Nous parlons ici à ceux qui n'ont pas le sentiment de la foi et des devoirs qu'elle impose. Il est impossible de vouloir les combattre encore après tant de luttes inutiles sans passer pour monomane et insensé. En fait de religion chrétienne, le symbole de Nicée est la formule inébranlable qui est demeurée, malgré tous les efforts contraires, comme le drapeau de l'Eglise, et comme le phare du monde. Aujourd'hui, il n'y a plus de milieu. Il faut être catholique ou athée. Tel est le résultat de la victoire obtenue. Mais pour en arriver là, il a fallu des combats opiniâtres. Si du côté du philosophisme les arguments n'ont jamais eu grande puissance de raison et de logique, ils ont été sans

cesse inspirés, dictés, conduits avec tout ce qu'on peut apporter d'audace, de haine, de rage, dans une lutte. Le philosophisme a fait à la religion, a fait à Dieu une guerre aussi acharnée dans son genre, que celle qu'avaient faite les empereurs païens aux apôtres et à leurs successeurs.

C'est surtout en Angleterre, en France et en Allemagne que le philosophisme se montra plus particulièrement. Il est personnifié surtout dans Voltaire, Rousseau, d'Alembert, Diderot. Nous parlerons fort au long de ces personnages. Nous nous bornerons à donner quelques renseignements sur les autres.

Commençons par l'Angleterre. Nos voisins peuvent revendiquer ce qu'il y a de plus énorme en fait de sottises philosophiques. Nous citerons pour le prouver, notre article BERKELEY du *Dictionnaire des persécutions*, Encyclopédie de Migne, vol. 4, col. 435.

Berkeley, naquit en Irlande, en 1684, étudia au collège de la Trinité de Dublin, et devint associé de ce collège. En 1708, il composa et publia sa *Théorie de la vision*; puis, un an après, ses principes des *Connaissances humaines*. Dans cet ouvrage, il prétend établir que tout ce que nous nommons les corps n'existe réellement pas. Tous ces êtres qui affectent nos sens n'ont, d'après lui, qu'une réalité subjective, c'est-à-dire qu'ils consistent simplement en des impressions produites au dedans de nous-mêmes par la toute-puissance divine. Le soleil, la terre, les astres, tout ce que le monde enserme, nos corps eux-mêmes sont de véritables fantômes qui n'existent que dans notre esprit. Ainsi la vie n'est qu'un cauchemar perpétuel; cauchemar qui ne cesse qu'à ce que nous nommons la mort, c'est-à-dire à ce moment où il plaît à Dieu, de prendre en pitié la pauvre âme dont il a fait son jouet.

Conséquemment la mort non plus n'existe pas. Maintenant, si les corps n'existent pas, qui prouvera à l'homme de Berkeley que les existences individuelles qu'il suppose en dehors de lui-même, ne sont pas aussi une vaine fantasmagorie, une des mille aberrations que Dieu lui envoie, dans l'impitoyable cauchemar qu'il lui donne ? Berkeley ne s'arrête pas pour si peu, il sait bien, dit-il, que son système fait naître des objections irréfutables, mais ce n'est pas une raison, dit-il, pour ne pas l'admettre. En effet, il suffit que l'idée d'un pareil système lui soit venue, pour que le monde doive non-seulement s'en préoccuper, mais encore le recevoir. Une seule chose étonne en lisant ces absurdités ; ce n'est pas qu'une cervelle humaine ait pu les enfanter, à l'encontre de la raison et de la foi, c'est qu'il se trouve des hommes assez idiots pour en être dupes.

Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

L'auteur de ce vers à écrit une des vérités les plus grandes qu'il soit possible de dire. Berkeley méritait une place parmi les aliénés, les philosophes le proclamèrent un des leurs, et la Béotie d'Europe lui fournit des admirateurs.

Deux des amis de ce philosophe, Clarke et Wiston, qui lui voulaient du bien, ne se rangèrent pas de son côté des admirateurs ; ils crurent que Berkeley devenait fou, et voulurent le ramener à des idées plus saines ; mais lui soutint son système par de nouveaux arguments, qu'il fit valoir dans ses *Dialogues entre Hylas et Philonous*.

On avait beau lui dire qu'il détruisait la possibilité des miracles, la responsabilité des actes humains, toutes les bases de la religion dont les preuves ne reposent que sur

des faits ; lui avec une naïveté béate , disait qu'il soutenait et prouvait la religion , en détruisant par le pied le matérialisme , puisqu'il niait l'existence de la matière. Pauvre Berkeley ! après avoir publié un écrit intitulé *Le Petit Philosophe* , œuvre faite à son point de vue , pour combattre l'athéisme et le déisme , il fut tourmenté de la façon la plus cruelle par l'être qui , d'après lui , fait passer devant nos âmes toutes les facéties de l'existence. Un beau jour il lui sembla , à ce pur esprit , qu'il avait une femme *apparence* , qu'il nommait madame Berkeley par habitude et pour faire comme tout le monde. Or , il lui sembla qu'il partait avec elle pour un prétendu pays d'Amérique , sur une apparence de vaisseau , pour aller convertir des sauvages. Au fond , Berkeley avait l'âme bonne , où plutôt Dieu ne le plaisantait qu'en lui faisant jouer des rôles honnêtes. Après un certain laps de temps , il lui sembla qu'il revenait d'Amérique avec ce qu'il nommait madame Berkeley ; il crut qu'il acceptait , en 1733 , l'évêché de Cloyne , et des amis et connaissances crurent un beau jour qu'une chose qui se nommait Berkeley mourait en 1753. Erreur profonde ! C'était simplement une âme sur laquelle Dieu cessait de montrer les ombres chinoises. Puissent tous ceux qui raisonnent comme ce philosophe être aussi sûrs que lui de l'éternelle béatitude ! Ce souhait nous le faisons de tout cœur ; mais le Dieu qui a dit : *Heureux les pauvres d'esprit* , n'a point dit heureux les niais ; heureuses les dupes , heureux surtout les sots acteurs de sots rôles , joués sous le masque de l'hypocrisie.

Qu'on ramasse donc les fagots philosophiques de cette espèce-là , et qu'on laisse au bon sens vulgaire le soin d'en faire poussière et cendre , car ce serait vraiment trop

d'honneur leur faire que de les réfuter sérieusement.

A la suite de Berkeley, nous trouvons Hume, né à Edimbourg, en 1714. Il échoua dans l'étude du barreau, ne montra pas plus d'aptitude au commerce et se fit philosophe. Il vint habiter la France pour y vivre à bon compte, et en 1737 retourna à Londres pour y publier son livre intitulé *Traité de la Nature humaine*. L'auteur fut désappointé; il n'eut pas même le succès de scandale sur lequel il comptait. Il revint en France travailler ses essais de morale, de politique et de littérature, et s'en retourna les publier à Edimbourg. Ils furent mieux reçus que l'ouvrage précédent. Successivement précepteur du marquis d'Analdule, secrétaire du général Saint-Clair, il suivit ce dernier dans ses ambassades de Vienne et de Turin. Il publia durant ce temps-là, plusieurs travaux philosophiques ou prétendus tels. On y trouve une philosophie creuse et sans point d'appui. L'existence de Dieu est incertaine, la vie future y est niée. Le suicide paraît à Hume le *nec plus ultra* de la perfection philosophique. Suivant lui, c'est une barbarie de mettre obstacle au suicide d'un malheureux. Malgré cela, Hume admet le bien et le mal; mais seulement dans les actions qui sont relatives aux hommes, et cela se conçoit, dit-il, puisque Dieu n'existe pas. On conçoit que la religion pour lui ne doit pas exister non plus. A quoi servirait-elle, puisque les cieux sont vides? Hume a fait pour saper les fondements de toutes les religions, ou plutôt de toute religion, deux ouvrages intitulés : *Histoire naturelle de la religion*, et *Dialogues sur la religion naturelle*. Ce dernier ne parut qu'après la mort de l'auteur, qui eut lieu le 25 août 1776. Hume, comme tous les philosophes de ce genre d'esprit, détestait l'autorité qu'il nommait despotisme. On a de lui

une *Histoire d'Angleterre*, qui a eu de la réputation, avant que celle de Lingard eût été imprimée. Presque tous les philosophes anglais ont été irrégieux, il n'en pouvait guère être autrement dans un pays où la religion était sous la dépendance du bon plaisir des gouvernements.

Antoine Asthley Coquer, comte de Shaftesbury, avait reçu des leçons de Locke, il avait aussi fréquenté Bayle. Il a voulu fonder entièrement la morale sur les affections humaines, sur les passions. Il prétendait lui enlever ses bases religieuses, c'est-à-dire, en faire un code sans principes. Il a fait plusieurs ouvrages, tous écrits avec un talent réel; mais dans lesquels il se moque de la révélation et parle du christianisme avec le plus souverain mépris.

Bernard de Mandeville, né à Dort, en Hollande, en 1671, y étudia la médecine, reçut le degré de docteur, passa à Londres, s'y fixa et y exerça son art de médecin. Voulant, par vanité, se faire un nom, il composa plusieurs ouvrages en vers et en prose. Parmi ces derniers, deux surtout peuvent être regardés comme philosophiques, ses *Pensées libres sur la religion et sur le bonheur de la nation*; un vol. in-12, et la *Fable des abeilles, ou les vices privés font la prospérité publique*, aussi traduit en français, 4 vol. in-8°.

Dans le dernier, l'auteur paraît avoir eu pour but de détruire toute moralité : il y dépeint les sujets d'un état sous la figure d'abeilles qui habitaient ensemble une ruche et avaient les mœurs des sociétés humaines. Chaque portion de cette grande réunion du peuple ailé était livrée au vice. Cependant la ruche allait bien; tout y prospérait. Il arriva que des abeilles fourbes et hypocrites se plaignirent de l'iniquité qui régnait parmi elles; elles invoquè-

rent la probité. Jupiter les exauça et purgea la ruche de tout désordre. Alors la paix et l'abondance y régnèrent ; mais les arts se retirèrent. Les abeilles furent attaquées , se défendirent , triomphèrent , non sans perdre beaucoup de combattants , leur nombre alla en diminuant. Celles qui restèrent se cachèrent dans un trou d'arbre , pour y jouir sans crainte du secret bonheur que donne la vertu.

Telle est l'image de ce qui arriverait à une nation qui bannirait de son sein tous les vices : il n'y aurait plus d'administrateurs , plus de tribunaux ni de magistrats , plus d'armée ni de force publique quelconque ; plus de luxe , de faste , ni d'excès en aucun genre ; par conséquent , plus aucun de ces arts innombrables , destinés à fournir aux jouissances des âmes corrompues. Que deviendraient alors ceux qui vivent honorablement des emplois créés pour contenir ou satisfaire les vices ? Ils seraient réduits à mourir de faim : la monotonie de la vertu rendrait la nation probe semblable aux abeilles retirées dans un trou.

L'idée de vertu est venue , selon Mandeville , des législateurs qui , voulant organiser les sociétés telles qu'elles sont , ont essayé de persuader aux hommes qu'il valait mieux soumettre ses penchants que de les suivre. Là dessus ils ont établi arbitrairement une distinction entre des actions qu'ils ont appelées bonnes , et d'autres qu'ils ont appelées mauvaises. La vanité doit être regardée comme le premier principe de la vertu : car tous les hommes agissent par vanité ; plus ils sont vertueux , plus la vanité chez eux est raffinée.

Les notions du bien et du mal sont donc le fruit de l'éducation. La morale naturelle , pour les individus , consiste en ce qui règle leurs penchants de manière à obtenir la plus grande somme de bonheur possible , et de bon-

heur sensuel, bien entendu. La source du bonheur se trouve dans l'existence du mal physique et du mal moral ; car, sans l'existence de ce double mal, il n'y aurait ni médecins, ni avocats, ni juges, ni militaires, ni arts, ni fabriques, etc.

Il est aisé de voir combien ce système paradoxal, renouvelé en partie de nos jours par les Saint-Simoniens, est subversif de la religion, du bon ordre et de la morale entière. (Bouvier, *Histoire de la philosophie*, vol. 2, p. 207.)

Un des principaux philosophes anglais, est Bolingbroke, homme de grand talent ; il publia beaucoup d'écrits politiques, historiques et philosophiques. Presque tous sont, au dernier des points, irréligieux. Cependant, ce ne fut qu'après sa mort, qu'on put voir à quel point il était ennemi de la religion et de l'ordre public. La publication de ses œuvres complètes qui fut faite en 1778, causa une rumeur générale de réprobation. Cet homme mourut à 80 ans. Dieu permet quelquefois de bien profondes aberrations finales, en punition sans doute des crimes de l'âge mûr.

Tels sont les principaux philosophes d'Angleterre.

Après avoir parlé de nos voisins d'outre-mer, arrivons à ce qui concerne la France. Nous sommes plus riches, sous ce rapport, qu'aucun pays. Jamais il n'a été donné au monde de voir dans un siècle et chez une seule nation, autant de fous, autant de monomanes ou autant de véritables criminels, au point de vue rationnel et philosophique. C'est d'abord Montesquieu publiant ses *Lettres persanes* où il fait l'apologie du suicide, où il dit que toutes les religions sont à peu près indifférentes, où il plaisante indécemment sur une foule de dogmes chrétiens. Vient

ensuite Jean-le-Rond d'Alembert, enfant trouvé et fils naturel, à ce qu'on sut plus tard, de Destouches et de Madame de Tencin. Travailleur ardent, il montra du goût pour les mathématiques, y réussit et publia des travaux importants. Ami de Voltaire, de Diderot, il fut comme eux ennemi de la religion. Dans sa correspondance avec Voltaire et avec Frédéric, roi de Prusse, il montre ouvertement sa haine contre le christianisme. Il nomme la religion une superstition, qu'il soufflète, dit-il, en lui faisant des révérences. Il est un des principaux auteurs de l'*Encyclopédie*, dont un évêque français, Monseigneur Bouvier, parle ainsi (*Histoire de la philosophie*, vol. 2, p. 251); nous approuvons son jugement.

« Les coryphées de la philosophie conçurent, vers le milieu du 18^e siècle, le projet de réunir en substance, dans un seul ouvrage, sous la forme d'un Dictionnaire et sous le titre d'*Encyclopédie*, tout ce que l'esprit humain a produit ou inventé depuis l'origine des sociétés. L'entreprise était gigantesque et on s'en promettait d'immenses succès pour la propagation des nouvelles doctrines. La direction en fut confiée à d'Alembert et à Diderot : tous les deux révisaient les articles et en faisaient beaucoup eux-mêmes. D'Alembert cependant y eut la plus grande part, dans le commencement surtout; il fit le discours préliminaire, que beaucoup de personnes regardent comme un chef-d'œuvre de la littérature. On peut néanmoins, en louant justement la partie qui traite des sciences exactes, lui reprocher d'avoir rabaisé ce qui tient à la métaphysique.

» L'arbre généalogique des facultés de l'âme et des connaissances humaines, composé par Bacon, a servi de fondement à l'*Encyclopédie française*, mais l'application

n'a pu s'en faire avec clarté et précision. On convient même qu'il est impossible de faire une division et des subdivisions assez nettes pour qu'il ne reste pas de la confusion, parce que les sciences, prises isolément en plusieurs points, rentrent les unes dans les autres, et parce que d'ailleurs nous ne connaissons point assez les caractères distinctifs des objets qui constituent leur domaine; tout annonce l'unité dans les régions de la physique et de l'intelligence, mais notre esprit borné ne saisit que des aperçus, rarement encore il les comprend bien. Aussi la méthode qu'on a voulu établir dans l'*Encyclopédie*, n'offre-t-elle souvent qu'un véritable désordre. C'est un amalgame de toutes sortes de choses, bonnes et mauvaises, plus ou moins digérées, qui n'avaient ni les mêmes principes, ni les mêmes idées, ni la même manière d'écrire.

» Des hommes estimables purent croire d'abord que cette vaste entreprise serait véritablement utile aux sciences; plusieurs consentirent à être mis au nombre des collaborateurs et y travaillèrent de bonne foi; mais bientôt on s'aperçut du mauvais esprit qui animait les directeurs. Les deux premiers volumes parurent in-folio en 1751 et 1752, ils ne laissèrent aucun doute sur la tendance de l'ouvrage. On y voyait des principes pernicieux et des articles scandaleux; de toutes parts il s'éleva des réclamations. Le 7 février 1752, un arrêté du Conseil du roi supprima ces deux volumes, comme renfermant : *Des maximes tendantes à renverser l'autorité royale, à établir l'esprit d'indépendance et de révolte, et, sous des termes obscurs et équivoques, à relever les fondements de l'erreur, de la corruption des mœurs, de l'irréligion, de l'incrédulité.*

» L'impression du fameux dictionnaire fut suspendue

pendant dix-huit mois. On se plaignit bien haut des entraves qui étaient mises à la liberté de penser, à la liberté de parler et d'écrire, aux progrès des lumières. A force de sollicitations, et en promettant d'être plus circonspects, les éditeurs firent lever la prohibition qui pesait sur eux. Aussitôt ils poursuivirent leur plan avec la même perfidie. Sur un réquisitoire de l'avocat général Joly de Fleury, le Parlement défendit, par un arrêt du 6 février 1759, la réimpression et la vente des 7 volumes qui avaient déjà paru, et statua qu'on informerait contre les auteurs. Le 3 septembre suivant, Clément XIII condamna le même ouvrage comme pernicieux pour la religion et pour les mœurs.

» Malgré ces condamnations solennelles, les encyclopédistes obtinrent une demi-tolérance; il ne leur en fallait pas davantage. On leur permit secrètement de continuer leur opération, sans privilège, de manière que l'autorité fut sensée ignorer ce qui se faisait; les directeurs de l'œuvre ne demandaient rien de plus.

» Les meilleurs rédacteurs s'étant retirés, d'Alembert renonça au titre d'éditeur. Diderot se trouvant donc chargé seul de diriger l'ouvrage, ne manqua pas de lui donner son esprit. Lui-même dit qu'il prit de toutes mains pour l'achever : les plus faibles écrivains furent appelés à donner leur contingent, et le monument tant vanté devint une véritable tour de Babel. Maintenant il est apprécié à sa valeur, et justement déconsidéré dans le monde savant.

» Si on avait pu douter que les auteurs eussent de mauvaises intentions, les correspondances secrètes; publiées depuis, ne laisseraient plus à cet égard aucune incertitude.

Nous arrivons au plus fameux des philosophes du XVIII^e siècle, Voltaire; il est important que nous le fassions bien connaître. Nous prenons dans notre *Dictionnaire des persécutions*, Encyclopédie Migne, vol. 7, col. 1354.

Voltaire (François-Marie Arouet de), naquit à Chatenay, près de Sceaux, en 1694. Son père, qui se nommait François Arouet, était notaire et trésorier à la cour des comptes; sa mère, Marguerite d'Aumart, appartenait à une famille du Poitou. Les commencements du jeune Arouet furent comme marqués d'un sceau fatal de prédestination. Il eut pour parrain le trop célèbre abbé de Châteauneuf, qui lui apprit à lire dans le livre le plus infâme et le plus ordurier qui existât alors. Aussi les premières semences d'éducation jetées dans ce jeune cœur furent des semences de corruption; elles y produisirent avec abondance et au centuple. Le vieil abbé, dernier amant d'une courtisane, Ninon de l'Enclos, lui conduisit son jeune élève. Arouet plut tellement à Ninon, qu'elle lui légua 2,000 francs pour acheter des livres. Par reconnaissance, sans doute, Voltaire plus tard imagina de faire le portrait de l'héroïne de la France, de l'illustre et pudique Jeanne d'Arc, sur le modèle de la prostituée, sa bienfaitrice. Il devait bien à sa mémoire, ne pouvant la hausser, d'abaisser à son niveau quelque réputation vénérée. Les gens qu'on ne peut plus honorer aiment qu'on en salisse d'autres auprès d'eux.

L'abbé de Châteauneuf était un de ces nobles qui, sous les dernières années de Louis XIV, préludaient au règne de Louis XV. Comme le vieux roi, dominé par Madame de Maintenon, exigeait qu'on affichât partout autour de lui la dévotion et la pureté des mœurs, personne n'osait faire

autrement. Louis XIV croyait sans doute que ses exigences répareraient ainsi le mal que ses scandales avaient causé, et qu'elles étoufferaient les fruits de ses mauvais exemples. Il s'abusait étrangement. Les hommes qui avaient appris de lui à se jouer de toute pudeur, à fouler aux pieds toute retenue, à prendre leurs passions pour règle, ne pouvaient pas changer ainsi tout à coup, au bon plaisir d'un monarque. Ce qu'ils n'osaient paraître publiquement, ils l'étaient dans leurs salons, ils l'étaient en secret. On sortait de se signer chez madame de Maintenon pour aller faire des orgies et tenir des propos scandaleux et grivois chez Ninon. A la tête des mauvais sujets de bon ton, qui jouaient ainsi double jeu d'hypocrisie et de débauche, étaient les princes de Conti, de Vendôme, le Grand Prieur son frère, le duc de Sully, le marquis de La Fare, l'abbé de Chaulieu, l'abbé Courtin, l'abbé Servieu, l'abbé de Châteauneuf, le digne parrain et instituteur de notre jeune Arouet. Le vieux libertin se chargea de produire dans ce monde corrompu, le disciple qu'il avait déjà conduit chez Ninon. Il y fut reçu à bras ouverts. Il avait de l'esprit, et de plus une éducation soignée, qu'il mit promptement au service des mauvaises passions de ses nouvelles connaissances. Ses saillies, ses plaisanteries, lui valurent les honneurs des salons où on le produisit; puis il y avait à ces premiers exploits du futur grand homme déjà comme un parfum d'apostasie morale au moins, c'était piquant.

Arouet avait étudié au collège Louis-le-Grand, sous les Jésuites. Il avait pour maîtres les PP. Lejay et Porée; dans ce contraste des noms de ses maîtres et de l'usage qu'il faisait des leçons qu'ils lui avaient données, il y avait le piment nécessaire pour piquer le palais affadi des vieux

libertins qui le lançaient dans le vice. Ils s'aidèrent mutuellement ; l'élève des Jésuites et les roués de salons où brillaient, sur leur déclin, les prostituées de la grande époque, se donnèrent la main. C'était l'élégance du vice ancien, la délicatesse du blasphème lancé avec grâce, qui s'accouplaient avec le raisonnement philosophique. De ce mariage du cynisme et de l'erreur devait naître, dans la personne d'Arouet, l'esprit philosophique, ou l'incrédulité moderne, dont il fut, sinon le père, du moins l'envoyé sur terre et l'apôtre incessant durant sa longue et fatale existence.

Ce qu'il y avait de plus piquant à tout cela, c'est que le respectable abbé de Châteauneuf introduisit son élève dans ce cercle corrompu, alors qu'il était encore au collège. Ainsi Arouet avait à faire double toilette à chaque sortie. Il prenait manteau d'apostat pour entrer chez le digne abbé de Châteauneuf et manteau d'hypocrite pour revenir au collège : double motif fait pour égayer les amis communs de l'élève et du maître. On garde toute la vie des habitudes prises étant jeune. Aussi nous ne serons pas le moins du monde étonné, quand nous verrons Voltaire, fidèle à ses souvenirs de jeunesse, écrire étant vieux, au comte d'Argental, en 1761 : « Si j'avais cent mille hommes, je sais bien ce que je ferais ; mais comme je ne les ai pas, je communierai à Pâques, et vous m'appellerez hypocrite tant que vous voudrez. » En effet, il communia, ainsi que plus tard, en 1768, il donna le pain bénit, et prêcha à l'église, en qualité de seigneur de paroisse. Pour s'excuser, il disait : « Que doivent faire les sages quand ils sont environnés d'insensés ? imiter leurs contorsions et parler leur langage. » Nous reviendrons plus tard sur ces faits honteux pour les commenter. Si nous les avons rapprochés, c'est

qu'il est bon de voir ainsi les ignominies de jeune âge , se marier aux ignominies de la vieillesse , dans le rapprochement fatal qu'a nécessité l'habitude prise.

Arouet, en fréquentant ces hommes, acquit une célébrité précoce de malignité. A vingt-un ans , il fut accusé d'avoir fait , contre Louis XIV , une satire célèbre , finissant par ce vers :

J'ai vu ces maux , et je n'ai pas vingt ans.

On le mit à la Bastille , où il resta plus d'un an. Ce fut à la suite de cela qu'il quitta le nom d'Arouet , pour prendre celui de Voltaire. Sous le premier, disait-il, il avait été trop malheureux. Était-ce superstition ? était-ce orgueil ? Nous croyons plus facilement au dernier motif ; mais , quel que soit le réel d'entre les deux , il ne saurait faire tomber l'accusation d'ingratitude et de mauvais cœur. En effet, le nom , c'est la famille en quelque sorte , c'est le souvenir du jeune âge. A l'appel de son nom , l'homme sent s'éveiller dans son cœur comme un écho , la reconnaissance pour les soins qu'il a reçus , pour les tendresses dont il a été l'objet. Il revoit la figure de son père et la douce image de sa mère , ange gardien du berceau. Le nom , c'est tout le passé avec ses enseignements , ses exemples , ses joies et ses douleurs. Le nom , c'est le compagnon de l'homme , associé à toutes les plaies de sa vie : le répudier parce qu'on l'a porté en des jours d'infortune , c'est n'avoir pas de cœur. Vous êtes né avec ce nom , qui couvre votre père et votre mère dans leur tombeau ; ils vous l'ont légué , comme leur héritage le plus précieux ; et vous le répudiez comme une défroque jetée au revendeur , comme un ustensile hors de service : vous n'êtes qu'un ingrat. Arouet faisant l'anagramme des lettres *Arouet*-

L. J. en forma le nom de Voltaire, plus tard, il y ajouta la particule *de*. Le voilà donc *Monsieur de Voltaire*. Nous avons eu raison de le dire; son nom d'Arouet, il l'a jeté comme une défroque usée qu'on répugne à mettre. En 1741, il écrivait, le 17 mai : « Je vous envoyai ma signature en parchemin, dans laquelle j'oubliais le nom d'Arouet, que j'oublie assez volontiers. Je vous envoie d'autres parchemins où se trouve ce nom, malgré le peu de cas que j'en fais. » C'était en 1718 qu'il avait répudié le nom de ses parents. Un homme doit être jugé quand il fait de pareille chose, et quand il a l'insolente effronterie de les écrire. Pouvait-on attendre de cet homme, qui méprisait à ce point le nom de sa famille, qu'il fût un bon citoyen, qu'il aimât sa patrie ? Frédéric II, roi de Prusse, ayant battu les Français à Rosbach, Voltaire lui écrivit pour l'en féliciter. Il nomme ses compatriotes *Welches*, se moque d'eux dans plusieurs lettres adressées à ce prince. Il les nomme sots, lâches, et leur prodigue des épithètes ordurières (28 mars 1775, — 7 décembre 1774, — 27 avril 1775, etc.) Que dire de lui quand on voit qu'il souhaite à un officier prussien de venir assiéger et prendre une ville française ? (A Argental, 25 mai 1767). « Regardez-moi, écrit-il au roi de Prusse, comme le sujet le plus attaché que vous ayez ; car je n'ai et ne veux point avoir d'autre maître, (février 1737.) C'est donc à mon roi que j'écris (mars 1737.) »

Après avoir ainsi répudié sa patrie pour se faire Prussien, il se fit Russe. Le 18 octobre 1771, il écrivait à Catherine de Russie, traitant de fous et de grossiers les Français qui étaient allés au secours de la Pologne : « Ce sont les Tartares, dit-il, qui sont polis, et les Français qui sont devenus des Scythes. Daignez observer, Ma-

dame, que je ne suis pas Welche : je suis Suisse, et si j'étais plus jeune, je me ferais Russe. » Ce motif ne l'empêcha pas d'écrire, le 7 juillet 1775 : « J'ignore absolument en quels termes est actuellement votre empire, avec le petit pays des Welches, qui prétendent toujours être Français. Pour moi, j'ai l'honneur d'être un vieux Suisse, que vous avez naturalisé votre sujet. » Le 9 août 1774, il signa au bas de sa lettre : « Votre vieux Russe de Ferney. »

Un mot encore à propos de ses injures aux Français qui étaient allés au secours de la Pologne. Croyez-vous que ce fût tout ? Non. Après avoir dans son *Dictionnaire philosophique* (vol. 7, p. 251) fait l'éloge du roi de Prusse en termes de basse flatterie qu'un homme et surtout un Français ne devrait jamais écrire, il arrive à celui de la Russie ; puis il dit des Polonais qui défendent leur patrie : « Si les confédérés de Pologne avaient un peu de philosophie, ils ne mettraient pas leur patrie, *leurs terres, leurs maisons* au pillage ; ils n'ensanglanteraient pas leur pays ; ils ne se rendraient pas les plus malheureux des hommes. » Eh ! quoi, les nobles défenseurs de la sainte cause, les héros qui meurent pour leur nationalité, voilà comme on les traite ! Ce sont des fanatiques. S'ils avaient un peu de philosophie, que feraient-ils ? Voltaire le dit : les motifs de leur conduite, ils les donne ; leurs terres, leurs maisons, voilà ce qu'ils n'exposeraient pas au pillage. L'aveu est trop naïf. Messieurs les philosophes tiennent à ce qu'ils ont ; n'allez pas leur demander de sacrifier leur avoir sur l'autel de la patrie ; la voix de l'égoïsme, c'est celle qu'ils écoutent. Pour ne pas se rendre *malheureux*, ils songent à sauver *leurs terres, leurs maisons du pillage*. Meure la patrie ! périsse la nationalité ! qu'importe ! ils ont sauvé leur fortune, et mis leurs jours à l'abri du malheur

sous la domination étrangère. Sur les bords des fleuves ennemis, ce n'est pas le *Super flumina* qu'ils chanteront : ils entonneront le *Te Deum* pour le vainqueur généreux qui leur laisse le bien-être. Honte et dégoût, voilà donc où tombent ces esprits forts ! Ils se mettent au-dessus de tout, disent-ils. Hélas ! nous le voyons bien, ils foulent sous leurs pieds tout ce que les hommes ont de sentiments enracinés au cœur. Préjugés, disent-ils ; faites-nous la grâce, ô mon Dieu, d'y croire longtemps. Amour de la patrie, restez dans nos âmes, pour que nous puissions les maudire, ceux qui vous mettent si bas !

Quand toute l'Europe gémissait et pleurait au récit des douleurs de la Pologne, cette grande martyre des temps modernes, cette nation chevaleresque qui posa sa poitrine comme un rempart contre la barbarie des Turcs, pour nous sauver tous, cette digue vivante qui sauva la civilisation ; ce furent Voltaire et ses disciples qui applaudirent ; il eut le triste courage d'applaudir à ses défaites et de féliciter ses bourreaux. A cette époque comme aujourd'hui, il fallait deux choses pour ne pas sympathiser avec cette nation héroïque ; non-seulement n'être pas Français, mais encore avoir le cœur et les instincts d'un barbare. Est-ce assez ! non, il fallait que Voltaire descendit jusqu'au dessous de l'ignoble. Citons : non content de dire au roi de Prusse que les Français qui ont secouru la Pologne assassinée, sont des extravagants qui méritent punition, il lui dit (18 novembre 1772) : « On prétend que c'est vous, Sire, qui avez imaginé le partage de la Pologne ; je le crois, parce qu'il y a là du génie et que le traité s'est fait à Postdam. » Voilà la basse flatterie ; il va faire de la raillerie sur les corps sanglants des Polonais égorgés. (Le 13 du même mois) : « C'est dans le Nord que tous les

arts fleurissent aujourd'hui, c'est là qu'on fait les plus belles écuelles en porcelaine, qu'on partage des provinces d'un trait de plume, qu'on dissipe des confédérations et des sénats en deux jours, et qu'on se moque surtout très plaisamment des confédérés et de leur Notre-Dame. » Les malheureux Polonais abandonnés de tous, réduits à une lutte désespérée, traqués par trois puissances coalisées, levèrent les yeux au ciel, et se recommandant eux et leur patrie, à la mère du Christ, lui dédièrent leurs étendarts. Voltaire se moque de cet amour sacré de la patrie qui éclate dans la prière et dans la foi sublime de ces hommes qui pour elle vont mourir. Il trouve qu'on se moque d'eux et de leur foi *très plaisamment*. En effet, plusieurs de ces héros, prisonniers des Russes, furent l'objet d'atroces cruautés. Les vainqueurs les faisaient, après le diner et pour l'amusement du dessert, déchirer sous le knout, ou tuer de diverses manières non moins barbares. La plaisanterie allait plus loin, les femmes polonaises n'avaient pas failli à leur cause héroïque, elles aussi, elles avaient suivi leurs époux sur les champs de bataille; comme leur Notre-Dame, elles avaient assisté à la mort de ce qu'elles aimaient le plus, prodiguant leur amour et leurs soins à ceux qui prodiguaient leur sang. Plusieurs, prises par les Russes, furent éventrées, on arrachait à celles qui étaient enceintes leurs enfants vivants, à la place on mettait des chats furieux; on recousait le ventre, et les héroïques victimes mouraient dans les plus abominables tortures. Voltaire trouve qu'on se moquait très plaisamment des confédérés et de leur Notre-Dame. Une telle parole, en telles circonstances, met le vil flatteur des bourreaux au-dessous des bourreaux eux-mêmes.

L'apôtre de la philosophie moderne, le père de l'incréd-

dulité, le fétiche des esprits forts de nos jours, trouvait n'avoir pas fait assez : Il écrivait à Damilaville, le 19 mars 1765 : « Il est à propos que le peuple soit guidé, et non qu'il soit instruit ; il n'est pas digne de l'être. » Au même (le 1^{er} avril) : « Il me paraît essentiel qu'il y ait des gueux ignorants. Si vous faisiez valoir comme moi une terre, et si vous aviez des charrues, vous seriez de mon avis. Ce n'est pas le manœuvre qu'il faut instruire, c'est le bon bourgeois, c'est l'habitant des villes. » Il dit à d'Alembert, (4 février 1757) : « La raison triomphera au moins chez les honnêtes gens, la canaille n'est pas faite pour elle. » Au roi de Prusse (5 janvier 1767) : « La canaille n'est pas digne d'être éclairée et tous les jougs lui sont propres. » Voilà avec quel cynisme Voltaire se faisait inspecteur de l'humanité, divisant les hommes en deux classes, les honnêtes gens, c'est-à-dire, les bourgeois et les riches ; la canaille ; c'est-à-dire, les manœuvres, les pauvres. C'est quand on sait tout cela qu'on est révolté d'entendre chaque jour l'ignorance sotte et frondeuse, faire l'éloge d'un tel homme et le considérer quasi comme un saint. Il n'est pas de prétendus esprits forts qui ne regardent Voltaire comme un bienfaiteur de l'humanité, comme le réformateur de la philosophie, comme le père de l'émancipation sociale. Imbéciles qui ne savent pas que Voltaire, s'il vivait, au lieu de les plaindre comme nous le faisons, les aurait tout bonnement rangés dans la seconde catégorie de l'humanité, *la canaille*. Oui, voilà ce qu'il est bon d'apprendre à tous ces niais qui se drapent dans les vieux lambeaux de la défroque philosophique. Voltaire outrageait à ce point l'espèce humaine ; mettant de côté la morale évangélique qui proclame l'égalité de tous, et qui veut que tous aient part égale au banquet ; il parque

les hommes dans l'ignorance et dans l'abrutissement ; il admet une classe inférieure qu'il nomme *la canaille*, et pour laquelle, dit-il, tous les jougs sont propres.

Lui qui fait travailler et qui possède des charrues, au lieu d'élever son cœur à ce spectacle, et de comprendre que le travailleur est la tête du monde, que celui qui féconde le sol de ses sueurs, que l'ouvrier qui produit sont les premiers de ce monde, il les regarde du haut de l'orgueil de sa richesse, il les nomme de la canaille bonne à rester ignorante, à être exploitée, à être mise sous n'importe quel joug. Ah ! nous le concevons, le peuple lui devait bien ce qu'il a fait pour lui ; il s'est attelé à son char mortuaire, il a porté ses restes au Panthéon.

Avant de montrer Voltaire persécuteur moral de la religion chrétienne, nous devions le juger comme fils, comme citoyen, comme homme. Il nous semble que nous en avons assez dit pour montrer que si ce père de l'incrédulité a reçu du ciel un génie fécond et puissant, comme nul n'en doute, il en a fait le plus vil et le plus détestable usage. Certes, si nous avions à juger Voltaire comme écrivain, comme poète, comme historien, nous aurions souvent à lui prodiguer des admirations. Nous ne méconnaissons pas son talent, nous savons qu'il fut un des plus puissants génies des temps modernes ; qu'il a laissé des chefs-d'œuvre nombreux ; mais précisément à cause de cela, nous avons le droit d'être sévère ; et quand nous trouvons que cet homme, si magnifiquement doué, a entraîné son esprit, son cœur, son génie, dans toutes les ignominies, qu'il les a prostitués à toutes les lâchetés, et cela en haine de la religion chrétienne, nous avons le droit de le stigmatiser et de croire que, pour qu'une perversité si grande pût s'allier à tant d'éminentes facultés ;

Dieu avait laissé peut-être un coin de ce vaste cerveau, vide ou incomplet, et que chez lui, le chaînon fait pour unir le génie et le bien n'existait pas.

Voltaire semble n'avoir toute sa vie qu'un but à atteindre; la ruine de la religion chrétienne, qu'il nommait *l'infâme*. « Serait-il possible, écrivait-il (à d'Alembert le 24 juillet 1760) que cinq ou six hommes de mérite n'y réussissent pas, après les exemples que nous avons de douze faquins qui ont réussi? » C'est ainsi qu'il nommait les douze apôtres. Il disait un jour à ses amis : « Je suis las de leur entendre répéter que douze hommes ont suffi pour établir le christianisme, et j'ai envie de leur prouver qu'il n'en faut qu'un pour la détruire. » (Condorcet, *Vie de Voltaire*, p. 112-115.) Il écrivait à Damilaville, 26 janvier 1762 : « C'est bien dommage que les philosophes ne soient ni assez nombreux, ni assez zélés, pour aller détruire par le fer et la flamme les ennemis du genre humain et la secte abominable qui a produit tant d'horreurs. » Sa fureur contre la religion chrétienne devint si grande, que, dans ses lettres, il ne la nommait plus que *l'infâme*. Ces mots, *écrasons l'infâme*, *écrasez l'infâme!* y sont à chaque instant prodigués. Avec les premières lettres de ces deux mots, il s'était composé un nom duquel il se servait souvent pour signifier Ecrlinf. Une fois, il eut la bêtise de signer, *Christ moque*. Quand un homme descend dans un tel dévergondage de sens et de cœur, que dire sur son compte? Faut-il désapprouver le président de Brosses de lui avoir écrit ainsi : « Souvenez-vous, Monsieur, des avis prudents que je vous ai ci-devant donnés en conversation, lorsque, en me racontant les traverses de votre vie, vous ajoutâtes que vous étiez d'un caractère naturellement insolent. Je vous ai donné mon amitié,

parce qu'il y a des jours où vous en êtes digne. Une marque que je ne l'ai pas retirée, c'est l'avertissement que je vous donne encore de ne jamais écrire dans vos moments d'aliénation d'esprit, pour n'avoir pas à rougir, dans votre bon sens, de ce que vous aurez fait dans votre délire. »

Heureux Voltaire, s'il eût suivi ce conseil ! Mais la haine l'aveugla et lui fit commettre de ces choses qu'un homme de génie, qu'un honnête homme, aurait dû ne pas commettre, eût-il fallut donner sa vie sur l'échafaud.

On sait quelle vénération la France a pour Jeanne d'Arc, sa libératrice. On sait avec quel respect les siècles ont toujours regardé l'auréole de gloire et de sainteté qui environne la tête de cette héroïne, si poétique et si noble. Jeanne d'Arc avait, aux yeux de Voltaire, deux crimes à expier : elle était chrétienne fervente, et de plus, fille du peuple. Elle appartenait à l'*infâme* en fait de religion, en fait d'espèce à la *canaille*, cette classe imaginée par Voltaire. Il a eu l'ignoble courage de composer un poème que tout le monde connaît au moins de nom, *la Pucelle*, amas d'outrages et de turpitudes qui déshonorent l'écrivain. Ce livre est tellement ordurier qu'il est à l'*index*, non-seulement de l'Eglise, mais encore de la pudeur publique. Son nom est une ignominie, on ne le voit qu'aux mains des libertins, des vieux débauchés, de cette classe, en un mot, d'êtres dégradés auxquels Voltaire a volé leurs titres pour le donner uniquement aux pauvres, aux malheureux, aux amis de Dieu, à ces déshérités d'ici-bas, qui ont tant de mérites sur terre et tant d'espérances dans les cieux. Dans son *Dictionnaire philosophique*, Voltaire ment impunément à propos de Jeanne d'Arc. Il devait, dans sa personne, outrager tout ce qui est respectable, la pudeur, la vérité historique, la reconnaissance. Celui

qui trouvait si plaisantes les moqueries à la russe faites aux femmes polonaises, était bien digne d'écrire la *Pucelle*.

A côté de cette ordure, Voltaire a mis un autre ouvrage, le *Dictionnaire Philosophique*, œuvre détestable où l'esprit abonde, quoique de mauvais aloi : œuvre faite pour produire infiniment de mal. Dans ce livre, tout ce qui est saint, vénéré, tout ce que le respect des peuples et des temps a consacré, est indignement outragé, conspué. Voltaire discute, apprécie. Il fait de l'érudition. Au fond, tout ce qu'il dit n'est que mensonge, tout ce qu'il cite fausseté. Pour un homme instruit, ce livre nauséabond ne supporte pas l'examen. C'est une œuvre d'iniquité faite avec la conscience du mensonge pour abuser les simples et les ignorants. Voltaire le savait bien, et dans certains moments, il en avait honte. Le 13 juillet 1764, il écrivait : Dieu me préserve d'avoir la moindre part au *Dictionnaire Philosophique* ! Ce livre est connu pour être d'un nommé Dubut, petit apprenti théologien en Hollande. Le 16 juillet, écrivant à son ami d'Alembert, il disait : « J'ai ouï parler de ce petit abominable *Dictionnaire*, c'est un ouvrage de Satan. Heureusement je n'ai nulle part à ce vilain ouvrage ; j'en serais bien fâché. » Ce livre, *vade mecum* des esprits forts d'estaminet, des commis marchands émancipés, de tous ces niais qui se disent des hommes pensants, de tous ces gobe-mouches, faits pour avaler bouche béante, les plus énormes bêtises, pourvu qu'elles soient assaisonnées d'impiété, a parfaitement atteint son but. Voltaire l'écrivait pour les imbéciles : il a visé juste. Honneur à son coup-d'œil ! Toutes les bévues, toutes les stupidités, toutes les impudences que ce livre contient sont devenues la monnaie courante des esprits

forts de bas étage qui glapissent dans le sillage voltairien. Ecoutez un de ces philosophes de carrefours ou de cabarets, ou bien ouvrez le *Dictionnaire Philosophique*, c'est tout un : même bêtise sur la Saint-Barthélemy, sur l'inquisition, sur Jeanne d'Arc, etc.; mêmes impiétés sacrilèges et sottes sur les dogmes de notre sainte religion. Ils sont aussi forts que Voltaire. Une seule chose les distingue : Voltaire savait très bien qu'il mentait, lui, tandis que beaucoup de nos esprits forts sont parfumés d'une naïveté de conviction qui désarme toute colère, et fait place à la pitié, ou au dédain, ou au fou rire. Béates créatures, qui posent sérieusement devant le genre humain en réformateurs, qui prennent en pitié dix-huit cents ans de croyance, et décident qu'il est temps de changer les bases sur lesquelles pivote le monde.

Rien n'est curieux comme les prétentions outrecuidantes de ces hommes qui prodiguent le dédain à quiconque ne pense pas comme eux et n'incline pas le genou devant l'idole.

Voltaire fut jusqu'à la fin de sa vie fidèle à ses haines contre la religion chrétienne. Sur son chemin, il eut souvent de tristes déboires, de rudes leçons à subir. Deux hommes, l'abbé Nonotte et l'abbé Guénée lui donnèrent de terribles étrivières. Il faut lire les ouvrages de ces deux savants pour s'initier à cette guerre acharnée qui eut lieu entre eux et le vieux séide de l'incrédulité. Voltaire fut loin d'y avoir l'avantage, presque toujours son honneur restait sur le champ de bataille, mais il était de ceux qui ne se corrigent pas. Dieu l'avait frappé d'incrédulité finale pour le punir de son incrédulité première; il y persévéra jusqu'à la fin de ses jours. Vainement on a tenté de faire, dans plusieurs ouvrages, de Voltaire un chrétien, un ca-

tholique ; les témoignages extraits de ses livres ne sont que des passages tronqués ou détournés de leur sens par les auteurs , ce n'est point sur des passages ainsi décapités , écourtés , qu'on peut juger du véritable sentiment d'un écrivain. En prenant dans un livre *passim* des passages , des phrases , on peut presque faire dire à un homme ce que l'on veut. Quand on a un ennemi déclaré , pourquoi ne pas l'accepter comme tel ? Pourquoi vouloir à toute force , trouver quelque traces d'amitié au milieu de ses haines ? A l'égard de Voltaire on a montré cette prétention : on a voulu absolument trouver dans ses écrits des apologies de la religion chrétienne , de la foi catholique , et souvent des citations qui répondissent à ce désir , on a tronqué : pourquoi faut-il que nous soyons obligé de dire ? on a falsifié. Monsieur de Genoude , dans son ouvrage intitulé la *Raison du christianisme* , s'est rendu coupable de ce crime littéraire au premier chef. Entre autres exemples nous donnerons celui-ci : volume III , p. 598 , il dit , citant Voltaire : « *Des philosophes* qui peuvent seuls être raisonnables , et quelques sots que ces gens-là dirigent se déchainent contre la vérité : Ce sont des chiens de différentes espèces , qui hurlent tous à leur manière contre un beau cheval qui pait dans une verte prairie et qui ne leur dispute aucune des charognes dont il font leur nourriture et pour lesquelles ils se battent entre eux. » Or voici le texte de Voltaire (*Dictionnaire Philosophique* , vol. VII , p. 253.) « L'empesé luthérien , le sauvage calviniste , l'orgueilleux anglican , le fanatique janséniste , le jésuite qui croit toujours régenter , même dans l'exil et sous la potence , le sorboniste , qui prétend être père d'un concile et quelques sots que ces gens-là dirigent se déchainent tous contre le philosophe : Ce sont

des chiens de différentes espèces qui hurlent tous à leur manière contre un beau cheval qui paît dans une verte prairie, et qui ne leur dispute aucune des charognes dont ils se nourrissent, pour lesquelles ils se battent entre eux. » Comme on le voit, M. de Genoude fait dire à Voltaire précisément le contraire de ce qu'il dit; il lui fait affirmer en faveur de la religion, de la vérité, ce qu'il affirme contre la religion, en faveur du philosophe.

Comme nous le disions plus haut, Voltaire persista jusqu'à sa mort dans ses sentiments anti-chrétiens. Il n'eut pas toujours le courage de montrer dans sa conduite, ce qui était dans son cœur : la franchise n'est pas donnée à tout le monde. Naturellement Voltaire était menteur et hypoerite. Nous avons vu ce qu'il écrivait au comte d'Argental relativement à ses communions à Pâques. Il y a là quelque chose de tellement vil et de tellement lâche, qu'on manque d'expression pour le caractériser. Un an plus tard, étant malade, il se fit apporter le viatique devant un notaire qu'il pria d'en rédiger acte authentique. Le 8 mai il écrivait à monsieur et madame d'Argental : « Mes chers anges sont tout ébourrifés d'un déjeuner par-devant notaire..... On ne peut donner une plus grande marque de mépris pour ces facéties que de les jouer soi-même. » Evidemment on ne peut rien voir de plus ignoble que tout cela. Que ceux qui l'osent, admirent Voltaire; quant à nous, nous réserverons notre admiration pour les chefs-d'œuvre qu'il nous a légués; pour lui personnellement, pour son caractère, nous n'aurons que du mépris et le mépris le plus profond.

Pour dire quelles ont été les attaques de Voltaire contre la religion, il faudrait prendre tous les dogmes, toutes les croyances du catholicisme, passer en revue tous les per-

sonnages de l'histoire sacrée et de l'histoire de l'Eglise.

A propos de chaque nom, on trouverait une profanation, une insulte, un sacrilège. C'est principalement aux Jésuites que Voltaire s'attaquait avec le plus d'acharnement. Il sentait que cet Ordre religieux était en quelque sorte la tête du clergé, il voulait décapiter le clergé. L'autorité du Pape, l'autorité de l'Eglise, furent aussi l'objet de ses attaques incessantes, de ses insultes sans cesse renouvelées.

Pour finir cet article, nous citerons l'opinion de Jean-Jacques sur cet homme célèbre. « Ainsi donc la satire, le noir mensonge et les libelles sont devenus les armes des philosophes et de leurs partisans ! Ainsi paie M. de Voltaire l'hospitalité dont par une funeste indulgence, Genève usa envers lui. Ce fanfaron d'impiété, ce beau génie, et cette âme basse, cet homme si grand par ses talents, et si vil par leur usage, nous laissera de longs et cruels souvenirs de son séjour parmi nous. La ruine des mœurs, la perte de la liberté, qui en est la suite inévitable, seront chez nos neveux les monuments de sa gloire et de sa reconnaissance. S'il reste dans leurs cœurs quelque amour pour la patrie, ils détesteront sa mémoire, et il en sera plus maudit qu'admiré. »

Voltaire vint mourir à Paris en mai 1778. Ses principaux écrits contre la religion sont : *La Philosophie de l'histoire, la Bible commentée, l'Examen important de milord Bolingbroke, l'Histoire de l'Etablissement du christianisme, le Dictionnaire philosophique.*

Après Voltaire, vient tout naturellement Jean-Jacques Rousseau. Il naquit à Genève en 1712. Son père, pauvre horloger, ne lui donna pour ainsi dire pas d'éducation. D'abord clerc chez un greffier de Genève, il fut jugé par

ce brave homme comme un garçon qui ne serait jamais qu'inepte. Il entra de là comme apprenti chez un graveur. Ce nouveau maître l'abrutissait, et pour lui apprendre son métier, le battait à outrance. Les mauvaises passions sont en général le fruit d'une telle éducation. Le jeune Rousseau devint fainéant, menteur et voleur. Il s'esquiva, s'en allant, où ? Il l'ignorait ; mais enfin quelque part où il pût vivre et n'être pas accablé de mauvais traitements. A Annecy, il rencontra madame de Warens. Cette dame le prit en affection, et le fit entrer au collège des catéchumènes de Turin, où il abjura la religion protestante, dans laquelle il avait été élevé. Quand il en fut sorti, il entra comme laquais chez la comtesse de Vercellis. Il accusa une pauvre fille d'un vol que lui-même avait commis. Il vint enseigner la musique à Lausanne où il ne réussit pas, puis à Paris en 1732. Il n'y réussit pas davantage, et vint retrouver la baronne de Warens, qui pour lors résidait à Chambéry. Elle le conseilla, le fit travailler et ensuite le plaça, comme précepteur, chez monsieur de Mably. Au bout d'un an seulement de séjour, il revint à Paris en 1741. Il partit peu après, comme secrétaire attaché à l'ambassadeur de France à Venise, M. de Montaigu. Congédié au bout de fort peu de temps, il entra comme commis, à Paris, chez M. Dupin, fermier général. Il fit à cette époque connaissance avec Thérèse Lavasseur, servante d'auberge, avec laquelle il vécut plus de vingt-cinq ans et qu'il épousa ensuite. Cette fille n'avait rien de ce qu'il fallait pour captiver un homme de cœur et d'intelligence. Jamais Rousseau ne put parvenir à lui montrer à faire une lettre ou un chiffre. Ce fut quelques années plus tard qu'il concourut et remporta le prix à l'académie de Dijon, laquelle avait proposé cette question comme sujet de con-

cours : *Le progrès des sciences et des arts a-t-il contribué à corrompre ou à épurer les mœurs ?* Il prit parti contre les sciences et les arts.

En 1753, notre philosophe retourna à Genève, et y abjura la religion catholique. Revenu à Paris, il fit connaissance de Madame de l'Épinay, qui lui fit construire l'habitation qu'on a nommée l'Ermitage, dans la vallée de Montmorency. Il y composa sa *Nouvelle Héloïse* et son *Emile*. Sa patrie et la France le condamnèrent à la fois, pour ce dernier ouvrage. Le parlement de Paris prononça contre lui la prise de corps. Il se retira dans la principauté de Neuchâtel, où il vivait de la façon la plus extravagante, se déguisant en Arménien, et passant ses jours à faire du lacet pour pourvoir aux besoins de son existence. De cette retraite, il répondit au mandement de l'archevêque de Paris et publia ses fameuses *Lettres de la montagne* contre le conseil de Genève. Ses ennemis le poursuivant partout, il quitta la Suisse et se rendit en Angleterre où Hume, le philosophe, l'accueillit et le reçut comme son hôte. Bientôt Rousseau qui ne pouvait vivre avec personne, se brouilla avec lui. Il revint en France. Le prince de Conti le reçut à Trye près de Gisors. Il n'y resta que quelque temps, et vint successivement à Lyon, à Grenoble, et enfin, en 1770 revint à Paris, où sa santé ne tarda pas à dépérir. Il était atteint d'une monomanie, qui lui faisait croire qu'il était sans cesse poursuivi par des ennemis qui conspiraient sa perte. Dans le dernier état de délabrement, il accepta d'aller à Ermenonville chez M. de Girardin. Il y mourut au bout de deux mois. Après sa mort on publia ses confessions, où se trouvent élucidés une infinité des mystères de cette bizarre existence, si contrastée, si accidentée, qu'on a dit avec infiniment de

vérité, de Jean-Jacques, qu'il ne fut qu'un assemblage de contrastes et d'incohérences.

Comme on le voit par ce récit, Rousseau fut dans ses jeunes années livré entièrement à lui-même, quant à son éducation; aussi n'en reçut-il, à vrai dire, aucune dans le sens accepté de ce mot. Que vouliez-vous que devînt ce jeune homme, qu'on jette dans le monde à deux ou trois essais aventureux de métiers pour lesquels il n'a rien appris? La première fois, aux mains d'un prêtre calviniste qui lui laisse, par défaut de surveillance, contracter de pernicieuses habitudes; la seconde aux mains d'un bureaucrate assez sot pour déclarer à jamais inepte l'auteur de tant d'écrits si remarquables, pour ne pas découvrir sous cette enveloppe grossière et brute la pierre éclatante qui devait jeter par tant de facettes une si vive lumière; la troisième, aux mains d'un brutal qui le bat, et qui courbe vers l'abrutissement cette nature faite pour monter si haut? Rousseau eut le sort de tous ces malheureux jeunes gens que la société coupable pousse au vice. Il devint par le fait des circonstances d'entourage, vicieux au plus haut point, fainéant, menteur et voleur. Il eut, en un mot, les vices favoris de cette classe déshéritée, que notre égoïsme et notre inhumanité font ce qu'elle est, pour la maudire d'abord et la proscrire ensuite. La société permet qu'on sème le crime dans les âmes de ces malheureux, et, quand cette semence maudite a produit ses fruits naturels, elle ouvre la prison ou le bagne, et elle y pousse pêle-mêle les fils de ses œuvres: tout cela, parce que l'Evangile, qui est dans toutes les bouches, n'a pas encore pénétré dans les cœurs, et que la charité qu'il prêche n'a pas encore détrôné dans le monde les préjugés des temps barbares.

Rousseau devint un vagabond ; il se sauva de sa patrie pour courir dans cette route d'aventure , où tant d'autres malheureux comme lui , s'égarent et se perdent à tout jamais. Sans une femme charitable que la Providence mit sur son chemin , Rousseau fût toujours resté un vagabond , fût peut-être devenu un criminel. Arrivé à Annécý , il est accueilli par madame de Warens , qui le traite comme une mère , le place dans le séminaire des catéchumènes à Turin , et le décide à abjurer le protestantisme pour se faire catholique. Rousseau avait encore à lutter contre l'espèce de destinée qui l'entraînait en bas ; il sort du séminaire , entre comme laquais chez une grande dame , y commet un vol dont il accuse une pauvre domestique. Enfin , après plusieurs autres accidents , il revient trouver sa protectrice , qui l'accueille encore , et le garde huit ans près d'elle. Ce fut durant ce temps que Rousseau fit son éducation. Madame de Warens lui fournit tout ce dont il avait besoin pour travailler. Voyant qu'il s'adonnait à de honteuses liaisons , elle se livra elle-même à lui. Certes nous ne pouvons constater un pareil fait pour l'approuver , nous le rapportons pour faire ressortir que cela n'empêcha pas Rousseau de s'abandonner aux tendances auxquelles on avait voulu le soustraire. Il se lia avec une fille d'auberge , sans esprit et sans beauté , et , après avoir vécu vingt-six ans avec elle , il l'épousa.

C'est à dater de l'époque que nous venons de dire que Rousseau entra dans la deuxième période de son existence. Madame de Warens , en le forçant à s'instruire , avait développé en lui l'intelligence et le génie qui brillèrent d'un si vif éclat. Rousseau compte parmi les philosophes qui ont le plus attaqué la religion et la morale : il est un de ceux qui les ont le plus glorifiés et défendus ; il n'est pas une

question à propos de laquelle il n'ait soutenu le pour et le contre avec une éloquence vraiment admirable. Rousseau est le père de cette littérature moderne qui, dans des genres opposés, nous a donné Châteaubriand, Lamennais, Georges Sand. Brisant avec la vieille école, il sut donner au style les formes enchanteresses qui, dans ses écrits, nous émeuvent, nous impressionnent si vivement. Rousseau a dans son style une magie, un entraînement irrésistibles. Il plane comme l'aigle, et comme lui, il donne le vertige à celui qui regarde son vol. Du reste, il faut en lisant faire comme un homme qui marcherait au milieu de pièges ou de précipices. Chaque phrase recèle un paradoxe, chaque beauté de style cache une erreur. Rousseau est le père du paradoxe. Nous ne croyons pas que sous ce rapport il ait eu d'égal, si ce n'est peut-être Georges Sand. Tout Rousseau peut se résumer en ces points culminants : en religion il professait principalement le déisme ; en morale il a donné les solutions les plus contradictoires dans son livre de la *Nouvelle Héloïse* ; dans *Emile*, il a formulé un système d'éducation impossible ; dans le *Contrat social* : il a émis des théories politiques impossibles ; aussi, il avait devancé le socialisme.

Nous manquions notre but si nous examinions Rousseau sous tous ses aspects. Nous nous bornerons à citer quelques-unes de ses oppositions, pour montrer qu'on a jugé cet homme trop sévèrement. A notre gré, sur certains points, Rousseau fut un monomane ; il y avait des sentiments pratiques qui manquaient dans son cœur. Dans ses entraînements il était parfois sublime. (Belouino, *Dict. des pers. encycl.* Migne, vol. 5, col. 837.)

Rousseau, comme nous l'avons dit plus haut et comme nous l'avons prouvé, fut un assemblage de contrastes et

d'incohérences. Il a écrit des choses qui le feraient passer pour un pur déiste ou même pour un panthéiste, et d'un autre côté, il a fait de la religion chrétienne le plus magnifique éloge. Il a parlé de la divinité des Ecritures dans un langage dont la force est vraiment irrésistible. Il a écrit les plus belles choses sur l'amour paternel, et il a mis tous ses enfants aux enfants trouvés. Il a vanté le christianisme comme la religion la meilleure, la plus avantageuse aux sociétés, et il n'en a pas moins, dans son *Contrat social*, engagé chaque nation à se faire une religion civile. Les principes subversifs qu'il a prêchés dans tous ses ouvrages se trouvent constamment combattus par lui dans d'autres. Souvent une page réfute victorieusement les erreurs de la précédente. N'importe, Rousseau n'en a pas moins été l'un des écrivains les plus pernicioeux de cette époque. C'est à lui qu'on doit une grande partie des illusions, des utopies, des principes faux, qui ont agité, brouléversé notre société française et par contre-coup le monde.

Après Voltaire et Rousseau, l'homme le plus remarquable parmi les philosophes est Diderot. Nous prendrons ce que dit de lui Monseigneur Bouvier dans son *Hist. de la philosophie* (vol. 2, p. 287.) « Diderot, par son activité prodigieuse, son zèle, sa constance et l'audace qu'il a montré dans ses écrits contre la religion, a été regardé comme le chef d'une secte particulière, au milieu de cette philosophie irréligieuse qui a caractérisé le 18^e siècle. C'est pour cela que nous avons cru devoir le mettre à la tête d'un chapitre à part, et lui adjoindre quelques-uns de ceux qui furent spécialement liés avec lui ou qu'il aida davantage dans leurs travaux.

» Fils d'un coutelier de Langres, il naquit dans cette ville

en 1712 et fut nommé Denis. Il avait un frère qui embrassa l'état ecclésiastique et devint chanoine de Langres. Lui, emporté par le désir de s'instruire, vint de bonne heure à Paris, y vécut misérablement, mais étudia avec ardeur et non sans succès. Jeune encore, il se maria avec une femme sans fortune, qui ne fit qu'augmenter sa détresse. Pour se procurer quelques ressources, il traduisit un ouvrage anglais, en 3 vol. in-12, travailla à un dictionnaire de médecine, en 6 vol. in-folio, et donna, comme traduit de l'anglais, mais sans avoir suivi le texte original, l'*Essai sur le mérite et la vertu* de Shaftesbury. Dans cet ouvrage il combat l'athéisme et n'attaque la religion chrétienne qu'indirectement, avec une sorte de réserve.

En 1746, il publia des *Pensées philosophiques*, où il ne gardait plus les mêmes ménagements. Plus tard, il fit des additions bien autrement hardies. Avec d'Alembert, il fut le principal moteur de la gigantesque entreprise du *Dictionnaire encyclopédique* et y eut une grande part dès le commencement. A la fin, il en fut le seul rédacteur en chef; il y travaillait beaucoup, et y faisait travailler par les premiers venus, pourvu qu'ils eussent son esprit. Prenant de toutes mains, il se hâtait de terminer plutôt que de bien faire. Cependant ses amis, et surtout Grimm, dans sa correspondance avec des princes étrangers, le vantaient comme le prodige de son siècle, par sa science et ses travaux. Catherine, impératrice de Russie, touchée de ces magnifiques éloges, voulut faire sa fortune; elle acheta, en 1765, sa bibliothèque, à condition qu'il continuerait d'en jouir, et lui assura une pension annuelle. Apprenant, l'année suivante, que le paiement de cette pension avait été retardé, elle lui en fit compter cinquante années, ce qui le mit dans l'aisance pour le reste de sa

vie. Invité par sa bienfaitrice à faire le voyage de Saint-Petersbourg, il y alla en 1773 avec Grimm, y fut parfaitement accueilli, revint par Berlin et n'eut pas autant à se louer de Frédéric, à qui il n'avait pas eu le don de plaire par ses écrits.

» Revenu à Paris il ne tarda pas à être atteint d'infirmités qui ne le quittèrent plus, il mourut en 1784.

» Ses œuvres ont été recueillies par Naigeon, un de ses principaux disciples, et publiées en 1798, en 15 vol. in-8°. Presque partout, et jusque dans les parties qui en paraissaient le moins susceptibles, il règne une impiété audacieuse, un athéisme éhonté et quelquefois une licence d'expressions obscènes qui passe toutes les bornes, surtout dans les romans intitulés : *les Bijoux indiscrets*. *Jacques le fataliste*, *la Religieuse*.

» Diderot se vantait lui-même d'être athée, et Grimm, dont le témoignage ne peut être suspect, dit de lui : *Quelque volontiers que je pardonne à tous les hommes de ne rien croire, je pense qu'il eût été fort à désirer, pour la réputation de Diderot, peut-être même pour l'honneur de son siècle, qu'il n'eût point été athée. La guerre opinidtre, qu'il se crut obligé de faire à Dieu, lui fit perdre les moments les plus précieux de sa vie.*

» Son caractère fougueux, ses principes exagérés, finissaient par déplaire, même aux philosophes incrédules comme lui. Voltaire le regardait comme dangereux, d'Alembert l'abandonna, Rousseau rompit avec lui, le roi de Prusse écrivait à d'Alembert, en 1774, en parlant de lui : *Il rabâche sans cesse les mêmes choses... Je ne saurais soutenir la lecture de ses livres, tout intrépide lecteur que je suis. Il y règne un ton suffisant, et une arrogance qui révolte l'instinct de ma liberté.* Marmontel dit dans

ses *Mémoires*, en parlant de Diderot, qu'il a écrit de belles pages et n'a jamais su faire un livre.

» On s'accorde généralement maintenant à regarder cet homme comme un triste philosophe et comme un mauvais écrivain : aussi les esprits sérieux ne le lisent plus.

» Outre les écrits publiés sous son nom, il en a fait d'autres : Grimm assure qu'il travailla au *Système de la nature*, au *Système social*, à la *Morale universelle* du baron d'Holbach, avec lequel il resta constamment lié ; au livre de l'*Esprit* d'Helvétius ; à l'*Histoire philosophique*, de Raynal. Plusieurs fois aussi il suppléa Grimm dans sa *Correspondance*, comme nous allons le voir plus loin.

» On lui a attribué plusieurs ouvrages bien dignes de lui, à tous égards, mais dont il ne paraît pas cependant avoir été l'auteur, comme le *Code de la nature*, les *Principes de philosophie morale*, la *Justification de plusieurs articles de l'Encyclopédie*, la *Lettre au P. Berthier, sur le matérialisme*.

» Il est certain, au contraire, qu'il a fait les *Eleuthéromanes*, ou les *Furieux de la liberté*. Cette pièce d'environ 200 vers, est dirigée contre la tyrannie des rois. L'auteur les voue au mépris des nations, et, appelant la révolte à son secours, il dit :

» Et ses mains ourdiraient les entrailles du prêtre,
A défaut d'un cordon pour étrangler les rois (1).

» Cette horrible maxime n'a été que trop bien comprise, et la révolution française nous l'a montré dans ses conséquences pratiques.

(1) Une variante porte :

Et des boyaux du dernier prêtre
Serrons le cou du dernier roi.

» La Harpe a fait une longue et verbeuse réfutation des principaux ouvrages de ce philosophe. Quoique ce critique écrivit, en 1799, après que la collection, faite par Naigeon, fut publiée, il attribue néanmoins à Diderot, le *Code de la nature* ; ce que l'on comprend difficilement. »

Vient ensuite la tourbe philosophique : Fréret, Maupertuis, La Mettrie, Toussaint, Vargens, Helvétius, d'Holbach, Bobinet, Morellet, Naigeon, Condorcet. Ainsi qu'on l'a dit dans les commencements de ce chapitre : s'ils ne se faisaient pas remarquer par la grandeur du talent, par l'excellence de la science et du jugement, ils se faisaient remarquer par la grandeur de leur haine contre la religion. Ils s'unissaient parfaitement dans ce but indiqué par Voltaire : *Ecrasons l'infâme*. La haine du prêtre, la haine de la religion étaient leurs guides invariables. Des souverains, c'est honteux à dire, s'unirent à eux pour se faire les auxiliaires de cette lutte infernale contre la vérité, contre la civilisation. La plupart des savants, de ceux du moins qui prenaient ce titre, se firent les adeptes de l'école philosophique. Ce fut à cette époque comme une grande croisade contre le christianisme. Chacun tenait à honneur de venir donner son coup de cognée à l'invulnérable édifice, à l'éternelle construction que le Fils de Dieu était venu bâtir parmi les hommes. Cette école se distingua surtout par l'odieux des moyens qu'elle mit en œuvre. Les protestants, comme Luther et Calvin, quoique pitoyables dans leurs raisonnements, avaient au moins discuté. Les philosophes calomnièrent. Ils employèrent l'attaque ordurière contre tout ce que les hommes et les siècles avaient adoré, vénéré. Ils accumulèrent le mensonge, la calomnie, l'injure pour élever leur tour de Babel contre Jésus-Christ. A cet immense appel qui leur

était fait lès passions répondirent, et toutes les bases sociales furent ébranlées. Les hommes se firent un honneur de ne plus croire à rien, de ne plus respecter rien. Le moi égoïste devint le Dieu suprême, et ce fut à lui que désormais se rapportèrent en définitive tous les actes humains. La lutte entre l'erreur et la vérité était engagée, le bien et le mal dans une étreinte solennelle devaient combattre aux yeux du monde. La France fut le champ de bataille. Nous arrivons à la révolution de 1789, le plus grand des enseignements divins donnés à l'humanité.



CHAPITRE XXI.

Réflexions sur la cinquième époque.

Depuis bien des années, le catholicisme vainqueur des hérésies régnait souverainement dans la majeure partie du monde chrétien, et déjà, à plusieurs reprises, avaient eu lieu des tentatives de réunion de l'Eglise schismatique grecque avec la catholique. La religion de Jésus-Christ avait passé par toutes les épreuves les plus terribles et elle en avait triomphé. Elle avait marché à la conquête du monde presque noyée dans le sang des martyrs; et loin d'être affaiblie, épuisée par cette lutte, par cette guerre, elle se montrait de plus en plus forte, justifiant la prédiction divine qui lui avait promis que jamais les portes de l'enfer ne prévaudraient contre elle. Les tentatives de

révolte contre l'unité avaient été étouffées dans tous les endroits d'Europe où elles s'étaient montrées. Les souverains faisaient de cela une question politique, et comprenant que l'unité religieuse est une des meilleures garanties de la durée des états, ne souffraient pas qu'on innovât chez eux en matière religieuse. On a beaucoup parlé des tribunaux d'inquisition, de celle d'Espagne en particulier. Or, un grand écrivain disait à propos de ce tribunal en 1797 : « Le saint office, avec une soixantaine de procès dans un siècle, nous aurait épargné le spectacle d'un monceau de cadavres, qui surpasseraient la hauteur des Alpes et arrêteraient le cours du Rhin et du Pô. » Luther et Calvin prêchèrent leur hérésie. Nous avons vu dans tout le cours de ce récit combien ces prétendus réformateurs et ceux qui les avaient suivis, se montraient intolérants. La persécution violente contre tous ceux qui ne s'empressaient pas d'accueillir leurs doctrines et même contre ceux qui s'en écartaient tant soit peu, tout en se détachant de l'unité romaine, fut toujours dans l'essence de la religion protestante. Les horreurs commises en Allemagne, en Angleterre, principalement, demeureront comme un éternel stigmate au front de la réforme. Peut-on voir rien d'atroce, de hideux comme ce règne du roi-pape Henri VIII ? Ce roi-bourreau qui non content d'ensanglanter le trône anglais en assassinant ses femmes, se fit le persécuteur et l'assassin d'une multitude de ses sujets, a droit à l'exécration de la société, il doit être considéré par l'histoire, comme un second Néron, pire encore que le premier. Le premier Néron était païen, le Néron anglais était chrétien ; il appartenait à un monde plus civilisé que ne l'était le peuple romain. Ce qui étonne, ce qui surprend encore davantage, c'est qu'Henri VIII passa tout à coup du rôle de fervent défenseur de la

religion catholique , à celui d'adepte du protestantisme , à celui de persécuteur. Or , quand on sait pour quel motif ce changement s'opéra en lui , on est frappé de stupeur. Anne de Boleyn est sa maitresse , il veut en faire sa femme , mais pour cela , il lui faut un divorce que la cour de Rome lui refuse. Et voilà qu'Henri VIII se détache de l'Eglise romaine , se fait apostat au profit de sa passion. Cela , nous le concevons , tout en le déplorant. Bien des princes ont fait ainsi , bien des enfants se sont révoltés momentanément contre l'autorité maternelle. Nous avons vu bien souvent dans l'histoire , la passion plus forte que l'homme , le terrasser et en faire sa victime , David et Salomon en sont de bien mémorables exemples. Mais ce qu'on ne conçoit pas , c'est qu'un prince veuille imposer les conséquences funestes de sa passion à tout un peuple , c'est qu'il veuille entraîner des millions d'hommes dans son apostasie , et qu'il se fasse pour cela persécuteur et bourreau , comme l'étaient les empereurs païens. Certes voilà des choses prodigieuses. Mais ce qui surprend davantage , c'est de voir le peuple anglais tout entier , qui se courbe sous les exigences tyranniques de son souverain. Tout ce qui n'est pas martyr devient apostat , tout ou à peu près. Henri VIII ne peut pas obtenir son divorce de l'Eglise romaine , il s'en sépare et le peuple anglais le suit dans son apostasie. Ah ! certes , pour ce peuple si fier , voilà une belle origine religieuse , c'est noble , c'est grand ! Soyez donc vains et orgueilleux comme vous l'êtes , citoyens des trois royaumes , certes vous en avez le droit. Nul n'est aussi haut que vous dans la déchéance ! Vous parlez de liberté et vous avez accepté cette tyrannie ! Ayez donc ce qu'il faut de courage , de dignité , pour vous relever de cette flétrissure ! Vous ne protestez pas à

la face du monde contre cet abaissement formidable?

Peut-être trouvera-t-on nos appréciations bien dures ; mais il faut convenir que rien n'est exorbitant dans l'histoire comme cette apostasie de tout un peuple , obéissant à l'injonction d'un souverain , qui tout-à-coup abandonne la religion de sa patrie , de ses aïeux , parce qu'il y voit un intérêt particulier , parce que cela peut servir sa passion. Qu'une religion nouvelle fasse des prosélytes en amenant à elle les convictions , qu'elle grandisse et s'étende chez un peuple parce que les individus qui se déclarent pour elle se croient mieux à même de faire leur salut dans son sein qu'en suivant une autre , parce qu'ils trouvent ses principes et ses dogmes supérieurs , rien là que de très simple , que de très naturel ; mais ce qui nous paraîtra toujours incroyable , c'est de voir toute une nation catholique , suivre tout d'un coup son prince dans l'apostasie parce que c'est pour lui le seul moyen d'épouser sa maîtresse. Nous avons vu nombre d'Anglais , éminents par les qualités et par l'instruction , se trouver fort embarrassés quand on plaçait la discussion sur ce terrain. En effet , pourquoi êtes-vous protestants , pourrait-on leur demander ? Est-ce parce que vos aïeux obéissant à des convictions profondes et réfléchies , ont trouvé , après ce mûr examen qu'on apporte dans les choses sérieuses de la vie , le protestantisme supérieur au catholicisme ? Non , c'est parce que Henri VIII l'a voulu , afin de pouvoir épouser Anne de Boleyn.

Etes-vous devenus protestants de votre plein gré , comme il convient à des hommes libres et disposant de leur intelligence de leur volonté de leur raison ? aucunement. Vous êtes devenus protestants , contraints et forcés , le couteau sur la gorge. Vous avez préféré l'apostasie à l'écha-

faud ; car le tyran ne vous laissait pas d'autre alternative. Et vous êtes nés protestants chez vos pères apostats , qui pleuraient au fond du cœur , sans doute , la faiblesse qu'ils avaient eue , le crime qu'ils avaient commis. Vous êtes nés protestants parce que votre roi Henri VIII l'a voulu. Sans cela , vous seriez catholiques comme depuis des siècles on l'était en Angleterre ; vous eussiez au berceau sucé le lait de l'Eglise romaine , cette mère du sein de laquelle on a violemment arraché vos pères. Pourquoi l'Angleterre crie-t-elle : A bas le papisme ? Pourquoi ? parce que c'est le Pape qui a refusé de briser le premier mariage de Henri VIII. Il ne faut pas sortir de ce fait. Maintenant il faut bien le dire , Henri VIII prit , dès le principe , les précautions les meilleures pour que le clergé anglais préférât rester protestant que de retourner dans le giron de l'Eglise romaine. Il fit de tout son clergé d'apostats , des princes de la terre pour la richesse. Il donna à chacun des membres de ce clergé d'immenses dotations. En Angleterre un évêque , un simple curé , ont quelquefois un revenu supérieur à celui de tout le clergé d'un département français. En Europe , le clergé catholique est charitable , le peu qu'il possède , il le fait tomber en pluie bienfaisante sur la misère , chaque pasteur est le bienfaiteur de ses paroissiens. En Angleterre , le clergé puissamment riche , est accaparcur et avare. Il a femme et enfants , il travaille pour ses héritiers ; son royaume est de ce monde. Là est le secret peut-être de cette longue persistance de l'Angleterre , dans une hérésie absurde comme dogme , et surtout souverainement ridicule et honteuse pour le peuple anglais , à cause de son point de départ.

Après Henri VIII , nous avons vu la glorieuse Elisabeth , cette grande reine , que les Anglais nous montrent comme

leur héroïne. Cette femme atroce avait de la hyène et du tigre dans le sang. Aussi cruelle qu'Henri VIII, aussi débauchée, aussi dissolue que femme peut l'être, elle fut à la fois la honte et le bourreau de l'Angleterre. Nous avons suivi pas à pas cette persécution protestante chez nos fiers voisins, nous avons vu toutes les turpitudes, toutes les ignominies de la législation, nous avons vu se dérouler devant nos yeux toutes les bassesses de ce parlement anglais, qui, dans si peu d'années et sous divers souverains, flétrit ses propres actes, brisa ses propres ordonnances, demanda pardon pour les lois qu'il avait faites, et pour tout dire en un mot, apostasia trois ou quatre fois.

Nous avons vu la malheureuse Irlande fidèle à la foi catholique, persécutée, meurtrie, écrasée par le despotisme anglais. La déportation sur grande échelle, pratiquée dans ce pays infortuné, enlevait les enfants aux mères, les époux aux femmes. On faisait des catégories par séries d'âge. Que de sang innocent chez ce peuple anglais criant vengeance ou provoque le repentir, ce baptême inépuisable dans lequel la toute-puissance divine régénère les cœurs et purifie les âmes. Hâtons-nous de le dire. Malgré les obstacles que nous avons signalés, peut-être n'est-il pas très loin le jour où l'Angleterre reviendra s'asservir au banquet du père de famille. Du reste à l'époque où nous sommes il y a déjà immensément de fait puisque le catholicisme peut avoir dans ce beau pays des chaires et des autels. Que demander de plus. Là où la vérité a le pouvoir de se faire entendre, l'humanité doit grandir et fleurir. L'homme ne peut périr d'inanition là où Dieu fait tomber sa manne céleste.

Nous avons vu partout le protestantisme intolérant comme en Angleterre; témoin les bûchers de Genève, au-

dessus de laquelle plane encore le souvenir de Michel Servet. Nous avons étudié les ravages et les atrocités commises en Allemagne. Nous avons parlé de Gustave Wasa, le pendant de Henri VIII, en Suède. Les mêmes doctrines produisaient les mêmes résultats ; mort et persécutions. Dans un coup-d'œil rapide nous avons étudié la persécution philosophique, née du protestantisme. Là nous avons vu les aberrations de toutes sortes déshonorer l'esprit humain et faire surtout dans notre histoire nationale, une large tache de honte. Dans son incommensurable orgueil, l'esprit de révolte, après avoir proclamé le libre examen et la suprématie de la raison individuelle, en vint jusqu'à nier toute religion, jusqu'à nier Dieu. Des effets sans cause, ou l'effet niant sa cause, tel est en résumé le chef-d'œuvre de l'école philosophique. On sait le torrent de faux principes qui déborda dans la société et qui produisit la révolution française. Nous n'y reviendrons pas. Seulement nous voulons dire en passant, qu'à notre époque où la philosophie moderne est jugée, on ne se rend plus compte des ardeurs de la lutte, et de l'acharnement des combattants. Les philosophes crurent décidément qu'ils allaient triompher. Il y eut beaucoup d'engouement en leur faveur ; beaucoup de bons esprits surpris par la nouveauté crurent qu'il y avait quelque chose dans ce bagage creux de la philosophie voltairienne. Puis on pouvait avoir l'air d'être érudit avec quelques pages nouvellement sorties de la plume de ces nouveaux adversaires. Le catholicisme lui-même était quelque tant soit peu étourdi de ce genre d'attaques. Jusque-là, si la loyauté la plus parfaite n'avait pas toujours présidé aux combats que lui avaient livrés ses ennemis, il n'avait pas été habitué de leur part à cette guerre incroyable d'outrages, de calomnies et d'indé-

cences que lui faisait le philosophisme. Aujourd'hui, nous le répétons, on ne se rend pas bien compte des ardeurs de cette lutte. Pourquoi ? Parce que la philosophie voltairienne est jugée, parce qu'elle n'a plus de cours que parmi les esprits forts d'estaminets, les commis marchands émancipés, les guerriers en retraite et tout ce qui constitue dans la société, la tourbe des intelligences, ayant de l'orgueil et pas d'instruction, des prétentions et pas d'aptitudes. Maintenant quand nous entendons un de ces philosophes de petites villes clamer dans le café de soir endroit les sotises du *Dictionnaire philosophique* et relever dans le ruisseau quelque une des vieilles ordures voltairiennes, pour les jeter à la religion et au prêtre, nous sommes plutôt pris de pitié que de colère, d'envie de rire que d'envie de discuter. Nous laissons volontiers ces grands hommes à leurs béates satisfactions d'amour-propre et ne daignons pas nous en préoccuper davantage. En étant rendus à ce point de dédain ou de pitié pour le philosophisme, il n'est pas étonnant que nous n'ayons pas idée, comme nous le disions plus haut, des ardeurs de la lutte.

Ainsi, protestantisme, philosophisme, voilà deux des principaux aspects sous lesquels nous apparaît la cinquième époque. Mais il en est un, et nous le gardions pour en parler en dernier lieu, qui est bien autrement important à envisager. Il s'agit des missions.

Quand le soleil cesse d'éclairer un hémisphère, il se lève pour l'autre : la nuit pour un peuple, c'est le jour pour un autre. Ainsi fait la vérité. Eloignez de nous, mon Dieu, cette nuit morale que vous envoyez sur ceux qui ont abusé de vos grâces, et qui ont violé vos commandements divins. Une partie de l'Europe, une faible partie, quoi qu'on en dise, se détachait de l'Eglise romaine, mais Dieu faisait luire le

flambeau de la foi vers des contrées lointaines. En même temps que Luther et Calvin prêchaient leurs désolantes doctrines au milieu des vieilles nations d'Europe, les François Xavier, les Ricci, évangélisaient l'Inde et la Chine : Christophe Colomb découvrait un nouveau monde. Courage, disciples de Jésus-Christ ! Gloire à Dieu ! les luttes antiques vont se renouveler, le sang des martyrs va couler encore, pour la plus grande gloire de Jésus-Christ, aux pieds des idoles. Allez, volez au combat, il y a des supplices nouveaux, il y a des dangers de toutes sortes. Allez, pêcheurs d'âmes, successeurs des apôtres, Dieu va moissonner ses saints et ses martyrs.

Parlons d'abord du Japon et de la Chine. A propos du Japon, nous avons presque tout dit, nous avons vu que dans ce pays la persécution fut entièrement politique. Si les empereurs japonais n'avaient pas craint qu'on vint chez eux pour s'emparer de leurs états, ils ne se seraient guère préoccupés de la question religieuse. Ce qu'il y a de souverainement honteux à dire, c'est que des Européens, dans un intérêt mercantile, dans un intérêt ignoble, ont été cause de cette persécution atroce qui a fait tant de martyrs et qui a fini par éteindre au Japon le flambeau de la foi qui y avait été allumé d'une façon si brillante. Ce sont les protestants hollandais qui ont en grande partie causé tous ces malheurs. Quant aux fautes commises par les Jésuites, nous nous sommes expliqué à ce sujet, nous n'y reviendrons pas. En Chine, les persécutions ont eu à peu près le même caractère. Quant à la religion, on la recevait volontiers ; mais on se défie de la politique. On connaît, vaguement si l'on veut, mais enfin on connaît l'esprit remuant, aventureux des Européens, on se rend compte de la puissance des moyens dont ils disposent pour la

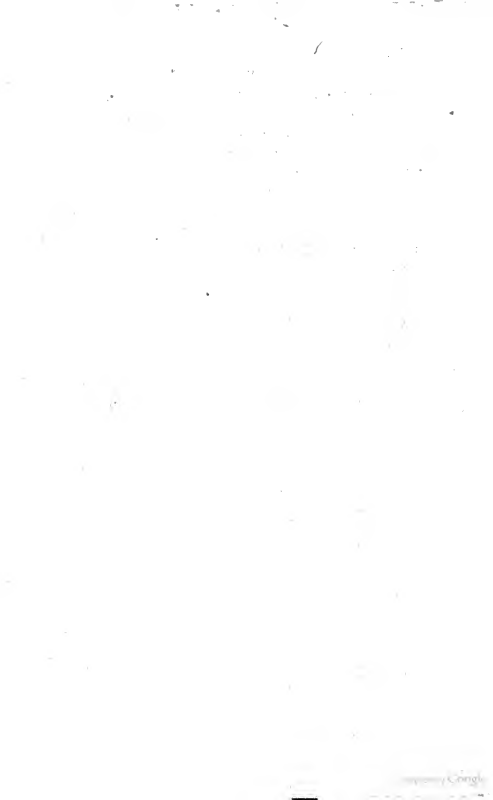
guerre et pour la conquête, on redoute leur contact, on leur ferme l'empire. Jalouse de son immobilité, la Chine ne veut pas qu'on l'ébranle. Tout progrès lui paraît un danger. Que demande-t-elle à la Providence? Rien. Placée au bout du monde, entre la mer immense et une immensité de peuples qui n'ont rien de l'ambition européenne, elle est, semble-t-il, à l'abri de toute tentative de conquête. Elle voit avec douleur, avec inquiétude, ces vaisseaux qui sillonnent les mers de ses rivages, et qui font des océans la route de l'univers. Elle ferme ses portes, elle aussi, par défiance politique. Chez les Chinois, jamais les persécutions n'ont eu ce caractère de férocité qu'ont atteint chez les autres peuples les persécutions religieuses. Si la Chine changeait de politique, avant un siècle elle serait chrétienne. Ce serait donc un immense service à rendre que de forcer ce peuple de sortir de son *statu quo*, de le contraindre à vivre sur un pied de confraternité politique et sociale avec les autres peuples du globe. Ce serait d'abord faire de la civilisation du bien-être au commerce des peuples. Ce serait par contre-coup faire de la propagande chrétienne. Le peuple chinois est un des mieux disposés qu'on puisse rencontrer à recevoir la semence évangélique.

Quant aux autres missions, qu'en dire? Partout les mêmes causes de persécution, la barbarie des peuples sauvages, leur attachement à l'idolâtrie, souvent aussi des causes politiques, mais telles qu'on peut les concevoir chez des sauvages. Ce qu'il faut admirer surtout, c'est le courage des missionnaires en face des supplices atroces, des dangers sans cesse renaissants; car, chez les sauvages de l'Amérique, par exemple, la vie de ces généreux apôtres, de ces disciples de Jésus-Christ, était sans cesse à la merci des caprices de ces hommes versatiles et cruels. Souvent,

comme nous l'avons vu , les Européens , dans des vues d'ambition , de haines internationales, furent cause que les missionnaires furent persécutés. Les protestants en firent périr un grand nombre. Quant aux haines qui furent suscitées injustement contre les missionnaires parmi les indigènes , par les violences des Espagnols , nous en avons assez parlé. Nous avons fait voir avec quel dévouement la religion intervenait pour empêcher les horreurs commises par les conquérants. Le nom de Las Cases est resté en vénération parmi les Américains.

Ainsi , l'œuvre des missions, poursuivant l'œuvre de Jésus-Christ , enfante sans cesse des peuples nouveaux à la foi. L'Eglise de Jésus-Christ tend de plus en plus , de jour en jour , à devenir l'Eglise universelle ; et, grâce aux moyens si puissants de communication qui maintenant existent entre les peuples , peut-être le jour n'est-il pas loin où la fraternité évangélique du genre humain deviendra une vérité.

FIN DU TOME NEUVIÈME.



NOTES

NOTE A.

De Ritibus seu Cæremoniis sinensibus : Confirmatur Constitutio Clementis Undecimi incip. Ex illa die. Permissiones quædam publicatæ a bon. mem. Carolo Ambrosio Mediobarbo Patriarcha Alexandrino reprobantur et annullantur. Præscribitur nova formula juramenti a missionariis præstandi.

BENEDICTUS PAPA XIV,

AD PERPETUAM REI MEMORIAM.

Ex quo singulari providentia factum est, ut orientalium et occidentalium Indiarum regiones Europæ innotescerent, Apostolica Sancta Sedes, quæ ab ipsis Ecclesiæ incunabulis evangelicæ veritatis lumen ubique diffundere et illud ab omni erroris umbra servare maximo studio curavit, in his quoque novissimis temporibus evangelicos Operarios in antedictas regiones sedulo misit, ut idololatria ibi latè dominante funditus eradicata, christianæ fidei semen opportune spargerent, atque horrentes illos, et incultos campos in fertiles florentesque vineas, uberrimos æternæ vitæ fructus daturas commutarent. Ex regionibus autem illis quas Sancta Sedes præ cæteris ante oculos habuit, fuit profecto amplissimum Sinorum imperium, in quo quidem negari non potest, quin chris-

tiana fides progressus ingentes fecerit, longè etiam majores factura, nisi coorta inter Operarios a Sancta Sede illuc missos dissidia, cursum interdixissent.

§ 1. Occasionem dissidiis ejusmodi dederunt cæremoniæ quædam et ritus quibus Sinenses ad Confucium philosophum et majores suos honoribus prosequendos uti consueverunt; cum nonnulli ex missionariis contenderent, eas esse cæremonias et ritus mere civiles, adeoque concedendos iis qui, relicto idolorum cultu, christianam religionem amplectebantur; contra vero alii eos, utpote superstitionem olentes, sine gravi religionis injuria, permitti nullo modo posse assererent. Quæ sane controversia multis annis Apostolicæ Sedis curam et sollicitudinem ad se traxit, cum id maxime caveat, ne zizania in agro dominico radices agant, aut, si forte egerint, eæ quam cito fieri potest, evellantur.

§ 2. Primo itaque ad Sanctæ Sedis tribunal causam hanc detulerant ii qui cæremonias illas et ritus sinicos superstitione imbutos suspicabantur. Super illis dubia nonnulla proposita fuerunt Congregationi de Propaganda Fide, quæ anno 1645, comprobavit responsa, ac decisiones theologorum qui cæremonias et ritus eosdem superstitione revera infectos judicarunt: proinde Innocentius Papa X ad præfatæ Congregationis preces, omnibus et singulis missionariis, sub pœna excommunicationis latæ sententiæ, sibi ac Sanctæ Sedi reservatæ, mandavit, ut responsa, ac decisiones prædictas omnino observarent, easque ad praxim deducerent, donec sibi et Apostolicæ Sedi aliter visum non esset.

§ 3. Verum paulò post ab aliis ejusdem Missionis Operariis alia dubia de iisdem ritibus et cæremoniis ipsimet Congregationi de Propaganda Fide fuerunt exhibita, ex quibus cæremoniæ ipsæ ritusque nullam in se superstitionem habere videbantur. Negotium itaque hujusmodi ab Alexandro Papa VII Sacræ Inquisitionis Congregationi commissum fuit: quæ, prout varia diversaque ratione fuerat sibi de eisdem cæremoniis expositum, alias quidem, tanquam mere civiles et politicas, esse permittendas, alias vero minime tolerari posse judicavit, idemque Alexander Pontifex anuo 1656 hanc sententiam probavit et confirmavit.

§ 4. Sed ecce tertio ad Sanctam Sedem hæc eadem controversia. Cum plura dubia Sacræ Inquisitionis Congregationi proposita fuissent, illud quoque ab ea quæsitum fuit, utrum adhuc vigeret In-

nocentii Papæ X præceptum, quo sub pœna excommunicationis latæ sententiæ mandabat observantiam responsionum, ac decisionum, quæ a Congregatione de Propaganda Fide anno 1645, ut supra dictum est, emanaverant. Præterea an, stantibus recens expositis dubiis, earum praxis retinenda foret, cum præsertim obstare videretur decretum Sacræ Inquisitionis, quod ab ea emanavit anno 1636 super quæsitis nonnullis, diversa ratione, aliisque circumstantiis propositis ab Operariis apostolicis in Sinarum regno commorantibus. Respondit ad hæc Sacra Inquisitionis Congregatio anno 1669, præfatum Congregationis de Propaganda Fide Decretum adhuc vigere, habita ratione rerum quæ fuerunt in dubiis expositæ, neque illud fuisse circumscriptum a decreto Sacræ Inquisitionis, quod anno 1636 emanavit; immo esse omnino observandum juxta quæsita, circumstantias et omnia ea quæ in autedictis dubiis continentur. Declaravit pariter eodem modo esse observandum prædictum Sacræ Congregationis Decretum anni 1636 juxta quæsita, circumstantias et reliqua in ipsis expressa. Hoc autem Decretum Clemens Papa IX comprobavit.

§ 5. Cum autem omnia præfata Decreta pro varia rerum expositarum ratione fuerint facta, ac promulgata, tantum abfuit ut rituum sinensium controversiâ finem obtineret, ut magis illa vires et incrementum acquireret. Nam scissis evangelicis Operariis in partes, adducta res fuit in acriorem animorum ac sententiarum contentionem. Atque hinc non sine gravi scandalo, magnoque fidei damno consecuta est prædicatio non uniformis, et non eadem ubique christianorum illorum disciplina et institutio. De his autem absurdis certior factus, Innocentius Papa XII prædecessor noster, id muneris sui omnino esse putavit, ut perniciosis adeo dissidiis finis daretur: proinde exactam maximeque accuratam totius hujus controversiæ discussionem Sacræ Inquisitionis Congregationi commisit. Cunctique nihil intentatum reliquisset quo sinceram facti notitiam obtineret, firmata quoque fuerunt de illius mandato summa cum diligentia quæsita quæ per eandem Sacram Congregationem resolverentur.

§ 6. Quæsitorum illorum examen Innocentii Papæ XII mors intercepit. Clemens autem XI, qui successit, prædecessoris sui zelo plenus, coram se quæsitorum eorundem examen fieri voluit. Quamobrem post diuturnam, maturam, et accuratissimam rei discussionem; post auditas ex utraque parte rationes, quibus libere

producendis unicuique locus amplissimus datus fuit, idem Clemens Papa Undecimus, anno 1704, confirmavit, et apostolica auctoritate comprobavit præmemoratæ Sacræ Congregationis responsiones ad omnia, et singula quæsitæ proposita, quibus ritus sinenses, utpotè superstitione imbuti, prohibebantur; mandavitque præfatas responsiones ad Carolum Thomam de Tournon, Antiochiæ Patriarcham, Commissarium, et in Sinarum Regno Visitatorem, apostolicum transmitti, ut nimirum exactam earundem observantiam omnibus, et singulis missionariis, pœnis quoque canonicis, in refractarios indictis, præciperet.

§ 7. Promulgavit quidem Patriarcha Antiochenus decisionem apostolicam, addito Decreto, quo ab universis ejus observantiam exigebat. Cum autem illam tentassent eludere, variisque inanibus rationibus effugere ii, qui sinenses ritus tanquam politicos, ac merè civiles propugnauerant, prædictus Pontifex Clemens XI decreto, quod per Sacræ Inquisitionis Congregationem emanavit anno MDCCX præcepit omnimodam et inviolabilem earundem responsionum ab se apostolica auctoritate confirmatarum observantiam, et alia quæ Decreto ipso continentur, quod est tenoris sequentis :

§ 8. « Decretum super omnimoda, ac inviolabili observatione responsorum, alias in causa rituum, seu caeremoniarum sinensium a Sacra Congregatione datorum, et a Sanctissimo approbatorum, cum aliis ordinationibus.

« FERIA V, die XXV sept. MDCCX In Congregatione Generali Sanctæ Romanæ et Universalis Inquisitionis, habita in Palatio Apostolico Quirinali coram Sanctissimo Domino Nostro Domino Clemente, divina Providentia Papa XI, ac Eminentissimis et Reverendissimis Dominis Sanctæ Romanæ Ecclesiæ Cardinalibus, in tota Republica christiana contra hæreticam pravitatem generalibus Inquisitoribus a Sancta Sede Apostolica specialiter deputatis.

« Idem Sanctissimus Dominus Noster in causa rituum, seu caeremoniarum sinensium, auditis, tam in Congregationibus anno præterito non semel, quam in aliis, mense, et anno præsentibus pluries coram Sanctitate Sua habitis, præfatorum Eminentissimorum et Reverendissimorum Dominorum Cardinalium, qui remature ac diligentissime discusserunt, sententiis decrevit, et declaravit responsa aliàs in causa hujusmodi ab eadem Congregatione data, et a Sanctitate Sua die 20 Novembris 1704 confirmata,

et approbata, necnon mandatum, seu decretum ab Emimentissimo et Reverendissimo Domino Domino Cardinali de Tournon, tunc Patriarcha Antiocheno Commissario, et Visitatore apostolico generali in imperio Sinarum, die 23 Jan. 1707 hac de re editum, ab omnibus, et singulis, ad quos spectat, inconcusse et inviolabiliter sub censuris, et pœnis in Mandato, seu Decreto hujusmodi expressis, observanda esse, quovis contrafaciendi quæsito colore, seu prætextu penitus sublato, ac potissimum non obstante quacumque appellatione a quibusvis personis, sive secularibus, sive regularibus, etiam specifica, et individua mentione et expressione dignis, ac quavis ecclesiastica dignitate fulgentibus, ad Sedem Apostolicam interposita, quam propterea Sanetitas Sua rejiciendam esse decrevit ac reipsa rejecit.

» Porro cum idem Dominus Cardinalis de Tournon in suo Mandato, seu Decreto supra dicto, apostolicæ decisioni die 20 Novem. 1704 late se expressè inbærere professus fuerit, Sanetitas Sua ulterius declaravit ipsum Mandatum, seu Decretum, unà cum censuris in eo contentis, ad normam eorundem responsorum accipiendum esse, ita ut nihil per illud responsis præfatis additum, seu detractum fuisse censendum sit, ac omnia, quæ in eis insunt, etiam in Mandato, seu Decreto prædicto inesse intelligantur.

» Cæterum Sanetitas Sua, tametsi non sine ingenti animi sui mœrore acceperit, quod humani generis hostis multiplice in die zizania in latissimis illis regionibus superseminare non cessat; non tamen propterea in eis catholicæ Religionis propagandæ saluberrimum, ac sanctissimum opus ullatenus descrere volens, sed illud majori, qua potest, animi contentione, ac studio, iisque potissimum dissidiis, quibus, inibi christianæ fidei seges veluti spinis suffocatur, prorsus submotis, ardentius semper, et enixius promovere cupiens; congruam super præmissis, aliisque ad ea pertinentibus instructionem confici illamque dicto, D. Cardinali de Tournon, quatenus adhuc in illis partibus commoretur, sin minus, illi qui, ejus loco deputatus fuerit, necnon Episcopis et Vicariis apostolicis earundem partium transmitti mandavit, qua non minus debitæ apostolicorum Decretorum executioni, quam Missionariorum concordie, evangelicæ veritatis prædicationi, atque animarum saluti opportune consulatur.

» Demum, ut nimis illi de his rebus scribendi licentiæ, quæ non

sine fidelium scandalo inter partes diuturna contentione exasperatas nvaluit, modus imponatur Sanctitas Sua districte præcipit omnibus, et singulis cujusvis ordinis, congregationis, instituti, et societatis, etiam de necessitate exprimendæ, regularibus, aliisque quibuscumque sæcularibus personis, tam ecclesiasticis, quàm laicis, cujuscumque tandem status, gradus, conditionis, et dignitatis existant ut in postcrum non audeant sub quovis quæsito colore, vel prætextu, imprimere, vel quoque modo in lucem edere libros, libellos, relationes, theses, folia, seu scripta quæcumque, in quibus ex professo, vel incidenter de ritibus sinicis hujusmodi, vel de controversiis desuper, seu illorum occasione exortis quomodolibet tractetur, sine expressa, et speciali licentia a Sanctitate Sua, seu pro tempore existente Romano Pontifice in Congregatione supradictæ Sanctæ, et universalis Inquisitionis obtinendæ. Ut autem ejusmodi prohibitio inviolabiliter observetur, eadem Sanctitas Sua voluit et declaravit, contravenientes quoscumque excommunicationis latæ sententiæ, regulares vero etiam privationis vocis activæ, et passivæ pœnas ipso facto absque alia declaratione incurrere, et nihilominus aliis etiam pœnis Sanctitatis Suæ, et successorum suorum Romanorum Pontificum arbitrio infligendis subiacere, libros porro, libellos, relationes, theses, folia, ac scripta quæcumque, quæ in futurum contra præsentis prohibitionis tenorem edi contigerit (cura ullam aliorum actenus editorum approbationem, super quibus opportune providebitur), pro expresse prohibitis haberi voluit, absque alia declaratione, sub pœnis, et censuris in regulis indicis librorum prohibitorum contentis. Impressores vero, præter scriptorum sic impressorum amissionem, pecuniariis, aliisque corporalibus pœnis, juxta criminis gravitatem teneri, mandavit. In contrarium facientibus, non obstantibus quibuscumque.

» JOSEPH BARTOLUS,

Sanctæ Romanæ, et Universalis Inquisitionis Notarius. »

§ 9. At verò, nec decretum hujusmodi ad difficiles animos subjiciendos valuit. Itaque Clemens idem Papa XI quo illos tandem aliquando frenaret, Constitutionem anno 1713 evulgavit, qua solem-

niter iterum confirmavit antedictas Sacrae Inquisitionis responsiones, easque exacte, et ad amussim observari mandavit, præclusis omnibus iis effugiis, quibus perfectam earum observantiam contumaces homines aliquo pacto evadere potuissent; et est tenoris, qui sequitur:

§ 10. « Clementis Papæ XI Præceptum super omnimoda, absoluta, integra, et inviolabili observatione eorum, quæ alias a Sanctitate Sua in causa Rituum, seu Cæremoniarum Sinensium decreta fuerunt: cum refectione quarumcumque rationum, seu excusationum ad ejusmodi Decretorum executionem declinandam allatarum, ac præscriptione formulæ juramenti per Missionarios illarum partium præsentis, et futuros hac in re præstandi.

» Clemens Papa XI, ad futuram rei memoriam. — Ex illa die, qua, nullo licet meritorum nostrorum suffragio catholicæ Ecclesiæ gubernacula, hoc est, munus sua amplitudine gravissimum, ac temporum iniquitate molestissimum, Deo sic disponente, suscepimus, nihil Nobis manum clavo admoventibus antiquius fuit, quam acerrimas contentiones jampridem in imperio Sinarum inter apostolicos illarum partium Missionarios exortas, semperque in dies magis invalescentes, tam circa quasdam voces sinicas, ad sanctum, et ineffabile Dei nomen exprimendum inibi usurpatas, quam circa nonnullos earum gentium ritus, veluti superstitiosos a quibusdam ex Missionariis prædictis reprobatos; ab aliis vero, utpotè eos civiles tantum asserentibus, permissos; Apostolici Judicii censura opportune dirimere, ut, sublati dissidiis, christianæ Religionis, catholicæque Fidei propagationem turbantibus, omnes tandem idipsum dicerent in eodem sensu, et in eadem sententia, unoque ore glorificaretur Deus ab iis, qui sanctificati sunt in Christo Jesu.

» Hoc consilio responsa illa, quæ ad varias quæstiones super ejusmodi rebus excitatas, prævio diuturno examine, dudum, videlicet tempore fel. record. Innocentii Papæ XII, prædecessoris nostri inchoato, ac deinde jussu nostro per plures annos continuato, auditisque utriusque partis rationibus, necnon complurium theologorum, et qualificatorum sententiis, a Congregatione venerabilium fratrum nostrorum Sanctæ Romanæ Ecclesiæ Cardinalium in tota Republica christiana Generalium Inquisitorum adversus hæreticam pravitatem auctoritate apostolica deputatorum data fuerunt, Nos die 20 Novembris 1704 eadem auctoritate confirmavimus et approbavimus.

» Ea, autem, quæ in responsis hujusmodi deereta fuerunt, sunt
quæ sequuntur : « Cum Deus Optimus Maximus congrue apud Sinas
» vocabulis Europæis exprimi nequeat, ad eundem verum Deum
» significandum, vocabulum *Tien-Chù*, hoc est, Cœli Dominus,
» quod a Sinensibus Missionariis, et fidelibus longo, ac probato
» usu receptum esse dignoscitur, admittendum esse; nomina verò
» *Tien* Cælum, et *Xang-Ti*, Supremus Imperator, penitus reji-
» cienda.

» Idcirco tabellas cum inscriptione Sinica *King-Tien*, Cælum
» colito, in Ecclesiis christianorum appendi, seu jam appensas
» in posterum inibi retineri permittendum non esse.

» Ad hæc nullatenus, nullaque de causa permittendum esse chris-
» tianis, quod præsent, ministrent, aut intersint solemnibus
» sacrificiis, seu oblationibus, quæ a Sinensibus in utroque æquinoc-
» tio cujuscumque anni Confucio, et progenitoribus defunctis fieri
» solent; tanquam superstitione imbutis similiter, nec esse per-
» mittendum, quod in *Ædibus* Confucii, quæ sinico nomine *Miao*
» appellantur, iidem christifideles exerceant, ac peragant Cæremo-
» nias, Ritus, et Oblationes, quæ in honorem ejusdem Confucii sunt,
» tum singulis mensibus in Novilunio, et Plenilunio a Mandarinis,
» seu primariis Magistratibus, aliisque Officialibus, et Litteratis;
» tum ab eisdem Mandarinis, seu Gubernatoribus, ac Magistratibus,
» antequam dignitatem adeant, seu saltem post ejus possessionem
» adeptam; tum denique a Litteratis, qui postquam ad gradus sunt
» admissi, e vestigio ad Templum, seu *Ædem* Confucii se conferunt.

» Præterea non esse permittendum christianis, in Templis, seu
» *Ædibus* Progenitoribus dicatis oblationes, minus solemnnes eis-
» dem facere, nec in illis ministrare, aut quomodolibet inservire,
» vel alios ritus, et cæremonias peragere:

» Item, nec esse permittendum præfatis christianis, Obla-
» tiones, Ritus, et Cæremonias hujusmodi coram Progenitorum
» tabellis, in privatis domibus, sive in eorundem Progenitorum
» sepulchris, sive antequam defuncti sepulturæ tradentur, in
» eorum honorem fieri consuetas, unà cum Gentilibus, vel seor-
» sim ab illis peragere, eisque ministrare, aut interesse, immò
» prædicta omnia, utpote quæ, perpensis hinc inde deductis,
» necnon diligenter ac maturè discussis omnibus, ita peragi com-
» perta sunt, ut a superstitione separari nequeant, christianæ

» legis cultoribus ne quidem permittenda esse, præmissa pu-
» blica, vel secreta protestatione, se, non religioso, sed civili,
» ac politico tantum cultu erga defunctos illa præstare, nec ab
» eis quidquam petere, aut sperare.

» Non tamen per hæc censendam esse damnatam præsen-
» tiam illam, seu assistentiam merè materiale, quam cum gen-
» tibus superstitione peragentibus, citra ullam sive expressam,
» sive tacitam gestorum approbationem, ac quovis ministerio
» penitus secluso, eisdem superstitionis actibus quandoque præ-
» stari contingat a christianis, cum aliter odia, et inimicitie vitari
» non possunt: facta tamen prius, si commodè fieri poterit,
» fidei protestatione, ac cessante periculo subversionis.

» Demum permittendum non esse christifidelibus, tabellas de-
» functorum progenitorum in suis privatis domibus retinere,
» juxta illarum partium morem, hoc est cum inscriptione sinica,
» qua thronus, seu sedes spiritus, vel animæ N. significetur;
» immo nec cum alia; qua sedes, seu thronus, adeoque idem, ac
» priori, licet magis contracta, inscriptione designari videatur.
» Quo verò ad tabellas solo defuncti nomine inscriptas tolerari
» posse illarum usum, dummodo in eis conficiendis omittantur
» omnia, quæ superstitionem redolent, et secluso scandalo, hoc
» est, dummodo qui christiani non sunt, arbitrari non possent,
» tabellas hujusmodi a christianis retincri ea mente, qua ipsi illas
» retinent, necnon adjuncta insuper declaratione ad latus ipsarum
» tabellarum apponenda, qua, et quæ sit christianorum, de de-
» functis fides, et qualis filiorum, ac nepotum in progenitores
» pietas esse debeat, enuntietur.

» Per præmissa nihilominus non vetari, quominus erga defunctos
» peragi possint alia, si quæ sint, ab iis gentibus peragi consue-
» ta, quæ verè superstitione non sint, nec superstitionis speciem
» præ se ferant, sed intra limites civilium et politicorum rituum
» contineantur. Porro quænam hæc sint, et quibus adhibitis
» candelis tolerari valeant, tum pro tempore existentis Commis-
» sarii, et Visitoris generalis apostolici, seu ejus vices exercen-
» tis in imperio Sinarum, tum Episcoporum, et Vicariorum apos-
» tolicorum illarum partium judicio relinquendum esse: qui tamen
» interca omni, quo poterunt, studio, ac diligentia curare, de-
» bebunt, ut gentium cæremoniis penitus sublatis, illi sensim

» christianis , et pro christianis hac in re usu recipiantur ritus, » quos catholica Ecclesia pro defunctis piè præscripsit. »

» Post hæc verò , labente ferè sexennio , nempe die 25 septembris 1710, auditis iterum dictorum Cardinalium , qui rem mature , ac diligentissimè discusserunt , suffragiis , eadem responsa , necnon Mandatum , seu Decretum , quod illis expressè inhærendo , a piæ recordationis Carolo Thoma , dum vixit , ejusdem sanctæ Romanæ Ecclesiæ Cardinali de Tournon nuncupato , tunc Patriarcha Antiocheno , Commissario , et Visitatore apostolico generali in præfato imperio Sinarum , die 25 januarii 1707 editum fuit , ab omnibus et singulis , ad quos spectabat , inconcussè , et inviolabiliter , sub censuris , et pœnis in Mandato , seu Decreto hujusmodi expressis , observanda esse decrevimus , et declaravimus , quovis contrafaciendi quæsito colore , seu prætextu penitus sublato ac potissimum non obstante quacumque appellatione a quibusvis personis ad Nos , et Sedem Apostolicam interposita , quam propterea prorsus rejiciendam esse similiter decrevimus , ac reipsa rejecimus , prout in Decreto hac de re edito fusius continetur.

» Hæc omnia plenè , et abundè sufficere debuissent , ut ea , quæ inimicus homo superseminaverat , zizania ex agro illo radicitus evellerentur , fidelesque omnes nostris et hujus Sanctæ Sedis Mandatis , ea , qua parerat , humilitate , et obedientia obsequerentur ; præsertim cum in calce responsorum prædictorum a Nobis , sicut præmittitur , confirmatorum , et approbatorum , causam jam finitam esse , apertis et perspicuis verbis pronuntiatum fuerit.

» Verùm , eum , sicuti ex eisdem partibus non sine intimo animi nostri dolore ad nostri pervenit Apostolatus auditum , tam enixe a Nobis præscripta responsorum hujusmodi executio malè a plerisque , sive vano , falsoque obtentu , quod illa a Nobis suspensa fuerint , vel minùs legitimè promulgata , sive conditionum , ut perperam asseritur , in eis insitarum , et ante executionem ipsam verificandarum , factorumve , super quibus ipsa emanarunt , non justificatorum ratione , sive ulteriorum a Nobis ea in re cedendarum declarationum colore , sive gravium , quæ tam Missionariis , quàm Missioni ipsi ex demanda executione obvenire possent , periculorum formidine , sive idem Decreti dudum , nempe die 23 Martii 1656 , super ejusmodi Ritibus , seu Cæremoniis Sinicis a præfata Congregatione Cardinalium editi , ac a recol. mem. Alexandro Papa VII etiam Prædeces-

sore nostro approbati prætectu, necnon sine gravi Pontificæ nostræ auctoritatis injuria, christifidelium scandalo, ac salutis animarum detrimento, satis diu, multumque eludatur, aut saltem nimium retardetur.

» Hinc est, quod Nos, ex commissæ Nobis divinitus apostolicæ servitutis munere, difficultates, tergiversationes, subterfugia, et prætectus hujusmodi penitus, et omninò e medio tollere, ac rejicere, necnon christifidelium quieti, animarumque saluti, quantum nobis ex alto conceditur, prospicere cupientes, de eorumdem Cardinalium consilio, ac etiam motu proprio, et ex certa scientia, ac matura deliberatione nostris, deque apostolicæ prætectatis plenitudine, omnibus et singulis Archiepiscopis, et Episcopis in supradicto Sinarum imperio, aliisque ei conterminis, sive adjacentibus regnis, ac provinciis nunc, et pro tempore quodcumque, existentibus, sub suspensionis ab exercitio Pontificalium, et interdicti ab ingressu Ecclesiæ eorum vero Officialibus, ac Vicariis in Spiritualibus Generalibus, aliisque illorum locorum Ordinariis, ac etiam Vicariis Apostolicis, qui Episcopi non sint, eorumve Provicariis, necnon Missionariis, tam sæcularibus, quàm cujusvis Ordinis, Congregationis, Instituti, et Societatis, etiam Jesu, Regularibus, sub excommunicationis latæ sententiæ, a quo nemo a quoquam, præterquam a Nobis, seu Romano Pontifice pro tempore existente, nisi in mortis articulo constitutus, absolvi possit, et quoad Regulares, etiam privationis vocis activæ, ac passivæ pœnis per contrafacientes ipsa facta absque alia declaratione in currendis, tenore præsentium præcipimus, ac in virtute sanctæ obedientiæ mandamus, ut responsa præinserta, omniaque, et singula in eis contenta, exactè, integrè, absolutè, inviolabiliter, et inconcussè observent; ac ab eis, quorum causa ad illos spectat, similiter observari, quantum in ipsis est, curent, et faciant; neque illis, sive ullo ex superius expressis, sive alio quovis titulo, causa, occasione, colore, vel prætectu, contravenire, quoquomodo, audeant, vel præsumant.

» Præterea motu, scientia, deliberatione, et potestatis plenitudine paribus, harum serie statuimus, et sub eisdem excommunicationis reservatæ, ac privationis vocis activæ et passivæ pœnis, ordinamus, ut omnes, et singuli Ecclesiastici tam sæculares, quàm prædictorum Ordinum, Congregationum, Institutorum, et Societatum etiam Jesu, Regulares, ad Sinas, aliave præfata Regna, et

Provincias, sive ab hac Sancta Sede, sive etiam ab eorum Superioribus missi, et quandocumque in poterum mittendi, cujusvis tandem tituli, aut facultatis, vigore illic existant, vel in futurum extiterint, missi scilicet, statim, ac præsentes litteræ eis innotuerint; mittendi verò, antequam ibidem aliquod Missionarii, munus exerceat incipiant; juramentum de fideliter, integre, ac inviolabiliter observando ejusmodi Præcepto, ac Mandato Nostro, juxta formulam in præsentium Litterarum calce annotandam, in manibus Commissarii, et Visitatoris apostolici in præfato imperio Sinarum pro tempore existentis, vel alterius ab illo deputati, sive, eo deficiente, in manibus Episcoporum, vel Vicariorum Apostolicorum dictarum partium, in quorum respective jurisdictione commorantur, vel commorabuntur, aut aliorum ab eis deputatorum, Regulares verò in manibus insuper Superiorum suæ Religionis, vel ab illis deputatorum in eisdem partibus existentium, præstare omnino debeant, ac teneantur; ita ut ante præstationem juramenti hujusmodi, et subscriptionem sub eadem formula ab unoquoque, qui juramentum ipsum præstiterint, propria manu faciendam, nullum Missionarii munus continuare, aut exercere, immo nec tanquam deputati ab Episcopis, seu Ordinariis locorum, aut tanquam simplices suæ Religionis Presbyteri, sive alio quovis titulo, causâ, seu privilegio, de quibus expressa, et specialissima esset facienda mentio, Christifidelium confessiones audire, concionari, aut sacramenta quomodolibet administrare ullo modo valeant, nullisque omnino facultatibus, sive sibi speciatim, sive suis respective Ordinibus, Congregationibus, Institutis, et Societatibus, etiam Jesu, hujusmodi generaliter a Sede præfata concessis, uti possint, sed quoad eos, præter et ultra superius expressas poenas, omnes et singulæ facultates prædictæ omnino cessent, nulliusque roboris sint, et esse censeantur.

» Omnia autem juramenta hujusmodi per quoscumque Missionarios tam sæculares, quam regulares, in memoratorum sive Commissarii, et Visitatoris Apostolici pro tempore existentis; sive Episcoporum, aut Vicariorum Apostolicorum manibus, sicut præmittitur, præstanda, postquam subscriptione, munita fuerint, vel saltem authentica illorum exempla, per eosdem Commissarium, et Visitatorem Apostolicum pro tempore existentem, Episcopos, et Vicarios Apostolicos ad præfatam Congregationem Cardinalium, quanto citius fieri poterit, transmittantur.

« Superiores vero regulares cujusvis Ordinis, Congregationis, Instituti et Societatis etiam Jesu, illic nunc, et pro tempore existentes, sub eisdem pœnis, teneantur non solum idem juramentum in præfatorum, sive Commissarii, et Visitoris Apostolici pro tempore existentis, sive Episcoporum, aut Vicariorum Apostolicorum manibus, juxta modum supra præscriptum, præstare, ejusque formulæ subscribere, sed etiam illius præstationem a suis respective subditis exigere, ac authentica ea super re documenta quamprimum transmittere ad suos respective Superiores generales, qui illa memoratæ Congregationi Cardinalium statim tradere debebunt.

« Decernentes, easdem præsentis Litteras, et in eis contenta quæcumque, etiam ex eo, quod prædicti, et alii quicumque in præmissis interesse habentes, seu habere quomodolibet prætendentes, cujusvis status, gradus, ordinis, præminentiae, et dignitatis existant, seu alias specifica et individua mentione, et expressione digni, illis non consenserint, nec ad ea vocati, et auditi, causæque, propter quas præsentis emanarint, sufficienter adductæ, verificatæ, et justificatæ non fuerint, aut ex alia qualibet, etiam quantumvis juridica, et privilegiata causa, colore, prætextu, et capite, etiam in corpore juris clauso, etiam enormis enormissimæ, et totalis lesionis, nullo unquam tempore de subreptionis, vel obreptionis, aut nullitatis vitio, seu intentionis nostræ, vel interesse habentium consensus, aliove quolibet, etiam quantumvis magno, et substantiali, ac inexcogitato, et inexcogitabili, individuumque expressionem, requirente defectu, notari, impugnari, infringi, invalidari, retractari, in controversiam vocari, aut ad terminos juris reduci, seu adversus illas apertitionis oris, restitutionis in integrum, aliudve quodcumque juris, facti, vel gratiæ remedium intentari, vel impetrari, aut impetrato, seu etiam motu, scientia, et potestatis plenitudine paribus concessio, vel emanato, quempiam in judicio, vel extra illud uti, seu se juvare ullo modo posse; sed ipsas præsentis Litteras semper firmas, validas, et efficaces existere, et fore, quibuscumque juris, seu facti defectibus, qui adversus illas, etiam quorumvis a Sede præfata concessorum privilegiorum prætextu, ad effectum impediendi, seu retardandi earum executionem, quovis modo, seu quavis ex causa opponi, seu objici possent, minimè refragantibus, suos plenarios, et integros effectus sortiri, et obtinere, easque propterea, omnibus, et singulis quomodolibet allatis, seu afferendis impedi-

mentis penitus, et omnino rejectis, ac nequaquam attentis, ab illis, ad quos spectat, et pro tempore quodcumque spectabit, inviolabiliter et inconcusse observari; sicque et non aliter in præmissis per quoscunque Judices Ordinarios, et Delegatos, etiam causarum Palatii Apostolici Auditores, ac ejusdem sanctæ Romanæ Ecclesiæ Cardinales, etiam de Latere Legatos, et Profatæ Sedis Nuntios, aliosve quoslibet quacumque præminetia, et potestate fungentes, et functuros, sublata eis, et eorum quilibet quavis aliter judicandi et interpretandi facultate, et auctoritate, judicari et definiri debere; ac irritum et inane, si secus super his a quoquam quavis auctoritate scienter vel ignoranter, contigerit attentari.

» Non obstantibus præmissis, et quatenus opus sit, nostra, et Cancellariæ Apostolicæ Regula de jure quæsito non tollendo, aliisque Apostolicis ac in Universalibus, Provincialibusque, et Synodalibus Conciliis editis generalibus, vel specialibus Constitutionibus, et Ordinationibus necnon quorumcumque Ordinum, Congregationum, Institutorum et Societatum, etiam Jesu, ac quarumvis Ecclesiarum, et aliis quibuslibet etiam juramento, confirmatione apostolica, vel quavis firmitate alia roboratis statutis, et consuetudinibus, ac præscriptionibus, quantumcumque longissimis et immemorabilibus, Privilegiis quoque Indultis, et Litteris apostolicis, Ordinibus, Congregationibus, Institutis et Societatibus, etiam Jesu, ac Ecclesiis prædictis, aliisve quibuslibet personis, etiam quantumvis sublimibus, et specialissima mentione dignis, a Sede prædicta ex quacumque causa etiam per viam contractus, et remunerationis, sub quibuscumque verborum tenoribus, et formis, ac cum quibusvis, etiam derogatoriis derogatoriis, aliisque efficacioribus efficacissimis, et insolutis clausulis, irritantibusque, et aliis decretis, etiam motu, scientia et potestatis plenitudine similibus, seu ad quarumcumque personarum, etiam imperiali, regali, aliave qualibet mundana, vel ecclesiastica dignitate fulgentium instantiam, aut earum contemplantatione, seu alias quomodolibet in contrarium præmissorum concessis, editis, factis, ac pluries iteratis, ac quantiscumque vicibus approbatis, confirmatis et innovatis, quibus omnibus et singulis, etiamsi pro illorum sufficienti derogatione, de illis, eorumque totis tenoribus, specialis, specifica, expressa, et individua, ac de verbo ad verbum, non autem per clausulas generales idem importantes, mentio seu quævis alia expressio habenda, aut aliqua alia exquisita

forma ad hoc servanda foret, tenores hujusmodi, ac si de verbo ad verbum, nihil penitus omisso, et forma in illis tradita observata, exprimerentur, et insererentur, præsentibus pro plenè, et sufficienter expressis, et insertis habentes, illis alias in suo robore permansuris, ad præmissorum effectum hac vice dumtaxat specialiter, et expresse derogamus et derogatum esse volumus cæterisque contrariis quibuscumque.

« Formula autem juramenti, sicut præmittitur præstandi, est,
» quæ sequitur, videlicet : Ego N. Missionarius ad Sinas vel ad
» regnum N., vel ad provinciam N. a Sede Apostolica, vel a superioribus meis, juxta facultates eis a Sede Apostolica concessas,
» missus, vel destinatus Præcepto, ac Mandato Apostolico super Ritibus, et Cæremoniis sinensibus in Constitutione Sanctissimi Domini Nostri Domini Clementis divina Providentia, Papæ XI, hac
» de re edita, qua præsentis juramenti formula præscripta est, contento, hac mihi per integram ejusdem Constitutionis lecturam
» optimè noto, plenè ac fideliter parebo, illudque, exactè, absolutè,
» ac inviolabiliter observabo, et absque ulla tergiversatione adimplebo. Si autem (quod Deus avertat) quoquomodo contravenerim,
» toties quoties id evenierit, pœnis per prædictam Constitutionem impositis me subjectum agnosco et declaro. Ita, tactis sacrosanctis Evangeliiis, promitto, voveo, et juro. Sic me Deus adjuvet,
» et hæc sancta Dei Evangelia.

» Ego N. manu propria. »

» Cæterum volumus, et expresse mandamus ut eadem præsentis Litteræ, seu earum exempla, etiam impressa, notificentur, et intimentur omnibus, et singulis memoratorum, Ordinum, Congregationum, Institutorum et Societatum, etiam Jesu, Superioribus Generalibus, et Procuratoribus Generalibus, ad hoc ut tam suo, quam prædictorum eis respectivè subditorum, seu inferiorum nomine, ipsas Litteras fideliter exsequi, et observare spondeant, actumque sponsionis hujusmodi in scriptis reddant; earum vero exempla prædicta pluribus viis quanto illius fieri poterit, transmittant ad eosdem suos subditos, seu inferiores in Sinis, aliisque regnis, et provinciis supradictis degentes, cum arctissimis præceptis easdem Litteras, et in eis contenta quæcumque plenariè, et integrè,

ac verè, realiter, et cum effectu in omnibus, et per omnia similiter exsequendi, et observandi.

» Quia verò difficile foret, Litteras hujusmodi originales ubique ostendi, et publicari, volumus pariter, et decernimus, illarum transumptis, seu exemplis, etiam impressis, manu alicujus Notarii publici subscriptis et sigillo personæ in ecclesiastica dignitate constitutæ munitis, eamdem prorsus fidem tam in judicio, quam extra illud ubique locorum haberi, quæ haberetur ipsis præsentibus, si forent exhibitæ vel ostensæ.

» Datum Romæ apud Sanctam Mariam Majorem, sub annulo Piscatoris, die 19 Martii 1713, Pontificatus Nostri anno decimoquinto.

» F. OLIVERIUS. »

§ 11. Per Constitutionem Apostolicam adeo solemnem, qua Clemens Papa XI se huic controversiæ finem dedisse testatur, justum et æquum videbatur, eos, qui Sanctæ Sedis auctoritatem sese quam maximè revereri profitentur, humili, et obsequenti animo illius judicio semet omnino subicere, nec ulterius quicquam cavillari. Nihilominus inobedientes, et captiosi homines exactam ejusdem Constitutionis observantiam se effugere posse putarunt, ea ratione quod illa præcepti titulum præfert, quasi verò non indissolubilis legis, sed præcepti merè ecclesiastici vim haberet; tum etiam, quod illam debilitatam existimarent ex permissionibus quibusdam, quas super iisdem sinensibus Ritibus publicavit Carolus Ambrosius Mediobarbus Patriarcha Alexandrinus, cùm Commissarium, et Visitatorem Generalem Apostolicum in iis regionibus ageret.

§ 12. Nos igitur animadvertentes prædictam Constitutionem christiani cultus puritatem respicere, quem illa ab omni superstitionis labe immunem servare contendit nullo modo ferre possumus, quemquam existere, qui eidem repugnare temerè audeat, aut contemnere, perinde ac ipsa supremam Apostolicæ Sedis decisionem non contineat, et id, quo deagitur, non ad Religionem spectaret, sed quid per se indifferens foret, aut quædam variabilis disciplinæ ratio: proinde auctoritate ab omnipotenti Deo Nobis tradita uti volentes ad illam in suo robore omnino servandam, de auctoritatis ejusdem plenitudine, non modo eam approbamus, et confirmamus, sed

etiam, quantum possumus, omnem vim, et firmitatem, ad illam magis, magisque roborandam, ac stabiliendam, adjicimus, eamque in se plenam, ac omnimodam Apostolicæ Constitutionis auctoritatem habere dicimus, et declaramus.

§ 13. Permissiones autem, quarum obtentu aliqui prædictæ Constitutionis robur infringere conantur, originem duxerunt à responsionibus quibusdam, quas duo viri, qui jampridem in Sinarum regno fuerant, ad quæsitâ nonnulla dederunt, quæ super ejusdem Constitutionis Apostolicæ executione, ac praxi, Missionarii quidam proposuerant. Responsiones itaque hujusmodi, una cum dubiis illis, nullo tamen Romani Pontificis, sive approbantis, sive aliquid de suo addentis indicio, transmissæ fuerunt ad præfatum Patriarcham Alexandrinum, ejus animi instruendi causa, utque illis uteretur, prout circumstantiæ, rerum, ac temporis postularent; integro tamen remanente Apostolicæ Sedis jure eas comprobandi, vel etiam revocandi, si quando conformes, aut repugnantes Constitutionis præfatæ decretis ullo modo compertæ forent.

§ 14. Vix Sinarum regnum Patriarcha Alexandrinus ingressus, in iis angustiis se positum intellexit, ut coactus fuerit in publicum emittere, non quidem responsiones, quas præmemorati duo viri ad proposita quæsitâ, dederant, bene verò permissiones octo, quæ ab illis fuerant deductæ, atque inde ab eodem Patriarcha in Pastoralis sua Epistola insertæ, cujus tenor est, uti sequitur:

§ 15. « Carolus Ambrosius Mediobarbus, Dei, et Apostolicæ Sedis gratia Patriarcha Alexandrinus, necnon in Indiis Orientalibus, ac Sinarum imperio, finitimisque regnis, et insulis Commissarius, et Visitor generalis Apostolicus cum facultate legati de Latere, etc.

» Omnibus Episcopis, Vicariis Apostolicis, ac Missionariis, qui in prædictis partibus degunt, salutem in eo, qui est omnium vera salus.

» Benedictus Deus, et Pater Domini Nostri Jesu Christi, Pater misericordiarum et Deus totius consolationis, qui consolatur nos in omni tribulatione nostra, ut possimus et ipsi consolari eos, qui in omni pressura sunt, per exhortationem, qua exhortamur et ipsi a Deo. Nil etenim Nobis magis in animo fuit, ex quo in Sinarum imperium, Deo favente, pervenimus, quam cum iis omnibus, qui in hac evangelica vinea laborant, os ad os loqui. Desideravimus enim videre vos, ut aliquid impertiremur vobis gratiæ spiritualis ad con-

firmandum vos, id est simul consolari in vobis per eam, quæ in invicem est, fidem vestram, atque meam. Verum, quia non sapientiam hujus sæculi locuti fuimus, in timore et tremore multo fuimus apud vos, satiusque duximus ad sedandam tempestatem adversus evangelicos operarios ingruentem, Nos in mare projicere, ut vos jactari sinatis. Adjutor noster nunc et erit ille Deus, qui dedit Nobis in mari viam, et in aquis torrentibus semitam. Veritatem dicimus in Christo, non mentimur, testimonium nobis perhibente conscientia nostra in Spiritu Sancto; quoniam tristitia Nobis magna est, et continuus dolor adhæret cordi nostro quod præsentem non potuerimus solari vos, ut fructum aliquem haberemus, et in vobis, et in cæteris gentibus.

» At vero, quod non licuit per præsentiam agere, saltem per epistolam non impedimur. Primum quidem gratias agimus Deo nostro per Jesum Christum pro omnibus vobis, qui Spiritu Sancto ferventes, et fortes, Sanctæ Sedis Mandatis rationabile exhibetis ministerium vestrum, jactantes cogitatum in eum cui à Domino dictum est: *Pasce oves meas*; cui traditæ sunt claves domus David; si aperit, non est qui claudat; si claudit, non est qui aperiat. Quotquot estis, macte animis vigilate, state in fide, viriliter agite et confortamini; quia merces vestra magna est in cælis. Ministerium vestrum implete, attendite vobis et doctrinæ. Lucernæ estote, non minus lucentes exemplo, ac zelo prædicationis ardentes. Si qui vero adhuc essent hæsitantes, et in opere non efficaces, obsecramus vos, fratres, per nomen Domini Nostri Jesu Christi, ut idipsum dicatis omnes, et non sint in vobis schismata, sitis perfecti in eodem sensu, et in eadem sententia. Non amplius invicem judicemus. Unusquisque vestrum pari humilitate ac obedientia Sanctæ Sedis mandatis obsequatur, ut vestra obedientia in omnem locum divulgetur. Non enim opus est, ut aliquem actum faciamus, ut Sanctissimi Domini Nostri Clementis Papæ XI Mandata jam promulgata vobis innotescant vimque habeant, ut absque ulla tergiversatione executioni mandentur. Nihil proinde innovamus; sed relinquimus res, prout sunt; hoc est, nullatenus constitutionem super Ritibus sinicis à Sanctissimo Domino Nostro Clemente Papa XI die 19 martii 1718 emanatum suspendimus, aut, quæ in ea vefantur, permittimus.

» Ob aliqua tamen quibusdam Missionariis circa quasdam cæremonias peragi consuetas suborta dubia, ut quilibet in vinea Domini

strenue ac viriliter laborare queat, nonnulla adnotamus, quæ permitti poterunt, quæ et separatim unicuique secundum quæsitâ dedissemus, nisi compertum Nobis esset, una cum incertis nuntiis jam disseminata, proborum animos, et christifideles bonæ voluntatis non parum perturbasse. Omni igitur, quo poteritis, studio, ac diligentia curare debetis, ut gentium cæremoniis penitus sublatis, illi sensim a christianis et prochristianis usu recipiantur ritus, quos catholica Ecclesia pie præscripsit.

• 1^o Permittitur christianis sinensibus in suis privatis domibus uti tabellis defunctorum inscriptis solo nomine defuncti, apposita ad latus declaratione debita, et omissa quacumque superstitione in earum constructione, necnon secluso omni scandalo.

• 2^o Permittuntur omnes cæremoniæ nationis sinicæ erga defunctos, quæ non sint aut superstitiosæ, aut suspectæ, sed civiles.

• 3^o Permittitur Confucii cultus ille, qui civilis est, et etiam ejusdem Tabellæ purgatæ et litteris, et superstitiosa inscriptione, et adjuncta declaratione debita; sicuti permittitur ante ejus Tabellam correctam accendi candelas, uri odores, apponi comestibilia.

• 4^o Permittitur pro usu, et expensis funerum offerri candelas, odores, adjuncta in schedula debita declaratione.

• 5^o Permittuntur reverentiæ genuflexionum et prostrationum erga Tabellam correctam, aut etiam erga feretrum aut defunctum.

• 6^o Permittitur præparari mensas cum dulciariis, fructibus, carne, et cibis usualibus circa, aut coram feretra, ubi sit Tabella correctâ, cum debita declaratione, et omissis superstitiosis, pro quadam honestate tantum et pietate erga defunctos.

• 7^o Permittitur coram Tabella correctâ reverentia dicta *Ko-Tew*, tum in anno novo sinico, tum in aliis anni temporibus.

• 8^o Permittitur coram Tabellis reformatis accendi candelas, uri odores cum debitis cautelis, sicuti etiam ante tumultum ubi pariter collocari possunt cibi, ut supra dictum est, adhibitis cautelis ut in superioribus.

• Apostolici ergo viri Ecclesiam adhibentes non habentem maculam, neque rugam, ponant manum suam ad aratrum, nec respiciant retro. Videte, fratres, vocationem vestram, non enim auditores legis justi sunt apud Deum, sed factores legis justificabuntur; obsecramus itaque vos, ut dignè ambuletis vocatione, qua vocati estis, solliciti servari unitatem spiritus in vinculo pacis. Ne diutius agamus

secundum potestatem, paterne vos commonere volumus per epistolam. Amabilem illum patremfamilias, qui exiit primo mane conducere operarios in vineam suam, audite : *Quid hic statis tota die otiosi? Ite et vos in vineam meam.* Vocem Patris perpendite et illam Judicis timete; ipsi vos probate; virtus enim Dei erit vobis in auxilium, ac plenam ministerio verbi Dei functi recipietis mercedem, immarcescibilem nimirum a pastorum Principe gloriae coronam, ne quis vos seducat, inanibus verbis obedire veritati, scitote quod obedientes voci ejus, qui misit vos, rationem non eritis reddituri pro animabus, sed unusquisque vestrum pro se rationem reddet Deo. Quicumque sub diversis pretextibus cessandum sibi putat a ministerio Missionarii, lædit animam suam, et de alienis æterno Judici rationem reddet, quam dabit homo commutationem pro anima sua, et pro alienis? Deus est vitis vera, vos palmites; qui non serent fructus in eum, arescent, tanquam palmites, et collecti, et alligati in fasciculos, ad comburendum mittentur in caminum ignis inextinguibilis. Respicite Dominum nostrum Jesum Christum secus viam ambulans, in fici arbore nihil invenit, nisi folia tantum, et ait illi: *Nunquam ex te nascentur fructus in sempiternum.* Si aliqui palmites jamdiu conversi, in amaritudinem, qui expectabantur, ut tandem facerent uvas, spinas super spinas adjecissent, vae, vae a die iræ, a die furoris, et indignationis Domini! Attendite ad verba, quæ mandat vobis per servum suum Dominus adhuc misericors. Revertimini ad Deum vestrum, manete in eo, qui manens in vobis purgabit vos, et desideratos cunctis gentibus fructus afferetis. Apostolico satisfacisse nos muneri judicamus; non enim subterfugimus quominus annuntia-remus omne consilium Dei vobis, ut nullam excusationem habeatis de peccatis vestris. De cætero quotquot eritis obedientes, fratres, gaudete, perfecti estote, exhortamini, idem sapite, pacem habete, et Deus pacis et dilectionis erit vobiscum.

» Cum vero ad promovendam in neophytis debitam decretis apostolicis obedientiam, præsentium Nostrarum Litterarum notitiam eisdem neophytis minime necessariam esse, sed satis esse eos in viam salutis dirigere, juxta Pontificiæ Constitutionis præscripta compertum sit; ne quis eorum, ad quos præsentis Litteræ directæ sunt, cujuscunque Ordinis, aut Instituti, aut Congregationis fuerit, aut Societatis, etiam Jesu, præsentis Litteras, aut quæ in eis continentur (exceptis permissionibus, quæ quidem caute, et ubi necessitas tantum, aut

utilitas postulaverit, patefaciendæ erunt) sive directe, sive indirecte per se, vel per alium voce tenus, aut scripto in linguam tartaram, aut sinicam vertat, aut quocumque modo cuilibet, qui Missionarius non sit, nota faciat, sub excommunicationis latæ sententiæ, a quo non nisi a Nobis, aut a Summo Pontifice (præterquam in articulo mortis constitutus), absolvi possit, et quod regulares etiam privationis vocis activæ, et passivæ, pœnis, per contrafacientes ipso facto, abque alia declaratione incurrendis, tenore præsentium vetamus, et in virtute sanctæ obedientiæ prohibemus. Datum Macai, in Palatio nostræ residentiæ, die 4 novembris, anno 1721. »

§ 16. Cum autem Patriarcha Alexandrinus in præallata Pastoralis mentem suam satis prudenter explicuisset, nimirum Pastoralis hujus suæ Epistolæ notitia opus non esse ad promovendam in Neophytis erga Pontificia Decreta venerationem et observantiam, cum satis esset, ut juxta Constitutionis Pontificiæ mandata in via salutis dirigerentur; præterea cum omnibus et quibuscumque interdictum voluisset, sub pœna quoque excommunicationis latæ sententiæ, ne quis illam in sinensem aut in tartaricum sermonem verteret, aut cuiquam qui missionarius non esset, cum palamfaceret, de permissionibus autem cum statuisset, nonnisi caute et ubi tantum utilitas vel necessitas id postularet, esse evulgandas; profecto omnis, ad quem pastoralis illa dirigebatur, ex tali procedendi modo haud obscure inferre debebat, quantis ille animi angustiis obsessus, et quam anceps ac perplexus in Permissionibus hujusmodi proponendis extitisset; adeo ut æconomia quadam usus fuisset ad loci et temporis circumstantias prorsus necessaria; a qua putandum est cum recessurum fuisse si libertas sibi data esset rem discutiendi cum Episcopis aliisque doctis viris qui nihil aliud, quam christiani cultus puritatem et Apostolicæ Constitutionis observantiam ante oculos haberent.

§ 17. At Permissiones illæ contra expressam adeo Patriarchæ ipsius voluntatem evulgatæ; et, quod mirum, Pekini Episcopus per binas suas Pastorales mandavit, sub pœna suspensionis ipso facto incurrendæ, universis Diœcesis suæ Missionariis ut observarent et observari præciperent Constitutionem: *Ex illa die*, juxta Permissiones quas ipse contendebat, ad ea potissimum referri, quæ in præcitata Constitutione fuerant solemniter interdicta. Præcepit insuper ut christifideles quater singulis annis in diebus omnium celeberrimis distincte instruerentur cum iis, quæ Constitutione apostolica prohibet.

bentur, tum in iis quæ a Patrlarchæ Alexandrini Pastoralî permit-
tuntur.

§ 18. Enimvero Clemens Papa XII, Prædecessor noster, tam au-
dax Episcopi Pekinensis factum æquo animo ferre haud potens,
muncrî suo maxime interesse iudicavit binas illas Epistolas damnare,
ac penitus reprobare Apostolico Brevi, quod anno 1735 promulgavit;
in quo Sibi ac Sanctæ Sedi facultatem reservavit, declarandi sinensi-
bus christianis mentem suam, et ejusdem Sanctæ Sedis sententiam
in iis, aliisque, quæ ad materiam hujusmodi spectarent. Præfatum
autem Breve est tenoris sequentis :

§ 19. « Clementis Papæ XII revocatio, annullatio et cassatio duarum
Epistolarum Pastoralium bonæ memoriæ Francisci, Episcopi Peki-
nensis, nuper defuncti, die 6 julii et die 23 decembris 1733 circa Ritus
sinenses editarum.

« Clemens Papa XII ad perpetuam rei memoriam.

« Apostolicæ sollicitudinis Nobis divinitus commissæ ratio nos ad-
monet ut ea quæ christianæ Religionis catholicæque Fidei propaga-
tioni ac incrementis quacumque ratione obsistere posse dignoscun-
tur, quantum Nobis ex alto conceditur, recidere ac è medio tollere
studeamus. Cum itaque, sicut ad Apostolatus nostri notitiam perve-
nit, occasione binarum Epistolarum, quas Pastorales vocant, bon.
mem. Francisci, Episcopi Pekinensis nuper defuncti, die 6 julii et
23 decembr. anni 1733, circa Ritus sinenses editarum, graves in
imperio Sinarum, inter apostolicos, illarum partium Missionarios,
exortæ fuerint dissensiones, quæ uberos fructus quos sancta mater
Ecclesia ex assiduo operariorum in illam agri dominici partem misso-
rum labore præstolatur, impedire aut morari possent, Nos, ut pris-
tina inter eos Missionarios pax et animorum concordia sublati quibus-
vis dissidiis restituatur, de opportuno in præmissis remedio providere
volentes, ac epistolarum prædictarum tenores et alia quæcumque
etiam specificam et individuum mentionem, et expressionem requi-
rentia præsentibus proplenè et sufficienter expressis exactè speci-
ficatis habentes, de nonnullorum Venerabilium Fratrum nostrorum
Sanctæ Romanæ Ecclesiæ Cardinalium, qui jussu nostro epistolas
ipsas sedulò, ac diligenter examinarunt, consilio, ac etiam motu
proprio, et ex certa scientia, et matura deliberatione nostris, deque
apostolicæ potestatis plenitudine binas memorati Francisci, Epis-
copi Pekinensis Epistolas pastorales præfatas ac pœnas et alia quæ-

cumque in eis contenta, cum omnibus, et singulis inde secutis et forsàn quodocumque secuturis, penitus, et omnino nulla, invalida, et irrita, nulliusque prorsus roboris, et momenti esse, et perpetuo fore, tenore præsentium declaramus: et nihilominus, ad majorem cautelam, et quatenus opus, illa omnia, et singula motu, scientia, deliberatione, et potestatis plenitudine paribus, harum serie itidem perpetuo revocamus, cassamus, irritamus, annullamus, et abolemus, viribusque, et effectu penitus, et omnino vacuumus, ac pro revocatis, cassatis, irritis, nullis, invalidis, et abolitis, viribusque, et effectu penitus, et omnino vacuis semper haberi volumus. Nobis insuper, et Apostolicæ Sedi reservantes facultatem christifidelibus in eodem Regno degentibus aperiendi nostram, et dictæ Sedis mentem, post maturam itidem habitam deliberationem, super aliis rebus, quæ hujusmodi materiam respiciunt.

» Decernentes ipsas præsentès Litteras semper firmas, validas, et efficaces existere, et fore, suosque plenarios, et integros effectus sortiri, et obtinere, et ab omnibus, et singulis, ad quas quomodolibet spectat, et pro tempore quodocumque spectabit; præsertim verò Archiepiscopis, Episcopis, Vicariis, Pro-Vicariis, et Missionariis Apostolicis tam sæcularibus quam cujusvis Ordinis, Congregationis, Instituti et Societatis, etiam Jesu, Regularibus in supradicto Sinarum regno nunc, et pro tempore existentibus inviolabiliter, et inconeuisse observari; sicque, et non aliter in præmissis per quoscumque Judices Ordinarios, et Delegatos, etiam Causarum Palatii Apostolici Auditores, ac ejusdem sanctæ Romanæ Ecclesiæ Cardinales, etiam de latere Legatos, et Sedis præfatæ Nuntios, aliosve quoslibet quacumque præeminentia et potestate fungentes, et functuros, sublata eis, et eorum cuilibet quavis aliter judicandi, et interpretandi facultate, et auctoritate, judicari et definiri debere, ac irritum, et inane, si secus super his a quoquam quavis auctoritate scienter, vel ignoranter contigerit attentari: in contrarium facientibus non obstantium quibuscumque. Volumus autem et eorundem præsentibus Litterarum transumptis, seu exemplis, etiam impressis, manu alicujus Notarii publici subscriptis, et sigillo personæ in ecclesiastica dignitate constitutæ munitis, eadem prorsus fides in judicio, et extra adhibeatur quæ præsentibus ipsis adhibetur, si forent exhibitæ, vel ostensæ.

» Datum Romæ, apud Sanctam Mariam Majorem, sub Annulo Piscæ

toris , die XXVI septembris MDCCXXXV Pontificatus nostri anno sexto.

» F. CARD. OLIVERIUS. »

§ 20. Id verò quod idem Pontifex Clemens XII Sibi ac Sanctæ Sedi christianis sinensibus declarandum reservavit , erat profectò materia Permissionum , de quibus certior jam factus fuerat , deque maxima indè secuta inter Missionarios dissensione ; cum alii contenderent , Constitutionem : *Ex illa die* , omnem vim suam amittere , si Permissiones illæ in praxi consistant ; alii verò factis palam ostenderent , Permissionum colore se ad prædictæ Constitutionis observantiam minime teneri , juxtà illa , quæ in ipsa Constitutione præscribuntur . Itaque præfatus Prædecessor noster , quo christianæ religionis puritatem , quæ in his regionibus per exactam præmemoratæ Constitutionis observantiæ servanda erat , offerret et controversiis istiusmodi fidem aliquando imponeret , examini per quam diligenti totum permissionum negotium commisit , ita ut a theologis , tum etiam a Sanctæ Romanæ Ecclesiæ Cardinalibus Sacræ Inquisitioni præpositis , maturè , scribèque discuteretur . Antequam verò supremam de illis sententiam pronuntiaret , ad plenioris facti notitiam obtinendam omnes et singulos , quotquot , in urbe existerent , Sinarum Missionarios , tum etiam complures juvenes qui ex iis regionibus in Europam , educationis , et christianæ rei addiscendæ causa , venerant , ad examen super his , servato juris ordine , vocari jussit .

§ 21. Nos igitur Prædecessoris Nostri vestigiis insistentes , eodemque Religionis zelo , quo ille , incensi , ut tanti momenti opus , quod ipse morte præoccupatus absolvere minimè potuit , aliquando tandem , Deo auxiliante , perficeremus , permissiones illas , et quidem singulas , coram Nobis summo studio , ac diligentia examinari curavimus ; neque laborem Nostrum tantum , sed Cardinalium quoque , et Sacræ Inquisitionis , Consultorum doctrinam , et consilium exquisivimus ; ac tandem satis apertè compertum habemus , antedictas permissiones nunquam a Sancta Sede probatas , Apostolicæ Clementis Papæ XI Constitutioni repugnare , atque adversari , utpote quæ partim Cæremonias , Ritusque sinenses a prædicta Constitutione proscriptos admittant , ac veluti probatos , atque utendos

concedant, partim regulis in ipsa traditis ad vitandum superstitionis periculum opponantur.

§ 22. Nolentes itaque, quemquam, ad Constitutionem ipsam summo christianæ Religionis damno malitiosè evertendam, permissionibus ejusmodi uti, definimus, ac declaramus, præfatas permissiones ita esse habendas ac si nunquam extitissent, earumque praxim tanquam superstitionis omnino damnamus et exsecramur. Itaque præsentis hujus nostræ Constitutionis perpetuò valituræ vi revocamus, rescindimus, abrogamus, atque omni vigore, et effectui vacuas esse volumus omnes illas, et singulas permissiones; easque semper uti cassas, irritas, invalidas, et nullius prorsus roboris, aut vigoris habendas esse dicimus, ac pronuntiamus.

§ 23. Præterea cum Clemens Papa XI, in Constitutione : *Ex illa die*, apposuerit hæc verba : Per præmissa nihilominus non vetari, quominus erga defunctos peragi possint alia, si quæ sint, quæ vere superstitionis non sint, etc., Nos dicimus, et declaramus ea verba : Alia si quæ sint; intelligenda esse de usibus, et cæremoniis diversis ab illis, quas idem Pontifex Apostolicâ Constitutione jam interdixerat, et quas Nos pariter eadem auctoritate configimus, atque interdiciamus, ne antedictis permissionibus, quas omninò damnatas volumus, ullus in posterum locus pateat.

§ 24. Districtè itaque prohibemus, ne quis Archiepiscopus, aut Episcopus, aut Vicarius, aut Delegatus Apostolicus, aut Missionarius tam sæcularis, quàm regularis, cujuscumque Ordinis, Congregationis, Instituti, etiam Societatis Jesu, aliorumque, de quibus expressa, et individua mentio fieri debeat, permissionibus prædictis ullo pacto uti valeat, sive publicè, sive privatim, sive palam, sive clam; neque audeat, vel præsumat Constitutionis paulo ante citata verba aliter, ac Nos supra declaravimus, alicui explicare, aut interpretari.

§ 25. Quare ex prædictorum Sanctæ Romanæ Ecclesiæ Cardinalium Consilio, motu quoque proprio, ac certa scientia, maturaque deliberatione, tum etiam de plenitudine apostolicæ potestatis. Constitutionis præsentis tenore, et in virtute sanctæ obedientiæ præcipimus et expressè mandamus omnibus et singulis Archiepiscopis, et Episcopis in Sinarum imperio, aliisque regnis, et provinciis, sive finitimis, sive adjacentibus, nunc existentibus, aut olim pro tempore futuris, sub pœnis suspensionis a Pontificalium exercitio, et ab Ecclesiæ ingressu interdicti, eorum verò Officialibus,

et Vicariis in Spiritualibus Generalibus, aliisque eorumdem locorum Ordinariis, Vicariis quoque aut Delegatis Apostolicis, qui Episcopi non sunt, tum etiam eorum Provicariis, et insuper Missionariis universis tam sæcularibus, quam regularibus cujuscumque Ordinis, Congregationis, Instituti, etiam Societatis Jesu, sub pœnis privationis quæcumque, quibus gaudent, facultatum, et suspensionis, ab exercitio curæ animarum, tum etiam suspensionis a divinis ipso facto incurrendæ absque alia declaratione, demum excommunicationis, latæ sententiæ, a qua non possint nisi a Nobis, et a Romano Pontifice pro tempore existente absolvi, præterquam in articulo mortis constituti, addita quoad regulares etiam vocis activæ, et passivæ privationis pœna, præcipimus, et districtè mandamus, ut omnia, et singula, quæ in hac nostra Constitutione continentur, exactè, integrè, absolutè, inviolabiliter, atque immobiliter non modo ipsi observent, sed etiam omni conatu, ac studio ea ipsa observari curent a singulis, et universis, qui quoquo modo ad eorum ruram, et regimen spectant; nec colore, causa, occasione, seu prætextu aliquo, huic nostræ Constitutioni ulla in parte contraire, aut adversari audeant, vel præsumant.

§ 26. Præterea quoad Missionarios regulares cujuscumque Ordinis, Congregationis, Instituti, ac Societatis quoque Jesu, si quis eorum (quod Deus avertat) exactam, integram, absolutam, inviolabilem, strictamque obedientiam denegaverit iis, quæ a Nobis præsentis hujus Constitutionis tenore statuuntur, ac præcipiuntur; eorum Superioribus tam Provincialibus, quam Generalibus, in virtute sanctæ obedientiæ expressè mandamus, ut homines hujusmodi contumaces, perditos, ac refractarios a Missionibus absque ulla mora dimoveant, eosque in Europam statim revocent, ac de illis notitiam Nobis exhibeant, ut reos pro gravitate criminis punire valeamus. Quod si prædicti Superiores Provinciales, aut Generales huic nostro præcepto minùs obtemperaverint, aut in eo desides fuerint, Nos contra ipsos quoque procedere non recusabimus, atque inter cætera mittendi aliquem ex ipsorum Ordine in earum regionum Missiones privilegio, seu facultate, eos perpetuò privabimus.

§ 27. Postremò, ut hæc nostra Constitutio in suo robore semper integra, ac firma maneat, volumus quoque, ut ad formulam juramenti a Clemente Papa XI in sua Constitutione præscriptam nonnulla adjiciantur, quæ maximè necessaria putavimus. Id-

circo omnes, qui præfata Constitutionis vigore, sub pœnis in ea contentis, juramentum præstare debebunt, in posterum sequenti formula utentur, videlicet: « Ego N. Missionarius ad Sinas, vel ad regnum N., vel ad provinciam N., a Sede Apostolica, vel a Superioribus meis, juxta facultates eis a Sede Apostolica concessas, missus, vel destinatus, Præcepto, ac Mandato Apostolico super Ritibus, ac Cæremoniis sinensibus in Constitutione Clementis Papæ XI hac de re edita, quæ præsentis juramenti formula præscripta est, contento, ac mihi perintegram ejusdem Constitutionis lectionem apprimè noto, plenè, ac fideliter parebo, illudque exactè, absolutè, ac inviolabiliter observabo, et absque ulla tergiversatione adimplebo, atque pro virili enitar, ut a christianis sinensibus, quorum spiritualem directionem quoquomodo me habere contigerit, similis obedientia eidem præstetur. Ac insuper, quantum in me est, nunquam patiar, ut Ritus, et Cæremoniæ sinenses in Litteris Pastoralibus Patriarchæ Alexandrini Macai datis die 4 novembris 1721 permissæ, ac a Sanctissimo Domino Nostro Benedicto PP. XIV damnatæ, ab eisdem christianis ad praxim deducantur. Si autem (quod Deus avertat) quoquo modo contravenerim, toties quoties id evenit, pœnis per prædictas Constitutiones impositis me subiectum agnoscere, et declaro. Ita, tactis sacro-sanctis Evangeliiis, promitto, voveo, et juro. Sic me Deus adjuvet, et hæc sancta Dei Evangelia. »

« Ego N. manu propria. »

§ 28. Confidimus igitur fore, ut Princeps Pastorum Jesus Christus laboribus a Nobis, qui ejus vices in terris gerimus, in hoc gravissimo negotio diu impensis benedicat; ut in amplissimis illis regionibus evangelica lux clarè, nitidèque effulgeat, ac præpotenti manu sua sic pia nostra consilia promoveat, ut regionum earundem Pastores intelligant, planèque sibi persuadeant obligationem, qua ipsi tenentur vocem nostram audire, et sequi. Confidimus quoque, Deo favente, ex eorum cordibus inanem illum metum sublatum iri, ne videlicet per exactam Pontificiorum Decretorum observantiam infidelium conversio retardetur. Nam hæc a divina gratia sperari potissimum debet: quæ quidem ab eorum ministerio longè non aberit, si-

christianæ Religionis veritatem impavidè prædicaverint , atque ea puritate , qua ipsis ab Apostolica hac Sancta Sede tradita est ; parati quoque ad eam propugnandam sanguinem effundere , exemplo sanctorum Apostolorum , aliorumque christianæ Fidei clarissimorum propugnatorum , quorum sanguis tantum abfuit , ut Evangelii cursum interciperet , aut retardaret , ut potius vineam Domini florentem magis , et fidelium animarum copiosorem effecerit. Nos quidem pro viribus nostris Deum obsecrabimus , ut invictam illis hanc animi firmitatem , et apostolici zell robur concedat. Verum ad eorum memoriam deducimus , ut , quando ad sacras Missiones destinantur , se tanquam veros Jesu Christi discipulos cogitent , et ab eodem se missos fuisse , non ad gaudia temporalia , sed ad magna certamina , non ad honores , sed ad despectiones , non ad otium , sed ad labores , non ad requiem , sed ad afferendum fructum multum in patientia.

§ 29. Volumus autem , ut earumdem præsentium transumptis , etiam impressis , manu alicujus notarii publici subscriptis , et sigillo personæ in dignitate ecclesiastica constitutæ munitis , eadem fides prorsus adhibeatur , quæ ipsis originalibus Litteris adhiberetur , si forent exhibitæ , vel ostensæ.

§ 30. Nulli ergo hominum liceat hanc paginam nostræ confirmationis , innovationis , revocationis , recisionis , abolitionis , cassationis , annulationis , damnationis , ac ordinationis infringere , vel ei ausu temerario contraire. Si quis autem hoc attentare præsumperit , indignationem omnipotentis Dei , ac beatorum Petri et Pauli Apostolorum ejus se noverit incursurum. Datum Romæ , apud Sanctam Mariam Majorem , quinto Idus Julii , anno Incarnationis Dominicæ millesimo septingentesimo quadragesimo secundo , Pontificatus Nostri anno II.

P. Pro-Datarius ,

D. CARD. PASSIONEUS.

Visa de Curia.

N. ANTONELLUS.

J. B. EUGENIUS.

Loco † Plumbi.

Registrata in Secretaria Brevium.

Publicat. die 9 augusti ejusdem anni.

TABLE

CINQUIÈME ÉPOQUE (SUITE).

CHAPITRE XV.

Persécutions en Chine, depuis l'an 1666, jusqu'en 1722.

Dissensions entre les Missionnaires, au sujet des cérémonies chinoises.	1
Conduite du P. Ricci dans cette occurrence.	2
Opinion du P. Longobardi.	3
Il croit que les cérémonies chinoises sont une idolâtrie.	4
Les Jésuites de Macao se rattachent à l'opinion de Longobardi.	4
La dispute portée à Rome.	5
Décret provisoire d'Innocent X.	5
Résistance des Jésuites.	5
Nouveau décret obtenu de Rome par les Dominicains.	6
M. Mayrot, des missions étrangères, est chargé d'examiner la question sur les lieux.	8
Il condamne les cérémonies chinoises et les interdit sous les peines canoniques.	8
Les Missionnaires dissidents en appellent au Pape.	8
Polémique en France entre les Jésuites, les Missionnaires de la rue du Bac et ceux de Port-Royal. — Pascal.	9

M. de Tournon , légat en Chine.	10
Son mandement.	10
Mémorial de la mission de M. de Tournon en Chine.	10
Appel du mandement de M. de Tournon par les Missionnaires dissidents.	18
Les affaires de la chrétienté chinoise déclinent rapidement.	18
Edit impérial en 1706 , défendant aux Missionnaires de résider en Chine , sans autorisation spéciale.	19
Ceux qui sont pris en contravention , sont conduits enchaînés à Macao ou à Canton.	20
M. de Tournon meurt misérablement à Macao entre les mains des Portugais.	20
Clément XI écrit à l'empereur de la Chine.	20
Le censeur Fan-Tchao-Tso fait son possible pour susciter une persécution en 1711.	22
Le Saint-Père demande au roi de Portugal la punition des persécuteurs de M. de Tournon.	24
Décret de Clément XI , qui condamne les cérémonies chinoises.	28
Déclaration de l'empereur de la Chine portant que le culte chinois n'est nullement idolâtrique.	30
On envoie cette déclaration à Rome.	32
Un nouveau mandement de M. Mayrot ranime la dispute.	33
Il est banni de l'empire ainsi que Mezza-Falié , vicaire apostolique de Tché-Kiang et Guéli.	33
Bulle de Benoît XIV , au sujet des cérémonies chinoises.	34
Expulsion des Missionnaires.	34
Considérations sur les vraies causes de la persécution en Chine.	34
Comment les Jésuites se soumettent aux ordres du Pape touchant les cérémonies chinoises.	36
Réflexions de l'auteur sur les cérémonies chinoises.	37
Les Missionnaires persécutés.	37
Mort de l'empereur régnant.	38

CHAPITRE XVI.

Persécutions dans les différentes missions, depuis 1700.

<u>Lettre du P. Bouchet, missionnaire, au Maduré.</u>	<u>40</u>
<u>Confession de Bernard Saa.</u>	<u>41</u>
<u>Le P. Borghèse en prison avec quatre catéchistes.</u>	<u>41</u>
<u>Le P. Carvalho au Tanjaour.</u>	<u>41</u>
<u>Ses souffrances pour la foi, sa mort.</u>	<u>42</u>
<u>Le P. Bartholdo cruellement tourmenté.</u>	<u>43</u>
<u>Mort de Cyprien Baraze dans la mission des Moxes.</u>	<u>43</u>
<u>Martyre de Louis Sauvitores et de Nicolas Macardi.</u>	<u>44</u>
<u>Nicolas Duranga, martyr au pays des Gazes.</u>	<u>50</u>
<u>Martyre du P. Dacunha dans le Maissour, et du P. Caval-</u>	
<u>lero, chez les Manocicas.</u>	<u>50</u>
<u>Martyre des PP. de Blende et de Arce au Paraguay.</u>	<u>57</u>
<u>Martyre du P. Blaise, de Sylva, et de trente néophytes.</u>	<u>68</u>
<u>Martyre du P. Lizardi au Paraguay.</u>	<u>68</u>
<u>Martyre du P. Rasles.</u>	<u>69</u>
<u>Massacre des Français et des Missionnaires chez les</u>	
<u>Natchèz.</u>	<u>82</u>
<u>Lettre du P. Candora sur les îles Carolines. Son martyre.</u>	<u>99</u>
<u>Détails importants du P. Le Gac sur les missions de l'In-</u>	
<u>doustan.</u>	<u>107</u>
<u>Douze mille chrétiens meurent pour la foi dans le Tan-</u>	
<u>jaour.</u>	<u>111</u>
<u>Martyre du P. Cantova aux Carolines.</u>	<u>122</u>
<u>Confession du P. Madeira chez les Marattes.</u>	<u>123</u>
<u>Persécution à Tiflis, en 1742.</u>	<u>124</u>
<u>Récit du P. Bazin sur ce qui lui arrive en Perse.</u>	<u>126</u>
<u>Martyre du P. Castagnarez chez les Mataguais, en 1744.</u>	<u>130</u>

CHAPITRE XVII.

Persécutions en Chine, depuis 1722, jusqu'en 1789.

<u>Joung-Tching, nouvel empereur, bannit les Missionnaires.</u>	135
<u>Persécution. — Commence à Fou-Kien. — Son histoire.</u>	135
<u>Les Missionnaires forcés de se retirer à Canton.</u>	158
<u>Histoire de Sounou, régulo à Péking, et de sa famille.</u>	158
<u>Malgré la persécution, plusieurs Jésuites restaient dans la capitale.</u>	195
<u>L'empereur reçoit cinq Missionnaires qui viennent réclamer près de lui.</u>	195
<u>Il permet à plusieurs Jésuites de venir s'installer à Canton.</u>	196
<u>Les mandarins de Canton protestent en envoyant un placet à l'empereur.</u>	196
<u>Les Missionnaires font un mémoire en réponse à ce placet.</u>	197
<u>Les Missionnaires sont reçus au palais.</u>	198
<u>L'affaire demeure sans solution.</u>	204
<u>Mort de l'empereur Joung-Tching. — Son fils Kian-Loung lui succède.</u>	204
<u>Sur l'accusation du mandarin Tcho-Sse-Hai, la persécution recommence.</u>	204
<u>Le frère Castiglione se charge de remettre à l'empereur un mémoire des Jésuites.</u>	205
<u>Nouvelle persécution en 1737.</u>	206
<u>Lieou-Lul, catéchiste des PP. Portugais, arrêté et conduit au tribunal de Pékin.</u>	206
<u>Sa comparution, ses souffrances.</u>	207
<u>Les PP. Portugais font remettre un mémoire à l'empereur.</u>	210
<u>Sentence du tribunal des crimes contre les chrétiens.</u>	211

<u>Mémorial des missionnaires contre cette sentence.</u>	212
<u>Ce mémorial remis au tribunal des crimes.</u>	216
<u>Réponse du tribunal des crimes.</u>	217
<u>L'empereur permet aux Missionnaires l'exercice personnel</u> <u>de leur religion, mais défend le prosélytisme.</u>	220
<u>Réponse des Missionnaires.</u>	221
<u>Nouveau mémorial des Missionnaires.</u>	223
<u>Ordre de l'empereur de ne plus rien afficher contre la</u> <u>religion chrétienne.</u>	226
<u>Les Missionnaires veulent inutilement faire sanctionner</u> <u>l'ordre verbal par les tribunaux.</u>	226
<u>Nouvelle persécution.</u>	229
<u>Persécution de Fou-Kien, en 1746.</u>	232
<u>Récit des souffrances du P. Alcober et de ses compa-</u> <u>gnons.</u>	234
<u>Souffrances des chrétiens, destruction des églises.</u>	246
<u>Défaillance de quelques chrétiens en Chine.</u>	247
<u>Belle conduite du P. Baborier.</u>	247
<u>Souffrances de M. Martillat, évêque d'Ecrinée.</u>	248
<u>Souffrances des PP. Tchifoni, Matsioni et Benth.</u>	248
<u>Mort du P. Benth.</u>	251
<u>Souffrances du P. Abormio.</u>	252
<u>Persécution contre le P. Lefèvre.</u>	256
<u>Dangers que court le P. Dugad.</u>	258
<u>Persécution à Macao.</u>	259
<u>On inquiète les chrétiens des environs de Pékin.</u>	261
<u>Nouveau mémoire des chrétiens.</u>	262
<u>Assemblée des chrétiens de Pékin.</u>	262
<u>Le frère Castiglione se charge encore de parler à l'em-</u> <u>pereur.</u>	264
<u>Sentence de l'empereur contre les martyrs du Fou-Kien.</u>	267
<u>Leur supplice.</u>	268
<u>Persécution contre Mgr Portemensé, évêque de Chan-Si.</u>	270
<u>Souffrances du P. Urbano.</u>	270

Martyre du P. Antoine-Joseph Henriquez, pasteur de la province de Nankin, et de ses compagnons.	272
Fin providentielle de plusieurs persécuteurs.	272
Tranquillité jusqu'en 1768. — Le chef commissaire du tribunal des mathématiques accuse les chrétiens devant l'empereur.	273
Requête des missionnaires à l'empereur, contre cette accusation. — Ils ne peuvent la présenter.	275
Sentence du tribunal des crimes contre les mandarins accusés de christianisme.	276
L'empereur approuve la sentence.	277
Persécution générale, suite de cette sentence.	278
Dévotement du mandarin Ma.	279
Sa chute n'est qu'apparente.	282
Persécution de la famille Tcheou.	283
Persécution soufferte par le P. Glezo des missions étrangères.	287
Edit contre les chrétiens en 1772.	310
On reçoit à Pékin le bref qui supprime les Jésuites.	310
Persécution à Patcheou. — Sou-Mathias.	310
Nouvelle persécution en 1784.	315
Elle s'étend dans le Chen-Si.	317
Souffrances de l'évêque de Caradre, Mgr Saint-Martin, et de ses compagnons.	317
Sentence contre les chrétiens.	331

CHAPITRE XVIII.

Persécutions à Siam et au Tong-King, depuis l'an 1760, jusqu'en 1766.

Souffrances des Missionnaires Andrieux et Alary.	339
Souffrances de l'évêque de Tabraca et de son troupeau.	339

<u>MMgrs Pigneaux de Behaine, Artaud et Jacques Tchang,</u>	
<u>prêtre chinois, arrêtés et conduits à Kan-Kao.</u>	<u>340</u>
<u>Persécution à Siam, en 1775.</u>	<u>341</u>
<u>Confession de Mgr Condé racontée par lui-même.</u>	<u>341</u>
<u>Nouvelle persécution en 1763 dans le Tong-King.</u>	<u>351</u>
<u>Récit du P. Bourgeois.</u>	<u>352</u>

CHAPITRE XIX.

Persécution dans les réductions du Paraguay, en 1767.

<u>Histoire de la suppression des Jésuites.</u>	<u>355</u>
<u>République chrétienne au Paraguay.</u>	<u>375</u>
<u>Appréciation de Montesquieu, Buffon, Haller, Muratori,</u>	
<u>sur l'œuvre des Jésuites au Paraguay.</u>	<u>375</u>
<u>Comment les Jésuites procédèrent.</u>	<u>377</u>
<u>Etat florissant des réductions.</u>	<u>382 et suiv.</u>
<u>Histoire de l'expulsion des Jésuites, des réductions.</u>	<u>390</u>

CHAPITRE XX.

Persécutions en Abyssinie, depuis 270. — Persécutions à Alep et à Damas.

<u>Etat de ces chrétientés en 1698.</u>	<u>399</u>
<u>Relation envoyée par le consul du Caire à Mgr de Ferriol</u>	
<u>en 1702.</u>	<u>402</u>
<u>Martyre des Missionnaires franciscains.</u>	<u>404</u>
<u>Persécution à Alep.</u>	<u>405</u>
<u>Lettre du Supérieur-Général des missions au P. Fleuriat.</u>	<u>414</u>
<u>Lettre du P. Chabert sur l'emprisonnement des mission-</u>	
<u>naires à Damas.</u>	<u>417</u>

CHAPITRE XXI.

Persécution philosophique dans le XVIII^e siècle.

<u>Considérations générales.</u>	425
<u>Berkeley, philosophe anglais.</u>	434
<u>Hume, philosophe anglais.</u>	437
<u>Bernard de Mandeville.</u>	438
<u>Bolingbroke.</u>	440
<u>Montesquieu.</u>	440
<u>D'Alembert.</u>	441
<u>Voltaire.</u>	444
<u>Jean-Jacques Rousseau.</u>	460
<u>Diderot.</u>	466
<u>Fréret, Maupertuis, La Mettrie, etc.</u>	470

CHAPITRE XXII.

<u>Réflexions sur la cinquième époque.</u>	473
--	-----

<u>Notes.</u>	485
---------------	-----

FIN DE LA TABLE.

22367



1000000

1000000



1

